



**HAL**  
open science

**A la découverte de l'Iran entre tradition et modernité :  
récits de voyages en Iran entre 1906 et 1941 : quête de  
savoirs et discours interculturels de voyageurs  
germanophones**

Dominique Levy-Jahanbakht

► **To cite this version:**

Dominique Levy-Jahanbakht. A la découverte de l'Iran entre tradition et modernité : récits de voyages en Iran entre 1906 et 1941 : quête de savoirs et discours interculturels de voyageurs germanophones. Géographie. Université de Strasbourg, 2018. Français. NNT : 2018STRAC011 . tel-01979931

**HAL Id: tel-01979931**

**<https://theses.hal.science/tel-01979931v1>**

Submitted on 14 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITES ED 520*

UNITE DE RECHERCHE 1341 : Mondes germaniques et nord-européens

**THÈSE** présentée par :

**Dominique LEVY-JAHANBAKHT**

soutenue le : **05 juillet 2018**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : **ETUDES GERMANIQUES**

**A LA DECOUVERTE DE L'IRAN ENTRE TRADITION ET  
MODERNITE.**

**RECITS DE VOYAGE EN IRAN ENTRE 1906 et 1941 :**

**QUETE DE SAVOIRS ET DISCOURS INTERCULTURELS DE  
VOYAGEURS GERMANOPHONES**

**JURY :**

<b>Monsieur Philippe ALEXANDRE</b>	Professeur émérite à l'Université de Lorraine (site de Nancy), rapporteur
<b>Madame Françoise KNOPPER</b>	Professeur émérite à l'Université de Toulouse Jean Jaurès, rapporteur
<b>Monsieur Alexandre KOSTKA</b>	Professeur à l'Université de Strasbourg
<b>Madame Christine MAILLARD</b>	Professeur à l'Université de Strasbourg, directrice de thèse

A Shahriar, Sarah et David.

# Remerciements

*Je tiens à remercier Madame Christine Maillard pour m'avoir soutenue avec exigence et rigueur dans mon travail de recherches et m'avoir incitée à participer aux colloques en France et en Iran dans le cadre de la Maison Interuniversitaire des Sciences de l'Homme-Alsace ainsi qu'aux journées doctorales de l'unité de recherches « Mondes germaniques et nord-européens ». Ces moments ont été particulièrement formateurs et motivants et m'ont permis de trouver la dynamique nécessaire pour avancer dans l'analyse de ma problématique. Je la remercie pour ses critiques constructives et ses encouragements.*

*Mes remerciements vont à Monsieur Hossein Beikbaghban, Professeur honoraire d'études persanes à l'Unistra, qui n'a de cesse de promouvoir la culture et la littérature persanes. Merci pour son aide et sa présence attentionnée lors des colloques ainsi que ses conseils précieux pour mes recherches.*

*Toute ma gratitude revient également à Madame Françoise Knopper, Monsieur Philippe Alexandre et Monsieur Alexandre Kostka qui ont accepté d'être membres de mon jury. Je les remercie pour le temps consacré à la lecture et pour leur regard critique.*

*Un grand merci à Monsieur Maksim Bano (Institut de Physique du Globe) pour son avis de géologue sur ma première partie ainsi qu'à Madame Catherine Repussard pour ses encouragements et ses conseils.*

*Merci à Christine, Karin, Nicolas ainsi qu'à Roseline Amable et Dominique Perrin pour leurs corrections et leur présence attentionnée.*

*Mes pensées vont à Shahriar, Sarah et David pour leur patience à toute épreuve et leurs encouragements. Je n'aurais pas réussi à terminer ce travail de façon sereine sans leur aide.*

# Table des matières

<b>Remerciements</b> .....	<b>3</b>
<b>Table des matières</b> .....	<b>4</b>
<b>Liste des annexes</b> .....	<b>9</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>11</b>
<b>Première partie : Les discours des voyageurs sur la nature : entre crainte et fascination</b> .....	<b>45</b>
<b>I. La nature étrangère : un objet de savoir difficilement accessible</b> .....	<b>46</b>
I.1. Situation géographique et politique de l'Iran. ....	46
I.1.1 Situation géographique de l'Iran au début du 20 <sup>ème</sup> siècle .....	46
I.1.2 Situation politique de l'Iran au début du 20 <sup>ème</sup> siècle.....	49
I.1.3 Situation de l'Allemagne et de l'Autriche entre 1906 et 1941 .....	58
I.2 Une organisation du voyage difficile .....	68
I.2.1 Les difficultés liées aux préparatifs.....	69
I.2.2 L'expérience de la frontière vers l'Orient .....	73
I.3 Mise à l'épreuve et preuve de bravoure : une nature vécue comme hostile.....	75
I.3.1 Les reliefs montagneux obstacles aux recherches .....	75
I.3.2 Un climat hostile.....	76
I.3.3 Les maladies, des entraves aux recherches.....	82
I.3.4 La nature à l'état sauvage .....	83
<b>II. La nature comme objet de fascination</b> .....	<b>87</b>
II.1 La fascination de l'inconnu : Buts des voyages annoncés dans les prologues	87
II.1.1 Mise en scène des auteurs : scientifiques ou écrivains ?.....	87
II.1.2 Les buts de leurs expéditions scientifiques : destinations et motivations ..	91
II.1.3 Les voyageurs et leurs lecteurs .....	93
II.2 La nature comme objet d'études .....	96
II.2.1 Vers une meilleure connaissance des monts de l'Elbourz et des abords de la Mer Caspienne.....	96
II.2.2 Vers une meilleure connaissance du désert du Kévir .....	100
II.2.3 Vers une meilleure connaissance du désert du Lut.....	109

II.3 Les populations : objet d'études des voyageurs.....	118
II.3.1 L'apprentissage de la dépendance.....	120
II.3.2 Des traits de caractère et des qualités physiques iraniens ? .....	123
II.3.3 Un essai de classification en tribus et races .....	134
<b>Deuxième partie : Les villes comme terrains de jeux des Européens : progrès technique ou décadence ?.....</b>	<b>143</b>
<b>I. L'Iran resté « imperméable » au progrès ?.....</b>	<b>146</b>
I.1 Les Européens porteurs du savoir-faire technique ? .....	146
I.1.1 Réflexions autour de la notion de progrès.....	146
I.1.2 Les missions géographiques et commerciales des Européens .....	148
I.2 Vision de l'Iran « figé » dans son passé.....	150
I.2.1 Structuration de la société.....	150
I.2.2 Un habitat peu confortable .....	155
I.2.3 Le manque d'hygiène et de soin comme signes de l'Iran arriéré .....	158
I.2.4 La vétusté des routes : un barrage au « progrès technologique » .....	160
I.2.5 Les moyens de transport reflets du retard technologique iranien.....	163
I.2.6 Une agriculture moyenâgeuse.....	164
I.3 Les Iraniens fascinés par le savoir-faire européen : .....	165
I.3.1 Une fascination « béate » pour les Européens ? .....	166
I.3.2 Les médicaments européens : un espoir pour les populations.....	166
I.3.3 Des véhicules symboles du pouvoir technique.....	168
I.4 L'artisanat iranien : un savoir-faire à envier ? .....	169
<b>II. Tentatives de réformes en Iran vues par les voyageurs européens .....</b>	<b>172</b>
II.1 Un régime parlementaire en proie à de nombreuses agitations. ....	172
II.2 Centralisation du pouvoir sous Reza Shah .....	179
II.2.1 L'importance de l'armée .....	179
II.2.2 Centralisation de l'administration et des services .....	182
II.2.3 Une présence des Européens très forte en Iran .....	184
II.3 Réformes des voies de communication .....	189
II.3.1 Le développement des voies de chemin de fer .....	190
II.3.2 Le développement du commerce maritime et de l'aviation .....	193
II.3.3 L'extension du réseau routier : un enjeu stratégique.....	197
II.4 Des réformes de l'agriculture difficiles à imposer .....	207

II.5 Le développement de l'industrie sur le modèle européen.....	210
<b>III. Vision romantique de l'Iran : les voyageurs en quête de l'Iran pré-islamique</b>	<b>215</b>
III.1 L'art persan symbole de la puissance révolue de l'Iran .....	216
III.1.1 Les bas-reliefs.....	216
III.1.2 L'architecture.....	218
III.1.3 Les poètes, symboles de la finesse de la culture iranienne .....	221
III.2 Critique de l'attitude colonialiste des Européens.....	231
III.2.1 Invasión territoriale et mainmise économique .....	231
III.2.2 Les ravages de la modernisation à l'Européenne.....	234
III.2.3 Un bouleversement du rapport au temps .....	236
<b>Troisième partie : Discours sur les religions en Iran .....</b>	<b>242</b>
<b>I. Rôles des chrétiens en Iran dans les discours des voyageurs.....</b>	<b>244</b>
I.1 Les voyageurs chrétiens nostalgiques de leurs rites .....	244
I.2 Les voyageurs admiratifs du travail des chrétiens.....	245
I.2.1 Les écoles protestantes.....	246
1.2.2 Les écoles catholiques .....	247
<b>II. Les religions présentées comme minoritaires.....</b>	<b>249</b>
II.1 Les Ali Ilahi.....	249
II.2 Les Bahais : une secte controversée .....	250
II.2.1 Définition .....	250
II.2.2 Interdictions ayant frappé cette religion .....	251
II.3 : Le judaïsme : une religion peu évoquée .....	254
II.4 Le zoroastrisme : une religion admirée .....	255
II.4.1 Définition .....	255
II.4.2 Allusions à certains rites et monuments .....	258
II.4.3 Des qualités reconnues .....	260
<b>III. Aspects de l'islam iranien.....</b>	<b>263</b>
III.1 Un islam aux multiples communautés .....	263
III.1.1 Définition du shî'isme par les voyageurs .....	263
III.1.2 L'islam dans la Constitution de 1906.....	266
III.1.3 Distinction entre shî'ites et sunnites .....	267
III.1.4 Les soufis.....	269

III.2 Monuments : symboles d'une certaine grandeur.....	273
III.3 Rites islamiques décrits par les voyageurs .....	276
III.3.1 Discours des voyageurs sur le Moharram.....	277
III.3.2 Les pèlerinages relatés dans les récits de voyage .....	282
III.3.3 Interdictions et frustrations.....	285
<b>Quatrième partie : Discours sur les femmes dans les récits de voyage .....</b>	<b>296</b>
<b>I. Les femmes en Iran, symboles de l'inaccessibilité .....</b>	<b>299</b>
I.1 Une description souvent très négative .....	300
I.2 Des « femmes d'intérieur » ? .....	302
I.2.1 Les tentes nomades.....	303
I.2.2 Description du harem.....	305
I.3 Le voile, cristallisation des fantasmes masculins .....	308
I.3.1 Le voile comme obstacle à la rencontre .....	309
I.3.2 Le voile comme objet de séduction .....	314
I.3.3 L'absence de voile : un phénomène hors du commun.....	317
I.4 Une proximité souvent teintée de mépris.....	329
<b>II. Les femmes en Iran vues par les voyageuses .....</b>	<b>331</b>
II.1 Mise en scène de l'accueil : autoportraits des voyageuses.....	336
II.1.1 Curiosité, fascination.....	336
II.1.2 Distance ou animosité.....	337
II.1.3 Hospitalité iranienne.....	339
II.1.4 L'accueil par les lectrices iraniennes.....	343
II.2 Les femmes des villages et les femmes nomades, symboles d'une certaine liberté.....	343
II.2.1 Les femmes au travail.....	344
II.2.2 Formes de la famille.....	345
II.2.3 Naissance d'amitiés .....	349
II.3 Les femmes des villes.....	353
II.3.1 Le voile comme absence de liberté ?.....	353
II.3.2 Formes de vie commune : Une femme au service de l'homme ? .....	360
II.3.3 Les harems.....	364
<b>Conclusion.....</b>	<b>372</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>381</b>



<b>Annexes.....</b>	<b>408</b>
<b>Index .....</b>	<b>439</b>
<b>Résumé.....</b>	<b>454</b>
<b>Abstract.....</b>	<b>454</b>

# Liste des annexes

Annexe 1 : Notices biographiques : p.411

Annexe 2 : Tableau chronologique des voyages : p.423

Annexe 3 : Carte du sud du Lut : itinéraires empruntés par les époux Gabriel (Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.187) : p.425

Annexe 4 : Le couple Gabriel à Keshit après leur traversée du Lut en 1937 et Alfons revenant du désert du Lut (Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient*, p.225 et p.232) : p.426

Annexe 5 : Carte de l'ensemble des chemins empruntés en Iran lors des trois voyages successifs des époux Gabriel (Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.189) : p.427

Annexe 6 : Vue du campement du couple Stratil-Sauer dans le Lut (Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.134) : p.428

Annexe 7 : Carte du voyage effectué par l'équipe de Gerd Heinrich (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.8) : p.429

Annexe 8 : L'épouse de Gerd Heinrich et leur ami Mek en train de préparer leur matériel (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.36) : p.430

Annexe 9 : Le couple Stratil-Sauer en train d'étudier les possibilités d'accès au Mont Bachtu (Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.87) et la carte de ses trajets (Ibid, p.175) : p.431

Annexe 10 : Etude de la population par Alfons Gabriel lors de son premier voyage (Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.120 et 121) : p.432

Annexe 11 : Walter Mittelholzer : Trajets des premiers vols Europe-Téhéran-Ispahan, en 1924. (Walter Mittelholzer : *Persienflug*, p.10 et 11) : p.433

Annexe 12 : Chiffres des échanges commerciaux entre l'Iran et les pays européens en 1921/1922. (Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.94.) : p.434

Annexe 13 : Tableau des voies de communication en 1930 en Iran (Fritz Hesse : *Persien*, p.64-65) : p.435

Annexe 14 : Taq-e Bostan (Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.120 et 129) : p.436

Annexe 15 : Mausolée de l'Imam Hussein à Kerbala (Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p. 96) : p.437

Annexe 16 : Mausolée à Qom (Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p. 209) : p.437

Annexe 17 : Photographie des fidèles lors des processions du moharram (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p. 100) : p.438

Annexe 18 : Le costume des femmes du Bashakard (Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.161) : p.439

Annexe 19 : Bibi Zainab, fille du chef de Rudbar (Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.163) : p.439

Annexe 20 : Jeunes femmes au visage non voilé. (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.35) : p.440

Annexe 21 : Jeune fille au « visage non voilé » (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.97) : p.441

## Introduction



Tombeau de Hafez à Chiraz (*photographie D. Lévy-Jahanbakht*)

« So der Westen wie der Osten  
Geben Reines dir zu kosten.  
Laß die Grillen, laß die Schale,  
Setze dich zum großen Mahle :  
Mögst auch im Vorübergehn  
Diese Schüssel nicht verschmähn »<sup>1</sup>

Johann Wolfgang Goethe

Dès le 17<sup>ème</sup> siècle, l'Iran a été à la fois objet de fascination pour des voyageurs tels qu'Adam Olearius<sup>2</sup> mais aussi de crainte et de rejet. Ainsi, Olearius décrit tout d'abord son émerveillement à son arrivée le 10 novembre 1636 à Darband devant la beauté des vignes ou l'opulence des étals de fruits pour ensuite relater avec effroi la puissance des tempêtes sur la Mer Caspienne l'ayant isolé avec son équipage du reste du monde<sup>3</sup>. Engelbert Kaempfer, arrivé en décembre 1684 à Ispahan, est également frappé par les caractéristiques géographiques de la Perse (dénomination du royaume des Safavides jusqu'au 31.12.1934, appelé ensuite Iran) entourée de mers, déserts et montagnes si imposantes, qu'elle semble à l'abri de tout ennemi. Il admire l'étendue du royaume de Suleyman 1<sup>er</sup> (1666-1694, de la dynastie des Safavides) mais souligne aussi ses agissements cruels et effrayants<sup>4</sup>.

Mais cette crainte de l'étranger semble ne pas être réservée aux voyageurs venus d'Europe. Les habitants de la Perse semblent tour à tour effrayés ou intrigués par les voyageurs allemands. Dans son récit de voyage, Olearius rapporte la réaction du frère du capitaine du bateau : apercevant Olearius et le reste de l'équipage, il se mit à gémir et à crier, pensant que son frère était retenu prisonnier par ces « étrangers »<sup>5</sup> et qu'il allait subir le même sort.

Dans son *Divan occidental-oriental*, Johann Wolfgang Goethe met ainsi en garde le lecteur et le voyageur qui pourraient se laisser influencer par ses

---

<sup>1</sup> Johann Wolfgang von Goethe : *Der Westöstliche Divan*. München : DTV, 1971, p.111.

<sup>2</sup> Adam Olearius : In : Herbert Scuria : *Im Reich des Königs der Könige : Berichte deutscher Persienreisender aus dem 17. bis 19. Jahrhundert*. Berlin : Verlag der Nation, 1977, p. 29.

<sup>3</sup> Ibid : „Niemand konnte vom Land wieder zu uns, auch wir nicht ans Land Qommen. Da gerieten wir in die äußerste Gefahr und große Angst.“ p.34.

<sup>4</sup> Engelbert Kaempfer : „Am Hofe des persischen Großkönigs“. In : Herbert Scuria. p.172 Il explique, en décrivant le désir de toute puissance du Shah que ce dernier aveuglait ses frères pour leur ôter toute velléité de pouvoir.

<sup>5</sup> Ibid : „Ach Bruder, du bist von diesen fremden Leuten gefangen ; wie Qommst du bloß zu diesem Unglück ? Ich kann dir nicht helfen: nun nehmen sie mich auch gefangen“. „Ah mon frère, tu es

représentations erronées de l'Orient et leur rappelle l'importance de ne pas passer à côté de choses pures et essentielles, conviant ainsi chaque Européen à accepter le repas qu'on lui tend, sans préjugé.

## **I. DEFINITION DU SUJET**

Consciente de la nécessité d'oser le voyage et la rencontre, et désireuse de montrer l'importance de certains récits de voyage peu ou pas connus pour une meilleure connaissance de l'Iran, mais aussi des pays germaniques, nous nous proposons donc d'analyser les récits des voyageurs de langue allemande ayant entrepris leurs voyages entre 1905 et 1941 en Iran.

Notre corpus comprend des textes d'écrivains connus tels que Bernhard Kellermann (1879-1951) ou moins connus comme Annemarie von Nathusius (1874-1926), dont l'œuvre, pourtant riche, est tombée dans l'oubli. Certains voyageurs étaient donc écrivains et pouvaient compter sur un public averti, mais d'autres voyageaient dans le cadre de missions militaires ou diplomatiques pour les gouvernements allemands ou autrichiens. D'autres récits sont axés sur les découvertes botaniques et zoologiques faites par leurs auteurs en Iran, tandis que certains ouvrages rédigés par des commerçants retracent la tentative des Européens d'asseoir leur influence économique en Iran.

Tous ces récits ont en commun le fait que leur auteur ait effectivement entrepris le voyage vers l'Iran, seul ou accompagné, et qu'il en ait fait un récit personnel. Ainsi, nous verrons que les voyages des époux Gabriel ou des époux Stratil-Sauer seront relatés à la fois par le biologiste et le géographe mais aussi par leurs épouses. Nous reprendrons ainsi pour notre travail la définition proposée par Peter J. Brenner, qui définit le récit de voyage comme récit se rapportant à un voyage authentique, réel et qui souligne par ailleurs l'incroyable liberté de ces auteurs quant à la part laissée à l'authentique ou à la fiction<sup>6</sup>.

---

prisonnier de ces étrangers ; comment en es-tu arrivé là ? maintenant c'est moi qu'il vont emprisonner" p.29.

<sup>6</sup> Peter J. Brenner : *Der Reisebericht in der deutschen Literatur : Ein Forschungsüberblick als Vorstudie zu einer Gattungsgeschichte*. Berlin : Suhrkamp, 1994, p. 8. Il y précise qu'il s'agit de récits de voyages authentiques mais que les auteurs ont tout de même une grande liberté quant à la part d'authenticité ou de fiction dans leurs descriptions : "Der Begriff Reisebericht kennzeichnet mit der gebotenen Neutralität den Sachverhalt, um den es geht : die sprachliche Darstellung authentischer Reisen.[...] Er soll sich per definitionem nur auf wirkliche Reisen beziehen, aber den Verfassern liegt

Devant la diversité de ces récits, nous ne cherchons pas à parvenir à une vision unique de l'Iran, mais nous nous proposons d'apprécier la multiplicité des discours sur l'Iran entre le 31.12.1906, date de la 1<sup>ère</sup> Constitution en Iran et 1941, date de l'éviction de Reza Shah<sup>7</sup>. Par là même, nous tenterons de mieux appréhender l'histoire de l'Allemagne et de l'Autriche à cette même période, partant du principe que cette Histoire s'est construite grâce aux transferts des savoirs et des expériences humaines, prouvant ainsi plus que jamais la nécessité de la relation à l'Autre.

Nous analyserons ainsi dans ces récits de voyage la quête de savoirs et de rencontres qui a poussé ces voyageurs à quitter l'Europe en nous posant la question de l'existence ou non de véritables échanges de savoirs et d'échanges sur le plan humain. Pour ce faire nous analyserons notamment les discours des voyageurs de langue allemande sur les populations des villages écartés ou des villes iraniennes.

## **II. ETAT DE LA RECHERCHE et METHODOLOGIE**

### a) Le Récit de voyage

Partant de la définition de Peter J. Brenner, nous avons limité notre corpus à des récits de voyage qui ont effectivement été entrepris entre 1906 et 1941 tout en prenant en compte l'aspect hybride du genre du récit de voyage. Nous avons pu constater tout comme Joseph Strelka que les voyageurs mettent l'accent tour à tour sur l'aspect ethnographique, les descriptions géologiques ou botaniques ou les aspects militaires, et incluent toujours une dimension autobiographique<sup>8</sup>. D'autres récits reflètent les enjeux économiques représentés par le développement des échanges avec l'Iran alors que les récits féminins semblent plus axés sur les rencontres faites avec les populations iraniennes et questionnent la place de la femme dans la société iranienne mais aussi européenne dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle.

---

doch ein breiter Spielraum zwischen Authentizität und Fiktionalität der Beschreibung offen, der sowohl individuell wie auch epochenspezifisch ganz verschieden ausgefüllt wurde".

<sup>7</sup> Reza Pahlavi 1<sup>er</sup> : 1866-1944. Il régna de 1925 à 1941 en Iran et est connu sous le nom de Reza Khan avant son accession au trône en décembre 1925. Il est ensuite appelé Reza Shah.

<sup>8</sup> Joseph Strelka : „Der Literarische Reisebericht“. In : Klaus Weissenberger (éd) : *Prosakunst ohne Erzählen. Die Gattungen der nicht-fiktionalen Kunstprosa*. Tübingen : Niemeyer, 1985, p.169-184.

Reprenant la réflexion de Peter J. Brenner, nous constatons dans tous les récits une tension entre la part de l'écriture subjective et la tentative de décrire les phénomènes observés de la façon la plus réaliste et crédible possible<sup>9</sup>. Nous avons choisi de n'exclure aucun récit, même ceux n'ayant aucune prétention scientifique et dont les auteurs ne tentèrent pas de quantifier, classer, juger la réalité pour laisser place à une description plus détaillée de leurs ressentis pendant leur voyage en Iran, notamment pour les récits de voyage de Agnes Gabriel Kummer et Gustav Stratil-Sauer. Par là même, nous tenterons de redonner sa place à la dimension subjective et sensible des récits autobiographiques, tout comme Irmgard Scheitler<sup>10</sup>, tout en n'excluant pas pour autant le rôle spécifique de la femme comme vecteur de savoir, nous inscrivant ainsi dans les traces de Erdmut Jost, qui met en valeur le caractère avant-gardiste de certains récits de voyage féminins<sup>11</sup>. Si notre corpus exclut les récits de voyage qui portent sur des voyages imaginaires, il confirme la thèse de Michaela Holdenried, Alexander Honold et Stefan Hermes selon laquelle le récit de voyage peut prendre des formes multiples allant du récit de voyage scientifique au récit de voyage résolument littéraire et que le récit de voyage garde une fonction essentielle au 20<sup>ème</sup> siècle. De plus, leur ouvrage interroge le récit de voyage comme vecteur possible de savoirs, ce que nous nous proposons de faire avec l'analyse des récits des scientifiques, biologistes ou géographes<sup>12</sup>.

Nous interrogerons ainsi le statut du récit de voyage en essayant de prouver que ces récits peuvent à la fois laisser la place à la description anecdotique et personnelle des événements ou rencontres inhabituels pour les voyageurs venus d'Allemagne et d'Autriche et par là même éveiller la curiosité des lecteurs, tout en étant jusqu'au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle un vecteur de savoirs sur la réalité iranienne pour les voyageurs et les lecteurs européens mais aussi pour nous lecteurs du 21<sup>ème</sup> siècle. En effet, étudier les récits de voyage des voyageurs allemands nous permettra de compléter nos connaissances du monde germanophone grâce à

---

<sup>9</sup> Peter J. Brenner : „Die Erfahrung der Fremde. Zur Entwicklung einer Wahrnehmungsform in der Geschichte des Reiseberichts“ . In : *Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1989, p.14-50.

<sup>10</sup> Irmgard Scheitler: *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*. Tübingen: Max Niemeyer, 1999, p.22.

<sup>11</sup> Erdmut Jost : *Landschaftsblick und Landschaftsbild. Wahrnehmung und Ästhetik im Reisebericht 1780-1820. Sophie von la Roche – Friederike Brun – Johanna Schopenhauer*. Fribourg: Rombach Literae, 2005.



l'analyse de son positionnement vis-à-vis de l'Iran et de sa construction en dehors de l'Europe. Nous tenterons donc de comprendre ce qui poussa les voyageurs allemands et autrichiens, au-delà d'une quête de savoirs, à tenter de se réaliser et de s'affirmer en Iran entre 1905 et 1941.

Il nous semble également indispensable de considérer le récit de voyage comme une action qui déplace le sujet hors de son environnement habituel, le mène à rencontrer l'étranger et par là-même à se redéfinir et à évoluer. Nous définirons donc ces récits de voyage comme reflet d'une action ayant participé à la construction de l'auteur et comme dialogue entre l'auteur et le lecteur, notamment dans sa mise en scène autobiographique, même s'il est vrai que certains récits, comme celui d'Agnes Gabriel-Kummer ne furent publiés que post mortem, dans ce cas par sa nièce<sup>13</sup>. Il nous paraît donc y avoir double construction du sujet ayant rédigé son récit de voyage : d'une part par l'action du voyage et de la rencontre dont le récit de voyage témoigne et d'autre part par l'écriture qui permet à son auteur de se positionner par rapport à ses lecteurs européens, le récit de voyage ayant toujours été rédigé et publié après le retour du voyageur en Europe.

Les récits de voyage prennent ainsi des formes multiples et se basent soit sur des lettres, soit des journaux de voyage et des articles rédigés pour la presse, réécrits par les voyageurs... Les auteurs se servent de ces sources pour construire leur récit de voyage où la première personne et l'expérience vécue font toujours figure de référence. Certains auteurs se basent sur leur expérience en Iran pour étayer une analyse de l'Iran qu'ils veulent scientifique ou économique alors que d'autres choisissent d'insister sur l'aspect humain de leurs récits de voyage et ne prétendent pas à l'objectivité. La définition de Joseph Strelka nous paraît donc appropriée pour rendre compte de la diversité des récits de voyage étudiés dans notre travail, puisqu'il définit le récit de voyage comme genre hybride où se superposent des formes littéraires et des façons d'écrire particulièrement différentes, comme par exemple le récit, le journal, l'autobiographie, le dialogue....<sup>14</sup>

---

<sup>12</sup> Michaela Holdenried / Alexander Honold / Stefan Hermes (éds) : *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*. Berlin : Erich Schmidt, 2017.

<sup>13</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise. Damaskus-Bagdad-Téhéran*. Wien : Böhlau, 2003.

<sup>14</sup> Joseph Strelka : „Der literarische Reisebericht“. In : Klaus Weissenberger (éd) : *Prosa ohne Erzählen. Die Gattungen der nicht-fiktionalen Kunstprosa*. Tübingen, 1985, p.168-184.

Pour ce qui est des récits de voyage rédigés par des femmes, Annegret Pelz analyse l'évolution de la représentation des harems dans les récits des femmes au 19<sup>ème</sup> siècle. Elle montre comment les femmes dépassèrent les limites de la géographie imaginaire de leurs propres corps pour accéder à des territoires extérieurs à elles-mêmes jugés jusqu'alors réservés aux hommes, à l'inconnu. Elle voit dans le voyage d'Ida Pfeiffer la réalisation de ce qu'elle nomme une « révolution copernicienne », visible également dans l'iconographie, puisqu'elle voyagea seule et osa explorer le monde<sup>15</sup>. La même année l'étude de Tamara Felden : *Frauen Reisen* thématise également le voyage de l'Autrichienne mais aussi celui d'Ida Hahn-Hahn (1805-1880) et d'Otilie Assing (1819-1884) comme générateurs de conflits entre les femmes voyageant et les normes sociales restrictives<sup>16</sup>. Gabriele Habinger consacre aussi plusieurs ouvrages à l'étude du voyage d'Ida Pfeiffer et l'évoque dans son essai *Frauen reisen in die Fremde*<sup>17</sup>. C'est également elle qui publie l'autobiographie d'une femme ayant réalisé le tour du monde au début du siècle : Clärenore Stinnes. Stefanie Ohnesorg consacre également une partie de son analyse aux récits de voyages rédigés par des femmes. Ainsi, elle dresse l'historique du récit de voyage du Moyen-Age jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle pour analyser tout d'abord les stratégies de refoulement, les peurs mais aussi le rôle émancipateur des voyages pour les femmes. Pour notre travail, son tableau de la femme orientale dans les écrits des écrivains de sexe masculin ainsi que celui de la femme orientale chez les voyageuses est particulièrement intéressant<sup>18</sup>. Irmgard Scheitler centre son étude sur le 19<sup>ème</sup> siècle et prend en considération pour son analyse l'importance du contexte familial et financier des voyageuses ainsi que du marché littéraire réservé aux récits de voyage féminins<sup>19</sup>. Plus récemment, Bärbel Arenz et Gisela Lipsky choisissent de donner la parole à des femmes ayant publié des récits de voyage, précisant qu'elles excluaient ceux des femmes qui ont accompagné leur mari. Dans leurs présentations elles mettent l'accent sur les éléments biographiques qui auraient

---

<sup>15</sup> Annegret Pelz : *Reisen durch die eigene Fremde. Reiseliteratur von Frauen als autogeographische Schriften*. Vienne : Böhlau, 1993, p.215.

<sup>16</sup> Tamara Felden : *Frauen Reisen. Zur literarischen Repräsentation weiblicher Geschlechterrollenerfahrung im 19. Jahrhundert*. New-York : Peter Lang, 1993.

<sup>17</sup> Gabriele Habinger : *Frauen reisen in die Fremde*. Vienne : Promedia, 2006.

<sup>18</sup> Stefanie Ohnesorg : *Mit Kompass, Kutsche und Kamel: (Rück)Einbindung der Frau in die Geschichte des Reisens und der Reiseliteratur*. St Ingbert : Röhrig, 1996.

<sup>19</sup> Irmgard Scheitler : *Gattung und Geschlecht*, 1999.

pu influencer les voyages de ces femmes<sup>20</sup>. La même année se tint le colloque sur le regard féminin sur l'Orient, colloque qui fut suivi de la publication sous la direction de Mirosława Czarnecka, Christa Ebert et Grazyna Barbara Szewczyk sous le titre : *Der Weibliche Blick auf den Orient. Reisebeschreibungen europäischer Frauen im Vergleich*<sup>21</sup>. L'article publié par Hamid Tafazoli se penche sur l'image des femmes dans les récits de voyage masculin du 18<sup>ème</sup> siècle, et montre que les images des femmes reflétaient à la fois le sexisme et les structures patriarcales au 18<sup>ème</sup> siècle<sup>22</sup>. Roland Le Huenen analyse quant à lui les récits de voyages féminins du 19<sup>ème</sup> siècle et plus particulièrement ceux de George Sand, de Flora Tristan et Léonie d'Aunet. Ces écrits témoignent selon lui de la quête identitaire de ces femmes et mettent en intrigue le statut et la place de la femme dans la société<sup>23</sup>. Il est également utile de rappeler que certains travaux témoignent de l'importance de la symbolique du voile. Citons à ce sujet le travail d'Andrea Claudia Hoffmann qui souhaite permettre une compréhension plus profonde de l'Iran, pays où elle séjourna pendant plus de 10 ans en se basant sur une analyse de l'histoire de l'Iran<sup>24</sup> et le travail de Hilke Jabbarian qui explore les significations du voile dans les différentes religions<sup>25</sup>.

## b) Images de l'Orient

Nos récits de voyage ayant été écrits dès le début du 20<sup>ème</sup> siècle se pose la question de savoir comment les voyageurs définissaient l'Orient qui les attirait tant. Certains comme Alfons Gabriel utilisent ce terme dans le titre de leur récit de voyage pour marquer la distinction entre leur vie connue en Europe et leur expérience en Iran<sup>26</sup>. Ils mettent ainsi l'accent sur l'éloignement et le côté inconnu et mystérieux de l'Orient alors que l'Occident reste leur point de repère et leur référence. Alfons Gabriel se demande d'ailleurs dans le prologue, quand l'occasion se présentera à

---

<sup>20</sup> Bärbel Arenz / Gisela Lipsky : *Mit Kompass und Korsett. Reisende Entdeckerinnen*. Cadolzburg : Ars Vivendi, 2009.

<sup>21</sup> Mirosława Czarnecka / Christa Ebert / Grazyna Barbara Szewczyk (éds) : *Der weibliche Blick auf den Orient. Reisebeschreibungen europäischer Frauen im Vergleich*. Bern : Peter Lang, 2011.

<sup>22</sup> Hamid Tafazoli : „Odalisken und Liebessklavinnen. Der Männliche Blick auf Frauen in textueller Kulturvermittlung“. In : *Orbis Litterarum* 69 2014, p.359-384.

<sup>23</sup> Roland Le Huenen : *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Paris : Presses universitaires de la Sorbonne, 2013.

<sup>24</sup> Andrea Claudia Hoffmann: *Der Iran. Die verschleierte Hochkultur*. Munich : Diederichs, 2009.

<sup>25</sup> Hilke Jabbarian : *Der Schleier in der Religions-und Kulturgeschichte : Eine Untersuchung von seinem Ursprung bis zu den Anfängen der Islamischen Republik Iran*. Berlin : LIT, 2009.

<sup>26</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*. Munich et Berlin : 1929.

nouveau de partir dans ce monde, libre et vaste<sup>27</sup>. Pour d'autres, le côté magique de l'Orient semble prédominer<sup>28</sup> et ils associent l'Orient à un patrimoine littéraire tel que celui des contes des « Mille et une Nuits » et des poètes, ce qui est le cas du récit de voyage d'Annemarie Nathusius. Mais chez tous les voyageurs, ce terme d'Orient paraît définir une entité géographique située dans le pays du levant où se niche l'Iran, distincte de l'Occident et des Européens. Ces différentes acceptions du mot « Orient » révèlent d'emblée la difficulté de définir de façon claire ce que fut l'Orient pour les Européens dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle.

Nous chercherons tout d'abord à comprendre la notion d'Orient pour les géographes de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, car nos récits de voyage se basent tous sur des voyages ayant été réellement effectués. La nécessité pour le voyageur de pouvoir se repérer dans l'espace, avec ou sans guide, paraît avoir été la première nécessité. Ewald Banse présente l'Orient comme entité géographique dans la revue scientifique *Dr. A. Petermanns Mitteilungen aus Justus Perthes' geographische Anstalt*<sup>29</sup>. Sur une carte tirée de l'ouvrage d'Anton Escher, qui montre l'importance des travaux d'Ewald Banse, l'Orient apparaît en vert<sup>30</sup>. Le bloc oriental y apparaît finalement relativement petit puisqu'il exclut notamment l'Inde ou le Japon, pour n'en faire qu'un bloc d'une importance secondaire, comme le souligne Catherine Repussard dans son article sur Ewald Banse et sa « géographie de l'âme<sup>31</sup> ».

---

<sup>27</sup> Ibid p.15 : L'auteur se demande dans son prologue quand il pourra à nouveau partir de façon libre et selon ses désirs dans le vaste monde : „Wann wird es von neuem frei und nach eigenen Plänen hinausgehen in die große, herrliche Welt ?“.

<sup>28</sup> Annemarie von Nathusius : *Im Auto durch Persien*. Dresden : Carl Reissner, 1926, p.55. Elle y évoque Chiraz et *Les Mille et une Nuits*, et savoure le fait de retrouver dans la ville sa représentation de l'Orient. Elle explique que le conte qu'elle avait tant cherché, devient ainsi une réalité enivrante. Elle écrit ainsi : „Da grüßte es herauf zu mir, das Bild aus « Tausendundeiner Nacht », das Orientalische Bild, das ich so lange schon gesucht hatte. Endlich bekam das Märchen, nach dem ich ausgezogen war, Gestalt, wurde berausende Wirklichkeit“

<sup>29</sup> A. Petermann (éd) : *Dr. A. Petermanns Mitteilungen aus Justus Perthes' geographische Anstalt*. Gotha : Perthes, Vol 61, 1915, p.119.

<sup>30</sup> Anton Escher : „Die geographische Gestaltung des Begriffs Orient im 20. Jahrhundert“. In : Burkhard Schnepel / Gunnar Brands / Hanne Schöning (éds) : *Orient-Orientalistik-Orientalismus. Geschichte und Aktualität einer Debatte*. Bielefeld : Transcript, 2011, p. 123-151.

<sup>31</sup> Catherine Repussard : « Ewald Banse : orientaliste et "géographe de l'âme" ». In : Christine Maillard : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles)*, p.103-117.

(Picture removed because subjected to copyright)

Dans son livre sur l'Orient, il s'y vante d'ailleurs d'avoir été le premier à définir l'Orient comme entité géographique<sup>32</sup>, entité qui comprend notamment toute l'Afrique du Nord ainsi que l'Asie mineure. Anton Escher montre que l'importance des travaux de Banse fut reconnue par de nombreuses figures scientifiques, dont les professeurs Eugen Wirth (enseignant à la faculté d'Erlangen et de Nuremberg) ou Hermann Wilhelm Wissmann, professeur de géographie à l'Université de Tübingen et que ses travaux eurent un public très vaste, puisqu'ils parurent dans ce que Marjam Ardalán qualifie de la deuxième revue de géographie la plus connue de l'époque, *Dr. A. Petermanns Mitteilungen*<sup>33</sup>. Le fait qu'il se soit par la suite rapproché de l'idéologie national-socialiste expliquerait que l'importance de son influence ait été minimisée par les chercheurs. Sur la carte, les pays du nord de l'Afrique ainsi que ceux de l'Asie mineure forment ce qu'il appelle l'Orient, mais pour lui, outre la composante naturelle (géographique et climatique), deux autres composantes participeraient à la définition de l'Orient : une composante culturelle, notamment religieuse par l'islam, et une composante économique.

Il est donc évident que cette définition de l'Orient, diffusée dans des revues largement reconnues, est clairement empreinte de préjugés, mais cette définition montre que pour bon nombre de voyageurs, l'Orient était perçu jusque dans les années 1930 comme une entité géographique éloignée de l'Europe, voire aux antipodes de celle-ci, de par ses composantes naturelles, mais aussi culturelles et économiques.

D'autres géographes utilisent des paradigmes différents de ceux de Banse pour définir l'Orient mais maintiennent par leur définition la distance entre l'Orient et l'Occident. Anton Escher rappelle dans son article, que pour Hans Bobeck, l'Orient est caractérisé par la façon spécifique dont les sociétés orientales occupent l'espace. Ainsi, le lien entre les rapports spatiaux et sociaux est mis en avant pour aboutir au concept de la « soziale Raumbildung », qui deviendra ce que nous connaissons comme « géographie sociale ». Pour Hermann Wilhelm Wissmann, l'Orient peut être défini grâce aux catégories de sa population qui serait toujours, comme au Moyen-

<sup>32</sup> Ewald Banse : *Das Orientbuch. (Der alte und der neue Orient)*. Straßburg, Leipzig : Josef Singer, 1914, p.16-17. In : *Ibid*, p.126.

<sup>33</sup> Marjam Ardalán : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*. Francfort sur le Main : Peter Lang, 2003, p.79.

géographes, le rôle de la ville en Orient serait prépondérant, les villes exerçant une mainmise économique sur l'ensemble du territoire au détriment des campagnes. Pourtant, Hermann Wilhelm Wissmann nuance son affirmation, en expliquant que cette définition de l'Orient, jusqu'alors caractérisé par sa population divisée en trois catégories, allait devenir obsolète, puisque l'Orient était en train d'évoluer<sup>34</sup>.

Pour les géographes du début du 20<sup>ème</sup> siècle des pays germanophones, l'Orient semble donc avoir été défini tout d'abord comme entité géographique en fonction du climat notamment, mais aussi des aspects culturels et économiques. Les géographes prouvent par ces définitions qu'ils placent l'Europe dans une position de référence et de norme. On remarque par ailleurs que des géographes comme Hermann Wilhelm Wissmann montrèrent la nécessité de revoir cette définition, ce qui prouverait en soi l'importance des changements socio-économiques ayant eu lieu à cette époque en Orient.

Hamid Tafazoli rappelle dans son étude des discours que les sciences orientales (*Die Orientalistik*) ne sont pas un domaine réservé aux géographes et qu'elles furent tout d'abord l'étude des langues orientales, et ce dès 1795 avec la création à Paris de l'école spéciale des langues orientales. Cette science connut une évolution grâce à la Deutsche Morgenländische Gesellschaft, la Société Orientale Allemande, qui se consacra en Allemagne plus particulièrement à l'étude de la culture orientale. Après Paris, d'autres universités proposèrent des études orientales comme celles d'Oxford, de Cambridge, ou de Vienne. En Allemagne, les fonds étant plus modestes, les départements consacrés aux études orientales furent créés plus tardivement, par exemple à Munich, Berlin, Hambourg ou Dresden. Mais par ailleurs, la fascination pour les contrées éloignées semblait évidente : Hamid Tafazoli souligne l'intérêt pour l'Orient et la Perse notamment chez Herder ou Goethe. Ce dernier fit venir des manuscrits perses dans la bibliothèque de Weimar dont il avait la charge (et ce dès 1797)<sup>35</sup>. Il précise également qu'à cette époque, l'Orient ne représentait pas pour Goethe une entité géographique précise, mais qu'il définissait ce terme comme caractéristique littéraire.

---

<sup>34</sup> Anton Escher : „Die geographische Gestaltung des Begriffs Orient im 20. Jahrhundert“. In : Burkhard Schnepel / Gunnar Brands / Hanne Schönig (éds) : *Orient-Orientalistik-Orientalismus. Geschichte und Aktualität einer Debatte*, p.123-150. Ici : p.135.

<sup>35</sup> Hamid Tafazoli : *Der deutsche Persien-Diskurs. Von der frühen Neuzeit bis in das neunzehnte Jahrhundert*. Bielefeld : Athesis, 2007.

Tandis que les géographes tentèrent d'appréhender l'Orient en le définissant par des caractéristiques géographiques et climatiques, puis plus tard par des interactions entre le milieu géographique et social, les écrivains comme Goethe y voyaient plutôt une façon de désigner des œuvres littéraires. Plus récemment, Edward Saïd (1935-2003) définit l'Orient comme une construction des Européens, ne pouvant s'empêcher de créer ce concept pour enfermer l'Autre et mieux le dominer. D'après Saïd, l'attitude condescendante des Européens envers les Orientaux rendait toute compréhension de l'Orient impossible. En effet, les Européens se servaient soit de stéréotypes négatifs pour analyser l'Orient, soit d'une définition simpliste en le réduisant à une sorte d'endroit idéal, où ils pourraient assouvir leurs désirs frustrés<sup>36</sup>. L'Orient serait donc une construction de l'Europe servant à asseoir sa puissance, un objet défini par l'Occident. Cette construction serait donc basée sur la conviction, consciente ou non, de la supériorité européenne vis-à-vis de toutes les autres cultures. Saïd définit donc l'Europe comme notion collective plaçant les Européens désignés par « nous » dans une rivalité avec les non-Européens. Par ailleurs, Saïd démontre dans quelle mesure le savoir peut être l'instrument du pouvoir : par ses écrits, il semble vouloir prouver que toute connaissance et toute appréhension de l'Orient par le biais de catégorisations vise en fait à la réduction et à la maîtrise des pays étudiés. Saïd ne prétend pas que les représentations de l'Orient seraient pour autant toujours négatives. Elles pourraient également être idéalisées, fonctionnant comme compensation, comme objet de projection de ce qui manque aux Européens. Nous choisirons de reprendre dans notre analyse des récits de voyage du début du 20<sup>ème</sup> siècle la distinction entre Orient et Occident, de reprendre cette construction bipolaire tout en montrant la diversité des discours sur l'Iran ainsi que des formes d'échanges de savoirs et ainsi les limites des théories de Saïd. En effet, il nous paraît intéressant de reprendre cette distinction dans le contexte historique du début du 20<sup>ème</sup> siècle en Allemagne et en Autriche afin de pouvoir rendre compte des représentations coloniales présentes dans ces deux pays. Si l'Iran n'a jamais été présenté comme pays colonisé, ni par l'Allemagne ni par l'Autriche, il nous paraît indispensable d'étudier grâce à nos récits de voyage les relations de pouvoir qui transparaissent au travers des échanges de savoirs et des échanges économiques.

---

<sup>36</sup> Edward J. Saïd : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'occident*. Paris, Seuil, 1980, p.54.

Gardant cette dichotomie, nous tenterons d'apporter une image plus diversifiée des discours interculturels. La diversité des représentations tient compte notamment des diversités sociales. Le texte serait le produit de diverses expériences, de diverses intentions, un produit influencé par diverses conventions mais aussi par le souci d'innover et de se démarquer<sup>37</sup>. Par ailleurs, l'approche de Birgit Aschmann et Michael Salewski met l'accent sur les processus de perceptions collectives en démontrant le lien entre la montée des nationalismes au 19<sup>ème</sup> siècle et le développement et le renforcement des stéréotypes. Montrant quels stéréotypes sont à la fois des stéréotypes de l'autre mais aussi des stéréotypes de soi, les éditeurs insistent sur la question de savoir si la dimension politique, géographique et culturelle pouvait induire certaines représentations de l'autre, si par exemple la proximité ou l'éloignement géographique jouait un rôle dans la construction de l'image de l'autre ou si les phénomènes de compensation d'une petite Nation projetant ses désirs sur une « Grande Nation » pouvaient être des grilles de lecture intéressantes<sup>38</sup>. Dieter Heimböckel met en lumière l'importance de la création de la Société Allemande d'Orient le 24 janvier 1898. Selon lui, cette création marque l'institutionnalisation du procédé de colonialisation scientifique du Proche Orient et du Moyen Orient. La Société cherchait notamment à développer la Science et les musées et son fonctionnement était étroitement lié à l'industrie et à la finance, notamment à von Borsig ou la *Deutsche Bank*<sup>39</sup>. Homi Bhabha, reconnaissant dans la préface à sa dernière édition l'importance de l'influence d'Edward Saïd et de Stuart Hall, souligne l'importance de pointer les ambivalences, voire les points de contradictions reflétés par les différentes représentations de l'Orient<sup>40</sup>. Selon lui, la représentation de l'autre et de la différence n'est pas le reflet de simples caractéristiques ethniques ou culturelles éternelles, mais doit être comprise comme un phénomène d'hybridation se produisant lors des transformations historiques. L'hybridité est perçue comme possibilité de dialogue, comme résistance à un pouvoir culturel dominant, comme phénomène d'interactions entre la culture du pays

---

<sup>37</sup> Jürgen Osterhammel : *Die Entzauberung Asiens*. Beck: Munich, 1998, p.27.

<sup>38</sup> Birgit Aschmann / Michael Salewski : *Das Bild „des Anderen“. Politische Wahrnehmung im 19. und 20. Jahrhundert*. Stuttgart : Franz Steiner, 2000.

<sup>39</sup> Dieter Heimböckel : « Der Orient Diskurs in der Kultur-und Zivilisationskritik um 1900 ». In : Alex Dunker / Michael Hofmann (éds) : *Morgenland und Moderne. Orient-Diskurse in der deutschsprachigen Literatur von 1890 bis zur Gegenwart*. Francfort sur le Main : Peter Lang, 2014, p.14.

<sup>40</sup> Homi K. Bhabha : *The location of Culture*. Londres et New York : Routledge. 2012, p.2.



étranger et la culture du colonisateur. Il en résulte ainsi un « third space » qui constitue le territoire des deux cultures. Ania Loomba met également en avant la complexité des théories postcolonialistes et répond ainsi à ses détracteurs tels Ella Shohat<sup>41</sup> qui avait prétendu que le terme « postcolonial » servait à conserver des termes bien plus problématiques tels que « impérialisme » ou « géopolitiques », alors que Terry Eagleton reprochait au postcolonialisme de ne pas envisager l'importance de l'économie. Pour Loomba, il s'agit de montrer l'influence multiple du poststructuralisme, du marxisme ou encore du féminisme dans l'approche postcolonialiste<sup>42</sup>. D'autres comme Gayatri Spivak insistent sur les cassures révélées par les discours et Gayatri Spivak prouve, notamment avec sa relecture de Jeane Eyre, comment l'émancipation de la femme blanche passe nécessairement par l'exclusion de la femme étrangère<sup>43</sup>. Dans son analyse *Can the subaltern speak ?* Spivak montre comment les élites tendent à maintenir ceux qu'ils considèrent comme subalternes, dont les femmes, dans un silence soumis. Son approche des genres est donc particulièrement intéressante pour nous qui nous proposons de lire des récits de femmes allemandes ou autrichiennes, récits de voyage encore rares à cette période<sup>44</sup>. L'impossibilité de formuler des idées avec des concepts autres que ceux émis par des Européens est soulevée plus largement par Dipesh Chakrabarty qui montre que le savoir universitaire passe par l'appropriation et l'utilisation de concepts modernes et européens. C'est la dimension historique et locale que Dipesh Chakrabarty met en valeur dans son ouvrage : *Provincialiser l'Europe*<sup>45</sup>. Moins critique que Spivak alors qu'il répète son appartenance au même groupe de travail des Subaltern Studies, il ne veut pas rejeter la pensée européenne mais en montrer les limites pour appréhender les nations non occidentales. Pour lui, il s'agit d'interroger la signification du concept de modernité dans les pays d'Asie du Sud Est<sup>46</sup> en employant d'une part l'historicisme à travers Marx pour voir l'expansion européenne et capitaliste comme une preuve de l'altruisme occidental. Par ailleurs, il

---

<sup>41</sup> Ella Shohat : 1993, 99. Cité dans Ania Loomba : *Colonialism / Postcolonialism*, p.178.

<sup>42</sup> Ania Loomba : *Colonialism/ Postcolonialism*. New-York : Routledge, 2015.

<sup>43</sup> Gayatri Spivak : « Three Women's Texts and a Critique of Imperialism ». In *Critical Inquiry* 12, N°1, 1985, p.243-261.

<sup>44</sup> Gayatri Spivak : *Can the subaltern speak ? Reflections on the History of an Idea*. New York : Columbia University Press, 2010.

<sup>45</sup> Dipesh Chakrabarty : *Provincialiser l'Europe : La pensée postcoloniale et la différence historique*. Paris : Editions Amsterdam, 2009.

<sup>46</sup> Ibid, p.56.

reconnait les limites de ces outils et insiste sur les questions d'appartenance et de diversité. Il reconnaît que la pensée politique européenne est indispensable pour représenter la modernité politique non européenne, mais tente d'affronter les problèmes résultant de cette indispensabilité.

Bekim Agai propose ainsi quatre modèles d'appréhension de l'autre et précise que le fait de considérer l'Orient comme étranger n'est pas dû à l'Orient lui-même mais plutôt à la façon de se positionner par rapport à l'autre. Pour lui, la catégorie de l'étranger aurait comme fonction principale de se délimiter de l'autre et d'instaurer un ordre dans les relations, si bien que le 19<sup>ème</sup> siècle serait particulièrement intéressant à cet égard, compte tenu de l'évolution des contacts entre l'Europe et l'Orient<sup>47</sup>. Se basant sur les études d'Ortfried Schäffter, Bekim Agai distingue quatre façons d'entrer en contact avec l'autre, quatre modes de relations à l'étranger. Le premier mode supposerait que le voyageur ait conscience de sa particularité et accepte l'autre comme faisant partie de sa propre réalité. Cela pourrait créer aussi bien de l'empathie qu'une peur d'être menacé par cette personne perçue comme autre. Pour ce qui est du deuxième mode relationnel, sa structure résulterait de l'exclusion de l'autre perçue comme négation de soi et comme ennemi naturel, ce qui rapprocherait ce mode des relations Occident-Orient décrites par Saïd. Le mode de relation suivant permettrait au voyageur de voir l'étranger comme possibilité de se réaliser soi-même, de développer des potentiels latents. Pour finir, Bekim Agai distingue un quatrième mode de relation où le voyageur reconnaît que certains domaines découverts ne peuvent être assimilés et doivent être reconnus comme ayant une existence autonome, bien à eux. Il remarque ainsi que les voyageurs appréhendèrent le même objet avec un mode différent, selon l'époque à laquelle ils voyagèrent, mais aussi que ce même objet pouvait être appréhendé selon un des quatre modes à la même époque en fonction des voyageurs<sup>48</sup>.

Abbas Poya souligne également l'impossibilité de réduire la relation à une relation binaire de dominant/dominé où l'Orient serait une création de l'Occident et met lui-aussi en avant l'importance des études d'Homi Bhabha, de Stuart Hall ou

---

<sup>47</sup> Bekim Agai / Zita Agota Pataki (éds) : *Orientalische Reisende in Europa-Europäische Reisende im Nahen Osten : Bilder vom Selbst und Imaginationen des Anderen*. Berlin: EB, 2010, p. 16.

<sup>48</sup> Ibid, p.17.

Gayatri Spivak<sup>49</sup> qui tentèrent de briser la simple distinction entre les colonisés et les colonisateurs, de remettre en question les notions de centre et de périphérie en interrogeant notamment la capacité de l'Europe à influencer l'Orient. L'accent est déplacé du colonisateur sur le colonisé. Dans son analyse, Abbas Poya incite à examiner l'Orient avec des catégories nouvelles qui seraient autres que binaires ou hiérarchiques, incluant les dimensions biographiques et historiques.<sup>50</sup>

Plus récemment encore, Laura Beck et Julian Osthues, partant du principe que les études postcoloniales faisaient à présent partie intégrante des études germaniques<sup>51</sup>, se sont proposés d'étudier le postcolonialisme par le biais de l'intermédialité, ouvrant particulièrement sur l'importance du théâtre. Les auteurs renvoient pour ce faire notamment aux travaux de Bergermann et de Heidenrich<sup>52</sup>. A ce propos, nous souhaiterions souligner que nos récits de voyage comportent de très nombreuses illustrations et croquis ou photographies qui constitueraient une base d'études particulièrement intéressantes et permettraient d'interroger d'une autre manière les discours interculturels comme le fait Elahe Haschemi Yekani pour les photographies « coloniales » britanniques<sup>53</sup>.

Les relectures de Saïd sont donc nombreuses depuis quelques années. Tout d'abord, la définition uniforme et unique de l'Orientalisme est remise en question pour faire place à une approche plus diverse. De plus, le fait que Saïd n'ait pas envisagé la participation active de l'Orient dans la création de l'Orientalisme pose également question tout comme sa focalisation sur l'Orientalisme ou finalement le rapport peu clair entre la représentation de l'Orient et les formes de pouvoirs exercés par les Européens<sup>54</sup>. Tafazoli remarque également que Saïd n'a pas tenu compte

---

<sup>49</sup> Gayatri Spivak : "Can the subaltern speak ?" In : Cary Nelson et Lawrence Grossberg : *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois, 1988, p.271-317.

<sup>50</sup> Abbas Poya : *Denken jenseits von Dichotomien : Iranisch-religiöse Diskurse im postkolonialen Kontext*. Bielefeld : Transcript, 2014, p.36.

<sup>51</sup> Laura Beck / Julian Osthues : *Postkolonialismus und (Inter)Medialität : Perspektiven der Grenzüberschreitung im Spannungsfeld von Literatur, Musik, Fotografie, Theater und Film*. Bielefeld : Transcript, 2016, p.11.

<sup>52</sup> Ulrike Bergermann / Nanna Heidenreich : *total. - Universalismus und Partikularismus in post\_kolonialer Medientheorie*. Bielfeld : Transcript, 2015.

<sup>53</sup> Elahe Haschemi Yekani : *Das Spektakel des « Selbst » : Britische Kolonialfotografie zwischen universalen Gesten und partikularem Scheitern*. In : Ulrike Bergermann / Nanna Heidenreich : *total. - Universalismus und Partikularismus in post\_kolonialer Medientheorie*, 2015, p.135 à 148.

<sup>54</sup> Stuart Hall : „Wann gab es 'das Postkoloniale' ? Denken an der Grenze“. In : Sebastian Conrad / Shalini Randeria (éds) : *Jenseits des Eurozentrismus. Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*. Francfort sur le Main, 2002, p.219-247. Ici : p.231.

des représentations de l'Orient dans les pays germanophones, négligeant ainsi une partie de la réalité de l'Europe<sup>55</sup>. Pour ce qui est de nos récits de voyage, il paraît assez évident que la diversité même des auteurs, de leurs catégories socio-professionnelles, de leurs missions, de leurs nationalités (autrichienne ou allemande), voire de leur sexe conduisit à des représentations puis à des expériences de l'Orient très diverses, même s'il n'est pas exclu que certains stéréotypes leur soient communs et les empêchent, au moins partiellement, de comprendre l'Orient sans aucun prisme. Nous concentrant sur des récits de voyage considérés comme d'importance secondaire, comme en témoigne la quasi absence de textes critiques, nous considérons ces ouvrages comme des récits que nous pourrions également qualifier de subalternes, si nous nous limitons à la définition du mot donnée par Chakrabarty comme « manières subordonnées de se rapporter au passé. Elles sont marginalisées, non pas en vertu d'intentions conscientes, mais parce qu'elles représentent des moments où l'archive qu'exploite l'historien acquiert un certain degré d'indocilité vis-à-vis des finalités de l'histoire professionnelle. En d'autres termes, il est des passés qui résistent à l'historicisation, de la même façon qu'il peut y avoir, dans la recherche ethnographique, des moments qui résistent au geste ethnographique »<sup>56</sup>. Nous tenterons de voir dans quelle mesure ces récits de voyage peuvent amener un nouvel éclairage, notamment par leur multiplicité, due entre autres aux origines et occupations multiples de leurs auteurs sur la période historique située entre 1906 et 1941. Ne perdant pas de vue la diversité des discours sur l'Iran dans les récits de voyage des auteurs allemands et autrichiens, nous interrogerons les théories postcolonialistes, en particulier celles de D. Chakrabarty, pour arriver à cerner dans quelle mesure cette théorie de la modernité fut imposée par les Européens aux Iraniens au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Nous interrogerons les termes de progrès et de tradition au travers des discours présents dans les récits de voyage pour appréhender le regard des voyageurs sur l'Iran. Nous nous poserons également la question de savoir dans quelle mesure une partie de la population iranienne chercha à se conformer à ces modèles européens et tenterons d'approcher les formes de résistance à ces concepts européens.

---

<sup>55</sup> Hamid Tafazoli : *Der deutsche Persien-Diskurs*, p.34.

<sup>56</sup> Ibid, p.167.

c) Etudes sur les Images de la Perse au travers des récits de voyage jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle

Dans la préface au récit de voyage d'Edmund Jaroljmek, le professeur Ali Asghar Azizi souligne que l'Orient était le point de départ de nombreuses cultures, d'une grande sagesse et de nombreuses religions, mais que l'Iran était pourtant tombé dans l'oubli. L'Iran resterait aux frontières du réel, imprégné du monde enchanteur des *Mille et Une Nuits*<sup>57</sup>. Il explique cela par le fait que très peu de voyageurs auraient séjourné de façon prolongée en Iran, qu'il faudrait également une grande finesse pour percevoir les différences entre les populations, voire entre les habitants des différentes provinces. D'autre part, l'Iran aurait connu de grands changements au début du 20<sup>ème</sup> siècle, notamment en matière de politique, d'éducation et de recherche, et les récits n'auraient pas toujours été établis dans l'idée de servir la vérité, mais plutôt de faire sensation et d'enrichir leurs auteurs. Ces réflexions permettent bien entendu à Ali Asghar Azizi de mieux vanter les mérites d'Edmund Jaroljmek en expliquant qu'il était le mieux placé pour parler de l'Iran comme Européen, grâce notamment à ses séjours prolongés comme commerçant en Iran entre 1914 et 1939. Mais ces lignes renvoient aussi à la singularité de l'Iran et à sa complexité (si ce n'est que par la diversité de sa population) ainsi qu'à la difficulté de transcrire une image fidèle de l'Iran, même au 20<sup>ème</sup> siècle, alors que les voyages étaient déjà bien plus aisés qu'auparavant.

Une étude de l'image de la Perse au 19<sup>ème</sup> siècle a été réalisée par Doris Mir Ghaffari, dans sa recherche bibliographique sur les récits de voyages écrits par des Européens<sup>58</sup>. Après avoir dressé l'arrière-plan historique de la Perse à cette époque, Doris M. Ghaffari précise que les récits de voyage servaient de bases de données objectives à la fois aux biologistes, aux philosophes, aux pédagogues ou aux romanciers, et elle souligne également que pour les historiens, la valeur de ces récits n'est reconnue que depuis peu, compte tenu des nombreuses « déformations » de la réalité dues à la mise en scène autobiographique de l'auteur. Ainsi, elle rappelle que la Perse se trouvait au 19<sup>ème</sup> siècle dans une relation qu'elle qualifie d'asymétrique avec les pays européens, notamment du fait que son territoire était la projection de

---

<sup>57</sup> Edmund Jaroljmek : *Das andere Iran : Persien in den Augen eines Europäers*. Munich : Nymphenburger Verlagshandlung, 1951, p.5. Ali Asghar Azizi explique cette magie de l'Iran: « am Rande des Wirklichen, verquickt mit der Märchenwelt von Tausendundeiner Nacht ».

conflits européens. D'autre part, les différents pays européens comme l'Angleterre ou l'Allemagne auraient tenté de contrôler l'économie persane afin d'en tirer profit. Selon elle, les difficultés à donner une image fidèle de la Perse seraient dues à la méconnaissance des religions de la Perse, aux différences culturelles trop importantes ou encore au problème de la langue que ne maîtrisaient pas les voyageurs. La qualité des récits dépendrait ainsi de l'attitude des voyageurs, plus ou moins disposés à rencontrer « un nouveau monde ». Sa bibliographie est ainsi basée essentiellement sur l'étude de la dichotomie entre les nomades et les sédentaires en Iran.

En ce qui concerne les écrivains de langue allemande, nous retrouvons mention de Moritz von Kotzebue chez Doris Mir Ghaffari, mais aussi d'Heinrich Brugsch (1827 -1894), philologue et archéologue, qui entreprit en 1859 un voyage en Iran en compagnie de Julius Minutoli (1804-1860) mandaté par le roi de Prusse Guillaume IV. Heinrich Brugsch apprit le persan avant d'entreprendre ce voyage qui les conduisit à Tabriz, Téhéran, Ispahan, ou Bushehr. Friedrich Alexander Buhse (1821-1898) se consacra à l'étude des questions botaniques et géologiques mais aussi à l'observation de la vie nomade et notamment aux nomades de Kahrud, vantant leur façon de vivre en harmonie avec la nature, loin des mœurs corrompues de certains autres Iraniens. Dans son récit *Bergreise von Gilan nach Astarabad* paru en 1849, cette dichotomie entre nomades et sédentaires serait donc particulièrement évidente<sup>59</sup>. Jakob Eduard Polak (1818-1891)<sup>60</sup> dresserait également un portrait assez critique des Perses en précisant que l'on ne pourrait pas se fier à leur parole et que le roi d'alors, Naser-el Din Shah, ne serait pas parvenu à gagner l'estime des différents gouverneurs de provinces. Il regretterait également la mainmise grandissante des Anglais désireux de contrôler l'Iran, situé trop proche de l'Inde. Quant à Gustav Radde, il aurait entrepris deux voyages en Iran et aurait conclu de son deuxième voyage datant de 1886, que les Persans seraient peu enclins à

---

<sup>58</sup> Doris Mir Ghaffari : *Europäische Reisende im Iran des 19. Jahrhunderts : eine Bibliographie*. Halle/Saale : Orientalisches Wissenschaftszentrum der Martin Luther Universität, 2003.

<sup>59</sup> Id : Ghaffari cite Buhse qui parlerait des nomades Arabi en ces termes : sie wären : "treuherzige, gute Naturkinder, die in ihrer einfachen Lebensweise und ihrer Abgeschlossenheit von dem Treiben der Iraner die Möglichkeit gefunden haben, Einfalt der Sitten und Geradheit der Gesinnungen zu bewahren" . Ils seraient donc des „enfants de la nature“, bons et loyaux, et ils vivraient de façon simple, loins des Iraniens, ce qui leur aurait permis de garder des coutumes simples et une droiture d'esprit.

chercher le progrès en raison de leur conception du temps différente. Lui aussi se serait intéressé aux nomades, notamment aux nomades Shâsavân<sup>61</sup>. Nous nous permettons à cet endroit de mentionner une carte disponible sur le site du CNRS et qui atteste de la diversité toujours actuelle des populations nomades en Iran<sup>62</sup>.

Marjam Ardalan a également choisi d'étudier l'image de l'Iran dans les récits de voyages du 19<sup>ème</sup> siècle, et remarque que la plupart des récits de ce siècle avaient été rédigés sous le règne de Naser-el Din Shah (1848-1896). Elle attribue cet engouement au goût prononcé des allemands pour les voyages en Orient à cette époque<sup>63</sup>. Elle mentionne également la création des premiers « Reisehandbücher » sur l'Iran, qui servirent de guides de voyage, notamment par Jakob Polak, J. Bleibtreu et Friedrich Rosen, alors que les autres voyageurs publièrent leurs notes de voyages soit dans des revues géographiques, soit après adaptation dans des récits de voyages. Pour Marjam Ardalan, l'image de l'Iran au 19<sup>ème</sup> siècle était influencée par la connaissance, partagée par les voyageurs allemands, d'ouvrages parus en Europe et notamment en France ou en Angleterre, les voyageurs faisant tous partie du Bildungsbürgertum et disposant ainsi d'un patrimoine culturel commun. Ainsi, aussi bien H. Brugsch que E. Polak ou encore Moritz Wagner auraient mentionné l'importance de voyageurs anglais et français et de leurs récits de voyages tels : James Fraser *The history of Nadir Shah* paru à Londres en 1742 et *A winter's journey from Constantinopel to Tehran* paru à New York 1773. Ils font également référence au récit de James Justinian Morier *Jakob Moriers Reise durch Persien, Armenien und Kleinasien nach Constantinopel in den Jahren 1808/1809*, ou de Joseph Arthur Gobineau et de son récit : *Trois ans en Asie de 1855 à 1858* paru à Paris en 1859 et *Les religions et les philosophes de l'Asie centrale* paru à Paris en 1865. Chaque voyageur prétendrait ainsi avoir effectué le voyage lui-même mais ne pourrait livrer une image de l'Iran qui serait vierge de toute influence de ces lectures préalables.

---

<sup>60</sup> Jakob Eduard Polak : *Persien, das Land und seine Bewohner. Ethnographische Schilderungen*. Leipzig, 1865.

<sup>61</sup> Gustav Radde : *Reisen an der persisch-russischen Grenze. Talysch und seine Bewohner*. Leipzig, 1886.

<sup>62</sup> « La diversité ethnique ». Carte AI-020902. In : [www.irancarto.cnrs.fr](http://www.irancarto.cnrs.fr) et : Bernard Hourcade / Hubert Mazurek / Mohammad-Hosseyan Papoli-Yazdi / Mahmoud Taleghani (éds) : *Atlas d'Iran*. Montpellier/Paris : Gip Reclus - La Documentation Française, 1998.

<sup>63</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.61.

Puis, Marjam Ardalán montre également l'importance de l'influence de l'école française des langues orientales à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle et de la traduction des *Contes des Mille et Une Nuits* par Antoine Galland (1646-1715) ou des travaux de Joseph de Hammer Purgstall (1774-1846) qui publia une étude sur l'empire ottoman de 1827 à 1835 intitulée : *Geschichte des Osmanischen Reichs*, publiée à Pest. Rappelant l'influence des philosophes comme Immanuel Kant (1724-1804) avec son écrit *Die Religionen innerhalb der Grenzen der bloßen Vernunft* et de Johann Gottfried Herder (1744-1803), Marjam Ardalán explique que pour ces philosophes, l'islam ne pouvait égaler le christianisme, car l'islam ne serait de loin pas aussi parfait que le christianisme<sup>64</sup>. Mais elle indique en revanche que pour Herder, la culture iranienne occupait une place particulière, notamment de par la qualité de sa poésie. Pour le philosophe Friedrich Wilhelm Hegel (1770-1831), l'islam serait un apport majeur de la civilisation arabe, mais son apogée serait révolue<sup>65</sup>. Quant à Friedrich Schlegel, il aurait vu l'Orient comme l'expression du Romantisme, lui rappelant un paradis perdu<sup>66</sup>. Marjam Ardalán montre donc que les philosophes allemands conservaient de l'Orient une image liée à celle de l'islam, considéré comme une religion inférieure au christianisme. Par ailleurs, Marjam Ardalán met en valeur les travaux des premiers orientalistes autrichiens qui dès la fin du 17<sup>ème</sup> siècle étudièrent l'importance de l'Orient, notamment en raison de la proximité géographique de l'empire ottoman. C'est ainsi qu'en 1680 parut à Vienne le premier dictionnaire trilingue turc, arabe et perse, le *Thesaurus Linguarum Orientalium Turcicae, Arabicae, Persicae* de Franz Mesgnien de Meninski avant que ne fut fondée en 1754 l'Académie des Sciences Orientales à Vienne, la „K.k.Orientalische Akademie“ où furent enseignés le turc et l'arabe mais aussi le persan. Les premiers orientalistes autrichiens se formèrent donc à cette académie, notamment Stürmer et Jenisch puis Joseph Freiherr von Hammer-Purgstall, qui fit paraître la première revue sur l'Orient : *Fundgruben des Orients* entre 1809 et 1820 et traduisit les poèmes de Hafez,

---

<sup>64</sup> Marjam Ardalán : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.65.

<sup>65</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel : „*Vorlesungen über die Philosophie und die Geschichte*“. In : *Sämtliche Werke*, Stuttgart, 1829, Vol.11, p.453 : L'islam aurait disparu de l'histoire du monde : "der Islam ist schon längst vom Boden der Weltgeschichte verschwunden und in Orientalische Gemächlichkeit und Ruhe zurückgetreten".

<sup>66</sup> Marjam Ardalán : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.67. "Im Orient müssen wir das höchste Romantische suchen, und wenn wir erst aus der Quelle schöpfen können, so wird uns vielleicht der Anschein von südlicher Glut, der uns jetzt in der spanischen Poesie so reizend ist, wieder nur abendländisch und sparsam erscheinen."



permettant ainsi à Goethe de se familiariser avec cet auteur qui allait tant l'inspirer. En 1886 fut créé l'institut des Sciences Orientales à l'université de Vienne, alors qu'en Allemagne les sciences Orientales étaient rattachées à d'autres instituts, comme par exemple à Tübingen. Ce n'est qu'au 20<sup>ème</sup> siècle que les études persanes furent considérées comme domaine indépendant à l'intérieur des Sciences Orientales, notamment grâce à l'influence de l'iranologue Christian Rempis.

Pour ce qui est du rôle des historiens, Marjam Ardalán constate que leurs représentations des Iraniens différaient sensiblement. Tandis que Th. Nöldeke<sup>67</sup> émettait un jugement assez mitigé sur le caractère des Perses, leur préférant les Grecs, et leur reprochant leur manque de courage face à Alexandre le Grand, F. Justi voyait dans le peuple iranien contrairement à Nöldeke non pas un peuple couard, mais un peuple frappé par des revers de l'histoire, tout comme d'ailleurs avaient pu l'être les Allemands<sup>68</sup>. Pour finir, Paul Horn remarqua le mérite des Iraniens, qui avaient réussi à se relever des défaites répétées et à fonder de nouvelles dynasties, les comptant parmi les civilisations les plus brillantes et critiquant l'influence de la Grande-Bretagne et de la Russie qui cherchaient à lui imposer leur influence<sup>69</sup>.

Mais l'ouvrage le plus important étudiant l'impact des récits de voyage sur la Perse en tant que guides et modèles littéraires et la multiplicité des discours sur l'Iran a été rédigé par H. Tafazoli, qui retrace la genèse de l'image de la Perse depuis le 17<sup>ème</sup> siècle jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, commençant par examiner les récits de voyage des diplomates. Nous choisissons ici de reprendre seulement certains aspects relevés par H. Tafazoli en sélectionnant des voyageurs dont les professions et intérêts se rapprochent des voyageurs du 20<sup>ème</sup> siècle ayant rédigé des récits de voyage sur l'Iran et qui feront l'objet de notre étude. Nous ne faisons donc qu'une esquisse de l'étude faite par H. Tafazoli des discours sur la Perse.

H. Tafazoli montre qu'Adam Olearius, voyageant sous les ordres de Frédéric III., fut un des premiers à publier ses récits de voyage sur la Perse en allemand et non plus en latin, afin de les rendre ainsi accessibles à bon nombre de lecteurs.

---

<sup>67</sup> Theodor Nöldeke : *Aufsätze sur persischen Geschichte*. Leipzig, 1887, p.134.

<sup>68</sup> F. Justi : „Geschichte Irans“ : In : Wilhelm Geiger / Ernst Kuhn (éds) *Der Grundriss der iranischen Philologie*. Vol.2, Karl J. Trübner, Strasbourg 1895–1904, p. 397.

Suite à des difficultés économiques qui résultaient de la guerre de Trente ans, Friedrich Holstein Gottorf (1597-1659) avait déjà pour idée de nouer des contacts avec la Perse dans l'espoir de pouvoir développer les échanges commerciaux avec ce pays, représentant à la fois une étape sur la route vers l'Inde mais aussi un partenaire commercial intéressant. C'est ainsi qu'Olearius entreprit dès 1635 le voyage en Perse, avec pour but de prendre contact avec le roi Sah Safi. La première version de son récit de voyage parut en 1647. H. Tafazoli montre dans ce cadre-là l'influence des convictions chrétiennes d'Olearius et la présence de remarques personnelles, malgré le désir de l'auteur de se montrer objectif dans son récit de voyage. Il met également en lumière son activité d'éditeur au service d'autres voyageurs tels que Johann Albrecht von Mandelslo, Jürgen Andersen ou Volquart Iversen dont il publia les écrits dans la deuxième version de son récit de voyage, ainsi que ses qualités de traducteur, notamment du *Golistan* de Saadi<sup>70</sup>.

Tafazoli montre ensuite l'importance d'Engelbert Kaempfer (1651-1716) qui entreprit également un voyage vers la Perse en compagnie de Ludwig Fabricius en 1683 dans un but diplomatique, mais aussi scientifique. Avec ces voyageurs, le désir d'acquérir de nouvelles connaissances hors de l'Europe, dans l'esprit des Lumières, s'exprime très clairement. Kaempfer cumula ainsi les fonctions diplomatiques de représentation et celle de médecin, plus étroitement liée à ses études effectuées à Dantzig, Cracovie et Königsberg, essayant, comme en témoignent les notes prises lors de son voyage vers le sud de la Perse, de faire avancer la connaissance de la culture perse.

Pour ce qui est de la cartographie, les travaux de Carsten Niebuhr (1733-1815) furent tout à fait primordiaux, et ce jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle. Après avoir fait des études de mathématiques et de biologie, il entreprit une formation en astronomie et acquit la langue arabe auprès de l'orientaliste Johann David Michaelis (1717-1767). Ce dernier fut à l'initiative d'une expédition qui les mena en 1761 de Copenhague à la Turquie, l'Égypte, le Yémen (Décembre 1762). Après le décès de Habven et de Forskal, ses compagnons de voyage, Niebuhr décida de séjourner à Bombay où il

---

<sup>69</sup> Paul Horn : *Geschichte Irans in islamitischer Zeit*. In : Wilhelm Geiger / Ernst Kuhn (éds) : *Der Grundriss der iranischen Philologie*. Vol.2, p. 603.

<sup>70</sup> Adam Olearius : *Persianischer Rosenthal. In welchem viel lustige Historien, scharffsinnige Reden und nützliche Regeln. Vor 400 Jahren von einem sinnreichen Poeten Schich Saadi in Persischer Sprache beschrieben. Jetzo aber von Adamo Oleario in hochdeutscher Sprache herausgegeben*. Schleswig, 1654.

étudia l'histoire des hindous et des Parsis. En décembre 1764, il quitta Bombay pour Bushehr et établit une des premières cartes du golfe persique, carte qui demeura la référence jusqu'en 1820. Il alla également visiter Chiraz, dont il fit le plan de la ville et des remparts puis Persépolis où il étudia les runes et l'archéologie des palais persans. Il partit de Persépolis le 7 avril 1764, puis revint malade le 28 mai à Bushehr. A partir de juin 1766 il se tint à Alep, puis traversa Chypre, la Palestine, Damas, et rentra en passant par Constantinople, Bucarest, Lemberg, Varsovie pour arriver le 20 novembre 1767 à Copenhague. Son récit de voyage parut en 1772 sous le titre de *Beschreibung von Arabien*<sup>71</sup>. H. Tafazoli rend hommage à l'ouvrage de Niebuhr, pour sa très grande objectivité, notamment dans la description des monuments de Persépolis ou de l'histoire du règne de Naser-el Din Shah. Il loue également la qualité de ses études portant sur l'écriture perse.

Bien avant nos médecins du 20<sup>ème</sup> siècle, nous pourrions également noter le voyage de Samuel Gottlieb Gmelin parti étudier les médicaments perses. Il conclut de son voyage que la médecine reposait en Perse sur deux socles : la science et la superstition. Il reprit la classification des médicaments en remèdes de nature chaude ou froide et compara par ailleurs le persan au turc et à l'allemand ou encore au dialecte de Guilan, appelé le Gilaki. Mais lui n'avait pas l'ambition de faire le tableau de la Perse, contrairement à Niebuhr, et son œuvre n'eut pas un succès important sous les Lumières, malgré son séjour en captivité qui lui valut quelque gloire<sup>72</sup>.

Plus connu que son prédécesseur, Moritz von Kotzebue entreprit en 1817 un voyage en Perse de nature diplomatique, mais non scientifique comme Gmelin. Il écrivit un journal, comme documentation de ses propres observations, qu'il envoya à son frère et qui parut en même temps que le *Divan* de Goethe (1819). Contrairement aux récits plus anciens, il y dépeint la Perse comme un pays pauvre, dont les habitants seraient égoïstes et fourbes, ne souhaitant ainsi que rentrer le plus vite possible en Europe<sup>73</sup>.

---

<sup>71</sup> Carsten Niebuhr : *Beschreibung von Arabien. Aus eigenen Beobachtungen und im Lande selbst gesammelten Nachrichten*. Copenhague : Nikolau Möller, 1772. Dans l'introduction à cet ouvrage qu'il dédie au roi Frédéric V, qui lui apporta son soutien financier, Niebuhr fait l'éloge du peuple iranien demeuré selon lui toujours souverain et par là gardien d'une culture et d'une langue qui lui étaient propres.

<sup>72</sup> Samuel Gottlieb Gmelin : *Reise durch Russland zur Untersuchung der drei Natur Reiche. Vierter Teil*. Saint Pétersbourg : Kaiserliche Akademie der Wissenschaften, 1784, p.XV.

<sup>73</sup> Moritz von Kotzebue : *Moritz von Kotzebue's Reise nach Persien. Mit der russisch-kaiserlichen Gesandtschaft im Jahre 1817*. Vienne : Kaulfuss et Kramer, 1825. Il fait ainsi remarquer en s'opposant

H. Tafazoli montre donc grâce à son étude, l'importance des échanges entre l'Iran et le monde germanique au 19<sup>ème</sup> siècle ainsi que la multiplicité et la richesse des discours sur l'Iran.

d) Pour ce qui est de l'image de la Perse dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle notamment au travers des récits de voyage, peu d'auteurs semblent s'y être consacrés. En revanche, nos voyageurs se basent à maintes reprises sur leurs prédécesseurs ayant rédigé des récits de voyage, afin de préparer leur périple. Certains voyageurs semblent avoir eu une importance particulière, si nous nous basons sur le nombre d'occurrences dans les récits de voyage de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle.

Nous évoquerons tout d'abord les anciens géographes tels que Marco Polo, mentionné notamment par Alfons Gabriel<sup>74</sup>, qui revient sur son voyage de 1271, et précise que tous les géographes qui suivirent tentèrent de l'égalier. Nos voyageurs se vantent ainsi de marcher sur les traces de Marco Polo lorsqu'ils arpentent la route de la soie entre Téhéran et Mashhad, surtout lorsqu'ils essayent de traverser le nord du désert salé du Dasht-e Kévir. Si l'on considère les ouvrages publiés au début du 20<sup>ème</sup> siècle en Europe, la fascination pour ce voyageur semble évidente, comme en témoigne par exemple l'ouvrage de Felix Lampe publié en 1915 sur les grands géographes où il reprend des exploits de Marco Polo<sup>75</sup> pour terminer son ouvrage en insistant sur les nouvelles approches de la géographie, basées notamment sur la géographie comparative de Oskar Peschel (1826-1875), sur le rapprochement entre la géographie et la biologie, sur la géographie humaine avec l'apport de Friedrich Ratzel (1844-1904). Pour finir, il insiste sur l'importance de voyager sur les traces de Marco Polo, Christophe Colomb...ou Humboldt pour pouvoir transmettre des connaissances théoriques enrichies d'observations pratiques récoltées lors de voyages<sup>76</sup>. La première édition en langue allemande des voyages de Marco Polo datait par ailleurs de 1855. Elle fut éditée par August Bürck sous le titre *Die Reisen*

---

aux auteurs d'autres récits de voyage ayant admiré la Perse, ses roses et ses jardins, qu'il ne souhaiterait qu'être libéré de ce paradis : p.121 « von ganzem Herzen wünscht aus diesem Paradies erlöst zu werden ».

<sup>74</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten. Neue Wanderungen in den Trockenräumen Innerirans*. Stuttgart : Strecker und Schröder, 1935, p.193.

<sup>75</sup> Felix Lampe : *Bilder aus der Geschichte der Erdkunde*. Leipzig : Teubner, 1915. p50-62.

<sup>76</sup> Ibid, p.285

des Venezianers Marco Polo<sup>77</sup> alors que les Italiens, les Anglais et les Français avaient déjà entrepris des traductions bien plus tôt.

D'autre part, Alfons Gabriel déclare son admiration pour les géographes arabes qui en savaient tellement sur le désert. Il les compare aux scientifiques et aux chercheurs de son temps et s'étonne du savoir des anciens, savoir qui égalerait le savoir actuel<sup>78</sup>. Il cite en particulier le géographe du Moyen-Age Hamdallah Mustawfi (1281-1349) auquel il se réfère à de nombreuses reprises<sup>79</sup>. Nous pouvons d'ailleurs mentionner l'importance de ce géographe arabe pour l'histoire de la Perse en reprenant les mots d'Edward G. Browne qui publia en 1913 à Cambridge une traduction anglaise de l'ouvrage de Mustawfi et termine sa préface par ces mots : « le but de ce volume est de servir de guide aux Anglais étudiant l'histoire de l'Orient pour leur faciliter la compréhension de ce livre d'histoire, le plus ancien et le plus réputé, populaire également en Perse »<sup>80</sup>.

Hormis l'importance des anciens géographes dans la construction de l'image de la Perse au début du 20<sup>ème</sup> siècle, le philosophe et scientifique Avicenne est reconnu pour avoir été le médecin du roi d'Ispahan Ala ad-Dawla à partir de 1024, mais aussi pour avoir rédigé un poème didactique résumant les connaissances médicales de son temps ainsi que pour son système philosophique<sup>81</sup>. Gustav Stratil-Sauer se recueille pendant son voyage sur sa tombe et donne son vrai nom, comme pour l'honorer : Ibn Sina. Avicenne semble incarner parfaitement ce que Gustav Stratil-Sauer définit comme « l'âme persane » puisqu'il aurait compris l'importance de chaque petite chose, qu'il se serait réjoui du présent et qu'il aurait insisté sur la nécessité de la liberté de penser. Gustav Stratil-Sauer rappelle ses mérites en tant que médecin, mathématicien, chimiste et comme guide spirituel et modèle pour le peuple iranien. Ainsi, il reconnaît par Avicenne la supériorité des scientifiques

---

<sup>77</sup> August Bűrck: *Die Reisen des Venezianers Marco Polo*. Leipzig : Teubner, 1855.

<sup>78</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.190. „Sie wussten von Wegen durch die Lut, die bis heute nicht wieder betreten sind, und nur wenige Wüstenpfade sind uns bekannt, die die Araber nicht erwähnten“. Gabriel rend par ces mots hommage à ses prédécesseurs ayant foulé des chemins dans le désert du Lut qui n'étaient plus empruntés à son époque et les Européens n'auraient découvert que peu de chemins dans les déserts depuis les Arabes.

<sup>79</sup> Ibid, p. 160, 168, 194.

<sup>80</sup> Edward G. Browne : *The Ta'rikh-i-guzida or "select history" of Hamdu'llah Mustawfi-i-Qazwini*. London : Luzac and Co, 1913. p. XVI : « In Conclusion, the aim of this volume is to serve a guide for the English student of Oriental history to one of the more ancient and reputable historical manuals which are so popular in Persia ».

<sup>81</sup> B. Ben Yahia : « *Avicenne médecin. Sa vie, son œuvre* ». In : *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 5, N°4, p. 350-358.

iraniens par rapport aux scientifiques européens, supériorité qui aurait duré des siècles, les Européens ayant apporté pour leur part la technique aux Iraniens.<sup>82</sup>

Pour les influences plus récentes du 19<sup>ème</sup> siècle mentionnées par nos voyageurs, il faut noter tout d'abord celle de Wilhelm Tomaschek (1841-1901)<sup>83</sup> et de F.A.Buhse (1821-1888)<sup>84</sup> pour les cartes qu'ils dessinèrent et les chemins qu'ils proposèrent notamment pour traverser le grand désert salé du Kévir au sud du Khorasan<sup>85</sup>. Par ailleurs, Sven Hedin (1865-1952) semble avoir eu une influence importante sur certains de nos voyageurs. A la suite des deux premiers voyages qu'il entreprit en Perse en 1886 puis 1890, il publia ses récits de voyage dès 1887 pour la version suédoise puis à partir de 1892 avec la publication de sa thèse en allemand sur ses observations dans les monts du Damâvand<sup>86</sup>. Maîtrisant l'anglais, l'allemand, le persan, Sven Hedin rédigea des ouvrages contenant à la fois des descriptions précises de ses périples mais aussi des cartes ou des dessins faits par l'auteur ou de photos prises au cours de ses voyages. Son influence sur les voyageurs de langue allemande fut évidente, de par la qualité de ses écrits, et bien sûr par le fait que ses publications aient été faites en grande partie en allemand.

Pour finir, l'influence des poètes persans sur nos voyageurs du début du 20<sup>ème</sup> siècle semble incontestable.

Tandis que l'importance des récits de voyage au 19<sup>ème</sup> siècle fut étudiée aussi bien par Doris Mir Ghaffari, Marjam Ardalán ou encore Hamid Tafazoli, les récits des voyageurs de langue allemande ayant voyagé en Iran durant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle n'ont pour l'instant pas fait l'objet d'une étude particulière. Annemarie

---

<sup>82</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel : Mit dem Motorrad von Leipzig nach Afghanistan*. Münster : Monnsenstein et Vannerdat, 1927, p.251.

<sup>83</sup> Wilhelm Tomaschek : *Zur historischen Topographie von Persien*. Vienne, 1883 et 1885.

<sup>84</sup> Friedrich Alexander Buhse :

- „*Bergreise von Gilan nach Astarabad. St. Petersburg, 1849*“. In : *Beiträge zur Kenntnis des Russischen Reiches und der angränzenden Länder Asiens*, Vol 1,13.

- *Aufzählung der auf einer Reise durch Transkaukasien und Persien gesammelten Pflanzen*. Moscou : W. Gautier, 1860. Publié en 1860, cet ouvrage retrace le voyage de Buhse en Iran entre 1847 et 1849

<sup>85</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.192

<sup>86</sup> Sven Hedin :

- *Genom Persien, Mesopotamien och Kaukasien. Reseminnen*. Stockholm : Bonniers, 1887

- *Der Demavend, nach eigener Beobachtung*. Halle : 1892

- *Die geographisch-wissenschaftlichen Ergebnisse meiner Reisen in Zentralasien, 1894-1897*. Gotha : J. Perthes, 1900

- *Zu Land nach Indien durch Persien, Seistan, Belutschistan*. Leipzig : Brockhaus, 1910.

Schwarzenbach fait ici figure d'exception, puisque son récit de voyage *Tod in Persien* ainsi que ses autres écrits font l'objet de multiples études<sup>87</sup>. Pourtant, les récits de voyageurs germanophones sont nombreux et divers et la période entre 1906 et 1941 nous semble digne d'intérêt, notamment de par les bouleversements politiques et économiques que connut l'Iran à ce moment-là. Nous nous proposons donc de voir dans quelle mesure l'étude des récits de voyage nous permet d'accéder à une meilleure connaissance à la fois de l'Iran mais aussi de l'Allemagne et de l'Autriche, en ne négligeant pas l'influence des modèles constitués par les voyageurs précédents ou par les intellectuels du 19<sup>ème</sup> siècle ayant étudié l'Iran.

Nous tenterons de montrer l'apport de récits de voyages très divers, de par leur qualité littéraire ou scientifique, leur longueur, ou même leur approche de l'autre. Nous tenterons donc de saisir les images variées de l'Iran perçues dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle en tenant compte de l'influence des événements historiques survenus en Allemagne, en Autriche et bien sûr en Iran. Nous interrogerons le concept de modernité au travers des récits de voyage des scientifiques mais aussi plus particulièrement des diplomates ou des commerçants et iranologues partis en Iran au début du siècle et sous Reza Shah en analysant les échanges de savoirs et les discours sur les réformes entreprises au contact de l'Europe dans la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Nous nous proposons d'analyser ensuite les discours sur l'évolution politique et industrielle en Iran à cette période afin d'interroger la notion d'hégémonie européenne. Considérant la diversité des discours dans les récits de voyage nous interrogerons la validité de cette distinction européenne faite entre l'Europe vue comme modèle technique et politique et l'Iran vu comme pays prêt à se soumettre aux Européens. Nous tenterons de mettre l'accent sur les diversités de réactions à la fois des voyageurs européens face à la présence des Européens en Iran mais aussi des différentes parties des populations iraniennes, pour affirmer notamment que Reza Shah et certains princes iraniens devaient penser construire leur pays en se servant des Européens, sûrs de pouvoir préserver leur spécificité culturelle. Nous aborderons pour ce faire la notion du temps vu chez les Européens comme linéaire et continu auquel les récits de voyage semblent opposer un temps perçu comme résistant au progrès.

---

<sup>87</sup> Annemarie Schwarzenbach : *Tod in Persien*, Bâle : Lenos Verlag, 2003.

D'autre part, nous chercherons à déterminer les discours des voyageurs sur les poètes et sur les religions afin de préciser le statut particulier conféré aux poètes persans par les voyageurs de langue allemande. Si ces derniers semblent tous fascinés par la place que réservent les Iraniens à leurs poètes ou par leurs écrits, nous pouvons affirmer que nombre de voyageurs font part de leur étonnement quant à certains rites religieux. Ainsi, nous nous proposons d'analyser cette dichotomie entre les poètes élevés au rang de dieux et les religieux shī'ites, ou plus précisément les rites shī'ites critiqués si virulemment dans la plupart des récits de voyageurs du début du siècle.

Par ailleurs, les récits de voyage étant manifestement autobiographiques, nous ne négligerons pas les projections des différents auteurs sur l'Autre et l'Iran et tenterons de percevoir l'apport de ces voyages dans la construction des voyageurs ou la construction d'un espace différent, d'un espace intermédiaire où ils pourraient se réaliser. Pour finir, nous analyserons l'importance des récits de voyage féminins pour essayer de déterminer, s'ils ne présentent pas des caractéristiques particulières, nous plaçant alors dans le sillage des gender studies. En effet, si ces récits ne sont pas nombreux, ils témoignent d'une réelle originalité et nous permettent de cerner la population iranienne dans sa vie quotidienne ou encore les interrogations des femmes de scientifiques parties aux côtés de leur mari. Nous accorderons une place particulière au récit d'Annemarie Nathusius qui voyagea en grande partie seule et fréquenta d'autres cercles que Lotte Stratil-Sauer ou Agnes Gabriel-Kummer.

Par ces approches diverses, nous nous poserons donc la question des regards européens sur l'Iran de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle en examinant le rapport des Européens à la notion de temps et de progrès dans leurs relations aux Iraniens, rapport reflétant peut-être le conflit entre « Naturwissenschaften » et « Geisteswissenschaften » ayant émergé durant la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle en Europe<sup>88</sup>. Nous tenterons également de déterminer dans quelle mesure, malgré les clichés encore très présents, les voyageurs parvinrent à se détacher de leurs rôles et de leurs représentations européennes. Pour finir, nous questionnerons la possibilité d'une construction globale de l'histoire impliquant l'Iran comme partenaire

---

<sup>88</sup> Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil Raj et H. Otto Sibum. Paris : Seuil, 2015, p. 110.



d'un dialogue, tout du moins d'une remise en question de la position européenne avant la chute de Reza Shah.

### **III. ORGANISATION DU CORPUS ET DE NOTRE ETUDE**

Nous choisissons dans un premier temps de présenter le corpus de façon chronologique, en regroupant les voyageurs par profession, car elle orientait inévitablement leur quête de savoirs ou leurs buts économiques et philanthropiques. Nous distinguerons les voyageurs ayant effectué leur voyage avant 1921, c'est-à-dire avant l'arrivée à Téhéran de Reza Khan et ceux ayant voyagé entre 1922 et 1940.

#### **III,1 Voyageurs ayant été en Iran avant 1921.**

Pour ce qui est des voyageurs partis entre 1905 et 1921 pendant le règne des Qadjars, certains voyageront à titre privé tandis que la plupart sont en Iran à des fins militaires.

Nous analyserons donc les récits de voyage de Carl Bosch, commerçant né en 1851 à Berlin et décédé en 1937. Son récit décrit son voyage en Perse en 1903 qui lui fit découvrir Ispahan, Téhéran et la Mer Caspienne<sup>89</sup>. Il voyagea en compagnie de l'économiste Dr. Max Wiedemann pour le compte de la compagnie maritime Hansa basée à Brème. Le but de leur voyage était d'analyser le marché iranien afin de savoir si l'implantation d'une nouvelle ligne serait rentable ou non<sup>90</sup>.

Les récits d'Hugo Grothe, orientaliste et géographe, sont une mine d'informations sur les volontés d'expansion des pays de langue allemande au début du siècle. Il publia un premier récit de voyage en 1912 contenant de précieux conseils à destination des voyageurs se rendant dans des contrées éloignées puis son récit de voyage principal sur son exploration de l'Iran<sup>91</sup>.

Les autres voyageurs qui s'étaient rendus en Iran avant la Première Guerre mondiale occupaient tous des fonctions dans l'armée ou des fonctions diplomatiques. Officier dans l'armée prussienne, Hans Hermann Schweinitz (1865-

---

<sup>89</sup> Carl Bosch : *Karawanen-Reisen : Erlebnisse eines deutschen Kaufmanns in Ägypten, Mesopotamien, Persien und Abessinien*. Berlin : August Scherl, 1928.

<sup>90</sup> Martin Schultz : „Abu Makina – der Vater der Maschine. Carl Bosch und die fotografische Dokumentation seiner diplomatischen Reisen 1903-1907“. In : *Mannheimer Geschichtsblätter*, 25/2013 p.103-116.

<sup>91</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien : Erlebtes und erschautes*. Berlin : Allgemeiner Verein für deutsche Literatur, 1910.

Hugo Grothe : *Meine Vorderasien Expedition 1906 und 1907*. Leipzig : Karl W. Hiersemann, 1912.

1918) rapporte son voyage à Mashhad en septembre 1908<sup>92</sup>, Eberhard J. Westarp, officier de l'armée allemande, retrace son voyage entrepris à titre privé qui le mena en compagnie d'un ami, Ernst Lange, par la Turquie vers Tabriz en 1912<sup>93</sup>. Werner Otto von Hentig (1886-1984), diplomate allemand en fonction à Téhéran à partir de l'automne 1913, rédigea un journal de bord de son voyage vers l'Afghanistan en 1914<sup>94</sup>. Hugo Erdmann<sup>95</sup> et Oskar Niedermayer (1885-1948)<sup>96</sup> relatent l'avancée des Allemands en Iran pendant la Première Guerre mondiale. Erdmann décrit la progression des Allemands mais aussi les combats contre les Anglais ainsi que les conditions de vie difficiles des soldats. Quant à Wilhelm Litten, qui fut Consul d'Allemagne à Tabriz, son récit de voyage retrace son arrivée en Iran en 1913 puis ses relations avec les diplomates, américains et belges notamment lors de la Première Guerre mondiale<sup>97</sup>.

### III, 2 Expéditions se situant entre 1921 et 1940

Pour les voyageurs dont les expéditions en Iran se situent entre 1921 et 1940, nous pouvons distinguer plusieurs catégories, selon le métier exercé par les voyageurs. Nous analyserons ainsi les récits des universitaires, biologistes, géographes et iranologues dont Gerd Heinrich (1896-1984), ornithologue allemand<sup>98</sup>, qui se rendit plus particulièrement dans les monts de l'Elbourz pour en étudier la faune et la flore, ou Alfons Gabriel (1894-1976) médecin autrichien<sup>99</sup>, et son épouse Agnes Gabriel-Kummer<sup>100</sup> qui le suivit dans ses expéditions et dont la nièce publia les notes de voyage en 2003. Le géographe autrichien Gustav Stratil-Sauer (1894-

---

<sup>92</sup> Hans Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*. Berlin : Dietrich Reimer, 1910.

<sup>93</sup> Eberhard Joachim Westarp: *Unter Halbmond und Sonne. Im Sattel durch die asiatische Türkei und Persien*. Berlin : Hermann Paetel, 1913.

<sup>94</sup> Werner Otto Hentig : *Heimritt durch Kurdistan, Ritt und Reise von Persien zur Ostfront 1914*. Potsdam : Voggenreiter, 1943.

<sup>95</sup> Hugo Erdmann : *Im Heiligen Krieg nach Persien*. Berlin : Ullstein, 1918.

<sup>96</sup> Oskar Niedermayer : *Im Weltkrieg vor Indiens Toren : der Wüstenzug der deutschen Expedition nach Persien und Afganistan*. Hamburg : Hanseatische Verlagsanstalt, 1936.

<sup>97</sup> Wilhelm Litten : *Persische Flitterwochen*. Berlin : Georg Stilke, 1925.

<sup>98</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*. Berlin : Reimer et Vohsen, 1933.

<sup>99</sup> Alfons Gabriel :

- *Im weltfernen Orient. Ein Reisebericht*. München/Berlin : R. Oldenbourg, 1929

- *Durch Persiens Wüsten. Neue Wanderungen in den Trockenräumen Innerirans* Stuttgart : Strecker & Schröder, 1935

- *Aus den Einsamkeiten Irans. 3. Forschungsfahrt durch die Wüste Lut und Persisch-Baločistan mit einer Reise durch Süd-Afghanistan*. Stuttgart : Strecker & Schröder, 1939.

<sup>100</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient*.

1975) rédigea lui aussi plusieurs récits sur ses voyages en Iran<sup>101</sup>, dont un en commun avec sa femme, Lotte Stratil-Sauer. Celle-ci publia d'ailleurs son propre récit de voyage plus tardivement<sup>102</sup>. L'iranologue Friedrich Rosen (1856-1935), connu pour ses traductions de Khayyam, publia son récit : *Persien in Wort und Bild*,<sup>103</sup> ouvrage dans lequel il réunit ses impressions suite à ses voyages en Iran, dont le premier remonte à 1887. Par la suite, il vécut huit années à Téhéran comme diplomate allemand (fin 1890 après un séjour à Beyrouth à 1898). Walther Hinz (1906-1992) publia quant à lui en 1938 l'ouvrage intitulé : *Iranische Reise. Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien*, récit dans lequel il cherche à confronter ses connaissances universitaires sur l'histoire de l'Iran et la réalité de l'Iran de Reza Shah<sup>104</sup>. Ce dernier récit reflète l'admiration de l'auteur pour le régime national-socialiste, mais nous choisissons de le traiter comme une source documentaire au même titre que les autres récits de cette époque.

D'autres voyageurs entreprirent leurs expéditions à des fins plus commerciales et publièrent le récit de leur expédition. Walter Mittelholzer (1894-1937), pilote et écrivain suisse, testa ainsi les avions de l'entreprise Junkers sur le sol iranien<sup>105</sup>. W. Braunagel entreprit un voyage en 1924 pour tester la résistance de voitures de la marque Benz<sup>106</sup>. Edmund Jaroljmek<sup>107</sup> se rendit comme commerçant à de multiples reprises en Iran et livre dans son récit de voyage une analyse thématique du quotidien en Iran.

Des écrivains voyagèrent aussi en Iran afin de confronter leurs représentations de la Perse avec la réalité. Annemarie von Nathusius<sup>108</sup> voyagea en 1924 et décéda deux ans après à la suite d'une grave maladie. Son compagnon,

---

<sup>101</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel : Mit dem Motorrad von Leipzig nach Afghanistan*. Berlin : Scherl, 1927.

Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste : Ein Bericht über unsere Fahrten in die ostpersische Lut*. Berlin : Reimar Hobbing, 1934.

<sup>102</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironische Fahrtenbuch. Ein Hund war auch dabei*. Wien : Borothe-Schoedel, 1952.

<sup>103</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*. Berlin, Franz Schneider, 1926.

<sup>104</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise. Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien*. Berlin : Bernmühler, 1938.

<sup>105</sup> Walter Mittelholzer : *Persienflug*. Zürich, Berlin : Füssli, 1926.

<sup>106</sup> W. Braunagel : *Autofahrten in Persien*. Neustadt an der Haardt : Pfälzische Verlagsanstalt Carl Liesenberg, 1925.

<sup>107</sup> Edmund Jaroljmek :

- *Ich lebte in Nah-Ost*. Vienne : Deutscher Verlag für Jugend und Volk, 1942.

- *Das andere Iran. Persien in den Augen eines Europäers*. Nymphenburger Verlagshandlung, 1951.

<sup>108</sup> Annemarie von Nathusius : *Im Auto durch Persien*. Dresden, Carl Reissner, 1926.

Max Kirsch, publia également un récit de voyage<sup>109</sup>. Hermann Norden<sup>110</sup> voyagea en Iran de 1926 à 1927. Armin Wegner<sup>111</sup> relata son passage en Iran en 1927/1928 et son témoignage livre de précieux indices sur le massacre des arméniens. Bernhard Kellermann<sup>112</sup> publia deux récits de voyage sur l'Iran et Fred Bohlen Hegewald<sup>113</sup>, écrivain et réalisateur, fit paraître son récit en 1939.

Finalement, nous avons également le témoignage du diplomate Wipert Blücher (1883-1963) portant sur ses nombreux séjours en Iran entre 1916 et 1935<sup>114</sup>.

### III, 3 Organisation de notre étude

Dans une première partie, nous examinerons le discours des voyageurs sur la nature et leur rapport au savoir tels qu'ils apparaissent dans nos récits de voyage en interrogeant tout d'abord les représentations de la nature des voyageurs qui découvrirent les reliefs et les contraintes climatiques tour à tour avec crainte et fascination. Nous interrogerons l'attitude des chercheurs en Iran, qu'ils soient géographes ou biologistes, en examinant leur relation au savoir et leurs manières d'appréhender les populations iraniennes. Nous tenterons ainsi de préciser la notion d'échange de savoirs et d'échanges sur le plan humain entre les voyageurs de langue allemande et les populations des déserts et petits villages retirés en Iran.

Puis nous interrogerons dans une deuxième partie les images des villes présentées par nos récits de voyage. Par là même nous serons amenés à examiner le rapport des voyageurs au progrès, leur positionnement par rapport à l'Europe qu'ils quittèrent pour un temps afin de trouver de nouveaux horizons, et bien sûr leur perception des Iraniens. Les villes reflètent-elles pour tous les voyageurs le « progrès technologique » qui aurait été importé d'Europe, comme le laissent supposer les ouvrages historiques sur le début du 20<sup>ème</sup> siècle en Iran ?

---

<sup>109</sup> Max Kirsch : *Im Lastkraftwagen von Berlin nach Ispahan. Deutsches Nachkriegserleben im Orient von Max Kirsch („Fremdenlegionär“ Kirsch)*. Berlin : Koehler, 1927.

<sup>110</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war. Mit Karawane, Auto und Flugzeug durch Risas Königreich*. Leipzig : Brockhaus, 1929.

<sup>111</sup> Armin T. Wegner : *Fünf Finger über dir. Aufzeichnungen einer Reise durch Russland, den Kaukasus und Persien 1927/1928*. Wuppertal : Peter Hammer, 1930.

<sup>112</sup> Bernhard Kellermann:

-*Auf Persiens Karawanenstraßen*. Berlin : Fischer, 1928

-*Meine Reisen in Asien. Klein-Tibet. Indien. Siam. Japan*. Berlin : Fischer, 1941.

<sup>113</sup> Fred Bohlen Hegewald: *Schleier, Fez und Turban. Mit Auto, Kamera und mir allein 20000 Kilometer durch den Balkan und quer durch Iran*. Berlin, 1939.

<sup>114</sup> Wipert Blücher: *Zeitenwende in Iran. Erlebnisse und Beobachtungen*. Biberach an der Riss, Kohler et Voigtländer, 1949.

Notre troisième partie sera consacrée aux images des religions dans les récits de voyage, ce qui sera l'occasion d'examiner les représentations du shî'isme opposé au zoroastrisme par de nombreux voyageurs. Nous nous poserons aussi la question du rôle des chrétiens en Iran : ces images des chrétiens reflètent-elles vraiment une vision colonialiste des Européens, ou peut-on au contraire déjà constater une prise de distance par rapport à la religion chrétienne de la part de ces voyageurs ? Nous terminerons cette partie en évoquant les passages consacrés par les voyageurs aux autres religions, ou par l'absence d'une quelconque mention de certaines religions, comme la religion juive.

Pour finir, nous nous proposons d'analyser les images des femmes en Iran. Nous étudierons tout d'abord les images des femmes iraniennes vues par les voyageurs hommes témoignant soit d'un rejet par rapport au tout Autre ou au contraire d'une grande fascination pour ces femmes restant inaccessibles, puis celles livrées par les voyageuses de sexe féminin sur leurs homologues iraniennes. Finalement nous analyserons l'accueil réservé aux voyageuses par les Iraniens.

Nous espérons par ce travail explorer des récits de voyage peu connus, en interrogeant l'existence possible d'interactions entre les voyageurs et les habitants de l'Iran avant 1941, pour avoir à travers les constructions littéraires des récits de voyage une compréhension plus fine des Iraniens mais aussi des pays de langue allemande avant 1941. Nous nous servirons pour ce faire des concepts du postcolonialisme, en particulier de ceux de Chakrabarty, tout en remettant en question grâce aux récits de voyages écrits par des Européens l'image soit disant binaire qu'auraient eu les Européens de l'hégémonie européenne sur l'Iran. Nous tenterons de prouver qu'au-delà de la mainmise scientifique et économique voulue par les Européens, et notamment par les Allemands et les Autrichiens, certaines parties de l'Iran recherchèrent consciemment cette coopération afin de parvenir, croyaient-ils, à mieux affirmer leur identité perse. Nous interrogerons l'importance de la particularité de la culture perse opposant une forme de résistance au progrès défini par les Européens, pour rendre hommage à la fois aux tentatives de certains voyageurs d'aller à la rencontre de l'Autre et à la culture iranienne dans sa diversité et sa richesse. Et ce grâce à des récits peu étudiés par les critiques actuels.

## Première partie : Les discours des voyageurs sur la nature : entre crainte et fascination



Vue depuis Persépolis sur le paysage désertique

*(photographie D.Lévy-Jahanbakht)*

# I. La nature étrangère : un objet de savoir difficilement accessible

Nos récits de voyage furent rédigés entre 1905 et 1941, la plupart des récits ayant été écrits dans les années 1925 à 1935, c'est-à-dire sous le règne de Reza Shah. Nous présenterons dans un premier temps la situation géographique et politique de l'Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle, sa situation en Orient, son accessibilité pour les voyageurs venus d'Europe et les enjeux politiques liés à sa position en Orient. Nous examinerons tout particulièrement l'importance de Reza Shah et la place de l'Iran sur le plan international afin de comprendre les enjeux des échanges entre les mondes germaniques et l'Iran à cette période et les motivations des voyageurs à aller vers de nouvelles découvertes, notamment géographiques.

## I.1. Situation géographique et politique de l'Iran.

### I.1.1 Situation géographique de l'Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle

Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, les pays voisins de l'Iran étaient la Turquie au Nord Est, la Russie au Nord, l'Afghanistan à l'Est menant vers l'Inde, et l'Arabie à l'Ouest. Ces pays voisins de l'Iran étaient tous tentés par une conquête des territoires iraniens, notamment pour leurs richesses en minéraux et pour leur situation géopolitique. Pour la Turquie, gagner des territoires iraniens représentait par exemple un pas vers la victoire de sa politique étrangère qui visait à constituer un Etat musulman fort en ralliant les Iraniens par la Guerre Sainte. Pour les Russes, progresser sur le territoire iranien, c'était gagner un accès au Golfe Persique et à la Mer d'Oman, et prendre également la supériorité sur les Anglais, car ces derniers contrôlaient le sud de l'Iran dans la région de Bushehr et désiraient protéger l'accès vers l'Inde.

Le premier enjeu pour les voyageurs européens était l'accès à l'Iran en passant par ses territoires limitrophes, si bien qu'ils décrivent pour la plupart de façon très précise les voies empruntées et complètent leurs récits par des cartes. La première voie d'accès possible était celle par le Nord : passant par Constantinople, puis traversant la Turquie soit par la route soit par la mer, les voyageurs rejoignaient Trébizonde sur la Mer Noire. Depuis là, ils prenaient un bateau passant par Batoum et rejoignaient Poti, le port russe. Puis, on pouvait continuer vers Tiflis et rejoindre une caravane qui vous menait vers Téhéran en passant par Tabriz, voyage décrit par H. Brugsch<sup>115</sup>. Une autre voie d'accès possible par le Nord était celle venant de Moscou : les voyageurs se rendaient à Twer, puis embarquaient sur la Volga vers Novgorod puis Astrakhan pour arriver à Anzali. Le second accès possible était celui par le Golfe persique. En prenant le canal de Suez les voyageurs accédaient à Bombay, puis voyageaient vers le port de Bandar Bushehr (ce trajet était assuré notamment par la British India Steam Navigation Company). Ce chemin était certes le plus long, mais il fut emprunté par de nombreux voyageurs. D'autres accédaient au Golfe en prenant les bateaux de la compagnie autrichienne Lloyd ou de la ligne française partant du port de Marseille.

L'accès à l'Iran était donc un périple que les voyageurs décrivent comme long et parfois soumis au bon vouloir des différents gouvernements qui leur délivrent les papiers nécessaires pour leur permettre la traversée de leur territoire. Ainsi, de nombreux voyageurs relatent les tracasseries rencontrées pour obtenir les laissez-passer nécessaires, en Turquie, en Arménie ou en Russie par exemple (difficultés décrites par Oskar Niedermayer en Arménie et en Turquie notamment, ou par Alfons Gabriel dans les mêmes pays).

Une fois parvenus en Iran, les voyageurs décrivent les voies empruntées et précisent que les fleuves étaient pour la plupart non navigables en raison de la sécheresse, à l'exception du fleuve Karoun<sup>116</sup>.

Les chemins suivis étaient souvent des chemins pris par les anciennes caravanes. On se déplaçait à dos de chameaux ou d'ânes. Bosch décrit de façon très détaillée l'importance de ces caravanes et évoque les projets d'implantation des voies ferrées. L'un des axes le plus important était le chemin qu'empruntaient les

---

<sup>115</sup> Heinrich Brugsch : *Im Land der Sonne. Wanderungen in Persien*. Berlin, 1886, p.5.



caravanes entre Constantinople et Téhéran, en passant par Qazvin, Zanjan, Mianeh, Tabriz, Trébizonde. C'est par ce chemin que se faisait une grande partie du commerce entre l'Iran et l'Europe<sup>117</sup>. Certains voyageurs se voient donc marcher dans les traces d'Alexandre ou de Marco Polo et réalisent ainsi leur rêve car ils empruntent ces voies mythiques et bravent les climats désertiques sous des chaleurs insupportables.

En 1924 furent construites les premières routes modernes : Dr. Ali Asghar Azizi souligne que ces routes furent utilisées ultérieurement par les alliés pour arriver à leurs fins, c'est-à-dire traverser l'Iran du Nord au sud par le « Victory Bridge ». Ce réseau, malgré les dégradations dues à la guerre, fut réutilisé en grande partie, et ce à des fins civiles<sup>118</sup>. Mais les accès qui ne présentaient pas d'intérêt politique ou économique restèrent dans leur état « naturel ».

Par ailleurs, l'Iran est marqué par des reliefs importants puisqu'une grande partie du territoire est occupée par les montagnes, notamment celle de l'Elbourz au bord de la Mer Caspienne, où culmine le Damâvand (au Nord de Téhéran) à 5600 mètres d'altitude. Il se prolonge au nord-ouest par les Monts d'Azerbaïdjan et par les monts du Khorasan. Un haut plateau occupe par ailleurs le centre du pays à une altitude moyenne de 1300 mètres. Ces deux axes montagneux forment une véritable barrière aux vents et à la pénétration des influences maritimes à l'intérieur du territoire iranien. Situé dans l'arrière-pays, le plateau iranien est principalement désertique avec le désert du Dasht-e Kévir appelé aussi le Grand désert salé et celui du Lut, désert de sable et de rocaïlle. L'étude et la traversée de ces déserts étaient l'enjeu de très nombreux voyageurs, comme les géographes ou les biologistes, mais aussi de particuliers en quête d'aventures.

Les plaines sont quant à elles plus fertiles, notamment celles de la Mer Caspienne.

Les barrières montagneuses décrites sont à l'origine de l'aridité du climat. Oskar Niedermayer qualifie donc son avancée vers le désert du Kévir comme une avancée dans l'enfer iranien<sup>119</sup>. Les précipitations sont en moyenne très faibles,

---

<sup>116</sup> Carl Bosch : *Karawanen-Reisen*.

<sup>117</sup> Marjam Ardalan: *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.87.

<sup>118</sup> Dr. Ali Asghar Azizi. In : Edmund Jaroljmek. *Das andere Iran*, p.15.

<sup>119</sup> Oskar Niedemayer : *Im Weltkrieg vor Indiens Toren*, p.58.

même si plus importantes en bordure de la Mer Caspienne. Les voyageurs doivent donc affronter à la fois le froid des montagnes et la chaleur suffocante des déserts.

Considérant ces particularités de reliefs, on comprend mieux que certains voyageurs aient été impressionnés par les embûches rencontrées sur leur chemin, ce que souligne d'ailleurs Alfons Gabriel, habitué pourtant à voyager, et qui insiste sur la difficulté à atteindre les déserts si reculés d'Iran afin de pouvoir percer leurs mystères<sup>120</sup>.

### I.1.2 Situation politique de l'Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle

Dans son ouvrage consacré aux relations entre la Russie et l'Iran depuis 1800, Stéphanie Cronin remarque l'influence grandissante de la Grande Bretagne et de la Russie, et ce depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle. Elle emploie même le terme de « colonisation » pour désigner la mainmise, notamment économique et idéologique, des Russes sur le Nord de la Perse au début du 20<sup>ème</sup> siècle<sup>121</sup>. Afshin Matin-Asgari fait remarquer lui aussi l'impact des puissances étrangères à la fin de de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, et réduit le sort de l'Iran à un jeu entre deux grandes puissances : la Russie et les Etats Unis. Il cite ainsi l'ambassadeur des Etats-Unis en Iran, George V.Allen, en poste entre 1946-1948 : "The major problem in Iran today, as everywhere else in the world, results from rivalry between two major ideologies... One of those ideologies, supported by Soviet Russia, promises the hungry peasants and workers of Iran a Utopia under communism. The other, supported by the United States and other Western powers, offers an opportunity for gradual improvement and democracy"<sup>122</sup>

---

<sup>120</sup> Alfons Gabriel: *Durch Persiens Wüsten* : p. 95 „Nicht leicht offenbaren die weltfernen Wüsten und Steppen im Herzen von Persien ihren ganzen Zauber; und man muss sie gut kennen, ehe ihre Größe aufgeht und ihr Ausdruck der Ewigkeit gefangennimmt“ .

<sup>121</sup> Stéphanie Cronin (éd): *Iranian-Russian Encounters : empires and revolutions since 1800*. London and New-York : Routledge, 2013, p.4.

<sup>122</sup> Afshin Matin-Asgari : "The impact of Imperial Russia and the Soviet Union on Qajar and Pahlavi Iran". In : Stéphanie Cronin (éd): *Iranian-Russian Encounters : empires and revolutions since 1800*, p.11-47, ici : p.30.

(Picture removed because subjected to copyright)

Tandis que l'est de l'Iran semble avoir été menacé par les Ottomans, le nord a été l'objet de la convoitise des Russes, alors que les Anglais concentraient leurs efforts dans le sud et l'ouest du pays.

L'ensemble des récits de voyage relatant des voyages entrepris entre 1914 et 1940, nous nous attacherons à montrer quels furent les principaux bouleversements qui conduisirent à la révolution constitutionnaliste de 1906 puis à l'accession au pouvoir de Reza Shah en mettant l'accent sur les tensions entre la volonté de l'Iran de redevenir une puissance indépendante et son désir de s'approprier certains aspects de l'économie et de la culture européennes.

#### I.1.2.a Tentatives de modernisation sous Naser-el Din Shah (1848-1896)

Suite à deux défaites contre la Russie en 1813 et 1828, la Perse perdit de nombreux territoires correspondant à l'Arménie, la Géorgie et l'Azerbaïdjan, comme le montre la carte de la page précédente. Après avoir emprunté de grandes sommes d'argent aux Britanniques afin de régler les dommages de guerre, le but de la Perse fut de retrouver sa puissance en modernisant son armée, mais aussi son système éducatif et son administration, non seulement pour réaliser des « progrès technologiques », mais aussi et surtout pour reconquérir sa souveraineté<sup>123</sup>. A cette fin, Naser-el Din Shah employa plusieurs réformateurs, dont Amir Kabir, qui abolit certains privilèges de courtisans et établit des codes et procédures judiciaires plus modernes, et Mirza Hossein Sepahsalar. Ce dernier commença ses réformes vingt ans après l'assassinat d'Amir Kabir, créa notamment un cabinet des ministres et réforma les lois militaires afin de soumettre l'armée au gouvernement.

Les relations entre l'Europe et la Perse se développèrent grâce aux voyages entrepris par le shah qui effectua son premier voyage en Europe en 1873, d'où il ramena de nombreux objets l'ayant fasciné ainsi que des personnes formées en Europe comme des médecins, des savants, des ingénieurs. Le faible rendement de l'agriculture iranienne, dû notamment à la mévente du coton (concurrencé par le coton américain) et aux aléas climatiques de 1870 et 1871 ainsi que la dévaluation de la monnaie iranienne, le kran, sur le marché mondial, incitèrent le Shah à vendre

des concessions aux Européens en échange d'une somme conséquente et d'une participation aux bénéfices. Naser-el Din Shah favorisa, de par sa politique de vente de concessions minières, agricoles et routières à des sociétés européennes, la mainmise grandissante de l'Europe en matière économique. Il céda notamment au baron Reuter en 1872 - et ce pour soixante-dix ans - le monopole de la construction de chemin de fer et de tramway, des mines de charbon et de métal, des travaux d'irrigation, ou encore d'une Banque Nationale (créée en 1889 par le fils de Reuter). Les Iraniens payaient donc dans leur propre pays avec une monnaie émise par une banque britannique et ce n'est qu'en 1928 qu'un véritable système bancaire national vit le jour. Par ailleurs, le Shah tenta de renforcer son armée, car l'armée de trente mille hommes que comptait la Perse au début du règne de Naser-el Din Shah, ne lui était pas d'une fidélité sans faille. Suite à son voyage par Moscou, le Shah décida la création en 1879 d'une brigade cosaque persane placée sous le commandement d'officiers russes et destinée tout d'abord à le protéger lui-même.

Parallèlement à cette influence étrangère grandissante, que ce soit sur le plan économique ou militaire, la Perse vit émerger un mouvement nationaliste conduit par Mirza Hossein Khân, le futur Sepahsalar, et par Mirza Malkom Khan (1833-1908), hostiles à la politique du Shah. Par l'intermédiaire du journal *Qânun*<sup>124</sup> (publié de 1891-1898 et imprimé à Londres puis diffusé à Istanbul et en Iran) et par l'intermédiaire du journal *Akhtar* (publié de 1876 à 1896 et imprimé à Istanbul), ils essayèrent de déjouer la censure pour faire à la fois l'éloge de la civilisation occidentale pour ses prouesses scientifiques et techniques et défendre le patrimoine iranien en valorisant l'histoire ancienne, la littérature et la langue persanes. Un troisième personnage joua un rôle prépondérant dans l'opposition au Shah : il s'agit de Jamal al-Din (1838-1897). Après de nombreux voyages en Inde, en Mésopotamie, en Afghanistan puis à Istanbul, il se rendit à Paris en 1883 d'où il diffusa un journal prônant les idées panislamiques auprès des musulmans. Il fit de nombreuses tentatives auprès du Shah pour pouvoir jouer un rôle politique dans son pays, espérant pouvoir participer aux négociations menées par le gouvernement dans les aménagements du fleuve Karoun et les constructions de voies ferrées. Mais le Shah préféra l'éloigner de Téhéran pour l'exiler vers Qom, puis Abd ol-Azim. Jamal

---

<sup>123</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*. Paris : Flammarion, 2009, p.382.

al-Din ne cessa de préconiser des réformes de type constitutionnel et critiqua le despotisme du Shah et des oligarques. Yann Richard cite ses mots : les gens « venaient afin que je les aide à déchirer le voile des ténèbres et à briser les chaînes du despotisme. Ils réclamaient un régime libéral, des lois et l'équité »<sup>125</sup>. Mais il fut expulsé à Bassora.

Que ce soit Naser-el Din Shah ou ses opposants, tous semblent donc avoir reconnu la nécessité de travailler avec l'Europe, et ce pour soutenir l'économie de la Perse, voire permettre son indépendance grâce à une armée plus forte. Pour les opposants au Shah, il s'agissait de trouver un soutien intellectuel et logistique pour l'organisation de l'opposition et une source d'inspiration pour son développement technologique et scientifique. Nous pourrions donc prétendre que d'un point de vue historique, l'Iran semblait ne pas seulement jouer un rôle de victime de l'impérialisme européen tout en se plaignant de l'ingérence des Européens de façon régulière. Nous tenterons donc par notre corpus de voir dans quelle mesure la théorie de Bronwen Douglas semble s'appliquer aux relations entre les voyageurs de langue allemande et les Iraniens, puisqu'il fait remarquer que « chaque étape de la mondialisation est indubitablement un produit d'initiatives impériales. Toutefois, les autochtones n'y jouent pas simplement le rôle de victimes passives face à des forces militaires et scientifiques immensément supérieures, même dans les situations de colonisation les plus intenses »<sup>126</sup>. Cette attitude ambiguë des Iraniens doit être étudiée autant que celle des Européens pour comprendre les relations qu'ont pu avoir nos voyageurs avec les Iraniens entre 1905 et 1941, date de l'abdication de Reza Shah en faveur de son fils suite aux invasions soviétiques et anglaises du pays.

#### I.1.2.b Tentatives de modernisation entre 1905 et 1941

L'assassinat de Naser-el Din Shah, puis la révolution russe de 1905 faisant suite à la capitulation des armées du tsar devant les Japonais eurent un grand retentissement en Iran. Succédant à Naser-el Din Shah, Mozzaffar al-Din Shah

---

<sup>124</sup> Nikki R. Keddie : *Religion and rebellion in Iran. The tobacco protest of 1891-1892*. New-York : Routledge, 2012, p.27.

<sup>125</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*, p.100.

<sup>126</sup> Bronwen Douglas : *Mondialisation, évolution et science raciale*. In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil Raj et H. Otto Sibum. Paris : Seuil, 2015, p.244-259. Ici, p. 251.

(1853-1907) devait rester souverain jusqu'en 1907. Il ne parvint pas à endiguer les mouvements des réformateurs qui exerçaient des pressions de plus en plus conséquentes, notamment à la suite de certains emprunts impopulaires auprès des Russes pour payer les voyages du Shah en Europe ou renflouer les caisses du Trésor de l'Etat, vides à la suite du rachat des concessions de Reuter ou Talbot. Le mécontentement atteint son apogée en 1905, lorsque les armées du tsar capitulèrent face au Japon, et que les troubles qui s'en suivirent provoquèrent une inflation des prix fulgurante, et ce jusqu'à Téhéran. La puissance tsariste étant elle-même affaiblie, la révolte ne fit que grandir en Iran. L'agitation se propagea de Tabriz à Mashhad, puis Ispahan, Kerman et Yazd pour arriver à Téhéran en 1905. En 1906, Mozzafar al-Din Shah dut concéder une constitution parlementaire aux opposants, constitués essentiellement de commerçants des bazars, avant de se retirer au profit de son fils Mohammad-Ali Shah (le 19 janvier 1907) qui peina à reconnaître le rôle politique du parlement. Il ferma les majiles en juin 1908 et fit arrêter parlementaires et journalistes libéraux. Le récit de voyage de Wilhelm Litten nous fournit une chronologie détaillée de l'histoire de cette constitution<sup>127</sup>, notamment des différentes crises entre le Shah et le Parlement. Le régime autocratique de Mohammad-Ali conduisit à une guerre civile et à la victoire des Libéraux qui forcèrent Mohammad-Ali Shah à abdiquer (le 16 juin 1909). Pourtant, le manque de moyens financiers et les conflits à l'intérieur du Parlement ainsi que la montée en puissance de certaines tribus iraniennes rendaient ce mouvement constitutionnaliste précaire. Par ailleurs, l'alliance des Britanniques avec les Russes en 1907 avait affaibli encore un peu plus l'Iran et faisait ressentir aux habitants que les enjeux stratégiques mondiaux étaient peut-être plus influents que certaines inspirations démocratiques. Tandis que la Grande-Bretagne prit de l'influence dans le sud du pays, les Russes renforcèrent leur implantation au nord du pays, et ce par une occupation militaire qui leur valut l'hostilité de la plupart des Iraniens<sup>128</sup>.

Alors que certains historiens expliquent la révolution constitutionnelle de 1906 par l'influence des Britanniques désireux de limiter l'ingérence des Russes, Yann Richard y voit plutôt la conséquence d'une accumulation de causes sociales,

---

<sup>127</sup> Wilhelm Litten : *Persische Flitterwochen*, p.185-186.

économiques et culturelles qui rendaient ainsi le maintien de l'ordre de plus en plus improbable. Pour lui, cette révolution était une tentative de l'Iran de rejeter toute ingérence extérieure, qu'elle soit britannique ou russe. Stéphanie Cronin et A. Matin-Asgari préfèrent quant à elles souligner l'influence idéologique du mouvement révolutionnaire russe qui aurait inspiré les révolutionnaires iraniens, plus particulièrement ceux basé en Azerbaïdjan, les poussant à renverser les derniers Qâjârs<sup>129</sup> et favorisant ainsi le mouvement constitutionnaliste iranien. Ce mouvement connut encore quelques occasions d'imposer des réformes, tout d'abord à la fin de la Première Guerre mondiale, après que Téhéran eut négocié avec Moscou un traité d'amitié (1921) et ait participé à la fondation de la Société des Nations.

Notre corpus contenant des récits de soldats ayant été en Iran lors de la Première Guerre mondiale, il sera intéressant de voir la façon dont l'Allemagne percevait son rôle pendant cette Première Guerre, et celle dont ses hommes furent accueillis par la population iranienne, déjà soumise aux influences russe et britannique.

D'autre part, l'Angleterre étant affaiblie par les conflits en Irak et en Inde, les nationalistes iraniens pouvaient espérer reconstruire le pays de façon autonome, sans qu'aucune puissance ne vienne y faire obstacle. Dès les débuts de la Première Guerre mondiale, la Perse exprima son désir de neutralité, mais se retrouva au centre du conflit. En effet, La Grande-Bretagne et la Russie souhaitaient conserver leur mainmise sur une partie du territoire, tandis que l'Empire ottoman, frontalier avec la Perse, lança un mouvement visant à rassembler les populations musulmanes des pays du Caucase, de l'Afghanistan, de l'Inde et de l'Iran. En 1914, Les Allemands conçurent avec les Ottomans une opération d'envergure visant à convaincre l'émir d'Afghanistan de s'attaquer aux Anglais au Penjab. A cette fin, les Allemands envoyèrent de nombreux officiers vers l'Afghanistan, comme Oskar Niedermayer, dont la progression fut possible grâce à un traité entre l'Allemagne et l'empire ottoman signé le 2 août 1914, permettant aux troupes allemandes de rejoindre la Perse. Les troupes allemandes réussirent à s'attirer la sympathie d'une population hostile aux Anglais et aux Russes, et les récits de voyage des soldats allemands

---

<sup>128</sup> Allan Kaval : « L'Iran, de la révolution constitutionnelle au règne de Reza Shah Pahlavi (1906-1941) ». In : [www.lesclesdumoyenOrient.com](http://www.lesclesdumoyenOrient.com), 12.01.2012.

<sup>129</sup> A. Matin-Asgari. In : Stéphanie Cronin (éd) : *Iranian-Russian Encounters : empires and revolutions since 1800*, p.22

reflètent leur progression sur le territoire iranien ainsi que les réactions de la population au fur- et - à mesure du conflit. Le but des Allemands était non seulement d'atteindre l'Afghanistan, mais aussi de rallier les Iraniens à l'Allemagne et de contrer ainsi l'influence anglaise, en encourageant les soulèvements tribaux ou encore en sabotant les installations pétrolières. Finalement, la mission de Niedermayer se passa des Alliés turcs en raison de nombreux conflits et s'engagea seule en 1915 en Iran à hauteur de Kermanshah. Les troupes allemandes réussirent à progresser sur le territoire persan, notamment grâce à l'action de Wassmuss dans le sud du pays. A Téhéran, le Prince Reuss négocia une alliance avec le chef du gouvernement iranien Mostowfi ol- Mamâlek, alors que les troupes de Niedermayer rejoignaient l'Afghanistan après de nombreuses pertes en hommes. En novembre 1915, les troupes allemandes parvinrent à progresser vers Kermanshah et emportèrent avec elles des nationalistes dans l'idée de former un deuxième gouvernement autour du démocrate Nisam el-Saltane. Mais ce gouvernement dut se replier à Bagdad et ne put poursuivre son action en raison de l'arrivée des Anglais qui emprisonnèrent une grande partie des docrates iraniens. A l'issue de la Première Guerre mondiale, l'Iran était livré au chaos, dévasté par la guerre, la famine et la maladie, alors que, comme le souligne Jean-Pierre Digard, ce pays avait voulu la neutralité<sup>130</sup>. Le gouvernement iranien constitua une Commission des réparations dont la mission était d'évaluer les dommages causés aux Iraniens dont les logements avaient pu être réquisitionnés par les troupes étrangères ou qui avaient dû céder du blé, du bétail ou du fourrage... Cette Commission devait envoyer son rapport aux vainqueurs, mais l'Iran ne put prouver son engagement aux côtés des Alliés, puisque son entrée en guerre aux côtés des Britanniques avait été tardive (1918). Vosuq od Dowla envoya une délégation à Paris le 17 décembre 1918, délégation qui ne fut pas autorisée à prendre une part active aux négociations de par la neutralité de la Perse. Les revendications portées à Paris devaient être entre autre : l'affirmation de l'indépendance de la Perse, le maintien de son territoire, le droit à des réparations pour les dommages subis, l'indépendance économique ou encore l'obtention d'une aide de l'étranger pour mettre en oeuvre des réformes. Mais la mission dut rester en marge des négociations et se contenter de nouer des contacts politiques. Par

---

<sup>130</sup> Jean-Pierre Digard / Yann Richard / Bernard Hourcade : *L'Iran au XXème siècle : Entre nationalisme, islam et mondialisation*. Paris : Fayard, 2007, p.



ailleurs, Vosuq négocia en secret avec la Grande-Bretagne un traité, désavouant ainsi la délégation dont il semblait avoir prédit l'échec<sup>131</sup>. Pour la Grande-Bretagne, garantir la pérennité de sa domination sur l'Iran était une nécessité dans la lutte contre les bolchéviques de plus en plus influents sur le territoire persan. Par ailleurs, elle espérait protéger ainsi l'Empire des Indes et assurer la garantie de ses intérêts pétroliers devenus, avec ce nouveau siècle, un élément essentiel des relations internationales. En effet, dès 1912, la flotte britannique était passée du charbon au pétrole et la mainmise sur le pétrole était depuis lors une priorité militaire. Elle établit ainsi sur l'Iran un protectorat organisé par l'accord d'amitié anglo-persan signé le 9 août 1919. Cet accord garantissait aux Britanniques le contrôle d'une armée unifiée, de la réforme des finances et de l'administration. Le gouvernement de Vosuq od-Dowla pensait obtenir par cet accord un soutien des Anglais qui leur permettait d'asseoir leur souveraineté nationale<sup>132</sup>. Mais la Grande-Bretagne fut confrontée à la vive opposition d'une population travaillée par les idées nationalistes, opposition visible lors de mouvements insurrectionnels, et à l'hostilité de la classe politique et du gouvernement qui n'approuva pas cet accord. Ainsi la Grande-Bretagne finit par retirer ses troupes au printemps 1921. Parallèlement à son rapprochement avec la Grande-Bretagne, Vosuq lança une opération vers la Russie qui aboutit au traité du 26 février 1921 dans lequel l'URSS garantissait l'intégrité du territoire iranien et lui restituait les concessions et monopoles achetés au 19<sup>ème</sup> siècle. En contrepartie, ce traité donnait l'autorisation aux Soviétiques d'intervenir militairement en Perse dans le cas où des forces étrangères chercheraient à envahir l'URSS depuis l'Iran.

En 1920, les armées iraniennes se trouvaient dans un état lamentable, les soldats n'étaient pas payés et l'insécurité régnait dans le pays. Le Général Edmund Ironside (1880-1959) se rendit à Qasvin en octobre 1920 avec l'espoir de créer un nouveau gouvernement encore plus proche des Britanniques. C'est alors qu'il remarqua Reza Khan, un cosaque "de grande prestance qui lui semblait jouir d'une forte autorité sur ses hommes"<sup>133</sup>. Yann Richard insiste sur l'importance du rôle des Britanniques dans l'organisation de la conjuration et explique la complicité du War Office, Ministère de la Guerre britannique, dans l'accession de Reza Khan au

---

<sup>131</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*. Paris : Flammarion, 2009, p.206.

<sup>132</sup> Yann Richard : « L'échec de la modernisation à l'occidentale ». In : Anthony Rowley : *L'Iran des Perses à nos jours*. Paris : Fayard, 2012, p.164 à 177. Ici : p.168.

pouvoir. D'autre part, dans l'opinion publique et parmi les élites iraniennes, l'accession au pouvoir d'un homme providentiel en mesure de faire respecter l'ordre étatique et de mener à bien les réformes nécessaires au redressement de la nation apparut comme nécessaire. C'est dans ce contexte que Reza Khan marcha sur Téhéran en février 1921 à la tête de 2000 hommes et qu'il devint l'homme fort du gouvernement iranien. Il tenta tout d'abord d'écraser les révoltes qui grondaient, notamment dès 1920 avec le soulèvement de Khiyâbâni, étouffé à sa mort en décembre 1921, puis celle du colonel Pasyân (placé à la tête des gendarmes du Khorasân) dans le nord-est de la Perse. Ce dernier avait formé avec les gendarmes rebelles un comité révolutionnaire destiné à lutter pour l'idéal constitutionnaliste, mais le colonel Pasyân fut tué dans un combat contre les armées de Reza Khan et les gendarmes furent intégrés dans la nouvelle armée. Dans le sud-ouest du pays, les Britanniques apportèrent leur aide à Reza Khan pour stopper la rébellion de sheykh Kahzz'al (1881-1936) qui refusait de payer les taxes qu'il devait au trésor public. Encourager les rébellions équivalait pour les Britanniques à favoriser la propagande communiste, si bien que le ministre de la Grande-Bretagne incita le sheikh à se rendre. Outre le combat contre les révoltes locales, Reza Khan chercha à lutter contre le brigandage et le pouvoir de certaines tribus nomades, afin de garantir la circulation des biens et des personnes en Iran. Cette réputation de pays dangereux est commentée par de nombreux voyageurs de notre corpus, mais nous tenterons de voir si les récits de voyage relatent d'un changement allant vers une sécurité grandissante dès 1921. Une autre tentative de Reza Khan, alors premier ministre, fut d'essayer d'instaurer une République, mais le clergé s'y opposa farouchement. Ces relations entre le clergé et Reza Khan, nommé ensuite Reza Shah après son couronnement en 1926, feront l'objet d'un chapitre de notre travail, car nombreux furent les voyageurs qui réagirent aux manifestations religieuses en Perse.

Pour Yann Richard, les réformes mises en place par celui qui se fit couronner sous le nom de Reza Shah Pahlavi en 1926 furent imposées parfois de façon despotique par le souverain<sup>134</sup>. Il qualifie d'ailleurs certaines tentatives de réformes

---

<sup>133</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*, p.224.

<sup>134</sup> Yann Richard : « L'échec de la modernisation à l'occidentale ». In : Anthony Rowley : *L'Iran des Perses à nos jours*. Paris : Fayard, 2012, p.164 à 177. Ici : p.171.

de ridicules<sup>135</sup> en évoquant notamment le port du képi imposé aux hommes ou l'interdiction du voile aux Iraniennes en 1936 mais voit dans d'autres tentatives une avancée indéniable, notamment dans la réforme du système scolaire<sup>136</sup>. Une autre réforme radicale imposée par Reza Shah fut d'imposer aux puissances étrangères dès 1935 l'emploi du nom « Iran » à la place de la dénomination « Perse » pour désigner son pays. Ce changement de nom devait donc symboliser une rupture très nette avec le passé.

La plupart des voyages entrepris par nos voyageurs se situant entre 1914 et 1935, nous nous intéresserons donc plus particulièrement aux images, véhiculées par les récits de voyages, de la présence anglaise, russe et germanique toujours plus importante en Iran, et à la façon dont furent perçues les différentes tentatives de réformes entreprises en Iran. Nous chercherons à comprendre le regard des voyageurs de langue allemande en Iran sur leur pays d'origine, notamment après la défaite de l'Allemagne en 1918, vécue comme une humiliation par les Allemands à travers leur discours dans leurs récits de voyage. La quête de savoirs qui anime les voyageurs ainsi que la perception qu'ils ont de leur « mission » en Iran, leurs attentes face à ce pays et à sa nature donneront des éclairages personnels et variés sur l'histoire des pays de langue germanique ainsi que sur l'Iran entre 1905 et 1940.

### I.1.3 Situation de l'Allemagne et de l'Autriche entre 1906 et 1941

Pour présenter la situation des deux pays européens dont sont issus nos voyageurs, nous choisissons d'analyser les grandes lignes de la politique extérieure des deux pays ainsi que les points de crises en Europe, susceptibles d'influencer les relations des Européens avec l'Iran. Nous ne prétendons pas à l'exhaustivité car la période couverte est particulièrement vaste.

#### A) Situation politique de l'Allemagne et politique extérieure du pays.

Les premiers récits de voyage se font sous le règne de Guillaume II, devenu empereur en 1888. Celui-ci cherchait à se rapprocher de l'Autriche et à dépasser le

---

<sup>135</sup> Ibid : « Cependant, l'occidentalisation poussée au paroxysme conduisit au ridicule ». p.171.

<sup>136</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*, p.259.

cadre de l'Europe afin d'étendre la puissance de l'Allemagne au reste du monde. Après la démission de Bismarck, l'Allemagne connut une instabilité gouvernementale. De 1890 à 1918, ce furent cinq chanceliers qui se succédèrent. Aux élections de 1907, les partisans de la politique coloniale l'emportèrent alors que le centre, hostile à cette volonté d'expansion, passa dans l'opposition. Les relations internationales se dégradèrent petit à petit pour l'Allemagne puisque la Triple Entente franco-anglo-russe constituait un contrepoids de taille à l'Allemagne. Par ailleurs, si l'Italie demeurait une alliée, ce pays s'était entre temps rapproché de la France après avoir réglé ses dissensions coloniales. Malgré le soutien des Allemands aux Turcs, malgré la construction de la Bagdadbahn, l'essor planifié vers l'est fut un échec, puisque les forces turques furent battues en 1912 par les Serbes, les Grecs et les Bulgares, et ce malgré le matériel allemand dont étaient équipées les troupes turques. Par ailleurs, l'économie allemande avait connu un essor important, notamment grâce à la recherche de rationalisation, la recherche du profit et l'esprit d'entreprise qui avaient été encouragés dès 1870, date à laquelle de nombreux capitaux avaient été injectés dans l'économie allemande. Certains historiens tels que François-Georges Dreyfus parlent donc d'une guerre préventive déclenchée par l'Allemagne<sup>137</sup>.

Pour ce qui est de la politique d'expansion des Allemands, de nombreuses compagnies cherchèrent à étendre la mainmise allemande sous Bismarck, lui-même peu préoccupé par cette question. La politique de colonisation était basée sur les idées de la ligue pangermaniste, l'Allgemeiner Deutscher Verband, qui regroupait des banquiers, des hommes d'affaires et des universitaires. Les colonies allemandes étaient situées en Afrique mais aussi dans le Pacifique sud avec les îles Marshall, le nord de la Nouvelle Guinée, les Mariannes et les Carolines. En 1897, l'Allemagne s'installa à Kia-Tchéou, dans la province chinoise du Chantoung. Dès 1890 apparut une administration allemande des colonies et à partir de 1907, les territoires colonisés connurent un essor important.

L'Iran ne fit donc jamais partie de territoires colonisés par les Allemands, même si de nombreuses troupes militaires se trouvaient sur le sol persan pendant la

---

<sup>137</sup> François-Georges Dreyfus : *L'Allemagne contemporaine : 1815-1990*. Paris : Presses Universitaires de France, 1991, p.94.

Première Guerre mondiale. En revanche, les buts économiques de cette colonisation doivent être clairement précisés afin de pouvoir les comparer avec les écrits des géographes allemands ayant voyagé en Iran. Le récit de Wilhelm Heinrich Solf, publié en 1919, après sa démission du poste de Directeur des Affaires Coloniales, livre des informations précieuses sur les enjeux de la colonisation, notamment sur le plan économique. Dans son introduction, il maintient le fait que l'existence de colonies était une question de survie pour l'Allemagne et non un luxe<sup>138</sup>. Selon lui, l'essor de l'économie européenne ne pouvait être possible sans les colonies. En premier lieu, les colonies devaient fournir les matières premières manquantes en Allemagne<sup>139</sup>, mais aussi les produits agricoles nécessaires à la population allemande. On peut lire ainsi chez Solf que l'Allemagne manquait de fourrage pour ses bêtes en raison d'un nombre trop faible de prairies, et que le pays manquait de stock en fruits à coque, ou d'oléagineux. Solf précise la nécessité de la reprise d'une activité économique dans les colonies après la guerre afin de pouvoir garantir une reprise de l'économie allemande. Selon lui, seules les colonies permettraient à l'Allemagne d'acquiescer une certaine autonomie en matière économique et de faire face à l'attitude hostile des autres pays en 1919 : « Denn Kolonien allein können uns die wirtschaftliche Freiheit bringen »<sup>140</sup>. L'Allemagne pourrait ainsi faire face à la pression des autres pays européens qui cherchaient à s'assurer le monopole de certaines productions<sup>141</sup>. Par ailleurs, il précise que l'essor économique des colonies devait également profiter aux populations locales, et que les Blancs devaient également travailler pour le bien des indigènes<sup>142</sup>. L'auteur s'insurge d'ailleurs contre certains comportements européens qui émanaient selon lui de personnes incultes. Ces dernières n'arriveraient pas à comprendre les indigènes et les traiteraient comme des « corpus vile », des sous-hommes, destinés uniquement à servir leur cupidité. C'est pourquoi, Solf condamne l'emploi des termes : « Nigger, Kanake, Kuli » employés à l'égard de ses « protégés »<sup>143</sup>. En revanche, la nécessité de

---

<sup>138</sup> Wilhelm Heinrich Solf : *Kolonialpolitik : mein politisches Vermächtnis*. Berlin : Hobbing, 1919, p.III.

<sup>139</sup> Ibid, p.14.

<sup>140</sup> Ibid, p.18.

<sup>141</sup> Ibid, p.23.

<sup>142</sup> Ibid, p.29.

<sup>143</sup> Ibid, p.42.

pratiquer des activités missionnaires est une évidence pour Solf qui utilise l'expression : « coloniser, c'est convertir » : « Kolonisieren ist Missionieren »<sup>144</sup>.

A la fin de la Première Guerre mondiale, les Allemands semblaient donc persuadés de la nécessité absolue de maintenir le commerce avec les pays colonisés. Ils souhaitaient participer à l'essor des pays colonisés, mais aussi et surtout se relever de l'échec de la Première Guerre mondiale et retrouver une stabilité politique. Ainsi, les débuts de la République de Weimar furent marqués par des crises, puisque la guerre avait ruiné le Reich et que la République devait régler les réparations. L'inflation toucha l'Allemagne de plein fouet et le mark s'effondra en 1922. Ainsi, l'Allemagne se vit dans l'impossibilité de payer, si bien que les Français occupèrent la Ruhr pour prendre le contrôle de l'activité économique<sup>145</sup>. Cette crise eut des conséquences catastrophiques sur le prolétariat et les classes moyennes qui perdirent une grande partie de leur capital et furent donc plus réceptives aux idées nationales-socialistes. La période de 1924 à 1929 fut en revanche marquée par une relative stabilité grâce à la reprise de l'économie allemande, notamment grâce aux capitaux versés par les Britanniques et les Américains. Par ailleurs, Gustav Stresemann (1878-1929) mena une politique extérieure que l'on peut qualifier de nationaliste avec la volonté de développer sa pression économique dans les pays de l'Europe centrale, grâce au dynamisme de certaines entreprises telles IG Farben. C'est de cette période que datent la majorité de nos récits de voyage. A compter de 1930, l'Allemagne fut marquée par la poussée nationaliste que l'on peut constater dans les récits de Walther Hinz.

#### B. Situation politique de l'Autriche et politique extérieure du pays.

Les récits des voyageurs autrichiens Alfons Gabriel et Gustav Stratil-Sauer couvrent la période comprise entre 1924 et 1940. Gustav Stratil-Sauer était employé par l'université de Leipzig lors de ses voyages en Iran (le premier eut lieu en 1924, le deuxième entre 1931 et 1933) alors qu'Alfons Gabriel se rendit à trois reprises en Iran : en 1927, puis 1933 et finalement 1937 à son propre compte. Les récits d'Edmund Jaroljmek reflètent sa seconde période en Iran, comprise entre 1924 et 1933.

---

<sup>144</sup> Ibid, p.43.

Le statut politique de l'Autriche fut radicalement bouleversé à la fin de la Première Guerre mondiale, puisque le Traité de Paix de Saint Germain du 10 septembre 1919 brisa l'espoir du gouvernement de Karl Renner (1870-1950) d'obtenir le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. L'Autriche dut concéder de nombreux territoires de langue allemande, notamment aux Italiens, et l'inflation toucha l'Autriche comme l'Allemagne. En 1922, le chancelier Ignaz Seipel (1876-1932) obtint des vainqueurs un prêt de 650 Millions de couronnes qui permit au pays de se redresser peu à peu. Ainsi, il va de soi que l'Autriche ne pouvait se concentrer dès 1918 sur ses relations avec l'étranger. Le 31.12.1919, Vienne décida donc, faute de moyens financiers, de rappeler sa délégation d'Autriche à Téhéran et Anton Fischer (1865-1937) dut procéder à la liquidation du Consulat autrichien à Téhéran en février 1920.<sup>146</sup> La Grande-Bretagne tenta d'imposer à l'Iran une liste noire sur laquelle figuraient les noms de dix Autrichiens auxquels on devait refuser l'accès au pays. Parmi eux se trouvait E. Jaroljmek, dont nous étudierons les récits de voyage. Mais cette liste ne fut pas votée par le Parlement iranien. Malgré tout, certains Autrichiens choisirent de rester en Iran, dont Hans Schricker qui travailla pour Reza Shah, de 1922 à 1931, dans la région de Mazandaran comme directeur de l'exploitation des forêts. En 1924, Edmund Jaroljmek retourna en Iran pour le compte de la société Junkers et parvint à obtenir le marché en Iran. Par la suite, il travailla pour d'autres entreprises en coopération avec le Ministère des Armées jusqu'en 1933.

A compter d'avril 1928, August Kral (1869-1953) fut envoyé par l'Autriche à Téhéran et Fritz Ehlers (1894-1969) devint Consul Honoraire à Téhéran. En 1927, la construction de la ligne ferroviaire transiranienne avait débuté et l'Autriche espérait sans doute pouvoir obtenir des contrats pour ses entreprises à cette occasion<sup>147</sup>. Alors que l'Iran de Reza Shah connut à cette époque une période de croissance, l'Autriche fut frappée par une crise interne déclenchée par l'incendie du palais de justice en 1927. Le pays dut faire face aux batailles entre les différents partis et à la montée du national-socialisme. La crise mondiale eut des répercussions particulièrement importantes en Autriche où le nombre de chômeurs atteint 430000

---

<sup>145</sup> François-Georges Dreyfus : *L'Allemagne contemporaine*, p.109.

<sup>146</sup> Helmut Slaby : *Bindenschild und Sonnenlöwe. Die Geschichte der österreichisch-iranischen Beziehungen bis zur Gegenwart*. Vienne : OAW, 2010, p.311.

en 1929. En 1932, le pays dut se résoudre à un emprunt de 300 Millions de Schilling et le Parlement fut dissous par Engelbert Dollfuß (1892-1934). En 1934, une tentative de putsch se solda par l'assassinat du Chancelier, et Kurt Schuschnigg (1897-1977) lui succéda. Il tenta de redresser l'Autriche en menant une politique proche de celle des Allemands afin de s'assurer que ceux-ci n'entrent pas en Allemagne. Helmut Slaby explique donc que cette crise politique et économique en Autriche ainsi que l'espoir de trouver du travail en Iran contribuèrent à inciter les Autrichiens à séjourner en Iran<sup>148</sup>. Pour finir, il va de soi que l'Iran présentait un intérêt scientifique incontestable puisqu'une grande partie du pays demeurait encore terra incognita et que l'exploration géographique et géologique promettait des bénéfices économiques qui pouvaient profiter aussi bien à l'Iran qu'à l'Autriche.

#### I.1.4 Politique scientifique en Allemagne et en Autriche entre 1906 et 1941

Nous nous proposons donc d'étudier dans un bref tableau l'évolution de la politique scientifique de ces deux pays, sachant que les voyageurs partis en Iran et ayant axé leurs récits de voyage sur des observations précises de la nature étaient en priorité des scientifiques tels que des biologistes ou des géographes. Il paraît donc important de dégager le contexte dans lequel les scientifiques furent amenés à quitter leurs pays pour explorer l'Iran.

L'encyclopédie de l'Histoire des Sciences publiée entre 1864 et 1913 comporte 24 volumes. Le volume 15 est notamment consacré à l'histoire de la botanique et fut rédigé par Julius Sachs, alors que le volume consacré à la géographie rédigé par le Professeur Ruge parut en 1878 et débute par un aperçu historique de l'avancée de cette discipline<sup>149</sup>. Le lien entre les sciences et l'histoire paraît évident et nous tenterons de prouver dans notre travail le lien étroit entre le contexte historique et politique d'une part et la recherche d'autre part. Nous mettrons en lumière les progrès scientifiques réalisés par les chercheurs partis explorer l'Iran, mais démontrerons également que ces tentatives sont le reflet d'une interprétation du

---

<sup>147</sup> Helmut Slaby : *Bindenschild und Sonnenlöwe*, p.319.

<sup>148</sup> Helmut Slaby : *Bindenschild und Sonnenlöwe*, p.322.

<sup>149</sup> Historische Kommission bei der Königlichen Akademie der Wissenschaften : *Geschichte der Wissenschaften in Deutschland. Neuere Zeit. u.a. - Band 4 : Geschichte der Erdkunde*, 1877.



monde et ne peuvent être élevés en normes comme le firent peut-être certains scientifiques entre 1905 et 1940.

Marianne Klemun part des termes employés par les scientifiques autrichiens dans la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle pour définir la recherche en Autriche à cette époque. Elle cite ainsi les termes de « Fundstätte » (lieu des découvertes), d'« Archiv » (d'archives) et de « Erschließen » (interprétation). Ces trois termes renverraient selon elle à des trésors enfouis ainsi qu'à un positivisme dans le domaine de l'histoire et des sciences naturelles<sup>150</sup>. Le premier défi des chercheurs était d'accéder à ces lieux de découvertes. Se basant sur les travaux de Franz Unger, Klemun montre comment la répartition des plantes était consignée sur une carte en fonction des récits de voyage entrepris par les scientifiques. Unger aurait employé l'image de la route comme métaphore du mouvement, des échanges, de l'innovation et de la liberté<sup>151</sup>. Edouard Richter (1847-1905), géographe à l'Université de Graz, se servit de ses observations et mesures faites lors de ses expéditions pour étudier l'évolution des glaciers. Il fit part des calculs opérés et prit en compte également des cartes déjà existantes avant de publier ses premières conclusions. Petra Svatek montre l'évolution des outils utilisés par les géographes et cite l'importance des outils mathématiques, du dessin, de la cartographie mais aussi des collections de pierres, minéraux et fossiles faites par les géographes<sup>152</sup>. A partir de 1883, Richter fit, outre ses calculs de l'évolution des glaciers, des dessins panoramiques des glaciers et se servit de documents d'archives pour évaluer l'évolution des glaciers des Alpes. Comme il n'existait pas d'ouvrage scientifique sur ces glaciers entre le 16<sup>ème</sup> et le 18<sup>ème</sup> siècle il fut le premier à intégrer des observations d'habitants ou de simples voyageurs, notamment de personnes ayant observé les tremblements de terre. Svatek souligne en outre que les travaux des géographes étaient menés en solitaire et que le seul projet collaboratif était *l'Atlas der österreichischen Alpenseen* ou encore pour la rédaction du *Historischer Atlas der österreichischen Alpenländer*<sup>153</sup>. L'on peut donc d'emblée imaginer que les échanges

---

<sup>150</sup> Marianne Klemun : „Historismus/ Historismen-Geschichtliches und Naturkundliches“. In : Christine Ottner / Gerhard Holzer / Petra Svatek : *Wissenschaftliche Forschung in Österreich 1800-1900*. Göttingen, V&R, 2015. p.16 à 41. ici : p.24.

<sup>151</sup> Ibid, p.37.

<sup>152</sup> Petra Svatek : „Natur und Geschichte. Die Wissenschaftsdisziplin „Geographie“ und ihre Methoden an den Universitäten Wien, Graz und Innsbruck bis 1900“. In : Christine Ottner / Gerhard Holzer / Petra Svatek : *Wissenschaftliche Forschung in Österreich 1800-1900*, p.45 à 71.

<sup>153</sup> Ibid, p.66.

de savoirs entre les scientifiques autrichiens et iraniens allaient être difficiles puisque peu pratiqués entre scientifiques européens. Par ailleurs, Svatek met en lumière la différence entre l'Allemagne et l'Autriche et explique que la géographie politique introduite par Ratzel en Allemagne n'avait pas été explorée en Autriche, même si, comme elle le précise, la géographie pratiquée était bel et bien politique comme le prouve le choix des sujets étudiés et ses remarques rejoignent donc celles de Helmut Slaby évoquées précédemment. L'on peut ajouter ici que Gustav Stratil-Sauer, géographe autrichien dont nous étudierons les deux récits de voyage, fit paraître plusieurs études sur Mashhad ou sur les changements opérés en Orient, études montrant l'importance de la géopolitique entre 1918 et 1930. Pour ce qui est des géologues autrichiens, Gerhard Holzer explique leur désir d'arriver à une coopération internationale, mais met en lumière le peu de marge de manœuvre des géologues partis avec la Fregatte Novara faire un tour du monde en 1857. Le but de l'expédition était en effet de trouver des endroits de stockage du charbon afin de faciliter le passage de la flotte autrichienne allant naviguer sur le canal de Suez<sup>154</sup>. Il explique ainsi que les géologues missionnés abandonnèrent l'expédition avant sa fin car ils étaient mécontents du rôle qui leur était assigné.

Quant à l'Allemagne, on remarque tout comme en Autriche des changements et une plus grande spécialisation à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Jürgen Osterhammel constate en premier lieu la grande modernité des géographes allemands de la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle et cite pour ce faire les travaux de Carl Ritter, notamment son étude : *Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte der Menschen*, qui fit de la géographie une science historique ayant pour but d'étudier l'homme dans son environnement naturel et qui fit de la géographie l'égal des disciplines philosophiques ou historiques. Avec Humboldt, Ritter fit évoluer le concept de géographie descriptive vers une géographie plus complexe : il s'agissait d'étudier avec une approche globale les interactions entre les sociétés humaines et les phénomènes naturels. Les outils utilisés devaient allier des concepts issus des sciences naturelles, de l'ethnographie ou de l'histoire. Humboldt et Ritter voulaient étudier les relations dynamiques entre ces facteurs, si bien que la mobilité des

---

<sup>154</sup> Gerhard Holzer : „Ferdinand von Hochstetter und die Organisationsformen der Geologie in der Habsburgermonarchie“. In : Christine Ottner / Gerhard Holzer / Petra Svatek : *Wissenschaftliche Forschung in Österreich 1800-1900*, 2015, p.149-167.

hommes, des animaux ou des plantes retint leur attention<sup>155</sup>. Ainsi, Sören Flachowsky insiste sur le développement des liens entre sciences et politique au début du 20<sup>ème</sup> siècle ainsi que sur l'émergence d'instituts dans lesquels les scientifiques n'étaient pas astreints d'assurer des cours comme à l'Université, mais pouvaient se consacrer entièrement à la recherche dans des conditions optimales. Prétendant la nécessité de développer la recherche pour faire face à la concurrence européenne, des institutions telles que la PTR, *Physikalisch-Technische Reichsanstalt*, ou la *Kaiser Wilhelm Gesellschaft* (1911) virent le jour en Allemagne. Les industries chimiques, optiques et électrotechniques connurent un essor grâce à la collaboration étroite avec les scientifiques. Parallèlement à cela, l'auteur insiste sur la volonté de l'Allemagne de développer une politique économique visant à garantir l'autarcie de l'Allemagne en trouvant des produits de synthèse constituant une alternative à certaines ressources naturelles. Le but était donc de « compléter la nature par la technologie »<sup>156</sup>. Par ailleurs, les différents conflits, dont le dernier en date : la guerre entre les Russes et le Japon (1904-1905), auraient démontré la nécessité de progresser en matière d'armement. Les liens entre Sciences, Technique et Armées étaient de plus en plus importants. L'auteur conclut ainsi qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, la recherche en sciences naturelles ainsi que dans les domaines techniques avait le vent en poupe. La Première Guerre mondiale aurait amené les chercheurs allemands à développer le travail en équipes et à travailler dans de grandes équipes. A partir de 1916 furent élaborés des plans pour favoriser la collaboration entre les scientifiques et les armées. La *Kaiser Wilhelm Stiftung für Kriegstechnische Wissenschaft* vit le jour dans ce contexte. Après 1918 et le Traité de Versailles, les sciences devaient servir encore davantage le leitmotiv selon lequel l'Allemagne ne pouvait trouver son salut non pas chez les autres, mais seulement chez elle et grâce à elle<sup>157</sup>. L'on peut donc imaginer que les chercheurs partis dans les années 1920 devaient avoir à l'esprit de développer la recherche allemande et que les échanges de savoirs risquaient effectivement de n'être qu'unilatéraux.

---

<sup>155</sup> Jürgen Osterhammel : *Die Flughöhe der Adler : Historische Essays zur globalen Gegenwart*. München : Beck, 2017, p.240.

<sup>156</sup> Sören Flachowsky : *Von der Notgemeinschaft zum Reichsforschungsrat : Wissenschaftspolitik im Kontext von Autarkie, Aufrüstung und Krieg*. Stuttgart : Franz Steiner, 2008, p.23.

<sup>157</sup> Ibid, p.45.

Gustav Stratil-Sauer reconnaît dans son récit de voyage paru en 1935 l'importance du soutien accordé par la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft*, un organisme chargé d'aider les scientifiques. Cet organisme vit le jour en octobre 1920 sous la direction de Friedrich Schmidt-Ott, ministre de la recherche sous Guillaume II. Dans un premier temps, la NDW soutint les revues scientifiques ou facilita l'édition des ouvrages scientifiques de différentes académies, mais bientôt il lui parut important de développer les recherches dans le domaine des sciences naturelles afin de s'assurer un avenir après la crise de 1923/1924. Schmidt-Ott développa donc une collaboration avec des personnalités issues des domaines de la médecine, de la physique, de la chimie, de la biologie et en conclut notamment qu'une démarche commune aux médecins, chimistes et physiciens devait être privilégiée. Le but de ses travaux devait être de permettre à l'Allemagne d'assurer sa place face aux autres pays du monde et de retrouver une certaine puissance économique après sa défaite de 1918<sup>158</sup>. Ainsi, Schmidt-Ott expliqua en 1934 que son organisation s'était concentrée sur les recherches dans les domaines de la médecine, de l'hygiène, la géographie, la météorologie, l'aviation, la chimie, la physique, la métallurgie et l'ingénierie, et ce dans le but de servir la « défense nationale »<sup>159</sup>. Si le nom de l'organisation fut changé dès 1929 en *Deutsche Gesellschaft zur Erhaltung und Förderung der Forschung* puis finalement en *Deutsche Forschungsgemeinschaft*, la crise des années 1930 toucha rudement l'organisation de soutien aux scientifiques, puisque son budget annuel de 8 Millions de RM de 1928 se réduisit à 4 millions en 1933, et ce malgré le combat de ses dirigeants pour maintenir le niveau de la recherche allemande face aux puissances étrangères. Dès 1933, l'organisation exclut les chercheurs juifs ou communistes et se détourna ainsi, comme le souligne Flachowsky, de son universalisme et de son éthique scientifique<sup>160</sup>. La DFG avait donc contribué à la politique d'isolement et de militarisation menée par l'Allemagne mais également à la politique de discrimination du 3<sup>ème</sup> Reich. Wolfgang Mommsen semble confirmer les thèses de Flachowsky dans son étude de l'évolution de l'académie des sciences de Prusse. En effet, il explique que la défaite de 1918 fut mal vécue par les membres de l'Académie et cite

---

<sup>158</sup> Ibid, p.81.

<sup>159</sup> Ibid p.92

<sup>160</sup> Sören Flachowsky: *Von der Notgemeinschaft zum Reichsforschungsrat : Wissenschaftspolitik im Kontext von Autarkie, Aufrüstung und Krieg* p.113.

Max Planck évoquant l'humiliation liée au Traité de Versailles. Mommsen souligne également la méfiance des académiciens par rapport à la République de Weimar et leur refus d'intégrer Max Weber au sein de l'académie sous prétexte qu'il avait servi les révolutionnaires et était trop démagogue. Pour Mommsen, les scientifiques allemands auraient été forcés de reconstruire les organisations scientifiques, notamment pour pouvoir retrouver leur place dans la recherche mondiale, et il précise qu'il y avait une « disposition latente » de la part des chercheurs à retrouver leur gloire d'antan de façon militaire : en acceptant un nouveau conflit armé<sup>161</sup>.

Pourtant, si les préoccupations nationales semblaient au premier rang après 1918, les récits des scientifiques partis en Iran semblent confirmer que l'intérêt pour l'étranger n'avait pas disparu. A ce propos, Elisabeth Lichtenberger, auteur du chapitre consacré à la géographie dans *l'Histoire des Sciences* d'Acham, cite l'importance des travaux d'Alfons Gabriel et de ses recherches sur le désert du Lut. Par là même, elle montre l'importance d'une approche globale de la géographie, puisque Alfons Gabriel était médecin de formation, spécialisé dans les maladies tropicales. Par ailleurs, l'on peut constater dans l'ouvrage d'Acham, par ailleurs extrêmement complet, l'absence de référence à Gustav Stratil-Sauer, quant à lui géographe de profession, qui réalisa lui aussi d'importants travaux sur les déserts iraniens<sup>162</sup>. Par contre, l'ouvrage de Hans Slaby mentionne l'expédition scientifique menée par Gustav Stratil-Sauer et sa femme<sup>163</sup>.

## I.2 Une organisation du voyage difficile

Au début du siècle, l'urbanisation de la Perse était encore relativement faible et ce qui attirait une grande partie de nos voyageurs étaient les régions peu explorées jusqu'alors par les Européens, en particulier les déserts et les monts de l'Elbourz.

---

<sup>161</sup> Wolfgang J. Mommsen : *Bürgerliche Kultur und politische Ordnung. Künstler, Schriftsteller und Intellektuelle in der deutschen Geschichte 1830-1933*. Frankfurt sur le Main : Fischer, 2002, p.226.

<sup>162</sup> Elisabeth Lichtenberger : „Geographie“. In : Karl Acham (Ed) : *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften. Band 2 : Lebensraum und Organismus des Menschen*. Wien : Passagen Verlag, 2001. p.71 à 149. Ici : p.76.

<sup>163</sup> Helmut Slaby : *Bindenschild und Sonnenlöwe*, p.324.

Pour pouvoir accéder à la Perse, les voyageurs firent parfois face à des difficultés avant même d'atteindre le pays, difficultés liées d'une part à la situation géopolitique de l'époque, mais aussi à des soucis internes au monde scientifique de langue allemande, notamment pour ce qui est des financements. Nous tenterons de voir dans quelle mesure les récits de voyage mettent en lumière les motivations d'expansion de l'Allemagne ainsi que les difficultés liées à la crise économique pour les chercheurs.

## I.2.1 Les difficultés liées aux préparatifs

### I.2.1.a Les difficultés d'ordre diplomatique

Comme le souligne Marjam Ardalan pour les voyageurs du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>164</sup>, certains de nos voyageurs sont directement confrontés à des embûches qui renforcent l'idée d'éloignement, de distance entre l'Europe et la Perse. Il s'agit tout d'abord des problèmes administratifs qui marquent l'expérience du seuil et de l'étranger. Les premières difficultés rencontrées furent celles liées au refus des pays limitrophes de délivrer des laissez-passer à nos voyageurs, notamment lorsqu'ils traversaient la Russie.

Le récit de Hans-Hermann von Schweinitz mentionne dès 1908 des tracas liés à l'obtention des papiers nécessaires entre Constantinople et Achkabad, ville annexée par la Russie<sup>165</sup>. L'ambassadeur allemand à Téhéran leur aurait déconseillé le voyage en raison de l'instabilité politique d'alors, ce qui les aurait contraints à changer leurs plans et à se concentrer sur le Turkménistan, tout en faisant un crochet à Mashhad pour ne pas renoncer entièrement à leur projet initial.

Dans son récit de voyage intitulé : *Durch Persiens Wüsten*, rédigé en 1933, Alfons Gabriel résume d'emblée ses motivations à l'origine de ses voyages en Iran : il aurait voulu servir la science en pénétrant dans des contrées jusque-là inconnues<sup>166</sup>. En ce sens, leur récit semble corroborer le travail de Christian Marchetti qui analyse l'importance et la spécificité de la Volkskunde en Autriche lors de l'expédition des Balkans en 1916. Selon lui, les scientifiques autrichiens se

---

<sup>164</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p. 80.

<sup>165</sup> Hans-Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*. Berlin : Dietrich Reimer, p.7.

<sup>166</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*. p.VII.

voyaient comme porteurs d'une science de la pluriethnicité dans le cadre de l'Empire multiethnique et cette recherche d'une meilleure connaissance des contrées et des peuples inconnus semble s'ancrer dans une perspective comparatiste, plus peut-être que dans des aspirations nationalistes<sup>167</sup>. Pourtant, dès le début de leur projet, certains voyageurs furent confrontés à des entraves telles que les refus des pays voisins de leur accorder des visas. Ainsi, Alfons Gabriel<sup>168</sup> et Agnes Gabriel relatent dans leurs récits de voyage leur intention première de visiter Oman et la déception ressentie suite au refus des autorités de leur accorder le droit de voyager. Ils expliquent également le changement d'itinéraire qui s'en suivit et qui les mena en Iran. Lors de leur voyage en Iran en 1933, des tensions politiques entre l'Iran et l'Allemagne les obligèrent à rester à Téhéran dans l'attente des papiers nécessaires à la poursuite de leur route<sup>169</sup>.

Gustav Stratil-Sauer fut confronté à des problèmes analogues sur le chemin vers l'Iran<sup>170</sup>. Séjournant à Trébizonde, il tenta de faire le plan de la ville, mais les autorités locales lui demandèrent de mettre fin à son travail, car elles le prirent pour un espion russe. Son compagnon de route n'obtint une prolongation de son autorisation de séjour qu'en échange du plan de la ville que Gustav Stratil-Sauer était en train de dessiner.

#### I.2.1.b Des difficultés financières : le monde de la science peu intéressé par une meilleure connaissance de l'Iran ?

Outre ces soucis d'ordre diplomatique, ce sont les scientifiques qui relèvent tous les difficultés financières liées au financement de leurs voyages, difficultés notamment attribuées à la crise des années 1930. Ils se virent dans l'obligation de chercher des financements auprès de sociétés scientifiques ou de journaux pour lesquels ils rédigèrent des articles ou de se trouver des sponsors.

---

<sup>167</sup> Christian Marchetti : « L'exploration des frontières : la Volkskunde lors de l'expédition des Balkans en 1916 ». In : Jean-Louis Georget / Gaëlle Hallair / Bernhard Tschofen : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2017, p. 205-216. Ici : 211-212.

<sup>168</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.65 : ils repartirent donc vers Bendar Abbas où ils arrivèrent le 29.12.1927. A bord du bateau ils tentèrent d'apprendre quelques rudiments de persan, langue qu'ils ne maîtrisaient pas, contrairement à l'arabe.

<sup>169</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.8.

<sup>170</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.59.

Ainsi, certains voyageurs comme Gustav Stratil-Sauer durent « vendre » leur voyage et le transformer en événement sensationnel pour pouvoir mener leurs recherches. Gustav Stratil-Sauer révéla donc le fait d'avoir été contraint de satisfaire le goût pour le sensationnel de ses lecteurs : il aurait ainsi pris la décision d'établir avec sa moto un record de vitesse sur la traversée entreprise vers l'Afghanistan. Il aurait également songé à se transformer en vitrine publicitaire afin de promouvoir les produits offerts auparavant par certaines entreprises. Ainsi, son récit confirme par-là l'imbrication déjà étroite entre la recherche scientifique et l'industrie en Allemagne, et ce dès la fin du 19<sup>ème</sup>, comme le souligne John V. Pickstone qui montre les liens entre les chercheurs allemands et l'entrepreneuriat, notamment dans le développement des établissements d'enseignement<sup>171</sup>. Gustav Stratil-Sauer consacre donc les vingt premières pages de son récit à raconter sa recherche de sponsors. En effet, il obtint le soutien de M. Köhler, chargé de l'organisation des foires de Leipzig, et du Professeur Volz, directeur de l'Institut géographique de Leipzig, mais ce soutien ne fut pas financier. Le récit rapporte son idée de se faire le représentant de différents produits que les entreprises lui offriraient en échange de publicité. Il cite ainsi les « dons » obtenus, tels des cigares, des rasoirs, un costume, un hamac, dons qu'il jugea assez insignifiants contrairement aux dons des entreprises Zeiss, Mentor et Agfa qui lui fournirent son matériel de photographie ainsi que ceux fournis par l'entreprise Lambrecht pour effectuer des mesures<sup>172</sup>. Comme il n'avait pas obtenu de fonds, il eut l'idée de transformer son expédition en challenge sportif et de réaliser la traversée vers l'Afghanistan en un temps record pour obtenir le soutien de la presse<sup>173</sup>. Dans son récit *Kampf um die Wüste*, Gustav Stratil-Sauer cite la crise économique qui les poursuivit jusqu'en Iran où l'auteur et sa femme avaient attendu à plusieurs reprises l'argent promis. Il explique le manque de financement par deux facteurs : certains n'auraient pas pu payer en raison de difficultés réelles dues à la crise économique, alors que d'autres auraient refusé malgré leurs promesses de financer le projet, ce qu'il qualifie de « gelockerte Geschäftsmoral der Krise »<sup>174</sup>. Il critique plus loin la rédaction d'un journal qui ne les aurait pas payés pour les articles et photos envoyés. Ils se décrivent donc comme

---

<sup>171</sup> John V. Pickstone : « Les Révolutions analytiques et les synthèses du modernisme ». In : Dominique Pestre (dir) : *Histoire des Sciences et des savoirs*, Tome 2, p.46.

<sup>172</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.18 et 19.

<sup>173</sup> Ibid p.24. C'est d'ailleurs ainsi qu'il obtient sa moto de l'entreprise Wanderwerke.



« trompés » et « trahis » par leurs compatriotes et obligés de mettre fin à leur troisième tentative d'exploration du Lut. A ces mensonges, il oppose l'enthousiasme des Iraniens, aussi bien de la presse que du gouvernement<sup>175</sup>. Il explique néanmoins qu'un dixième du coût du voyage aurait été financé par l'université de Leipzig, par le Ministère des Affaires Etrangères et par la Société de soutien aux Scientifiques, la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft*<sup>176</sup> dont nous avons décrit l'évolution plus haut. L'on peut donc en déduire que l'Allemagne s'intéressait aux recherches de Stratil-Sauer puisque, malgré la crise, il avait obtenu un soutien de cette organisation, mais que le soutien reçu pour la troisième expédition ne fut pas suffisant. Il impute donc ce manque de soutien à la crise économique, à une morale qui aurait évolué et l'on est en droit de se poser la question de savoir si l'auteur ne critique pas ici l'évolution de la recherche en Allemagne dans les années 1930 et corrobore ainsi les recherches de Flachowsky démontrant la volonté de l'Allemagne et d'une grande partie de cette *Notgemeinschaft* de centrer les efforts financiers sur la recherche en matière d'armement ou sur un domaine permettant à la défense militaire allemande de progresser.

Alfons Gabriel résume également ses difficultés financières liées à l'organisation de ses trois expéditions, et insiste sur le fait que sa femme et lui partirent seuls, équipés de façon spartiate (avec une « boussole et un stylo »<sup>177</sup>) car l'aide financière reçue par la *Österreichische-Deutsche Wissenschaftshilfe* et l'*Académie des Sciences de Bavière* n'aurait pas suffi pour organiser leur troisième voyage. Alfons Gabriel aurait eu du mal à réunir les fonds en économisant sur son salaire de médecin de campagne en Basse-Autriche. Il remercie donc ses amis et mentionne plus loin l'aide financière apportée finalement par l'*Académie des Sciences de Vienne* et par la *Société de Géographie de Vienne*<sup>178</sup>. Il adresse ainsi son livre à toutes les personnes intéressées par le progrès de la science et prêtes à le soutenir.

Gerd Heinrich évoque quant à lui ses soucis matériels avec moins d'amertume, mais précise tout de même avec un peu d'ironie qu'il lui manquait une seule chose avant de partir en Iran : l'argent nécessaire. Son expédition avait été

---

<sup>174</sup> Lotte et Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.15.

<sup>175</sup> Ibid, p.169.

<sup>176</sup> Ibid, p.170.

<sup>177</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.VIII.

financée grâce à ses économies personnelles, à l'aide financière accordée par son père et à celle de Lutz Heck, directeur du jardin zoologique de Berlin. Ce dernier leur avait donné comme mission de ramener une panthère d'Iran, espèce encore inconnue en Europe. Ainsi, M. Heck s'était montré plus généreux que certaines sociétés scientifiques qui lui avaient refusé un soutien matériel, comme par exemple la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft*. Gerd Heinrich regrette dans son introduction le peu d'intérêt dont firent preuve ces sociétés pour l'exploration des monts Elbourz<sup>179</sup> et semble donc confirmer que l'Iran ne constituait plus une priorité absolue dans la recherche des années 1928 à 1933 (date à laquelle parut son récit de voyage).

A l'exception de l'iranologue W. Hinz, les scientifiques mentionnent donc bien les difficultés financières et leur déception face au faible soutien des sociétés scientifiques. Mais inversement, ces critiques mettent en valeur leur persévérance et leur motivation pour découvrir de nouvelles régions de la Perse. Les récits mettent également en lumière les liens grandissant entre l'industrie et la recherche en Allemagne dès les années 1920.

## I.2.2 L'expérience de la frontière vers l'Orient

Face à ces difficultés liées à l'obtention des papiers nécessaires ou au financement, l'on comprend mieux la fébrilité dont firent preuve les voyageurs à l'approche de l'Iran. Pour de nombreux voyageurs, le récit de voyage débute avec la description du trajet vers l'Iran. Les voyageurs relatent leur impatience de voir s'approcher l'Iran, notamment lorsqu'ils sont amenés à traverser la Mer Caspienne et situent de façon personnelle la frontière entre l'Europe et l'Orient.

### I.2.2.a Astarabad

Gerd Heinrich compte les jours dans son récit jusqu'à son arrivée en Perse à bord du bateau parti de Bakou, d'autant plus que des tempêtes compliquent le voyage et que le bateau doit être immobilisé à Lankaran<sup>180</sup>.

---

<sup>178</sup> Ibid, p.XI.

<sup>179</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p. 6.

<sup>180</sup> Ibid, p. 11.

C'est à Astarabad (aujourd'hui Gorgan) que Gerd Heinrich situe la frontière entre l'Asie et l'Europe : c'est le désert qui constitue pour lui la « marque » de l'Orient avec son manque d'eau et ses couleurs rouges et grises. La première ville iranienne décrite est Bandar-e Pahlavi<sup>181</sup>, (l'actuelle Bandar-e Anzali). Contrairement au désert, cette ville le déçoit. Par ailleurs, il critique également le « Grand Hôtel » de la ville, seul endroit où ils peuvent être hébergés. Cet endroit serait miteux et pratiquerait les prix européens, sans en offrir le confort et la propreté. Ainsi, l'auteur aspire d'emblée à quitter les villes d'Iran pour retrouver les déserts loin de toute influence humaine<sup>182</sup>. La dichotomie entre les villes, symboles d'une pâle imitation de la culture européenne, et la nature pure des déserts est évidente.

#### I.2.2.b Constantinople

Gustav Stratil-Sauer décrit lui aussi dans son premier récit de voyage sa traversée vers la Perse, traversée qu'il effectue en moto et en bateau. Il décrit l'approche de l'Orient avec certains signes comme celui du manteau large que portent les femmes en Bulgarie. Pour lui, c'est Constantinople qui forme une sorte de frontière entre l'Europe et l'Orient : elle réunit le côté européen avec le quartier Péra et l'aspect oriental avec Scutari et ses mosquées. Ainsi, il la qualifie de pont entre l'Europe et l'Asie et de ville scindée en deux parties<sup>183</sup> permettant à l'étranger de ressentir cette frontière entre deux continents. Après un séjour en Anatolie où il apprend le grec et le russe, il relate son voyage en bateau vers le port de Trébizonde puis la ville en elle-même et sa tentative d'en faire les plans. Sa première déception est liée à la méfiance des autorités locales qui voient en lui un espion russe. En revanche, il nuance cette déception et relève l'accueil chaleureux réservé par la population.

#### I.2.2.c Bandar Abbas

Quant à Alfons Gabriel, ses premières impressions sont influencées par sa déception de ne pouvoir effectuer le voyage qu'il avait planifié à Oman, en raison de

---

<sup>181</sup> Ibid, p.12.

<sup>182</sup> Ibid, p.13 : L'auteur précise ainsi : « Wir brennen darauf, dies Milieu einer parodierten und verschmutzten Zivilisation möglichst schnell zu verlassen und lechzen nach der reinen Luft und Sauberkeit der von Menschen unberührten Wildnis » : „Nous n'aspions qu'à une chose : quitter cet endroit sale, parodie de civilisation, pour rejoindre la pureté et la pauvreté du désert, préservé des hommes“.

<sup>183</sup> Ibid. p.54.

difficultés liées à l'obtention des papiers nécessaires. A son arrivée à Bandar Abbas le 29.12.1927, il parle d'un atterrissage dans cette ville et mentionne la présence de maladies comme la peste et le choléra. Sa femme souffrant en outre de très fortes fièvres dans cette ville, il ne fait que critiquer la ville et confirmer les récits de ses prédécesseurs tels qu'E. Kaempfer ou PM Sykes<sup>184</sup>.

Dans le récit de son troisième voyage, il mentionne par contre son arrivée par Bandar –e Pahlevi et insiste sur les progrès entrepris dans l'infrastructure du port et des routes voisines<sup>185</sup>.

### I.3 Mise à l'épreuve et preuve de bravoure : une nature vécue comme hostile

Pour les voyageurs, les particularités géographiques de la Perse suscitent tout d'abord de l'étonnement mais aussi parfois de la crainte.

#### I.3.1 Les reliefs montagneux obstacles aux recherches

Chargé en août 1915 de prêter main forte aux « patriotes persans » dans le but d'empêcher une alliance entre les Anglais et les Russes, Schweinitz décrit son avancée depuis Bagdad jusque Kermanshah. Quittant la ville de Bagdad où il se sent en sécurité, Schweinitz dit obéir aux ordres pour affronter un destin jugé comme incertain et dangereux. Voyageant avec une caravane de 34 chameaux et de 4 camions chargés d'armement, lui et ses hommes eurent du mal à passer le col de Paitak vers Kermanshah. C'est avec admiration mais aussi avec une certaine crainte qu'il décrit l'immensité de ces monts, dont l'aridité l'avait frappé. Pour lui, ces monts avant Kermanshah sont le passage mythique emprunté par tant d'armées avant lui et de peuples en transit. Ainsi, il les compare à des dieux qui contemplent depuis des temps immémorables le combat, les pleurs et la misère des hommes essayant de les gravir pour passer à Kermanshah<sup>186</sup>.

Oskar Niedermayer, qui rejoint les troupes de Werner Otto von Hentig, tente de passer en Afghanistan. Après avoir traversé le désert de Naumid, il se trouve face

---

<sup>184</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.65.

<sup>185</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.4.

<sup>186</sup> Hans Hermann Schweinitz: *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*, p.83.

à des monts qui le séparent de l'Afghanistan. Ainsi, il définit ces monts comme la véritable frontière entre la Perse et l'Afghanistan et corrige la représentation du désert comme la frontière entre les deux pays<sup>187</sup>. Et il déplore les pertes importantes causées par le passage de ces montagnes, pertes en hommes et en animaux<sup>188</sup>.

Si les monts séparant la Turquie de l'Iran ou l'Iran de l'Afghanistan furent vécus comme entrave à la progression des soldats, comme lieux hostiles, on comprend également que les monts de l'Elbourz aient pu être craints par certains voyageurs, quand bien même ceux-ci auraient choisi de s'y rendre. Heinrich Gerd, parti pour explorer les monts de l'Elbourz, compare ceux-ci à l'Ararat, qui accueillit Noé après le déluge. Pour le géographe, cette confrontation au terrain nécessite une excellente condition physique et prouve sa volonté et son courage. Le manque de routes et le fait que les voyages soient risqués expliqueraient d'après Heinrich le fait que ces monts n'aient pas été davantage explorés<sup>189</sup>. Il remarque ainsi que dès les premiers reliefs, l'absence de chemins et la boue rendirent l'ascension particulièrement ardue. Les précipitations importantes au printemps auraient compliqué encore leur avancée, et il regrette ainsi ne pas être plus habitué à des conditions climatiques si difficiles, manque d'habitude qu'il juge très handicapant<sup>190</sup>. Pourtant, il choisit de poursuivre l'expédition et ce choix peut être expliqué par une réelle curiosité mais aussi par le désir de se distinguer de prédécesseurs, géographes de cabinet ou biologistes de laboratoire. Gaëlle Hallair rappelle ainsi le caractère « obligé » de certains itinéraires pour les géographes allemands et français et la contingence de l'exploration qu'elle qualifie de double. Cette exploration se faisait non pas comme la géographie actuelle au moyen d'observations aériennes, mais elle était une géographie « à ras-le sol », car limitée à la vision du voyageur, au regard panoramique de l'observateur<sup>191</sup>.

### I.3.2 Un climat hostile

Ce sont particulièrement les scientifiques partis avec une mission précise qui se plaignent des aléas climatiques. Dans son dernier récit de voyage, Alfons Gabriel

---

<sup>187</sup> Oskar Niedermayer : *Unter der Glutsonne Irans*, p.83.

<sup>188</sup> Ibid, p.84.

<sup>189</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.5.

<sup>190</sup> Ibid, p.34.

répète ainsi la nécessité absolue de bien connaître l'influence des climats sur le désert du Kévir, afin de pouvoir mener à bien une expédition<sup>192</sup>.

### I.3.2.a Les chaleurs extrêmes et leurs conséquences

Si Walter Hinz souligne au début de son récit son intention de ne pas s'étendre sur les désagréments causés par la chaleur pour ne pas ennuyer le lecteur<sup>193</sup>, tous les autres scientifiques expliquent les sacrifices qu'ils durent faire pour poursuivre leur quête par les chaleurs extrêmes de l'Iran. Il faut remarquer ici que tous les voyageurs furent surpris par les conditions climatiques malgré leurs connaissances théoriques du climat.

Les contraintes liées à leurs missions obligèrent effectivement Alfons Gabriel et les autres scientifiques à voyager de jour, au moins en partie, afin de pouvoir effectuer des relevés et observer la faune et la flore. Ils se distinguent donc de ce fait du reste de la population, habituée à voyager de nuit pour éviter les chaleurs les plus extrêmes. Gerd Heinrich remarque ainsi que même le long des côtes de la Mer Caspienne, la chaleur était insupportable, contrairement à ce qu'il attendait. Son désir de pouvoir observer les animaux l'amena pourtant à essayer de supporter la chaleur le jour<sup>194</sup>. Les scientifiques adoptent donc un comportement différent des habitants et parfois dangereux, qui cèdent à leur désir de pouvoir observer le terrain de façon précise. Au début de son récit, il semble ainsi vouloir expliquer aux lecteurs l'importance d'être bien accompagné lors du voyage en Iran et compare la Perse à l'enfer<sup>195</sup>. Les plaines de l'Elbourz n'échappent pas à cette règle, la chaleur y aurait été insupportable. Il n'y a guère que les forêts des monts Elbourz qu'Heinrich ressentit comme agréables pour leurs températures clémentes<sup>196</sup>. Le récit de voyage se fait donc le récit des difficultés vécues par le voyageur mais aussi un recueil de conseils à destination des lecteurs. Alfons Gabriel fait la même constatation dans son premier récit de voyage : il commente les températures à Bandar Abbas et utilise

---

<sup>191</sup> Gaëlle Hallair : « Le terrain dans les carnets et les photographies des géographes français et allemands ». In : Jean-Louis Georget / Gaëlle Hallair / Bernhard Tschofen (dir) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*, p.89-112. Ici : p.96.

<sup>192</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.27.

<sup>193</sup> Walter Hinz : *Iranische Reise. Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien*, p.13.

<sup>194</sup> Ibid, p.75.

<sup>195</sup> Ibid, p.5.

<sup>196</sup> Ibid, p.71.

également l'image de l'enfer pour qualifier la ville<sup>197</sup>. Ayant planifié leur voyage en mai et début juin, Alfons Gabriel est obligé de l'abrégé et de renoncer à explorer le désert du Lut au nord de Bam, ce qu'il rappelle plein d'amertume dans son deuxième récit<sup>198</sup>. Et le relevé effectué à 74°C alors qu'ils étaient à la recherche de Baloutchab à 14h donne une idée des températures peu habituelles qui les forcèrent à renoncer à une expédition plus longue<sup>199</sup>.

Une autre image utilisée par les voyageurs pour désigner le désert est celle d'un monstre qui tuerait ses voyageurs venant à s'égarer. Alfons Gabriel, pourtant habitué au désert, personnifie ainsi le désert en l'appelant « méchant désert » et en évoquant ses victimes<sup>200</sup>. Cette image du monstre est reprise par Gustav Stratil-Sauer, alors fermement décidé à explorer le désert du Lut avec sa femme à partir de Zahedan, malgré l'été déjà avancé<sup>201</sup>. Contre l'avis de la population locale qui jugea l'entreprise insensée, ils partirent avec 150 litres d'eau mais durent abandonner leur expédition car ils n'étaient pas parvenus à refroidir le moteur de leur véhicule et qu'aucun instrument de mesure n'avait résisté (alors que leurs thermomètres étaient conçus pour résister jusqu'à des températures de 80°C) à la chaleur de Nostarabad. Il décrit l'état de semi-inconscience dans lequel il se trouvait à cause de la chaleur du Lut et compare cet état à celui qu'il avait déjà expérimenté pendant la guerre<sup>202</sup>.

Pour que les lecteurs puissent se faire une idée des conséquences des chaleurs extrêmes, certains auteurs utilisent dans leurs récits des croyances locales. Ils tentent ainsi de montrer les conséquences sur la santé ainsi que les hallucinations vécues. Alfons Gabriel explique ainsi dans son deuxième récit à propos du désert du Rig'e Djinn<sup>203</sup>, que celui-ci créait des créatures étranges, des esprits, qui cohabitaient dans la tête des habitants avec leur dieu unique. Il parle ainsi de mirages des sens dus à plusieurs causes. Pour expliquer ces hallucinations de façon plus rationnelle, il évoque tout d'abord les formes bizarres des parois rocheuses qui ressemblent à des grillages ou à des colonnes. Des constructions en argile se forment qui font penser à des villes mortes. Des effets de lumière (« Luftspiegelungen ») donnent l'impression

---

<sup>197</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.69 . « ein persisches Sprichwort meint, dass dann zwischen der Hölle und Bandar Abbas die Entfernung bloß die Breite eines Daumens betrage ».

<sup>198</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.2.

<sup>199</sup> Ibid, p.204.

<sup>200</sup> Ibid, p.206.

<sup>201</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.157.

<sup>202</sup> Ibid, p.168.

<sup>203</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.63.

que les montagnes flottent dans les nuages. Il évoque aussi les bruits étranges dans cet environnement : tempête, tonnerre... qui font un bruit particulier dans le désert. Ces phénomènes angoissaient tout le monde, même les plus aguerris et les plus courageux, désarçonnés par l'image des dunes qui bougeaient telle une mer. Alfons Gabriel reprend aussi les dires d'autres voyageurs qui évoquent des bruits particuliers et la peur panique que ressentent les voyageurs à l'idée de ne plus pouvoir sortir du désert. Les gens en devenaient fous et il cite comme exemple le compagnon de Sven Hedin nommé Ali Murad, (connu d'après lui des lecteurs de *Zum Land nach Indien*) qui aurait perdu la vie<sup>204</sup> à cause d'un accès de folie. Gustav Stratil-Sauer parle aussi de cette folie qui s'empare de voyageurs dans les déserts<sup>205</sup>. Selon lui, la réticence des nomades à les conduire dans le désert n'était pas due à de la superstition ou à de la peur. Cette évocation du diable provenait d'une véritable connaissance du milieu et de ses dangers et avait pour but de mettre en garde quiconque s'aventurait dans les déserts. Ces guides avaient vu en effet un grand nombre de leurs amis, guides de caravanes, ne pas revenir, ce qui expliquait leur crainte. Il rappelle également la différence entre la situation des Allemands pendant la guerre qui avaient de très nombreux chameaux et qui pouvaient se permettre d'en perdre un, et la sienne. Lui-même n'avait qu'une seule voiture : en cas de panne, ce serait la fin.

La connaissance du désert rapproche donc ici les voyageurs européens des nomades. Surpris par les températures extrêmes, les voyageurs dépendent tout d'abord du bon vouloir des guides, toujours prudents, et les scientifiques sont souvent contraints de renoncer à leurs entreprises, peu raisonnables lorsque les expéditions ont lieu en été.

### I.3.2.b L'absence de nourriture et d'eau

Le frein le plus important à la découverte du pays et de ses habitants demeure, outre la chaleur, le manque d'eau et de nourriture dans les déserts. Ce facteur influence l'exploration du désert par les voyageurs européens et détermine toute la progression sur le terrain. Tous les voyageurs relatent les privations qu'ils subissent lors de leurs expéditions. Alfons Gabriel remarque donc que les Iraniens

---

<sup>204</sup> Ibid, p.66.

<sup>205</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.52.



mettaient toute leur énergie à trouver une seule chose : de l'eau<sup>206</sup>. Il explique d'ailleurs sa prise de conscience de la valeur de l'eau lors d'une marche dans le désert près de Bam et se moque de sa propre naïveté. Pour ce qui est des points d'eau, les voyageurs se fient aux cartes, notamment à celle de Stahl ou de Hedin, ainsi qu'aux connaissances de leurs guides ou aides nomades.

Les voyageurs décrivent les difficultés rencontrées malgré les précautions prises. Ils expliquent ainsi que les points d'eau répertoriés étaient souvent asséchés ou que l'eau était si chaude et si salée que même les chameaux ne pouvaient s'y désaltérer<sup>207</sup>. Or, la survie des voyageurs dépendait de celle des animaux. Il est donc intéressant de voir une troisième dépendance dans les explorations menées avec des caravanes : outre la dépendance liée à la nécessité de trouver des points d'eau, et la dépendance des voyageurs de leurs guides, les explorateurs sont également dépendants de leurs bêtes. Dans le Kévir, Alfons Gabriel<sup>208</sup> constate que les points d'eau et le pâturage sont moins faciles à trouver que ce qu'ils espéraient.

La difficulté de trouver de l'eau dans certaines régions pousse donc certains à changer leur itinéraire ou à renoncer à leurs explorations. Ainsi, Alfons Gabriel renonça en octobre 1933 à l'exploration de la montagne Murghabkuh dans le désert du Lut car il n'était pas parvenu à trouver de l'eau. Le voyageur décrit rétrospectivement l'abattement qu'il ressentit après avoir perdu une journée entière à la recherche d'eau et la peur de la mort, si proche, puisqu'un détour de quelques heures aurait pu leur coûter la vie<sup>209</sup>. Cette expérience de la proximité de la mort, il la relate également à son arrivée à Dej Alm le 22 octobre 1933, comme bilan de cette traversée. Tous les voyageurs traversant le désert auraient à combattre pour leur survie et joueraient avec ces limites<sup>210</sup>.

Cette expérience de leurs limites personnelles sembla donc les voyageurs à se redéfinir et à apprécier différemment le fonctionnement des habitants et leur

---

<sup>206</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.198 « Alle Energie und Mühe, die der Perser aufzuwenden vermag, gilt der Auffangung und Beschaffung von Wasser »

<sup>207</sup> Ibid, p.198.

<sup>208</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.52.

<sup>209</sup> Ibid, p.208.

<sup>210</sup> Ibid, p.225 : „Fast stets kämpfen die Gemeinwesen in der Wüste schwer um ihren Bestand. Meist an der Grenze der Lebensfähigkeit sind sie rasch dabei, unterzugehen“. „Dans le désert, les êtres vivants mènent un combat difficile pour leur survie. Ils sont souvent à la limite entre la vie et la mort et peu leur en faut pour sombrer“.

pugnacité. Les voyageurs confrontés aux conditions extrêmes et à l'absence d'eau prennent conscience de leur dépendance à bien des égards.

Cette question de l'eau et de la nourriture reste d'ailleurs problématique, quel que soit le mode de déplacement des voyageurs. En effet, même Gustav Stratil-Sauer qui se déplace en voiture, fait l'expérience de la soif. Parti pour faire des prélèvements de sols et dessiner des cartes aussi précises que possible, Gustav Stratil-Sauer avait envisagé de se suicider avec des médicaments que le couple avait apportés, se sentant pris au piège par le désert. Il décrit les questions qu'il se posa et le tabou que le couple s'était imposé, afin de ne pas sombrer dans le désespoir, de ne jamais aborder le problème de l'eau et de la soif<sup>211</sup>. L'auteur précise d'ailleurs qu'un mollah leur avait déconseillé de partir à cette saison et avait qualifié l'entreprise de suicide.

Par ces épreuves, les voyageurs redéfinissent leurs systèmes de valeurs et sont forcés de comprendre les priorités des habitants. D'ailleurs, toute forme de civilisation leur paraît luxueuse à leur retour du désert. Gustav Stratil-Sauer<sup>212</sup> constate ainsi un changement dans sa façon d'appréhender la ville de Zahedan qu'il jugeait avant son deuxième voyage dans le Lut comme dépourvue de charme. Il la qualifie à son retour de paradisiaque. Alfons Gabriel rapporte quant à lui qu'au mois de mai 1933, il fut émerveillé par les céréales, les fleurs et l'eau douce dans la région de Khosrabad après avoir vécu dans le désert du Kévir. Il qualifie à présent d'« étrange » le fait que l'eau douce ne soit plus considérée comme le bien le plus précieux par les habitants de Khosrabad<sup>213</sup>.

Ainsi, ces voyageurs changent leur façon d'appréhender la « civilisation » et se rapprochent de la façon de réagir des habitants du désert, et ce par la force des choses. Même si les auteurs n'expriment pas explicitement le désir d'aller à la rencontre des habitants, ils se rapprochent d'eux en raison des difficultés naturelles

---

<sup>211</sup> Ibid. p.120.

<sup>212</sup> Lotte et Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.153.

<sup>213</sup> Alfons Gabriel: *Durch Persiens Wüsten*, p. 130 : L'auteur y précise que personne à présent n'avait plus sur lui comme bien le plus cher une gourde en peau de chèvre remplie d'eau et que l'eau douce n'était plus un bien rare. Il conclut que tout cela lui était bien étrange : „niemand hatte als kostbarstes Gut einen Ziegenschlauch mit Wasser bei sich. Süßes Wasser war keine Seltenheit mehr. Wie fremd war dies!“

rencontrées dans leurs expéditions. Il se crée ainsi une connivence et une dépendance dans ces expéditions scientifiques qui ne relève pas de l'échange scientifique mais plus d'un partage du combat pour la survie.

### I.3.3 Les maladies, des entraves aux recherches

La maladie dont tous les scientifiques se plaignent est la malaria, transmise par les moustiques, notamment dans les plaines de l'Elbourz. Cette maladie, pourtant connue des Européens, a des conséquences graves sur les voyageurs l'ayant contractée.

Certains auteurs expliquent tout d'abord leurs stratégies pour se tenir à l'abri de la maladie et leur naïveté de s'être crus intouchables. Gerd Heinrich détaille les doses journalières de 0,3 g de quinine par personne, nécessaires pour combattre la maladie<sup>214</sup> et note que la malaria avait frappé tous les participants à l'exception de sa femme. La maladie avait de ce fait entamé leurs forces et leur motivation de « conquérir le monde »<sup>215</sup>. Gerd Heinrich prouve ainsi que malgré les médicaments européens, certaines maladies demeuraient résistantes et que celles-ci remettaient la toute-puissance de la médecine européenne en question. L'auteur explique avoir cru mourir et avoir donné des instructions à sa femme afin qu'elle sache comment réagir après sa mort. Finalement, il aurait été transporté en avion à Téhéran et soigné par le docteur de l'ambassade d'Allemagne. Le tribut payé pour explorer la Perse et faire avancer la science paraît donc assez lourd à Gerd Heinrich, qui dit y avoir laissé de l'argent mais aussi sa santé<sup>216</sup>.

Pour Alfons Gabriel, cette expérience de la malaria lui fit également craindre la mort, ce qu'il évoque dans son troisième récit en parlant de leur séjour à Hudian du 1 au 9 mai 1937<sup>217</sup>. Médecin, il dut cependant reconnaître la gravité de la maladie et l'impuissance des êtres humains face à elle.

Dans un récit plus tardif, Lotte Stratil-Sauer évoque comme les autres voyageurs les ravages de la malaria dont souffrait son mari et leur impuissance à la combattre. Aucun médicament n'avait réussi à le soulager. De plus, l'accès aux soins

---

<sup>214</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.71.

<sup>215</sup> Ibid, p.131.

<sup>216</sup> Ibid, p.158.

était compliqué, puisque le premier médecin se trouvait à Birjand, à cinq jours de marche<sup>218</sup>. Après avoir critiqué le fait que leur trousse de secours ne contenait pas de médicament efficace, Lotte décrit et critique les réactions des habitants tentant de les aider. Les moyens envisagés semblent lui avoir paru ridicules et elle cite tour à tour l'opium, ou les tentatives faites pour chasser le « mauvais œil », tenu pour responsable de la maladie. Elle fait d'ailleurs la comparaison entre cette croyance en le mauvais œil et la croyance en les sorcières en Allemagne et en arrive à regretter que les Iraniens, par ailleurs si intelligents et cultivés, n'aient pas observé de façon plus raisonnée les maladies les frappaient. Elle l'explique par le fait qu'ils s'en remettraient à leur destin sans chercher de cause à la maladie. Finalement, le seul remède accepté par Gustav Stratil-Sauer avait été un verre de thé avec du sel du désert, remède utilisé par les nomades baloutches.

### I.3.4 La nature à l'état sauvage

#### I.3.4.a Des cartes peu renseignées

Malgré les cartes que les voyageurs possédaient, de très nombreux endroits n'y étaient pas répertoriés et les voyageurs devaient donc faire un travail de prospection particulièrement difficile, la proximité de la mort étant toujours présente. Gerd Heinrich s'orienta avec les cartes souvent incomplètes de Stahl, datant du 19<sup>ème</sup> siècle, et cela s'était avéré ardu, notamment dans les montagnes de l'est du Damâvand, vers Astarabad<sup>219</sup>. Pour s'orienter, Gerd Heinrich consulta la population locale, mais se sentit particulièrement vulnérable dans cette nature qu'il jugeait coupée de tout et de tous. Le voyageur européen avoue avoir noté son avancée au fur et à mesure en inscrivant par précaution le nom des villages et endroits traversés sur un papier, conservé précieusement dans sa boîte de cartouches. Il avait en effet eu peur de s'égarer, particulièrement dans la région de Mazandaran, pour laquelle il ne possédait aucune carte<sup>220</sup>. Une difficulté supplémentaire était celle d'appréhender

---

<sup>217</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.106. cf également Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.129.

<sup>218</sup> Lotte et Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.97.

<sup>219</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.90.

<sup>220</sup> Ibid, p.103.

les distances, mesurées en Iran en Farsach. Les indications des habitants se révélaient parfois peu fiables et les distances étaient sous estimées.

Dans son premier voyage, Alfons Gabriel et son épouse<sup>221</sup> regrettent aussi la mauvaise qualité des cartes dans la région du Daristan en mai 1928. Ils se retrouvent sans aucun point de repère et doivent se fier entièrement aux Persans qui les accompagnent. L'auteur cherche donc à compléter ces cartes et critique ses prédécesseurs. En effet, Alfons Gabriel cite, notamment dans son premier récit de voyage, de nombreux voyageurs l'ayant précédé. Parmi les références, il nomme Sven Hedin, PM Sykes, O. Niedermayer, E. Zugmayer et Hugo Grothe<sup>222</sup> ou encore les géographes E. Banse<sup>223</sup> et Gustav Stratil-Sauer<sup>224</sup>. Il insiste pourtant sur la nécessité de compléter les connaissances fournies par ses pairs et explique son intention d'améliorer ces cartes<sup>225</sup>. Pour se repérer dans le désert du Kévir, Alfons Gabriel emporte donc les cartes de Sven Hedin, de CE Steward et de Mac Gregor, et précise toutefois que les voies suggérées par les Anglais pour traverser le désert du nord au sud ne pouvaient être les bonnes<sup>226</sup>. A la fin de son second récit, Alfons Gabriel évoque<sup>227</sup> deux hommes qui s'étaient égarés dans le sud-est du désert du Lut près de Neh, alors que Gabriel était parvenu à s'orienter sur ce même chemin et à traverser le désert. Souligner les défauts des cartes pouvait donc être aussi une façon de mettre en valeur l'exploit qu'il avait réalisé car il ne s'était pas égaré dans les déserts et avait rectifié les tracés des chemins et les points d'eau. On peut également en conclure que les récits de voyage renvoient ici à une circulation des savoirs dans ce que Gaëlle Hallair nomme « un désir d'émulation, voire de concurrence » entre les écoles de géographie<sup>228</sup>. Nous souhaitons par ailleurs préciser que ces récits de voyage étaient lus du grand public et que c'était également une façon pour leurs auteurs de se poser en « référence » aux yeux de leurs lecteurs.

---

<sup>221</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.203.

<sup>222</sup> Ibid p. 144 et 244.

<sup>223</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.5.

<sup>224</sup> Ibid, p.29.

<sup>225</sup> Ibid, p.12.

<sup>226</sup> Ibid, p.192.

<sup>227</sup> Ibid, p.226.

### I.3.4.b Des chemins dangereux et impraticables

D'ailleurs même les chemins répertoriés s'avèrent souvent dangereux et presque impraticables. Les auteurs expliquent tous avoir marché sur des chemins aux ascensions particulièrement difficiles, souvent praticables uniquement par des montagnards expérimentés, ce qu'ils ne sont pas forcément, comme par exemple pour Alfons Gabriel dans le Bashakard<sup>229</sup>. Et même pour les habitants habitués aux reliefs, ce chemin n'est pas sans danger, précisent les auteurs, comme s'ils avaient cherché à justifier leur sentiment de peur. Dans le désert du Kévir entre Aroussan et Turud, Alfons Gabriel décrit le passage difficile des chameaux qui risquent de s'enfoncer dans le sol marécageux et il parle d'heures passées à essayer de trouver un stratagème pour leur faire traverser le marécage. Ils avaient ainsi recouvert le sol avec de l'argile séché, placé des toiles de tentes et enchaîné les chameaux. Ils leur avaient même bandé les yeux pour qu'ils aient moins peur. Les attirer avec des coupelles d'eau pour les faire avancer était aussi quelque chose qu'ils avaient tenté. L'auteur décrit la réussite de la traversée après 18 heures d'effort et la fierté en résultant. Il explique également qu'en l'absence de chemin reconnaissable, ils avaient dû se repérer aux traces des animaux et gravir des montagnes comme le Kuh-e Ali pour pouvoir observer le relief et tenter de voir un passage possible. Cette vue panoramique leur avait également permis d'apercevoir des endroits si reculés que personne ne les avait foulés : il observe alors un sol avec un motif de coudes et de serpentins très étranges<sup>230</sup>.

Les chemins du désert du Lut sont également décrits comme étant souvent semés d'embûches, et la croûte de sel comme pouvant céder à tout moment, ce qui se produit entre Khur et Ispendiar. Ces chemins seraient connus pour être dangereux, et les auteurs se fient pour cela aux dires des habitants. La peur semble être le sentiment qui habite Gustav Stratil-Sauer et sa femme, car ils ne savent pas s'ils vont sortir du désert vivants<sup>231</sup>. Ils s'aperçoivent finalement que la nuit, le sol est

---

<sup>228</sup> Gaëlle Hallair : « Le terrain dans les carnets et les photographies des géographes français et allemands ». In : Jean-Louis Georget / Gaëlle Hallair / Bernhard Tschofen (dir) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*, p.104.

<sup>229</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.112.

<sup>230</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.114.

<sup>231</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.34.

plus ferme, et cela leur permet de sortir du piège du désert car la voiture peut progresser.

Les récits de voyage des scientifiques font donc tous le tableau des difficultés traversées par les auteurs, que ce soit d'ordre diplomatique ou financier, ou des embûches dues à une nature perçue comme sauvage, indomptable et hostile. Cette expérience de la nature échappe au contrôle des scientifiques et les rapproche des populations nomades vivant en Iran, car les scientifiques expérimentent leurs limites en tant que chercheurs et Européens, peu habitués aux contraintes climatiques et confrontés régulièrement à la proximité de la mort.

S'adressant à un public non scientifique, l'on peut penser que le fait de relater ces dangers soit pour les auteurs une façon de mettre en avant leur courage et leur ténacité afin que leur récit connaisse un plus grand succès auprès du public avide de sensationnel, comme l'avait précisé Gustav Stratil-Sauer, mais il paraît évident que ces expéditions nécessitent effectivement une volonté affirmée de dépasser ses limites et de découvrir de nouvelles contrées. Par ailleurs, il est frappant de retrouver une description systématique des points culminants rejoints pour dominer le désert et avoir une vue panoramique du paysage. Cette accession à une certaine altitude permet au voyageur d'avoir le sentiment de maîtriser l'espace en s'en extrayant et de pouvoir acquérir de nouvelles connaissances grâce à une meilleure visibilité. Ce sentiment de dominer l'espace n'est pas sans rappeler le désir de se l'approprier et nous renvoyons ici aux réflexions de Bernhard Tschofen quant à la nécessité d'une praxéologie des disciplines pensant l'espace afin de mieux comprendre l'appréhension de l'espace et les modes de circulation des savoirs sur l'espace, notamment au regard des recherches postcoloniales<sup>232</sup>.

---

<sup>232</sup> Bernhard Tschofen : « Réflexions sur l'épistémologie de l'espace ethnographe européen ». In : Jean-Louis Georget / Gaëlle Hallair / Bernhard Tschofen (dir) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*, p.23-30. Ici p.29.

## II. La nature comme objet de fascination

Malgré ce sentiment de crainte nourri par de nombreuses difficultés et l'expérience de leurs premières limites en tant qu'Européen ou en tant qu'humain, les voyageurs choisissent donc de poursuivre leur route pour découvrir le pays. Alfons Gabriel note d'ailleurs que ces difficultés, loin de dissuader les voyageurs, ne leur font qu'apprécier davantage le fait d'avoir « conquis » un pays. Il emploie le verbe « bezwingen » qui traduit bien la notion d'effort mais aussi le fait de devoir forcer un peu leur progression. Ce verbe indique également qu'il personnifie l'Iran qu'il aurait voulu conquérir même par la force ...<sup>233</sup>.

### II.1 La fascination de l'inconnu : Buts des voyages annoncés dans les prologues

Dans leurs prologues, les voyageurs partis dans un but scientifique, expliquent tous l'attrait que représentent la nature et la civilisation iraniennes et tentent par-là d'attiser la curiosité des lecteurs. En expliquant leur rôle de chercheurs, ils donnent également de précieuses indications sur la façon dont ils se positionnèrent par rapport à leurs pairs européens et aux Iraniens, et également sur la vision qu'ils avaient de leur rôle de chercheur et écrivain.

#### II.1.1 Mise en scène des auteurs : scientifiques ou écrivains ?

Les prologues sont tout d'abord une indication pour le lecteur sur la façon des voyageurs de se présenter et de se définir soi-même, puisque les auteurs se trouvent être au croisement de deux activités : celle de scientifiques, biologistes, géographes ou historiens, et celle d'écrivain. L'on pourrait ajouter à cela une troisième catégorie, celle du voyageur.

Gerd Heinrich commence dans son récit par rappeler l'importance des personnes qui l'ont accompagné, c'est-à-dire sa femme et son ami médecin, pour

---

<sup>233</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten* : L'auteur précise que „plus les dangers à explorer un pays sont grands, plus ce pays en devient précieux“ : « Je mehr Gefahren es gekostet hat, ein Land zu bezwingen, desto wertvoller wird es » : p.95.



expliquer ensuite la distribution des rôles. Chargé à la fois de chasser et de mener ses activités de recherches, il prit en charge l'ensemble de l'organisation de l'expédition dans les monts de l'Elbourz. Il précise aussi avoir étudié le persan avant leur départ<sup>234</sup>. Pour ce qui est de la langue persane, Jürgen Osterhammel rappelle l'importance de son essor au 19<sup>ème</sup> siècle comme langue administrative et commerciale et précise qu'elle fut utilisée bien au-delà des frontières de l'Iran. En revanche, il explique que cette langue fut bientôt supplantée par l'anglais<sup>235</sup> de par la proximité de l'Inde. Il rappelle également l'importance d'étudier l'évolution des langues afin de mieux cerner l'évolution des sciences. Maîtriser le persan était pour un Européen un signe d'érudition au 19<sup>ème</sup> siècle, mais cette langue n'aurait jamais supplanté l'acquisition du latin ou du grec. L'on peut donc supposer que si Gerd Heinrich avait fait l'effort d'apprendre le persan, c'était d'une part parce que les philologues du début du 20<sup>ème</sup> siècle étaient peut-être plus nombreux qu'aujourd'hui à maîtriser cette langue, mais que d'autre part il désirait pouvoir entrer au contact des populations iraniennes sans passer par un traducteur. Gerd Heinrich, ornithologue de formation, insiste également sur la diversité des tâches lui incombant pendant le voyage, notamment sur le côté plus matériel du voyage et sur le partage des tâches. Il apparaît donc non seulement comme théoricien, détenteur d'un savoir mais aussi comme technicien et linguiste.

Walther Hinz se présente de façon plus « académique » : il met en avant ses recherches antérieures sur l'histoire de la Russie. Il se définit en tant que scientifique en rappelant sa fonction de directeur du séminaire d'études du Proche Orient à l'université de Göttingen ainsi qu'au travers de ses connaissances portant sur la Russie, mais aussi sur plusieurs millénaires de l'histoire de l'Iran<sup>236</sup>.

Alfons Gabriel, médecin de profession, se définit dans les trois récits de voyage comme scientifique, mais l'on note une évolution de la perception de sa fonction. Dans son premier récit, il emploie le terme de sciences naturelles pour évoquer son domaine de recherches, et indique que son récit de voyage fut constitué grâce à son journal et à celui de sa femme. Il se place pourtant dans les traces du professeur Drygalski, géographe « mondialement connu », et insiste sur le soutien

---

<sup>234</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.6.

<sup>235</sup> Jürgen Osterhammel : *Die Verwandlung der Welt : Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*. München : Beck, 2009, p.1109.

<sup>236</sup> Walter Hinz : *Iranische Reise. Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien*, p.7.

qu'il leur apporta à lui et à sa femme. Alfons Gabriel se définit tout d'abord de façon très modeste comme scientifique amateur, puis corrige cette affirmation en rappelant le crédit accordé à son travail par Drygalski, scientifique reconnu<sup>237</sup>. Pour son deuxième récit de 1934, Alfons Gabriel le place du côté de la science et insiste sur le côté désintéressé de sa recherche, démarche qui contraste d'après lui avec la recherche du gain commune à cette époque. Il se voit sur les traces de Humboldt et loue par là le côté plus scientifique que « vendeur » de son récit. Il revendique ainsi sa qualité de scientifique plutôt que d'écrivain à succès<sup>238</sup>. Il se place pour ce faire en porte à faux avec les partisans du progrès en expliquant ne pas avoir voyagé ni en voiture rapide ni en avion et ne pas avoir emporté de caméra. Il précise avoir voyagé comme les habitants de l'Iran avec boussole et crayon en observant, collectionnant et analysant ce qu'il trouvait afin de mieux appréhender l'esprit des différentes régions traversées et de fixer les couleurs et les formes des paysages rencontrés. Il critique ainsi directement son contemporain Gustav Stratil-Sauer qui choisit de se déplacer en voiture. Son moyen de déplacement avait été la caravane de chameaux, moyen de transport qu'il appréciait pour son côté poétique<sup>239</sup>.

Son troisième récit de voyage le définit en revanche davantage comme voyageur, marqué par ses expériences personnelles dans le désert. Il avoue ainsi ne pas chercher à vouloir exclure de son récit de voyage l'expérience personnelle et cite les effets du désert sur son âme, son « Gemüt »<sup>240</sup>. Si l'on considère que ce récit de voyage fut rédigé sous le national-socialisme, l'évolution des récits d'Alfons Gabriel est frappante. Il se définit tout d'abord comme scientifique amateur sous la houlette d'un professeur de renom, pour se placer dans un second temps comme scientifique à part entière, fier d'affirmer son indépendance dans ses méthodes de recherches, puis finit par insister sur l'enrichissement que lui apportèrent ses rencontres avec des Iraniens. Il apprécie donc finalement la proximité entre lui et les « étrangers », dont il paraît plus proche que du gouvernement national-socialiste.

Pour son premier récit daté de 1927, Gustav Stratil-Sauer se présente quant à lui comme géographe trentenaire mais ajoute que son récit ne se veut pas le miroir de ses observations scientifiques, parues à d'autres endroits. Il veut partager comme

---

<sup>237</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.VII.

<sup>238</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.IX.

<sup>239</sup> Ibid, p.VIII.

<sup>240</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.XI.

écrivain ses expériences humaines et adresse son récit à l'être humain et à tout un chacun<sup>241</sup>. Par ailleurs, dans un premier chapitre, il se définit comme jeune scientifique désireux de ne pas suivre les dogmes enseignés par les scientifiques confirmés de l'université. Pour lui, la vraie science serait inévitablement une science expérimentale<sup>242</sup> et il se place ainsi comme porteur d'un renouveau scientifique désireux de briser les chaînes scolastiques. Pour son second récit publié en 1934, le prologue et la postface sont signés par Gustav Stratil-Sauer. En revanche, certains chapitres sont signés par sa femme. Le livre reprend ses tentatives d'explorations, au nombre de cinq de 1931 à 1933, et Gustav Stratil-Sauer explique que ce livre n'apportera pas les résultats de ses recherches mais qu'il sera focalisé sur le côté humain de leurs cinq voyages dans le désert. Il se perçoit donc plutôt comme écrivain qui pense pouvoir apporter quelque chose de son expérience de vie aux lecteurs, et rappelle le combat mené dans le désert et le « pays de nulle part »<sup>243</sup>. Il offre ainsi une vision plus « romantique » de sa mission et se présente comme quelqu'un qui a bravé des dangers et fait preuve d'une volonté de fer pour affronter le destin et surmonter les difficultés rencontrées avant ce qu'il nomme « l'assaut ». Gustav Stratil-Sauer se veut donc le successeur de Humboldt, rentré en héros après avoir gravi le Chimborazo, un volcan d'Equateur, et dont les carnets de voyage, les collections et l'état de santé amoindri furent autant de preuve de son courage<sup>244</sup>. Il juge également utile de se positionner en tant que scientifique et non seulement en tant qu'aventurier courageux, car il note que ce récit pouvait profiter à des spécialistes<sup>245</sup> puisqu'il traitait de contrées peu ou pas connues.

Aucun auteur ne renonce donc entièrement à se définir comme scientifique, comme s'il recherchait par-là à conférer de la valeur à son récit, même après avoir précisé qu'il ne s'agissait pas d'un catalogue d'observations scientifiques. On voit donc clairement que la dualité entre les sciences de la nature et les humanités demeure dans les esprits, mais que, contrairement au 19<sup>ème</sup> siècle, les sciences de la nature ne sont plus sous la domination des humanités, ce contre quoi le botaniste Hugo von Mohl s'était battu, notamment avec l'édification d'une faculté spécifique

---

<sup>241</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.20.

<sup>242</sup> Ibid, p.15.

<sup>243</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.7.

<sup>244</sup> Sabine Höhler : « Inventorier la terre ». In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil Raj et H. Otto Sibum. Paris, p.168.

<sup>245</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.7.

pour les sciences de la nature, inaugurée le 29.10.1863 à Tübingen<sup>246</sup>. Il reprochait à la Prusse de cantonner les sciences de la nature à un rôle subordonné et de se vouer entièrement à la promotion de l'idéal grec par le biais du Gymnasium, au lieu de développer les sciences de la nature, la médecine et d'admettre une part d'empirisme dans les sciences<sup>247</sup>. Nos scientifiques, qu'ils soient médecins, historiens, biologistes ou géographes insistent sur leur qualification scientifique plutôt que sur leur rôle d'écrivain, même si l'on voit un certain glissement chez Alfons Gabriel qui préféra mettre en valeur les aspects plus humains et philosophiques de son troisième récit. La science était donc bien devenue une fierté nationale, voire un critère de puissance, comme le précise Wolf Feuerhahn qui cite pour exemple le développement des expositions universelles et congrès internationaux au cours du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>248</sup> alors que Jürgen Osterhammel évoque « l'autorité » qu'avait acquise la science à la veille de la Première Guerre mondiale en Europe<sup>249</sup>.

## II.1.2 Les buts de leurs expéditions scientifiques : destinations et motivations

Pour Walther Hinz, iranologue, le but avoué en 1938 est d'explorer l'Iran, son histoire, sa culture, son économie et ce qu'il nomme « völkisches Leben ». Il avoue avoir eu envie de découvrir de plus près les changements politiques de l'Iran de Reza Shah pour ne pas avoir des connaissances uniquement théoriques de par ses lectures, qu'il qualifie de lectures « arides » (« trockenem Bücherstudium »). Il insiste sur sa volonté de comparer l'Iran de Reza Shah avec l'histoire de l'Iran vieille de trois millénaires. De plus, il souligne d'emblée les liens communs qui unissent l'Iran et l'Allemagne sur le plan économique et culturel, sans préciser toutefois ses propos<sup>250</sup>.

Pour ce qui est des géographes ou des biologistes, ils affirment dans leurs récits que les expéditions devaient leur permettre de découvrir de nouvelles contrées, non explorées ou peu connues. On remarque donc ici la proximité entre la

---

<sup>246</sup> Hans Feuerhahn : « Partages politiques des savoirs ». In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil Raj et H. Otto Sibum. Paris, p.101 et 102.

<sup>247</sup> Ibid, p.104.

<sup>248</sup> Ibid, p.108.

<sup>249</sup> Jürgen Osterhammel : *Die Verwandlung der Welt*, p.1107.

<sup>250</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.16.

géographie et les sciences naturelles, puisque aussi bien Alfons Gabriel que Gustav Stratil-Sauer ou encore Gerd Heinrich firent des coupes des régions étudiées. Cette méthode, rappelle Gaëlle Hallair, provient des botanistes et des écologistes qui recensaient les formes végétales et animales selon un itinéraire linéaire<sup>251</sup>. Les géographes allemands utilisaient cette méthode au début du 20<sup>ème</sup> siècle pour observer, visualiser et expliquer un terrain. Et il est d'ailleurs frappant de constater que les récits de voyage mêlent les relevés topographiques aux analyses des sols, que les voyageurs rapportèrent tous des échantillons d'espèces trouvées ou firent des conclusions des populations observées. Les délimitations entre les deux domaines sont donc difficiles à établir si l'on en croit les récits de voyage. Il en est autrement des écrits théoriques.

Alfons Gabriel ne précise pas dans la préface à son premier récit de voyage la région ciblée, mais son but était d'explorer tout d'abord la région de Bashakard, de parvenir au marécage du Djaz Murian et d'explorer une partie du Lut et du désert du Kévir. La préface de ce troisième récit reprécise ses buts. Pour le second voyage, Gabriel explique son désir d'explorer des déserts loin des oasis et de la culture, presque inaccessibles, aussi bien aux voyageurs européens qu'aux autochtones. Ce qui l'aurait attiré est un monde qu'il qualifie « d'au-delà de la vie et de la mort », terrorisant celui qui lui est étranger et attirant inexorablement celui qui l'a déjà exploré<sup>252</sup>. Il définit donc son but de façon scientifique et précise vouloir s'attarder sur des contrées non explorées, mais il donne en outre des raisons plus sentimentales quand il se définit comme un voyageur attiré par la magie du désert. Pour le troisième voyage d'études, voyage qualifié de « Forschungsfahrt », l'auteur explique son désir de continuer l'exploration du sud du Lut et du sud des montagnes iraniennes frontalières avec l'Afghanistan. Son but avoué était également d'observer les phénomènes particuliers aux déserts et d'étudier les phénomènes contribuant à la formation des déserts. Dans ce troisième récit, il récapitule les contrées explorées dans ses deux précédents voyages et sa préface, bien plus détaillée, explique les phénomènes particuliers qu'il a pu observer dans les déserts iraniens, comme les villes formées par des matériaux emportés par le vent, les tempêtes si

---

<sup>251</sup> Gaëlle Hallair : « Le terrain dans les carnets et les photographies des géographes français et allemands ». In : Jean-Louis Georget / Gaëlle Hallair / Bernhard Tschofen (dir) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*, p.100.

<sup>252</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.VII.

impressionnantes dans les déserts, les mers de dunes et autres phénomènes fascinants pour les voyageurs.

Gustav Stratil-Sauer précise de son côté que son premier voyage lui aurait été inspiré par des considérations à la fois économiques et scientifiques. Pour financer ce voyage, il aurait tenté d'allier les deux aspects, son trajet entre Leipzig et l'Afghanistan lui paraissant intéressant du point de vue économique, car les régions traversées étaient pour certaines en pleine expansion. De plus, ce même trajet lui permettait d'explorer la Mer Noire et l'Indukush, ce qui lui paraissait scientifiquement intéressant. Pour son deuxième voyage il indique que son but était l'exploration géographique du désert du Lut dans l'est de la Perse.

Quant à Gerd Heinrich, il précise avoir voulu explorer une montagne majestueuse, celle de l'Elbourz, qui culminait avec le Damâvand à 5670 m. Il décrit les contrastes de végétation, typiques de ces montagnes, et son désir d'exploiter la faune et la flore, étude qui fera « avancer la science »<sup>253</sup>.

Les buts avoués de leurs voyages sont donc d'explorer la nature pour faire avancer la science et pour certains partager les enseignements qu'ils ont tirés de leurs expériences dans le désert avec leurs lecteurs européens. Il n'est question dans aucun prologue d'échanges de savoirs à proprement parler, même si nous avons déjà pu voir que ces chercheurs étaient vite confrontés à leurs limites et devaient faire appel aux connaissances des Iraniens et que par ailleurs ils se targuaient d'améliorer les relevés cartographiques de leurs collègues. Les biologistes et les géographes ont des buts semblables si l'on en juge d'après les prologues des récits de voyage.

### II.1.3 Les voyageurs et leurs lecteurs

Si aucun des voyageurs ne mentionne de scientifiques iraniens avec lesquels ils auraient été en contact, ils sont nombreux à remercier les aides apportées par le gouvernement ou la presse iranienne.

C'est au gouvernement iranien que vont les premiers remerciements de Gerd Heinrich dans sa préface de 1933 pour l'avoir protégé et laissé libre de travailler.

---

<sup>253</sup> Gerd Heinrich: *Auf Panthersuche durch Persien*, p.6.

Gerd Heinrich remercie également Mohamed Ali Dadaschoff et Dr. Amir Latifi, sans préciser le rôle qu'ils jouèrent dans son entreprise.

Alfons Gabriel remercie les autorités iraniennes, en particulier l'ambassadeur d'Iran en Italie pour lui avoir fourni les lettres de recommandations nécessaires à destination de l'administration iranienne, papiers lui ayant été d'une grande utilité tout au long du voyage. En revanche, les deux récits suivants ne mentionnent pas de remerciement à destination des Iraniens. Gustav Stratil-Sauer choisit de placer les remerciements dans la postface et cite le personnel du consulat d'Istanbul, de l'ambassade à Téhéran, l'ambassadeur et le gouvernement iranien ayant facilité le voyage. L'intérêt suscité par son travail dans ce qu'il nomme de « nombreux cercles persans » prouverait la volonté du gouvernement de moderniser l'Iran.

La reconnaissance de l'importance des échanges avec les gouvernements et représentants du gouvernement iranien sous Reza Shah est mentionnée par la plupart des scientifiques, mais l'absence de personnalisation et de chaleur dans ces remerciements est frappante.

Ces remerciements plutôt succincts contrastent avec les listes nominatives ou les remerciements appuyés à destination des Allemands ou Autrichiens qui ont contribué à la réussite des expéditions. Si l'évocation des échanges avec les Iraniens est totalement absente chez Walther Hinz, il remercie ainsi chaleureusement les Allemands qui vivent en Iran, grâce à qui il avait pu approfondir sa connaissance du pays. Il avait ainsi pu observer leur façon de vivre dans un environnement étranger et apprécier leurs efforts pour diffuser l'esprit allemand<sup>254</sup>. Ses remarques sont en contradiction avec sa déclaration de vouloir apprendre à connaître le fonctionnement du pays sous Reza Shah, et dès la préface les motivations d'expansion si critiquées par E. Saïd sont évidentes chez Walther Hinz.

Chez Alfons Gabriel, les principaux remerciements vont aux scientifiques autrichiens l'ayant aidé à exploiter ses résultats et ses prélèvements. Il remercie ainsi chaque spécialiste viennois de façon nominative ainsi que le Professeur Pfaundler, spécialiste des coléoptères de l'université de Munich et son père qui l'aida à vérifier certains chiffres<sup>255</sup>. Dans son deuxième récit, Gabriel insiste également sur son rôle

---

<sup>254</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise : Eine Forschungsfahrt durch das heutige Iran*, p.8.

<sup>255</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p. VII et VIII.

de collectionneur de matériel qui laisse les conclusions aux spécialistes des différentes sciences<sup>256</sup>. Dans son troisième récit, Gabriel remercie la société des sciences de Vienne et la société de géographie de Vienne pour le soutien matériel apporté, mais également, comme dans les deux autres tomes, les scientifiques qui l'ont aidé. Il exprime également sa gratitude envers tous ses sponsors pour les médicaments offerts ainsi que l'institut royal de géographie de Londres pour ses cartes du sud du Lut<sup>257</sup>.

Les remerciements des chercheurs sont donc une indication sur leur façon de vouloir être perçus en Europe et sur leurs positions dans le monde universitaire.

Si Alfons Gabriel choisit de remercier tous les scientifiques l'ayant aidé, il prend soin de justifier l'aide demandée aux différents spécialistes et se positionne lui-même comme observateur dont le regard englobe les différents facteurs influençant le milieu géographique exploré<sup>258</sup>. Il se définit donc à la fois comme médecin, comme chercheur de la nature (« Naturforscher »), mais aussi comme érudit-artisan, chargé de faire des observations empiriques et des prélèvements exploités ensuite par d'autres spécialistes, reconnus dans les milieux universitaires. Il met ainsi en valeur l'utilité de son travail comme « Handwerkgelehrter », tel que le souligna H. Otto Sibum dans son article sur les « Sciences et les savoirs traditionnels »<sup>259</sup>. Dans un souci de transparence, il avoue donc ses limites de médecin et pose la question de l'élaboration du savoir à la croisée de l'empirique et du théorique. Dans son dernier récit de voyage, il ne justifie plus cet appel à coopération et se laisse la liberté de choisir le nom de « Perse » pour désigner le pays exploré, plutôt que celui d'Iran. Par ce choix, il s'oppose ouvertement à Reza Shah, dont il explique la décision par sa volonté d'affirmer l'origine arienne de sa population. Alfons Gabriel préférait quant à lui se baser sur une tradition qu'il qualifie de millénaire, remontant à avant Jésus Christ, et qu'il serait difficile d'ignorer<sup>260</sup>.

Gustav Stratil-Sauer s'attribue le mérite d'avoir mené à bien son expédition dans le désert du Lut en expliquant en février 1934 avoir fait preuve de persévérance

---

<sup>256</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.VIII.

<sup>257</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.X et XI.

<sup>258</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.VIII.

<sup>259</sup> H.Otto Sibum : « Les sciences et les savoirs traditionnels ». In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil Raj et H. Otto Sibum, 2015, p.298.

<sup>260</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.XII. Pour parler de la décision du Shah, il utilise le verbe „ausmerzen“.



et fait allusion à l'événement mondial que représenta la prise de pouvoir d'Hitler prouvant que rien ne pouvait s'opposer à la volonté humaine<sup>261</sup>.

## II.2 La nature comme objet d'études

Nous tenterons de voir comment les voyageurs présentèrent leurs découvertes, quels savoirs ils jugèrent particulièrement dignes d'intérêt et quelles attitudes ils adoptèrent face aux habitants rencontrés. En effet, les voyageurs rendirent également compte de leurs rencontres avec les populations habitant les déserts ou les zones reculées montagneuses. Ils semblent tout d'abord les associer de façon indistincte à cet espace inconnu qu'ils explorèrent. Traitèrent-ils véritablement l'humain comme n'importe quel « objet naturel », quitte à employer le même système de classification que pour les échantillons minéraux ou végétaux récoltés<sup>262</sup> comme l'explique Brownen Douglas pour le 19<sup>ème</sup> siècle et le processus de mondialisation ? Les habitants furent-ils donc réduits à un état de passivité sans aucun échange possible ? Ou peut-on parler d'une certaine dépendance épistémologique relatée dans les récits de voyage ?

### II.2.1 Vers une meilleure connaissance des monts de l'Elbourz et des abords de la Mer Caspienne

Gerd Heinrich souligne d'abord les similitudes entre les forêts de l'Elbourz et celles qu'il connut en Europe en signalant l'existence d'espèces communes tels que les aulnes, les ormes, les érables et les hêtres. Mais il écrit avoir découvert ensuite une espèce qui ne vivait pas en Europe : le parrotie de Perse (ou arbre de fer) : *Parrotica persica*<sup>263</sup>. Son but annoncé était l'étude des oiseaux dans les monts de l'Elbourz, tout d'abord dans les forêts du nord que son équipe put atteindre après avoir traversé la « vallée du silence ». Il déplore dans son récit le froid des montagnes et la pluie qui rendirent plus difficile la préparation des oiseaux chassés

---

<sup>261</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer: *Kampf um die Wüste*, p.7.

<sup>262</sup> Bronwen Douglas: « Mondialisation, évolution et science raciale ». In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil Raj et H. Otto Sibum, 2015, p.248.

<sup>263</sup> Gerd Heinrich: *Auf Panthersuche durch Persien*, p.32.

mais cite également la beauté du lever du soleil et la symphonie des oiseaux si particulière aux forêts du nord de ces montagnes. Pour ce qui est du succès de ses études ornithologiques, Gerd Heinrich doit avouer qu'il dépendait certes de son savoir, mais aussi du fusil utilisé pour attraper les oiseaux. Les documents en Annexe 7 et 8 montrent la carte de ses trajets ainsi que son épouse et son ami Mek en train de préparer leurs expéditions. C'est pourquoi, le chercheur conseille ainsi aux lecteurs auxquels il s'adresse, cette fois-ci en tant que chercheur et voyageur (« Forschungsreisender »<sup>264</sup>), de faire des préparatifs de voyage sérieux et de lister les affaires indispensables au succès de l'expédition. Il serait ainsi nécessaire d'apporter certains objets en plusieurs exemplaires de façon à ce qu'une éventuelle défaillance ne vienne pas compromettre l'expédition. Gerd Heinrich parvient à avoir une collection d'oiseaux qu'il juge représentative des montagnes du nord, collection qui comprend des oiseaux particulièrement précieux et des oiseaux d'une sous-espèce de la fauvette noire (il met en note en bas de page le terme latin de *Sylvia atricapilla dammholzi* Stres) et de l'hypolaïs ictérine (*Hippolaïs icterina alaris* Stres), jusque-là inconnue. Les termes en latin sont ajoutés par l'auteur en bas de page pour éviter probablement toute confusion. Après avoir confié ses trésors aux douanes de Schassevar, il repart donc explorer les montagnes plus en altitude de l'Elbourz.

Outre ces oiseaux, Gerd Heinrich écrit avoir voulu capturer sur les hauteurs une espèce rare : le tétraogalle de Perse (= *Tetraogallus caspius caspius* Gmel) qu'il jugeait comme l'une des espèces les plus intéressantes scientifiquement et les plus rares de ces montagnes. Il précisa qu'aucun Européen n'avait chassé un de ces oiseaux jusqu'alors. Il avoue donc avoir cherché cet oiseau pour la science mais aussi pour le plaisir de chasser et de rapporter un trophée avec lequel aucun autre chasseur ne pouvait rivaliser. Mais l'auteur décrit son échec, car il ne parvint pas à toucher un de ces oiseaux, et son sentiment de solitude dans ses activités de recherches, puisque ses guides iraniens ne semblaient pas comprendre le but de ses collections et de ses classifications. Par ailleurs, il avait dû renoncer à la haute montagne pour honorer la promesse de rapporter un léopard au jardin zoologique de Berlin<sup>265</sup>.

---

<sup>264</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p. 41.

<sup>265</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.58.

A certains endroits de son récit, l'auteur se retourne sur son expédition non sans une certaine pointe d'ironie, car il explique que sur la route longeant les côtes de la Mer Caspienne, non loin de Shasavar, il n'avait pu observer que de vulgaires cormorans. Par ailleurs, il n'était parvenu qu'à capturer un rat et non le léopard tant espéré<sup>266</sup>. L'auteur se moque ici des chercheurs prêts à faire des sacrifices sans avoir la garantie de parvenir à faire des découvertes décisives. Un autre échec est également analysé par l'auteur avec un regard très ironique : ayant capturé un rat au lieu de l'espèce rare espérée, Gerd Heinrich se moque de sa curiosité<sup>267</sup>. On retrouve cette attitude lorsqu'il relate sa chasse aux sauterelles près de Kiasar, à l'est du Damâvand. En effet, il se décrit en train de bondir derrière les sauterelles, mais finit par expliquer avoir découvert une nouvelle espèce qui porterait le nom de sa femme<sup>268</sup>.

Mais certains échecs sont relatés avec moins de distance. Avant Marandeh, Gerd Heinrich était parvenu à capturer une espèce d'oiseau qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir en Europe, le *Chloris chloris bilkevitnii* Sar. L'auteur relate alors une erreur de son ami Mek chargé de préparer l'oiseau et qui lui arracha la patte et la perdit de surcroît. Il se décrit en train de s'énerver et qualifie cette colère de colère des tropiques, „Tropenkoller“. L'auteur cherche donc à expliquer son accès de colère par les nombreuses privations et les efforts immenses fournis pour ses recherches<sup>269</sup> et prétend que ce type de colère aurait été observé chez d'autres chercheurs....

Il fait preuve d'encore moins d'humour lorsqu'il explique l'attitude hostile de certains villageois. Ainsi, ils auraient dû quitter leur campement car les habitants de Kiasar n'étaient pas d'accord pour qu'ils restent. Ces habitants n'avaient pas compris le but de leurs expéditions nocturnes et les accusaient de vouloir profaner les tombes des musulmans afin d'utiliser les os pour faire des médicaments. Malgré l'intervention du guide Ali Agba Khan, ils avaient préféré partir pour échapper à une éventuelle colère des habitants.

Dans les montagnes d'Astarabad après Tschäharda, l'étude du comportement d'une espèce de pic épeiche (*Dryobates major poelcami* Bogd et de *Dryobates syriacus*) ne vivant que dans cet endroit constituait la mission suivante de

---

<sup>266</sup> Ibid, p.81.

<sup>267</sup> Ibid.

<sup>268</sup> Ibid, p.110 : La sauterelle porte le nom de *Decticus annaelisae* Ramme.

<sup>269</sup> Ibid, p.108.

l'ornithologue. Cependant il n'était parvenu qu'à trouver le *Dryobates Major* et se sentait investi d'une mission qu'il qualifie de « devoir scientifique » dans son récit, qui était d'en rapporter un exemplaire en Europe. Malade et alité à Astarabad, Gerd Heinrich dut finalement la capture de la panthère (*Felis pardus tullianus*) tant espérée à un chasseur iranien du nom de Mandaga.

L'exploration des monts de l'Elbourz ou des abords de la Mer Caspienne n'avait pas été aisée mais avait permis à Gerd Heinrich, malgré quelques échecs, de faire progresser à ses yeux la science européenne. Il put rapporter des oiseaux méconnus en Europe et fournir des études sur la faune et la flore. Son récit résume son expédition tour à tour avec fierté, avec humour et autodérision, mais aussi avec le sérieux de quelqu'un qui se sent investi d'une véritable mission scientifique.

D'autre part, le voyage de cet ornithologue lui permit de vivre des moments inoubliables et d'avoir l'impression d'être une partie de cette nature. Le récit de voyage reflète donc la possibilité pour les chercheurs de s'acclimater à cet environnement si différent, et ce malgré les échecs et les frustrations. Gerd Heinrich mentionne par exemple leur célébration du premier mai pour laquelle ils firent une pause dans leurs activités de chasse et de préparation des animaux, et il se présente lui-même comme habitant de la forêt qui fête cette journée et se rend compte du lien si étroit entre leur existence et celle du cycle de la nature<sup>270</sup>.

Malgré cette impression de ne faire qu'un avec la nature, le sentiment d'étrangeté demeure et G. Heinrich ne parvient pas à expliquer certains phénomènes de façon tout à fait objective et rationnelle. Arrivé à 800 mètres d'altitude dans l'Elbourz, il insiste sur le mystère qui entoure un petit lac et mentionne la croyance des Iraniens en la présence d'un être mi-homme mi-animal qui aurait vécu là des centaines d'années auparavant<sup>271</sup>. Il qualifie également des gorges traversées au mois de mai au cours de leur ascension de « mystérieuses » et personnifie les arbres géants peuplant cet endroit<sup>272</sup>. Le dernier sentiment qu'il éprouve et qui paraît nouveau pour lui est celui lié à l'admiration de la beauté de la nature des hautes montagnes de l'Elbourz. Il évoque plus particulièrement les montagnes près d'Astarabad, spectacle inoubliable pour lui et qu'il associe à la nature sauvage de l'Iran. Pour qualifier cette nature, il emploie des mots du registre religieux, tels que le

---

<sup>270</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.42.

<sup>271</sup> Ibid, p.33.

mot « cantique » et le mot « sacré » qui tendent à démontrer que cette expérience est particulière pour lui et lui apporte quelque chose de nouveau<sup>273</sup>. Ce qualificatif de sacré lui sert également à qualifier le calme qui règne à un des sommets où il chasse le tétraogalle de Perse<sup>274</sup>.

Certaines expériences relatées par l'auteur relèvent donc d'un autre apprentissage que celui que l'on pourrait qualifier de scientifique et échappent aux classifications employées par Gerd Heinrich. Pourtant il les juge dignes d'intérêt, car elles diffèrent de ce qu'il avait pu vivre en Europe.

## II.2.2 Vers une meilleure connaissance du désert du Kévir

D'autres voyageurs, médecin ou géographes, choisirent d'explorer les déserts qui, tout comme l'Elbourz, étaient souvent encore peu connus. Une de leur mission consistait donc à compléter les cartes dont ils disposaient, voire à les corriger.

Pour ce faire, ils se référaient explicitement à des voyageurs les ayant précédés et dont les cartes leur servaient de référence. Dans les explorations des déserts, les voyageurs faisaient appel au savoir principalement de soldats et diplomates, allemands, autrichiens et anglais qui avaient établi des cartes lors de leurs missions diplomatiques et militaires. Si Marjam Ardalan met en valeur l'importance des travaux d'E. Polak, H. Brugsch et AF Stahl pour leurs explorations de la Perse et la description des différentes voies empruntées<sup>275</sup>, nos voyageurs de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle font finalement peu de références explicites à ces prédécesseurs allemands. En revanche, Alfons Gabriel cite volontiers l'apport de soldats anglais ayant parcouru l'Iran à la fin du 19<sup>ème</sup> ou au début du 20<sup>ème</sup> siècle ainsi que de biologistes de langue allemande du début du siècle. Il est d'ailleurs fort probable que nos voyageurs aient tous eu connaissance des dernières parutions datant de la fin du 19<sup>ème</sup> et du début du 20<sup>ème</sup> siècle, les auteurs cités étant mondialement connus.

---

<sup>272</sup> Ibid, p.48.

<sup>273</sup> Ibid, p.48 „Von Hunger, Durst und Sonnenglut gepeinigt, muss man sich dieses Land in Leiden erobern. Und dennoch nimmt die Seele das hohe Lied der unendlichen Wüsteneinsamkeit in sich auf, die ernste, fast harte Harmonie der Farben, die schweigend erhabene Plastik der Gebirge, und für immer bleibt eine leise Sehnsucht zurück nach der wilden, einfachen Schönheit dieses Landes“.

<sup>274</sup> Ibid, p.67.

<sup>275</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.84-96.

Pour ce qui est des dénominations des déserts, il semblerait qu'Alfons Gabriel soit en contradiction avec d'autres scientifiques. En effet, il corrige le fait que le grand désert du nord, le Kévir, soit coupé du désert du Sud de l'Iran, nommé le plus souvent : Lut<sup>276</sup>.

Ainsi, il corrige tout d'abord le fait que la ceinture des déserts soit coupée en deux pour former le Dasht e Kévir et le Dasht e Lut. Les déserts s'entrelaçaient et il n'y avait pas vraiment de coupure écrit-il. Il dit qu'effectivement le sol était caractérisé au nord par les croûtes de sel mais qu'il existait d'autres Kévir de ce type dans le sud. Pour lui, le mot « Lut » désignait un espace vide et nu et il préférait donc suivre les habitants, qui désignaient le grand désert par le mot « Lut ». Le Lut commençait aux portes de Téhéran pour s'étendre jusqu'au sud-est de la Perse. Il distingue néanmoins différents segments d'après l'hygrométrie : tout d'abord le bassin du grand Kévir au nord puis le bassin du Khabis au sud et pour finir le bassin de Tabas entre les deux bassins précédents.

Nous choisissons de garder les dénominations trouvées sur la plupart des cartes de « Kévir » pour désigner le désert du nord et de « Lut » pour le désert au sud-est de l'Iran. Ces deux déserts sont ceux qui attirèrent l'intérêt des voyageurs étudiés.

Pour le désert du Kévir, c'est Alfons Gabriel qui tenta de parfaire les connaissances des Européens. Il termina son premier voyage en partant de Kerman pour rejoindre le nord en passant par Tabas dans l'espoir d'atteindre le sud du Kévir et de voir les marécages pendant la saison sèche, puis compte retrouver le chemin ancien reliant Jandaq à Semnan, mentionné par Marco Polo. Pendant ce voyage, Gabriel espérait pouvoir traverser le désert de Bahabad en passant de Bahabad à Tabas et réussir là où Sykes avait échoué. Il se réfère ici explicitement<sup>277</sup> aux écrits de P.M. Sykes (1867-1945), décoré de la médaille d'or de la Royal Geographical Society, et prouve par-là l'intérêt de son projet.

Sa première constatation et rectification concerne le peuplement du désert du Kévir au nord de Kerman dans la région de Zarand. Il précise ainsi et confirme les dires de GL Strange que le Kévir serait peuplé de façon assez dense, et ce grâce à un système d'irrigation souterraine qui dépend de canaux, les qanats, à l'entretien

---

<sup>276</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.182.

<sup>277</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.242.

coûteux<sup>278</sup>. Alfons Gabriel précise la difficulté qu'il rencontra avant même de pouvoir commencer l'exploration du Kévir : trouver des personnes prêtes à vous mener dans le désert en plein mois d'août, et ce malgré l'aide d'un grand propriétaire Hashim Khan ayant les pleins pouvoirs sur ses sujets. Il finit par trouver un homme prêt à le guider jusque Tabas avec quatre chameaux, mais qui exigeait de grandes sommes pour la location. Gabriel décrit également la difficulté de persuader ce guide de bien vouloir quitter le grand axe traversant le Khorasan. Gabriel obtient finalement de pouvoir explorer ce qu'il nomme un vide sur la carte entre Zarand et Kuhbanan<sup>279</sup>. Il qualifie ce chemin de désertique et rectifie les dires d'E.Stack, selon lequel la fabrique de soie (« Seidenfabrik ») existait à Kuhbanan<sup>280</sup>. Arrivés à Gudjehr, ils apprennent par un habitant que la traversée de Bahabad vers Tabas est possible, ce qui les surprend puisque cela contredit ce qu'ils avaient entendu. C'est également par la population locale que Gabriel apprend la suite possible de son voyage vers le désert. En effet, l'auteur précise avoir rencontré plusieurs personnes à Bahabad lui confirmant avoir pu traverser le désert vers Tabas en passant par Maghini au nord-est de Bahabad puis par Cah Talkh. Ces mêmes habitants lui indiquent les sources d'eau potable vers Parvadeh puis Tabas. Gabriel peut donc confirmer l'existence de cette voie et la possibilité de l'emprunter en plein mois d'août. Il choisit de se joindre à une caravane commerciale ayant le même but, afin de profiter de son expérience et quitte ainsi le 26 août 1928 Bahabad. Suivant cette caravane il conclut que Marco Polo avait dû emprunter ce même chemin contrairement aux affirmations de Sykes et de Sir Henry Yules<sup>281</sup>. Ce qui l'étonne tout d'abord, ce sont certains paysages, auxquels il ne s'attendait pas dans un désert, comme celui lui rappelant un paysage de montagne dans la région au nord de Rizab. Il indique aussi la particularité d'un des lacs ressemblant étrangement à un lac de montagne dont il décrit la beauté inoubliable. Ce lac salé le marque par ses couleurs roses à la lueur de la lune, ce rose qui contraste avec le noir des montagnes<sup>282</sup>. Ce paysage lui fait se rappeler des vers de Gottfried Keller et il s'étonne que la caravane parvienne à trouver son chemin, ce qu'il qualifie de merveilleux (« etwas Wunderbares »). Cette émerveillement coexiste avec le sentiment de peur qui pétrifie également les

---

<sup>278</sup> Ibid, p.243. Il cite G. Le Strange et son ouvrage : *The lands of the eastern Caliphate*

<sup>279</sup> Ibid, p.245. Il parle de « blanke Stelle » sur la carte.

<sup>280</sup> Ibid, p.251.

<sup>281</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.260.

compagnons iraniens de son équipe, et Gabriel sent la présence de la mort toute proche, puisqu'il évoque le désert comme cimetière. Arrivés près de Tabas le 5 septembre, il décrit l'approche de cette grande ville comme sécurisante et explique s'être senti au paradis, sentiment lié sans doute au fait de pouvoir se laver, de pouvoir boire et manger à volonté<sup>283</sup>.

Le second tronçon exploré fut celui de Halvan vers Semnan, le faisant passer par Barandaz et Allah Karim comme le résume la carte figurant dans son récit de voyage<sup>284</sup>. Sur cette carte, Gabriel prend soin d'indiquer la présence de la croûte de sel et du début du désert. Il cite la présence de trois voies différentes : eux prendraient celle la plus au nord, tandis que Niedermayer et Hedin auraient emprunté celle du milieu. En empruntant cette voie ils retrouvent des squelettes humains, certainement de personnes mortes de soif derrière Barandaz Sar Namak. Il reprend l'analyse de Sven Hedin pour décrire la croûte de sel typique à partir de Barandaz (il indique ainsi sa composition particulière : 98% de NaCl et aussi CaSO<sub>4</sub>, CaCl<sub>2</sub> Mg Cl<sub>2</sub>), complète sa description et indique l'existence d'un autre type de sol appelé *Namak Siyah* : sel noir<sup>285</sup>.

Le troisième but de l'auteur est de gravir le Kuh-e Domdar, montagne située au nord-est de Khur dans le Kévir. Se rapprochant de cette montagne, Gabriel précise qu'il ne parvient à distinguer plus aucun chemin, alors que son guide iranien semble en suivre un, et Gabriel comprend que ce guide arrive à percevoir des signes constitués par exemple par de petits cailloux laissés par des chameliers sur le sable<sup>286</sup>. Il décrit de façon précise l'impression que lui fait cette mer brune de sable dont il s'approcha de plus en plus et reprend les mots de Lord Curzon pour décrire cette frontière sans limite entre le nord et le sud de la Perse, telle l'Himalaya écrit-il. Outre l'immensité de ce désert, c'est le côté nu et mort qui le frappe et cette solitude le marque profondément. A certains endroits le sol n'est pas très stable et la traversée du Kuh-e Domdar avec ses nombreuses collines est décrite comme harassante. Le plus haut point du Kuh-e Domdar est à 757 m de haut. Gabriel indique qu'ils font des mesures pour l'altitude de ce point et récupèrent des morceaux des roches. Ils situent le point où ils sont parvenus à 658 m au-dessus du

---

<sup>282</sup> Ibid, p.269.

<sup>283</sup> Ibid, p.279.

<sup>284</sup> Ibid, p.291.

<sup>285</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.301.



niveau de la mer. Ils analysent ensuite le sol constitué de plaques de calcaire et d'argile, le sommet comprenant également des plaques de gypse et d'argile. Au sommet il aurait trouvé de la phyllite, du quartz, des conglomérats de couleur foncée et d'arkose.

Le dernier tronçon intéressant est celui de Jandaq à Semnan qui traverse le Kévir Nau. Des habitants leur confirment que cette voie est possible<sup>287</sup> et que les rumeurs sont vraies. Ce trajet ne serait pas très emprunté, sauf en cas d'inondations des autres voies ou en cas de présence de brigands, car cela supposait de marcher quatre jours et quatre nuits sans rencontrer un point d'eau. Alfons Gabriel décrit les difficultés de l'entreprise, liées notamment à la nécessité de devoir trouver les animaux les plus résistants possibles et avoir de l'argent pour convaincre des hommes de les suivre. L'auteur donne dans son récit les résultats de son analyse de la composition du sol et explique la difficulté de progresser sur la croûte de sel qui se fend par endroits sous les pieds des chameaux. Grâce aux mesures prises, Gabriel en conclut que le Kévir entre Jandaq et Semnan est pratiquement horizontal<sup>288</sup>. Après Damagheh, Gabriel découvre encore un nouveau paysage qu'il nomme Geci, formé de terrasses de calcaires comprenant des sortes de marches que les chameaux ont du mal à gravir car la croûte de sel s'enfoncé. Le troisième jour, Gabriel parvient encore à gravir une colline pour l'explorer et analyser le sol. Cette montagne est composée de porphyre à labrador. Ce voyage lui permet finalement de tirer des conclusions sur la partie ouest du Grand Kévir, car la bande désertique entre Jandaq et Semnan s'avère plus étroite que prévue.

Dans son deuxième récit qui relate son expédition débutée en février 1933, la première destination fut le nord et le point de départ le grand désert du Kévir. Le but était de déterminer la forme exacte de cette partie nord du Kévir. Il indique avoir quitté Téhéran le 27 février et remercie le consul Blücher ainsi que le consul autrichien F. Ehlers et M. et Mme Trott, du consulat anglais, pour leur aide. Pour son expédition, Gabriel emploie à nouveau des aides locales et il précise avoir engagé un jeune homme de 16 ans, Hassan. Le troisième récit de voyage est d'ailleurs agrémenté d'une carte qui présente tous les trajets de l'équipe d'Alfons Gabriel.

---

<sup>286</sup> Ibid, p.312.

<sup>287</sup> Ibid, p.325.

Cette carte est particulièrement détaillée et contient à la fois les itinéraires de son premier voyage de 1928 ainsi que ceux effectués en 1933 et 1937 (cf Annexe 5). Alfons Gabriel juge utile dans son troisième chapitre de préciser le sens du mot Kévir qu'il définit comme *Senke*, comme une forme de désert caractéristique du nord du pays et il explique son intention d'explorer le Grand Kévir, nommé encore Kévir de Khorasan. Dans ce chapitre plus scientifique, Alfons Gabriel cite à deux reprises O. Niedermayer et décrit de façon précise la composition du sol, les formes du Kévir et les reliefs particuliers, tout en s'appuyant sur d'anciens scientifiques qu'il cite en insistant sur le nombre restreint de personnes ayant étudié cette partie du globe. Il rend hommage aux travaux de l'Anglais HB Vaughan, à ceux de Sven Hedin dont il dit que les conclusions furent les plus utiles puis à O. Niedermayer, dont il cite l'article dans la revue de la Société de Géographie de Munich<sup>289</sup>.

Le premier succès relaté dans ce récit est l'ascension comme premiers Européens de la montagne Sefidab située non loin de Maranjab le 27 mars 1933. Il tente d'expliquer la joie éprouvée par l'équipe, fière de fouler la première cette montagne. Il se pose alors la question de savoir si ce n'était pas qu'un sentiment qui se rapprochait de la fierté infantile. Il préfère conclure que le fait d'être les premiers et le sentiment de bonheur qui les accompagne permettent une meilleure appréhension de ce nouveau coin du monde<sup>290</sup>. Il parvient à la conclusion que le désert de Masileh n'était pas relié au bassin du Grand Kévir, car une montagne nommée par les locaux Kuh-e Ali fermait ce désert de Masileh à l'est.

Le mois d'avril est consacré à la découverte du désert du Rig-e Djinn au sud-ouest du désert du grand Kévir. Dans son récit de voyage, Gabriel commence par une digression sur ce désert des esprits (*Sandwüste der Geister*) qui est l'occasion pour lui de donner la dénomination particulière de ce désert. Il répertorie les phénomènes particuliers qui apparaissent dans certains déserts de sable, comme les bruits particuliers, les formes impressionnantes des rochers, dues à l'érosion, et les formes des dunes. Le sable y ferait également un bruit particulier, ce dont auraient déjà parlé B. Thomas et H.St.J. Philby. Gabriel emploie le mot « horreur » pour

---

<sup>288</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.333.

<sup>289</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.29.

<sup>290</sup> Ibid, p.46 „Nie hat der Fuß eines Fremden diese weltferne Gebirgswelt betreten, und es gibt für den Forschungsreisenden kein anderes Bewusstsein, das ihn so sehr mit Festtagsaugen in sich blicken lässt. Ist dies nur kindlicher Stolz ? Mag sein. Aber man kann die Landschaft nicht liebender in sich aufnehmen, als in dem Glücksgefühl des Zuerstkommens“.

désigner le sentiment qui peut habiter le voyageur prenant conscience du vide et de l'immensité du désert<sup>291</sup>. Le but annoncé de cette expédition était de voir comment cette portion de désert se délimitait par rapport au désert du Kévir et étudier sa frontière ouest. Ils choisissent de se diriger vers le nord, là où le désert de sable va toucher le désert de sel.

A côté de ses considérations scientifiques, Alfons Gabriel cite sur le même plan l'importance des esprits dans ce désert, esprits très présents dans les représentations des habitants des déserts, mais aussi dans le *Shahnameh* de Ferdowsi. L'auteur nomme ici paradoxalement le *Shahnameh* pour justifier l'importance de ces phénomènes et non pour remettre en cause leur existence réelle. De même il évoque Marco Polo qui rapporta des légendes contenant des Djins et explique que ces mauvais esprits tenteraient de tuer les hommes pénétrant leur royaume, notamment en les appelant et en les faisant s'éloigner du chemin initialement prévu afin qu'ils s'égarerent et périssent dans le désert. L'explication plus rationnelle qu'il donne à ces légendes est le fait que les voyageurs aient manqué d'eau et de nourriture et soient ainsi davantage sujets à des hallucinations, des mirages, ce qu'il compare d'ailleurs aux effets du jeûne chez tous les peuples de tous les temps. Il indique sur sa carte pour les prochains voyageurs que les puits de ce désert n'ont pas d'eau douce sauf celui de Cah Gudarhash. Partant explorer cette portion du désert le 10 avril, il décrit les dunes de façon très précise, en expliquant à quelle hauteur débutent les dunes, quelles formes elles prennent par exemple<sup>292</sup>. Par ailleurs, il analyse la flore et la faune et mentionne les noms des plantes en latin et en allemand. Il cite en particulier les *Calligonum polygonoides L.* et les *Cistanche Ridgewayana*, qui sont des plantes parasites que l'auteur compare à des monstres.

Avançant dans les dunes, il précise la configuration particulière du désert avec dunes particulièrement hautes (50 mètres) et note l'absence de toute trace animale, sauf de scarabées, dont il découvre une nouvelle espèce, nommée plus tard par A. Schuster à Vienne *Arthrodis Pfaundleri*. Il décrit ensuite la difficulté de progresser sans route tracée et le fait de devoir se frayer un chemin à travers les dunes pour

---

<sup>291</sup> Ibid, p.64.

<sup>292</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten* : « Im tiefsten Teil der Senke beginnt der Sand in 923 Höhe. Die ersten Anhäufungen sind flache Schilde, die ganz allmählich zu Barchanen werden. Diese haben eine schwach gewölbte , 10° geneigte Luvseite und nach Osten gerichtete Stilabfälle mit dem für locker lagernden Sand bezeichnenden Böschungswinkel von 32°.“ p.70.

continuer leur prospection. Il explique l'alternance entre les monticules formés par les dunes et les cuvettes qu'ils essayent d'éviter. Pour faire passer les animaux il leur était arrivé de confectionner une sorte d'escalier afin qu'ils se fatiguent moins. L'escalade du Kuh-e Tawareh leur avait ainsi permis d'avoir une vue globale du désert où personne ne vivait. Il essaye de qualifier le paysage en employant l'expression « beauté glaçante », « grausige Schönheit ». Selon lui, ce désert avait cela de particulier d'être non pas blanc comme une étendue enneigée, tel qu'ils y étaient habitués par le Kévir, mais noir et rouge, en fonction de l'argile du sol. Il précise ainsi que cette image les avait encore davantage marqués<sup>293</sup>.

Le troisième succès relaté par l'auteur est l'ascension - cette fois comme premiers humains - sur le chemin entre Aroussan et Halvan de la montagne nommée Kuh-e Airakhan le 21 avril<sup>294</sup>. Il décrit l'absence de chemin et le fait de devoir suivre une gazelle pour parvenir à trouver le sommet et il apprécie également le fait d'être les premiers à avoir gravi cette montagne. A nouveau, Gabriel donne le résultat de l'analyse du sol de façon succincte et explique que les roches composant le sommet de la montagne seraient du granit, du quartz, du gneis.

Alfons Gabriel commente également les découvertes de la flore et de la faune et ce dans la partie géographique nommée «*Tabakehkawir*», en insistant sur le fait que ce soit la partie où la flore serait la plus riche de tout l'est de la Perse. Ce passage permet à Alfons Gabriel d'analyser également la faune, d'évoquer la découverte d'un nouveau scarabée nommé *Kawiria gabrieli* et de mentionner celle de six nouveaux scarabées dans le grand Kévir ainsi que d'une nouvelle espèce de *Gecko Gymnodactylus gabrielis* dans les dunes sur le chemin vers Halvan dans le Tabakehkawir<sup>295</sup>.

Le succès suivant est défini à nouveau par l'auteur qui compare son expédition avec le voyage effectué par Sven Hedin. Le trajet envisagé les fait traverser le Kévir en partant du sud vers le nord : ils quittent ainsi Aroussan le 6 mai pour aller vers Turud et Gabriel précise que Hedin avait emprunté le même chemin mais en sens contraire et en février (et non en mai). Gabriel prend donc le soin

---

<sup>293</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p. 75 : « Von allen Wüstenbildern, die sich uns je geboten, war dies das fürchterlichste, und wenn wir von allen Bildern, die uns einen Begriff gegeben haben von der verlassenenen Größe asiatischer Unendlichkeit, eines wiedersehen dürften, würden wir dieses wählen »

<sup>294</sup> Ibid, p.85.

<sup>295</sup> Ibid, p.96.

d'indiquer que son entreprise est différente de celle d'Hedin et que leur but est l'observation du Grand Kévir par temps chaud, notamment pour comparer les sols marécageux (« Salzsumpf ») avec les parties du désert qu'ils connaissent déjà. Le récit consiste principalement à décrire les difficultés pour avancer sur le sol qu'il analyse avec précision.

Une autre façon pour Alfons Gabriel de relater de son expérience dans le désert pour l'exploration de la montagne nommée Kuh-e Kahriyar au mois de juin 1933<sup>296</sup> est d'évoquer la résistance dont fit preuve son entourage face à ce projet, voire l'incompréhension de la plupart des gens qui les suivirent. Les membres de l'expédition ne comprirent pas ce qu'il voulait chercher dans ce désert et ils s'imaginaient Gabriel à la recherche d'un trésor, comme le voulait une légende en Orient. Il relève donc d'une manière un peu condescendante non pas l'aide apportée par les habitants mais davantage leur manque d'intérêt pour la science. Il était parvenu à explorer le Kuh-e Kahriyar après l'avoir gravi avec quelques hommes, les autres avaient préféré rester au campement et l'auteur souligne la vue panoramique que leur offrit le sommet. Celle-ci leur permit de compléter les cartes avec les positions de monts alentours, et d'être ébahis par l'impression d'immensité. Il relate combien il eut du mal à se séparer de ce grand désert et rend hommage aux scientifiques qui, comme lui, suivirent leur idéal pour explorer le Grand Kévir et précise que les problèmes matériels le forcèrent souvent à abrégé les expéditions<sup>297</sup>. Sur la route vers Anabad, Gabriel apporte des corrections à la carte après avoir constaté que le delta visible depuis le sommet du Kuh-e Kahriyar appartient à un réseau de fleuves bien plus important que ce qui était supposé.

Même si son récit se veut scientifique, Gabriel fait une place importante à la description de ses sentiments au milieu de ce désert. Il essaye de caractériser ce qui les entoure en employant l'oxymore « écrasant – élevant »<sup>298</sup> pour expliquer l'impact du désert sur l'âme humaine. Le désert lui paraît écrasant dans son immensité et le renvoie à sa place d'être humain infiniment petit. Cette perception d'immensité lui donne finalement accès à quelque chose que nous pourrions qualifier de « sacré ».

---

<sup>296</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.133.

<sup>297</sup> Ibid, p.140.

<sup>298</sup> Ibid p.140 : Il qualifie la vue qu'il a depuis le sommet de « niederdrückend und erhebend ».

### II.2.3 Vers une meilleure connaissance du désert du Lut

Le second désert objet d'études des voyageurs est celui plus au sud de l'Iran, où les températures sont parmi les plus élevées au monde. Malgré les conditions encore plus difficiles que celles dans le désert du Kévir, certains scientifiques, en particulier Alfons Gabriel qui consacra une grande partie de ses deux derniers récits de voyage à sa description, éprouvent une nostalgie pour ce désert, qu'ils qualifient de royaume, d'autre monde. Alfons Gabriel pose ainsi la question rhétorique en s'adressant à ce désert : « Aurons-nous encore l'occasion de te rendre visite, ô Royaume, dans lequel notre devenir ou notre perte, nos combats et nos peurs, nos vies et nos amours n'ont plus aucune importance ? Tu as transmis à la part éternelle de notre être quelque chose de ton infini et de ton éternité »<sup>299</sup>.

Dans son deuxième récit de voyage, un des chapitres s'intitule : *A travers le Lut inexploré*. Cette partie du désert, particulièrement isolée, est pour Alfons Gabriel digne d'intérêt. Son premier trajet doit le mener de Germab à Haur, trajet mesurant plus de 250 km. La première difficulté relatée est celle de trouver des personnes prêtes à les accompagner, puisque leurs deux hommes les abandonnèrent à Germab, l'un étant malade et l'autre ayant peur de cette traversée. Il explique que ce serait la magie des chemins inconnus qui le motiverait, lui, à continuer son exploration malgré les embûches<sup>300</sup> et les températures particulièrement élevées. En effet, la température aurait été encore de 38°C le soir, début octobre. Malgré l'attraction exercée par le désert, l'auteur rapporte son impression d'être pris au piège et entouré par la mort une fois arrivé au Murghabkuh. Là encore, le désert est personnifié et prend les traits d'un monstre. Contrairement à d'autres descriptions, Gabriel met en avant les températures élevées, qui montent rapidement à plus de 40°C à l'ombre dès le matin. Ne parvenant pas à trouver de point d'eau, Alfons Gabriel regrette avoir dû renoncer à explorer la montagne Murghabkuh. La peur de mourir prédomine dans son récit et l'auteur décrit leur choix de donner un peu d'eau restante aux chameaux afin qu'ils puissent continuer le chemin. C'est épuisés et

---

<sup>299</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, Alfons Gabriel livre ses réflexions dans le désert du Lut près de Nasratabad : „Werden wir dich noch einmal aufsuchen, du Reich, in dem unser Werden und Vergehen, unsere Kämpfe und Schrecken, unser Leben und Lieben nichts mehr wiegen ? Etwas aus der Unendlichkeit in dir hast du der Unendlichkeit in uns unverlierbar mitgegeben.“p.76.

<sup>300</sup> Ibid, p.201 : « Es war der Zauber der unbekanntten Pfade vor uns, der uns wachhielt ». Plus loin, il cite son désir d'explorer l'inconnu et parle de « Sehnsucht nach unbekanntten Welten » p.204.

après une dernière marche de 27 heures qu'ils parviennent à sortir du désert<sup>301</sup>. Il se dépeint comme le seul être vivant à avoir traversé cette portion de désert si meurtrière. Il décrit le souffle et la respiration du désert qui les avaient accompagnés pendant quatre jours et quatre nuits et auxquels ils avaient réussi à échapper. Il remarque pourtant rétrospectivement ne rien regretter de ces épreuves.

Le deuxième tronçon exploré dans le désert du Lut est celui depuis Khabis, au nord-est de Kerman, jusque Deh Salm, village indiqué sur la carte de Gabriel (cf Annexe 3) comme étant au sud du Shah Kuh et au sud du chemin exploré par Chinkoff et Bunge en 1858. Le départ se fit le 18.10.1933 et la première constatation importante mentionnée est que dans le Khal Shur se trouve le point à l'altitude la plus faible qu'ils aient mesurée : 260 mètres. D'autre part, le désert les laisse perplexe car ils trouvent des traces d'animaux, ce qu'ils n'auraient pas soupçonné. Il s'agit plus particulièrement de lézards, qu'ils comparent ainsi à des créatures enchantées : « wie ein verzaubertes Wesen ». Ils trouvent également des traces de renards du désert. Par ailleurs, des tessons décorés les placent face à de nombreuses questions car il leur est difficile d'envisager que des hommes aient pu vivre là, près de Puseh Gushkal. Où ces gens trouvaient-ils de l'eau pour les cultures : leur système d'irrigation ne pouvait être développé à ce point-là ? Voilà des questions posées par le voyageur dans son récit de voyage. Gabriel envisage par ailleurs la possibilité que ce soit la civilisation actuelle qui n'ait pas été assez travailleuse pour maintenir ces lieux de culture en vie<sup>302</sup>.

Le troisième tronçon que Gabriel marqua comme nouveau tracé sur sa carte est le tronçon qui le mena à l'est du Lut depuis Neh (qu'ils quittèrent le 27.10.1933) jusque Nosrat Abad, c'est-à-dire leur route vers le Baloutchistan. A nouveau, Gabriel précise que le voyage dépendait du fait de pouvoir trouver un nouveau guide qui connaissait la région. Un seul homme à Cah Rui accepta de les accompagner dans la région des Baloutches, car le voyage était à nouveau jugé trop difficile. Gabriel compta trois jours de voyage depuis Cah Rui jusqu'au prochain point d'eau. Il qualifie Cah Sam de frontière entre la région persane et baloutche, et distingue deux peuples différents : les Iliyat du Kuhestan et ensuite les Baloutches. Le premier campement chez les baloutches est daté du 4.11.1933 à Cah Gulnaiy.

---

<sup>301</sup> Ibid, p.211.

<sup>302</sup> Ibid. p.221.

Cette portion de désert est également reprise dans le dernier récit de voyage<sup>303</sup> qui retrace le voyage effectué en 1937. Là aussi, Alfons Gabriel redit son désir d'explorer le sud du Lut, que personne depuis sa dernière expédition de 1933 n'avait continué à explorer. Rappelant les conclusions de Gustav Stratil-Sauer, qui disait que le Lut était la région la plus chaude du monde contrairement à ce qui était admis jusqu'alors, il tente donc d'insister sur le caractère novateur et unique de son dernier voyage. La fin du premier chapitre est consacrée à l'exposition des buts de ce voyage : observer la forme du sud du Lut, les vents, les températures, précipitations et l'hygrométrie. Le 3 mars 1937 marque leur arrivée à Nosrat Abad. Là, un buisson de wermut, le « Duraneh » (ou *Artemisia herba alba*), joue pour lui le rôle de la madeleine de Proust. En effet, l'auteur explique que l'odeur de cette plante lui rappelait les plus belles années de sa vie, passées au milieu des déserts d'Iran, des « solitudes d'Iran », comme le dit le titre de son dernier récit<sup>304</sup>. Tout comme lors du voyage précédant, le voyage est compromis par la peur des brigands et du désert chez les habitants et la difficulté du chercheur de trouver des guides. Lors de ce récit, il reprend la comparaison entamée dans le second récit entre les habitants de Cah Rui, qui sont persans avec ses hommes, des baloutches. Arrivés à ce qui était censé être leur point d'eau, Gerr-e safid, ils n'en retrouvent pas assez, si bien que deux containers restent vides. C'est l'occasion pour l'auteur de rendre hommage à ses Baloutches qui l'accompagnèrent. Gabriel tente de mettre en avant leur détermination, puisqu'il vante leur persévérance et leur courage.

L'auteur se décrit comme étant à ce moment au sommet de sa vie de voyageur et de scientifique (« Forschungsreisender »), en expliquant que son rêve était devenu réalité<sup>305</sup>. Son but était alors de traverser ce qui sur la carte n'était qu'une grande tache blanche au sud du Lut, ce après quoi il pouvait quitter le désert et laisser ses successeurs poursuivre ce travail d'exploration. L'auteur insiste sur la difficulté de cette entreprise en raison des tempêtes, des mirages dûs à la chaleur et qualifie ainsi cette partie de la terre d'« immense royaume des morts »<sup>306</sup>. Gabriel explique même que lors de leur cinquième campement, ils se réjouirent de trouver un bout de bois et se posèrent la question de sa provenance, puisque tout était toujours

---

<sup>303</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, .

<sup>304</sup> Ibid p.49 : „Uns vermag ihr würziger Duft die Erinnerung an die schönsten Jahre unseres Lebens zu wecken, an die Zeiten, die wir in den Einsamkeiten Irans umhergewandert“ p.29.

<sup>305</sup> Ibid, p.47.



pareil dans le sable et le soleil. Le 24.03.1937, Gabriel fait des observations précises sur les Kalut qui leur barrent la route vers Keshit : formés de Loess qui est de couleur jaune et rose à cause de sa teneur en fer, ils forment un mur important et impressionnant. Le 25 mars, l'auteur relate le sentiment d'enfermement ressenti par ses hommes affamés et épuisés, entourés de sable et de Kalut, et regrettant presque que le désert leur ait permis de le pénétrer. Il finit par décrire le succès de leur entreprise puisqu'ils parvinrent finalement à Keshit grâce à l'aide précieuse de leurs compagnons Baloutches, notamment de Malik Muhammad et d'Ibrahim qui ne perdirent pas courage et semblèrent imperturbables. C'est eux qui nourrissent les bêtes mais aussi les hommes, trop fatigués pour pouvoir encore marcher et terminer la traversée. Le bilan dressé par l'auteur mentionne trois grandes difficultés : la faim, la soif et la fatigue, contre laquelle ils avaient dû lutter pour avancer la nuit. Le récit d'Agnes Gabriel-Kummer montre des clichés du couple à Keshit ainsi que le retour d'Alfons Gabriel après l'expédition dans le Lut.

Le second succès relaté dans le dernier récit est la découverte de l'existence d'un deuxième lac intérieur recueillant les eaux écoulées de plusieurs rivières ; ce lac se trouve au nord de Baloutchab qui fut leur prochain point de départ, le 7 avril 1937. Le ruisseau où se jettent tous les autres se creuserait un lit à travers les dunes pour finir dans ce lac<sup>307</sup>. L'auteur qualifie ce jour de « grand jour » dans sa vie, car il avait déjà voulu avoir confirmation de l'existence de ce deuxième lac. Il cherchait également à confirmer l'existence d'un Kévir, entouré par des Kalut, Kévir nommé Shurgez Hamun par les explorateurs du Moyen-Age. Alfons Gabriel explique être parvenu à reconstituer le chemin idéal pour remonter vers le nord et ce en longeant la mer de dunes. Il rectifie aussi le dernier point d'eau : ce n'était pas Naziab, mais Baloutchab. Il parvient à retrouver le chemin pris par les Arabes (dénommé sur sa carte comme « probable route of the arabian geographers »)<sup>308</sup>. Par ailleurs, Alfons Gabriel choisit de traverser le *kuceh*, une partie du désert de Zangi Ahmad dont ils avaient entendu parler. L'auteur décrit cette partie du désert de Zangi Ahmad comme particulièrement chaude et nue. Le seul signe de vie était un gecko *Agamura cruralis*

---

<sup>306</sup> Ibid, p.53.

<sup>307</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.69.

<sup>308</sup> Annexe 3 : *Südlliche Lut*. In : Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*.

*blanf*<sup>309</sup>. Là encore, Alfons Gabriel peut confirmer l'existence d'un chemin traversant cette partie du désert.

Reprenant les travaux de Sven Hedin, qui avait publié en 1910 des suppositions concernant la formation des dunes en Iran, il précise à nouveau l'absence de recherches concernant la région des mers de dune au sud du Lut. Aucun travail scientifique ultérieur ne parlerait de cette région, alors qu'il s'agirait en fait d'une des plus importantes régions de dunes de la terre<sup>310</sup>. Gabriel décrit cette partie du désert de façon très précise et explique la formation de ce grand désert par des phénomènes météorologiques : il y aurait un point où se croiseraient des vents du nord et nord-ouest, mais aussi des vents du sud. Ainsi, le sable resterait stocké à cet endroit, puisque ces deux vents se contrebalanceraient. Gabriel fournit les résultats de l'analyse du sable à la fin de son récit, et relève la forme très régulière et ronde des grains de sable, due à l'érosion lente.

Gustav Stratil-Sauer, géographe employé par l'université de Leipzig, décrit quant à lui tout d'abord les préparatifs du voyage qui allait le conduire en Perse dans son premier récit de voyage en insistant sur la nécessité de s'abandonner à l'étranger afin de mieux pouvoir le comprendre. En parlant d'étranger, il désigne à la fois l'habitant mais aussi la nature, puisqu'il précise que chaque paysage exige, pour être compris, que le voyageur oublie tout ce qu'il apporte pour pouvoir se consacrer à sa contemplation et se l'approprier<sup>311</sup>. Il est également le seul auteur à soulever la difficulté de comprendre les Orientaux avec leurs formules de politesses et l'importance qu'ils attachent à la forme, à l'apparence. Il insiste également sur l'incidence de la perspective selon laquelle le voyageur arrive dans ce monde et veut le comprendre en expliquant la nécessité de l'aborder avec la perspective de l'autochtone et non avec la perspective connue de l'européen. Il demande donc aux lecteurs de changer de critères de jugements et d'évaluation afin d'avoir une image non déformée de l'étranger. Il se définit en tant que géographe pour qui cette envie de voyager vers des pays inconnus et d'en connaître l'esprit serait primordiale.

---

<sup>309</sup> Alfons Gabriel: *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.72.

<sup>310</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.78.

<sup>311</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*: „Um eine Fremde Welt zu verstehen, braucht man jene Art von Hingabe, die sich bis zur völligen Selbstaufgabe an das Andere verschenkt, ehe sie sich von ihm neu gestalten lässt. Und jede neue Landschaft verlangt wieder ein völliges Vergessen des Empfangenen, um sich voll im Betrachtendem entfalten zu können“, p.49.

Ainsi, le géographe Stratil-Sauer place le lecteur devant la difficulté de comprendre d'autres parties du monde sans prendre le risque de les déformer avec le regard occidental, puisqu'il distingue clairement les Orientaux, dont il cherche à comprendre la vie, et les Occidentaux dont ses lecteurs et lui font partie. Ici, Gustav Stratil-Sauer semble proche des théories de Carl Ritter qui enseigna à l'Université de Berlin et qui défendit la thèse de la relativité culturelle tout en affirmant l'égalité des formes sociales et culturelles dans le monde<sup>312</sup>.

Dans son second récit daté de 1935, Stratil-Sauer reprend dans le chapitre « Anfahrt » ce qu'il avait vécu lors de son premier voyage en 1931. Il rappelle avoir été confronté à un premier échec aux abords du désert du Lut, car sa voiture s'était embourbée dans le sable. En outre, la fièvre et une maladie du cœur l'avaient obligé plus tard à se reposer à Rain. Après avoir été à Bam, lui et sa femme firent une tentative vers le Lut en septembre. L'auteur cite une nuit horrible, sans donner de précisions, qui les avait obligés à rebrousser chemin, car ils n'avaient pas eu l'argent escompté en provenance de l'Europe. C'est depuis Birjand qu'ils avaient pu entamer les premières recherches dans le Lut. Pour relater la troisième tentative en 1931, l'auteur explique aux lecteurs leur nuit passée aux portes du Lut à Noël et leur souhait exprimé à cette occasion d'avoir un destin plus clément qui leur permette de mener à bien une exploration du désert.

Moins précis dans son récit de voyage qu'Alfons Gabriel, Gustav Stratil-Sauer s'attache à montrer l'importance d'une telle exploration du Lut en citant la douleur, la faim, les déceptions qu'ils avaient déjà endurés et en appelle à dieu pour qu'il tienne compte de ses difficultés et les récompense en leur permettant après 15 mois d'efforts de pouvoir enfin entrer dans le désert<sup>313</sup>. Son projet était en effet de faire la traversée de Khur vers Ispendiar, trajet qu'il consigne sur une carte reproduite en Annexe 9. Le nord du Lut était certes déjà connu par les Européens, mais cette route n'était empruntée que des conducteurs de chameaux. Dans son récit, l'auteur reconnaît que ce projet n'était pas tout à fait nouveau pour l'homme, mais que c'était quelque chose de neuf pour le monde scientifique. Conscient des difficultés de voyager en voiture, Stratil-Sauer choisit tout de même ce mode de déplacement pour agrandir le champ d'actions mais il explique avoir redouté les marécages dont les

---

<sup>312</sup> Jürgen Osterhammel : *Die Verwandlung der Welt*, p.1164.

<sup>313</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.28.

gens lui avaient parlé. Son travail consista tout d'abord à étudier le milieu en collectant des plantes à l'aide des nomades, et notamment de leur employé Mechmed<sup>314</sup>. Il ramassa également des échantillons de roches, mais le sol céda sous le poids de la voiture et l'auteur mentionne à plusieurs reprises les stratagèmes employés pour libérer le véhicule à certains endroits très boueux. Sa femme fit les mesures dans le désert et lui se concentra sur les échantillons de roches, notamment le tuf.

Leur deuxième voyage les mena de Neh à Deh Salm. Afin de permettre aux lecteurs de se faire une idée de la superficie du désert, l'auteur compare la superficie du désert du Lut avec l'Allemagne du sud pour qu'on arrive à imaginer sa taille. La largeur du désert du Lut serait de 250 à 350 km et la traversée envisagée nécessitait une marche ininterrompue de cinq jours et cinq nuits sans pause, car il n'y avait pas de point d'eau. Tout comme pour Alfons Gabriel, les habitants de Neh avaient été hostiles au projet : ils avaient été consternés par l'idée d'explorer le désert en partant de cette ville, car ils jugeaient l'entreprise trop dangereuse. Finalement, l'auteur explique avoir trouvé un habitant prêt à les guider jusque Deh Salm en voiture ainsi qu'un autre employé, l'idée étant que les voyageurs puissent porter la voiture si elle restait embourbée. Stratil-Sauer fait une place importante à la description des difficultés rencontrées pour se frayer un passage à travers la montagne à l'aide d'une pioche et d'explosifs afin que la voiture puisse continuer le chemin. En revanche, il attribue cette difficulté non pas au mauvais choix du véhicule, mais à son guide, qui, jaloux de l'autre guide, avait choisi ce chemin à dessein<sup>315</sup>. Les difficultés qui se répètent exigent de notre auteur beaucoup de persévérance, si l'on en juge l'énumération des stratagèmes trouvés pour se sortir d'impasses : il cite un câble qu'il avait utilisé pour tirer la voiture jusqu'en haut d'une montagne, puis des chaînes ou encore des planches employées pour faciliter le passage sur un sol boueux. Il explique ainsi la différence de sols du désert en distinguant le désert au sol rocailleux du désert au sol plus marécageux recouvert d'une croûte de sel donnant l'impression d'être une couche neigeuse. Parmi les succès de ce trajet, Stratil-Sauer cite l'ascension des montagnes Surch Kuh et Kuh Bachtu, les observations faites sur l'absence totale de vie et de végétation, sauf des tamaris et de la salsola aux pieds

---

<sup>314</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.40.

<sup>315</sup> Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.46.

de certaines montagnes ainsi que la position des dunes qu'ils ont pu établir de façon claire. En raison d'un problème mécanique du différentiel, ils doivent rapidement faire réparer la voiture et faire entièrement confiance à leur guide Senhal qui leur montre un chemin autre que celui indiqué sur la carte mais qui s'avère être le bon. Stratil-Sauer corrige ainsi la carte en indiquant la voie suivie pour rejoindre le chemin de caravanes au pied du Migh Ambar<sup>316</sup>.

Dans son chapitre intitulé « Im Herzen der Lut », le thème principal est l'évocation des difficultés financières et de la maladie qui les clouent à Birjand occupe une place importante. Stratil-Sauer insiste ainsi sur le courage qu'il leur a fallu pour continuer les explorations, et ce en vêtements tout rapiécés, par manque d'argent. Il décrit le désert situé après le village de Särtchah et le travail de mesures effectué sans relâche grâce à une table de mesures. Cette découverte lui fait conclure au caractère unique du désert du Lut, différent des déserts de Syrie et d'Irak, car le voyageur n'y trouverait aucune trace de vie. Ici, même la pierre, le sel et le sable se transformeraient en cendre, comme le raconteraient les conducteurs de chameaux. L'auteur explique avoir appris autre chose que des connaissances scientifiques en nommant par exemple l'expérience particulière du vide qui les entoure et de la solitude<sup>317</sup>.

L'apport scientifique du voyage est exposé en fin de récit dans la postface et Stratil-Sauer essaye là aussi de prouver la valeur des échantillons et mesures rapportés. Il avait exploré des régions que personne n'avait foulées auparavant, qu'il avait également tracé le relevé de 4000 km de routes, ce qu'il qualifie de « performance record »<sup>318</sup>, record réalisé grâce à sa voiture, et qui lui avait permis d'envisager d'entamer la réalisation d'une carte après exploitation des mesures réalisées. Il avait également rapporté de l'est du Lut des centaines d'échantillons de roches et de plantes et pu faire le plan de Birjand et de Neh. Stratil-Sauer choisit de ne citer que les résultats qui sont en contradiction avec ceux d'autres scientifiques : il conclut que le désert du Lut n'était pas relié au nord-ouest avec le désert de Kerman et distingue donc deux déserts. Le Lut était ainsi un bassin avant d'être recouvert de sable et d'argile. Actuellement, le vent emportait les sédiments si bien que le bassin se creusait davantage. Au bord de ce bassin s'amoncelaient les sédiments emportés

---

<sup>316</sup> Ibid, p.65.

<sup>317</sup> Ibid, p.105.

par le vent et des roches volcaniques qui donnaient ensuite sur une montagne faite de granite et de sédiments. Son voyage lui avait également permis de faire des milliers de relevés de la température, de l'humidité de l'air... publiés ailleurs que dans son récit de voyage. Et il avait prouvé que l'intérieur du Lut, l'est de la Perse, s'asséchait, ce qui était contraire à ce que la plupart des scientifiques pensaient. Cela avait conduit à un dépeuplement à l'est de la Perse.

Les récits de voyage sont l'occasion aussi bien pour Gustav Stratil-Sauer que pour Alfons Gabriel de rendre compte des résultats de leurs recherches et des nouvelles connaissances acquises lors de leurs voyages.

Si Gustav Stratil-Sauer choisit de rester plus sommaire quant aux résultats scientifiques et à la cartographie (cf Annexe 9), Alfons Gabriel donne à ses récits de voyage une forme très scientifique qu'on ne retrouve chez aucun autre voyageur. Ses récits deviennent de plus en plus précis et complets, notamment pour ce qui est de la cartographie. Les cartes de son troisième voyage sont particulièrement complètes (cf Annexe 3 et 5) et riche d'enseignements, et elles permettent de comparer les trajets suivis par lui-même avec ceux de ses prédécesseurs. Ce savoir est donc destiné chez Alfons Gabriel aux milieux universitaires qu'il met à contribution pour l'exploitation de ses résultats et trouvailles et des lecteurs européens, alors que Gustav Stratil-Sauer choisit d'insister davantage sur les difficultés rencontrées espérant peut-être trouver auprès du public le soutien qui lui manqua de la part des journaux ou des comités scientifiques. Le deuxième récit de voyage de Gustav Stratil-Sauer contraste donc avec ses écrits scientifiques, notamment avec son étude sur les transformations en Orient intitulée : *Umbruch im Orient* et publiée la même année que *Kampf um die Wüste*. Dans cette étude, l'auteur tend à montrer l'importance de l'apport technique des Européens, notamment pour ce qui est du progrès de l'automobile, et explique que ce progrès avait permis aux Iraniens de moderniser le pays. Il tente certes de prouver que ce changement était intrinsèque à la population iranienne, qu'il dit avoir été prête pour ces changements, mais semble par-là vouloir justifier son étude géopolitique de l'Iran<sup>319</sup>.

---

<sup>318</sup> Ibid, p.173.

<sup>319</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*. Leipzig : Wolfgang Richard Lindner, 1935.

En revanche, les échanges entre les voyageurs et les scientifiques iraniens ne sont jamais envisagés comme tels. Il n'en est fait mention que dans les préfaces lors des remerciements au soutien des hommes politiques iraniens. L'exploration des déserts est donc entreprise dans le but de rapporter de nouvelles connaissances en Europe, connaissances que les scientifiques auraient acquises grâce à des relevés, des mesures, des échantillons analysés et non grâce à une coopération avec des Iraniens.

Pour les deux voyageurs, l'expérience dans le désert les confronte pourtant à leurs limites de chercheurs européens, et les conduit à faire appel aux connaissances des habitants afin de pouvoir mener à bien leurs expéditions ou même survivre dans un milieu parfois vécu comme hostile, toujours étranger et loin des réformes et des évolutions historiques. Nous nous proposons donc d'analyser la façon dont les chercheurs considèrent les personnes rencontrées lors de leurs voyages. Tentèrent-ils de les comprendre comme un autre « objet de savoir » en utilisant les méthodes de classement, de mesures appliquées par ailleurs en biologie et géologie ou furent-ils plus sensibles, comme semblait l'être d'emblée Stratil-Sauer, à la difficulté d'apprendre à connaître des personnes pour lesquelles les catégories n'existaient pas encore chez les Européens.

### II.3 Les populations : objet d'études des voyageurs.

Les habitants rencontrés dans les contrées à explorer sont définis par les voyageurs de différentes façons.

On peut tout d'abord remarquer que les scientifiques, particulièrement Gerd Heinrich, accordent peu d'importance à la description des populations nomades ou de leurs compagnons iraniens en comparaison des analyses détaillées faites de leurs découvertes et de leurs exploits. Le lecteur de récits de voyage peut avoir alors l'impression que ces habitants sont invisibles aux yeux des voyageurs, tout comme

le souligne Rudolf Stichweg pour caractériser l'indifférence des Européens face à l'étranger<sup>320</sup>.

Mais tous les voyageurs font tout de même la distinction entre Européen et Oriental, et disent se sentir parfois seuls comme Européens en terre étrangère. C'est par exemple le cas d'Alfons Gabriel, lorsqu'il essaye de négocier le prix de chameaux pour partir en expédition au mois de juin 1928 pour explorer le désert à partir de Bam et qu'il ne trouve personne qui le suive en raison de la période avancée de l'année. Il se qualifie alors d'Européen isolé, seul face à un mur d'incompréhension, mais ne remet en question à aucun moment le bien-fondé d'une expédition à cette période de l'année<sup>321</sup>.

Ensuite, ils parlent du « Persan » comme pour définir les habitants de la Perse parlant le persan, alors qu'ils tentent également de parfaire leurs connaissances des habitants de la Perse en distinguant des catégories de peuplades spécifiques aux régions traversées. On trouve également le qualificatif de Blancs pour se désigner soi-même contrairement aux nomades comme pour Alfons Gabriel qui explique avoir éprouvé un sentiment étrange en pénétrant comme premier « blanc » le village d'Anguhran<sup>322</sup>.

Par ailleurs, les voyageurs emploient différents outils pour essayer de systématiser leurs analyses. En effet, on remarque une catégorisation de la population par l'utilisation de traits de caractère qui leur seraient propres. Pour finir, certains auteurs utilisent des classifications qui font appel à des critères physiques et raciaux afin de pouvoir comprendre et appréhender les richesses des populations en Iran.

---

<sup>320</sup> Rudolf Stichweg : „Soziologie der Indifferenz“. In : Herfried Münkler : *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*, Berlin : Akademie Verlag, 1997, p. 45-64. Ici: p.55.

<sup>321</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.198.

<sup>322</sup> Ibid, L'auteur explique son ressenti à son arrivée le 2 avril : « Es war ein merkwürdiges Gefühl als erste Weiße den Ort Anguhran zu betreten », p122.



## II.3.1 L'apprentissage de la dépendance

### II.3.1.a Les voyageurs de langue allemande sont d'abord confrontés à la difficulté de la langue

Certains apprennent le persan avant même d'entamer leurs voyages, ce qui leur facilite grandement le travail de recherche et le contact avec les habitants. C'est le cas de Gerd Heinrich, qui explique avoir appris lui-même le persan et parler avec son aide Mohamed Ali à la fois le français, le russe et le persan<sup>323</sup> pour qu'ils se comprennent mieux. Cela lui avait aussi permis de parler à ses autres aides, notamment à Cephola, qu'il avait employé dès leur arrivée à Anzali. L'auteur avoue ici maîtriser mieux le russe que le persan<sup>324</sup>. Mais ce persan lui avait également permis de retrouver son chemin, car il avait pu demander de l'aide aux habitants des montagnes de l'Elbourz, alors que lui et sa femme s'étaient éloignés du reste de l'équipe pour chasser des oiseaux et ne trouvaient plus leurs compagnons<sup>325</sup>. Là encore, il manifeste son soulagement d'avoir fait l'effort d'apprendre la langue en Europe, même si ses connaissances n'étaient que partielles. Grâce à cette maîtrise, il avait appris de nombreuses choses précieuses sur le pays. D'autre part, ses connaissances de la langue persane lui avaient également permis de traduire les questions des patients venus à leur campement du nord de l'Elbourz pour se faire soigner par son ami médecin<sup>326</sup>.

Pour Alfons Gabriel, aucune mention n'est faite d'un traducteur qui les aurait aidés lors des voyages. Le premier récit mentionne le fait que l'auteur ait appris l'arabe dans l'espoir de voyager à Oman comme cela avait été initialement prévu, mais par ailleurs, il ne précise pas qui se chargea de cette fonction. Par ailleurs, il s'excuse d'emblée dans son premier récit d'éventuelles erreurs dans les noms persans<sup>327</sup> répertoriés, et avoue avoir pris la précaution de faire noter ces noms par les habitants afin qu'ils ne soient pas méconnaissables, mais n'exclue pas certaines erreurs.

---

<sup>323</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.6.

<sup>324</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.21.

<sup>325</sup> Ibid, p.49.

<sup>326</sup> Ibid, p.39.

<sup>327</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.VIII.

### II.3.1.b Un travail de médiation dans les conflits

L'aide des habitants iraniens leur permet souvent de régler les conflits, notamment lorsque les voyageurs européens ont l'impression de se faire voler par les habitants. Ainsi, Mohammed Ali Dadaschoff aide Gerd Heinrich et ses amis lorsque les Turkmènes essaient d'augmenter le prix de la traversée pour le bateau qui doit transporter leurs biens et retiennent pour ainsi dire leurs affaires<sup>328</sup>. C'est également lui qui tente de persuader les habitants venus se faire soigner de bien vouloir dédommager Mek, leur ami docteur, avec de la nourriture<sup>329</sup>. L'auteur explique dans son récit que Mohammed aurait une connaissance fine de la psychologie de ses compatriotes et que ses talents de diplomate lui aurait permis de régler les conflits. Il conclut donc que pour cette raison, la présence de Mohammed Ali leur serait indispensable.

Alfons Gabriel doit également le fait d'avoir pu voyager dans les régions du Bashakard à un ami religieux shi'ite qui parvient à convaincre les chefs bahshakird de les laisser se rendre dans leur région<sup>330</sup>.

Par ailleurs, Alfons Gabriel se fait accompagner pour certaines régions dangereuses par des hommes supplémentaires chargés de régler des conflits ou de les protéger contre des habitants dont il redoute l'hostilité. Dans le Djaz Murian au mois de mai 1928 par exemple, Alfons Gabriel emploie trois habitants armés de Rudbar pour servir de garde du corps à sa femme et lui-même et un homme supplémentaire pour garder les chameaux<sup>331</sup>.

### II.3.1.c Des guides indispensables

Pour toutes les explorations, les voyageurs européens font appel à des habitants des régions explorées, afin qu'ils les aident à transporter le matériel ou les guident dans le désert et les montagnes car les cartes sont souvent mal renseignées. Leur avancée et leur survie dépend donc en grande partie des connaissances des nomades employés. Ils ont toujours pour mission de s'occuper également des bêtes, puisque les voyageurs ne sont capables de les faire avancer que dans des conditions idéales et non en cas de soucis. Gerd Heinrich se trouve

---

<sup>328</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.18.

<sup>329</sup> Ibid, p.63.

<sup>330</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.79.

dans une impasse sur sa route vers Astarabad, car ces régions sont mal ou pas du tout renseignées sur les cartes de Stahl. Il emploie donc un guide local, dont il donne le nom, Ali Akba Chan, qui doit l'aider à s'orienter et cartographier la région. Après Mashhadsar, Gerd Heinrich cherche un nouveau Scharwadar qui puisse guider leur marche, cette fois-ci dans les hautes montagnes, et leur louer les cheveaux. On voit donc les voyageurs changer régulièrement de Scharwadar en fonction des régions traversées préférant prendre quelqu'un qui ait une connaissance parfaite de la région traversée et ayant des animaux en bonne santé, n'ayant pas été fatigués par des expéditions inhabituelles. C'est ce qu'Alfons Gabriel est obligé de faire régulièrement, notamment lorsqu'il arrive à la frontière du Grand Kévir, car le guide l'ayant accompagné craint de poursuivre ce chemin qu'il ne connaît pas. Ce guide les abandonne donc à Maranjab car il redoute la poursuite jusqu'à la prochaine montagne, le « Weisswasserberg »<sup>332</sup>. Et Alfons Gabriel souligne sa chance d'avoir trouvé un autre habitant capable de poursuivre la route avec eux, précisant que sans cet habitant connaissant la région, il n'aurait jamais pu mener ses recherches.

D'autre part, ce sont les guides qui sauvent parfois les voyageurs européens, comme pour Gerd Heinrich qui ne manque pas d'expliquer avoir eu la vie sauve grâce à Ali Akba Chan. Ce dernier l'avait retrouvé presque inconscient et malade après que Gerd Heinrich eut perdu la caravane lors d'une de ses expéditions scientifiques vers le Shah Kuh. C'est Ali qui l'aurait transporté sur son cheval car il n'était plus en mesure d'avancer<sup>333</sup>. Dans son second récit de voyage, Alfons Gabriel attribue lui-aussi sa survie et celle de son épouse aux bonnes connaissances et au courage des guides baloutches qui traçaient le chemin de la caravane dans le désert du Lut et qui parvinrent à les mener vers Keshit le 26 mars 1937 et au point d'eau tant attendu après huit jours de marche dans le désert. Il qualifie ses guides d'exceptionnels puis ajoute qu'ils guidaient la caravane en poussant des cris presque inhumains, animés à la fois par la peur, mais également par un enthousiasme salvateur<sup>334</sup>. Par ces actions hors du commun, ces étrangers sortent de la catégorie de l'étranger pour occuper celle de tiers, dont l'importance est relevée par

---

<sup>331</sup> Ibid, p.171.

<sup>332</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.47.

<sup>333</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.128.

<sup>334</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.59.

Wadenfels<sup>335</sup>, permettant l'accès au savoir et la survie des voyageurs, le point commun entre les voyageurs européens et les nomades étant l'expérience du combat pour la survie. On aurait donc la constellation entre le voyageur, le savoir comme symbole de l'étranger à conquérir et le nomade jouant le rôle de tiers. Nous pouvons reprendre ici les conclusions de Michaela Holdenried dont l'étude porte principalement sur des récits de voyage à caractère purement fictionnel. Selon son analyse, les récits rédigés après la Première Guerre mondiale créent une distance avec la réalité décrite et critiquent par-là même la foi dans le progrès technique ou dans la conquête coloniale<sup>336</sup>. Dans les récits d'Alfons Gabriel ou de Gerd Heinrich, l'expérience du désert et de l'inconnu, radicalement nouvelle pour les voyageurs, les pousse effectivement à se reconnaître inférieurs aux nomades dans ce milieu géographique.

### II.3.2 Des traits de caractère et des qualités physiques iraniens ?

Les voyageurs reconnaissent tous leur dépendance des autochtones dans des contrées éloignées et peu connues. Les récits de voyage sont étayés de remarques sur le caractère des peuples rencontrés et les auteurs font souvent des généralisations proches des stéréotypes. Ils attribuent ainsi aux nomades certains traits de caractères ou certaines qualités physiques qui leur paraissent étonnants. Marjam Ardalán cite à cet effet Ch. Scherer Leydecker afin d'expliquer que ces catégorisations aujourd'hui considérées comme non scientifiques étaient fréquentes au 19<sup>ème</sup> siècle, sans pour autant y voir de composantes racistes<sup>337</sup>. Certains traits sont attribués par les scientifiques à des contraintes géographiques, d'autres sont effectivement plus liés à des interprétations relevant de considérations génétiques. Pour ce qui est de l'évolution de l'étude des populations au début du 20<sup>ème</sup> siècle, Fassmann remarque l'importance de l'évolution des études démographiques. L'évolution des hommes est étroitement liée au concept d'environnement

---

<sup>335</sup> Bernhard Waldenfels : „Phänomenologie des Eigenen und des Fremden“. In : Herfried Münkler (éd) : *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*, p.65-84. Ici : p.79.

<sup>336</sup> Michaela Holdenried : « Von der Unermesslichkeit der Welt. Historische Forschungsreisen in der Gegenwartsliteratur ». In : Michaela Holdenried / Alexander Honold / Stefan Hermes (éds) : *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*, p. 289-312.

<sup>337</sup> Ch. Scherer-Leydecker, p.295 cité par Marjam Ardalán : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.166.

géographique, pour lequel il emploie le mot de « Lebensraum »<sup>338</sup>. Il explique que la discipline de la démographie fut tout d'abord pratiquée par l'Eglise, désireuse d'acquérir une vision synthétique du nombre de croyants en répertoriant pour ce faire le nombre de naissances, de décès puis de mariages. Pour ce qui est de la démographie plus scientifique, elle fut d'après lui liée tout d'abord à des préoccupations socialistes, puisqu'il s'agissait au 18<sup>ème</sup> siècle d'établir des chiffres concernant les conditions de vie difficiles des populations ouvrières. Par ailleurs, l'absolutisme aurait permis à la démographie de se développer puisque l'Etat aurait été centralisé et administré de façon plus rationnelle. En outre, les informations démographiques auraient intéressé l'armée, et ce dès la fin du 18<sup>ème</sup> siècle. Pour illustrer son propos, l'auteur cite l'initiative de Maria Theresia qui fit faire le premier recensement en Autriche en 1754 tandis que ces statistiques furent déléguées à l'armée dès 1770, car jugées trop complexes à réaliser. Fassmann situe l'apogée de cette science au 19<sup>ème</sup> siècle puis insiste sur la perte d'autonomie de la statistique autrichienne dès 1927. Par ailleurs, les approches de nos scientifiques relèvent également de la biologie, voire de la génétique, puisqu'ils veulent non seulement répertorier et comptabiliser les différentes populations en Iran, mais également expliquer certains faits par des facteurs biologiques. A ce propos, Acham cite trois biologistes dont les théories influencèrent l'image que se firent les scientifiques de l'organisme humain au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Il oppose tout d'abord les théories sur l'évolution de Lamarck à celles de Darwin<sup>339</sup>. Pour le premier, les espèces humaines supérieures sont le produit des espèces inférieures et l'évolution des espèces est due à des facteurs environnementaux. L'être humain s'adapte à son environnement géographique : il résulte des besoins liés à l'environnement géographiques, besoins qui se transforment en habitudes et ces habitudes créent les différents organes. Selon Darwin, les espèces sont inégales et c'est pourquoi, elles se sont adaptées de façon plus ou moins heureuse à leur environnement et ont survécu ou non. Pour Acham, c'est Gregor Mendel qui révolutionna ces approches de par sa théorie sur l'héritage génétique, et ses méthodes ont permis aux biologistes de décrypter les

---

<sup>338</sup> Heinz Fassmann : „Demographie und Soziologie“. In : Karl Acham (éd) : *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften*. Vol 2. p. 189-216, ici : p.189.

<sup>339</sup> Karl Acham : *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften*. Vol 2 : *Lebensraum und Organismus des Menschen*. Vienne : Passagen, 2004-2005, p.222.

traits communs aux plantes et aux animaux. Il a mis en lumière l'importance de la reproduction, de la mutagénèse et du métabolisme.

Pour ce qui est de nos chercheurs, les classifications semblent s'opérer loin de ces dernières considérations, hormis peut-être celle du métabolisme. En effet, les premières caractéristiques communes sont d'ordre comportemental ou psychologique, alors que d'autres critères sont basés sur des différences physiques qui débouchent sur des considérations raciales.

### II.3.2.a Traits de caractère des populations nomades

Les qualités attribuées aux nomades sont de nature très différente, voire contradictoire. Certains Européens craignent les populations reculées, car elles sont elles-mêmes craintes par les autres Iraniens. Les voyageurs tirent des conclusions de leurs contacts avec ces populations et accentuent aussi bien leurs défauts que leurs qualités, ne pouvant donc se contenter de les tenir à distance en tentant de s'en différencier. Le malaise face à l'étranger est donc bien réel, l'usage de comparaisons et de hiérarchisation est fréquent et le recours à l'analogie est peut-être une façon pour les voyageurs de gommer l'altérité qui les effraye. Roland Le Huenen remarque en parlant du découvreur du XVI<sup>ème</sup> siècle : « cherchant à réduire la différence soit en usant de l'analogie, soit en la désignant comme un écart aisément réductible, il se nie en se posant. Telle est l'opération que le récit tend à produire. Mais peut-on jamais être sûr que sous le glacis du discours qui naturalise les aspérités du réel, ne s'inscrit pas en creux la hantise de l'altérité ? »<sup>340</sup>. Ceci s'applique par moment également aux récits du début du 20<sup>ème</sup> siècle.

Ainsi, les nomades sont parfois imaginés comme des sauvages dangereux, prêts à attaquer sous n'importe quel prétexte pour piller les biens des Européens. L'on comprend mieux les difficultés dont témoigne Alfons Gabriel pour aller à la rencontre de populations éloignées telles que celles du Bashakard. Il explique ainsi que le gouvernement de Téhéran aurait été réticent à son départ pour cette région<sup>341</sup>, car cette exploration exposerait les soldats accompagnant l'équipe d'Alfons

---

<sup>340</sup> Roland Le Huenen : *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2015, p.45.

<sup>341</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.79. L'auteur parle de la région d'Anguhran comme région où vivraient des sauvages, d'après les dires des habitants de Téhéran : « Dieses sollte aus halbnackten Wilden bestehen, über die in Bandar Abbas die abenteuerlichsten Erzählungen verbreitet

Gabriel à des dangers inutiles. Les inquiétudes de Téhéran peuvent être comprises plus aisément si on s'imagine que chaque voyageur du 19<sup>ème</sup> siècle était accompagné obligatoirement par un Mehmandar, hôte représentant le gouvernement, et d'autres personnes constituant un véritable comité d'accueil, destiné à montrer la puissance du pays. Il semble donc que ce que décrit Marjam Ardalan pour la seconde partie du 19<sup>ème</sup> siècle ait été encore valable pour la période que nous étudions, même si d'une dimension plus modeste<sup>342</sup>. Finalement ce serait un religieux shî'ite : Saiyid Muhammad Wa'iz qui les aurait aidés en jouant le médiateur avec les chefs des tribus Bashakard et l'auteur souligne d'ailleurs son importance comme médiateur dans le conflit entre le gouvernement perse et Barakat Khan, le chef des régions de Biaban. Alfons Gabriel se serait donc rendu sans escorte, avec sa femme, son cuisinier et un guide dans ces régions.

Beaucoup de problèmes s'expliqueraient par la cupidité attribuée aux brigands des régions reculées, mais ce souci s'étend à l'ensemble de la population persane, si l'on juge certaines remarques des auteurs et leurs critiques de la cupidité des Persans. Alfons Gabriel qui fait par ailleurs l'éloge de ses guides critique la cupidité de certains habitants qui essayent de faire pression sur les Européens, sachant leur dépendance, afin d'augmenter leur salaire. Cette tactique déloyale et « sans scrupule », comme l'écrit Alfons Gabriel, l'avait obligé à changer régulièrement de guides, et ce dès l'arrivée sur le terrain d'une autre tribu<sup>343</sup>. Il en arrive à critiquer même Kerbela, qui avait refusé de continuer son chemin après avoir jugé son pourboire trop peu important. Il lui reproche également d'avoir volé des petites sommes d'argent lui ayant été confiées<sup>344</sup>. Il en conclut donc à la cupidité de son guide et du fait qu'on ne puisse pas attendre de la gratitude en Perse. Le second récit de voyage comprend également la description de trois guides dont il dut se séparer, car ils avaient volé de l'argent, mais pourtant l'auteur remarque que c'étaient les seuls parmi leurs nombreux accompagnateurs à lui avoir laissé de mauvais souvenirs<sup>345</sup> !

---

waren ». Cette crainte est exprimée à d'autres endroits du récit de voyage, comme par exemple lorsqu'ils arrivent à Gavaband aux pieds des montagnes du Bashakard et qu'ils craignent les attaques de nomades kidnappant des voyageurs et les revendant à Dubai p.86.

<sup>342</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.102.

<sup>343</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.141.

<sup>344</sup> Ibid, p.242.

<sup>345</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.102.

Ce reproche de cupidité est souvent associé à une description de la violence des habitants que redoutaient les voyageurs. Ceux-ci décrivent les habitants des petits villages comme particulièrement dangereux et non comme des hôtes bienveillants avec les Européens. C'est bien la relation qualifiée par Edward Banfield d'« amoral familism » pour désigner les relations entre étrangers et hôtes, amenés parfois à accueillir mais aussi à tuer pour subsister<sup>346</sup>. Dans le Bashakard, Alfons Gabriel se plaint d'être envahi en permanence par des habitants affamés en quête de nourriture et précise que chacun d'entre eux avait certainement déjà un mort sur la conscience<sup>347</sup>. Il relate également l'inquiétude de Barakat Khan croyant les Européens pris dans un complot fomenté par un de ses ennemis désireux de pouvoir capturer les caisses pleines d'argent et d'or que, croyait-il, transportait l'expédition<sup>348</sup>. Cette violence latente éveille un sentiment de tension et de peur chez les voyageurs et l'auteur explique la façon dont ils élaborèrent leur plan pour fuir la région le plus vite possible. Selon Alfons Gabriel, cette peur n'était pas une simple faiblesse des Européens, puisque même son guide Kelreda avait eu si peur qu'il avait distribué presque toutes les provisions de riz aux habitants pour gagner leur sympathie. Cette situation avait plongé Kelreda dans une situation de tension extrême et il n'était plus lui-même, bloqué par la peur de se faire capturer. Cette violence aurait d'ailleurs forcé Gabriel à écourter son étude de la population du Bashakard, précisant que les 17 jours passés dans cette région étaient déjà un exploit pour des Européens<sup>349</sup>. Dans son ouvrage sur les changements en Orient, il analyse le passage du nomadisme à la sédentarisation et explique la violence de certains nomades par le manque de pâturages en été. Ne pouvant augmenter le nombre de leurs bêtes, et touchés souvent par des catastrophes naturelles ou des épidémies, certains nomades devraient devenir des brigands pour subsister<sup>350</sup>.

Par ailleurs, on trouve aussi des passages où les auteurs soulignent le manque de dynamisme des populations des petits villages, ce qui contraste singulièrement avec les compliments qu'ils peuvent leur faire par ailleurs, quand ces derniers les aident à sortir du désert. Ainsi, Alfons Gabriel, qui loue par ailleurs la

---

<sup>346</sup> Rudolf Stichweh : „Soziologie der Indifferenz“. In : Herfried Münkler (éd) : *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*, p.53.

<sup>347</sup> Ibid, p.111.

<sup>348</sup> Ibid, p.130.

<sup>349</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.155.

<sup>350</sup> Alfons Gabriel : *Umbruch im Morgenland*, p.16.



résistance et la persévérance sans faille des Baloutches, les caractérise de paresseux. Le climat avait une influence sur leur façon de travailler et les ralentissait. Mais il nomme aussi des défauts tels que la paresse ou la négligence qui leur étaient innées<sup>351</sup>. C'est pourquoi, ces populations reculées étaient presque condamnées à vivre dans la pauvreté dans des conditions semblables à celles des peuples anciens<sup>352</sup>. Hugo Grothe reprend le reproche fait aux Perses pour mieux souligner le côté travailleur et appliqué des paysans en Iran et qualifie le jugement si répandu prétendant que les Perses seraient paresseux et indifférents d'erroné<sup>353</sup>.

Pour les qualités citées, on retrouve souvent une grande générosité qui se manifesterait notamment par une hospitalité peu habituelle pour un voyageur Européen. Les auteurs ne se contentent donc pas de catégoriser les nomades en les qualifiant d'étrangers pour les réduire à une catégorie qu'on pourrait qualifier de barbares. Certaines qualités mentionnées semblent insister sur des traits communs aux nomades et aux voyageurs européens, levant ainsi le côté asymétrique de la relation entre « voyageurs civilisés » et « nomades sauvages », mentionnée par Reinhart Koselleck<sup>354</sup>.

Ainsi, Gerd Heinrich explique que dans leur campement dans les montagnes de l'Elbourz ils se nourrissaient comme ils le pouvaient et qu'un berger leur apportait chaque jour du lait et du yaourt afin de compléter leurs repas. L'auteur écrit avoir été confronté à la faim à plusieurs reprises. Les habitants des différents campements lui offraient alors à manger ou bien un des aides iraniens parvenait à trouver de quoi manger<sup>355</sup>. Alfons Gabriel mentionne également tout au long de ses récits de voyage la générosité des nomades, notamment des chefs de clans chez qui il fut reçu avec son équipe. Cette générosité le marque puisqu'il consacre un long passage à la description de Barakat Khan, un des chefs de clans baloutche les ayant pris sous son aile. Le voyageur avait tout reçu de lui : les provisions, les animaux et la

---

<sup>351</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.123.

<sup>352</sup> Ibid, p.123 : „Die Mehrheit der Bevölkerung führt das bedürfnislose Leben der Urzeitlichen, die, begleitet von ihren schönen Frauen und verlausten Kindern, mit ihren Herden herumstreifen. Schwer ringen sie unter den kärglichsten Bedingungen der Natur ihr Dasein ab. So waren die Völker, als der Mensch das Gebiet der Geschichte betrat“.

<sup>353</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien : erlebtes und erschautes*. Berlin : Allgemeiner Verein für deutsche Literatur, 1910, p.106.

<sup>354</sup> Reinhart Kosellek, cité par Herfried Münkler et Bernd Ladwig : „Dimensionen der Fremdheit“. In : Herfried Münkler (éd) : *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*, p.13.

<sup>355</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.87.

caravane ainsi que les hommes chargés de les aider<sup>356</sup>. La tradition de se faire accompagner par des hommes du clan chargés de les protéger est également étonnante pour nos voyageurs<sup>357</sup>. Cette tradition de l'accueil est mentionnée par Marjam Ardalan. Elle évoque l'accueil des voyageurs dans les grandes villes mais non chez les nomades<sup>358</sup>. Par ailleurs Alfons Gabriel explique également que même les habitants des villes lui avaient fourni des provisions à titre gracieux, notamment à Kerman. L'auteur apprécie ces dons qu'il énumère : dattes, gâteaux de noix, farine, petits gâteaux, afin de montrer la variété et la richesse de cette nourriture inespérée<sup>359</sup>. Cette générosité permit d'ailleurs aux voyageurs et aux habitants de créer des liens durables, puisqu'Alfons Gabriel dit avoir eu la chance de pouvoir retrouver lors de son deuxième voyage Mirza Ibrahim qui les avait accompagnés dans le Kévir-Nau. Admirant son dynamisme et sa persévérance il souligne dans son deuxième récit de voyage le mérite de Mirza Ibrahim d'avoir réussi à créer un petit village à côté de Jandaq grâce à la mise en place d'un système d'irrigation. Il explique également avoir été hébergé et nourri par Mirza Ibrahim, ajoutant que c'était typique de l'accueil traditionnel en Perse<sup>360</sup>.

Outre la générosité, c'est l'humour et l'optimisme qui sont employés par les auteurs pour caractériser certains nomades. Gerd Heinrich qualifie Mandaga, son employé de « joyau véritable », toujours plein d'humour<sup>361</sup>. C'est cet humour qui avait aidé toute l'équipe en proie à la chaleur insupportable<sup>362</sup> sur leur route vers Astarabad en plein mois de juillet.

Les auteurs louent également la fidélité de certains guides à qui ils rendent hommage, notamment Gerd Heinrich auprès de qui Mandaga était resté pour le veiller, même lorsque l'auteur était très malade. Gerd Heinrich regrette ne pas pouvoir faire preuve de la même fidélité envers son aide. En effet, il manifeste des regrets en relatant le départ, puisque la situation s'était inversée et qu'il avait dû

---

<sup>356</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.95.

<sup>357</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.103 : L'auteur décrit le fait de se faire escorter par le fils de Barakat Khan sur la route de Darpahan vers Anguhran, ce qu'il aurait apprécié.

<sup>358</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.112 et 113.

<sup>359</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.246.

<sup>360</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p. 83 Il qualifie cet accueil de „ echte, alte, persische Gastfreundschaft ».

<sup>361</sup> Ibid, p.79.

abandonner Mandaga malade pour rentrer en Europe. Gerd Heinrich essaye d'expliquer et de justifier ce geste par l'impossibilité d'obtenir un passeport pour le nomade iranien<sup>363</sup>. Il écrit que Mandaga était pour lui plus qu'un simple employé rémunéré (il emploie le mot de « Diener ») mais qu'il n'avait pas trouvé d'autre solution. Le lecteur peut donc se poser la question de la sincérité de l'attachement du scientifique à son aide.

C'est Alfons Gabriel qui noua certainement les liens les plus étroits avec ses guides. Il écrit dans son deuxième récit de voyage qu'il était heureux d'avoir pu retrouver Abd al Karim, leur guide lors de leur première expédition<sup>364</sup>. Alfons Gabriel décrit également l'attitude de son guide dans le Grand Kévir au mois de mai 1933. Il le compare à un Saint Nicolas qui avait effectué le plus rapidement possible un long trajet pour trouver du tabac, des pistaches, des dattes et des raisins et qu'il avait eu à cœur de retrouver la caravane afin de rapporter ses trouvailles à Alfons Gabriel et sa femme<sup>365</sup>.

En opposant les nomades aux Européens, les voyageurs admirent également leur capacité à savourer les beautés du désert sans être esclaves du confort matériel. Dans le désert du Lut, Alfons Gabriel admire les nomades qu'il nomme « enfants du désert » qui les guident et qui sont habitués à la nourriture très frugale alors qu'eux-mêmes sont plus attachés aux biens matériels et en sont plus esclaves<sup>366</sup>. On trouve régulièrement une description des nomades vivant à l'écart des villes de façon paisible et se contentant de très peu pour vivre. Alfons Gabriel explique dès son premier récit de voyage que les habitants du Kuh Hezar vivaient à l'écart de la civilisation, qu'ils ne fumaient pas et avaient une nourriture composée de pain d'orge, de quelques légumes et de produits laitiers. Les femmes passaient leur journée à tisser tandis que les hommes essayaient de cultiver la terre. Plus loin, il reprend l'adjectif de « weltfern » pour caractériser l'existence des habitants de Khamakan, petit village après Nosrat Abad. Selon lui, les habitants n'étaient ni méfiants ni hostiles à l'égard des Européens<sup>367</sup>. Dans son deuxième récit de voyage,

---

<sup>362</sup> Ibid, p.92.

<sup>363</sup> Ibid, p.153.

<sup>364</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p 78. Il y nomme son guide „unser treuer alter Führer aus dem Jahre 1928“.

<sup>365</sup> Ibid, p.120.

<sup>366</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.73.

<sup>367</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.249.

il loue encore davantage le peuple nomade, notamment celui des Baloutches, dont il admire le côté paisible. Ecrivant sur sa vie à Nosrat Abad, il souligne la sérénité et la paix y régnant malgré certains conflits et il l'associe à la musique des violons Baloutches qu'il entendait les soirs<sup>368</sup>. Il loue également le courage et la résistance des habitants lors de la récolte de la résine d'une sorte d'épicéa nommé Ankuseh. Un homme récolterait à lui seul environ 120 kg de résine sur une saison, et ce malgré les chaleurs insupportables<sup>369</sup>. Alfons Gabriel reprend la description des habitants de cette région dans son dernier récit : il envie les nomades et les bergers pour leur façon simple et paisible de vivre, se contentant du strict minimum pour se nourrir. L'auteur reconnaît s'être senti tout petit face à ces hommes se nourrissant exclusivement de lait de chameau et faisant preuve d'un contrôle de soi exemplaire<sup>370</sup>.

Il faut d'ailleurs mentionner le fait qu'Alfons Gabriel ait consacré dès son second récit de voyage un passage où il précise avoir retrouvé avec joie Mirza Ibrahim qui l'avait déjà accompagné dans ses précédentes expéditions du Kévir Nau. Il y explique de façon détaillée ce que cet homme était devenu, ses tentatives de créer un petit village non loin de Jandaq, en développant le système d'irrigation. Ce passage détaillé, montrant la vie de son guide, témoigne clairement de son attachement à cet homme, même si les relations scientifiques n'étaient pas basées sur un échange entre scientifiques européens et iraniens, et que nulle part le récit ne mentionnait une tentative faite pour établir un contact avec des biologistes ou géographes locaux. Mais il est vrai que seul Alfons Gabriel fait un portrait si personnel des nomades rencontrés<sup>371</sup>. Dans son second récit, l'auteur mentionne en effet avoir retrouvé un chef du village avec une grande joie. Là encore, il le nomme et décrit la gentillesse avec laquelle il fut reçu. Il avoue également sa satisfaction et son soulagement de retrouver ses anciens guides d'il y a cinq ans, Hussein Agha et Nasrullah, dont il dit qu'il était son préféré et dont il appréciait encore une fois la résistance et la pureté. Le lien semble avoir effectivement été créé, même si Alfons

---

<sup>368</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.85.

<sup>369</sup> Ibid, p.82.

<sup>370</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.36.

<sup>371</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.83.

Gabriel décrit son camarade comme un enfant des montagnes ne connaissant rien de plus beau que la chasse<sup>372</sup>.

Il relève d'ailleurs une proximité certaine entre lui et les nomades en général, car il se sent proche d'eux grâce à la fascination commune pour le désert, si bien qu'il vient à se poser la question rhétorique du lien de sang qui les unit dans cette quête du désert<sup>373</sup>. Et en sortant du désert, ce sont les habitants du petit village de Nekhlek, occupés à travailler dans les mines de plomb qu'il qualifie d'étrangers et d'étranges, tout comme la nature du village, si différent des campements nomades<sup>374</sup>.

Pour finir, Gustav Stratil-Sauer remet en question les critères de jugements européens qui servent à évaluer les qualités des nomades<sup>375</sup>. Il critique les outils utilisés par les Européens pour juger de l'éducation des habitants de la Perse, après avoir été frappé par l'érudition de jeunes bergers qui chantent des vers d'Hafez et d'autres poètes. Cette expérience l'amène à conclure dans son récit de voyage de la supériorité des Perses sur les autres peuples d'Asie et sur les Européens : ils étaient plus éduqués que les Européens, mais cela était méconnu. Cette sagesse persane avait pu être conservée par le peuple et transmise par quelques élus.

### II.3.2.b Critères physiques

Les qualités morales attribuées aux nomades sont souvent associées à d'autres qualités, d'ordre physique. Capables de mieux affronter le milieu qu'ils connaissent, ils possèdent d'après les voyageurs des caractéristiques telles qu'une force exceptionnelle et une santé à toute épreuve que n'ont pas les habitants des villes, ni d'ailleurs les voyageurs européens. On observe donc ici très nettement le clivage entre trois catégories d'êtres humains dans l'esprit des voyageurs : les Européens, les Iraniens habitant les villes et ceux des montagnes ou des déserts. Et ce classement semble un peu simpliste. Ainsi, Gerd Heinrich explique le clivage net entre les habitants des campements des montagnes après le village de Kiasar et les

---

<sup>372</sup> Ibid, p.102.

<sup>373</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.13 : il explique que c'était le même sang nomade que lui et ses compagnons iraniens partageaient et qui les forçait à reprendre les expéditions dans le désert, et ce malgré tous les dangers.

<sup>374</sup> Ibid, p.61.

villes des plaines : les nomades étaient à la fois plus accueillant que les habitants de la ville, mais aussi plus forts et en meilleure santé<sup>376</sup>. Il qualifie les « citadins des plaines » de population « décadente, affaiblie par les vices et les maladies »<sup>377</sup>. Par ailleurs, il tente d'expliquer ces différences par des influences climatiques (un air plus sain, plus de soleil), qui avaient forgé la population, ainsi que par le combat mené par les nomades pour survivre au quotidien. Ces facteurs avaient permis aux nomades d'être en meilleure santé.

Alfons Gabriel mentionne également dans son premier récit de voyage des exploits physiques qu'il qualifie à chaque fois « d'incroyables ». D'après son analyse, les habitants du Bashakard étaient capables de parcourir dans des terrains montagneux des trajets de 80 km par jour, et il insiste sur la différence entre ces habitants et les Européens. Plus loin, il s'étonne de croiser sur le chemin entre Bahabad et Tabas des habitants qui voyagent à dos d'ânes dans des conditions incroyables au mois d'août 1928 et il précise que certaines personnes de la région parvenaient même à traverser le désert vers le Khorasan sur une vache<sup>378</sup>. Cette résistance leur avait permis à tous de survivre dans certaines conditions extrêmes, car lui-même n'avait plus eu la force de se nourrir ou de s'occuper des bêtes après certaines marches harassantes. Il décrit ainsi la marche épuisante qu'ils effectuèrent dans le désert du Lut le 2 octobre 1933 et le courage et la force physique de leurs compagnons persans. Ce sont eux qui nourrissent les animaux, préparent le thé et rangèrent les bagages. Ce passage permet à l'auteur de rendre hommage à la résistance physique des « fils du désert », comme il les appelle<sup>379</sup>.

De plus, certains voyageurs attribuent aux nomades un sens de l'orientation inconcevable pour un Européen. Gabriel nomme cela une sorte de sens (« Gefühl ») particulier, différent de la connaissance des lieux que pourraient avoir les nomades, et qui leur permet de se repérer, même dans des endroits inconnus<sup>380</sup>. Avant Jandaq, le guide d'Alfons Gabriel retrouve le chemin pour les sortir du désert et l'auteur s'étonne qu'il y soit parvenu. En effet, le guide avait parcouru cette portion du

---

<sup>375</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.198.

<sup>376</sup> Gerd Heinrich: *Auf Panthersuche durch Persien*, p.112.

<sup>377</sup> Ibid, p.116.

<sup>378</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.261.

<sup>379</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.206.

<sup>380</sup> Ibid, p.54.

désert dix ans auparavant pour la dernière fois<sup>381</sup>. Dans son second récit de voyage, daté de 1935, l'auteur fait d'ailleurs une place plus importante que dans le premier à l'éloge des nomades et de leurs qualités. Il insiste sur sa dépendance quant à l'orientation dans certains endroits d'Iran, comme dans le sud du Masileh où il cherchait à définir les limites entre le marécage salé et le grand désert du Kévir<sup>382</sup>. Ils avaient ainsi trouvé leur chemin grâce à un habitant de Kehdish, prêt à les guider jusque Maranjab. Pour la prochaine étape, ils avaient été à nouveau tributaires d'une éventuelle rencontre avec des nomades, capables de les guider jusqu'au Kuh-e Safidab. L'auteur explique d'ailleurs la différence entre les nomades et les Européens, et indique que les nomades avaient acquis au fil des siècles une capacité à marcher des centaines de kilomètres sans s'égarer. Il reconnaît par-là une expérience et une qualité physique que lui-même ne possédait pas. Il envisage donc à nouveau l'étranger comme tout autre et délimite le « nous » européen du « ils » des nomades, mais est sincèrement reconnaissant et admiratif. La distance soulignée ici paraît donc différente de celle qui tend à mépriser l'autre ou à le dominer, puisqu'il avoue une nette supériorité des nomades<sup>383</sup>. En revanche, il met également l'importance des chameaux en avant, le guide étant parfois obligé de se fier à leur sens de l'orientation et de l'observation pour avancer dans les déserts et l'auteur place les hommes et les animaux à un niveau égal.

### II.3.3 Un essai de classification en tribus et races

#### II.3.3.a Une délimitation par rapport aux Arabes et aux Indiens

Les voyageurs distinguent tout d'abord les Européens (c'est-à-dire eux-mêmes) des Persans, mais arrivés en Iran, ils définissent les habitants par rapport aux pays voisins.

Ainsi, la première délimitation faite est celle par rapport aux populations arabes et indiennes voisines, comme par exemple sur la côte persane, à Bandar Abbas. Alfons Gabriel y distingue les différentes populations, notamment celles qu'il

---

<sup>381</sup> Ibid, p.77.

<sup>382</sup> Ibid, p.44.

<sup>383</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.189 : "Eine durch viele Menschenalter erworbene Fähigkeit, die wir nicht besitzen, lässt sie unbeirrbar Hunderte von Kilometern weite Wege ziehen, die sie seit vielen Jahren nicht mehr gegangen sind".

qualifie de « 'vrais perses » et les autres<sup>384</sup>. Sa description de la population mentionne les Arabes différents des Perses, et il précise que même les pêcheurs étaient perses dans cette ville, bien que les Perses n'aimaient généralement pas la mer. Il constate également la présence de Baloutches, de quelques Goa (mélange entre Portugais et Indiens du sud), et de Saiyides, descendants du prophète qui eux étaient de « vrais perses ». Hugo Grothe procède de la même façon lorsqu'il essaye de caractériser le chef des Lors qui le reçoit. Il dit de sa mère qu'elle était perse, mais que son visage à lui n'était pas assez rond pour être typiquement persan<sup>385</sup>.

Une autre distinction est faite par rapport aux peuples issus de l'Afghanistan. Alfons Gabriel remarque ainsi les différences entre les habitants de la Perse de l'intérieur et ceux de l'est de la Perse aux frontières avec l'Afghanistan<sup>386</sup> : la population était constituée en grande partie de berbères comme les Hazareh, venus d'Afghanistan. C'étaient des Mongols aux yeux bridés et aux barbes longues et fines. Les populations sunnites venues d'Afghanistan avaient un aspect plus sauvage et un autre comportement que les Persans shī'ites. Alfons Gabriel se sert à nouveau de traits de caractère pour décrire les différences entre Persans et Afghans : ces derniers étaient plus sûrs d'eux et parlaient moins pour ne rien dire que les autres habitants de la Perse<sup>387</sup>.

### II.3.3.b Une distinction des différentes ethnies en Iran

Le lecteur trouve également une catégorisation des populations en différentes ethnies, notamment lorsqu'il s'agit de régions reculées, dont les habitants ont encore un fonctionnement qui échappe à la centralisation. Les auteurs distinguent alors les différentes ethnies de l'Iran et ne parlent plus uniquement de « Perses » par opposition aux Européens.

Hugo Grothe fait une description longue des peuples nomades Loris, vivant dans les montagnes du Pusht i Kuh à l'est de l'Iran<sup>388</sup>. Il utilise des descriptions basées sur les origines de ces nomades, leurs traits physiques tels que la couleur de la peau, la forme de leurs silhouettes, les cheveux, les lèvres en distinguant les

---

<sup>384</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.71.

<sup>385</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.39.

<sup>386</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.157.

<sup>387</sup> Ibid, Il parle de „hohle Redensarten“, c'est-à-dire de paroles creuses, pour désigner les phrases de politesse employées par les Persans.

<sup>388</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.53.



« Negritos » des peuples sémites. Dans ces régions, les hommes grands, aux membres osseux et au crâne allongé, faisant penser aux Hittites, tels qu'on les voit sur les monuments en Egypte, prédomineraient<sup>389</sup>. Chez les hommes, le type indoeuropéen qui prédominait nettement. En revanche, le type sémite était plus présent chez les femmes, et il précise que les hommes Loris prenaient parfois pour épouses des femmes arabes.

La diversité de la population marque donc déjà Hugo Grothe dans son récit du début du siècle. Alfons Gabriel fait des constatations similaires dans son analyse de la population de la ville de Minab située, elle, au sud-est. L'auteur dit avoir été surpris par la diversité des ethnies y résidant. Attiré par les couleurs des habits traditionnels colorés des Baloutches, il apprécie dès son premier voyage cette diversité et la vie trépidante de Minab et de son marché réunissant des milliers de personnes venues des régions alentours. Il se rappelle en outre la présence de femmes nomades sans burka et des Bashakards travaillant les joncs et les feuilles de palmier pour en faire des paniers<sup>390</sup>.

De plus, Alfons Gabriel juge intéressant de consacrer un chapitre de son deuxième récit de voyage à la description « anthropologique et ethnographique » de la population du Bashakard afin de montrer son fonctionnement spécifique. Les photos de l'annexe 10 illustrent sa méthode. Il explique dans un premier temps les origines des tribus du Bashakard et reprend pour ce faire des considérations de Sykes. Il cite ainsi une population appelée « negrito » qui avait peuplé la côte du nord de la Perse jusqu'en Inde. Leurs descendants se retrouvaient dans la population de Bashakard et Sarhadd, dans ces contrées très éloignées, dont même les Persans n'avaient pas connaissance. Puis, les invasions sémites avaient contribué à peupler ces régions<sup>391</sup>. Il distingue le nom des différentes tribus, leur rang dans la société Bashakard, le fait qu'elles payent ou non des impôts. De ces critères découle leur degré de dépendance par rapport au chef des Bashakard<sup>392</sup>. La plus admirée était ainsi la tribu des Khawanin qui résidait principalement à Anguhran, ne payait pas d'impôt, mais était au service du chef des Bashakard qui les rétribuait en leur fournissant des armes. La seconde tribu était les Ru'asa, situés à Dawrin Djaghdan

---

<sup>389</sup> Ibid, p.54.

<sup>390</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.88.

<sup>391</sup> Ibid, p.142.

<sup>392</sup> Ibid, p.142.

et Sardasht. Dans l'échelle sociale ils étaient inférieurs aux Khawanin, mais ne payaient pas d'impôt et étaient assujettis également au chef des Bashakard. Les Baludjakarah étaient dispersés sur Ispan, Zangiak, Sindirk. Ils possédaient leurs terres, payaient des impôts mais n'étaient pas obligés d'intervenir pour le chef des Bashakard en cas de conflit. Les Ghulam étaient principalement situés à Anguhran et Darpahan et avaient le statut d'esclaves. Gabriel dit qu'ils étaient « bien traités », mais parfois vendus contre des fusils ou exportés vers les côtes arabes<sup>393</sup>.

L'auteur décrit le physique des différentes races du Bashakard, et il illustre sa description par des photos. Les descriptions sont très précises, considérant par exemple la forme du front et du nez, la chevelure...<sup>394</sup> Il distingue ensuite des individus « nègres » qui différaient des Nègres d'Afrique car ceux de Bashakard avaient, écrit-il, des lèvres épaisses et des cheveux longs et ressemblaient davantage à des Australiens. Il distingue ce type, présent à Darpahan, d'un deuxième type sémite, présent à Ispan. L'auteur décrit aussi de façon précise le type d'habitation, les huttes, dans lesquelles ces populations vivaient : les Tagiri. Ces huttes étaient transportables, notamment en fonction de la récolte des dattes. Les familles les plus riches possédaient des greniers en pierre pour abriter les provisions alors que les plus pauvres n'avaient qu'une petite hutte où ils dormaient avec leurs animaux.

Contrairement aux autres explorateurs, Alfons Gabriel place au sommet de la hiérarchie l'ethnie des Baloutches, qu'il juge bien supérieure à celle des Persans pour leurs connaissances du désert et leurs qualités morales<sup>395</sup>. Ses coéquipiers persans n'auraient pas continué le voyage dans le désert, et sans les Baloutches, l'équipe n'aurait pas réussi à sortir du Lut et à atteindre Keshit, leur huitième campement. Dès son deuxième récit, de nombreuses remarques expliquent la supériorité des Baloutches par rapport aux Perses, car ces derniers étaient d'après lui peu fiables ou consommaient trop d'opium, contrairement aux Baloutches<sup>396</sup>.

Une autre région décrite de façon précise quant à la composition de sa population est ainsi le Baloutchistan, dont l'étude est livrée par Alfons Gabriel dans son dernier récit de voyage. Contrairement au premier récit, les descriptions se font

---

<sup>393</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.154.

<sup>394</sup> Ibid, p.143 : "Es gibt Leute mit schmalen, langen Gesichtern und Hakennasen wie solche mit prognathen Gesichtern und breiten Stumpfnasen".

<sup>395</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.49.

moins précises quant au physique des habitants. L'auteur met davantage en avant leur calme et leur courage, qui contrastait d'après lui avec les angoisses des Perses, peu habitués à traverser certaines parties du désert du Lut<sup>397</sup>. Il les décrit également comme étant profondément religieux, remettant leur vie entre les mains de dieu et prêts à entreprendre des expéditions vers des terres inconnues<sup>398</sup>. Un autre critère distinctif employé par Alfons Gabriel pour les peuples du Hudian<sup>399</sup> était leur religion. Il évoque ainsi les Bamari-Baloutches majoritaires dans le Hudian, mais aussi les Sabeki, les Shuhulibur, tous shiïtes, et les Sheiki et Hashimzei, qui ne l'étaient pas. Par ailleurs, il distingue deux types de physionomie chez les Baloutches : ceux de la classe supérieure avaient les traits arabo-persans alors que ceux de la classe plus populaire étaient issus d'une race ayant existé avant la race arienne et montraient des ressemblances avec les Indiens. Ces Baloutches avaient la peau plus noire, des yeux enfoncés, un visage large. Il en conclut ainsi qu'il était intéressant de creuser la question du rapport entre ces habitants à la peau foncée, et les Mésopotamiens et Indiens. Arrivé à Nukabad, Alfons Gabriel révèle la présence d'une autre ethnie que les Baloutches : les Hashimze'i, peuplade venue du nord. Elle parlait le persan et non le Baloutche, et était sunnite. Il décrit ses membres comme très curieux et peu méfiants, ce qui les rendait parfois désagréables<sup>400</sup>.

### II.3.3.c Les notions de races

Pour finir, les voyageurs emploient très souvent des catégories raciales pour définir les provenances des habitants d'Iran et les distinguer d'autres peuples. Une première opposition est faite entre les Sémites et les Indoeuropéens. Certains voyageurs font tout d'abord une description plus positive des indoeuropéens. En effet, on a par exemple chez Hugo Grothe un passage qui tend à souligner la proximité entre le voyageur et les nomades Loris. Opposant les Loris aux Turcs et aux arabes, il se décrit comme particulièrement touché par le chant des jeunes hommes Loris, et il précise qu'il n'avait jamais rencontré ce goût pour la musique

---

<sup>396</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.237 et 239.

<sup>397</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.49 et 50.

<sup>398</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.86.

<sup>399</sup> Ibid, p.101.

<sup>400</sup> Ibid, p.126.

chez les Turcs ou les arabes. Il qualifie même ce goût pour le chant d'héritage génétique indoeuropéen<sup>401</sup>.

Certains parlent des sémites en évoquant une catégorie d'êtres aux traits physiques particuliers, sans pour autant préciser de quels traits il s'agit. Alfons Gabriel dit dans son premier récit de voyage par exemple de certains habitants de Khuristan à proximité de Bandar Abbas qu'ils avaient du sang arabe et que nombre d'entre eux étaient de type sémite<sup>402</sup>. Ce même auteur parle d'une race à laquelle il appartenait lui-même et qui devait combattre de façon ferme les tentatives de chantage entamées par certains habitants, notamment à Cinisht. Il oppose alors les « populations sauvages », au comportement fourbe, à sa race (« unsere Rasse »), dont il devait préserver la réputation grâce à un comportement clair et affirmé<sup>403</sup>. Sans nommer la race arienne, on comprend qu'il oppose celle-ci aux races de type sémites, ou tout du moins à certaines populations du Kuhestan jugées comme « sauvages ». Il emploie également le mot d'arien pour désigner les traits du visage des Tamindani peuplant le village de Narun, dans les monts du Taftan. L'auteur explique que ces Tamindani étaient les anciens maîtres de cette région, qui avait certainement été traversée par les migrations ariennes vers l'est. Gabriel parle d'une ancienne civilisation détruite en grande partie par des invasions Baloutches, et dont les descendants étaient à la fois polis et accueillants<sup>404</sup>. Il subsistait des ruines d'anciennes bâtisses qui témoignaient d'une civilisation pré-islamique déjà avancée « fortgeschrittene Bevölkerung ».

Quant à Walter Hinz, son voyage à travers l'Iran le mène à la mosquée bleue de Tabriz, et dans son récit, il loue les mérites des artistes et artisans qui avaient érigé les monuments magnifiques, et ajoute que ce n'étaient que des « purs Iraniens », par opposition aux Turcs. Il conclut alors de la nette supériorité des architectes iraniens comparés aux artistes turcs<sup>405</sup>. L'évocation de son expédition vers Ardabil dans le but d'admirer la ville ayant vu naître Scheich Safi au 13<sup>ème</sup> siècle et symbolisant la fin de l'hégémonie arabe et turque est pour Hinz l'occasion de louer la grandeur de la nation iranienne, ce que prouve d'ailleurs le renvoi fait à la note en

---

<sup>401</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.46. Il y parle de sang commun : « Wie ein Erbteil indogermanischen Blutes berührte mich dies Sangesfreudigkeit ».

<sup>402</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.74.

<sup>403</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.177.

<sup>404</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.130.

<sup>405</sup> Walter Hinz : *Iranische Reise: Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien*, p.46.

bas de page indiquant son ouvrage intitulé : *Irans Aufstieg zum Nationalstaat im 15. Jahrhundert*<sup>406</sup>. Plus loin, son récit de voyage comporte la description assez longue du lien entre les Persans et les Allemands et Hinz explique que la croix gammée faisait partie intégrale de la culture de l'Ancien Iran<sup>407</sup>. La nostalgie de la race arienne, symbole de force et de grandeur, est exprimée par Hinz dans son chapitre consacré à son voyage vers Chiraz, puisqu'il décrit alors la province du Fars comme berceau de la force de Cyrus et Darius. Il reprend la définition de Darius se présentant comme « Persan, Fils d'un Persan, de race arienne »<sup>408</sup> et tente d'ailleurs de prouver les similitudes entre le Führer et Reza Shah, expliquant que le Shah représenterait tout comme Hitler pour l'Allemagne l'avenir du pays<sup>409</sup>.

S'il est incontestable que les voyages en Iran furent l'occasion pour les voyageurs européens en quête de nouvelles connaissances d'approfondir leur savoir sur la Perse, il semble que l'on ne puisse pas véritablement parler d'échange de savoirs, si l'on définit celui-ci comme échange entre pairs qui seraient issus d'un milieu universitaire. A aucun moment, il n'est question d'une tentative de prendre contact avec des personnes réputées pour leurs connaissances de la biologie, de la géographie et de l'histoire de la Perse, quand bien même les premières universités furent créées sur le modèle occidental à Téhéran en 1935.

Les apports scientifiques des voyages entrepris par H. Grothe, Gustav Stratil-Sauer, Alfons Gabriel, Gerd Heinrich et W. Hinz sont indéniables, même si le récit de voyage de ce dernier montre clairement la volonté de prouver les liens entre la race arienne, le grand Iran safavide et l'Allemagne sous le 3<sup>ème</sup> Reich. Tous les scientifiques ayant été sur le terrain, en particulier les biologistes, rapportèrent quantités d'échantillons qui devaient permettre à la science européenne de progresser. Ils prirent tous pour cela des risques souvent inconsidérés et il va de soi que ces entreprises sont admirables de courage et de persévérance, plus particulièrement pour Hugo Grothe, Gustav Stratil-Sauer et Alfons Gabriel. La fréquence des voyages effectués et la qualité scientifique des récits de voyage, en

---

<sup>406</sup> Walter Hinz : *Irans Aufstieg zum Nationalstaat im 15. Jahrhundert*. Berlin : De Gruyter, 1936.

<sup>407</sup> Ibid, p.67

<sup>408</sup> Walter Hinz : *Iranische Reise: Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien*, p.139.

<sup>409</sup> Ibid p.89.

particulier de ceux d'Alfons Gabriel, témoignent de leur volonté de faire progresser le savoir mais aussi d'acquérir une certaine renommée et reconnaissance par le côté novateur et aventurier de ces expéditions.

Les attitudes des scientifiques par rapport aux populations locales sont très diverses. On peut dans certains cas parler d'indifférence, de manque d'intérêt, les scientifiques étant concentrés sur les objets de savoirs à capturer et à rapporter en Europe plutôt que sur d'éventuelles rencontres. Par ailleurs, l'expérience commune de difficultés liées à la géographie de la Perse les amena tous à accepter les habitants rencontrés, en particulier les nomades comme tiers leur permettant d'une part l'accès au savoir ou tout simplement leur survie dans les milieux hostiles. Passant de l'étranger au « tiers », le nomade n'est jamais ressenti comme une menace au sens où l'entend Simmel<sup>410</sup> lorsqu'il définit l'étranger comme personne susceptible d'envahir le territoire et de remettre en question la séparation nette entre l'Orient et l'Occident. A aucun moment, sauf chez Alfons Gabriel, n'est évoquée la possibilité de faire venir les personnes côtoyées en Europe. Les nomades sont donc pour les voyageurs liés indissociablement au désert et maintenus à distance. Pourtant, des liens sont créés, si l'on en juge tout d'abord la dépendance épistémologique à laquelle aucun voyageur n'échappa notamment par son incapacité à se repérer dans les déserts. Par ailleurs, certains voyageurs sortent du schéma de l'indifférence en rendant hommage à leurs compagnons de route. En effet, aussi bien H. Grothe, que Gustav Stratil-Sauer, G. Heinrich ou Alfons Gabriel, tous leur reconnaissent des qualités souvent peu habituelles pour un Européen. Chez Alfons Gabriel, la part de la rencontre humaine devient de plus en plus présente au fur et à mesure de ces récits, et il est intéressant de constater la place laissée dans son deuxième et son troisième récit de voyage aux retrouvailles avec ses fidèles guides. Pourtant, il va de soi que les buts des voyages scientifiques restent en premiers lieux la connaissance de nouveaux espaces pour une meilleure maîtrise de ces lieux et que la catégorie de race n'est jamais remise en question dans ces récits de voyage, ce que Colette Guillaumin avait fait remarquer en caractérisant les classifications effectuées, en particulier dans les sciences

---

<sup>410</sup> Zygmunt Bauman : „Moderne und Ambivalenz“. In : Ulrich Bielefeld (éd) : *Das Eigene und das Fremde*, p. 29.

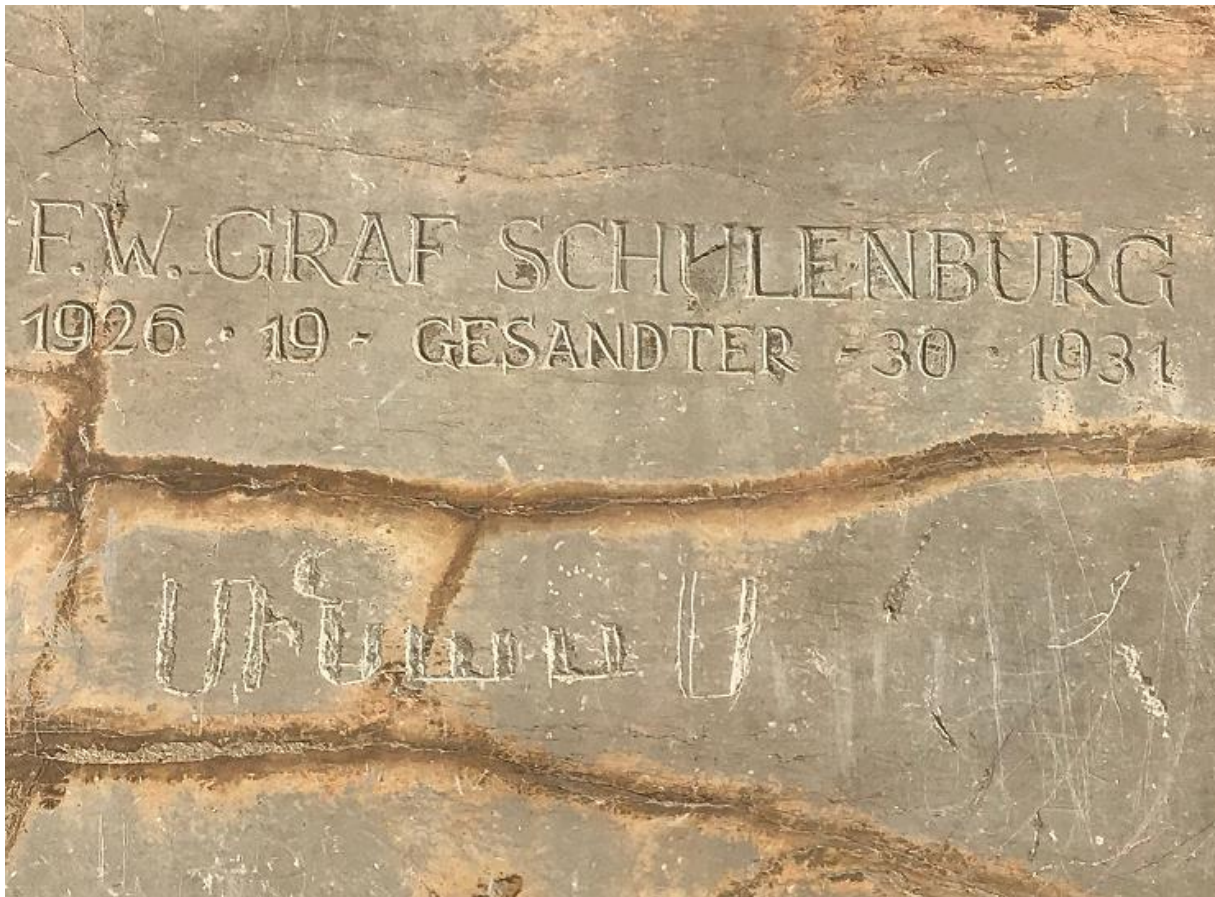
naturelles, entre 1860 et 1940<sup>411</sup>. On peut donc remarquer une interaction certaine entre les scientifiques européens venus chercher et rapporter un nouveau savoir et les habitants de la Perse, mais cette interaction n'implique aucunement une notion d'égalité. Comme le remarquent Sebastian Conrad et Shalini Randeria<sup>412</sup>, l'Allemagne et l'Autriche sont à la fois colonisateurs mais aussi le produit de la colonisation si l'on considère les attitudes des scientifiques, telles qu'elles transparaissent dans leurs récits de voyage. Le lien étroit entre science et pouvoir est particulièrement visible chez les géographes et historiens, cherchant à rapprocher l'histoire de l'Allemagne et de l'Iran afin d'accroître la puissance de leur territoire en soutenant Reza Shah.

---

<sup>411</sup> Colette Guillaumin : „Rasse. Das Wort und die Vorstellung“. In : Ulrich Bielefeld (éd) : *Das Eigene und das Fremde*, p.164.

<sup>412</sup> Sebastian Conrad / Shalini Randeria : *Jenseits des Eurozentrismus. Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts-und Kulturwissenschaften*. Francfort sur le Main : Campus Verlag, 2002, p.19.

Deuxième partie : Les villes comme terrains de  
jeux des Européens : progrès technique ou  
décadence ?



Inscription faite par le Comte Schulenburg sur les ruines de Persépolis  
*(photographie D. Lévy-Jahanbakht)*



Dominique Pestre insiste sur l'importance des lieux de production des savoirs, expliquant qu'une manière de suivre l'évolution des savoirs consistait à suivre l'évolution de leur lieu de production<sup>413</sup>. Nous avons tenté de prouver deux constantes dans l'attitude des scientifiques partis en Iran entre 1905 et 1940 : si l'on ne peut pas parler de véritable échange scientifique entre les scientifiques européens et iraniens, certains sont marqués par des échanges humains. Alfons Gabriel tenta de retrouver ses guides iraniens et de maintenir le lien pendant ses diverses expéditions. Pour tous ces scientifiques, le succès de leurs recherches dépend en premier lieu de la délocalisation des recherches hors de l'Europe vers l'Iran pour pouvoir rapporter en Europe des espèces peu connues de leurs concitoyens. L'attachement aux lieux et les liens personnels entre les voyageurs et les Iraniens sont donc réels, mais les récits de voyage traduisent tous une attitude du chercheur prêt à se servir des richesses biologiques, géologiques.... iraniennes et à les rapporter en Europe après les avoir inventoriées, sans véritablement se soucier d'instaurer un échange avec les scientifiques iraniens. Les liens entre chercheurs et Etat sont évidents chez Walter Hinz, qui reconnaît clairement vouloir servir le troisième Reich, et cette dépendance est évidente également chez les autres scientifiques, si ce n'est par le fait qu'ils jugent importants d'abandonner les classifications raciales comme le fit Alfons Gabriel pour sans doute marquer l'évolution de ses convictions politiques.

Dépendants également des entreprises privées les ayant soutenus, les scientifiques participent au développement de celles-ci en Iran car ils se font la vitrine de leurs produits. Nous pouvons donc poser la question du lien entre l'industrie allemande et autrichienne et l'industrie iranienne, mais aussi entre l'industrie allemande et autrichienne et l'Etat iranien. Par ailleurs, des théories économiques sont portées par des géographes comme Gustav Stratil-Sauer qui publia plusieurs études après ses voyages en Iran pour essayer d'analyser l'évolution de l'Iran et la place que ce pays devait être amené à occuper dans le monde.

Nous nous proposons donc d'étudier au travers de nos récits de voyage la perception du progrès véhiculée par les récits de voyage, progrès souvent défini par

---

<sup>413</sup> Dominique Pestre : In : Dominique Pestre / Christophe Bonneuil : *Histoire des Sciences et des Savoirs*. Tome 3 : *Le siècle des technosciences*. Paris : Seuil, 2015, p 482.

les Européens comme avancée technologique. Il sera intéressant de définir les enjeux économiques représentés par l'Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle et peut-être de nuancer la vision trop simple de l'Europe essayant d'exploiter l'Iran à des fins commerciales. Nous tenterons ainsi de voir dans quelle mesure la mainmise allemande et autrichienne était voulue et soutenue par les Iraniens. La construction coloniale pourrait-elle être abordée sous un autre angle pour ce qui est de l'Iran : le Shah n'espérait-il pas pouvoir utiliser les savoirs faire technologiques européens pour affirmer ou réaffirmer la puissance de l'Iran et rebâtir un Iran occupant une place centrale aux côtés de l'Inde ?

# I. L'Iran resté « imperméable » au progrès ?

## I.1 Les Européens porteurs du savoir-faire technique ?

### I.1.1 Réflexions autour de la notion de progrès

L'idée de « progrès » sert de référence à tous les pays et à leurs habitants. Elle se base sur l'observation des niveaux de confort matériel atteints par les hommes. La recherche des origines des richesses des nations devint ainsi le programme des sciences humaines dans le cadre institutionnel de l'État-nation. L'idée de progrès était donc liée à la réflexion technologique et économique, et les premiers socialistes en Europe fondèrent leurs programmes sur la confiance accordée au progrès dans la production et la répartition matérielles. Les sciences humaines, tout comme les sciences naturelles, tentèrent de retracer les chaînes causales de l'évolution de la société, « *die ewig ehernen Gesetze des Sozialen* », comme les qualifia Ferdinand Tönnies<sup>414</sup> qui adopta les prétentions méthodologiques du positivisme, tout en se gardant d'intégrer ses biais idéologiques.

Après la Première Guerre mondiale, l'Allemagne connut une période de scepticisme suite à la montée du chômage, au Traité de Versailles et aux réparations. Les idées de démocratie et d'autodétermination du peuple furent mises à mal. L'industrialisation et l'adoption du modèle américain en Allemagne créèrent le besoin, affirma Plessner, de cacher les aspects du nouveau riche dans des traditions allemandes réinventées, ou des fictions romantiques de la Restauration<sup>415</sup>. Après le refoulement de l'idée de progrès par l'idée de décadence, Plessner prétend que la philosophie avait été relayée par le matérialisme économique et biologique et que les nations civilisées avaient tenté de se protéger des conséquences nihilistes en

---

<sup>414</sup> Ferdinand Tönnies : „Gemeinschaft und Gesellschaft“. In : Niall Bond : *Réflexions allemandes sur l'idée de progrès et sur le rôle de la mémoire dans sa constitution, son évaluation et sa subversion*. In : *Germanica* 33/2003, Ici p.160.

adoptant un autoritarisme politique. La notion chrétienne de salut ayant été affaiblie, elle avait été relayée par la croyance au progrès des positivistes et des saint-simoniens redonnant confiance aux industriels. L'homme avait également rempli ce vide par la croyance à la race et l'évolution biologique. Le *progrès* de l'Homme se réduit, pour un nombre croissant d'Allemands, à l'expression de la prédisposition de son arbre généalogique préhistorique<sup>416</sup>. De fausses mémoires avaient été inventées, comme nous l'avons vu chez Hinz, tentant de retrouver les racines allemandes en Iran par la race arienne.

Nous reprendrons la définition du progrès de Plessner mais tenterons de prouver comment les récits de voyages en Iran reflètent la coexistence d'un positivisme au service de l'économie et de l'Etat allemand et de l'Iran dans sa tentative de s'affirmer comme grande nation. Nous essayerons d'évaluer dans quelle mesure certains récits de voyage témoignèrent du pessimisme décrit par Max Weber. Dans son essai sur le travail du scientifique, il remarque que l'imagination et l'inspiration sont importantes, aussi bien pour le scientifique que pour l'homme d'affaires ou l'artiste, du moment qu'il veut réussir. La foi dans le progrès scientifique est, selon lui, une des facettes de l'intellectualisation du monde, l'homme étant persuadé de pouvoir parvenir à réduire tout phénomène à une formule et à le rendre prévisible. Cette intellectualisation n'avait pas permis une meilleure connaissance du milieu de vie, mais elle avait plutôt conduit à la perte du merveilleux, à cette « Entzauberung der Welt ». La culture occidentale avait, de par sa volonté de progresser en sciences ou en économie en tentant de rationaliser tous les phénomènes, enlevé à l'homme la part de merveilleux et de magie de son existence<sup>417</sup>.

Nous interrogerons également sur le modèle de Dipesh Chakrabarty la notion de progrès technique et de modernité en analysant l'attitude des voyageurs en Iran. Nous nous poserons la question de savoir dans quelle mesure cette modernisation fut voulue par l'Iran elle-même, quitte à employer la violence, afin de pouvoir s'affirmer face aux pays européens. Pour ce faire, nous reprendrons la définition de la modernité liée notamment à un Etat Nation et à une industrialisation développée.

---

<sup>415</sup> Helmut Plessner *Die Verspätete Nation. Über die politische Verführbarkeit bürgerlichen Geistes*, Stuttgart, 1959. In : *Germanica*, 33/2003, p.93.

<sup>416</sup> Ibid p.107 à 118.

<sup>417</sup> Dirk Käsler (éd) : *Max Weber Schriften 1894 – 1922*. Stuttgart : Kröner, 2002, p.488.

Nous nous poserons la question de savoir quelles furent les résistances à cette modernisation à l'Européenne et dans quelle mesure la conception du temps différente chez les Iraniens allait opposer une résistance à la conception du temps linéaire. Nous analyserons finalement les discours des voyageurs sur les nomades rencontrés, symboles d'une civilisation préservée du temps, échappant au temps linéaire<sup>418</sup>.

### I.1.2 Les missions géographiques et commerciales des Européens

Dès le début du 20<sup>ème</sup> siècle, l'Iran fascina les Européens pour ses possibilités économiques. Les récits de voyage de cette période reflètent l'influence très forte de la motivation économique dans les voyages des Allemands et des Autrichiens. L'influence des entreprises privées chez les géographes ou les commerciaux est bien plus évidente encore que pour les chercheurs, déjà tributaires des attentes de leurs mécènes.

Ainsi, c'est le Professeur Max Wiedemann, économiste allemand, qui demanda en 1902 à Carl Bosch de participer à un voyage d'études à des fins économiques. Le but du voyage était de faire une étude de marché pour le compte de l'armateur Hansa basé à Brème. L'étude devait porter sur la rentabilité d'une ligne de bateaux vers la Mésopotamie et la Perse.

Pour le récit de voyage d'Hugo Grothe publié en 1910,<sup>419</sup> la motivation économique était là, même si Grothe tenta de la dissimuler. Dans son introduction il affirme tout d'abord ne pas fournir une analyse scientifique (il parle de « wissenschaftliche Ausbeute ») de par son récit de voyage et ce afin de répondre à une demande des lecteurs, à la recherche d'une forme « plus libre ». Son récit se baserait à la fois sur des données ethnographiques et sur des données de la géographie économique, mais il laisserait plus de place aux descriptions des paysages traversés et des personnes rencontrées. Il relève d'une part le fait qu'il soit passé par des chemins situés loin des axes principaux empruntés par les caravanes, ce qui donnerait un intérêt géographique à son récit mais annonce également le but de son voyage : attirer l'attention des intellectuels et des hommes d'affaires sur le potentiel de l'Iran. Il se définit ainsi à la fois comme chercheur et comme écrivain,

---

<sup>418</sup> Dipesh Chakrabarty : *Provincialiser l'Europe*, p.39.

<sup>419</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.VI.

désireux de faire le portrait de la Perse et de ses habitants qu'il qualifie de sains et intelligents. Le travail du chercheur tel que le conçoit Grothe est donc d'emblée lié à celui des entrepreneurs allemands, mais aussi à celui de l'Etat allemand. Son but avoué était bel et bien de montrer l'intérêt de développer le commerce et les échanges intellectuels avec l'Iran. Par là, l'Allemagne pourrait trouver un nouveau partenaire ou un nouveau terrain sur lequel établir sa mainmise si l'on en juge la condescendance avec laquelle l'auteur parle des Iraniens. Il s'agissait pour lui d'une domination autant économique qu'intellectuelle, puisqu'il restait persuadé de la supériorité de la culture allemande. Nous retrouvons ici l'aspiration de Paul Rohrbach, tel que le souligne Philippe Alexandre, dans son combat contre le *Kulturmonopol* des Anglais et des Russes<sup>420</sup>.

W. Braunagel définit également son intention d'exporter non seulement l'esprit et le courage allemand mais aussi de développer le commerce allemand en Perse, précisant toutefois que cette fois-ci le voyage se faisait dans un contexte de paix, puisqu'il voyagea en 1924<sup>421</sup>. Son but était de parcourir à bord d'une Mercedes Benz (transportée dans les cales du bateau) le trajet séparant Bushehr de Téhéran et de promouvoir par-là l'image de la marque en Iran.

C'est aussi pour le compte d'une entreprise de transport, mais cette fois-ci aérien, que Walter Mittelholzer entreprit son voyage en Iran en 1924. Faisant allusion à la montgolfière ayant traversé l'Atlantique, il tenta de prouver que le succès de cette traversée ne devait rien au hasard et qu'il en était de même pour l'aviation : le succès d'une mission ne dépendrait que de l'avancée de la technique. Or, l'auteur prévoyait que l'aviation aurait des fonctions importantes pour le développement de la culture d'alors. Il ajoute que ce sont précisément les parties du monde où le réseau ferroviaire était le moins développé qui tireraient le plus grand profit de l'avancée du trafic aérien. Citant la Perse comme un pays à la culture millénaire, il met en avant les étendues immenses qu'il offrait, justifiant ainsi l'utilité de la concession accordée à l'entreprise Junkers de Dessau pour l'établissement de lignes régulières. D'autre part, l'aviation permettrait de réaliser un gain de temps énorme sur le trajet entre le golfe persique et Téhéran qui passerait de quatre semaines en caravane à un jour en

---

<sup>420</sup> Philippe Alexandre : *Orients et orientalisme dans la culture au XXème siècle : Perceptions, appropriations, constructions et déconstructions*. Nancy : Editions universitaires de Lorraine, 2016, p.55.

<sup>421</sup> W. Braunagel : *Autofahrten in Persien*, p.3.

avion. L'auteur explique ainsi que l'entreprise Junkers fit appel à lui pour aller en Perse durant l'hiver 1924/1925 afin d'étudier la mise en place de lignes régulières entre l'Allemagne et la Perse. Durant ce trajet entre l'Allemagne et la Perse, il allait par ailleurs filmer, et ce avec l'aide de son assistant monteur, les paysages « caractéristiques et intéressants » pour faciliter les plans de futurs vols commerciaux. Plus étonnant, l'auteur du récit de voyage avoue également que ses deux caméras, choisies pour leur petite taille, lui permettraient de filmer les habitants, sans risquer sa vie, comme c'était le cas d'après lui avec un appareil photo classique en Iran<sup>422</sup>.

Tous ces voyageurs partent donc avec la volonté d'exporter en Iran une technologie supérieure, notamment pour ce qui est des moyens de transport. Tous partent également d'une vision de l'Iran figé dans son passé et incapable d'accéder au progrès technique sans l'intervention des Européens.

## I.2 Vision de l'Iran « figé » dans son passé

### I.2.1 Structuration de la société

Les voyageurs justifient tout d'abord leur mission économique en faisant un portrait de la société iranienne restée figée dans ses structures féodales.

#### 1.2.1.a Des peuples reculés aux structures féodales

Grothe explique dans un premier temps l'importance des Lors en Iran, qui constituent d'après lui une grande partie des nomades du pays. Ils évoluent dans les chaînes de montagnes du sud-ouest (porte médique) jusqu'à Chiraz et leur caractère est marqué par leur vie au milieu la nature, écrit-il. Il utilise le terme de „Volkscharakter“, et attribue donc des traits de caractère spécifiques à ce peuple de nomades, dépeints comme des sauvages restés loins des grandes villes iraniennes. Téhéran avait chargé un des chefs de clans contre rétribution de régler les conflits entre le gouvernement et ce peuple de guerriers, au fonctionnement trop complexe pour les membres du gouvernement. Dans son récit de voyage, Grothe décrit le fonctionnement des Lors, partagés en deux clans depuis le 17<sup>ème</sup> siècle. L'un de ces

---

<sup>422</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.14.

clans Loris vivait encore comme au 17<sup>ème</sup> sous un régime féodal, où le chef appelé « Wali » régnait sur ses sujets et n'avait comme seul lien avec le gouvernement que les 20000 Toman qu'il réglait à Téhéran. Mais le gouvernement lui reversait la moitié de cette somme pour entretenir son armée qui servait de tampon à la frontière de l'ouest de la Perse<sup>423</sup>. En revanche, il est étonnant que les voyageurs ne mentionnent pas les particularités dialectales de cette ethnie, comme l'avait déjà fait Oskar Mann dès 1910 avec son étude sur les différents dialectes de l'ouest de l'Iran<sup>424</sup>.

#### 1.2.1.b Des peuples insoumis, difficiles à contrôler

Outre la structure archaïque, le manque de mainmise du gouvernement iranien sur certains peuples est souvent relevé dans les récits de voyage, et ce afin de prouver l'état anarchique dans lequel se trouvait le pays, manquant d'après les voyageurs d'une organisation systématique et structurée.

Ainsi, Carl Bosch arriva à Mohammerah (Khorramshahr à partir de 1924) en 1903 chez le cheikh Gazalla et expliqua que malgré la suprématie de Téhéran, le cheikh continuait à percevoir les impôts dans son territoire sans les reverser au pouvoir central. Selon Bosch, cet homme avait sous ses ordres : dix mille soldats très bien armés qui possédaient dix pièces d'artillerie de la marque Krupp ainsi que des canons. Seules les lettres de recommandation remises par le cheikh lui auraient permis de traverser les territoires de Shushtar vers Ispahan sans être inquiété. Il cite de ce fait les personnes auxquelles le cheikh écrivit pour faciliter le trajet de Bosch. Ce dernier relève dans son récit le manque d'unité du pays par l'absence de considération du Shah pour les peuples Loris se sentant isolés et abandonnés dans leur misère, comme lui fit remarquer le gouverneur d'El Ahwas<sup>425</sup>.

Norden décrit le sud de l'Iran avec des traits qui font penser au récit de Bosch, même si son récit évoque son voyage entrepris vingt ans plus tard. Arrivé à Ganaveh, au nord du golfe persique, il constate que la population vivait encore comme il y a des millénaires. Se trouvant sur le territoire d'Allah Keram Khan, celui-ci l'hébergea et lui fit partager ses chasses aux faucons, toujours pratiquées en Iran.

---

<sup>423</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.36.

<sup>424</sup> Oskar Mann : *Kurdisch-persische Forschungen*. Tome 2 : *Die Mundarten der Lur-Stämme im südwestlichen Persien*. Berlin : Georg Reimer, 1910.

<sup>425</sup> Carl Bosch : *Karawanen-Reisen*, p.99.



Norden explique que ce sport, qu'il qualifie de « chevaleresque », était loin d'être anachronique en Iran et critique au passage les tentatives de mainmise un peu trop brusques de Reza Shah<sup>426</sup>. Mais sa description est plus nuancée et prouve déjà une influence étrangère grandissante car il dépeint ce chef comme étant plutôt moderne et cultivé, puis relève le fait qu'il avait même importé des moulins à vent depuis Chicago. Après avoir pris contact avec des peuples Bakhtyâris, Norden explique également leur volonté de garder leur indépendance par rapport au Shah et ajoute qu'ils n'avaient aucun respect pour le gouvernement central<sup>427</sup>. L'auteur constate d'autre part chez un second chef Bakhtyâri que les nomades possédaient toujours des esclaves, mais que ceux-ci étaient bien traités. Il est intéressant de mentionner que Norden en conclut que ces esclaves n'avaient rien à envier à certains Européens, obligés par exemple de balayer les rues. Une loi - écrit-il - avait été promulguée en Iran contre l'esclavagisme, mais les chefs résistaient.

#### 1.2.1.c La présence de brigands

De nombreux voyageurs notent, outre l'indépendance affirmée des chefs nomades, la présence de brigands qui menaçaient la population locale et les voyageurs. C'est pourquoi, certains font à nouveau la comparaison entre la Perse et l'Europe au Moyen-Age, comme nous le trouvons chez Hans Hermann Schweinitz, qui justifie la présence des Suédois en Iran dans son récit de voyage de 1908 : ces Suédois étaient d'après lui les seuls capables de rétablir l'ordre en Iran en débarrassant le pays de ses brigands<sup>428</sup>.

Norden décrit non seulement la présence de brigands toujours importante vingt ans après le voyage de Schweinitz, mais il dénonce aussi les coutumes, choquantes à ses yeux, de certains chefs pour combattre le brigandage. En effet, il avait appris lors de son voyage en Iran en 1926 qu'un chef nomade avait fait accrocher les corps des bandits aux murs de son fort afin de dissuader d'éventuels autres bandits de voler les biens des habitants de son clan. Il en conclut donc qu'il n'y avait pas véritablement de différence entre le passé et le présent et que l'Iran aurait conservé des habitudes ancestrales sans véritablement progresser.

---

<sup>426</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.55.

<sup>427</sup> Ibid p.65.

<sup>428</sup> Hans Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*, p.85.

Gerd Heinrich avoue également sa peur des brigands dans les forêts de L'Elbourz. Il reconnaît avoir dormi avec un revolver sous son l'oreiller et un grand couteau, pour pouvoir couper la toile de tente et s'enfuir rapidement, au cas où des brigands attaqueraient la tente de nuit. Mais il précise également que son sommeil n'avait jamais été troublé par personne d'autre que le chacal et son cri la nuit<sup>429</sup>. Nous pouvons donc en conclure que les voyageurs ne percevaient pas encore le pays comme sécurisé en 1933, et que la peur des brigands était présente chez ces voyageurs, sans pour autant être avérée dans l'Elbourz.

Alfons Gabriel déplore d'ailleurs dans ses trois récits de voyage, dont le plus récent date de 1939, la présence de brigands. Dès son premier récit, il relève la méfiance des gens du Bashakard au sud-est de l'Iran dans le Baloutchistan, non pas par des motifs raciaux ou religieux mais par la peur des brigands, qui les avaient dépouillés de tout. La grande pauvreté due à l'épidémie de sauterelles ayant dévasté toutes les récoltes avait encore aggravé cette pauvreté et donc la méfiance de ces populations<sup>430</sup>. Par ailleurs, il nous faut remarquer ici que cette région demeura très peu explorée par des étrangers jusqu'en 1969, puisqu'un des chapitres de l'ouvrage de François Balsan s'intitule « Au Bashakard inexplorée » et relate son voyage dans un pays demeuré « inconnu »<sup>431</sup>. Plus loin dans son récit, Alfons Gabriel constate aussi la présence de villages laissés à l'abandon dans d'autres régions, notamment le village de Kureh Gaz au sud de Téhéran, dévasté par des brigands. A plusieurs reprises, l'auteur explique avoir croisé des personnes attaquées peu auparavant par des bandits, comme sur sa route pour le Kévir ou à Aroussan où ils comprennent que le squelette de l'homme mort devait être le compagnon de Sven Hedin, assassiné par des bandits. Par ailleurs, il est marqué par sa rencontre avec un ermite, réduit à cette forme de vie après que des brigands eurent volé tous ses biens<sup>432</sup>.

Dans le récit de son voyage suivant, Alfons Gabriel décrit encore le pouvoir de ces brigands dans la région de Khur : les habitants étaient contraints d'emprunter des routes difficiles de peur de se faire attaquer et il mentionne le fait que le chef du village s'était fait attaquer et enlever par des brigands juste après leur passage de

---

<sup>429</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.34.

<sup>430</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.154.

<sup>431</sup> François Balsan : « Au Bashakard inexploré ». In : *Etrange Baloutchistan*. Paris : Société Continentale d'éditions modernes, 1969. p.253-361.

1928. Il se montre plein de compassion à l'égard du guide nommé Hussein Agha qui les mena de Aroussan à Turud (province de Semnan) et lui raconta sa vie et ses difficultés de conducteur de chameaux et de nomade, obligé de vivre sans cesse avec la menace des brigands<sup>433</sup>. La ville de Turud avait également été pillée par des brigands venus de Kashan et de Chiraz, et ils avaient volé les neuf dixièmes des chameaux des habitants. Gabriel analyse donc dans son deuxième récit le traumatisme des habitants laissés à la merci de ces brigands et se sentant abandonnés par le gouvernement<sup>434</sup>. Alfons Gabriel décrit cette présence de brigands comme particulièrement menaçante, puisque les brigands ayant attaqué une caravane les suivant de près dans les montagnes avant Sangam voulaient en réalité piller la caravane d'Alfons Gabriel. Il pense donc réellement que l'attaque leur était destinée et est heureux d'avoir réussi à y échapper<sup>435</sup>.

Dans son dernier récit de voyage daté de 1939, Alfons Gabriel regrette l'hostilité des habitants de Hudian. Il note d'ailleurs que les habitants du Hudyan étaient restés loin d'eux, cherchant à les éviter, et qu'ils leur avaient interdit l'accès au centre du village. Il en conclut que les habitants voulaient dissimuler l'existence d'esclaves, d'armes de contrebande et d'armes modernes volées<sup>436</sup>. Arrivés au village de Dawri, Alfons Gabriel apprit que, tout comme lors de son deuxième voyage, il était la cible d'un complot de la part du clan des Dirawas. Il décrit la peur panique s'étant emparée d'un de ses hommes, Kelreda. Il avait distribué toute la nourriture aux habitants du prochain village, Darpahan dans le Bashakard, afin qu'ils les protègent des brigands<sup>437</sup>.

Les récits de voyage successifs laissent donc penser que le gouvernement de Reza Shah n'était pas parvenu à contrôler entièrement les brigands et que la situation ne s'était pas améliorée de façon significative.

---

<sup>432</sup> Ibid, p.321-322.

<sup>433</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.106.

<sup>434</sup> Ibid, p.111.

<sup>435</sup> Ibid, p.166.

<sup>436</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.120.

<sup>437</sup> Ibid, p.136

## I.2.2 Un habitat peu confortable

Une autre constatation de bon nombre de voyageurs est la vétusté des habitats, décrits souvent comme rudimentaires, voire sales. Ces descriptions sont pour la plupart minutieuses et reflètent ainsi le caractère inhabituel de ce genre d'habitats pour des voyageurs européens.

Grothe relate par exemple son séjour chez les Lors et plus particulièrement les tentes de la région de Mendeli et la façon de vivre des habitants. Il est frappé par la présence d'enfants jouant au milieu des chèvres et le lecteur a l'impression que l'enfant et l'animal font partie au même titre d'un tableau bucolique d'une nature restée à l'état sauvage. Les tentes des Lors sont décrites de façon précise : les murs étaient faits d'une sorte de bambous, et les tentes comportaient deux pièces, la pièce de réception où se tenaient les hommes, et la pièce où les femmes travaillaient et rangeaient tout ce qui leur était utile pour la cuisine<sup>438</sup>. Outre l'emploi de matériaux simples, il relève également l'état de délabrement du palais construit par le père du chef de clan et l'attribue au fait que les Perses préféraient construire de nouvelles bâtisses plutôt que de rénover les anciennes.

Braunagel, qui avait voyagé à partir de Bushehr en 1924, décrit pour sa part sa déception à son arrivée dans cette ville. Les maisons et les huttes étaient en mauvais état et pas toujours très propres<sup>439</sup>. Il compare les conditions en Iran (« dortige Verhältnisse ») avec celles en Allemagne, et en conclut que tous les efforts entrepris ne pouvaient satisfaire que les besoins modestes d'un Européen. Même si l'auteur ajoute avoir conscience de ne pas être en Allemagne, la conclusion de ses observations n'échappe pas aux clichés.

Parti en 1925, Mittelholzer critique également l'hébergement que lui offrit son guide : Mittelholzer explique qu'il fut hébergé, lors de son atterrissage forcé dans le petit village de Damsobad, par un homme qui avait accepté de le guider jusqu'à Téhéran. L'auteur décrit la nuit passée dans une maison aux murs d'argile trop simple à son goût et la façon « primitive » de manger de ses hôtes. Ce discours contraste singulièrement avec l'éloge de l'ambassade d'Allemagne à Téhéran où les convives étaient attablés autour des mets les plus fins, symboles de

---

<sup>438</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.45.

<sup>439</sup> W. Braunagel : *Autofahrten in Persien*, p.4.

l' « hyperculture » européenne<sup>440</sup>. Là encore, le récit de Mittelholzer est réduit à des stéréotypes, ridicules pour le lecteur actuel.

Norden décrit également les habitations, dans lesquelles il fut reçu lors de son voyage en Iran en 1927, c'est-à-dire les forts et les tentes des nomades, mais de façon bien moins critique que Mittelholzer. Il compare ainsi un fort d'un chef Kashgai dans le Baloutchistan à un château de chevalier médiéval. Il loue l'attrait de l'habit resté traditionnel, loin de toute influence européenne ainsi que la résistance des tentes d'été imperméables à l'eau<sup>441</sup>. La description des tentes lui sert également à mettre en valeur la finesse et la politesse du chef du groupe Kashgai : Amrullah Khan qui l'avait reçu. Il souligne en effet le contraste entre ces tentes simples et l'élégance ou l'érudition d'Amrullah, maîtrisant l'anglais.

Gerd Heinric, qui voyagea les mêmes années que Norden, fait quant à lui l'analyse de l'architecture particulière des huttes en argile dans les régions des montagnes d'Astarabad. Ces huttes ne possédaient pas de toit, et il fournit l'explication suivante : le matériel nécessaire à la construction ne pouvait être acheminé en raison de l'absence de chemin carrossable<sup>442</sup>. Il se garde donc d'émettre un jugement de valeur, mais tente de trouver une explication rationnelle à ce qu'il estime tout de même être un manque.

Outre les tentes ou les huttes des habitants, les voyageurs commentent souvent l'état des caravansérails qui bordent les chemins qu'ils empruntent avec les caravances. Ainsi, Norden juge nécessaire de redéfinir leur nature dans son récit de voyage de 1927 pour corriger les erreurs du « journalisme moderne » qui désignerait toute forme d'hébergement par ce terme. Il le définit quant à lui comme une forme d'hébergement purement orientale composée d'une cour entourée d'un mur de pierre ou d'argile, avec parfois, une série de petites pièces attenantes. L'entrée du caravansérail était toujours une porte de petite taille destinée à protéger les voyageurs des brigands<sup>443</sup>. Si le caravansérail se trouvait à proximité d'un village, le plus ancien habitant était alors désigné pour être le gardien du caravansérail et était chargé de vendre des vivres et du bois pour le feu, ce qui lui assurait un revenu supplémentaire. Ces caravansérails ne seraient pas payants et seraient propriété du

---

<sup>440</sup> Walter Mittelholzer : *Persienflug*, p.126. L'auteur emploie l'expression : „unserer europäischen Hyperkultur“.

<sup>441</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.71.

<sup>442</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.118.

gouvernement. Certains possédaient des policiers, mais ces derniers étaient plutôt une menace pour le voyageur qu'une protection, car ils étaient tentés de voler les voyageurs pour pouvoir subsister, tant leur salaire était modique. Norden, loin de critiquer cette forme d'hébergement, apprécie le premier caravansérail où il séjourne dans le Lut.

D'autres auteurs déplorent le fait que les caravansérails soient en ruines, mais les admirent comme témoins d'un passé glorieux. Les caravansérails reflètent pour les voyageurs tout d'abord l'époque de Shah Abbas. Alfons Gabriel note ainsi la présence de nombreux caravansérails en ruines dans le désert du Kévir près de la montagne noire : le Kuh Siah. Il admire celui de Shah Abbas pour sa bâtisse importante malgré son état qu'il juge « piteux »<sup>444</sup>. Il cite également deux autres caravansérails situés aux alentours qui seraient tout aussi délabrés. Près d'Ahvaz dans le Kuhestan, il admire les restes d'une fortification importante et s'étonne du travail immense que cette construction avait dû représenter, d'autant plus que la fortification était située en pleine montagne<sup>445</sup>.

Certains hébergements situés dans une grande ville sont également appelés caravansérails mais différent des caravansérails décrits par Alfons Gabriel : Bernhard Kellermann écrit ainsi avoir séjourné quant à lui en février 1927 à Ispahan dans un caravansérail « moderne », où il n'y avait plus eu de chameaux, mais uniquement des voitures avec leurs chauffeurs. Le rez-de-chaussée comportait des garages et le premier étage les chambres des voyageurs. Il juge cet hébergement très confortable. Mais il précise par ailleurs avoir préféré louer une maison à Ispahan pour ne pas avoir à séjourner dans des caravansérails aux chambres misérables qu'il qualifie de „trous“<sup>446</sup>.

Mais les hébergements le plus critiqués sont les hôtels. Les voyageurs ne cessent de faire référence aux hôtels européens et regrettent l'absence de confort, de propreté et de classe. Ainsi, le Grand Hôtel à Anzali est qualifié par Gerd Heinrich de miteux et délabré. Le mot « Grand hôtel » serait purement ironique, car l'hôtel, écrit-il, n'avait aucun confort, pas même l'eau courante ou des couvertures propres, si bien que le voyageur était content de pouvoir se réfugier dans son sac de

---

<sup>443</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.100.

<sup>444</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.17.

<sup>445</sup> Ibid, p.169.

<sup>446</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.64.

couchage<sup>447</sup>. Kellermann est également très critique par rapport à l'état des hôtels à son arrivée en Iran. De Kashan, il précise qu'il n'y avait qu'un bâtiment qui méritait le nom de « maison », le club russe. D'autre part, il explique avec une pointe de mépris, que le meilleur hôtel de Rasht portant le nom d' « hôtel de Paris » était en fait l'équivalent d'un hébergement primitif en Europe. Il remarque également une influence européenne incontestable à Téhéran, mais précise que cette influence, même dans la capitale, était encore relativement faible. L'Europe n'échappe pas à sa critique, puisqu'on y trouvait des hôtels de province dans le même état d'insalubrité, aussi peu confortables et meublés avec le même mauvais goût<sup>448</sup>.

En contrepartie, les auteurs font l'éloge du confort des maisons des Européens en Iran. Après six semaines passés chez les nomades du Luristan Grothe arrive à Kermanshah et est accueilli „contre toute attente“ par un Irlandais directeur de la Banque of Persia<sup>449</sup>. L'auteur explique avoir comme redécouvert les choses les plus simples après son séjour chez les nomades appréciant le confort de „l'homme de culture européen“. Une table bien dressée, des draps en lin et des coussins étaient une expérience délicieuse.

Les voyageurs ayant séjourné dans les grandes villes et ayant fréquenté les cercles européens restent prisonniers de leurs habitudes et ne peuvent changer de système de référence quant au confort attendu. Ils jettent un regard teinté de mépris lorsqu'ils ne rencontrent pas un hébergement proche de celui auquel ils étaient habitués en Europe.

### 1.2.3 Le manque d'hygiène et de soin comme signes de l'Iran arriéré

De nombreux voyageurs critiquent par ailleurs le manque d'hygiène chez les habitants rencontrés. D'après Gerd Heinrich, l'absence d'eau potable dans les villes et le peu de puits existants expliqueraient le fait que les habitants ne respectaient pas les règles d'hygiène<sup>450</sup>. L'approvisionnement en eau se faisait grâce à des réservoirs d'eau recueillant les eaux des fleuves voisins et il souligne que certains Iraniens lavaient leur vaisselle dans ces eaux de fleuves, tandis que d'autres en

---

<sup>447</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien* , p.15.

<sup>448</sup> Bernhard Kellerman : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.27.

<sup>449</sup> Hermann Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.79.

<sup>450</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.69.

prenaient pour boire et cuisiner, et d'autres y faisaient même leurs besoins<sup>451</sup>. Comme explication à ce manque d'hygiène il cite une maxime qu'il attribue aux Iraniens qui prétendaient que de « l'eau courante est toujours pure »<sup>452</sup>. Gerd Heinrich ajoute avoir toujours cherché à éviter les villes, notamment celle de Barforusch sur les bords de la Mer Caspienne contrairement à son ami Mek, intéressé par l'observation des villes. Il ne se sentait pas bien dans les villes iraniennes, importuné par l'étroitesse des rues et la saleté, et préférait éviter leurs habitants, qu'il qualifie de décadents et malades. Les voir suscitait l'horreur chez lui et le rendait dépressif<sup>453</sup>.

Gerd Heinrich critique les villes de façon acerbe, mais souligne par ailleurs les difficultés des Iraniens pour se faire soigner, notamment en raison de la pénibilité du déplacement pour atteindre les grandes villes. La très grande mortalité infantile était due au manque de médecins dans les régions non citadines et il l'estime à 80% des enfants, précisant que la mortalité ne serait pas due à une forme de négligence, les Persans aimant leurs enfants, mais bien plutôt à l'absence de personnes formées et au coût trop élevé du voyage jusqu'aux villes<sup>454</sup>. Il cite ainsi différentes pathologies rencontrées dans les montagnes du nord de l'Elbourz telle que la Malaria, les rhumatismes, les épilepsies ... Ce manque d'accès aux soins est également souligné par Alfons Gabriel qui explique dans son premier récit que les saignées et les bouillottes étaient les deux seuls soins qu'il avait observés dans plusieurs régions traversées, notamment celle du Bashakard<sup>455</sup>.

Finalement, un autre fléau décimait les populations iraniennes : l'opium. Norden est en effet étonné de constater que le fait de fumer de l'opium soit toléré et considéré comme normal. Il compare les méfaits de l'opium et ceux de l'alcool pour en conclure que l'opium n'était pas pire que l'alcool, puisqu'il permettait aux Iraniens de voir la vie en rose et les rendaient pacifiques. Gustav Stratil-Sauer fait quant à lui un tableau bien plus alarmant des effets de l'opium. Il décrit pour ce faire la ville de Khur qu'il découvre presque vidée de ses habitants. Ceux qui restaient étaient décimés par l'opium, qui était donc pire que les bandits, car il avait réussi à ravager la ville « Zu Tode hat sich diese Stadt geraucht im üblichen Abstieg, von dem es kein

---

<sup>451</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.70.

<sup>452</sup> Ibid, p.70.

<sup>453</sup> Ibid, p.91.

<sup>454</sup> Ibid, p.29.



Zurück mehr gibt »<sup>456</sup>. Il décrit la lente décadence des habitants et la mort d'une ville datant de l'époque florissante de Darius. Il rappelle certes les derniers efforts du gouvernement pour enrayer ce fléau, mais ces tentatives n'avaient pas atteint les villages des abords du désert. A ces habitants de Khur, il oppose les nomades ayant choisi de planter leurs tentes dans cette ville : il les qualifie de peuple joyeux et sain, « sans poison »<sup>457</sup>. Lotte Stratil-Sauer relève elle aussi l'omniprésence de l'opium mais cette fois-ci chez de nombreux nomades, que l'opium devait aider à supporter les difficultés du quotidien. Certains nomades s'opposaient selon son discours à la consommation d'opium et essayaient de lutter contre cette dernière. Pour eux, la vente d'opium permettait au chef du village de maintenir les habitants en esclavagisme<sup>458</sup>. Ali ne pouvait pas se permettre de fumer de l'opium, se définissant lui-même comme homme du désert, chargé de conduire la caravane, et il désigne cet opium par le terme de « peste persane »<sup>459</sup>. Kellermann analyse quant à lui la production de l'opium dans la région d'Ispahan dans son récit du 28 mars 1927. Ispahan produisait 1.800.000 kg d'opium exporté prioritairement vers la Chine. Il cite l'action entreprise par le *Völkerbund*, la Société des Nations, chargée d'inciter l'Iran à limiter sa production d'opium. Kellermann rapporte le contenu d'un article de presse paru à Téhéran, précisant que les Iraniens étaient prêts à étudier la question si les Européens interdisaient la production de grenades et de gaz toxiques<sup>460</sup>. L'auteur ne critique pas l'attitude des Iraniens, mais rapporte simplement cette tentative de négociation et l'importance du commerce avec l'étranger, et conclut que l'opium allait principalement vers la Russie.

#### I.2.4 La vétusté des routes : un barrage au « progrès technologique »

Plus encore que l'absence de soins, les Européens critiquent la vétusté des voies d'accès à l'Iran. En effet, ils doivent faire face à des difficultés auxquelles ils ne sont pas habitués et se voient contraints de faire le choix d'adopter les moyens de communication empruntés par les Iraniens ou de soumettre leur moyen de transport rapporté d'Europe à de lourdes épreuves.

---

<sup>455</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.153.

<sup>456</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.27.

<sup>457</sup> Ibid p.27.

<sup>458</sup> Lotte STRatil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.80.

<sup>459</sup> Ibid p.83.

<sup>460</sup> Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.83.

Bosch décrit le voyage en diligence sur une portion du trajet entre Ispahan et Téhéran : il relève la difficulté du trajet et insiste sur la gêne causée par la poussière, l'aridité du terrain et également de la peur due à la présence de brigands. Il précise d'ailleurs avoir été distingué par le Shah pour avoir réussi à traverser les monts bachtiars et lui avoir fourni le résultat de ses études économiques. Il dit avoir reçu une médaille remise par le Shah : « die zweite Klasse des Sonnen-und Löwenordens »<sup>461</sup>. Hugo Grothe se plaint pour sa part de l'état des routes, voire de l'absence de route entre Kermanshah et Hamadan. Il déplore cette absence encore plus particulièrement pendant la saison des pluies près de Sahneh sur le trajet des caravanes entre Kermanshah-Hamadan. Pendant l'hiver, les caravanes ne pouvaient plus passer à cause de la boue et des pluies qui remplissaient les ornières et rendaient les chemins impraticables. Par ailleurs, il fait remarquer que le seul témoin de l'activité humaine dans cette nature était les ponts, mais que ceux-ci étaient payés non pas par le gouvernement mais par des particuliers. Ces mécènes n'investissaient pas assez, ce qui expliquait que ces ponts ne pouvaient pas être toujours entretenus. Il mentionne également le problème des routes dans son récit *Vorderasien*<sup>462</sup>. En effet, étant donné l'absence de chemins de fer et de routes carrossables, il fallait absolument prévoir un budget pour louer des animaux et payer du personnel afin d'acheminer les bagages.

Braunagel, ayant voyagé entre Bushehr et Téhéran en 1924, évoque également l'absence de cartes, inutiles d'après lui compte tenu de l'absence de routes sur ce trajet<sup>463</sup>. Il ajoute que de nombreux travaux étaient nécessaires en 1924, dont l'élargissement des chemins existants, pour que le trafic puisse se faire de façon sécurisée<sup>464</sup>. Il décrit également la difficulté pour passer sous des tunnels peu élevés et la description de ce genre de difficultés constitue le cœur de son récit de voyage. S'il va de soi que Braunagel tenta ainsi de valoriser la qualité de la marque de son camion, mais aussi son courage personnel, il paraît évident que ces chemins n'étaient alors pas encore adaptés à un trafic régulier, comme en témoignent d'ailleurs les photos prises par le voyageur. Le même trajet est évoqué plus

---

<sup>461</sup> Carl Bosch : *Karawanen-Reisen*, p.132.

<sup>462</sup> Hugo Grothe : *Meine Vorderasien Expedition 1906 und 1907*. Leipzig : Karl w. Hiersemann, 1912. p. 190.

<sup>463</sup> W. Braunagel : *Autofahrten in Persien*, p.9.

<sup>464</sup> Ibid, p.18.

rapidement par Nathusius, qui l'emprunta la même année avec une voiture de la marque Mercedes. Les analogies sont frappantes, puisque Nathusius insiste également sur l'étroitesse des chemins et la peur éprouvée. Arrivée au sommet du premier col, elle aurait même remercié en prière l'usine Daimler Benz pour la qualité de ses automobiles<sup>465</sup> ! Mittelholzer explique aussi la difficulté de relier Anzali à Téhéran en hiver, car la neige rendait la traversée du col de Manjil impossible. Téhéran était alors coupé du reste du pays pendant un moment d'où le succès de l'aviation sur ce tronçon, par ailleurs impraticable en voiture pendant l'hiver<sup>466</sup>. Il déplore également le temps que prenait chaque trajet et les difficultés pour passer d'une région à l'autre, car les Européens étaient régulièrement obligés de payer une taxe aux habitants cupides, afin de pouvoir poursuivre leur route<sup>467</sup>. Norden voyagea également en voiture en Iran et ne put entrer dans Najaf, car les rues étaient encore trop étroites en 1926-1927. Il souligna en revanche son étonnement quand il constata qu'il pouvait rouler dans Kerbela en voiture<sup>468</sup>. Norden ne précise pas si des travaux d'aménagement avaient été entrepris peu avant son passage, mais il est plus probable que la configuration initiale de la ville de Kerbela était simplement plus propice au trafic automobile. Gerd Heinrich mentionne dès le début de son voyage vers les montagnes de l'Elbourz que c'était une caravane qui devait porter leurs affaires, car il n'y avait pas de routes. Les fleuves étaient trop peu profonds et semés de rochers, si bien qu'ils n'étaient pas navigables<sup>469</sup> et l'absence de voie carrossable expliquait, d'après Gerd Heinrich, l'architecture de certaines habitations des montagnes d'Astarabad. En effet, les villages comprenaient des huttes en argile sans toit, car le transport des rondins de bois nécessaires à la fabrication des toits était impossible<sup>470</sup>.

Alfons Gabriel fait figure d'exception dans ces récits de voyage puisqu'il commente le chemin, aménagé par des nomades, qui traversait une partie du désert du Kévir. Il en admire la trajectoire nommée Rah Sangfarsch et la compare à celle du canal de Suez. Il rend hommage au travail des hommes qui aménagèrent ce chemin en transportant des pierres sur des kilomètres pendant plusieurs jours pour les

---

<sup>465</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.50.

<sup>466</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.130.

<sup>467</sup> Ibid, p.177.

<sup>468</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.22.

<sup>469</sup> Heinrich Gerd : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.15.

<sup>470</sup> Ibid, p.117.

amener au cœur du désert. Ce chemin n'était à l'époque de Gabriel plus guère emprunté, sauf par des nomades pauvres qui amenaient leur troupeau pour le faire paître et y cherchaient du bois de chauffage<sup>471</sup>.

### I.2.5 Les moyens de transport reflètent le retard technologique iranien

Hormis Alfons Gabriel, tous les voyageurs relatent des difficultés à voyager sur des chemins vétustes ou sur un terrain dépourvu de chemin. D'autre part, nombreux sont les voyageurs qui critiquent les moyens de transports utilisés en Iran.

Parti dans l'idée de tester la faisabilité de la mise en place de lignes d'aviation régulières entre l'Allemagne et la Perse durant l'hiver 1924-1925, Mittelholzer précise au début de son récit de voyage tous les préparatifs nécessaires avant le départ. Il détaille d'ailleurs le matériel emporté dans son avion et la quantité d'outils et de pièces de rechange apportée afin de pouvoir faire face à d'éventuels soucis techniques. En effet, l'appareil survolait des régions non civilisées : « unzivilisiert »<sup>472</sup> et il fallait être sûr de posséder tout le matériel nécessaire. Après avoir insisté sur le retard technique en Perse, Mittelholzer peut mettre en valeur les avantages de l'appareil mis à disposition par Junkers, porteur des dernières avancées technologiques. Gerd Heinrich emprunta quant à lui un petit bateau pour accélérer le voyage jusque Shamsavar mais critiqua la promiscuité et l'absence de confort de ce moyen de transport. Il dit que les hommes embarqués étaient tels des sardines serrées les unes aux autres et avoue avoir été particulièrement gêné la nuit par cette absence d'espace intime<sup>473</sup>. Il critique ensuite le manque de voitures qui auraient permis le transport rapide des malades, ainsi que le coût du transport vers des centres de soins, et regrette que ce retard technique ait causé la mort de nombreuses personnes. Gustav Stratil-Sauer critique également le retard technique en matière d'automobiles et qualifie les carrioles tirées par quatre chevaux, très nombreuses en Iran, d'automobile perse : « das persische Automobil ». Il y avait des caravanes de ce genre, toujours suivies par des chevaux de rechange, car ils étaient nombreux à mourir d'épuisement<sup>474</sup>.

---

<sup>471</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.16.

<sup>472</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.15.

<sup>473</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.22.

<sup>474</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.215.

## I.2.6 Une agriculture moyenâgeuse

Compte tenu des reliefs et du peu de voies de communication, de nombreux voyageurs constatent également la difficulté pour l'Iran de développer l'agriculture sur le modèle européen. Les auteurs raisonnent en termes de productivité et de rendement et Bosch souligne par exemple la difficulté de développer l'agriculture en raison des reliefs montagneux, de la sécheresse et de la quasi absence de voie navigable, le seul fleuve alors navigable étant le Karoun. Il explique tout de même que les Iraniens cultivaient alors le blé, l'orge, le tabac, le coton et l'opium<sup>475</sup>. Grothe critique pour sa part les outils rudimentaires utilisés par les paysans en Iran, mais loue par ailleurs les qualités de ces paysans, qui contrastait avec le côté primitif de leur outillage. Il relève le fait que le paysan persan n'était pas aussi paresseux que les autres Orientaux et qu'il était très doué pour cultiver la terre malgré des moyens qu'il qualifie de „primitifs“. Il nomme ainsi la charrue en bois et rappelle qu'ils n'utilisaient pas d'engrais. Grothe établit finalement une hiérarchie en plaçant l'agriculteur iranien au-dessus de l'agriculteur roumain, moins performant d'après lui.

Gustav Stratil-Sauer consacre dans son analyse *Umbruch im Morgenland* une place importante à l'étude de l'agriculture et en souligne les enjeux pour les pays de l'Orient. Pour expliquer le développement de l'agriculture en Iran, il utilise les concepts des forces dynamiques opposées à des forces statiques<sup>476</sup>. Il souligne ainsi le fait que la plus grande part du territoire de l'Iran nécessitait une irrigation artificielle. Le climat et le sol étaient des éléments « statiques » de l'agriculture, constituant une sorte de frein au développement de l'agriculture. Pour ce qui est de l'irrigation, il explique qu'elle se faisait à l'aide de deux systèmes différents : le Qanat et les canaux. Mais les qanats étaient chers à entretenir, car il fallait creuser la terre à au moins 20 à 30 mètres, ce qui n'était pas envisageable pour un particulier et très rarement pour une coopérative. Un autre phénomène statique était la dépendance des paysans de leur maître (il emploie les termes de « Pachtbauern » et « Dorfherr ») : les paysans ne pouvaient garder pour la plupart que l'équivalent d'un cinquième des récoltes. Il évoque une société qu'il qualifie de patriarcale : si les phénomènes de la géographie physique constituaient des forces statiques

---

<sup>475</sup> Carl Bosch : *Karawanen-Reisen*, p.134.

<sup>476</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.9.

importantes, ce frein au développement était encore renforcé par le fait que la majorité de la population iranienne demeurait une population de paysans<sup>477</sup>.

En revanche, nous trouvons chez Alfons Gabriel un tableau positif de l'agriculture iranienne. En effet, il analyse tout d'abord l'importance du commerce des dattes à Minab qui faisait la richesse de la ville, par ailleurs isolée<sup>478</sup>. L'export des dattes fonctionnait très bien avec Dubai ou Bombay et il est étonné de voir des gens venir, même en été, de Kish ou du Bahrain... pour les cueillir directement sur l'arbre et ce afin de les payer moins chères. Il décrit également dans son récit le problème de l'invasion de sauterelles qui détruisaient les récoltes<sup>479</sup>. Par ailleurs, il loue les qualités des Persans et précise qu'ils étaient particulièrement habiles à réparer de manière exemplaire les canaux souterrains d'irrigation dans le désert du Lut non loin de Kerman avec du matériel assez « primitif ». Cette description contraste avec les adjectifs qu'il emploie pour caractériser les Iraniens dans leur globalité, puisqu'il les qualifie de mous et d'indifférents : « die schlaffen und gleichgültigen Perser ». Pour définir les agriculteurs iraniens et leur érudition, il cite H. Grothe et ses remarques positives sur les paysans iraniens qui possédaient une connaissance exceptionnelle de l'agriculture<sup>480</sup>. D'autre part, Alfons Gabriel admire les pistachiers et cite les règles de plantations appliquées en Iran, ce qui montre qu'il reconnaît aux habitants une connaissance précise de cette culture<sup>481</sup>. Dans son récit *Durch Persiens Wüsten*, il est également impressionné par l'utilisation judicieuse des moulins à vent, plus particulièrement dans certaines régions comme le Zabolistan<sup>482</sup>. Leur utilisation massive permettait de moulinier le grain, grâce à la force du « vent des 120 jours ». Son récit traduit son admiration pour l'exploitation de la force du vent existant en Perse. Les Persans auraient été précurseurs en la matière.

### I.3 Les Iraniens fascinés par le savoir-faire européen :

Si Alfons Gabriel met en avant la présence d'objets techniques tels que les moulins à vent présents en Iran bien avant l'Europe, les voyageurs allemands et

---

<sup>477</sup> Ibid, p.14.

<sup>478</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.86.

<sup>479</sup> Ibid, p.67.

<sup>480</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.244.

<sup>481</sup> Ibid p.245.

<sup>482</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.164.

autrichiens dépeignent très souvent la fascination des Iraniens pour les Européens et leur savoir-faire.

### I.3.1 Une fascination « béate » pour les Européens ?

Gerd Heinrich explique avoir été gêné par une foule de curieux à Schassevar, au nord de l'Iran<sup>483</sup>. Pour définir son ressenti, il fait allusion à l'expérience des gens de couleur arrivés en Europe et devant faire face à ce même genre de réactions de la part des Européens. Il raconte avoir été à la fois gêné mais aussi énervé de se trouver ainsi au centre de tous les regards. Alfons Gabriel souligne également la curiosité parfois dérangeante des habitants de Bahabad à l'ouest du désert du Lut qui n'avaient jamais vu d'Européens et de Blancs et avaient suivi les époux Gabriel. L'auteur critique la gêne causée par les habitants, et l'énumération qu'il fait des « femmes, hommes, enfants et vieillards » les suivant confirme la curiosité générale<sup>484</sup>. Il décrit une curiosité analogue chez des habitants de Tabas dans le désert du Lut. Ces habitants n'avaient pas vu, d'après lui, d'Européen depuis Sven Hedin, et l'arrivée d'Européens avait plongé la ville dans la stupeur et l'énervement, même si cette population était « ouverte et plutôt accueillante »<sup>485</sup>. Dans son récit suivant, Alfons Gabriel parle de la réaction des habitants de Turud au nord du désert du grand Kévir cette fois-ci : il évoque une horde d'hommes de femmes et d'enfants qui accompagnaient « l'étranger » à travers les ruelles, car l'arrivée d'un Européen était un grand événement.

Certains voyageurs relèvent donc combien les Iraniens furent fascinés par les Européens, puisque ceux-ci étaient encore rares à s'aventurer notamment dans les régions désertiques, mais leurs récits reflètent aussi le sentiment de gêne ressentie par les voyageurs, qui jugeaient la proximité et l'empressement des habitants pénibles.

### I.3.2 Les médicaments européens : un espoir pour les populations

Une partie de l'attraction exercée par les Européens peut être expliquée par l'espoir que plaçaient les habitants des régions reculées dans la médecine

---

<sup>483</sup> Gerd Heinrich : „Man bekommt da ein Verständnis für die mutmaßlichen Gefühle nach Europa verschlagener und vom Volkshaufen begaffter farbiger Tropensöhne.... „ p. 28.

<sup>484</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.256.

européenne. Grothe rédige des conseils à l'attention des futurs voyageurs et ses chapitres intitulés : « De l'Hygiène » et « Petite pharmacie de voyage » précisent les maladies contre lesquelles il faudrait se prémunir comme la malaria, la dysenterie et le typhus<sup>486</sup>. Il donne également quelques conseils aux voyageurs en expliquant la quantité de quinine à apporter ainsi que le matériel indispensable comme la moustiquaire à ne pas oublier. Ces médicaments seraient d'après lui très convoités par les Iraniens si bien que les futurs voyageurs devaient penser à emporter des médicaments inoffensifs pour pouvoir contenter la population persuadée que tous les Européens étaient médecins ! Il explique donc l'utilité d'apporter avec soi des pilules de rhubarbe, de ricins, de la teinture d'opium, des pansements et cela suffirait au voyageur à s'assurer le respect et la notoriété chez les habitants. L'on voit bien dans ses conseils le peu de considération apportée pour les maux des Iraniens et aussi le souci de Grothe de se faire respecter et admirer par la population locale ! Kellermann relate également avoir été appelé au chevet de malades souffrant de septicémie et avoir donné un antiseptique qu'il avait dans sa valise, précisant au lecteur qu'il ne savait pas s'il avait pu survivre<sup>487</sup>. Là, Kellermann explique ne pas s'être fait payer autrement que par des biens en nature tels du thé ou du fromage et se vante d'être généreux alors qu'il ne fit qu'exploiter la naïveté des habitants.

Pour les Européens le fait d'être pris par les Iraniens pour des médecins leur permettait donc d'exercer un pouvoir et de s'assurer une certaine sécurité auprès des populations.

Gerd Heinrich rapporte effectivement qu'on lui aurait expliqué que les médecins soignant les Iraniens bénéficiaient d'une immunité et c'est pourquoi il avait tout de suite chargé son employé iranien de prévenir la population du fait que son ami Mek était médecin<sup>488</sup>. Il avait offert les médicaments suivants : de l'homéopathie, de la quinine, de l'aspirine et du Luminal (un médicament contre l'épilepsie). Là aussi, l'acte de soin et la médication sont présentés comme des actes gratuits et altruistes par Gerd Heinrich, mais le voyageur décrit également l'avarice de certains habitants qui lui refusèrent un sac de riz en échange de Luminal dans les montagnes de l'Elbourz tandis que lui et ses compagnons étaient en manque de

---

<sup>485</sup> Ibid, p.283.

<sup>486</sup> Hugo Grothe : *Meine Vorderasien Expedition 1906 und 1907*, p.216.

<sup>487</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.61.

<sup>488</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.29.



nourriture. Par ailleurs, Gerd Heinrich critique les malades venus les consulter car ils les auraient dérangés dans leur travail scientifique d'empaillage des animaux. Il explique également que les cas étaient souvent des cas désespérés<sup>489</sup>. Le travail de scientifique paraît donc avoir été plus important que le fait de soigner les malades iraniens.

Gustav Stratil-Sauer et sa femme furent plus sensibles aux maladies des Iraniens rencontrés. Ainsi, Gustav Stratil-Sauer relate leur séjour à Deh Salm et décrit la malaria décimant la ville ainsi que le peu de moyens dont ils disposaient pour guérir les habitants<sup>490</sup>. La quinine avait été le seul médicament efficace, mais la population n'avait pas pu la payer et avait mis tout son espoir dans le couple de voyageurs et leur « petite trousse de médicaments apportée d'Europe ». Il cite la foi des habitants, croyant au miracle grâce au pouvoir guérisseur attribué aux voyageurs. Lotte Stratil-Sauer explique son impuissance face à certaines maladies comme le typhus et son désarroi à la mort des enfants. Cette misère l'amena à douter de l'existence de dieu.

### I.3.3 Des véhicules symboles du pouvoir technique

Pour ce qui est des véhicules européens, les voyageurs européens veulent montrer la fascination énorme des habitants iraniens pour ces machines symboles d'un progrès. Ces discours rappellent ceux des voyageurs quant à la fascination pour les médicaments. La population est réduite alors à un facteur gênant qui les empêche de progresser rapidement vers le but de leur voyage. Les véhicules ne leur permettent pas d'aller plus aisément à la rencontre des populations qui, au gré du voyage, sont perçues comme une entrave à leur expédition. Braunagel, qui avait amené un camion Mercedes dans les soutes du bateau pour lui permettre de relier Bushehr à Téhéran, est lui tout simplement amusé par la fascination des habitants de Bushehr pour son véhicule et plus particulièrement sa remorque<sup>491</sup>. Gustav Stratil-Sauer relate lui-aussi son voyage vers Téhéran, mais cette fois-ci en moto. Il est également frappé par la fascination des habitants de Sendjan pour sa moto des « Wanderwerke » qu'il désigne par : « Das unbekannte Zweiradauto ». Il parle de l'excitation des habitants qu'il redoute, et explique s'être senti freiné et gêné par ceux

---

<sup>489</sup> Ibid, p.38.

<sup>490</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.138.

venus admirer la moto. Il les décrit comme s'il parlait d'enfants naïfs, qui s'approchaient de façon imprudente de la moto et lui barraient le chemin<sup>492</sup>.

Mittelholzer relate également avec mépris la fascination des Iraniens pour son Junkers A 20, notamment lorsqu'il dut se poser dans un petit village, Damsobad, lors de son approche de Téhéran. Là encore, les habitants sont assimilés à des obstacles à une avancée rapide, et Mittelholzer raconte même que son assistant avait été obligé de se servir de sa ceinture en cuir pour éloigner les curieux, qui considéraient l'avion comme un ouvrage diabolique. C'est avec la même condescendance que l'auteur fait le portrait des habitants du village qui s'étaient approchés de l'avion avec « grand cris », et l'auteur les compare à des animaux attirés par de la nourriture<sup>493</sup>.

#### I.4 L'artisanat iranien : un savoir-faire à envier ?

Si les voyageurs ont des discours teintés de mépris pour rendre compte de la fascination des populations iraniennes pour les médicaments ou les véhicules européens, l'artisanat iranien est une source d'admiration chez bon nombre d'entre eux. Ils décrivent souvent de manière précise les fabriques de tapis ou plus généralement le produit fini et les conditions de production de ces objets artisanaux dont ils reconnaissent l'originalité et la qualité.

Ainsi, Kellermann admire lors de son voyage début 1927 la ville d'Ispahan dans laquelle il séjourne plusieurs semaines. Il est impressionné par son bazar et par le travail de l'or et de l'argent, et compare l'allée réservée aux artisans à une église. Pourtant, il critique le fait que les motifs de 1927 étaient moins raffinés que les anciens motifs et que l'artisanat perdait donc en qualité<sup>494</sup>. Il fait d'ailleurs une remarque analogue pour les peintres de miniatures, et regrette que le grand art traditionnel persan ait depuis longtemps disparu<sup>495</sup>. Gustav Stratil-Sauer parle d'une tradition noble de l'artisanat en Iran et le compare à de l'art. Pour lui, le danger viendrait non pas de l'Iran même mais de la concurrence des produits industrialisés européens bon marché. Il évoque en outre la supériorité des méthodes et techniques

---

<sup>491</sup> W. Braunagel : *Autofahrten in Persien*, p.9.

<sup>492</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.209.

<sup>493</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.120.

<sup>494</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.74.

européennes concurrençant les techniques iraniennes et cite pour exemple le travail du cuir, exporté vers l'Europe, teint là-bas et réimporté en Orient pour être vendu à des coûts très élevés<sup>496</sup>.

Alfons Gabriel rapporte à travers ses trois récits de voyage sa découverte de nouveaux produits artisanaux. Dans le village de Giraug, il décrit les habitants en train de tisser le coton déjà teint venant de Bombay par Bandar Abbas. Il précise qu'ils en faisaient des coiffes et des paréos et qu'ils brodaient aussi de petits chapeaux rouges typiques de cette ville<sup>497</sup>. Il cite également le village de Ra'iyat dont les habitants tressaient les feuilles de palmiers pour en faire des tapis, des chaussures et pour les vendre à Minab<sup>498</sup>. Dans le Bashakard, il avait observé des villageois de Sindirk qui fabriquaient des petites pipes décorées en pierre et en bois, nommées des *Shupuk*. Il en avait rapporté un exemplaire pour le musée des arts et traditions populaires à Vienne<sup>499</sup>. C'est la fabrication des tapis qui attire le plus Alfons Gabriel, puisque nous retrouvons de nombreux passages dans ses récits relatifs procédés de fabrication. Dans son premier récit de voyage, il se trouve à Zarand et dresse un bilan de la confection des tapis réalisés sur des motifs de Kerman avec du fil de coton et de soie. Les habitants fabriquaient également des tabliers bleus et le village comptait plus de cent cinquante métiers à tisser. A Kouhbanan, Alfons Gabriel constate l'absence des soieries décrites précédemment par Stack, mais précise que ces soieries avaient été remplacées par dix fabriques de tapis, dans lesquelles des enfants âgés de moins de six ans qui travaillaient sous la direction d'un maître<sup>500</sup>. Dans son second récit il explique être arrivé au village d'Hisar Hasan Bek, le but du premier jour d'expédition, et il fait la remarque suivante qui est étonnante : « c'est un tableau merveilleux de voir les filles et les garçons de sept ou huit ans travailler de leurs doigts agiles »<sup>501</sup>. L'auteur n'est pas choqué le moins du monde par l'âge des enfants et ne remarque que la vitesse et la qualité de leur travail. Par contre, il regrette la baisse de salaire des ouvriers d'Asiaban ou Durukhsh qui ne touchaient que deux kran (vingt-huit Pfennig) par jour. Comme les gens

---

<sup>495</sup> Ibid, p.75.

<sup>496</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.18.

<sup>497</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.97.

<sup>498</sup> Ibid, p.125.

<sup>499</sup> Ibid, p.153

<sup>500</sup> Ibid, p.251.

<sup>501</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.12.

vivaient de façon simple, cela suffisait tout juste pour subvenir à leur besoin, remarque l'auteur qui fait l'éloge de ces tapis qu'il qualifie de « bon goût et élégants ».

En revanche, d'autres voyageurs européens critiquent uniquement les conditions de travail difficiles, surtout le travail des enfants. Ainsi, Armin T. Wegner, revenu de Russie, pays dont il admire l'élan révolutionnaire, trouve l'Iran mort et immobile. Il explique la façon dont les artisans de Tabriz exploitaient les enfants qu'il compare à des esclaves. Il est marqué par leur litanie et leurs chants et critique les Européens qui foulaient ces tapis sans avoir conscience qu'ils avaient été tissés par de petites mains blanches tels « des haies de ronces »<sup>502</sup>.

Peu soucieux des conditions de fabrication, Kellermann regrette de son côté que les nouveaux tapis en Iran perdent en qualité et que le gouvernement ne fasse rien pour préserver cette « ancienne industrie » des précieux tapis. En revanche, il aurait apprécié les tapis de Kerman, où les artisans travaillaient toujours d'après d'anciens motifs et des modèles traditionnels. Il parle de « renaissance du tapis persan » qui serait due à un jeune Suisse dirigeant une des fabriques de tapis de Kerman. Ici encore, l'influence européenne semble importante, mais aussi celle des Etats Unis, vers lesquels étaient exportés les tapis de Kerman<sup>503</sup>.

L'artisanat iranien occupe donc une place particulière aux yeux des voyageurs européens. Ils reconnaissent tous que les tapis traditionnels et autres objets sont d'une qualité et d'une finesse remarquables, mais certains remarquent d'une part une perte de cette belle tradition pour des raisons mercantiles ou insistent sur la supériorité de certaines techniques européennes. Kellermann, quant à lui, voit dans les tentatives européennes la volonté de sauvegarder un artisanat d'art iranien, négligé par ailleurs par l'Iran. La beauté de l'artisanat est donc reconnue, même si Alfons Gabriel est le seul à le formuler de façon directe. Les voyageurs sont pour finir plus ou moins sensibles aux conditions de travail des enfants ou des adultes, ce qui témoigne d'un intérêt bien relatif pour la population locale.

---

<sup>502</sup> Armin T Wegner : *Fünf Finger über Dir*, p.233.

<sup>503</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.128.

## II. Tentatives de réformes en Iran vues par les voyageurs européens

L'attitude des voyageurs européens s'apparente souvent à celle de personnes nostalgiques de leur confort habituel. Comparant systématiquement l'Iran et l'Europe, ils sont enclins à hiérarchiser les pays et à déplorer soit le retard dans l'aménagement des territoires soit l'état de délabrement des aménagements faits auparavant. Ainsi, l'avenir de l'Iran et la position de l'Allemagne ou de l'Autriche dans le devenir de ce pays sont bien souvent au centre des récits de voyage. Chez nombre de voyageurs, leur description de l'Iran en retard, par rapport à l'Europe, traduit la foi des Européens en la supériorité de leur système politique et économique. On peut remarquer que les concepts de modernité appliqués à la vie nomade et à la structure agricole particulière de l'Iran, dictée notamment par ses reliefs géographiques, ne prennent pas en considération la spécificité géographique et culturelle iranienne. Loin d'y voir une autre forme de modernité, une forme de l'Autre, ils y voient plutôt une civilisation n'ayant pas eu accès au progrès et dont les hommes ne sont pas encore prêts à accéder à un système politique et économique calqué sur celui des Européens avec un Etat centralisé fort et un système économique industrialisé. Les récits de voyage thématisent ainsi la fascination des Iraniens pour la technique européenne, et justifient ainsi leur présence en Iran.

La première Constitution parlementaire introduite en Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle fait donc l'objet de commentaires.

### II.1 Un régime parlementaire en proie à de nombreuses agitations.

S'agissant des récits parus avant 1921, les voyageurs européens se posent la question de l'avenir du système parlementaire instauré fin décembre 1906 en Iran, en raison des menaces à la fois internes dues à la présence de peuples nomades

rebelles, mais surtout à la présence des étrangers, notamment des Anglais et des Russes.

Grothe décrit sa visite au consul anglais à Kermanshah en 1910 et rapporte leur entretien. Il évoque deux questions d'actualité abordées : le couronnement du prince Salar ed Dauleh et l'avenir du Parlement nouvellement formé<sup>504</sup>. Dans son récit, l'auteur met en annexe les textes relatifs à la nouvelle Constitution qui précisaient la coexistence d'un Shah et d'un Parlement composé de deux chambres, complété par des Parlements régionaux. Le Parlement avait un pouvoir législatif, mais l'article 2 de la Constitution précise d'emblée que les décisions prises par le Parlement ne pouvaient pas aller à l'encontre des préceptes de l'Islam, religion d'Etat (Article 1). Un collège composé de vingt religieux était chargé de contrôler tout projet de loi<sup>505</sup>. Dans chaque province et sous-province était prévu par ailleurs un Parlement régional, dont les représentants étaient élus par les habitants. Cette Constitution montre donc des avancées réelles en matière de partage du pouvoir, mais il apparaît clairement que les pouvoirs du Shah et des religieux demeuraient importants. L'on voit donc se dégager trois grandes forces en présence à partir de 1907 : le pouvoir du Shah, celui du Parlement, mais aussi celui des religieux auxquels chaque loi devait être préalablement soumise.

Par ailleurs, le témoignage du diplomate allemand Blücher, qui avait séjourné pendant 10 ans en Iran, tout d'abord pendant la Première Guerre mondiale jusqu'en 1922, puis sous Reza Shah, constitue une analyse des influences étrangères en Iran et de la tentative des différents Shahs d'affirmer le pouvoir de l'Iran tout en conservant le régime de 1907. Plutôt que de pointer les difficultés inhérentes à la Nouvelle Constitution, le diplomate interroge le rôle des puissances européennes dans le devenir de l'Iran. Pour son analyse de la situation politique de l'Iran d'après la deuxième guerre mondiale, Blücher juge même utile de remonter à Naser-el Din Shah dont le voyage en Europe marqua à ses yeux le début d'une nouvelle relation entre l'Iran et l'Europe<sup>506</sup>. En effet, Blücher montre dans son récit la difficulté de Naser-el Din Shah de se positionner par rapport à l'Europe, et indique que ce dernier tenta de garder son indépendance par rapport à l'Europe, même s'il espérait pouvoir

---

<sup>504</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.83.

<sup>505</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.332 – 343 : Exemple de la Constitution signée par Mohammad Ali Shah, le 8 octobre 1907.

<sup>506</sup> Wipert Blücher: *Zeitenwende im Iran*, p.10.

s'allier les Allemands sous Bismarck afin de se protéger contre les Russes. Blücher évoque l'importance du philosophe Sayid Jamal al Din qui, dès la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, souhaitait empêcher toute influence européenne, introduire des réformes libérales et unir tous les états musulmans. Naser-el Din Shah rencontra Sayid, mais ils n'arrivèrent pas à uniformiser leurs visions. L'assassin de Naser-el Din Shah était d'ailleurs partisan de Sayid.

En 1906, après la mort de Naser-el Din Shah, se posa le problème de la succession, car aucune personnalité ne semblait convenir à cette fonction. En revanche, le mouvement réformiste eut plus de succès et parvint à imposer sa volonté de créer une représentation du peuple et une constitution. En 1906, le Shah Mozaffar al-Din signa un accord qui stipulait la création de deux chambres. Son successeur Mohammad Ali voulut éliminer le parlement, ce qui lui coûta le trône, et sous le règne de son fils Ahmed Shah, le pays fut en proie à de nombreuses agitations qui facilitèrent d'après Blücher l'ingérence étrangère. Les finances du pays écrit-il étaient réglées par les Américains, l'éducation contrôlée par les Français, les douanes par les Anglais, qui contrôlaient par ailleurs les recettes de la banque qu'ils avaient créée : l'Imperial Bank of Persia. Ce sont également les Anglais qui avaient installé une ligne de télégraphes à travers le pays, et qui possédaient les puits de pétrole au sud de la Perse. Mais globalement ils respectaient les droits du gouvernement perse ainsi que la population.

Blücher dresse un tableau plus négatif de l'influence russe en Iran au début du siècle pour avoir imposé des droits de douane, avoir interdit aux Perses de construire d'autres lignes de chemin de fer ou instauré une nouvelle banque : la Banque d'Escompte qui essayait de contrôler des secteurs de l'économie perse. Ils avaient également fondé une brigade de cosaques russes à Téhéran.

Les Russes et les Anglais contrôlaient en réalité une grande partie du pays et le 31 août 1907 (lors de la première année du gouvernement du Shah Mohammad Ali) les deux puissances s'entendirent sur le partage de la Perse en zones d'influence (les Anglais étant stationnés au sud et les Russes au nord). Blücher juge ce traité comme l'un des plus catastrophiques pour l'avenir de la Perse car il avait conduit à la Première Guerre mondiale. Les russes encouragèrent au nord, en

Azerbaïdjan, au Mazandaran, à Astarabad, des mouvements réclamant l'autonomie et implantèrent des paysans russes pour « coloniser » ces provinces<sup>507</sup>.

La question qui se posait : le peuple Perse allait-il être la victime de l'impérialisme européen ? Comment dans cette situation l'Iran pouvait-il s'affirmer ?

Nous trouvons chez Mir Ghaffari une analyse de l'influence anglaise au 19<sup>ème</sup> siècle en Iran et l'auteur fait remonter cette influence grandissante à l'année 1800, lorsque John Malcolm amena une délégation anglaise de plus de 500 personnes en Perse, alors dirigée par Fath Ali Shah. L'auteur analyse la présence des Anglais en Iran et montre leur tentative d'influencer le gouvernement perse afin qu'il attaque l'Afghanistan et prenne ses distances avec la France, ces deux pays constituant des menaces pour les anglais. L'auteur cite le Traité d'amitié entre la Grande Bretagne et la Perse de 1809 et l'ouverture des Consulats britanniques à Téhéran et Tabriz en 1841 comme dates importantes quant à l'influence britannique sur le sol perse. Dans son introduction, elle explique que l'Angleterre avait alors pour but d'empêcher une invasion de l'Inde en passant par la Perse<sup>508</sup>.

Blücher lui aussi montre l'attitude agressive des Anglais sur le territoire perse. En effet, lors de la Première Guerre mondiale, le gouvernement perse avait souhaité garder sa neutralité, mais cette volonté ne fut pas respectée ni par les Anglais, qui envoyèrent des troupes à Karoun en novembre 1914, firent prisonniers des industriels allemands et les déportèrent vers l'Inde, ni par les Russes qui avaient déjà stationné leurs troupes depuis un moment au nord de la Perse. Un pacte entre l'Allemagne et la Perse fut signé le 10 septembre 1915 garantissant l'intégrité du territoire perse et son autonomie économique et politique en contrepartie du ralliement perse à l'Allemagne en guerre contre les Anglais et les Russes. L'entrée en guerre des Anglais et Russes signifia pour l'Iran l'envoi de troupes anglaises et russes sur son territoire et par là-même l'entrée forcée dans ce conflit subi.

Si Blücher ne relève pas les manœuvres intéressées des Allemands, il est à remarquer que le récit de voyage d'Oskar Niedermayer ne laisse planer aucun doute à ce sujet et confirme la thèse selon laquelle la Perse était vue des Allemands et des Anglais comme point de passage stratégique vers l'Inde. Gagner la Perse et l'Afghanistan était pour les Allemands le moyen d'endiguer l'influence anglaise dans

---

<sup>507</sup> Ibid, p.14.

<sup>508</sup> Doris Mir Ghaffari : *Europäische Reisende im Iran des 19. Jahrhunderts.*



ces régions. Oskar Niedermayer fut chargé en décembre 1914 de se rendre en Perse et il explique au début de son récit de voyage, que le but de l'expédition formée de soldats turcs et allemands était d'inquiéter les Anglais en Inde<sup>509</sup>. La tactique employée par les Allemands et les Turcs étaient de monter la population indienne contre les Anglais, ce à quoi Niedermayer ne croyait pas vraiment. Son récit montre clairement, au-delà du portrait élogieux qu'il dresse de Niedermayer, que la Perse était perçue comme un pays dont il fallait pouvoir se servir. Niedermayer reprochait ainsi aux Turcs de ne pas laisser assez de marge de manœuvre aux Allemands qui auraient pu obtenir davantage des Perses, car ils n'étaient pas perçus par eux comme danger potentiel, si ce n'est que par l'éloignement géographique plus important des deux pays<sup>510</sup>.

La Première Guerre mondiale fut donc la manifestation ouverte de la volonté des Européens de se servir de la Perse comme alliée contre les Anglais, si bien que la volonté d'autonomie de la Perse fut clairement malmenée lors de ce conflit.

Pourtant, le récit de Blücher montre l'action des Allemands sous un tout autre jour, et il met plus particulièrement en valeur l'action du Comte Kanitz puis de Nadolny pour soutenir le mouvement national qui s'était créé autour de Nisam el Saltane, chef des Loris. Kanitz et Nisam signèrent un accord en décembre 1915. Nisam y déclarait prendre la direction du mouvement national et lui mettre à disposition 40000 hommes. Kanitz acceptait de livrer du matériel de guerre, de l'argent et des officiers allemands et assurait à Nisam un salaire de 20000 tomans par mois. Mais les troupes de Nisam et les soldats allemands présents sur place perdirent en décembre 1915 puis en janvier 1916 contre les Russes. On ne revit plus Kanitz après qu'il se soit enfoncé dans la nuit sur son cheval, précise Blücher, et Nisam se retira avec son comité à Kermanshah. Après avoir gagné les nomades kurdes et les Kalhures à leur cause, vivant dans les montagnes autour de Kasr i Schirin et de Guilan, Nisam poursuivit son combat contre les Russes, mais ils perdirent le col du Paitagh contre les Russes et Nisam el Saltane dut se réfugier en Turquie<sup>511</sup>.

---

<sup>509</sup> Oskar Niedermayer : *Unter der Glutsonne Irans*, p.9.

<sup>510</sup> Ibid, p.20.

<sup>511</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende im Iran*, p.39.

Toutes les troupes allemandes furent retirées de la Perse fin avril 1916 et Blücher allait également rentrer<sup>512</sup> avant que Nadolny lui demande de rester à ses côtés en juillet 1916 afin de le conseiller. Faisant l'éloge de Nadolny, Blücher explique la position de l'Allemagne face à l'Iran dans les deux dernières années de guerre. Son but était de protéger le dernier passage par l'Iran par le sud-est, et d'éviter qu'il ne soit contrôlé par les Anglais ou les Russes si ceux-ci unissaient leurs forces.

Il était donc dans l'intérêt de l'Allemagne, analyse Blücher, que la Perse demeure un pays indépendant. L'Allemagne devait donc encourager les partis et les forces prônant l'indépendance politique et l'Allemagne ne pouvait pas se passer du soutien des Turcs. Compte tenu des tensions entre Turcs et Perses, il appartiendrait à l'Allemagne de lisser tout cela et de faire l'intermédiaire.

Blücher relate la rencontre entre Nadolny, lui-même et Nisam à Kermanshah en septembre 1916. L'auteur insiste sur l'importance de Nisam el Saltane considéré comme le chef du gouvernement provisoire par les Allemands. Pour le Shah, il était le commandant en chef de l'armée et le dirigeant des provinces libres, dont le but était de chasser les troupes anglaises et russes de l'Iran. L'ennemi intérieur de Nisam était le ministre Sepahdar, latifundiaire du Guilan, qui allait dans le sens des Russes et des Anglais, puisqu'il prévoyait un accord leur laissant le contrôle des finances du pays contre un montant mensuel de 200000 tomans et le contrôle de 11000 soldats iraniens. Un autre problème pour Nisam était le financement de son mouvement, puisque les Anglais avaient évacué les filiales de la banque perse dans les territoires occupés par les Turcs si bien que l'argent liquide manquait. La solution proposée par les Allemands fut de frapper de la monnaie perse à Berlin. Mais jusqu'à l'acheminement de cet argent en Iran la situation demeurait problématique.

L'auteur analyse très clairement l'importance de la collaboration allemande-perse sous Nisam et Nadolny. Ce dernier était d'avis que l'impérialisme européen ne devait pas faire irruption en Perse. Il assura à Nisam que l'Allemagne ne chercherait pas à gagner des territoires en Perse. La question de l'objectivité de cette analyse de Blücher peut être posée, au regard des remarques faites par le soldat Niedermayer dans son récit de voyage ! Blücher explique d'ailleurs sa rencontre avec Niedermayer qui les avait rejoints au Consulat en avril 1916 pour leur annoncer la

---

<sup>512</sup> Ibid, p.53.

défaite de leur mission en Afghanistan, l'Emir refusant de se ranger aux côtés des Allemands<sup>513</sup>. Blücher décrit la chute du régime de Nisam el Saltane avec des défaites successives contre les Anglais à partir de janvier 1917 et son exil à Constantinople. Malgré une dernière tentative des Allemands en novembre 1918 d'envoyer des troupes sur Téhéran sous la direction du Consul Litten, l'expédition ne parvint qu'en Roumanie puisque la révolution éclata en Allemagne. Le Traité de Versailles força les Allemands à se retirer tous de l'Iran à l'exception du Consul Sommer qui put y rester. Nadolny fut nommé quant à lui chef du cabinet d'Ebert, Président du Reich, d'où il continua à servir les intérêts de l'Allemagne auprès de l'Iran. D'après Blücher, les ministres des affaires étrangères de la République de Weimar n'auraient eu aucune connaissance des affaires perses, sauf Friedrich Rosen, qui connaissait la langue perse, la culture et l'histoire perses.

1922 marque pour Blücher un nouveau chapitre des relations germano perses avec la présence du Comte Schulenburg entre 1922-1931 comme diplomate allemand, dont il loue le travail. La liste noire fut abrogée : commença une nouvelle ère dans les relations germano-perses. Ce fut également le moment du retour des personnages qui avaient œuvré pour l'Iran libre : Nisam el Saltane était retourné à Téhéran et devint gouverneur général de Chorassan. Taqi Sadeh, Farzine et Abol Gassem eurent des postes à responsabilité. En revanche les problèmes de finance, la faiblesse du gouvernement central et les velléités des peuples freinaient toutes les tentatives de réforme. Pour finir, Blücher explique que l'Iran attendait l'arrivée d'un homme fort capable d'unifier le pays<sup>514</sup>.

Les récits de voyage de Niedermayer et de Blücher montrent donc clairement l'importance des mouvements étrangers en Iran et celle du mouvement de Nisam el Saltane, désireux de s'affranchir des Russes et des Anglais en s'assurant le soutien des Allemands, dont le but était de gagner la Perse à leurs côtés pour déstabiliser le pouvoir anglais en Inde, ou tout de moins empêcher son extension vers l'ouest. L'Iran n'avait pas pu se tenir hors du conflit, comme le gouvernement l'avait souhaité, et la population semblait avoir développé une animosité envers les Anglais et les Russes, peut-être plus grande qu'envers les Allemands.

---

<sup>513</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende im Iran*, p.86.

<sup>514</sup> Ibid, p.147.

## II.2 Centralisation du pouvoir sous Reza Shah

Tous les récits des voyageurs ayant été en Iran après 1921 reflètent l'opinion de leur auteur pour ce qui est des réformes entreprises par le Reza Shah, notamment pour ce qui est de ses efforts politiques pour faire de l'Iran un Etat unifié et fort. Très vite se dégagent en revanche des attitudes contrastées quant à la politique de Reza Shah. En effet, les voyageurs décrivent tous le Shah comme souverain à la personnalité affirmée. Certains voient en lui un despote quand d'autres relèvent son action salutaire pour le pays.

Kellermann explique la politique du Shah alors qu'il se trouve devant son palais à Téhéran en janvier 1927. Il la résume en expliquant que le Shah avait fait exécuter tous les opposants tentant de gagner leur indépendance, notamment tous les chefs Loris et qu'il avait fait bombarder les villes lui résistant. Il avait fait interner le scheich de Mohammara à Téhéran et lui avait confisqué tous ses biens<sup>515</sup>. Malgré ses méthodes expéditives, Kellermann explique que la jeunesse soutenait le Shah, car elle attendait de lui qu'il écarte l'influence des étrangers en Iran, qu'il enlève la polygamie et qu'il interdise l'opium<sup>516</sup>.

Gustav Stratil-Sauer commente lui aussi la réaction de la population par rapport à la politique du Shah, que lui-même semblait admirer : selon lui, une partie de la population voyait dans Reza Shah plutôt un despote que quelqu'un qui tentait d'unifier le pays. Pourtant, l'auteur ajoute aussi que la plupart des habitants reconnaissaient ses qualités et le comparaient à Napoléon : en effet, tous les deux avaient sauvé et unifié leur pays<sup>517</sup>.

### II.2.1 L'importance de l'armée

Cette unité politique passe pour le Shah par le renforcement de l'armée si l'on en juge des témoignages des voyageurs qui abordent tous les changements intervenus dans l'armée.

Ce renforcement avait débuté avant la Première Guerre mondiale d'après le récit de voyage de Schweinitz qui met en valeur le rôle des Européens en Iran, notamment grâce à l'intervention d'armées européennes chargées de former les

---

<sup>515</sup> Bernhard Kellermann, *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.29.

<sup>516</sup> Ibid, p.32.

soldats persans. Schweinitz évoque ainsi le rôle de l'armée suédoise dans la formation de l'armée persane, et relève la proximité entre les Suédois et les Persans, les premiers étant prêts en 1915 à se rallier aux seconds qui se révoltaient contre les exactions russes et anglaises, ce que l'auteur accueille avec plaisir.<sup>518</sup>

Sous Reza Shah, cette volonté de développer l'armée pour permettre l'unification du pays et garantir un Etat fort fut encore plus présente, puisque les témoignages sont très nombreux quant au développement de l'armée.

Nathusius décrit son séjour en septembre 1924 à Chiraz et plus particulièrement sa visite chez le Prince Qavam el Molk qui reçut lui-même la visite d'Emir Laschka, responsable des armées. Nathusius rapporte leur conversation et parle de l'admiration du Prince pour les Allemands et leur art militaire, pour leurs techniciens et leurs ingénieurs. Elle est étonnée que le Prince reçoive de nombreux officiers iraniens maîtrisant l'anglais ou le français, et est fascinée par leur culture et leurs bonnes manières. Tous admiraient Reza Khan qui avait réussi à unir l'Iran en vainquant le Luristan et l'auteur est impressionnée par la capacité de Reza Khan de rallier les populations. Elle regrette qu'aucun homme politique ne parvienne à créer cette unité en Allemagne où les partis étaient trop opposés. Elle admire donc la capacité de Reza Khan à fédérer tant de monde et est nostalgique d'une Allemagne plus unie et puissante<sup>519</sup>.

Le portrait qu'elle fait de Reza Khan suite à leur rencontre le définit comme l'artisan de la modernisation du pays<sup>520</sup>. Elle relate les paroles du Shah qui lui avait redit sa sympathie pour l'Allemagne et son souhait de pouvoir changer la condition de la femme en Iran. Il avait exprimé le désir de faire évoluer la condition de la femme mais avait également relevé l'importance de l'influence de la religion et des habitudes ancrées dans la population iranienne, qui constituaient un frein à sa volonté de réformer le pays. Nathusius écrit qu'elle avait été frappée par cette volonté de fer qu'exprimait le visage de Reza. Par ailleurs, c'est l'entourage de Reza Khan qui l'impressionne puisqu'elle s'étonne que les joueurs de polo qu'elle admirait étaient uniquement des princes et des généraux. Pour ce qui est de l'armée, elle relève aussi la fidélité des officiers persans, et non plus suédois, au Shah. Cela

---

<sup>517</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.233.

<sup>518</sup> Hans Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*, p.84.

<sup>519</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.67.

semble donc indiquer que l'armée du Shah avait gagné en autonomie et s'était affranchie de l'influence suédoise, mentionnée par Schweinitz avant la Première Guerre mondiale. Pourtant elle remarque lors de sa visite de l'école des cadets que les soldats moins gradés n'étaient pas encore suffisamment formés et elle réaffirme l'importance de l'armée quant à la tentative de modernisation et d'unification du pays. Les officiers étaient, selon elle, les seuls capables d'unir les provinces d'Iran, autrefois ennemies.

Norden confirme également la tentative du Shah de mettre fin aux velléités des chefs des clans. Son récit rapporte de façon plus critique que Nathusius l'enlèvement orchestré par le Shah du fils d'un des chefs vivant dans les montagnes Kuh-e Galu ayant refusé de lui remettre les armes. Norden y avait assisté lors de sa traversée depuis Bushehr vers Ganaveh. Ce jeune homme devait être mis en lieu sûr à Chiraz afin de faire ployer son père et de le forcer à se soumettre au Shah<sup>521</sup>. Il remet par ailleurs en question l'intervention des soldats autour de Meschun, dans le sud de la Perse. Ils avaient décimé les jardins et pillé les récoltes. Cette attitude de Norden contraste avec celle d'Abdul Fath Khan, un chef Kaschgai, ne voulant pas de la pitié de Norden et ne se plaignant pas de la brutalité des soldats. Expliquant être d'accord avec la politique du Shah, ce chef reconnaissait que la société féodale devait prendre fin et que les anciens chefs ne devaient plus posséder autant de pouvoir sur leurs concitoyens<sup>522</sup>.

Kellermann met également en avant la centralisation de l'armée par le Shah. Son jugement quant à ses réformes est contrasté, tout comme celui de Norden. Il explique que le Shah avait tout d'abord centralisé l'armée, ce qui lui avait permis de renforcer la sécurité dans son pays. Il avait en effet chargé l'armée de pendre tous les brigands qui décimaient les routes en Iran<sup>523</sup>. L'auteur paraît vouloir critiquer ses méthodes dictatoriales et violentes, mais il précise d'autre part que les routes de l'Iran étaient peut-être même plus sûres que celles en Europe, et ce grâce au Shah. Kellermann évoque l'introduction du service militaire obligatoire<sup>524</sup>. Les hommes mariés en étant encore exemptés, cela avait provoqué une vague de mariage inattendue !

---

<sup>520</sup> Ibid, p.122.

<sup>521</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.49.

<sup>522</sup> Ibid, p.72.

<sup>523</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.30.

Les différents récits de voyage d'Alfons Gabriel reflètent également ces changements dans l'armée. En effet, son premier récit laisse apparaître une armée certes présente en mars 1928, mais encore peu efficace dans certaines régions comme celle des montagnes du Bashakard pour rallier les populations à la cause du pouvoir central<sup>525</sup>. Il critique plutôt cette armée encline à exploiter les populations locales et emploie le terme très fort de « Abscheu » pour qualifier son sentiment face à l'action de certains officiers et soldats dans le sud de la Perse, car ils malmenaient et volaient la population. On leur conseilla d'ailleurs d'éviter le village de Konar Samail où étaient stationnés les soldats et de rejoindre rapidement Barakat Khan. La peur des brigands est donc remplacée par moment par la peur des soldats se comportant comme des hors la loi.

Dans son récit de voyage suivant, *Durch Persiens Wüsten*, Alfons Gabriel explique que le Shah avait renforcé encore davantage l'armée en 1933 et que grâce à cette mesure, il avait pu être accompagné par des militaires sur un tronçon dangereux, celui situé entre Taiyabad et Karat, où les brigands sévissaient toujours. En revanche, l'armée n'arrivait pas à enrayer le problème du brigandage, car les brigands qu'il qualifie de « meurtriers » s'échappaient souvent par les frontières afghanes. D'autre part, il précise que l'armée en place ne possédait pas assez d'armes et menait une vie simple, voire miséreuse<sup>526</sup>. L'auteur ne mentionne plus les vols commis par l'armée dans son second récit, mais l'on peut se poser la question de savoir si ces conditions de vie difficiles n'étaient pas la cause, comme pour certains brigands d'ailleurs, des conduites déviantes.

## II.2.2 Centralisation de l'administration et des services

Dès 1924, l'on trouve des remarques qui concernent la modernisation des structures scolaires en Iran, mais ces remarques ne touchent que les écoles des villes comme Téhéran et Ispahan. Cette modernisation est voulue par Reza Shah avec le soutien des Européens, notamment des Allemands, mais aussi des Américains. Là encore l'on est en droit de se poser la question de la place des étrangers en Iran et de la façon dont le Shah pensait en tirer profit. Toujours est-il

---

<sup>524</sup> Ibid, p.33.

<sup>525</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.90.

<sup>526</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.164 : L'auteur qualifie le train de vie des soldats en employant l'expression : « in größter Genügsamkeit ».

que cette influence directe fut recherchée par le souverain, qui s'efforça de garder le contrôle de son pays, notamment grâce à des financements venant d'Iran et non de l'étranger.

Ainsi, Annemarie Nathusius évoque fin 1924 l'école allemande de Téhéran. Cette école devait être réouverte à ce moment avec des fonds iraniens et avec l'aide de Heinrich Strunk. Nathusius remarque également que la compagnie de cet homme et de sa femme, très instruite, était pour elle particulièrement agréable. L'auteur rapporte par ailleurs sa visite des écoles pour filles à Téhéran. Elle avait senti le désir d'épanouissement de ces petites filles l'ayant accueillie en persan et en français. Soulignant l'apport des étrangers pour les réformes de l'école, Nathusius assure percevoir en Iran également l'influence de la poésie dans la vie courante, notamment dans celle des écoliers, et elle dit apprécier de fleurir le parfum des cultures anciennes si prestigieuses qui ont survécu à ce qu'elle nomme « le déclin » de la Perse ancienne<sup>527</sup>.

Norden explique pour la même époque l'influence de l'étranger dans la formation des jeunes Iraniens. Il précise que les fils des chefs nomades étaient souvent destinés à d'autres métiers que ceux de leurs pères, et envoyés à Oxford, Paris ou Berlin. C'était le cas de nombreux fils de chefs bachtiars<sup>528</sup>. Norden commente également une autre tendance des chefs nomades : certains voulaient que leur fils aille plutôt à l'école américaine de Téhéran puis s'engage dans l'armée plutôt que de reprendre les champs<sup>529</sup>. Le prestige des écoles étrangères, que ce soit à l'étranger ou même sur le sol iranien, est donc grand dans les années 1920 et les mesures du Shah pour développer les écoles iraniennes sont encore trop peu importantes.

Kellermann décrit le système scolaire qu'il observa lors de son séjour à Ispahan en 1927. Il analyse pour ce faire les écoles où les enfants apprenaient à lire et écrire, récitaient les sourates du coran, se familiarisaient avec les rituels de purification ainsi que les règles de politesse. Après avoir expliqué que ces écoles ne pouvaient souffrir la comparaison avec l'Europe, Kellermann avoue tout de même que le cheikh rencontré dans l'une d'elle avait une dignité certaine. Il décrit ensuite le

---

<sup>527</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.118. Elle précise ainsi : „Der Duft alter und prächtiger Kulturen ist geblieben, trotz des Verfalls“

<sup>528</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.65.

<sup>529</sup> Ibid, p.71.



lycée qui lui paraissait plus empreint de l'influence étrangère : celui-ci dispensait alors un enseignement des matières comme le français, l'anglais, l'arabe, les mathématiques, la physique avec, comme le dit Kellermann, des méthodes européennes et des livres écrits en français. Pour finir, l'auteur cite l'école juive d'Ispahan, qu'il qualifie d'« excellente », notamment pour avoir contribué à la mixité, à la reconnaissance et au respect des Juifs à Ispahan, ce dont pourrait s'inspirer l'Allemagne<sup>530</sup>. Kellermann montre ainsi une analyse assez contrastée du système scolaire, et met en avant l'influence de l'Europe, qu'il juge positive, mais reconnaît également le grand respect dont jouissaient les enseignants en Iran, contrairement aux enseignants en Europe, ainsi que le caractère progressiste de l'école juive d'Ispahan.

### II.2.3 Une présence des Européens très forte en Iran

Contrastant avec le désir de puissance et d'autonomie de l'Iran à compter de Reza Shah, on note une présence des Européens très forte, notamment dans le système scolaire, mais aussi dans les cercles fréquentés par les voyageurs. Nous pouvons nous poser la question de savoir si les récits des voyageurs ne déformaient pas réellement l'importance des Européens en Iran, puisque ces derniers représentaient tout d'abord pour eux un point de repère rassurant.

#### II.2.3.a Des points de repères rassurants pour les voyageurs

Ce sont les scientifiques partis explorer des contrées vécues comme hostiles qui relatent de façon systématique leur satisfaction de pouvoir retrouver un semblant de leur univers européen au contact des Européens vivant en Iran.

Gerd Heinrich décrit sa progression difficile sur les bords de la Mer Caspienne et son impatience d'arriver chez un Français, M.Ordinaire, qui aurait une scierie dans cette région et ferait le commerce de bois avec les Russes. En effet, l'auteur avait souligné l'absence de nourriture et le manque d'eau sur la route qu'il qualifia de « Marterstraße ». Ce point de civilisation européenne était une sorte d'oasis attendue avec impatience et son récit reflète sa déception lorsqu'il arriva à l'endroit où se trouvait la scierie et qu'il constata son abandon. Il s'était imaginé en effet cet endroit comme « oasis de la civilisation européenne au milieu du désert du Nord de la

---

<sup>530</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.77.

Perse » et cette idée de pouvoir retrouver des Européens l'avait aidé à progresser lors de cette marche difficile. Il qualifie ce rêve de „Fata Morgana“, et espère pouvoir trouver chez les Européens des mets et des boissons fraîches. La description du yaourt dont il dut se contenter témoigne de son immense déception<sup>531</sup>. Arrivé à Mashhadsar dans la province du Mazandaran, Gerd Heinrich apprécie donc d'autant plus la présence de Hans Schricker, citoyen iranien d'origine allemande et hongroise. Celui-ci était chargé de diriger l'exploitation des forêts. Il est reconnaissant à son hôte de les recevoir et s'adresse dans son récit de voyage directement à lui pour lui exprimer sa gratitude. Il avait été heureux de pouvoir bénéficier de l'accueil « agréable et confortable » des Européens<sup>532</sup>.

Poursuivant leur marche vers Astarabad, Gerd Heinrich explique l'importance de deux lettres de recommandation, dont une pour M. Kennedy, dirigeant la filiale de l'Imperial Bank of Persia à Barforush. Son récit présente une certaine vision binaire de l'Iran partagé entre des Iraniens qu'il avait ressentis comme fanatiques et haineux lors d'une promenade au bazar, et M. Kennedy, dont le palais représentait un havre de paix. Son récit décrit la beauté du palais construit par un prince iranien et agrémenté d'un jardin, et Gerd Heinrich apprécie même le fait que le palais soit protégé par un mur<sup>533</sup>. La présence des Européens en Iran était d'autant plus importante pour Gerd Heinrich que son sauveur était un médecin allemand, employé à l'ambassade d'Allemagne à Téhéran. Ne parvenant pas à guérir d'une fièvre terrible malgré les médicaments, Gerd Heinrich, qui était mourant, avait fait envoyer depuis Astarabad un télégramme pour demander de l'aide. Le Comte de Schulenburg avait reçu ce télégramme alors qu'il était en compagnie de M. v. Cramon qui envoya un avion pour chercher Gerd Heinrich et le guérir à Téhéran avec des médicaments rapportés d'Allemagne. L'auteur précise d'ailleurs que peu d'Européens se rendaient alors à Téhéran pour y faire affaires. C'est chez l'ambassadeur, le comte de Schulenburg, que Gerd Heinrich retrouva son ami Mek, heureux de le voir en vie<sup>534</sup>.

Un autre voyageur ayant apprécié la présence de Schulenburg est Wegner. Il avait été invité à deux reprises par ce dernier à Téhéran en décembre 1927 et avait

---

<sup>531</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.83.

<sup>532</sup> Ibid, p.88. „Unseren gütigen Gastgebern sei auch an dieser Stelle wärmste Dankbarkeit zum Ausdruck gebracht“.

<sup>533</sup> Ibid, p.90.

apprécié sa façon de le recevoir, son attitude polie et sa gentillesse, ce qu'il qualifie de „im besten Sinne von alter preußischer Kultur“. Il explique que le comte cherchait la compagnie d'autres personnes, telles que des émigrés russes, et cite en particulier Mme Schubin, une femme russe et divorcée. Wegner comprend que le comte cherche des personnes issues de l'émigration et fait l'éloge des Russes en Iran : „Inmitten einer östlich mittelalterlichen Welt sind die russischen Auswanderer in Teheran mehr als in anderen Hauptstädten der Erde ein erregendes, befruchtendes Salz unter den Menschen“<sup>535</sup>.

Tout comme Gerd Heinrich, Alfons Gabriel remercie nommément ses hôtes qui le reçurent à Mashhad pendant six semaines à partir de fin juin 1933. Il précise avoir apprécié la présence d'Européens et d'Américains et remercie ceux-ci de l'accueil qu'ils lui réservèrent : il cite ainsi les membres du consulat britannique, le directeur de la banque anglaise et de la mission américaine et il remercie également M. et Mme Stratil-Sauer, qu'il eut l'occasion de voir, car ceux-ci revenaient de leur voyage effectué en voiture.<sup>536</sup> Dans son dernier récit, il se souvient de son retour au monde extérieur après un séjour de quatre mois dans le désert en 1937. A Zahedan il avait invité avec sa femme par le Consul britannique et avait été alors frappé par les écarts énormes entre l'opulence du consulat et la pauvreté des peuples Baloutches qu'ils venaient de quitter. Il paraît d'ailleurs regretter ces inégalités, mais se définit tout de même comme Européen lorsqu'il évoque « notre façon de vivre » : « Draußen vor den Mauern des Konsulates dehnte sich die flirrende Wüste mit unseren armen, hungernden Balocen. Wie weit waren wir ihnen von einem Tag zum anderen entrückt ! Waren wir wirklich noch vor kurzem in ihrer wilden Heimat gewesen ? Alle die Menschen lebten ihr entbehnungsreiches, schweres Leben weiter, und wir genossen hier sorglos und ganz selbstverständlich die Annehmlichkeiten unserer Lebensart »<sup>537</sup>. Il cite à nouveau Gustav Stratil-Sauer qui avait également séjourné à Zahedan en 1933.

Le dernier voyageur qui apprécie de retrouver des compatriotes allemands est Walther Hinz. Dans sa préface, il tente déjà de prouver l'étroitesse des liens existant entre l'Allemagne et l'Iran et dit vouloir se faire une idée de l'Iran de Reza Shah afin

---

<sup>534</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.152.

<sup>535</sup> Armin T. Wegner : *Fünf Finger über dir*, p.237-238.

<sup>536</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.154.

<sup>537</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.139.

de pouvoir le comparer à l'Iran des temps anciens. Il remercie ainsi le Ministre des Sciences du Reich ainsi que la Deutsche Forschungsgemeinschaft pour leur soutien généreux et explique avoir apprécié l'accueil de nombreux Allemands vivant en Iran. Il les remercie d'ailleurs de lui avoir donné l'occasion d'observer leur façon de vivre dans un pays étranger et les efforts entrepris pour maintenir les traditions et la culture allemandes<sup>538</sup>.

Si la présence des Européens fut vécue de façon positive par de nombreux voyageurs contents de pouvoir bénéficier de leur hospitalité, il semble également que les Iraniens aient favorisé cette présence et l'aient souhaitée au sein même de leur demeure.

### II.2.3.b La présence des Européens dans les réceptions iraniennes

Le récit de voyage de Norden relève de façon régulière la perméabilité des grandes familles, notamment à Chiraz, aux influences européennes. Il définit la façon de diriger, de s'habiller, mais aussi les maisons de ces grandes familles de mélange entre traditions persanes et culture européenne. Norden présente tout d'abord son arrivée en Iran à Bushehr et l'accueil que lui réserva Agha Mirza Mohammed Schafi. L'auteur décrit précisément l'ameublement, les tapis persans qu'il foula pour la première fois, mais aussi la présence de chaises spécialement installées pour les invités européens. Il explique que les invités iraniens lui présentèrent l'Iran en parlant des poètes Hafez, Saadi et Ferdowsi et ne s'intéressaient pas du tout à la ferveur religieuse de Kerbela et Najaf. Il cite également la famille Dakkan, chez qui il avait été reçu à Chiraz, et indique que l'extérieur de la maison était typiquement persan, alors que l'intérieur était meublé à l'européenne, sans préciser pour autant ce qu'il entendait par là. Les influences européennes se voyaient d'après lui également du fait que les membres masculins de cette famille avaient tous séjourné en Europe et maîtrisaient tous une langue européenne<sup>539</sup>. Lors d'une réception organisée pour son anniversaire, Norden put constater que les hôtes burent du vin rouge en son honneur. Il relève aussi les vêtements européens portés par les invités, les couverts européens et aussi le fait que beaucoup d'invités avaient déjà voyagé en Europe, comme par exemple le secrétaire de la première ambassade d'Iran à Washington. Il

---

<sup>538</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*. Berlin : Hugo Bermühler Verlag, 1938, p.7.

<sup>539</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und es war*, p.131.

note par ailleurs la présence d'autres Européens, dont un commerçant anglo-indien ayant fait affaire à Chiraz pendant plus de vingt ans ou celle du directeur anglais de la banque Impériale de Perse.

Cette présence européenne et les différentes influences visibles dans l'ameublement, les boissons et même les vêtements tendent à montrer que l'influence européenne était recherchée et non pas seulement subie par les cercles les plus huppés de la population iranienne.

Wegner raconte une réception à Téhéran chez le comte de Schulenburg le 30.12.1927. Il avait été invité avec les familles de l'ambassade d'Allemagne chez le comte. Son récit prouve son admiration pour le luxe de sa maison, les couverts, les lustres de cristal et les verres de cristal. Il explique que le comte vivait ici tel un prince mais qu'il ne faisait pas grand cas du fait que Wegner n'était pas habillé pour la circonstance. Son respect pour le comte est évidente malgré leurs divergences politiques, et il critique les autres invités qu'il qualifie d'Untertanen, car bien trop guindés et coincés, contrairement au comte qui était, écrit-il, d'une bonté naturelle<sup>540</sup>.

Kellermann fut lui-aussi reçu par le gouverneur de Kerman à Mahan en avril 1927. Il décrit le gouverneur dans son jardin d'une beauté qu'il juge semblable à un jardin italien et les convives charmés par la beauté du lieu. Il compare d'ailleurs ce jardin à un véritable paradis<sup>541</sup>.

Pour ce qui est de Walther Hinz, nous trouvons de nombreux passages où il évoque le soutien qu'il reçut des différents Iraniens rencontrés<sup>542</sup>. Il précise avoir été reçu à Tabriz par le Ministre de l'Education puis à Téhéran par le Ministre de la culture qui lui fournit de très nombreux laissez-passer pour lui faciliter son voyage et l'accès à certains monuments. Il explique avoir également été reçu chez le Premier Ministre, dans son bureau et avoir pu visiter en sa compagnie son palais. Une réception donnée en l'honneur de la Constitution le 5 août lui permit de rencontrer également d'autres Ministres et il précise d'ailleurs qu'on y joua de la musique européenne<sup>543</sup>. Outre les personnages officiels iraniens, la population tout entière

---

<sup>540</sup> Armin T. Wegner : *Fünf Finger über dir*, p.244.

<sup>541</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.131.

<sup>542</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.39 mais aussi : p.95-97.

<sup>543</sup> Ibid, p.100.

semblait apprécier l'Allemagne, ajoute-t-il, preuve en est qu'il ne fit que rencontrer, des gens serviables, accueillants, et touchés par le sort de l'Allemagne<sup>544</sup>.

On peut donc relever dans les récits de voyage une forte présence européenne dans les cercles huppés iraniens sous Reza Shah dont l'attitude pourrait être qualifiée d'ambivalente. En effet, il était à la fois désireux d'affirmer son autonomie, mais encourageait la présence des Européens, si ce n'est que dans la sphère mondaine. Ces cercles furent soucieux de se mesurer aux Européens, d'en adopter certaines habitudes, que ce soit par politesse afin de ne pas choquer les Européens ou par désir d'égaliser les Européens, voire de les supplanter, notamment dans le faste des réceptions. Du récit de voyage de Hinz ressort également le contact existant entre l'Allemagne national-socialiste et le gouvernement de Reza Shah, même si pour Hinz, il transparaît que le régime de Reza Shah était encore trop démocratique, puisqu'il tolérait l'existence du Parlement, tout en réussissant d'après lui à en limiter l'influence<sup>545</sup>.

Les Européens présents dans ces cercles étaient, pour certains, des commerçants amenés à voyager pour écouler leurs marchandises venues d'Europe. Ainsi, le développement de l'Iran passait également par le développement des voies de communication, décrites par les Européens comme obstacles à leur progression dans le pays.

### II.3 Réformes des voies de communication

L'influence des Européens dans le développement des voies de communication fut particulièrement importante, puisque de très nombreux auteurs commentent l'état des chemins qu'ils empruntent. Il va de soi que l'intérêt des Iraniens à développer les voies d'accès était évident, mais du point de vue commercial, l'accessibilité à des territoires reculés pouvait également représenter un enjeu considérable pour les Européens qui voyaient dans l'Iran un nouveau marché.

Nous pouvons donc nous demander quelles transformations furent relatées par les récits de voyage et comment les auteurs les présentèrent. Par ailleurs, il convient d'interroger la réaction des habitants face à ces transformations de leur

---

<sup>544</sup> Ibid, p.101.

<sup>545</sup> Ibid, p.100.

environnement. Nous disposons de chiffres fournis par Fritz Hesse qui font le bilan des voies de communication en Iran au début des années 1930<sup>546</sup>.

### II.3.1 Le développement des voies de chemin de fer

Dès le début du 20<sup>ème</sup> siècle, les voyageurs présentent les travaux liés à l'amélioration des chemins de fer et notamment de la Bagdadbahn comme une avancée réelle pour l'Iran. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Marjam Ardalan relate la méfiance d'autres voyageurs tels Brugsch ou Stolze qui pensaient que le coût de la construction de voies ferrées était démesuré et qu'il eût mieux valu développer des routes. Le projet de l'Autrichien Gasteiger de construire une ligne menant au lieu de pèlerinage de Shah Abd ol-Azim ne put être concrétisé par l'Autrichien, car Gasteiger avait dû quitter le pays, et la concession avait été rachetée par les Belges<sup>547</sup>. Fritz Hesse dit dans son étude que la situation n'avait pas énormément évolué, puisqu'il qualifie le réseau ferroviaire de presque « inexistant » au début des années 1930. Il précise que jusqu'en 1928, il n'existait de petites lignes que vers Téhéran et deux lignes menant de Jolfa à Tabriz sur 150 km ainsi que celle menant de Mirjaveh à Dugdab sur 83 km<sup>548</sup>. Il évoque ensuite les travaux entrepris par l'Iran dès 1928 pour construire une ligne traversant le territoire du Nord au Sud : passant par Bandar Shah, au sud de la Mer Caspienne, elle devait traverser Téhéran, Hamadan, Dezfoul et Bandar Shapour sur le golfe persique. Il attribue ce retard aux résistances russes et anglaises et fait remarquer que la construction de cette ligne était financée entièrement par l'Iran, grâce aux taxes perçues suite à l'introduction du monopole sur le sucre et le thé.

Grothe évoque cette ligne de chemin de fer dans son étude et explique avoir essayé de persuader les nomades de l'utilité de cette voie de chemin de fer pour le développement de l'Iran. Il expliqua ainsi à un chef de clan lori que ce train lui permettrait d'écouler plus rapidement sa marchandise. Pour le Wali, la méfiance semblait de mise, car il avait peur que cela menace son indépendance. Grothe essaya de lui faire comprendre que ses hommes trouveraient facilement du travail pour la construction des voies, mais le Wali ne voulut rien entendre, explique l'auteur. Il assura même à Grothe qu'il interdirait à ses hommes de travailler pour les

---

<sup>546</sup> Fritz Hesse : *Persien : Entwicklung und Gegenwart*. Berlin : Zentral Verlag, 1932, p.65. Annexe 13.

<sup>547</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.379.

chemins de fer<sup>549</sup>. Pour le Wali, ce serait être esclave de ces chemins de fer alors que dans les montagnes, les Loris gagnaient assez pour pouvoir subsister. Malgré la réaction très mitigée de certaines populations qui se méfiaient de l'intervention d'étrangers sur leur territoire, Grothe reste persuadé de l'utilité du développement de cette ligne. En effet, il explique que Kermanshah pouvait devenir une puissante plaque tournante de l'économie persane grâce notamment au développement de cette Bagdadbahn. La région était convoitée par les Russes qui voulaient contrôler cette zone, et l'auteur pensait que si le trafic fluvial sur le Tigre augmentait et que la Bagdadbahn se développait, alors Kermanshah se développerait comme point central pour le commerce avec l'Europe. Ce sont alors les produits anglais, allemands, français et belges qui pourraient y entrer plus facilement pour concurrencer les produits russes<sup>550</sup>. Il cite aussi le fait que Kermanshah était sur le passage de pèlerins partis vers Kerbela et Najaf : la nouvelle ligne permettrait de développer encore l'hôtellerie avec les caravansérails, mais aussi des hébergements chez les habitants.

Grothe ne tait donc pas l'intérêt européen à développer le chemin de fer, mais il explique par ailleurs l'importance de développer le réseau afin que les habitants ne souffrent plus autant des conséquences des famines. Pour étayer sa thèse, l'auteur donne l'exemple des paysans de la plaine de Kermanshah aux aptitudes physiques hors du commun. Ces aptitudes ainsi que le fait que la région bénéficie de précipitations régulières expliquaient, d'après Grothe, que les récoltes y étaient bonnes et que la nécessité de réduire l'impact du manque de transport sur le prix, notamment des céréales, paraissait évidente<sup>551</sup>. L'auteur analyse la variation des prix en donnant des exemples précis afin de montrer le bien fondé d'une politique de développement des transports. En 1902 le prix d'un scharwar de blé (289,52 kilos) était de huit Kran. A Téhéran le prix était douze fois supérieur à celui d'un kran à Kermanshah et à Sultanabad, qui n'était qu'à quatre jours de voyage à l'ouest de Kermanshah le prix était déjà quatre fois supérieur. Il conclut que cette inégalité des prix n'était pas proportionnelle au coût des voyages.

---

<sup>548</sup> Fritz Hesse : *Persien : Entwicklung und Gegenwart*, p. 63.

<sup>549</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.72.

<sup>550</sup> Ibid, p.95.

<sup>551</sup> Ibid p.100



Grothe veut ainsi prouver l'importance économique d'un réseau de communication qui serait plus moderne pour le bien des populations locales, au-delà même des intérêts européens. Le chemin de fer permettait d'après lui de mieux réguler les stocks du pays et d'éviter ainsi les famines dans ces régions du centre ou de l'est de l'Iran alors que dans les régions du sud-ouest les récoltes de céréales étaient importantes. Outre les voies de transport trop peu développées Grothe concède que d'autres facteurs avaient contribué aux famines ayant touché certaines régions : les fonctionnaires avaient tardé à leur accorder de l'aide et certains spéculateurs avaient augmenté les prix de façon irresponsable et criminelle<sup>552</sup>. Pour Grothe, Kermanscha pouvait être le grenier à grains de la Perse grâce à des lignes de chemin de fer aussi bien vers l'est que vers l'ouest du pays.

Dans son analyse publiée suite à ses voyages en Iran, Gustav Stratil-Sauer constate les changements radicaux intervenus entre son premier voyage en Iran en 1924-26 et le deuxième en 1931-1933. Il évoque la « révolution des transports »<sup>553</sup> et analyse le développement du chemin de fer dont la plupart des lignes auraient été construites pendant la Première Guerre. Une des lignes avait été construite entre Bushehr jusqu'à la montagne pour faciliter le passage vers Chiraz, car les zones désertiques avaient été très difficiles à traverser pendant la saison des pluies. Une autre ligne avait été construite par les Russes : celle passant de Jolfa vers Tabriz avec une déviation vers le lac d'Orumieh. Puis, l'auteur évoque les lignes construites après guerre par Reza Shah. En 1928, ce fut le début de la construction d'une ligne qui devait relier Téhéran-Hamadán, Dizful et le Golfe persique. Il précise que cette ligne n'était pas encore achevée en 1935. Puis l'auteur récapitule les lignes existant : la ligne de guerre (Kriegsbahn) à Zahedan, une deuxième ligne dans l'Azerbaïdjan, une petite ligne de Téhéran vers le lieu de pèlerinage Abd ol-Azim (de 8,7 km) , une ligne reliant Rasht à Pile Bazar à la Mer Caspienne, puis une ligne Dar-e-Khazineh vers Meydan-e-Naftun de 25 km ,reliant les principaux puits de pétrole au Karoun, ce qui à l'échelle de l'Iran ne représentait que peu de kilomètres de voies ferrées.

Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'aucun auteur ne précise avoir pris le train lors de son voyage en Iran pour traverser le pays et il n'y a que peu de remarques sur ces voies de communication dans les récits de voyage. Dans son

---

<sup>552</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.102.

<sup>553</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.38.

analyse, Gustav Stratil-Sauer est étonné que la Perse ait entrepris la construction de lignes très onéreuses dont l'amortissement représentait d'après lui près de 40% des bénéfices liés aux exportations. C'est pourquoi Stratil-Sauer en conclut que le fait de construire des routes de façon plus systématique eut été au final moins cher et plus démocratique et que ces routes auraient pu couvrir l'ensemble de la surface du pays, bien plus aisément que les lignes de chemin de fer. Il précise également que seul un impôt, qu'il nomme Schutzsteuer, ne pouvait sauver le train de la concurrence de l'automobile<sup>554</sup>.

Finalement, Stratil-Sauer lui attribue une valeur plus politique qu'économique et en conclut que la question de la rentabilité était en fait une fausse question. Les Iraniens s'étaient rapprochés de la stratégie anglaise pour échapper à l'influence russe, étant donné que certaines marchandises étaient obligées de transiter par la Russie ou même de se vendre en Russie, car on ne pouvait les transporter plus loin : le fait de construire une ligne vers le sud permettait donc aux provinces du nord de se libérer de ce moyen de pression russe, car elle reliait les provinces autour de la Mer Caspienne avec le Golfe. Le deuxième argument avancé était que le chemin de fer traversait le domaine pétrolier de la concession anglo-perse dans le sud de la Perse. Cette ligne permettait de ce fait de concurrencer le pétrole russe. Le point de départ de la nouvelle ligne devait être le port Shahpur et le point d'arrivée le golfe persique. Ces considérations économiques et politiques sont absentes de son récit de voyage mais montrent que, si l'auteur était sensible à ces aspects, il ne souhaitait pas les inclure de façon si précise dans son récit de voyage, minimisant ainsi l'impact de l'influence étrangère en Iran pour laisser une place plus importante aux richesses de l'Iran.

### II.3.2 Le développement du commerce maritime et de l'aviation

Bosch avait déjà envisagé dès 1903 le développement d'une ligne maritime reliant Bremen à Bombay et Karatchi mais celle-ci n'avait pas été mise en place, car l'Allemagne ne jugeait pas rentables les possibilités qui pouvaient se présenter en Mésopotamie et en Iran grâce à cette ligne. Mais le Ministère des Affaires Etrangères souhaitait en établir dans le Golfe persique : c'est une autre société qui relia

---

<sup>554</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.68.

Hambourg à Basra avec des bateaux de 5000 tonnes pour le fret de marchandises et pour le transport de personnes. Bosch évoque également la mise en place par la société Hansa à partir de 1924 de liaisons maritimes tous les deux mois entre Hambourg et Bombay via Basra. Ces bateaux faisaient entre 7000 et 14000 tonnes et transitaient par Brème, Amsterdam, Antwerpen vers le Golfe persique et Basra pour relier également Bombay<sup>555</sup>.

Plus que le développement du trafic maritime, c'est le développement de l'aviation qui marqua les voyageurs. Ainsi, certains mentionnent l'activité de la compagnie Junkers en Iran. Nathusius dit d'emblée en 1924, alors qu'elle se trouvait à Téhéran, que M. Jaroljmek, représentant de la compagnie en Iran, était à ses yeux un ambassadeur moderne de l'économie et de la technique allemande à l'étranger<sup>556</sup>.

Kellermann explique pour sa part avoir été frappé par le contraste entre la pauvreté de Kasian où il avait atterri à son arrivée en Iran, village composé de maisons de schilf, dont il décrit l'état d'abandon et l'avion de la marque Junkers stationnée aux abords du village en 1928.<sup>557</sup>

C'est également pour Junkers que Mittelholzer partit en Iran. On voit donc si ce n'est que par les deux récits de voyage de Mittelholzer et de Kellerman, l'importance du développement de l'aviation en Iran dans les années 1925-1930.

Mittelholzer y voit le prolongement du trafic aérien développé entre l'Allemagne et la Russie. En effet, Mittelholzer explique que la première ligne qui se développa fut celle entre Anzali et Téhéran, puisque Téhéran était inaccessible en voiture depuis le col de Manjil, trop enneigé, et que la ville restait ainsi inaccessible par le nord une partie de l'année. Il définit d'ailleurs, ce qui est plus étonnant, le trajet entre Anzali et Téhéran, non pas comme trajet persan, mais bien comme le prolongement du réseau aérien russe. Pour lui, le développement du réseau russe, amorcé trois ans auparavant grâce à la coopération entre les Russes et Junkers, se poursuivit donc avec l'Iran. A partir de l'automne 1924, des avions reliaient deux fois par semaine Téhéran et Anzali puis Anzali et Baku, vols fréquentés par des notables persans et des diplomates russes. Le trajet effectué par Mittelholzer est répertorié sur la carte en Annexe 11.

---

<sup>555</sup> Carl Bosch : *Karawanen-Reisen*, p.140.

<sup>556</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.113.

Face à cette mainmise russe, Mittelholzer voit en Reza Khan la personne capable de développer la Perse, si l'on juge la description qu'il fait de son entrevue avec Reza Khan lors des vols d'essais. Son but était de prouver qu'il était possible de relier Téhéran à Bushehr en une seule journée. Il relate avoir entrepris plusieurs loopings et virages dangereux pour montrer sa maîtrise de l'avion et précise avoir impressionné Reza Khan qui lui aurait exprimé son enthousiasme<sup>558</sup>. Mittelholzer le compare à Mussolini et souligne sa toute puissance. Il met également en avant le caractère européen et moderne de ses réformes qui prouvaient son patriotisme sans faille et sa volonté de faire progresser son pays. Pourtant, le voyageur relève le fait que Reza Khan ait ignoré qu'il était Suisse, et que comme tel, il n'était pas été obligé de participer à la guerre et au bombardement des Anglais. Mittelholzer remarque qu'aucun Perse ne connaissait l'existence de son pays et qu'il était confondu avec la Suède qui avait envoyé des instructeurs dans la police et l'armée persane<sup>559</sup>.

On voit donc que pour l'auteur, Reza Khan était l'homme fort capable de moderniser le pays sur le modèle européen, mais que par ailleurs, il constatait la méconnaissance de la Suisse en Perse en mars 1925. Il précise avoir pris des photos pour servir la science et plus particulièrement la cartographie, puisqu'il n'existait selon lui aucune carte ni photo de plusieurs tronçons traversés. Cet exploit intéressa non seulement les Persans, mais aussi les Européens, puisque l'aventurier décrit l'accueil que lui réservèrent les Persans, les Français, les Anglais et les Allemands à son atterrissage à Bushehr. Parvenu à Jolfa lors de son voyage retour, Mittelholzer dépeint l'admiration du directeur des télégraphes anglais et de sa femme, une ancienne amie d'enfance de Mittelholzer, pour la rapidité de son avion : ils considéraient le fait de pouvoir faire ce trajet en si peu de temps comme un miracle comparé aux 35 jours que leur avait pris leur voyage en caravane. Le couple souligna également que le voyage en avion leur aurait épargné à l'époque une attaque de brigands à laquelle ils avaient dû faire face<sup>560</sup>.

Pourtant, si Mittelholzer, comme d'autres auteurs, tient la Russie et l'Angleterre pour responsables du recul technique de la Perse en matière notamment de moyens de transports, il émet des jugements très négatifs vis-à-vis de la

---

<sup>557</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.10.

<sup>558</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.142.

<sup>559</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.145.

<sup>560</sup> Ibid, p.158.

population persane en fin de récit. En effet, il explique avoir oscillé entre deux impressions, passant d'un grand optimisme pour ce qui est de l'avenir de la Perse à un pessimisme, voire un sentiment d'hostilité par rapport à la population, la qualifiant de cupide, de menteuse et de peu instruite<sup>561</sup>, incapable de construire un avenir à long terme pour la Perse. Son chapitre intitulé « Eindrücke » condense donc ses impressions négatives et paraît étonnamment peu objectif. Revenant sur l'assassinat du consul américain, qu'il attribue au fait qu'il ait voulu photographier des femmes voilées lors d'une fête religieuse, il reconnaît néanmoins les mesures prises par le gouvernement pour punir les coupables puis fait à nouveau l'éloge du Reza Khan. Grâce à son action, et grâce au développement du trafic aérien, Mittelholzer prévoit que la Perse pouvait retrouver sa place à côté des autres peuples du monde, une place où elle serait traitée d'égale à égale avec les autres grands pays.

Et l'on voit donc bien ici que pour Mittelholzer, le recul technique est interprété comme symbole d'une infériorité d'un peuple par rapport non seulement aux peuples européens, mais aux autres peuples du monde !<sup>562</sup>

Wegner est lui aussi empli de fierté d'être Européen quand il explique à son ami Fritz Peter Buch en décembre 1927 avoir réussi à rejoindre Téhéran grâce aux lignes aériennes construites par les Européens. Ces lignes avaient permis aux avions de voler au-dessus des déserts, des campements de tentes, des jardins merveilleux. Il compare les ingénieurs ayant construit les avions à des aventuriers de la technique et conclut que c'était la première fois qu'il était fier d'être Européen<sup>563</sup>. S'il critique la technique européenne qui avait, d'après lui, mené l'Europe vers sa perte, il estime qu'elle pouvait s'en libérer à condition de l'utiliser de façon raisonnable. Il reconnaît le pouvoir de l'aviation, et compare dans une lettre à Fenner Brokway (séjournant en Inde) le 29 décembre 1927 l'avion à un oiseau de métal qui allait mener les Européens vers Dieu<sup>564</sup>.

Gerd Heinrich rend également hommage à cette compagnie dont il dit lui devoir sa vie. En effet, il évoque tout d'abord ses souvenirs de pilote lors de la Première Guerre où il était aux commandes d'un avion de la compagnie Junkers, lorsque son appareil fut touché alors qu'il se trouvait dans la baie de Somme. C'est

---

<sup>561</sup> Ibid, p.168.

<sup>562</sup> Ibid, p.173.

<sup>563</sup> Armin T. Wegner : *Fünf Finger über dir*, p.239.

<sup>564</sup> Ibid, p.243.

grâce à un avion de cette compagnie qu'il put être sauvé ultérieurement en Iran en se faisant transporter en urgence d'Astarabad à Téhéran par le Dr. Höring<sup>565</sup>. Selon lui, il n'aurait jamais pu atteindre cette ville si rapidement en prenant le chemin des caravanes.

Pour finir, Gustav Stratil-Sauer reconnaît l'importance croissante de l'aviation reliant déjà l'Inde et l'Europe. Il souligne la position centrale de Bagdad<sup>566</sup> et rappelle l'existence d'une ligne Le Caire-Bagdad depuis 1921. Puis il précise l'arrivée d'une ligne entre Bagdad et Basra en 1922 pour rappeler le rôle de la compagnie Imperial Airways vers l'Inde dès 1929. Dans son récit de voyage, il évoque un souvenir plus personnel : il admira à Mianeh le son d'un avion de la compagnie Junkers et fut alors fier d'être européen. Cet avion représentait pour lui la victoire de la supériorité technique européenne face aux reliefs montagneux hostiles<sup>567</sup>.

### II.3.3 L'extension du réseau routier : un enjeu stratégique

Si aucun voyageur n'écrit avoir circulé en train lors de son voyage en Iran, ils sont très nombreux à commenter l'état des routes et à remarquer l'évolution de ce réseau. L'annexe 13 montre un état des lieux des routes en Iran en 1930. D'autre part, de nombreux voyageurs comprennent que l'extension des réseaux routiers en Iran et plus particulièrement le choix du développement de certains axes pouvait non seulement avoir des répercussions sur l'industrialisation mais aussi sur l'évolution des alliances internationales choisies par l'Iran. Ardalan décrit l'importance de l'Autrichien Gasteiger pour la création des premières routes en Iran, notamment pour celle reliant Téhéran à Astarabad<sup>568</sup>. Pour ce qui est de Fritz Hesse, il explique les tentatives de Reza Shah d'améliorer la voirie par de multiples travaux et l'aménagement de ponts, et ce depuis 1921. En 1932, 3500 km de routes étaient carrossables en Iran. Il nuance tout de même son discours puisqu'il ajoute qu'il fallait encore envisager la construction de 14000 km de routes pour qu'on puisse parler d'un réseau « moderne »<sup>569</sup>. Hesse emploie sans doute ce mot moderne en

---

<sup>565</sup> Gerd Heinrich, *Auf Panthersuche durch Persien*, p.149.

<sup>566</sup> Gustav Stratil-Sauer, *Umbruch im Morgenland*, p. 63.

<sup>567</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.205. „Aller Schrecken des persischen Berglandes und seiner Sandwüste spottend, schien dieser Flug mir ein Symbol des Siegeszuges unserer Technik und löschte alle Furcht und Zweifel in mir aus“

<sup>568</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p. 378.

<sup>569</sup> Fritz Hesse : *Persien. Entwicklung und Gegenwart*, p.62.

comparaison avec le réseau routier allemand, mais il ne précise pas davantage ce qu'il entend par là. Il prétend en outre que l'amélioration du réseau routier sera difficile en raison des contraintes naturelles et relève, lui aussi, le lien étroit entre l'extension du réseau routier et l'industrialisation du pays. En revanche, il évoque également l'impact du réseau routier sur l'indépendance du pays : en effet, un bon réseau routier permettait selon lui au gouvernement d'assurer la sécurité et la stabilité intérieures et de garantir ainsi son autonomie par rapport à l'étranger.

Le récit de Bosch, parti en Iran dès 1903, se fait le reflet de la conversation entre l'auteur et un prince bachtiare à Schamsabad quant à l'avenir de la nouvelle route El Ahwas vers Ispahan. Le Prince exprimait ses craintes de voir les Anglais étendre leur contrôle du territoire, grâce à des concessions obtenues et cette nouvelle route. Il cite la présence de mines de charbon attirant les Anglais. La présence de nouvelles routes pouvait donc d'après le prince être profitable au commerce iranien, mais aussi nuire à l'autonomie du pays puisque les routes pouvaient inévitablement faciliter également l'avancée des puissances étrangères avides de s'implanter dans le pays pour profiter de ses ressources.

Si Bosch souligne le fait qu'à Shushtar, même les personnes cultivées ignoraient l'importance du Reich au début du siècle, il explique qu'il fut touché par l'admiration portée par le frère aîné du Shah, gouverneur d'Ispahan à l'époque, à Bismarck. Le gouverneur lui avait expliqué son amour et son respect pour la nation allemande et son admiration pour Bismarck et Moltke et par ses remarques, Bosch veut donc souligner la proximité entre les Iraniens et les Allemands. Il explique que le Gouverneur lui avait confié sa crainte de voir croître le pouvoir des Anglais et des Russes. En effet, il avait expliqué à l'auteur que le fait de développer les routes en Perse permettrait aux Anglais et aux Russes d'étendre leur mainmise sur le pays. Pour ces explications, le gouverneur avait montré à Bosch une carte établie par l'armée allemande qui consignait les zones d'influences russes et anglaises en Perse<sup>570</sup>, et le gouverneur regrettait ces tentatives de mainmise.

Développer les routes au début du 20<sup>ème</sup> siècle était donc malaisé à cause des barrières géographiques, du coût de l'entreprise mais aussi en raison des craintes liées à la proximité des puissances étrangères perçues par certains habitants comme prêtes à contrôler le pays si les routes venaient à en simplifier la progression.

Mittelholzer décrit, vingt ans après Bosch, l'état des routes lorsqu'il fut amené à étudier le trafic aérien entre l'Allemagne et l'Iran. Il insiste particulièrement sur la route empruntée par les caravanes traversant l'Iran du Nord au Sud, de Téhéran à Bushehr. La partie la plus compliquée à traverser était la portion de route se situant entre Chiraz et Bushehr, et les rares automobilistes qui avaient essayé de passer devaient s'aider de poutres et de systèmes de criques pour pouvoir sortir les voitures des ornières éventuelles. Il conclut en disant qu'en 1924 et malgré la volonté du gouvernement iranien de moderniser cette route, ceci n'avait pas été fait, faute d'argent et de par les rivalités entre les Russes et les Anglais<sup>571</sup>. Il attribue l'échec de la modernisation du système des routes, tout comme Bosch, non pas à un immobilisme iranien, mais bien plus aux rivalités russo-anglaises, rappelant à ce titre le traité signé par les deux pays en 1906 et 1907, faisant du Nord de la Perse une sphère contrôlée par les Russes et réservant le Sud du pays au contrôle des Anglais. Pour Mittelholzer, même la zone neutre au centre de l'Iran, théoriquement sous contrôle exclusif des Iraniens, était sous l'influence des deux grandes puissances. La politique impérialiste des Russes, encore plus importante depuis que les bolchéviques avaient repris le pouvoir, freinait donc le développement de l'Iran. Il cite ainsi la présence d'une sorte de police maritime russe dans le port d'Anzali, destinée à contrôler les exportations et importations persanes.

Kellermann livre une analyse moins commerciale que son prédécesseur venu faire des affaires en Iran puisque lui n'y alla que pour son activité d'écrivain et par motivation personnelle. De ce voyage fait en 1928, il décrit son arrivée par avion au-dessus de la Mer Caspienne et son atterrissage à Anzali (nommé Pahlevi en l'honneur du Shah). La plupart des voitures stationnées à Qasvin, étaient alors des modèles Ford, chargés de véhiculer les Européens et autres voyageurs vers la ville la plus proche : Rasht. Kellermann avait d'ailleurs loué une de ces voitures pour aller sur Téhéran<sup>572</sup>. Il compare les différents tronçons empruntés et constate que certains, tels celui entre Qasvin et Téhéran, étaient déjà délaissés par les caravanes au profit des voitures<sup>573</sup>. Pourtant, le trafic à Téhéran lui avait semblé ridiculement faible, puisqu'il indique que le gendarme chargé du trafic n'avait qu'à guider une

---

<sup>570</sup> Carl Bosch : *Karawanen-Reisen*, p.126.

<sup>571</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.138.

<sup>572</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.10.

<sup>573</sup> *Ibid*, p.19.



douzaine de voitures et une douzaine de calèches par heure. Kellermann s'était même moqué de son sérieux, remarquant que ce gendarme semblait avoir l'impression de se trouver dans le brouhaha d'une grande ville : « im Getöse einer Weltstadt »<sup>574</sup>. De plus, il s'étonne que les pèlerins se déplaçaient déjà en voiture et non plus à dos de chameaux ou même à pied. Une remarque faite sur le temps pris par les pèlerins pour arriver à destination laisse entrevoir l'état des routes encore assez médiocre, puisque la durée du trajet entre Bagdad et Téhéran puis Téhéran-Mashhad variait du simple au double selon que les routes étaient plus ou moins recouvertes de sable<sup>575</sup>. Si Kellermann notait une évolution du trafic automobile et constatait une augmentation du nombre de voitures - même si les routes n'étaient pas encore dans un état comparable à celui qu'il connaissait de l'Europe - il explique que l'automobile était d'une importance primordiale en Iran. En effet, si l'automobile permettait de transporter des passagers, elle permettait également de distribuer les journaux plus rapidement et avait provoqué un changement dans la perception du temps et dans le rythme de travail des Iraniens, tout comme l'avait fait le chemin de fer en Europe. D'ailleurs il remarque l'importance des chauffeurs qu'il dit auréolés d'un mythe, tels des marins de haute mer. Ils parcouraient des trajets si rapidement que les conducteurs de caravanes en étaient bouche bée, écrit-il<sup>576</sup>. Par ailleurs, il mentionne la différence de définition d'une route, notamment ce qu'il constata lors de son trajet entre Aberguh et Yazd en avril 1927. Alors que lui désespérait de l'état de la « route », car il ne trouvait pas même un chemin, ses chauffeurs étaient contents de découvrir régulièrement une nouvelle « route » en Iran<sup>577</sup>. Finalement il maintient son attitude méprisante lorsqu'il remarque qu'en Europe, on construisait des routes pour les automobiles contrairement à l'Iran, où les voitures créaient les routes en essayant de se frayer un chemin à travers le désert et les vallées. La comparaison et le regard condescendant sont donc paradoxalement plus présents chez Kellermann que chez Bosch, alors que Kellermann n'était investi d'aucune mission politique ou économique et que les réseaux routiers s'étaient déjà développés depuis le début du siècle, si l'on en juge ses remarques.

---

<sup>574</sup> Ibid, p.25.

<sup>575</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.26.

<sup>576</sup> Ibid, p.45.

<sup>577</sup> Ibid, p.95. „Mohammed Khan schaukelt mit der zufriedensten Miene der Welt auf seiner Benzinkiste. Er ist hochofrennt, eine neue persische Automobilstraße kennenzulernen“.

L'approche du scientifique Alfons Gabriel est radicalement différente de celle de Kellermann. Ses récits de voyages successifs décrivent tous les routes et le développement du réseau, mais l'auteur voit cette « modernisation » d'un autre œil puisqu'il annonce dès son premier récit de voyage, et ce avec regret, la disparition proche des voyages en caravanes du fait du développement du réseau routier. Dans son premier récit, il décrit tout d'abord les routes partant de Bandar Abbas qui avaient déjà été empruntés par P.M.Sykes. La route principale menait vers le nord, vers Kerman. L'auteur commente le voyage effectué à dos de chameaux et à dos d'ânes et mentionne la présence de caravansérails en ruine. Contrastant avec cet état de délabrement, des routes construites pour le passage des voitures partaient du nord pour atteindre déjà Lar. Toutes les villes du nord étaient accessibles en voiture depuis Lar comme par exemple Chiraz. Loin de juger cela comme un simple progrès, Alfons Gabriel prédit que même dans le sud de la Perse, les voyages en caravane seraient bientôt finis et que cette poésie de la vie d'une caravane allait disparaître. En effet, des travaux de voirie étaient faits entre Kerman et Bandar Abbas et les nouveaux moyens de communication allaient bientôt « tuer » les anciens<sup>578</sup>.

L'auteur souligne donc d'une part l'extension du réseau routier en décembre 1927, plus développé dans le nord, et la différence entre le Nord et le Sud, qui n'allait pas tarder à être modernisé.

Plus loin dans son récit, Alfons Gabriel confirme la présence de routes existant depuis Kerman vers Yazd, Duzdban ou Chiraz, mais avoue avoir préféré prendre des chemins lui permettant de visiter l'oasis de Tabas et les chemins traversant le désert du Dasht-e-Lut séparant Kerman de Khorasan. Les routes l'attiraient peu et il préférait emprunter des chemins restés à l'abri de la modernisation<sup>579</sup>.

---

<sup>578</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.71.

<sup>579</sup> Ibid p.241. Il dit de ces routes qu'il aurait pu les emprunter, mais qu'elles ne l'attiraient pas. Il souhaitait plutôt trouver l'oasis de Tebbes ou le désert difficilement accessible : „Sie alle konnten wir benutzen, doch sie lockten uns wenig. Die paradiesische Oase von Tabas zog uns, die Sven Hedin die Perle unter den Städten Irans gennant hatte, in ihrer vergessenen und abgeschiedenen Einsamkeit. Nach Tabas, in das schwer zugängliche Innere des Landes wollten wir und den Weg durch die Dasht-e-Lut nehmen, die große Wüste, die Khorasan von Kirman trennt und unberührt geblieben war von den Neuerungen, die das heutige Persien langsam dem Westen näher rückt.“

Dans son seconde récit de 1935, Alfons Gabriel relate également les changements constatés, et ce à Qom<sup>580</sup>. Il en cite certains, comme la présence des voitures circulant sur les grands axes autour de la mosquée. Il évoque de plus la disparition du cimetière, dont les pierres tombales avaient été récupérées pour construire une route menant au futur parc Bagh-e Melli qui remplaçait le cimetière. Il s'étonne de ce changement car les croyants avaient toujours été prêts à de grands sacrifices pour pouvoir être enterrés dans ce cimetière, près de Fatimah. Malgré ces changements, Qom serait encore le fief des shī'ites, écrit l'auteur. Une autre nouveauté soulignée par Alfons Gabriel était l'existence d'une liaison entre Khur et Nain dans le désert du Kévir. Cette route s'ajoutait à celle de Jandaq – Khur, moins sûre quant à elle<sup>581</sup>.

Alfons Gabriel évoque ensuite le développement des routes autour de Mashhad et décrit le trajet qu'ils effectuèrent en voiture depuis Nichapour jusque Mashhad. L'auteur critique à cet endroit les conducteurs peu habiles et mendiants qui se retrouvaient près de routes et qui gênaient le voyageur. Il en conclut d'ailleurs que des trajets effectués dans des véhicules de location étaient pénibles pour ces raisons là et à cause des pannes pouvant survenir<sup>582</sup>.

Dans son dernier récit de 1939, Alfons Gabriel note une évolution peu positive : il y avait d'après lui davantage de mendiants sur les routes près des caravanes qu'auparavant<sup>583</sup>.

Gustav Stratil-Sauer analyse l'évolution du réseau routier dans son ouvrage *Umbruch im Morgenland* et le mentionne également dans son récit *Kampf um die Wüste*. Dans son analyse, cette évolution lui paraît, contrairement à Alfons Gabriel, uniquement positive, puisqu'elle permettait à l'Iran de pouvoir progressivement rivaliser avec l'Europe, encore en avance sur le pays dans ce domaine en 1934. Il attribue d'ailleurs cette modernisation du pays à la politique de Reza Shah, qu'il admire pour les travaux entrepris. Dans son analyse des transformations de l'Orient, Stratil-Sauer reprend tout d'abord les remarques de Pollak datant du milieu du 19<sup>ème</sup> siècle disant qu'il n'y avait qu'une seule route reliant Imamzadeh-Hashem avec Rasht. Cette route avait été construite, car les voyageurs s'embourbaient sur les

---

<sup>580</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.38.

<sup>581</sup> Ibid, p.101.

<sup>582</sup> Ibid, p.152.

<sup>583</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.18.

trajets par temps humide, ce qu'avait critiqué le consul russe. Pollak explique que le gouvernement iranien avait donc fait construire cette première route à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle en faisant une voie avec des troncs d'arbres recouverts de charbon. Puis, en 1888, les Russes parvinrent à convaincre les Iraniens de poursuivre le tracé d'une route de Askhabad jusqu'à la province iranienne du Khorasan et à la poursuivre vers Mashhad. Les Russes auraient aussi fait construire une route avant la Première Guerre mondiale, menant d'Anzali vers Téhéran puis une seconde de Jolfa vers Tabriz.

Gustav Stratil-Sauer effectue ensuite un état des lieux des réalisations les plus importantes faites depuis la fin de la Première Guerre mondiale par les Iraniens. En 1924 la route vers Mashhad fut achevée<sup>584</sup>. En 1925 les Iraniens firent construire une route menant de Mohammerah par Dizful vers Borujerd. En 1926 ils firent la liaison entre Téhéran et Mazandaran puis la route reliant Nain, Kashan et Qom. Ensuite furent réalisées les portions entre Kerman et Bandar Abbas puis entre Tabriz, Saudschbulak et Mosoul (route pour laquelle on avait pris deux ans pour percer treize kilomètres dans la montagne). Une autre réalisation jugée impressionnante était la route menant de Téhéran vers la Mer Caspienne : elle raccourcit le trajet entre Téhéran et la Mer Caspienne de 120 km grâce à une route passant par l'Elbourz entre Keredsch –Dschalus. Une autre route de montagne construite était celle reliant Kerman à Khalad ou Khirman à Rawar Ferdus.

Gustav Stratil-Sauer admire par ailleurs le travail des ouvriers qui réalisaient les routes malgré les conditions très difficiles comme celles dans les steppes et les déserts, qui devaient bien souvent être contournés comme pour le trajet entre Yazd, Tabas-Gonabad ou encore celui de Kerman-Rawar-Gonabad ou Zahedan-Mashhad. Gustav Stratil-Sauer définit ce type de route d'« intrairanienne » („der inneriranische Typ“). Elles constituaient selon lui un modèle de route particulier, car elles étaient contraintes de contourner les déserts hostiles. Le voyageur pouvait, dit-il, constater la présence d'ouvriers dans chaque province qui possédait alors son bureau chargé des travaux de voiries<sup>585</sup>. Il distingue ensuite parmi les routes partant du sud vers le nord en traversant les montagnes : les routes de Mosoul Rawandus Tabriz, puis celle traversant le col du Paitaq et reliant Khanikin avec Kermanshah. Il cite également

---

<sup>584</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.56.

<sup>585</sup> Ibid, p.57.

celle de Mohammerah passant par Dizful vers Burudschird, celle de Bushehr allant vers Chiraz, celle de Bandar Abbas vers Kerman et celle non achevée de Bender Deh No vers Bampour<sup>586</sup>

Plus loin, Gustav Stratil-Sauer relève le fait que les Européens étaient plus avancés dans la construction des routes et le domaine technique en général, mais précise que cette avance n'était que passagère, car les Iraniens allaient rattraper ce retard. Pour lui, ce retard technique n'était sans doute pas dû à une structure psychologique particulière des Iraniens<sup>587</sup>.

Selon lui, cette révolution technique était également visible dans les villes de pèlerinage comme Mashhad où les pèlerins n'arrivaient plus tant à dos de chameaux qu'en voiture ou en camion. Il cite ainsi les marques américaines Ford, Chevrolet, et les allemands M.A.N. L'arrière des camionnettes était alors utilisé par les propriétaires pour véhiculer les pèlerins. Pour ce faire, le véhicule avait été divisé en deux : l'arrière était réservé aux hommes et l'avant (où il y avait moins de poussière) aux femmes, les différentes parties étant séparées par une corde tirée entre le compartiment féminin et masculin. Dans son récit de voyage relatant son périple de 1924, il mentionne la tentative des Russes de construire une route à travers les montagnes et regrette que les routes ne soient pas encore plus développées<sup>588</sup>.

Si l'auteur fait un catalogue si complet des transformations du réseau routier, c'est pour mettre en valeur la politique de Reza Shah dont les conséquences étaient visibles également à Mashhad où de grands axes avaient été construits dès 1932 dans toute la ville après destruction des vieux remparts. Cette transformation symbolise pour Gustav Stratil-Sauer la nouvelle époque voulue par Reza Shah et lui paraît tout à fait profitable au pays<sup>589</sup>. Dans son récit *Fahrt und Fessel* : il loue Reza Shah pour tous les efforts faits pour développer l'automobile puisque l'essor du trafic automobile avait facilité la cohésion et l'unité du pays. Les Iraniens reconnaissaient d'ailleurs la supériorité technique des Européens. D'après lui, les Iraniens, conscients de leur retard technique, s'étaient réfugiés avant 1921 dans le

---

<sup>586</sup> Ibid, p.61.

<sup>587</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.114 : « Unser Vorsprung in der Nutzung der Technik ist zeitlich ; auf eine besondere psychologische Struktur des Nachlernenden ist daraus noch nicht zu schließen ».

<sup>588</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.203.

<sup>589</sup> Ibid, p.12.

mysticisme<sup>590</sup>, ce pour quoi ils auraient déjà eu des tendances, et Reza Shah avait à ce moment-là eu la bonne idée d'insuffler le nouvel idéal de la mère patrie, du « Vaterland » pour pouvoir moderniser le pays.

Par ces positions, Stratil-Sauer est proche des théories si influentes de Friedrich Ratzel. En effet, il combine une étude de la géographie iranienne à des considérations historiques en tentant de prouver que la Première Guerre mondiale fut la césure décisive dans l'histoire de l'Orient et que l'Europe était prête à exporter son progrès technique. Par ailleurs il explique que les Iraniens sous Reza Shah étaient désireux de réaffirmer leur puissance, notamment en retrouvant leur gloire passée de l'ancienne Perse. Stratil-Sauer partage certaines idées avancées par Friedrich Ratzel dans sa *Politische Geographie*, notamment lorsqu'il soulève justement la relation étroite entre l'Etat, la géographie, le devenir de l'Etat et le développement des transports et de nouvelles régions. Comparant l'Etat à un organisme vivant, Ratzel explique que certaines parties étaient plus vitales que d'autres, dont les régions économiques. Pour les Etats les plus évolués, les réseaux de communication permettaient le lien entre les différentes zones de l'Etat et garantissaient par là-même le lien entre ce qu'il qualifie de « zone périphérique » avec le centre politique du pays<sup>591</sup>. Ratzel avait donc déjà mis en lumière le lien entre la politique, l'économie et les transports.

En revanche, le deuxième récit de voyage de Gustav Stratil-Sauer aborde le progrès technique d'une façon quelque peu différente, puisque l'auteur met l'accent sur ses limites et par là-même sur les limites des Européens. Dans son deuxième récit de voyage, il examine à nouveau l'influence des axes routiers sur la géographie des villes et leurs aménagements. Ainsi, il constate que Birjand avait changé et que la ville s'était agrandie vers l'est, en direction de l'axe routier. Par ailleurs il explique l'importance de la ville, carrefour et étape sur la route entre Mashhad et Zahedan<sup>592</sup>. Pourtant, les routes traversant le désert du Lut ne sont pas encore développées, puisqu'il décrit leur tentative compliquée de traverser le désert de Khur vers Ispendiar en empruntant avec leur voiture des chemins réservés habituellement aux caravanes. L'auteur se rappelle avoir essayé de passer en voiture pour pouvoir explorer plus facilement, confortablement et plus rapidement un périmètre plus

---

<sup>590</sup> Ibid, p.236.

<sup>591</sup> Friedrich Ratzel : *Politische Geographie*, Munich : Oldenbourg, 1897, p.17.

important. Puis, le récit de Stratil-Sauer est consacré à la description de la progression si difficile en voiture en raison de la fragilité de la croûte de sel se perçant sous le poids du véhicule<sup>593</sup>. Le reste du chapitre rapporte l'avancée difficile, due au terrain marécageux et peu ferme alors que le chapitre suivant est consacré à la deuxième traversée commencée au village de Neh en passant par Deh Salm. Une fois encore, le chemin qu'ils empruntent n'est pas carrossable et ils sont obligés de faire exploser avec de la dynamite certains rochers pour pouvoir faire passer la voiture. Les différents types de terrain sont décrits comme impropres à la traversée en voiture, que ce soit les rocailles ou le terrain marécageux. Ils parcourent pendant deux semaines un trajet entre Neh, Deh Salm, la montagne Kuh Bachtu puis doivent remonter vers Särtchah avec une voiture endommagée qu'ils ne peuvent réparer faute de pièce. L'auteur publie une photographie montrant son véhicule devant la montagne en arrière plan avec comme légende : « Die Anfahrtsmöglichkeiten zum Kuh Bachtu werden erwogen »<sup>594</sup>. Ils doivent finir leur périple à cheval pour chercher les pièces détachées sur Birjand. L'auteur fournit à la fin de son récit une carte avec les différentes routes et les chemins empruntés par les caravanes. Les routes dessinées montrent des liaisons entre Tabas, Birjand, Zahedan et Kerman, et l'auteur précise bien qu'il s'agissait de routes carrossables : « Autostraßen » par opposition aux « Kamelpfade »<sup>595</sup>. Par ailleurs, une des légendes de ses photographies indique avec ironie que dans le désert du Lut, l'équipe comprenait souvent cinq membres : l'homme, la femme, le chien, la panne et la table à mesurer<sup>596</sup>. Une des traversée du Lut avait failli leur coûter la vie, puisqu'ils ne possédaient plus assez d'eau et qu'ils devaient choisir entre alimenter le moteur avec le liquide qui leur restait ou boire le liquide de refroidissement pour ne pas mourir de soif<sup>597</sup>.

Ainsi, Stratil-Sauer montre dans son dernier récit les progrès faits en matière de voirie, prouvant l'existence de routes carrossables, grâce notamment à la volonté de modernisation de Reza Shah. Pourtant, ses tentatives souvent infructueuses de traverser certaines parties du désert en voiture en empruntant des

---

<sup>592</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.26.

<sup>593</sup> Ibid, p.33.

<sup>594</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.87. Annexe 9.

<sup>595</sup> Ibid, p. 175. Annexe 9.

<sup>596</sup> Ibid, p.90.

<sup>597</sup> Ibid, p.129.

chemins réservés aux caravanes de chameaux prouvent que la foi de certains Européens en la supériorité technique trouvait ses limites dans ces reliefs particulièrement hostiles. S'il fait référence à Hans Kohn dans la préface de son analyse géographique *Umbruch im Morgenland*, Stratil-Sauer partage le respect des Iraniens et s'éloigne ainsi des thèses racistes qui se développaient parmi les scientifiques en Allemagne comme en Autriche dès le début des années 1930 comme nous avons pu le constater avec l'étude de l'évolution des académies et des comités de soutien aux scientifiques en Allemagne et en Autriche<sup>598</sup>. En revanche, il ne partage pas la vision mondialiste de Kohn voyant dans les changements opérés en Orient une révolution d'une classe opprimée par la colonisation européenne. Cette révolution dépasserait selon Kohn les limites de l'Iran et serait à comprendre comme une nouvelle forme de nationalisme. Chez Stratil-Sauer, ses récits de voyage et particulièrement son deuxième récit de voyage viennent contredire l'ode à la technicité de son analyse *Umbruch im Morgenland*.

## II.4 Des réformes de l'agriculture difficiles à imposer

Pour ce qui est de l'agriculture, il convient de se poser la question de l'influence de l'Europe sur ce domaine d'activité, particulièrement important en Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle, puisque la plus grande partie du pays était encore non urbanisée. L'on peut également se poser la question de savoir si l'essor des moyens de communication, notamment des voies routières, avaient eu un impact sur l'agriculture.

On peut remarquer deux analyses assez opposées sur l'agriculture des années 1930 en Iran.

Friedrich Rosen remarque dans son analyse pour laquelle il se base principalement sur ses observations faites avant la Première Guerre mondiale que la

---

<sup>598</sup> Gustav Stratil-Sauer cite trois de ses livres dans sa postface: *Hans Kohn : Geschichte der nationalen Bewegung im Orient*. Berlin, 1928 dont un chapitre est consacré aux changements survenus en Iran (p.251-274). Il se réfère également à *Nationalismus und Imperialismus im vorderen Orient*, Frankfurt, 1928 et à *Die Europäisierung des Orients*, Berlin 1934. Historien, sociologue et juriste, Hans Kohn avait travaillé tout d'abord comme juriste, puis de 1920 à 1932 comme journaliste à Paris, Londres, et Jérusalem (comme correspondant pour *Frankfurter Zeitung* et la « *Neue Zürische Zeitung*»). En 1933 il émigra aux Etats Unis et y fit publier l'ouvrage sur lequel Stratil-Sauer se base pour son étude : *Die Europäisierung des Orients*.



modernisation de l'agriculture était tributaire de l'irrigation. Il explique que seule la construction de barrages sur les grands fleuves pouvait permettre de gagner de nouvelles terres cultivables, mais que certaines améliorations pouvaient néanmoins être entreprises. Il ne constate pas qu'elles aient été mises en œuvre de façon systématique mais fait de suggestions quant aux façons de rentabiliser l'agriculture. Il évoque ainsi l'utilisation d'engrais encore inexistante en Iran et l'utilisation de tracteurs, dont certains commençaient à être importés d'Allemagne pour remplacer la charrue qui ne creusait la terre que de quelques centimètres. Il remarque en outre la nécessité de changer le statut juridique des paysans et d'améliorer leur salaire, sans toutefois préciser davantage sa pensée. Finalement, il attribue le retard en matière agricole au fait que les Européens n'aient pas le droit de cultiver la terre aux côtés des Iraniens, soucieux de garder ce monopole<sup>599</sup>.

Norden constate un souhait de changement pour ce qui est de la façon de rentabiliser l'exploitation des terres à la fin des années 1920. En 1927, il rencontre le Guevam ul Mulk ,5<sup>ème</sup> personnage le plus important de l'Iran, à Chiraz. Il le décrit comme un homme ouvert à la civilisation moderne occidentale mais soucieux de préserver l'héritage perse. Rapportant leur discussion sur la manière de gouverner, il fait le portrait d'un homme qui reconnut l'intérêt d'engager un Européen pour améliorer l'agriculture mais resta soucieux de préserver les traditions persanes. En effet, le Guevam avait engagé un Anglais pour améliorer le rendement de ses terres, mais lui-même conservait sa façon traditionnelle de diriger ses habitants sans se laisser inspirer par les méthodes anglaises, car l'Anglais ne parvenait pas à diriger son peuple avec des idées venues d'Oxford. Norden montre donc l'intérêt porté par certains Iraniens aux méthodes agricoles européennes et pointe du doigt la difficulté de la transmission des savoirs.

Alfons Gabriel relève dans son dernier récit le changement constaté à Ab Kharan, point où les avait menés leur deuxième expédition. En 1933, tout y était en travaux, il y avait des tentes au point d'eau et des Baloutches Naru'i étaient venus les accueillir et les saluer. Mais maintenant, en 1938, tout était abandonné, les champs n'avaient rien donné et la population avait quitté cet endroit<sup>600</sup>. Gabriel attribue l'échec des réformes en partie aux rivalités claniques. Sans donner

---

<sup>599</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, Franz Schneider Verlag, 1926, p.89-90.

<sup>600</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.38.

d'explication détaillée, il cite immédiatement les problèmes entre les clans des Naru'i et celui des Ismailze'i. Ces derniers vivaient dans les montagnes où ils s'étaient retirés. Souvent ils attaquaient des caravanes ce qui créait une impression d'insécurité. L'auteur avait entendu un cavalier annoncer une mauvaise nouvelle : la guerre entre les deux clans avait fait quatre nouveaux morts du clan Naru'i de Malik Shah khans, assassinés par les membres des Isma'ilze'i. Or, les membres de l'expédition étaient du clan des Naru'i et l'appartenance clanique, la solidarité étaient plus importantes que tout. Leur expédition était donc remise en question, car Gabriel pensait que ses hommes allaient rejoindre leur clan pour venger Malik Shah Khan. Finalement il réussit à les persuader, notamment en leur offrant des armes, qu'il valait mieux qu'ils restent avec lui pour l'expédition<sup>601</sup>. Pour Alfons Gabriel, le frein à la modernisation de l'agriculture évoqué était donc celui des rivalités claniques plutôt que celui des intempéries ou des épidémies.

En revanche, Gustav Stratil-Sauer émet des conclusions bien plus optimistes quant à la modernisation de l'agriculture de l'Iran, mais n'en fait pas état dans ses récits de voyage. Après avoir rédigé un rapport d'expertise qui comportait des propositions de réforme pour la province du Sistan, propositions publiées dans le journal du gouvernement *Iran* en 1933, Stratil-Sauer met en avant l'avancée de l'agriculture iranienne dans les années 1930<sup>602</sup>. Prenant l'exemple de la province de Sistan, Stratil-Sauer en déduit que cette province pouvait être à l'avenir une réplique du delta du Nil et être aussi fertile, position critiquée par M. Ramazani dans son travail<sup>603</sup>. Pour Stratil-Sauer, la production agricole avait augmenté en Iran notamment pour ce qui était du blé et de l'orge. Des efforts avaient été entrepris pour le développement de l'irrigation par des particuliers mais aussi par le gouvernement qui avait construit des barrages sur le Karoun au niveau de Shushtar pour gagner ainsi de nouvelles zones cultivables. Stratil-Sauer loue toutes les tentatives du Shah d'agrandir les surfaces cultivées, et il cite également Veramin et Mazandaran. Par ailleurs, une école d'agriculture avait été construite à Keredesch ainsi que celle de la banque agricole sous direction allemande. Par ailleurs, il évoque une tentative d'étatisation des sols, mais regrette que les paysans ne soient pas encore libres. Il

---

<sup>601</sup> Ibid, p.40.

<sup>602</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.100.

<sup>603</sup> M. Ramazani : *Die Voraussetzungen einer Modernisierung der persischen Wirtschaft*. Hambourg : 1934.

mentionne finalement une augmentation de l'exportation des produits agricoles grâce à des mesures leur garantissant le monopole.

En revanche, nulle évolution n'est relevée dans les récits de voyage, et se pose donc la question de l'objectivité de ses recherches ou de leur importance pour le voyageur lui-même. Il place l'accent sur l'humain dans son prologue au deuxième récit de voyage si bien que nous pouvons en déduire que ses considérations économiques ne sont pas au centre de ses préoccupations de voyageur. Par ailleurs, nous pouvons nous poser la question de savoir dans quelle mesure Stratil-Sauer adapta les résultats de ses études à ses besoins financiers et aux aspirations colonisatrices des années 1930. En effet, ses études géographiques réservées aux cercles scientifiques vont dans le sens d'une plus grande « colonisation économique » par l'Europe, alors que ses récits de voyage tendent à critiquer les intrusions européennes.

L'on peut donc penser que les voyageurs allemands et autrichiens avaient constaté avant la Première Guerre mondiale une agriculture protégée de l'influence trop importante des Européens par les différents Shah afin de préserver l'autonomie du pays. Par ailleurs, les voyageurs notent après 1920 des tentatives de modernisation attribuées à Reza Shah. Pourtant, la situation des paysans n'avait guère évolué dans les années 1930 car ils demeuraient soumis à leur propriétaire terrien. Le coût de la modernisation des systèmes d'irrigation ainsi que certaines querelles claniques, encore vives malgré les efforts d'unification de Reza Shah, constituaient un frein à cette modernisation.

## II.5 Le développement de l'industrie sur le modèle européen

Si le secteur de l'agriculture était encore relativement imperméable à des tentatives de réformes, les voyageurs notent bien souvent des changements pour ce qui est du développement de l'industrie sur le modèle européen et se posent parfois la question du bien-fondé de ces transformations.

Rosen remarque ainsi dans son récit que l'industrie iranienne ne pouvait être comparée à celle en Europe. Elle était principalement basée sur l'exploitation du pétrole dont les concessions étaient convoitées par les Anglais et les Américains. Pour ce qui est de l'importance de l'industrie, son récit livre des chiffres qui datent de 1921 et montrent les importations et les exportations de l'Iran ainsi que les principaux

partenaires commerciaux du pays. Le principal partenaire financier était sans conteste la Grande Bretagne qui constituait le premier importateur de produits iraniens. Les produits exportés étaient effectivement des dérivés du pétrole ainsi que les tapis ou l'opium ! Pour ce qui est des importations, qui donnent des indications sur les secteurs dans lesquels l'Iran était encore dépendant, nous trouvons le sucre, le coton, le thé et le riz<sup>604</sup>.

Gustav Stratil-Sauer ne livre que peu de remarques dans ses récits de voyage quant à l'évolution des industries iraniennes, mais il constate dans son analyse de l'évolution de l'Iran les tentatives menées dès la fin du 19<sup>ème</sup> d'importer les principes de l'industrialisation européenne. Dans ce cadre, il met en avant, tout comme Rosen, les difficultés rencontrées par les politiques et les industriels désireux de moderniser le pays. Il cite à ce propos l'exemple d'une sucrerie au sud de Téhéran<sup>605</sup> et montre les difficultés liées à cette modernisation. Les Russes ne voulant pas laisser passer les machines et matériaux sur leur territoire, le directeur français de la sucrerie avait été obligé de passer le matériel par le port de Bushehr. L'acheminement du matériel en Iran avait été également compliqué car il n'y avait pas de transport routier avant Ispahan pour des matériaux lourds : le transport se faisait à dos de bêtes et celles-ci ne pouvaient supporter une charge supérieure à 300 kg, charge maximale pour un chameau. Gustav Stratil-Sauer loue les efforts de Nase-el Din Shah pour moderniser la sucrerie, mais il critique les obstacles multiples : transports, agriculture peu développée et la corruption. Cette sucrerie ouverte en 1895 par les Belges avait été revendue à des Français qui pour ces difficultés n'avaient pas réussi à la faire prospérer.

D'après Stratil-Sauer, ce n'était pas le manque de charbon et d'acier qui freinait l'industrialisation en Iran. Le charbon était présent à Ispahan, Mashhad et Téhéran et l'acier aurait été travaillé depuis toujours, même si en petite quantité. En revanche, le voyageur cite deux autres facteurs qui avaient une influence plus importante sur l'évolution de l'industrie et permettaient une révolution en Iran : les progrès dans les transports et les changements de relations avec les pays alentours. A ce titre, il relève tout d'abord les relations conflictuelles avec l'Afghanistan mais aussi les relations avec l'Angleterre et la difficulté pour les Iraniens d'affirmer leur

---

<sup>604</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*. p.94, Annexe 12.

<sup>605</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p. 19.

indépendance. Il nomme ainsi la compagnie pétrolière Anglo Persian Oil company dont les Iraniens reprirent la concession aux Anglais en 1932 (qu'ils avaient depuis 1901) Cet événement fut fêté en Iran mais vécu par les Anglais comme une déclaration de guerre<sup>606</sup>. Pour régler ce conflit persistant, les deux pays arrivèrent à un compromis en 1933 : la compagnie pétrolière eut le droit de prolonger sa concession mais avait à payer des impôts directs, des impôts sur les bénéfices nets (20 %). Les deux côtés furent satisfaits : l'Iran car il percevait des taxes et les Anglais, car ils avaient un contrat écrit et que sur ce contrat, toutes les installations leur revenaient de droit (et non plus aux Iraniens, comme le prévoyait le contrat préalable en cas d'expiration de la concession). A ce sujet, Stratil-Sauer évoque la difficulté pour un voyageur européen d'interpréter les faits historiques, difficulté accentuée sitôt que des intérêts étrangers étaient en jeu<sup>607</sup>.

Norden avait également été marqué par la modernisation européenne, particulièrement sur l'île Abadan. L'Anglo Persian Oil Company et un tronçon de chemin de fer étaient pour lui le reflet de l'influence grandissante des Anglais en Perse<sup>608</sup>. Pour résumer ses impressions, Norden conclut que les Anglais étaient en train de conquérir les provinces du sud-ouest de la Perse de façon « pacifique ». Il souligna également l'importance de la Perse qui devait permettre le passage vers l'Inde. Paradoxalement, il explique que les peuples nomades du sud ne voyaient pas forcément d'un mauvais œil l'influence anglaise, notamment par les exploitations pétrolières, dont celles de Meschoun. Il y aurait même eu des relations amicales entre les exploitants anglais et les nomades<sup>609</sup>.

Blücher fait tout comme Rosen et Stratil-Sauer des remarques quant aux efforts de modernisation entrepris par Reza Shah, efforts qu'il put constater lors de son deuxième séjour à partir de 1931 à Téhéran. Il avait été envoyé pour représenter la France après le départ du comte de Schulenburg. Impressionné par Reza Shah, il relève son ascension sociale hors du commun. Il le compare à Napoléon, en remarquant que Napoléon était en revanche issu d'une famille cultivée et reconnue. Pour Blücher, c'est Reza Shah et non ses prédécesseurs qui introduisit le progrès à l'européenne dans le pays, alors qu'il n'avait jamais pris le train, ne parlait pas

---

<sup>606</sup> Ibid, p.80.

<sup>607</sup> Ibid, p.83.

<sup>608</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.24.

<sup>609</sup> Ibid, p.69.

d'autre langue sauf le russe. Il évoque ses efforts entrepris pour faire construire des hôpitaux, développer des écoles, les réseaux ferrés, et réformer l'économie... Dans ce cadre, il relève l'aide que lui apportèrent ses ministres, qui eux connaissaient bien l'Europe et maîtrisaient plusieurs langues étrangères. Il qualifie ainsi les ministres Teymourash, Firous et Daver d'incroyablement intelligents et ouverts d'esprit<sup>610</sup>. Ils inspirèrent le Shah mais furent freinés, d'après Blücher, par le parti militaire des généraux Kerim Aga et Scheibani, qui se battaient contre ce triumvirat.

Sur le plan économique, l'auteur est marqué par l'effort fait pour l'industrialisation avec le développement des entreprises sucrières, et la modernisation des fabriques de tissus. Il donne pour exemple la création de la banque nationale de Perse destinée à lutter contre le pouvoir anglais représenté par l'Imperial Bank of Persia. Ayant pu rencontrer le Shah en novembre 1931, Blücher dit de lui qu'il possédait une personnalité hors du commun, mais compliquée et fermée, alors qu'il fait l'éloge des progrès entrepris en Iran depuis son dernier voyage en 1916-1917 où il était en poste à Kermanshah : de nouvelles rues avaient été construites à Téhéran et les automobiles étaient plus nombreuses. Pourtant, même si Blücher est admiratif des progrès constatés, il se posait alors des questions relatives aux valeurs européennes transmises en Iran et au devenir des richesses immatérielles iraniennes. Quel était le rapport entre les anciennes valeurs et les nouvelles ? Y avait-il eu un mélange des deux époques, une synthèse supérieure synonyme d'un réel progrès<sup>611</sup> ?

Pour Walther Hinz, le développement industriel en Iran est étroitement lié à la figure de Reza Shah et il fournit des chiffres, sans toutefois en nommer la source, prouvant le développement des exportations de l'Iran vers l'Allemagne : passant de 28,8 millions de Mark en 1932 à 33,7 millions de marks en 1937<sup>612</sup>. L'on trouve des chiffres différents chez Fritz Hesse pour la période de 1930 puisqu'il donne le chiffre de 40 Millions de Mark<sup>613</sup>.

---

<sup>610</sup> Wipert Blücher, *Zeitenwende in Iran*, p.149.

<sup>611</sup> Ibid, p.151 »Was hatte von den geistigen Werten Europas in Iran seinen Einzug gehalten, was war von den überkommenen immateriellen Gütern der orientalischen Kultur erhalten geblieben ? Stand das Alte und das Neue sich wie öl und Wasser gegenüber, ohne sich zu mischen, oder war es zu einer Synthese gekommen, die beides zu höherer Einheit verschmolz ? Niemand von denen, die mir von der jüngsten Entwicklung Persiens erzählten, konnte auf diese Fragen eine auch nur einigermaßen befriedigende Antwort geben.«

<sup>612</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.103.

<sup>613</sup> Fritz Hesse : *Persien : Entwicklung und Gegenwart*, p.71.

Il est donc évident à la lecture des récits de voyage que l'Iran représentait un enjeu de taille pour l'Europe. Cet enjeu économique et l'hésitation de l'Iran quant à la position à adopter par rapport à l'Occident remonte à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle sous Naser-el Din Shah. Soucieux de s'assurer un allié contre les Russes, l'Iran avait jugé bon de se rapprocher de Bismarck. Souhaitant s'assurer une neutralité pendant la Première Guerre, l'Iran avait été en partie envahi par les troupes anglaises et russes, si bien que la population iranienne fut encline à privilégier les relations avec les Allemands ou les Autrichiens, perçus comme libérateurs.

Pour ce qui est de Reza Shah, les récits indiquent qu'il toléra la présence des Européens en Iran parallèlement à son désir de faire croître le pouvoir de son pays. Les descriptions des réceptions faites par les voyageurs reflètent bien cette fascination des cercles aisés de la population iranienne, reprenant en partie des rites ou des objets venus d'Europe. Le Shah continua le commerce qui existait déjà avant son arrivée au pouvoir avec les Européens, en particulier avec les Anglais. Il essaya après les années trente de reconquérir petit à petit la suprématie économique de l'Iran, en reprenant notamment le contrôle de ses richesses pétrolières. La volonté de moderniser le pays sur le modèle européen fut le moteur de Reza Shah, qui pensa sans doute pouvoir protéger le pays de trop grandes influences européennes grâce à la culture persane symbole d'une grande civilisation. Le frein à cette modernisation fut paradoxalement ces mêmes puissances européennes qui se disputèrent le pays. Les voyageurs de langue allemande accusent tous unilatéralement les Russes et les Anglais d'avoir affaibli le pays, alors qu'une remise en question d'une mainmise économique allemande n'est abordée que très rarement. En revanche, certains voyageurs se posent la question de l'utilité de cette modernisation et de ses dangers pour la sauvegarde de l'ancienne civilisation persane.

### III. Vision romantique de l'Iran : les voyageurs en quête de l'Iran pré-islamique

Si de nombreux voyageurs apprécient les progrès réalisés dans le domaine des voies, des automobiles et des industries, il est à noter que leurs récits de voyage posent souvent la question de l'utilité de ces réformes et de leur impact sur d'anciennes valeurs ou sur une culture iranienne qu'ils idéalisent et reconnaissent comme l'égale de la culture européenne.

Rosen est l'exemple le plus frappant puisqu'il explique son choix dans sa préface de ne pas tenir compte des modifications survenues en Iran depuis l'arrivée de Reza Shah au pouvoir, car écrire sur l'Iran était autre chose à ses yeux que de relater simplement les progrès en matière d'industrialisation ou de transports. Il reconnaît sa crainte de voir disparaître l'Iran tel qu'il le vécut, c'est-à-dire l'Iran d'avant la Première Guerre mondiale. Il parle d'un mouvement que rien ne pouvait arrêter et qui s'achèverait par l'Européisation de l'Iran. Les villes iraniennes comme Chiraz ressembleraient bientôt au Cap ou à Chicago. Il prédit ainsi la fin de l'Iran romantique et poétique. Il se définit comme ami de l'Iran et comme écrivain qui choisit de faire le portrait d'une civilisation qu'il dit être en train de disparaître<sup>614</sup>.

Mittelholzer déplore l'absence de progrès technologique ou l'état catastrophique dans lequel se trouvent les chemins des caravanes et critique à maintes reprises l'état du pays. En revanche, la fin de récit mentionne une vision qu'il aurait eue qui le faisait regretter les anciennes routes des caravanes. Pour lui, le développement de l'aviation empêcherait peut-être les nouvelles générations de connaître les « symphonies grandioses » des routes iraniennes, dont il rappelle l'activité millénaire avec une certaine emphase<sup>615</sup>.

Gustav Stratil-Sauer rapporte également une discussion qu'il avait eue avec un Allemand travaillant dans une usine de tapis américaine à Sultanabad. Discutant des Iraniens et des Européens, Stratil-Sauer expliqua qu'il avait peur que le progrès

---

<sup>614</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.6.

<sup>615</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.180.



dénature l'Iran et que le pays perde ses traditions. Ce commerçant essaya de le rassurer en disant que l'Iran pouvait apprendre de l'Europe dans le domaine de l'industrie et de la technique sans que cela touche à son essence. Pour lui, rien ni personne ne pouvait détruire le pays même et son passé glorieux. Le pays et son passé étaient selon lui intemporels et immortels de par leur pureté<sup>616</sup>.

Nous pouvons donc poser la question de savoir ce que les voyageurs associaient à ce passé glorieux dont ils cherchaient à retrouver les traces lors de leur voyage, ce passé qui fascina tous les voyageurs, indépendamment de l'époque dans laquelle ils avaient voyagé.

### III.1 L'art persan symbole de la puissance révolue de l'Iran

Avant même de visiter l'Iran, Nathusius assiste aux obsèques du Consul américain assassiné. Elle associe pourtant l'Iran à ses ruines anciennes et à une civilisation hors du commun plutôt qu'à un élan de fanatisme religieux. Elle voit dans ses ruines le reflet d'une civilisation supérieure qu'elle nomme « berauschemdem Übermenschentum »<sup>617</sup>.

#### III.1.1 Les bas-reliefs

Rosen classe également les inscriptions dans la roche datant des Achéménides parmi les joyaux de l'art persan. Il mentionne tout particulièrement la représentation de Darius <sup>1er</sup> à Bisotun, situé au nord de Kermanshah. Ces sculptures dans la roche avaient été d'une importance énorme, d'autant que la roche comportait des inscriptions que Grotefend, un érudit allemand, était parvenu à déchiffrer. Pour Rosen, la grandeur de Darius était visible au fait qu'il ait à ses pieds les neuf peuples qu'il avait soumis et que l'inscription permettait de comprendre et de confirmer la thèse déjà transmise par Hérodote selon laquelle Darius avait fait construire en 500 ans avant J.-C. un canal reliant le Nil à la Mer Rouge. Les mots de Darius qui figurent sur la roche sont repris par Nathusius : « Je suis Darius, roi des

---

<sup>616</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p. 250. Le commerçant remarqua qu'il aimait en fait le passé de l'Iran et non le pays actuel « das, was Sie an Persien lieben, was Sie überhaupt als Persien empfinden, kann keine Zivilisation entweihen : es ist das Land selbst und seine Vergangenheit. Und beides ist zeitlos geworden durch die Reinheit seiner Form »

<sup>617</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.45.

rois.... » Cette sculpture dans la roche était à classer parmi les œuvres d'art, tandis que Rosen cite trois autres sites remarquables : celui de Kazeroun, celui de Persepolis et celui de Naqsh-e Rostam qu'il considère davantage comme des monuments historiques plutôt que des œuvres d'art, arguant du fait que ces sculptures ne valaient pas les sculptures grecques<sup>618</sup>.

Grothe débute lui-aussi son récit de voyage en évoquant la puissance de la Perse des Achéménides<sup>619</sup>. Il nomme à cet endroit les inscriptions dans les roches témoignant de la puissance du souverain d'alors. A ce titre, il se souvient avoir pris conscience de la puissance politique et intellectuelle passée des Persans dans un voyage antérieur, et remarque qu'il percevait à nouveau cette grandeur dans la force de leur culture. Pour Grothe, le site de Bisotun est le témoin par excellence à la fois de l'apogée de la culture perse mais aussi de la décadence de cette civilisation. Il visita ce site le 14 août 1907. Il reprend les mots d'Olearius qui déplora l'état dans lequel il trouva la Perse et ce site en 1633. Pour lui, aucun autre site ne montrait aussi majestueusement que celui de Bisotun la grandeur du peuple de l'Ancienne Perse, d'autant que le rocher sur lequel est sculpté le relief lui paraissait particulièrement imposant. Il décrit ainsi avec emphase le regard des voyageurs qui s'élève vers le rocher et la sculpture de Darius pour contempler ainsi la grandeur, la beauté et la splendeur de la Perse<sup>620</sup>. Par ailleurs, le site de Taq-e Bostan le marqua également, comme en témoignent les photographies prises lors de son voyage (Annexe 14).

Ce site est également loué par Mittelholzer, fervent partisan du progrès à l'européenne, qui décrit pourtant ce lieu comme romantique et abandonné. Il associe Bisotun à Darius, à sa conquête de la région du Tigre et de l'Euphrate et aux reliefs et inscriptions de ces rochers<sup>621</sup>.

De même, l'époque des Achéménides représente pour Nathusius l'apogée de la culture persane qu'elle admire tant. Arrivée à Taq-e Bostan, non loin d'Ispahan, elle peut admirer une grotte, qui avait été construite et décorée par Farhad, l'amant de la reine Schirin<sup>622</sup>. Cette visite lui fait dire que les œuvres des Sassanides et des Achéménides étaient bien supérieures aux œuvres qu'on trouvait en Europe. Elle

---

<sup>618</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.62.

<sup>619</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.1.

<sup>620</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.122.

<sup>621</sup> Walther Mittelholzer : *Persienflug*, p.182.

conclut ainsi que nul souverain en Europe n'était parvenu à exprimer dans une œuvre artistique ce sentiment de grandeur et de puissance, pas même Napoléon ou Frédéric II.

### III.1.2 L'architecture

Certains sites archéologiques témoignent d'une grandeur architecturale passée qui fait rêver la plupart des voyageurs.

Arrivée à Persépolis, Nathusius évoque Darius le Grand à la vue des gravures dans les rochers de Bisotun, tout comme l'avaient déjà fait les autres voyageurs. Après avoir rappelé la généalogie de ce roi, elle souligne l'importance de Zarathustra qui participa à l'unité et à la force des Perses, unis par la foi en un ordre divin. Tout comme au début de son récit de voyage, elle associe la beauté de ces ruines à Darius, qu'elle qualifie de surhomme ayant bâti Persépolis pour apaiser sa soif de pouvoir<sup>623</sup>. Elle emploie d'ailleurs une accumulation d'adjectifs pour décrire l'enthousiasme qui la transporte à la vue des ruines de Persépolis<sup>624</sup>. La contemplation des sculptures dans la roche l'amène à comparer l'Iran et l'Europe et elle déplore le fait qu'en Europe il n'y ait pas de tel site et qu'il n'y ait plus de roi ni de dieu. Elle regrette que l'Europe soit petite, étriquée et athée, dépouillée de ses dieux. Persépolis est pour elle le symbole de la puissance mais aussi d'une profonde religiosité.

L'on voit donc ici que ces sites particuliers faisaient sans doute rêver certains Européens, non pas seulement pour leur côté artistique, mais bien parce qu'ils symbolisaient la puissance d'un souverain, puissance que l'Allemagne avait perdu après la guerre et dont certains voyageurs étaient nostalgiques.

Nombreux sont les voyageurs à avoir séjourné dans les caravansérails, et ceux qu'ils admirent le plus sont ceux datant de l'époque de Shah Abbas. Ils sont en partie bien conservés, et plusieurs voyageurs y voient des projets architecturaux géniaux.

---

<sup>622</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.100.

<sup>623</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.72.

<sup>624</sup> Ibid : Ich war ergriffen, erschüttert, hingerissen". Plus loin : l'Europe „wirklich, ich gedachte unserer kleinen, engen, entgötterten Welt in Europa, aus der auch die Könige geschwunden sind und in der es kein Denkmal gibt wie dieses, das durch viele Jahrtausende tönt“.

Grothe décrit ainsi les caravansérails qu'il a l'occasion de voir sur sa route entre Kermanshah et Hamadan<sup>625</sup>. Il fait remonter la construction des caravansérails les plus imposants à l'apogée du commerce iranien sous Shah Abbas (1577-1620) et, pour lui, certains caravansérails rappelaient la splendeur du « Moyen-Age persan ». Il cite parmi eux trois qu'il considère comme les plus beaux et dont Pascal Coste aurait fait les dessins dans son livre « Monuments modernes de la Perse » : celui du Sultan Hussein à Ispahan, celui d'Aminabad sur la route entre Ispahan et Chiraz et pour finir un caravansérait situé entre Ispahan et Téhéran datant lui du début du 19<sup>ème</sup> siècle financé par un commerçant de Qasvin. L'auteur prend le soin de décrire l'architecture typique d'un caravansérait et d'en relever les particularités, dont l'absence de mobilier dans les chambres ou de fenêtre.

Kellermann est tout aussi admiratif du travail de Shah Abbas qui avait fait bâtir plus de 999 caravansérails. Il explique dans son récit de voyage que même si le chiffre semblait exagéré, les bâtiments avaient une conception néanmoins exceptionnelle. Les plans étaient l'aboutissement de centaines d'années d'expérience et leur conception égalait celle des gares modernes en Allemagne. Les niches servant de chambres étaient conçues de telle sorte que leur élévation permettait de les protéger de la poussière et de l'humidité et certains caravansérails possédaient même des niches au premier étage des caravansérails destinés aux commerçants aisés<sup>626</sup>.

Depuis le haut-plateau au-dessus de Bushehr, Nathusius admire la vallée et un caravansérait collé à la montagne tel un nid d'hirondelles. Elle s'interroge en rêvant sur la façon dont il fut construit et dont elle aurait pu l'atteindre<sup>627</sup>. Elle l'associe à une ballade et dit que cette vision romantique du caravansérait et de la montagne était l'une des plus grandioses qu'elle avait eue.

Autres témoins de l'époque grandiose de la Perse ancienne sont les mosquées et les palais, dont beaucoup datent de l'époque de Shah Abbas. A Ispahan Nathusius admire la couleur bleue de la mosquée Shah Abbas sur la grande place et regrette que le vernis soit dégradé et que personne n'empêche que les monuments ne se dégradent. Elle avoue qu'en s'approchant on est plongé dans un

---

<sup>625</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.147.

<sup>626</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*. Berlin : Fischer, 1928, p.142

rêve à la vue des minarets et des coupoles de la place. De plus, elle admire les mosaïques du palais aux quarante colonnes. C'est le prince Mohhamed Hussain Mirza qui lui fait la visite du palais de Shah Abbas à Ispahan et dit qu'Ispahan était la perle de son séjour en Iran. Elle est émerveillée par le jeu des couleurs sur cette place puisqu'elle les cite à plusieurs reprises dans son récit : elle admire les mosaïques de vert, rouge et or, les coupoles bleues, les vernis rouges, les allées bordées de platanes sur la place gigantesque<sup>628</sup>. Et elle apprécie avoir trouvé à Ispahan sa fleur bleue et avoir vu la ville revivre l'époque de Shah Abbas grâce au pouvoir des rayons du soleil. Elle parle du rêve bleu et tendre qu'elle fit à Ispahan et de son bonheur, qu'elle compare au bien-être qu'elle avait chez elle à la campagne. Elle consacre d'ailleurs un chapitre supplémentaire à Ispahan, dont le bazar et l'artisanat était également témoins de l'époque achéménide, puisque les modèles d'après lesquels les artisans forgeaient les outils ou fabriquaient les bijoux étaient ceux connus déjà des Achéménides. Pour Nathusius, même la *madreseh*, l'école, témoignait de la splendeur de Shah Abbas. En décrivant le portail de l'école, elle s'extasie devant les lignes qu'elle dit orientales, et les qualifie de chargées, mais aussi de fines, tendres et fantastiques, tout comme l'Orient de Shah Abbas.

Ispahan est la seule ville à fasciner autant Kellermann si critique par ailleurs par rapport à l'Iran. Il y aime la lumière, l'harmonie et la perfection, et loue plus particulièrement la beauté de la grande place<sup>629</sup>. C'est la seule partie de son récit où l'auteur apostrophe autant le lecteur et se montre aussi enthousiaste.

D'autres mosquées sont également évoquées par les voyageurs comme étant particulièrement fascinantes.

Grothe admire l'intérieur de la mosquée à Koufa dédiée au prophète Ali, et en particulier sa grande cour. Il est également impressionné par un autre monument dédié à ce prophète : par celui de Najaf. Kellermann se dit également ébloui par la beauté de la mosquée de Mahan près de Kerman qu'il dit être un des plus beaux bâtiments d'Iran, notamment de par les mosaïques ornant ses murs ou par la richesse de ses tapis<sup>630</sup>.

---

<sup>627</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.54.

<sup>628</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.93 et 99.

<sup>629</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.29.

<sup>630</sup> Ibid, p.69.

Si les bas-reliefs, les mosquées et les palais ou les caravansérails parfois en ruine évoquent autant la splendeur passée de l'Iran, c'est que le voyageur tout comme les habitants les peuplent de créatures issues de la tradition littéraire. C'est ce que fait remarquer Grothe dans son récit lorsqu'il explique que la population rêvait de Djamchid et de dragons à la vue des ruines d'un ancien palais situé dans la plaine de Schirwan et qu'elle faisait ainsi revivre ses trésors <sup>631</sup>.

### III.1.3 Les poètes, symboles de la finesse de la culture iranienne

#### III.1.3.a Les poètes admirés par les voyageurs européens

Certains voyageurs ont conscience de l'importance des poètes pour les Iraniens, et s'ils ne cherchent pas tous la fleur bleue comme Nathusius, ils sont impressionnés par la connaissance qu'ont les habitants des poètes persans. Cette culture littéraire leur paraît très présente, même chez la population la plus modeste, ce qu'ils sont surpris de constater et qu'ils admirent. En revanche, tous les récits de voyage ne mentionnent pas l'importance de la littérature pour les Iraniens. Cet aspect est, plus que les autres, lié aux buts des voyages des Européens et les allusions directes aux poètes persans se retrouvent chez l'orientaliste Rosen, bien entendu, mais aussi chez le scientifique Alfons Gabriel ainsi que les voyageuses Lotte Stratil-Sauer et Nathusius.

D'emblée, Rosen souligne dans son récit de voyage l'importance de la poésie pour la Perse. En effet, il définit la Perse comme « le pays de la poésie » et souligne le goût de la poésie chez les Perses. Pour lui, la langue perse explique ce goût et cette culture littéraire, puisque selon lui aucune conversation n'était menée en Iran sans que l'on prononce au moins un vers. La langue persane avait, écrit-il, peu évolué depuis le 10<sup>ème</sup> siècle contrairement à l'allemand, si bien que les poèmes demeuraient compréhensibles de tous. Rosen avoue ne pas pouvoir faire un catalogue complet des poètes persans, mais il explique en avoir sélectionné quelques-uns et avoir choisi de publier quelques-uns de leurs vers en allemand. Celui qu'il dit être le plus apprécié des Perses est Ferdowsi dont il commente le *Livre des Rois*. Rosen explique que Ferdowsi retrace dans ce poème épique toute l'histoire de la Perse en prenant soin d'éviter dès que possible les mots arabes et

---

<sup>631</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.65.

pour chercher à mettre en valeur la nation perse. Il qualifie ses vers de « majestueux » et explique que malgré la longueur du poème, ces vers n'étaient jamais ennuyeux pour ceux qui les écoutaient. Il juge ainsi opportun de faire lire quelques vers qu'il traduisit. Sheila R. Canby, qui rédigea l'introduction à la dernière édition du *Shahnameh* aux Editions Mazenod, mentionne d'ailleurs le fait que ce poème de 40000 à 60000 distiques reste essentiel à l'identité des Iraniens à ce jour. Retraçant l'histoire de l'Iran pré-islamique, elle y voit tout comme Rosen une marque de la renaissance de la langue persane face à l'introduction de la langue et de l'écriture arabe<sup>632</sup> et cette affirmation de la grandeur de l'Iran antique est sans doute une des explications au fait que le sultan Mahmoud, plus occupé à propager l'islam, ne s'intéressa que très peu au *Livre des Rois*<sup>633</sup>. Par ailleurs il met en avant la proximité entre le *Shahnameh* (dont le premier manuscrit retrouvé date de 1210) qui retrace les exploits de Rostam et le *Hildebrandslied*, et voit dans ces deux œuvres des restes d'une œuvre indogermanique commune aux Perses et aux Allemands<sup>634</sup>.

Pour ce qui est des successeurs de Ferdowsi, il les qualifie de mystiques, mais précise que ces poètes jouèrent tous sur l'ambiguïté des interprétations possibles. Le lecteur aurait souvent du mal à savoir si le poème était philosophique et religieux ou s'il s'agissait simplement d'un poème qui célébrait le vin et l'amour. Faisant référence à une traduction qu'il avait réalisée des quatrains de Khajjam, il cite un quatrain de ce poète dont les thèmes principaux étaient selon lui la fatuité de l'existence, ses mystères, l'aspect éphémère de la vie ainsi que le vin. Mais Rosen prend quelques précautions et précise que les vers faisant allusion aux plaisirs de la boisson étaient plutôt à comprendre sur le plan philosophique. Rosen ne dit en revanche pas que dans le *Shahnameh*, les scènes de combats faisaient souvent place à des scènes de réjouissances collectives et que le vin avait sa place dans ces occasions prouvant ainsi que si Khajjam célébrait le vin, ce dernier faisait bien partie intégrante de la vie avant la conquête de l'islam et qu'il avait sans doute continué à être consommé, malgré l'interdiction de l'alcool édictée par Shah Tahmasp en 1533. Par ailleurs, il dit de Saadi qu'il était le poète le plus connu, aussi bien en Iran qu'en Inde ou dans les autres pays de langue persane. Il vécut une grande partie de sa vie

---

<sup>632</sup> Sheila R. Canby : *Le Shâhnâmè de Shah Tahmasp*. Paris : citadelles et Mazenod, 2014, p13.

<sup>633</sup> Gilbert Lazard. In : Ferdowsi : *Le Livre des Rois. Shâhnâmè*. Gilbert Lazard. Paris, Actes Sud, 1996, p. 19.

<sup>634</sup> Friedrich Rosen: *Persien in Wort und Bild*, p.69.

à voyager et termina sa vie à Chiraz, dont il célèbre les roses dans son *Golistan*. Selon Rosen, Saadi était certes un mystique, mais il pense qu'il célébrait également l'amour charnel et cite pour l'illustrer les vers suivants :

« Alle meine Vorfahren waren Gelehrte der Theologie,  
Ich studierte nur deine Liebe, sie lehrte mich Poesie ».

Pour ce qui est de Hafez, Rosen pense qu'il s'agit du plus grand poète de l'Orient, et va même plus loin en le classant parmi les plus grands poètes du monde. Il critique les traductions faites pour rendre ses poèmes compréhensibles auprès du public allemand et rend hommage à Goethe qui avait su faire connaître Hafez. Par ailleurs, il explique que chaque Perse connaissait les poèmes de Hafez, et cite pour exemple un de ses employés afghans qui avait tout au long de sa journée son recueil de poèmes de Hafez sur lui. Il affirme ainsi que chaque personne sachant lire en Iran connaissait les poèmes de Hafez. Pour illustrer l'importance de ce poète, Rosen choisit de donner la traduction de l'ode figurant sur sa tombe<sup>635</sup>. Datant sa mort à 1389, il compare son art à celui de Rumi. Il dit également du poète Hafez qu'il utilisait la mystique pour parfaire sa poésie, alors que Rumi se servait de la poésie à des fins mystiques. Rosen précise que Rumi fonda l'ordre des Mesnevi plus connu sous le nom des derviches tourneurs et que ces poèmes étaient difficiles d'accès. Faisant allusion à une traduction faite par son père, il explique que des commentaires étaient indispensables pour le lecteur désireux de comprendre ces vers. Il en admire plus particulièrement la théorie de l'évolution et en souligne les similitudes avec les théories de Darwin ou Haeckel, et affirme que Rumi était en avance sur son temps de six siècles.

Pour finir, Rosen parle de l'océan des poètes persans, dont il n'aurait pu choisir que cinq perles. Pour ce qui est des œuvres plus récentes elles n'auraient pour but, d'après lui, que de faire connaître l'Occident aux Persans. Il ne mentionne que le récit de voyage de Naser-el Din Shah et renvoie le lecteur par ailleurs à son guide du nouveau persan publié en 1925.

Il est intéressant de noter que Rosen souligne l'importance du lien existant entre la poésie et la mystique dans les poèmes persans, rendus de ce fait difficiles d'accès pour des Européens peu habitués à comprendre leur symbolique.

---

<sup>635</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.74.



Pour Grothe, le *Shahnameh* est également d'une valeur tout à fait remarquable puisqu'il le place aux côtés de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* ou encore du *Nibelungenlied*. Il voit dans ce poème l'une des plus merveilleuses œuvres de l'esprit humain puisque Ferdowsi avait réussi à regrouper les poèmes issus de plusieurs générations, à les lier et à leur donner vie de façon majestueuse. L'auteur relève la richesse de ce poème, la variété des destins s'y jouant et des catastrophes exposées mais aussi des scènes de tendresse. Grothe livre quelques vers du poème par lesquels Ferdowsi critique le Shah qui n'avait pas respecté sa parole quant à la rétribution de ce poème sur lequel Ferdowsi travailla plus de trente ans. Grothe cherche ainsi à prouver la fierté et la force du poète. Il cite également des vers composés par Heinrich Heine qui rendit hommage à Ferdowsi en imaginant sa fin tragique<sup>636</sup>. Grothe n'insiste donc pas sur la fierté nationale exprimée au travers du *Shahnameh*, mais juge utile pour le lecteur européen de rappeler que Heine reconnut son talent.

Grothe choisit de citer ensuite Nisami, dont il dit qu'il préférerait se tenir loin de la cour des princes et que ses poèmes avaient pour thèmes les histoires d'amour entre Schirin et Chossrau ou Leila et Madjnun. Il compare cette dernière histoire, une histoire de bédouins à *Roméo et Juliette* et procède donc encore une fois à une comparaison entre la littérature iranienne et la littérature européenne. Le thème commun était selon lui l'histoire d'amour impossible entre deux amants issus de peuplades différentes devenues ennemies. Il compare également l'œuvre de Nisami au Minnesang du Moyen-Age en Europe, tant les sentiments seraient exacerbés et pour prouver cette ressemblance il livre à nouveau quelques vers dans leur traduction de Schack<sup>637</sup>. Ces vers racontés à la première personne expliquent la rencontre entre le narrateur, affamé et perdu, et un malheureux en train de poser des pièges pour pouvoir se nourrir. Le narrateur ne comprend pas pourquoi cet homme relâche à chaque fois les gazelles gracieuses qu'il parvint à attraper au lieu de calmer sa faim et de partager son repas. Le malheureux lui explique alors revoir dans la grâce de ces animaux sa bien-aimée et que cela suffisait ainsi à son bonheur.

---

<sup>636</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.134.

<sup>637</sup> Ibid, p136.

Grothe situe l'époque suivante de la littérature persane au 13<sup>ème</sup> siècle, alors que les invasions mongoles faisaient rage sous Djengis-Khan. Ces massacres entraînèrent une phase plus introspective et plus grave. Il voit en Saadi un poète philosophe et religieux, un homme d'une grande moralité cherchant à concrétiser ses idéaux dans la vie réelle et non par escapisme. Contrairement à Rosen, il ne met pas en avant sa notoriété et la conscience qu'il en avait, mais bien sa philosophie de vie. Il cite le proverbe suivant : « Ob du von Tugenden ein Shaht seist und ein Meer / Wenn du nicht Menschenlieb' erwirbst, so bist du leer ». Il reprend également une petite parabole issue du *Jardin des roses*. On sent la profonde admiration de Grothe pour ce poète dont il admire la sagesse et qu'il ne veut pas simplement désigner par le terme « moraliste ». Il choisit de donner la traduction d'une fable de Saadi montrant la nécessité d'être tolérant en matière de religion. Les dernières paroles d'un ange venu réprimander un homme ayant mis dehors quelqu'un qu'il jugeait comme impie :

« O Prophet !

Ich hab' ihm hundert Jahr' Leibunterhalt verlieh'n

Und keinen Augenblick willst du ertragen ihn ?

Wenn seine Andacht er dem Feuer zugewandt,

Was wendest du darum von ihm der Milde Hand ? »<sup>638</sup>

Pour Grothe, les poètes qui suivirent Saadi choisirent de célébrer la vie et ses plaisirs : le vin et l'amour. Il explique avec ironie comprendre que certaines « âmes pieuses » aient vu dans ces poèmes une dimension mystique et Grothe précise que les poètes aimaient jouer avec cette ambiguïté et laissaient planer le doute quant à leur signification. D'après Grothe, le sultan à Chiraz préférait alors profiter des plaisirs terrestres plutôt que d'écouter les paroles sages des derviches. Hafez célébrait donc selon le voyageur l'amour, le vin, la nature et la jeunesse. Mais on trouve également chez lui les amours malheureux, et Grothe explique que chez les Perses la joie et la tristesse profonde ne sont jamais loin. Il choisit de citer les vers repris par Goethe dans le *Divan occidental-oriental* afin de définir Hafez :

« Sei das Wort die Braut genannt,

Bräutigam der Geist –

Diese Hochzeit hat gekannt,

Wer Hafizen preist ».

Hafez avait appartenu à un ordre soufi, mais s'était toujours battu pour la liberté d'esprit et contre toute forme d'hypocrisie ce qui lui avait valu d'être inquiété par de nombreux religieux. L'on voit donc un point commun avec l'analyse de Rosen sur la vie de Rumi et l'importance de la sagesse soufie pour ces poètes. Grothe rend hommage à ce courage et cite des vers de Hafez composés à la fin de sa vie qui expriment les obstacles rencontrés :

« Die Mahnung mir immer ins Ohr : nun rüste dich zur Scheidestunde !  
Was wissen die vom Grau'n der Nacht, von Meersgebraus und wildem Strudel,  
Die, aller Bürd' und Sorgen frei, am Ufer geh'n, auf trockenem Grunde ? »

Grothe conclut que pour lui, nul autre poète après Hafez n'égalait Hafez, Ferdowsi ou Saadi.

Aussi bien l'orientaliste Rosen que le géographe Grothe reconnaissent les liens étroits entre la poésie et la religion en Iran. Si Rosen tend à souligner plutôt la dimension mystique des poèmes, Grothe ironise sur les interprétations religieuses faites des poèmes. Pourtant il précise tout de même la quête de la sagesse des poètes perses, si ce n'est que par leur proximité avec l'ordre des soufis et met en lumière l'importance de la tolérance religieuse et de l'amour terrestre dans les poèmes de Hafez. Selon Henry Corbin, le couple Ali et Fâtima, la fille du Prophète, symboliserait d'ailleurs l'épiphanie terrestre, le couple éternel Logos-Sophia. Fâtima, la femme, serait la forme visible du soleil, l'âme des Imams, la réalité pensable mais aussi la sagesse et sa manifestation terrestre<sup>639</sup>. Les deux dimensions ne s'excluent donc pas et chacune peut garder sa valeur propre, contrairement à ce que comprend Grothe. Ainsi, nous pouvons citer cet hommage de Goethe à Hafez :

« Ils t'ont Saint Hafez,  
Nommé la langue mystique  
Et ces savants du mot  
N'ont pas compris la valeur du mot.

Ils te nomment mystique

---

<sup>638</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.140. Il y donne la traduction de Rückert.

Parce qu'ils pensent des absurdités en te lisant  
Et distribuent en ton nom  
Leur vin impur.

Mais toi, tu es un mystique pur  
Parce qu'ils ne te comprennent pas,  
Toi qui, sans être dévot, es bienheureux  
Cela, ils ne veulent pas te l'accorder »<sup>640</sup>

Nathusius souligne dès le début de son récit de voyage une différence entre les Européens et les Perses qu'elle trouve plus sages et cultivés que les Européens. Les Européens seraient plus préoccupés de leur expansion économique tandis que les Perses présents à Bushehr en 1924 seraient encore inspirés par les poètes immortels de la Perse<sup>641</sup>. Arrivée à Chiraz, elle y retrouve comme dans les *Contes des Mille et une nuits* la féerie des couleurs, et l'image orientale qu'elle cherchait depuis si longtemps<sup>642</sup>. Il paraît évident que pour Nathusius comme pour Rosen ou Grothe, c'est la Perse des poètes qui attirait plus particulièrement les voyageurs, hormis leurs buts scientifiques. Ainsi, elle relate son bonheur d'avoir pu voir la fenêtre d'où Hafez contemplait Chiraz et évoque la modernité de ce poète décédé 700 ans auparavant. Elle est étonnée de l'attachement des habitants à ce poète. Contrairement aux Perses désireux d'être enterrés aux côtés de Hafez, les Européens ne réagiraient pas ainsi et ne vénéreraient pas autant Goethe. La voyageuse explique la proximité entre Hafez et la religion en mentionnant l'attachement du poète au Coran, mais aussi celui des habitants pour le poète qu'ils considéraient presque comme un dieu. Ainsi, elle emploie le mot « Lieu Saint » pour désigner le mausolée de Hafez. La poésie serait plutôt réservée en Europe à un cercle de privilégiés, alors qu'ici elle serait présente partout. Dans cette ville elle se rend également sur la tombe de Saadi qu'elle caractérise comme un grand voyageur

---

<sup>639</sup> Henry Corbin : *Corps spirituel et Terre céleste. De l'Iran mazdéen à l'Iran schi'ite*. Paris : Buchet/Chastel, 1979, p. 93.

<sup>640</sup> P.N. Kahlari : « Hafis de Chiraz ». In : J. Duschene-Guillemain / René Grousset / P.N. Khanlari / Henri Massé / Louis Massignon / Jan Rypka : *L'âme de l'Iran*. Paris : Albin Michel, 2009, p.186.

<sup>641</sup> Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.41.

<sup>642</sup> Ibid, p.55 : « Da grüßte es herauf zu mir, das Bild aus «Tausendundeiner Nacht », das orientalische Bild, das ich so lange schon gesucht hatte. Endlich bekam das Märchen, nach dem ich ausgezogen war, Gestalt, wurde berausende Wirklichkeit“

à l'amour éconduit. Elle cite à cet endroit quelques vers du poète, même si contrairement à Rosen et Grothe, on ne trouve chez Nathusius à aucun endroit un poème complet. Ce sont plutôt des vers qui lui viennent spontanément à l'esprit qu'elle aime faire figurer dans son récit de voyage<sup>643</sup>. Pour parler de Saadi elle choisit ces vers : „Und ich habe viel geliebt / Und es war mir nichts vergeben“, et exprime par-là un pan de sa propre vie, notamment sa difficulté à être comprise par ses pairs en Allemagne. Là encore elle explique que ce poète chercha son réconfort à son amour déçu dans la religion, comme en témoignent ses quinze pèlerinages à la Mecque.

Tout comme les autres voyageurs, Nathusius évoque la célébrité de ces poètes vénérés tels des dieux et la vie de ces poèmes qui n'étaient pas tombés dans l'oubli. Sur le chemin vers Ispahan elle entend au loin des conducteurs de caravanes chanter et se pose la question de savoir s'ils chantaient Hafez ou des psaumes zoroastriens<sup>644</sup>. Elle se demande aussi comment ces habitants sortis d'un autre âge réagissaient au passage de sa voiture.

Elle rend finalement hommage à Ferdowsi et à son *Livre des rois*. Ferdowsi sut mettre en forme des histoires figurant sur des bas-reliefs persans, alors que l'ère musulmane était déjà entamée ce qu'elle admire<sup>645</sup> et elle rejoint ainsi l'admiration de Rosen pour la force de caractère des Persans et le côté révolutionnaire de cette œuvre. Encore une fois, il est intéressant de voir comment la voyageuse sélectionna ces vers, puisqu'elle choisit d'y retrouver l'expression de sa propre révolte et de son sentiment de demeurer incomprise.

On retrouve dans les récits plus récents de Norden la même fascination pour la ville de Chiraz, qu'il qualifie de ville sainte pour les Persans, car Hafez et Saadi y étaient nés. Norden se rend également sur la tombe de ces deux poètes et explique l'origine du nom Hafez : « Aus dem Kopf kann er lesen, aus dem Kopf kann er alles erkennen, ohne es zu sehen ». Ce poète, dont le nom véritable était Shahedin, était admiré du peuple et reconnu notamment pour ses prières alors que Saadi décrivait plutôt la nature humaine dans ses poèmes. Omar Khajjam quant à lui n'était pas aussi apprécié, car il avait critiqué le clergé et ses moeurs<sup>646</sup>.

---

<sup>643</sup> Ibid, p.65.

<sup>644</sup> Ibid, p .80.

<sup>645</sup> Ibid, p150.

<sup>646</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und es war*, p.123.

Les poètes représentent donc d'une part avoir l'attachement des Iraniens à l'Ancienne Perse de par la place faite dans le *Livre des Rois* à l'histoire pré-islamique, mais aussi à la fête et à l'Amour. Par ailleurs, le côté mystique des habitants est perçu par de nombreux voyageurs, même si Grothe préfère s'en tenir à une interprétation plus littérale des poèmes iraniens. La difficulté d'interprétation par les Européens est reconnue par de nombreux voyageurs, et nous pouvons effectivement penser que la course au progrès technique du début du XX<sup>ème</sup> siècle en Europe et la place accordée à la machine et à la rationalisation des savoirs s'accordaient mal avec l'attachement au sacré si vif en Iran. Pourtant, Nathusius retrouve précisément cette dimension à la fois poétique et sacrée qu'elle juge absente en Europe, même si son récit de voyage ne se veut pas une analyse littéraire des poètes persans et ne laisse que peu de place aux poèmes persans.

### III.1.3.b Poètes et dieux miséricordieux pour les habitants de la Perse ?

Certains voyageurs sont frappés par les circonstances dans lesquelles les habitants récitent des vers des poètes et vont jusqu'à adopter une attitude analogue.

Ainsi, Alfons Gabriel reprend en introduction à son chapitre consacré à son exploration du désert du Grand Kévir et à leur départ de Halvan des vers de Ferdowsi. Ceux-ci évoquent précisément ce désert<sup>647</sup> :

„Böse Geister und Löwen ergreifen die Flucht vor dir,  
Deine Erde und Pfade sind kahl, dein Name Kawir“  
„Les mauvais esprits et les lions prennent la fuite à ta vue  
Ta terre et tes chemins sont nus, ton nom est Kévir »

Et le *Shanameh* débute avec le roi Gayomard vivant dans les montagnes. Il est le roi parfait, mais un événement tragique vient perturber cette harmonie, puisque son fils se fait tuer par des divs, des démons noirs. Ces divs sont présents tout au long du *Shanahmeh* et il est d'ailleurs intéressant de voir qu'ils sont aussi ceux qui maîtrisent l'art de la lecture et de l'écriture qu'ils promettent d'enseigner à Tahmuras, si celui-ci leur laisse la vie sauve<sup>648</sup>. L'identification de l'explorateur non pas avec le lion mais avec les mauvais esprits, les démons, peut être vue dans ces vers, puisque le sentiment de peur devant le désert est manifeste dans le récit de voyage. Cette

---

<sup>647</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.291.

<sup>648</sup> Vesta Sarkhosh Curtis : *Mythes perses*. Paris : Seuil, 1994, p.54.

peur des djins est à nouveau présente dans le deuxième récit de voyage où Alfons Gabriel doit faire face à des phénomènes d'hallucination. Après avoir rapporté les croyances des nomades en des démons, il prend soin de préciser que ces créatures étaient déjà présentes dans le *Livre des Rois*, notamment lorsque Rostam ou Esfandiar eurent à les affronter<sup>649</sup>. Il semblerait que Gabriel cite les vers du *Livre des Rois* pour justifier sa propre peur et il se fait ainsi le compagnon des nomades. C'est également lorsque Gabriel s'enfonce dans le désert et que le chemin devient pénible qu'il se souvient d'un vers du *Livre des Rois*, précisant que ce vers était emprunté au « grand poète du *Livre des Rois* » : lorsque « La mer de rubis jaune couvre la terre sombre de ses vagues »<sup>650</sup>. C'est à la fois la crainte mais aussi l'image de la nature qui lui font redire ces vers, et le scientifique abandonne ses analyses du sol pour laisser place à ces paroles qui traduisent son étonnement devant les changements de paysages dans le grand désert salé. Il qualifie d'ailleurs ce sol de « étrange », « unheimlich » pour avouer que lui et ses hommes souhaitaient le quitter le plus rapidement possible. Cette impression d'étrangeté l'amène donc à abandonner ses considérations rationnelles, ses calculs et ses mesures pour laisser la place à la poésie et aux sentiments. Il imite ici les nomades qui l'accompagnent et qui inlassablement répètent les mêmes vers pour se donner du courage lors de cette traversée dans la chaleur du mois de mai. Sans citer leur auteur, Gabriel précise le contenu de ces vers dans lesquels les nomades souhaitent que les roses restent en fleurs, que les cheveux ne deviennent pas blancs et que le monde reste bon<sup>651</sup>. Même si ces nomades espèrent arriver à Mashhad, ce ne sont pas des versets du Coran qu'ils récitent, mais bien des vers anciens, venus d'un autre temps, comme si les poètes pouvaient leur venir en aide et que ces vers les rattachaient à leur campement. Et ils espèrent sans doute que ces vers éternels les préservent de la mort.

Et le dernier récit de voyage, celui de Lotte Stratil-Sauer, montre également la jeune Nargiss, venue vivre à Yesd et qui se languit de son village dans le désert et de son bien aimé. Lotte Stratil-Sauer cite les mots de cette jeune fille qui avait retenu un vers de Rumi, appris par son bien aimé auprès d'un mollah. Ce vers explique l'importance de son chez-soi, qui, même misérable, serait encore plus beau que le

---

<sup>649</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p. 65.

<sup>650</sup> Ibid, p.95.

trône de Salomon. Nargiss exprime ainsi son attachement à son village et à son bien aimé. Là encore, les vers de Rumi coïncident avec les expériences des voyageurs, plongés au cœur d'une nature immense qui les poussent à s'interroger sur leur finitude et sur l'éternité.

## III.2 Critique de l'attitude colonialiste des Européens

Les voyageurs venus en Perse au début du 20<sup>ème</sup> siècle qui admirent la Perse des Achéménides et des Safavides ou les poètes tels que Saadi ou Hafez sont souvent enclin à critiquer l'attitude des Européens en Perse. En effet, confrontés à leurs limites dans un environnement rude, ils remettent en question leur pouvoir, voire même l'utilité de leur présence. Certains en viennent à dénoncer une attitude jugée colonialiste.

### III.2.1 Invasion territoriale et mainmise économique

Pour certains voyageurs, les Européens sont en train de vouloir faire de l'Iran une de leur colonie.

Nathusius, sensible à la beauté des poèmes persans ainsi qu'à celle de la nature et des monuments, critique dès 1925 l'attitude des Européens persuadés de leur supériorité et de la dépendance absolue des Iraniens à leur égard. Dès le début de son récit, elle présente le port de Bushehr. Il était à l'époque le port le plus important du pays mais se trouvait aux mains des étrangers : la douane et la poste étaient contrôlées par les Belges, et les Anglais contrôlaient le télégraphe. Elle avait rencontré ces personnes dans la maison du Consul des Etats-Unis lors d'une réception et ils lui avaient assuré que le développement de la Perse était dans la main des Européens<sup>652</sup>. Nathusius souligne l'union des étrangers en Iran : ils ne se sentaient plus ni allemands, ni français ni anglais mais bien européens, loin de leur patrie et en terrain hostile et dangereux. Ces Européens étaient animés d'un désir d'exploiter les ressources en pétrole de l'Iran ou de maîtriser l'accès à l'Inde et non pas de sentiments purs. Par ailleurs, Nathusius est moins critique vis-à-vis des Américains auxquels elle reconnaît des buts philanthropiques, si bien qu'elle avoue ne

---

<sup>651</sup> Ibid, p.105.

<sup>652</sup> Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.29.



pas comprendre le fait que des Iraniens se soient attaqués à un Américain plutôt qu'à un Européen<sup>653</sup>.

Norden passa par l'île d'Abadan en 1927 pour arriver en Perse, île située dans le golfe persique. Il nota la présence d'environ 1000 Anglais sur l'île en 1926/27 et expliqua y voir la preuve de l'invasion anglaise, qu'il définit comme une pénétration pacifique leur permettant d'arriver vers le sud-ouest de la Perse puis de percer vers l'Inde. Il parle ainsi de « friedliche Durchdringung » en insistant sur les enjeux économiques représentés notamment par le pétrole. Les routes implantées par les Anglais et le chemin de fer étaient selon lui une façon pour les Anglais d'asseoir leur puissance en Perse afin de pouvoir s'assurer le passage vers l'Inde.

Alfons Gabriel émet également des critiques dans ses récits de voyage à l'encontre des Anglais, dont il note la présence alors qu'il se trouve dans le Bashakard près du village de Dewen<sup>654</sup>. Des Anglais étaient arrivés jusqu'à cet endroit mais qu'ils s'étaient fait repousser par les hommes de Barakhat Khan. Ils avaient de ce fait détruit des milliers de dattiers pour se venger de cette défaite alors qu'il s'agissait du bien le plus précieux des habitants. Les hommes du village avaient expliqué ceci à Alfons Gabriel et étaient plein de mépris pour ces troupes anglaises. Une autre critique est formulée de façon explicite par l'auteur pour justifier la méfiance et l'accueil froid des Bamari, une peuplade Baloutche, rencontrée dans le village de Djaz. Gabriel pense que le contact entre la Perse et l'Europe était une véritable malédiction pour la Perse. Ce serait difficile pour l'Europe d'avouer que le malheur de la Perse datait de l'arrivée de ses peuples chrétiens dans ce pays. Il reprend ainsi les mots de Sven Hedin<sup>655</sup>. Cette critique se fait encore plus acerbe dans son deuxième récit, où il justifie la haine des Iraniens à l'égard des Européens par leur désir légitime de retrouver leur indépendance et évoque le nouvel élan nationaliste présent en Iran qu'il nomme « völkische Wiedergeburt », visible notamment dans les journaux de Téhéran<sup>656</sup>. Contrairement à beaucoup de voyageurs et en tant qu'Autrichien, il critique ouvertement la politique des Allemands. Les Allemands contrôlaient la banque nationale perse et cela avait mené à des

---

<sup>653</sup> Ibid, p.41 : „Man wusste ja zu gut, warum sich Europa interessierte ! Es waren nicht die Herzen, es waren die Petroleumquellen, es war der Weg, der nach Indien ging, es waren alle anderen Dingen, nur nicht die Herzen“.

<sup>654</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.109.

<sup>655</sup> Ibid, p.175.

<sup>656</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.6.

conflits entre Iraniens et Allemands suite à l'arrestation de dirigeants et à des articles dans la presse allemande et autrichienne qui avaient vexé l'honneur des Iraniens. Cela avait entraîné plusieurs extraditions de personnes de nationalité allemande.

La critique de Gustav Stratil-Sauer cible la politique anglaise, notamment à Zahedan, dont il fait le symbole de la politique expansionniste des anglais. Ceux-ci n'avaient pas respecté la neutralité du pays afin de protéger l'Inde. Il les compare ainsi aux nomades qui attaquaient à une certaine époque les bergers ou les caravanes venues d'Inde, et que Zahedan portait comme premier nom, *Dusdab*, qu'il traduit par « voleurs d'eau ». Pour Stratil-Sauer, les Anglais avaient construit les routes entre Mashhad et Kerman et des stations de télégraphe, pour mieux pouvoir implanter leur armée. Il regrette le nouveau visage de Zahedan, passé du petit village nomade à la ville plaque tournante du commerce et du trafic routier. Toutes les nationalités attirées par l'argent que représente le commerce entre l'est de la Perse et l'Inde s'y retrouvaient à présent. Le village était donc passé sous le contrôle étranger et avait été volé aux nomades. Les étrangers n'avaient pas fait de cette ville un endroit agréable, bien au contraire, puisque plus de 49 % de la population était malade en été et qu'elle souffrait de famine, le seul aliment étant le riz<sup>657</sup>.

Dans son analyse sur l'évolution de la Perse, l'auteur condamne la Grande Bretagne cherchant à faire de l'Iran un glacis pour l'Inde et un rempart contre l'expansion russe. Par réaction, l'Iran luttait contre toute forme de progrès en essayant de maintenir un certain immobilisme destiné à protéger leur territoire. Pour les Russes, ils avaient essayé de prendre le pouvoir sur les provinces du nord et avaient tout mis en œuvre pour faire échouer les tentatives de modernisation de l'industrie, tout comme par exemple pour la sucrerie de Kahrizak. La France avait eu des aspirations financières et culturelles, et Gustav Stratil-Sauer n'épargne que l'Allemagne pour lui attribuer des buts louables : poursuivant certes des buts économiques, elle aurait agi avec honnêteté et sérieux pour réformer l'Iran<sup>658</sup>.

---

<sup>657</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.151.

<sup>658</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.29.

## III.2.2 Les ravages de la modernisation à l'Européenne

### III.2.2.a L'architecture

Certains voyageurs regrettent l'influence grandissante des Européens dans les grandes villes telles Téhéran. Les changements entrepris dans l'urbanisation et l'architecture dénaturaient, écrivent-ils, les villes telles qu'ils les avaient connues ou qu'ils se les représentaient. Ils ne trouvaient donc plus en elles qu'une copie de mauvais goût des villes européennes.

Dès la fin des années 1924, alors que Nathusius voyage à Téhéran, elle remarque l'influence européenne. Elle dit détester les signes de cette modernisation et ne trouver dans la capitale que des gens avides de gains et non de véritables aventuriers. Par ailleurs, elle remercie dieu d'avoir pu tout de même trouver encore beaucoup de choses perses telles que les mosquées avec leurs coupes, les mosaïques ou même le Demavend, qu'aucune remontée mécanique ne venait encore dénaturer<sup>659</sup>.

Alfons Gabriel remet en question le mot « progrès » pour désigner les transformations constatées en Iran lors de son deuxième voyage dans les années 1933 -1934. Il écrit le mot en utilisant des guillemets et précise que l'Europe avait appauvri l'Iran, ce qui était surtout visible à Téhéran<sup>660</sup>. La ville était devenue uniforme et le charme de l'ancien n'avait pas pu être recréé. Selon lui, le fait que le pays était resté fermé pendant longtemps aux influences européennes avait garanti la conservation du charme oriental. A présent, le visage de la plupart des villes en Iran avait changé. L'auteur précise ensuite sa critique et décrit le Téhéran de 1933 : les places principales qu'il connaissait de son premier voyage avaient changé et de nouvelles rues avec des magasins et des supermarchés remplis de marchandises européennes et surtout russes sans valeur avaient envahi Téhéran. Il regrette également que les habits traditionnels aient disparu de la ville et que l'appât du gain ait réussi à pénétrer l'Iran. Les Orientaux à Téhéran étaient alors ridicules à ses yeux, car ils essayaient d'imiter les Occidentaux. Le peuple, autrefois si fin et cultivé, à la distinction bien supérieure à celle des Européens, dont l'architecture et l'art avaient été exceptionnels, ce peuple s'était laissé impressionner par les Européens.

---

<sup>659</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.112.

<sup>660</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.5.

Alfons Gabriel regrette également les transformations constatées à Mashhad et commente la réaction de Nasruillah, le fils du désert qui arrivait à Mashhad et qui découvrait un peu la vie de la ville. Gabriel était attristé que le jeune homme soit fasciné par les aspects plus européens ou américains de la ville tels les bistrotts, les jeux de lumières qui avaient fait disparaître la magie de l'Orient<sup>661</sup>. Gabriel critique ainsi le Gouverneur Général Mahmud Khan Djam qui avait entrepris des réformes pour arracher des quartiers entiers comme cela avait été fait à Téhéran et les remplacer par des rues, des magasins sur le modèle européen. Tout comme à Téhéran, il dit avoir rencontré à Mashhad les pires représentants de la civilisation européenne. Alfons Gabriel critique aussi la modernisation de l'Iran dans son dernier ouvrage publié en 1939 et dirige la critique contre les tentatives de Reza Shah de transformer l'architecture. Ces réformes ne faisaient qu'aseptiser l'Iran écrit-il, ce que l'on pouvait constater notamment à Téhéran. Malgré ses nouvelles avenues et ses bâtiments flambant neufs, la ville n'était plus belle. Rien n'était plus authentique, toute l'atmosphère était perdue et la ville était sans aucun charme désormais<sup>662</sup>. Il reprend les mots de Stratil-Sauer qui avait constaté également les changements, comme démontré plus haut. Les travaux entrepris ne respectaient pas d'après lui le plan traditionnel des villes orientales, le mode de vie oriental. On avait implanté les maisons à l'européenne sans tenir compte de la terre et détruit les bazars ou les boutiques réparties auparavant par corporations. Il regrette ces changements trop rapides détruisant une forme de vie héritée de plusieurs siècles.

### III.2.2.b L'artisanat et le mobilier

Au-delà de l'urbanisation, les Européens étaient parvenus, pour certains voyageurs, à dénaturer la vie quotidienne des Persans en modifiant leur façon de vivre et de consommer.

Les changements observés dans les produits proposés dans les bazars en témoignaient écrit Alfons Gabriel, dès son premier récit de voyage de 1929. Pour lui, c'était la technique et le culte de la machine qui avaient fait perdre à l'Iran sa gloire et sa poésie<sup>663</sup>. Il annonce la fin des caravanes de chameaux et la fin du bazar, comme

---

<sup>661</sup> Ibid, p.153.

<sup>662</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.10.

<sup>663</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.278.

à Tabas, où les boutiques du bazar regorgeaient déjà de produits européens de mauvaise qualité<sup>664</sup>.

L'importance de l'influence européenne avait été constatée également dans les cercles riches des grandes villes, notamment chez les gouverneurs des différentes provinces. Nathusius a une attitude ambivalente face à ces signes d'eupéanisation : elle est impressionnée par le fait que le prince Kawa mol Molk de Chiraz et ses employés maîtrisent les langues européennes dont l'anglais ou le français et est étonnée de retrouver le confort européen. Mais d'un autre côté, elle apprécie ce qu'elle considère comme le « rêve oriental ». Elle apprécie de trouver le confort et l'ameublement européen dans son pied à terre au jardin des roses Delgocha mais admire aussi ce qui participe au rêve oriental : les tapis, symboles de richesse et de grandeur. Elle qualifie cette culture et cette époque de « révolue » et souligne que ces objets étaient les derniers témoins de cette époque glorieuse. C'était donc la fin d'un conte de fée<sup>665</sup>. A la fin de son récit, arrivée à Téhéran à la fin de l'année 1924, elle fait le bilan de ses rencontres et souligne la bonne volonté et l'ouverture d'esprit des Iraniens par rapport au progrès européen, mais elle note aussi avoir perçu chez eux un patriotisme mêlé de fierté ainsi qu'une mélancolie certaine<sup>666</sup>. Elle déplore que les étrangers en Perse ne se distinguent que par leur mépris et leur condescendance et précise ne s'être sentie à l'aise que parmi les Iraniens.

### III.2.3 Un bouleversement du rapport au temps

Il apparaît que l'Europe était, aux yeux de certains, responsable de la destruction d'un conte de fée et d'une sorte de paradis perdu qui échappait à l'emprise du temps.

Gustav Stratil-Sauer résume ce changement et l'incrimine à l'arrivée du moteur en Iran. Auparavant, le Perse avait, tout comme le souligne Braunagel plus tard, du temps à loisir, mais l'arrivée de l'automobile changea les priorités. Il s'agissait à présent d'aller au plus vite d'un point à l'autre et ce calme avait été

---

<sup>664</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.282.

<sup>665</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.59.

<sup>666</sup> Ibid, p.115.

détruit. Le temps était à présent de l'argent, et le transport à dos de chameaux devenait donc parfois trop cher<sup>667</sup>.

Certains voyageurs tel Braunagel soulèvent de façon un peu ironique la gestion du temps hasardeuse des Iraniens car ils expliquent qu'ils repoussaient toujours les choses au lendemain, et se remettaient dans les mains de dieu « farda, farda, inschla'h »<sup>668</sup>. D'autres auteurs relèvent ce rapport au temps particulier en Iran et y perçoivent une sérénité que les Européens avaient perdue.

Norden choisit de se déplacer lentement lors de son voyage entre Chiraz et Persépolis afin de pouvoir observer et partager la vie des gens simples<sup>669</sup> et pour ce faire, il se déplaça à cheval et ses bagages furent portés par un âne. Il exprime sa satisfaction d'avoir fait partie de la caravane, opposant la vie paisible aux mouvements des rares voitures passant en trombe. Pour lui, leurs occupants étaient à plaindre, car ils ne faisaient pas partie de cette caravane venue de tous horizons<sup>670</sup>. Il remarqua par ailleurs que les trains et les autos remplaceraient bientôt les caravanes et que la rapidité, la fiabilité et le confort primeraient, détruisant le côté pittoresque et, pire, la possibilité de connaître véritablement le pays et ses habitants<sup>671</sup>. Arrivé à Ispahan, il admira ses monuments, mais regretta par ailleurs depuis son hôtel sa vie de nomade<sup>672</sup>

De même, Nathusius est frappée par l'immobilisme de certains hommes qu'elle croise en Iran à vendre du raisin sur les bords des routes en 1924. Ces hommes étaient là des journées entières, immobiles, le regard tourné vers l'intérieur, dit-elle. Nathusius voit dans cette lenteur la possibilité de développer un regard intérieur plein de sagesse, ce qui n'était plus possible en Europe où tout était rapide et fugace<sup>673</sup>.

Wegner écrit à son ami Fritz Peter Buch le 29 décembre 1927 et remarque que dès son premier voyage en Orient, 12 ans auparavant, le silence et le recueillement (*Selbstversenkung*) des Orientaux l'avaient séduit et lui semblaient être à l'opposé des fatuités européennes, même s'il explique que lui ne pouvait être que

---

<sup>667</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Umbruch im Morgenland*, p.73.

<sup>668</sup> W. Braunagel : *Autofahrten in Persien*, p.5.

<sup>669</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und es war*, p.135.

<sup>670</sup> *Ibid*, p.137.

<sup>671</sup> *Ibid*, p.169.

<sup>672</sup> *Ibid*, p.181.

<sup>673</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.53.

dans le mouvement perpétuel, se « brûlant les ailes » pour combattre pour le bien de la société mais aussi pour sa gloire personnelle.

Gerd Heinrich remarque aussi, mais avec une certaine ironie, que les habitants de la Perse semblaient avoir une conception du temps bien différente de celle des Européens, et ne concevaient pas que certaines choses paraissent urgentes aux voyageurs, comme le fait de voir arriver leurs chevaux pour pouvoir débiter l'expédition. Le concept du « manque de temps » avait sans doute été inventé par la civilisation européenne, trop énervée et l'on ne trouvait pas d'après lui ce concept chez les Orientaux. Parvenu dans les hautes montagnes de l'Elbourz, Heinrich souligne que les traditions culinaires avaient réussi à perdurer depuis des siècles, ce dont il est véritablement admiratif. Il décrit ainsi avec précision la façon dont les hommes battaient la crème pour en obtenir du beurre avec le même mouvement de balancier qu'un siècle et demi auparavant<sup>674</sup>.

D'autres voyageurs peuvent apprécier certains endroits qui leur paraissent hors du temps au fur et à mesure de leurs différents voyages en Iran. C'est le cas d'Alfons Gabriel qui retrouve des lieux où il avait été en 1928 et où pas grand-chose n'avait changé. Il écrit avoir savouré le calme et la constance de ces villages où rien ne pressait, si bien que ces endroits avaient quelque chose de magique, loin des agitations de la civilisation européenne, et comme il précisait déjà en fin de son premier récit, loin de la politique des Anglais, des Français, des Allemands et des Italiens, loin d'un monde plein de haine et d'envie<sup>675</sup>. Dans le désert salé du Khorasan formant le nord du Kévir il avait vécu un autre moment hors du temps depuis le haut de la montagne nommée Kuh- Kahriyar. L'impression d'immensité de l'espace et d'un temps suspendu l'avait submergé. Avec le sentiment de faire une pause dans sa vie trop stressée<sup>676</sup>.

Le dernier récit du même scientifique est une réflexion sur le sens de la vie, sur le sens de la quête et de sa traversée du désert. Pour lui qui se trouve au milieu du désert du Lut et ne trouve pas le village de Keshit, aller dans le désert est une façon d'échapper à l'Europe, une façon d'échapper à soi et à ses propres souvenirs ainsi qu'à une vie basée sur le rendement et le succès<sup>677</sup>. Il se pose la question du

---

<sup>674</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.61.

<sup>675</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.349.

<sup>676</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.140.

<sup>677</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.52.

sens de sa vie et critique la civilisation européenne qui court après le progrès. Il y oppose les nomades qu'il caractérise comme vivant en harmonie avec la nature, de façon simple et heureuse<sup>678</sup>. Il constate que le temps n'a pas d'emprise sur les lieux si retirés comme Jandaq dans le désert du Kévir. Le temps et la civilisation sont donc pour lui étroitement liés. Un endroit hors de la civilisation est pour lui un endroit échappant à l'emprise du temps. Il souhaite de ce fait à ce village qu'il personnifie de rester loin des changements de l'époque<sup>679</sup>.

Parvenu hors du désert, il idéalise ses aventures et explique la difficulté du travail de l'écrivain qui doit coucher sur du papier son expérience en Iran, une expérience de quelque chose de tout autre, d'un temps resté figé, d'une solitude que rien du monde extérieur n'a réussi à perturber<sup>680</sup>. La perception de la vérité de la nature conçue comme cosmos, comme une totalité, est différente des découvertes scientifiques ou d'une construction rationnelle. Les voyageurs sont portés par l'expérience du désert, par le spectacle de cette nature et de ses lois immuables. Ainsi, Alain Guyot rapproche certaines expériences de scientifiques, notamment de Humboldt, de celles des *Naturphilosophen*. Il précise : « les formes que prend la nature étant multiples et le sens qui les anime profondément enfoui, cette appréhension (de la nature) ne peut passer par les voies habituelles de l'entendement et du discours rationnel. C'est pourquoi, les *Naturphilosophen*, à l'instar de Schelling et de Friedrich Schlegel, préféreront toujours à la brutalité de la démonstration philosophique une *monstration* de la vérité, jamais étrangère à la poésie et en mesure de donner à voir le sens dans toute sa complexité »<sup>681</sup>.

On note donc dans les récits de voyage une fascination pour une partie de l'Iran dont les villages reculés sont restés à l'abri des influences européennes et gardent pour les voyageurs le charme d'un état originel, d'une sorte de paradis perdu hors des turbulences politiques européennes et de la course à l'argent. Par ailleurs, les Européens sont nostalgiques de l'Iran pré-islamique dont ils voient en Darius 1<sup>er</sup> le plus grand symbole. Certains voyageurs cherchent la gloire et la grandeur déchu de l'Allemagne après la Première Guerre mondiale et envie ce personnage puissant aux Iraniens, projetant leur désir de puissance sur ce personnage devenu

---

<sup>678</sup> Ibid, p.26.

<sup>679</sup> Ibid, p.78.

<sup>680</sup> Ibid, p. 102.



mythique. Certains, comme Hinz, cherchent même à reconnaître en lui le dictateur allemand<sup>682</sup>, même si le discours de l'auteur reconnaît que Reza Shah n'ait pas renoncé entièrement au fonctionnement du Parlement. Hinz avoue ne jamais avoir pu rencontrer le Shah, mais lui rend un hommage marqué, appréciant son autorité et le fait qu'il soit craint par sa population. La part de projection personnelle, d'extrapolation paraît évidente, d'autant plus que Hinz a recours à cette technique dans plusieurs de ses chapitres, où il décrit des monuments sans les avoir vus, ce qu'il écrit d'ailleurs<sup>683</sup>. Mais c'est également l'Iran des poètes, l'Iran fin et cultivé, celui du Prince de Chiraz, Général en chef des Armées, mais discutant de la philosophie de Nietzsche que les voyageurs aimeraient voir perdurer<sup>684</sup>. C'est le pays dans lequel les habitants ont su maintenir un intérêt pour la poésie et où les poètes sont adulés que recherchent les voyageurs et qu'ils voudraient préserver des ravages du progrès technique européen dont ils sont eux-mêmes parfois les porteurs.

Les discours des voyageurs allemands et autrichiens mettent donc en lumière la volonté d'accroître la mainmise économique de l'Allemagne et de l'Autriche sur l'Iran. En effet, les premiers récits de voyage, ceux de Carl Bosch, *Karawanen-Reisen* (1928) portant sur un voyage effectué dès 1903 et de Hugo Grothe *Wanderungen in Persien* datant (1910) montrent très clairement la volonté de pénétration économique de l'Europe en Iran, et ce avant la Première Guerre mondiale. Ceci confirme donc la thèse de Philippe Alexandre qui place le travail des géographes allemands au service de la « géographie appliquée », dont le but était de prospecter le monde à la recherche de nouveaux territoires destinés à implanter différentes activités économiques et le développement de réseaux de communication nécessaires à ce commerce<sup>685</sup>. Après 1918 et le Traité de Versailles, le sentiment d'humiliation ressenti par les Allemands les conforta dans l'idée de la nécessité de

---

<sup>681</sup> Alain Guyot : *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer, interpréter le monde*. Paris : Classiques Garnier, 2012, p.293.

<sup>682</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*. Il remarque dans le portrait qu'il fait du Shah, sans toutefois avoir pu le rencontrer : « Reza Shah Pahlavi bedeutet für Iran dasselbe wie Adolf Hitler für Deutschland. » p.18.

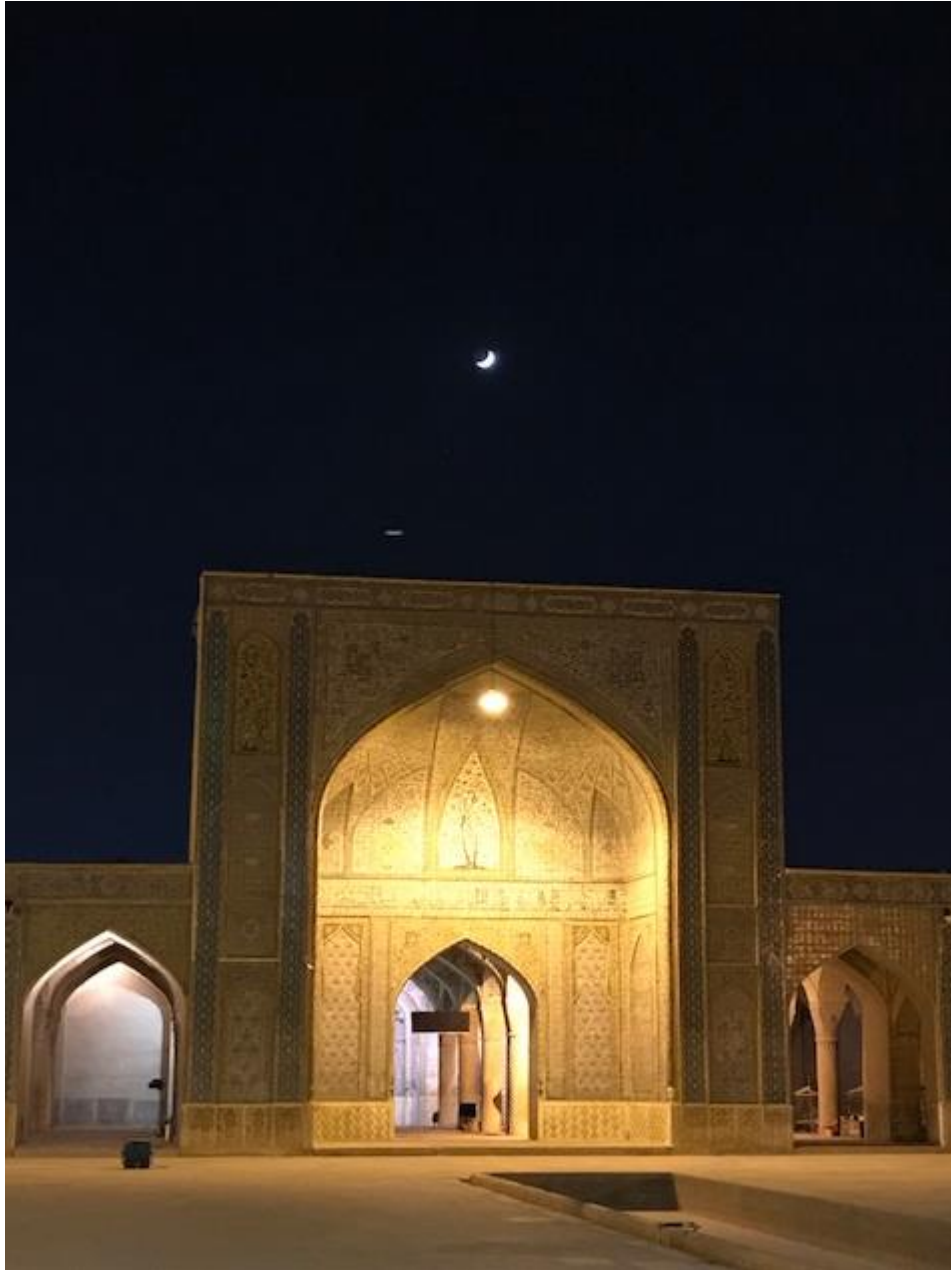
<sup>683</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.19.

<sup>684</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.87.

<sup>685</sup> Philippe Alexandre : « La 'géographie appliquée' au service de l'expansion allemande avant 1914. L'exemple de la Perse. In : Christine Maillard : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles)*. *Expériences de l'altérité et quête d'identité*. Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, p. 119-139.

développer leur influence sur les territoires hors de l'Europe, et ce afin de garantir leur indépendance vis-à-vis des autres pays européens. Les récits de W. Braunagel, *Autofahrten in Persien* (1925) et de Walter Mittelholzer *Persienflug* (1926) ou celui de Gustav Stratil-Sauer *Kampf um die Wüste* (1934) ainsi que son étude *Umbruch im Morgenland* (1935) témoignent des efforts entrepris par les Européens pour développer le trafic avec l'Iran. Les discours étudiés traduisent l'influence de géographes comme Hans Kohn ou Friedrich Ratzel, dont le concept de géopolitique et d'espace vital fut longtemps banni pour avoir été repris par les national-socialistes. Si certains récits prônent donc la nécessité de développer l'économie iranienne pour exporter le savoir-faire allemand et autrichien, d'autres auteurs comme Annemarie von Nathusius sont partagés. Celle-ci regrette d'une part l'absence d'un « confort européen » en Iran, mais trouve en Iran la part du merveilleux disparu en Europe, du fait même de la rationalisation plus développée. Les nomades symbolisent pour elle et Alfons Gabriel mais aussi pour Gustav Stratil-Sauer la civilisation idéale préservée du temps et de l'histoire. L'admiration pour les poètes iraniens comme Hafez ou Saadi est partagée par tous les voyageurs qui s'accordent également pour reconnaître la beauté de l'architecture pré-islamique.

## Troisième partie : Discours sur les religions en Iran



Vue sur la mosquée Vakil à Chiraz.

*(photographie D. Lévy-Jahanbakht)*

Si les voyageurs soulignent l'importance particulière accordée aux poètes, considérés comme des personnes hors-du-commun, vénérées et adulées, leurs récits témoignent très souvent de la surprise des voyageurs qui découvrent l'impact des religions dans la vie des Iraniens. M. Ardalan analyse dans son étude l'importance des religions en Iran et explique leurs influences dans le quotidien des habitants<sup>686</sup> et nous tenterons d'étudier les discours des voyageurs allemands et autrichiens sur le monde religieux de l'Iran, non seulement sur les pratiques mais aussi sur le sens spirituel des différentes religions. Henry Corbin souligne d'emblée la difficulté de compréhension de l'autre dans sa dimension spirituelle, ne serait-ce que par la barrière linguistique. Il affirme ainsi : « C'est une grande et redoutable aventure que d'être l'hôte d'une culture jusqu'à communiquer en sa langue et en assumer les problèmes. Mais quiconque reste sur le rivage ne pressentira jamais les secrets de la haute mer »<sup>687</sup>.

Nous analyserons tout d'abord les discours des voyageurs sur la religion qui leur était sans doute la plus familière, le christianisme, et examinerons leur nostalgie quant aux rites pratiqués en Europe, mais aussi leur regard sur la présence chrétienne en Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

Partant des récits de voyage entre 1906 et 1940, il paraît important de soulever tout d'abord la variété des religions mentionnées dans les récits de voyage tout en relevant la place prépondérante accordée dans ceux-ci à la description du shîisme. De nombreux voyageurs rapportent avec fascination leur quête d'informations relatives aux pratiques des bahais ou des zoroastriens, et regrettent ne pas pouvoir rencontrer davantage de pratiquants. Les autres religions étant moins pratiquées, nous étudierons les discours des voyageurs sur ces religions devenues minoritaires mais non moins fascinantes pour les Européens, pour finir par l'étude des discours sur l'islam.

---

<sup>686</sup> Marjam Ardalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.199.

<sup>687</sup> Henry Corbin : *Corps spirituel et Terre céleste. De l'Iran mazdéen à l'Iran shî'ite*. Paris : Buchet/Chastel, 1979, p.20.

# I. Rôles des chrétiens en Iran dans les discours des voyageurs

Nous disposons de très peu d'informations sur l'appartenance religieuse des voyageurs, mais cependant certains d'entre eux revendiquent au travers de leurs récits de voyage leur appartenance au christianisme, notamment à l'occasion de certaines dates clés de l'année, où le fait de se trouver loin de l'Europe les plonge dans une certaine nostalgie.

## I.1 Les voyageurs chrétiens nostalgiques de leurs rites

A. Nathusius se souvient ainsi à de multiples reprises de son village d'origine ainsi que de certains éléments chrétiens, elle qui par ailleurs est en rébellion contre son milieu de la noblesse prussienne. Son récit de voyage mentionne son arrivée à Bushehr et l'influence de ses lectures bibliques : elle dit ainsi être passée devant des puits et avoir pensé à Jésus de Nazareth qui s'y était reposé. Elle ajoute que partout où elle était, elle avait des images bibliques qui lui venaient à l'esprit<sup>688</sup>. De même, elle évoque pour décrire le mal du pays qui l'envahit en octobre 1924 alors qu'elle se trouvait à Ispahan, la messe à l'église anglaise et la tristesse qu'elle éprouva à l'écoute du requiem de Brahms dont elle cite une des phrases : « Vous êtes maintenant dans la tristesse » issue de l'Évangile de Jean, XVI, 22. Ces mots lui avaient permis de se souvenir de sa maison natale et elle constate d'ailleurs que cette impression d'être chez elle était même plus vivace qu'en étant en Allemagne. Par là-même, Nathusius tente de marquer l'importance de certains moments lui rappelant l'Europe, mais surtout celle de sa maison paternelle. Elle évoque à ce propos le souvenir d'elle se rendant à l'église avec son père, puis celui de son mariage et aussi de sa déception à la vue de son mari, qui l'enleva avec fierté à son père<sup>689</sup>. Il est également à remarquer que Nathusius ne cite que le début du choral à

---

<sup>688</sup> Annemarie Nathusius, *Im Auto durch Persien*, p.33.

<sup>689</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.102.

la musique particulièrement mélancolique, et insiste ainsi sur la tristesse, tristesse d'être séparée de son pays, de son père, de Max Kirsch dont elle n'avait pas eu de nouvelles. Elle ne mentionne à aucun moment de son récit la suite du texte biblique qui met en lumière la consolation trouvée dans le retour de Jésus et la joie éprouvée par le croyant<sup>690</sup>. L'arrivée en Iran est donc l'occasion pour Nathusius de se souvenir de sa religion chrétienne, non pas pour sa dimension spirituelle, mais bien plus pour son lien étroit avec son père dont elle regrette la présence.

C'est le soir de Noël que Nathusius décrit comme le plus difficile à vivre loin de l'Allemagne. Elle écrit avoir vécu ce moment à Qasvin à observer un minaret depuis la fenêtre d'une auberge qu'elle qualifie de « misérable et petite », et même de l'auberge « la plus misérable du monde »<sup>691</sup>. La distance avec l'Allemagne, le sentiment d'abandon et de tristesse sont très forts à ce moment pour la voyageuse qui dit avoir été comme saisie par un sentiment d'éternité, avoir entendu une harpe divine et été consolée par les étoiles. Cet élan mystique traduit donc l'attitude paradoxale de la voyageuse quant à son attachement à la religion chrétienne. Dans ses romans, la voyageuse cherche désespérément à se détacher des contraintes morales imposées par la noblesse chrétienne d'alors, mais la force de cette éducation apparaît d'autant plus que la voyageuse s'éloigne géographiquement de son village natal.

Hormis Nathusius, les autres voyageurs ne mentionnent pas leur attachement à la religion chrétienne de façon si explicite en exprimant un manque lié à l'éloignement de leur pays. On ne peut pour autant en conclure que cet attachement serait inexistant si l'on en juge l'intérêt accordé à la description des activités des chrétiens en Iran ou encore à la critique systématique de certains rites shî'ites qui choquent les voyageurs européens.

## I.2 Les voyageurs admiratifs du travail des chrétiens

Si Nathusius regrette la distance qui la sépare de l'Allemagne, de ses rites religieux et surtout de la proximité de son père, les autres voyageurs ne donnent pas

---

<sup>690</sup> Jean, XVI, 22 : « Vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira et personne ne vous ravira votre joie ».

<sup>691</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.141.

de renseignement sur leurs pratiques religieuses. Pourtant, certains d'entre eux constatent la présence de chrétiens en Iran et en analysent l'influence.

### I.2.1 Les écoles protestantes

Grothe consacre par exemple un chapitre aux missions destinées à « civiliser » et à aider les habitants de la Perse. Il évoque le travail de l'American Presbyterian Mission qui créa plusieurs écoles. La « western persian mission » serait présente à Orumieh, Tabriz et Kermanshah (1906) et L'« Eastern persian mission » aurait des écoles à Téhéran, Hamadan, Rasht et Qasvin. En 1907, ces écoles comptaient 3423 élèves au total sous la houlette de professeurs américains et iraniens. Par ailleurs Grothe cite la présence d'une mission allemande dirigée par M. Lepsius. Celui-ci aurait créé des écoles dans les orphelinats de Khoy et d'Orumieh où il y aurait également une formation au jardinage et au travail de la soie.

L'orphelinat de Khoy est également cité dans le récit de voyage de Westarp qui y fut reçu en août 1912 par Madame Harnack. Westarp décrit l'origine de cet orphelinat fondé pour s'occuper des réfugiés arméniens fuyant les Turcs en 1896. Il évalue à 150 le nombre d'enfants recueillis à Khoy par les protestants et en conclut que la construction d'un nouveau bâtiment était nécessaire. Mais de nombreux mollahs fanatiques avaient menacé à maintes reprises de détruire le futur bâtiment. Westarp remarque que le succès de la mission protestante dépendait donc toujours du bon vouloir des différents gouverneurs<sup>692</sup>. De même, il eut l'occasion d'être hébergé à l'orphelinat d'Orumieh dirigé depuis 1905 écrit-il par Mademoiselle Martha Anna Friedemann<sup>693</sup>. Cet orphelinat hébergeait des orphelins syriens de confession nestorienne. Dans son récit de voyage il cite Mademoiselle Friedemann et reprend une de ses lettres où elle expliquait l'origine de la fondation de l'orphelinat. Cet écrit est très précieux, puisqu'il est extrêmement difficile de trouver des éléments sur ces petites communautés et leurs activités. Elle écrit que les orphelinats étaient absolument nécessaires en Iran du fait de la grande pauvreté. Les attaques kurdes, le chômage, le départ des représentants du sexe masculin seraient responsables de la grande pauvreté. Sans préciser davantage ces causes qu'elle juge connues, Friedemann conclut que cette pauvreté était à l'origine de l'égoïsme et du manque

---

<sup>692</sup> Joachim Westarp : *Unter Halbmond und Sonne*, p.234.

de considération pour les plus pauvres. Elle appelle également à davantage de tolérance pour les femmes d'origine chrétienne, mariées à des musulmans : les femmes n'avaient pas eu d'autre choix si elles voulaient pouvoir subsister et nourrir leurs enfants. Les femmes avaient donc épousé des hommes musulmans par « misère, peur et faim » dit-elle. Et le harem serait alors pour elles un refuge<sup>694</sup>. Cette pratique était autorisée pour les femmes qui choisissaient un mari musulman, mais la religion se transmettant par le père, une femme musulmane ne pouvait épouser un chrétien. On voit donc que Westarp rend hommage dans son récit de voyage à la fois à l'action de cette directrice et à sa tolérance par rapport aux mariages mixtes, qu'elle juge comme étant dicté par une nécessité de survie pour certaines femmes chrétiennes. L'éditeur de l'autobiographie parue récemment précise avoir voulu rendre hommage à l'engagement désintéressé de Martha Friedemann.

Grothe cite également la présence des protestants anglais qui dirigeaient des écoles protestantes à Ispahan, Jolfa, Chiraz, Yazd et Kerman et plus étonnant est la présence de la Société Londonienne pour la promotion de la chrétienté parmi les juifs avec deux écoles situées à Téhéran et à Ispahan comptant chacune près de 150 élèves<sup>695</sup>.

### 1.2.2 Les écoles catholiques

Pour ce qui est de la présence d'écoles catholiques, elle est évoquée plus rarement, mais Grothe remarque l'activité de lazaristes enseignant en français à Téhéran, Tabriz, Orumieh, Ispahan et Bushehr. L'école y était gratuite pour les plus nécessiteux. Ils travaillaient en collaboration avec les Petites Sœurs de Saint Vincent de Paul. Par ailleurs, l'église catholique grecque avait également des écoles à Tabriz, Orumieh et les chaldéens étaient présents à Seneh et Kermanshah.<sup>696</sup> Nathusius rend un hommage appuyé aux catholiques américains qui avaient allumé selon elle « l'étoile de Bethléem » sur Téhéran, alors que les Européens se seraient comportés par ailleurs de façon pédante et méprisante vis-à-vis des Iraniens. Elle qualifie les employés des écoles américaines, des hôpitaux et les missionnaires de personnes dévouées, travailleuses, et aimant leur prochain. Elle ne distingue donc

---

<sup>693</sup> Cf également Martha Anna Friedemann : *In Persien. Als Lehrerin und Waisenmutter*. Epubli, 2017.

<sup>694</sup> Eberhard Joachim Westarp: *Unter Halbmond und Sonne*, p.263.

<sup>695</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.344.

<sup>696</sup> Ibid, p.345.



pas le travail des missionnaires de ceux des autres Américains s'étant mis au service des Iraniens et les juge tous comme étant empreints d'idéaux purs et désintéressés<sup>697</sup>.

En conclusion, rares sont les voyageurs à mentionner les activités des chrétiens en Orient, mais les récits de Westarp et de Grothe sont une source de renseignements précieux sur les activités de personnes ayant travaillé en Iran au profit des enfants ou de personnes vulnérables. Il n'y est jamais question d'évangélisation ou de prosélytisme mais d'un engagement auprès des femmes veuves ou des orphelins. Nathusius élève quant à elle les Américains au rang d'exception, mais elle n'eut pas l'occasion de rencontrer des personnes telles que Friedemann puisque l'orphelinat dut fermer en 1914.

---

<sup>697</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.116.

## II. Les religions présentées comme minoritaires

### II.1 Les Ali Ilahi

Seuls deux voyageurs font mention de l'existence d'un courant religieux qu'ils nomment Ali-Ilahi. Jean-Paul Roux<sup>698</sup> préfère employer le nom d'Ahl-e Haqq ou « Fidèles de Vérité » à celui d'Ali-Ilahi, « Adorateurs d'Ali », qu'il juge erroné. Il situe ce courant religieux principalement dans la province de Kermanshah, mais il aurait également des adeptes à Qazvin, Téhéran ou dans d'autres pays tels que la Turquie ou l'Irak. Il précise que l'existence de cette secte aurait été mentionnée pour la première fois par le comte de Gobineau dans son récit de voyage : *Trois ans en Asie*. Selon Jean-Paul Roux, les travaux menés sur ce courant dans les années 1920 à 1963 reflètent une certaine tendance à la propagande anti-islamique (il nomme notamment les écrits de Vil'cevskii, chercheur russe) et il soulève la difficulté de lever le voile sur le fonctionnement et les croyances de ce courant qu'il dit « pratiquement inaccessible aux étrangers<sup>699</sup> ». La pensée d'Ahl-e Haqq tournerait autour d'une notion fondamentale, celle du « chasseur de Dieu », Dawûd, dont le rôle était d'exécuter les ordres divins. Il était représenté comme un archer prêt à lancer des flèches. Et Mokri interprète cette quête comme le « désir passionné de Le voir, telle la proie d'un chasseur de l'Esprit, s'incarner dans le corps d'un homme »<sup>700</sup>. Selon Mokri la deuxième caractéristique était le mystère entourant cette religion, mystère dû en partie à la nécessité des adeptes de garder leur religion secrète afin d'éviter les persécutions. Un autre symbole cité par Roux est celui de la lampe venant éclairer les ténèbres de l'ignorance. La vie religieuse était fondée sur l'initiation donnée par un guide, un maître spirituel. Leur vie de famille était centrée sur la maison et on aurait pu constater une réminiscence du culte du feu. La flamme du foyer représenterait le bonheur et l'héritage transmis par le père. Selon Roux, les

---

<sup>698</sup> Jean-Paul Roux : « Les Fidèles de Vérité et les croyances religieuses des Turcs ». In : *Revue de l'histoire des religions*, 1969, N° 176, p 61 à 95. Ici : p.61.

<sup>699</sup> Ibid, p.62.

<sup>700</sup> Muhammad Mokri : « La musique sacrée des Kurdes 'Fidèles de Vérité', en Iran ». In : *L'Encyclopédie des musiques sacrées*. Paris : 1968, p.449.

Ahl-e Haqq se distingueraient franchement de l'islam par l'idée de l'incarnation divine, notamment dans la personne d'Ali. Celui-ci se manifesterait sous la forme de l'aigle ou du taureau, ce en quoi Mokri voit une réminiscence du culte solaire et lunaire. Le lion symboliserait également Ali et serait donc également l'incarnation divine. Roux met en avant les différences entre cette religion et l'islam pour rappeler les similitudes avec les anciennes croyances perses et aussi avec celles des Alevi-Bektashi. Et cette analyse diffère sur presque tous les points de celle faite par nos voyageurs si ce n'est qu'ils relèvent également la difficulté de trouver des éléments fiables quant à la croyance de cette secte.

Selon Grothe, les Ali Ilhai étaient présents à l'ouest de la Perse, notamment à Kermanshah, Hamadan ou dans les campagnes. Il explique par ailleurs que cette « secte » n'avait pas d'organisation ou de rites prédéfinis. Selon lui, cette secte avait été constituée par des adeptes qui n'avaient pas forcément compris les subtilités de la mystique soufie. Il explique avoir voulu rencontrer un « babah bosorg », un sage de cette secte à Kermanshah, mais qu'il ne l'avait jamais trouvé chez lui à la maison<sup>701</sup>. Grothe réduit donc cette religion à une simplification de l'islam pour des croyants peu aptes à comprendre certaines de ses subtilités.

Pour Rosen, les Ali Ilhai sont également une secte qui considère Ali comme un dieu. D'après son récit elle n'était pas tolérée par le shîisme orthodoxe. La fête du moharram constituait le cœur de la religion des Ali Ilhai. La mort d'Hussein était reconstituée dans de grands jeux de rôle mettant en scène la passion d'Hussein. Rosen poursuit son explication par la description des festivités du moharram, mais la distinction entre Shîites et Ali Ilhai disparaît. Il ne fournit donc pas de véritable explication quant à la spécificité des Ali Ilhai par rapport aux Shîites<sup>702</sup>.

## II.2 Les Bahais : une secte controversée

### II.2.1 Définition

Le récit de voyage de Vambéry, antérieur à nos récits de voyage, éclaire déjà les lecteurs sur l'existence de cette secte. Vambéry n'emploie guère de terme élogieux pour qualifier cette religion puisqu'il désigne ces adeptes par les termes de

---

<sup>701</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.350.

« fanatiques religieux » ayant semé la terreur dans la région de Sari. Il explique que cette secte était particulière et qu'elle pouvait de ce fait intéresser même les lecteurs de son pays. Vambéry rappelle la vie de Mirza Muhammad Ali, né en 1843 à Chiraz. Ce jeune Seid, prétentieux et imbu de sa personne, avait cherché le contact d'autres religions comme le zoroastrisme, le judaïsme et avait souhaité créer sa propre religion, ce que Vambéry qualifie de marque d'orgueil. Mirza Muhammad Ali avait prétendu posséder la véritable foi et se s'était opposé aux autres mollahs, en menaçant ceux qui ne le suivraient pas de cécité. Par ailleurs le mot « bab » désignait la porte vers dieu, d'où les paroles de Mirza Muhammad Ali : « Il est la science et moi je suis sa porte ». Il avait donc prétendu que tous les Iraniens désirant accéder à Dieu devaient passer par sa religion. Vambéry avoue ne pas comprendre pourquoi les Perses, par ailleurs bons Musulmans, s'étaient laissés bernier par ce fin orateur. Vambéry juge l'assignation à résidence comme une marque de faiblesse du gouverneur Mirza Hussein Khân et regrette le fait qu'il ait pu gagner autant d'adeptes<sup>703</sup>.

Le récit de Vambéry est donc bien sévère et considère cette séparation comme un geste irresponsable.

Ardalan reprend les affirmations de Vambéry pour décrire ce courant, mais ne mentionne pas l'aspect extrêmement critique de l'auteur sur Mirza Muhammad Ali. Annemarie Schimmel rappelle quant à elle principalement les persécutions dont fut victime ce courant et se rapproche donc des récits des voyageurs du 20<sup>ème</sup> siècle<sup>704</sup>.

## II.2.2 Interdictions ayant frappé cette religion

C'est cette tendance que nous trouvons déjà dès la fin du 19<sup>ème</sup> siècle dans les récits de voyage, puisque tous les discours sur les adeptes du Bab sont plutôt respectueux et tendent à en faire une religion persécutée plutôt qu'une religion inspirée par un homme imbu de lui-même et prêt à exercer des violences sur ses opposants. Dès 1895, A.F. Stahl explique dans son récit *Reisen in Nord und Central-Persien* la présence de nombreux babies à Yazd et à Naïn, et précise qu'ils étaient déjà obligés de se cacher, car le gouvernement les persécutait. Il indique que parmi

---

<sup>702</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Schrift*, p.50.

<sup>703</sup> Hermann Vambéry : *Meine Wanderungen und Erlebnisse in Persien*. Pest : Verlag von Gustav Heckenast, 1867, p.286 à 300. Ici : p.289.

les religieux musulmans, il y avait plus de babies que l'on ne soupçonnait : ils se cachaient mais continuaient à croire dans les paroles du Bab. Il écrit d'ailleurs que la plupart des Persans n'accordait que peu d'importance à la religion et que seul le peuple des grandes villes restait soumis aux religieux !<sup>705</sup>

Norden rappelle également l'interdiction de pratiquer imposée aux adeptes du babisme. Il soupçonne certaines personnes rencontrées à Bushehr lors d'une soirée d'être parmi ces adeptes, car il remarque leur réticence à évoquer le fanatisme religieux et leur attachement aux Parsis et au zoroastrisme. Cette religion avait selon Norden été créée par un commerçant de Chiraz au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle qui avait réussi à rallier de nombreux musulmans malgré les persécutions. Il évoque également un nouvel élément, le temple bahai, situé à Chicago comme témoin du pouvoir de cette religion interdite en Perse<sup>706</sup>. Plus loin dans son récit, il cite également Abadeh où résidaient de nombreux adeptes de la religion. D'après lui, ils étaient nombreux dans toute la Perse, mais personne n'osait clamer sa foi ouvertement<sup>707</sup>. Pourtant, il explique avoir été invité à Ispahan par une famille de babis pour le dîner de la fête du Noruz. Ceux-ci ne suivaient pas les préceptes shî'ites, puisque cette année-là le Noruz coïncidait avec le premier jour du Ramadan.

Rosen parle également des bahais dans des termes plutôt élogieux. Selon lui, ils étaient la secte la plus connue en Perse. Il évoque tout comme les autres voyageurs le nom de son fondateur Seyid Ali Muhammad de Chiraz qui se serait fait appeler Bab (terme signifiant « la porte », le « seuil »). Sous Naser-el Din Shah, cette secte aurait connu énormément de succès mais aurait été réprimée avec une « violence inouïe ». Rosen souligne que malgré ces exactions, la secte avait perduré dans tout le pays. Une des branches était celle des Bahais, dont le chef Abas Efendi avait émigré à Akka en Syrie et Rosen ajoute avoir eu l'occasion de le rencontrer en 1900, et il lui avait fait « une impression fort agréable ». Lui aussi souligne l'importance de l'Amérique pour le succès de la secte et la générosité de certains donateurs qui avait contribué à la visibilité des bahais en Amérique<sup>708</sup>.

Alfons Gabriel fait une remarque quant à la présence de minorités religieuses à la frontière de l'Afghanistan dans le Kuhestan. Des adeptes de Zarathustra mais

---

<sup>704</sup> Annemarie Schimmel : *Der Islam. Eine Einführung*. Stuttgart : Reclam, 1990, p.90.

<sup>705</sup> A.F. Stahl : *Reisen in Nord und Central Persien*, p.30.

<sup>706</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und es war*, p.42.

<sup>707</sup> Ibid, p.168.

aussi des babis se seraient réfugiés dans cette région. Il explique simplement que ce groupe fut créé par Seyid Ali Muhammad, dit le Bab (la porte vers la connaissance de dieu) il y a des siècles<sup>709</sup>.

Quant à Blücher, il donne une explication bien différente de celle de Vambéry, puisque selon lui, cette secte voulait faire une synthèse de toutes les religions, pensant que seuls les rites les séparaient. La secte basait ses croyances sur des principes tels que : l'amour, l'humilité, la patience. Blücher souligne par ailleurs les conditions de la mort du Bab qui se fit arrêter sous le gouvernement de Naser-el Din Shah et amener au nord du pays. Il fut condamné à mort à 29 ans en 1850 à Tabriz. Lors de l'exécution, on ne trouva pas son cadavre : les balles l'avaient libéré de ses cordes, et il avait pu s'échapper, écrit Blücher. L'évocation de ce « miracle » ainsi que du jeune âge du Bab montrent que Blücher veut plutôt en faire un martyr, victime des exactions du shīisme. Il rappelle en effet qu'il fut finalement exécuté et que ses principes furent repris par Baha allh puis Abbas Effendi et défendus en Syrie, alors que des milliers de bahais pratiqueraient encore en Perse. Blücher précise qu'ils étaient nombreux dans les couches éduquées de la population. Le lecteur apprend également que cette secte fit des adeptes parmi les Européens, puisque pendant la Première Guerre mondiale, certains soldats de la mission vers l'Afghanistan se convertirent et furent soutenus par des membres de la secte. En conclusion, Blücher définit cette secte de la façon suivante : « une sorte de syncrétisme, dont le mérite fut d'endiguer le fanatisme religieux et d'enseigner à ses adeptes une conception humanitaire de la vie »<sup>710</sup>.

L'évolution des témoignages est donc étonnante puisque si Vambéry décrivait les adeptes du Bab comme des personnes naïves qui s'étaient fait bernier et s'étaient laissées entraîner dans des violences inutiles, les voyageurs de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle font de la secte un tableau bien plus élogieux : ils insistent notamment sur les persécutions subies par les adeptes et infligées par les shīites. Le discours s'est donc inversé.

---

<sup>708</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.56.

<sup>709</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.155.

<sup>710</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende in Iran*, p.306-307.

## II.3 : Le judaïsme : une religion peu évoquée

De rares voyageurs évoquent dans leurs récits la présence des juifs en Iran. Pour Ardalán, qui constate également la quasi absence de témoignages dans les récits de voyage du XIX<sup>ème</sup> siècle, les voyageurs se désintéressaient donc de cette communauté. Elle explique ainsi que les juifs iraniens n'avaient pas le droit de se convertir au christianisme, mais que leur conversion à l'islam était encouragée. Ardalán cite comme motif possible de la conversion une certaine forme d'égoïsme en se basant sur le récit de Petermann qui rapporte le cas d'une femme s'étant convertie à l'islam pour pouvoir se remarier. Petermann décrit d'ailleurs la joie de la femme à la vue des cadeaux faits lors du mariage<sup>711</sup>. Cette interprétation n'est pas sans rappeler celle trouvée chez Westarp quant aux reproches faits à des femmes chrétiennes arméniennes se remariant après le décès de leurs maris avec des musulmans pour pouvoir survivre.

Les voyageurs du début du 20<sup>ème</sup> siècle n'évoquent pas les rites ni les croyances juives et ne font état d'aucune conversion. Ils sont très rares à mentionner l'existence de cette communauté et le font en évoquant le commerce ou l'éducation. Grothe mentionne la présence de deux frères juifs venus de Bagdad chargés de gérer le dépôt de marchandises d'un chef lori de la région de Mendeli : thé, sucre, tissu, coton. Ils fonctionnaient avec du troc : les habitants apportant laine, peau de moutons, fromage...<sup>712</sup> Par ailleurs, l'existence d'écoles de l'Alliance Israélite à Téhéran (depuis 1898), Hamadan, ou à Bijar, Chiraz ou à Ispahan lui semblait digne d'intérêt. Les professeurs étaient des Français envoyés par Paris et la langue d'enseignement était le français. Ces instituts travaillaient pour développer l'éducation française et le commerce français, explique Grothe. Dans l'annexe 7 de son récit, Grothe cite également un voyageur Benjamin von Tudela<sup>713</sup> pour témoigner de la forte présence juive en Iran. Il aurait noté la présence de 20000 Juifs à Rudbar, 4000 dans la région de Shirvan (Azerbaïdjan), mais aussi dans la région de Halvan.

---

<sup>711</sup> Marjam Ardalán : , p.238.

<sup>712</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen durch Persien*, p.46.

<sup>713</sup> Benjamin von Tudela était un commerçant ayant voyagé entre 1159 et 1166 en Espagne, mais aussi en Perse et en Israël. Cf : Annelies Kuyt : „Die Welt aus sefardischer und ashkenazischer Sicht : Die mittelalterlichen hebräischen Reiseberichte des Benjamin von Tudela und des Petachja von Regensburg“. In : Xenjan von Ertzdorff / Gerhard Giesemann : *Erkundung und Beschreibung der Welt. Zur Poetik der Reise- und Länderberichte*. Amsterdam, Rodopi, 2003. p 211 à 232.

Hugo von Erdmann constate quant à lui un « changement » en Iran. Arrivé à Hamadan, il se décrit devant faire face à l'animosité de la population. Il cite ainsi les réactions des habitants à la vue des soldats allemands et explique que les mollahs ne les saluaient plus et que le juif du bazar ne leur vendait plus de costume ou de tissu pour confectionner les uniformes (il emploie le terme de « Basarjude »)<sup>714</sup>. Le voyageur ne s'attarde donc pas sur la description du judaïsme mais associe plutôt le juif rencontré à la population iranienne dont l'attitude évolua au cours de la Première Guerre mondiale. On peut néanmoins constater un certain mépris dans la description du juif fait par Erdmann, si ce n'est que par le patronyme utilisé et cité plus haut, réduisant la personne à son activité commerçante.

## II.4 Le zoroastrisme : une religion admirée

Contrairement à la religion juive, le zoroastrisme fascine les voyageurs de langue allemande de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Certains jugèrent utile d'en donner une définition, de décrire les monuments leur étant attribués ou encore d'analyser des traits de caractère qui leur auraient été propres. Ainsi, Nathusius place dans son récit de voyage une citation qu'elle attribue à Zarathustra en épigraphe: „Euch, den kühnen Suchern, Versuchern und wer je sich mit listigen Segeln auf furchtbarem Meere einschiffte - Euch bin ich ein Freund wie allen solchen, die weite Reisen tun und nicht ohne Gefahr leben mögen“. Il s'agit ici sans doute pour elle davantage de se définir comme voyageuse courageuse, ne reculant pas devant le danger plutôt que d'annoncer un roman dédié à Zarathustra. Mais il paraît intéressant de voir, dans quelle mesure Zarathustra put incarner cette liberté de partir, d'oser la recherche et l'expérimentation, de braver le danger.

### II.4.1 Définition

Rosen consacre un chapitre aux religions dans son récit de voyage. Il explique que l'islam sh'ïte était majoritaire au début du 20<sup>ème</sup> siècle et que les adeptes du zoroastrisme étaient peu nombreux. Il qualifie le zoroastrisme d'ancienne religion de la Perse ayant été majoritaire avant l'arrivée des Arabes. Selon lui, la plupart des croyants avaient fui vers l'Inde où ils résidaient dans la province du Gujarat. Ils

---

<sup>714</sup> Hugo Erdmann : *Im Heiligen Krieg nach Persien*, p.122.



constituaient la partie la plus respectée et la plus riche de la population indienne. Les croyants restés en Perse, principalement à Yazd et Kerman, étaient appelés guèbres, terme plutôt dépréciatif, alors que les intellectuels les nommaient serdushti, du nom de Serduscht (mot désignant Zarathustra en moyen et nouveau persan). La plupart d'entre eux étaient des jardiniers ou des commerçants et étaient très appréciés pour leur honnêteté et leur fiabilité<sup>715</sup>. D'après Rosen, le dogme zoroastrien avait évolué mais conservé tout de même les principes originaux de Zarathustra, datant du 6<sup>ème</sup> siècle avant JC. Le feu était toujours l'élément sacré tout comme le soleil. Le zoroastrisme reposait sur la dualité entre le principe du bien et du mal, ce que Rosen rapproche du judaïsme et du christianisme. Orsmud était le dieu de la lumière et du bien et combattait Ahriman et les démons (« Divs » en persan)<sup>716</sup>.

Tout comme son prédécesseur Rosen, Blücher constate l'importance de la religion autochtone des Perses puis l'influence subie de la conquête arabe. Il explique également tout comme Rosen, que la croyance n'avait pas totalement disparu. Là encore, cette religion est interprétée comme une vision duale entre le bien et le mal. Seuls pratiquants seraient les Parsis, au nombre de quelques milliers, situés pour la plupart près de Yazd et ses environs. L'auteur relève également l'importance du culte du feu, mené un temps à ciel ouvert puis dans des temples, dont un était situé à Téhéran. Par ailleurs, Blücher choisit de définir les Parsis par leur culte des morts : pour que les corps ne rendent pas la terre impure, les Parsis les mettaient sur des tours du silence, afin que les corps soient dévorés par les oiseaux. Pour expliquer leur importance, Blücher fait la même constatation que Rosen : à Téhéran, les Parsis occupaient des postes « modestes » de jardiniers, commerçants, paysans, mais en Inde ils étaient très riches<sup>717</sup>. Le Shah avait même pensé rapatrier ces riches Parsis résidant en Inde, écrit-il. Mais ils n'étaient pas intéressés et préféraient rester en Inde où la population était bien plus nombreuse et donc le commerce plus florissant.

Jaroljmek explique également que les Parsis étaient des gens respectés, même en Perse. Selon lui, ils appartenaient même aux cercles les mieux considérés en Perse et travaillaient le plus souvent comme commerçants, réputés pour être honnêtes, travailleurs et fidèles. La plupart d'entre eux vivaient pourtant à Bombay

---

<sup>715</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.47.

<sup>716</sup> Ibid, p.48.

puisque les adeptes de Zarathustra avaient été forcés de fuir la Perse au milieu du 7<sup>ème</sup> siècle avec l'arrivée de l'islam<sup>718</sup>. Dans son deuxième récit, l'auteur ajoute encore à ce portrait élogieux le fait que ces adeptes étaient dignes de confiance, si bien qu'on leur réservait souvent certains travaux. Ainsi, les fonds récoltés pour la restauration du monument de Ferdowsi, avaient été gérés par un guèbre. Par ailleurs, ils étaient assez aisés et avaient financé deux écoles particulièrement modernes à Téhéran. Ils construisaient également de nombreux hôpitaux, mais étant eux-mêmes plutôt des commerçants, ils étaient confrontés à une difficulté : ils devaient employer des professeurs ou des médecins musulmans<sup>719</sup>. L'auteur a donc avoir une haute opinion des Parsis et ne s'en cache pas dans son deuxième récit.

Il est ainsi frappant de voir que ces voyageurs réservent des discours élogieux sur les adeptes de Zarathustra : ils définissent cette religion avec une éthique dualiste fondée sur le bien et le mal et tendent à prouver pour certains d'entre eux tel Rosen les points communs avec le judaïsme et le christianisme, religions monothéistes. Ils rejoignent donc l'approche de Martin Haug, même si nul voyageur n'affirme trouver en Zarathustra le créateur du monothéisme. Khosro Khazai Pardis tente de démontrer dans son analyse des *Gathas* que Zarathustra fut l'inventeur du monothéisme il y a 3700 ans, même s'il reconnaît la difficulté de dater la naissance de Zarathustra<sup>720</sup>.

Nous tenterons donc d'examiner dans quelle mesure le discours sur le zoroastrisme servait aux voyageurs à diaboliser le shî'isme et à glorifier leurs racines communes. Par ailleurs, il semble intéressant au regard des discours de Gustav Stratil-Sauer d'interroger les discours des voyageurs avec l'éclairage proposé par Henry Corbin : peut-on affirmer des similitudes non seulement avec le christianisme mais aussi avec le shî'isme<sup>721</sup>? Ceci irait donc à contrecourant des discours tendant à interpréter l'Iran pré-islamique comme totalement différent de l'Iran shî'ite et à voir dans l'Islam le responsable de la déchéance de l'Iran, plaçant les voyageurs européens par là-même dans une position de sauveurs à la recherche des vestiges de l'Ancienne Perse zoroastrienne.

---

<sup>717</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende in Iran*, p.306.

<sup>718</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.49.

<sup>719</sup> Edmund Jaroljmek : *Das andere Iran*, p.43.

<sup>720</sup> Khosro Khazai Pardis : *Les Gathas. Le livre sublime de Zarathustra*. Paris : Albin Michel, 2006, p.38.

<sup>721</sup> Henry Corbin : *Corps spirituel et Terre céleste. De l'Iran mazdéen à l'Iran shî'ite*, p.82.

## II.4.2 Allusions à certains rites et monuments

Et le nombre d'allusions aux monuments associés à la grandeur de la Perse est révélateur de la fascination exercée par le zoroastrisme sur les Européens.

Au début du siècle, Grothe relate ainsi son expédition vers le Taq-e-bostan. Il décrit son émerveillement devant des sculptures de l'époque sassanide et s'attarde sur un bas-relief représentant un officiant du culte de Zarathustra. Le récit donne l'impression que l'auteur effectue un pèlerinage à Taq-e-Bostan en se souvenant que ce fut un lieu de culte des Zarathoustiens. Reprenant les travaux du professeur Jackson il croit reconnaître un grand prêtre zarathoustien, si ce n'est le prophète lui-même dans un bas-relief. Le voyageur se revoit montant les marches menant à une plateforme. Ayant escaladé tous les escaliers et contemplant la vallée, Grothe se décrit en train de se souvenir des mots de Zarathustra s'adressant à son peuple, « Mes lois doivent faire disparaître les mauvaises passions et protéger ainsi les troupeaux. Mes lois, respectées par respect pour le dieu unique, vont apporter la bénédiction divine et donner des récoltes abondantes de grains dorés dans les champs »<sup>722</sup>. Pour finir, il cite les paroles que dieu aurait dites à Zarathustra et insiste ainsi sur l'avenir radieux promis au peuple suivant Zarathustra, auquel dieu aurait assuré richesse et opulence<sup>723</sup>. Si Grothe reprend ces paroles, c'est semblerait-il pour souligner l'aura de l'ancienne Perse en qui l'auteur pense trouver une civilisation exceptionnelle élue de dieu.

H. Erdmann décrit également une ruine découverte lors de sa campagne en Iran pendant la Première Guerre mondiale. Son récit n'accorde que très peu d'importance aux descriptions des monuments et ce passage semble donc d'autant plus important. Il date cette tour de l'époque pré-islamique et plus précisément du temps des admirateurs du feu perses pour en donner des détails multiples, comme sa hauteur de 12 mètres. Il ajoute qu'elle comportait des riches bas-reliefs sculptés avec des animaux<sup>724</sup>. Il emploie à nouveau le terme « riches » pour caractériser les ornements découverts sur le socle de la tour.

---

<sup>722</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.119 (note numéro 17 de son récit pour la photo. Il reprend les paroles suivantes de Zarathustra : „Meine Gesetze müssen die bösen Leidenschaften töten und so die Herden beschützen. Meine Gesetze, erfüllt zum Lobe des einzigen Gottes, werden Segen geben und dem Ackerbau Reichtum an goldenen Körnern“

<sup>723</sup> Ibid : „Fürchte dich nicht, denn ich gab zu deinem Volk Land zum Ackerbau und dazu Wasser und Wälder ; reichlich Land zum Säen werden sie finden, und das Bebauen der Äcker soll ihr Glück sein“

<sup>724</sup> Hugo Erdmann : *Im Heiligen Krieg nach Persien*, p.95.

Nathusius est encore plus élogieuse quant aux monuments symbolisant la Perse pré-islamique et le culte zoroastrien. En effet, elle est transportée par le spectacle des ruines de Persépolis en octobre 1924. Selon elle, le roi Darius symbolisait la puissance perdue de la Perse, puisqu'il avait réussi à créer l'unité autour de sa personne et de celle du prophète Zarathustra. Pour elle, la grandeur achéménide est donc étroitement liée au zoroastrisme et elle rappelle conjointement la généalogie de Darius le Grand ainsi que l'importance de Zarathustra participant à l'unité et à la force des Perses, unis par la foi en un ordre divin. Arrivée à Persépolis, elle rend hommage à la volonté de puissance gigantesque de Darius qu'elle compare à un surhomme et se dit avoir été bouleversée et subjuguée par la beauté des monuments<sup>725</sup>. Elle regrette cette grandeur révolue de la Perse et critique l'Europe, dépourvue d'un tel site, et où la religion avait disparu. Elle évoque à ce propos « die entgötterte Welt » pour caractériser l'Europe<sup>726</sup>. Elle croit également retrouver des gathas de Zarathustra dans les chants des conducteurs de caravanes<sup>727</sup>. Nathusius cite à cet endroit l'entretien avec les rois, extrait de Nietzsche : *Also sprach Zarathustra*<sup>728</sup>. Les deux rois fuyaient la noblesse décadente jusqu'à ce qu'ils rencontrent Zarathustra qui leur rappela qu'il était leur roi et que lui aussi recherchait l'homme supérieur. Si Zarathustra se moqua effectivement de ces rois trop paisibles à ses yeux, il ne les critiqua pas, comme semblait le dire Nathusius dans son récit. Elle voulait ainsi opposer la grandeur des rois de Perse à des rois décadents, peut-être en pensant à l'Europe qu'elle critiquait tant<sup>729</sup>. Khosro Khazai Pardis reconnaît l'influence de Nietzsche sur la réception des *Gathas*, et loin de critiquer son interprétation il explique que Nietzsche sut transposer dans son siècle « la doctrine, le langage poétique et prophétique » des *Gathas*. Selon lui, il aurait eu connaissance de la traduction des *Gathas* de Martin Haug datant de 1861. Le surhumain prôné par Nietzsche était selon Pardis un homme ou une femme qui avait « dépassé dans sa conscience la notion de bien et de mal pour devenir un humain créateur et même autocréateur »<sup>730</sup>. Il ne faudrait en aucun cas y chercher une sorte de superman ou

---

<sup>725</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.72.

<sup>726</sup> Ibid, p.76.

<sup>727</sup> Ibid, p.80.

<sup>728</sup> Friedrich Nietzsche: *Also sprach Zarathustra. Ein Buch für alle und keinen*. Leipzig : C.G. Naumann, 1899, S.355-361.

<sup>729</sup> Annemarie Nathusius, *Im Auto durch Persien*, p.151.

<sup>730</sup> Khosro Khazai Pardis : *Les Gathas*, p.97.

de fasciste vu par certains interprètes. Pourtant, Nathusius interprète Nietzsche dans cette perspective d'un homme, non seulement capable de réagir et de créer selon sa propre conscience dans ce monde, mais bien d'un homme doté d'un pouvoir hors du commun s'apparentant à un dictateur.

Finalement, de nombreux voyageurs décrivent les tours du silence où les zoroastriens plaçaient leurs morts. Rosen décrit les pratiques funéraires des zoroastriens en les qualifiant d'étranges et de terrifiantes pour les Européens. Selon lui, les zoroastriens ne voulaient pas salir les quatre éléments tenus pour sacrés et portaient donc leurs défunts sur de hautes tours afin qu'ils soient dévorés par les oiseaux.<sup>731</sup>

Alfons Gabriel évoque également la présence à Khur dans le désert du Kévir d'une tour des morts construite par les adeptes de Zarathustra mais ne semble pas avoir été choqué par cette présence. Les habitants de Khur avaient longtemps été uniquement des zoroastriens, car l'islam n'était pas arrivé jusqu'à cette ville isolée. Gabriel donne la date de 600 ans pour situer l'arrivée de l'islam à Khur par l'intermédiaire de Saiyid Dawud de Médine. Personne n'était plus adepte de Zarathustra en 1927 précise Gabriel, mais tous vénéraient Saiyid Dawud<sup>732</sup>.

En 1936, Hinz fit une excursion à Varamin et mentionne la présence d'une tour du silence où les Parsis remettaient leurs morts aux vautours. Reza Shah avait fait fermer la tour, car le rite n'avait pas été « iranien-zarathoustrien », mais « magique » explique l'auteur<sup>733</sup>.

### II.4.3 Des qualités reconnues

Hormis Rosen qui souligne l'étrangeté des tours du silence, tous les voyageurs européens expriment par l'intermédiaire de descriptions de bas-reliefs leur fascination pour Zarathustra qu'ils associent à la grandeur de la Perse passée. Par ailleurs, ils attribuent aux guèbres des qualités particulières et souvent, leurs récits se font l'écho de ces représentations positives. La caractéristique qui revient est celle de la puissance.

---

<sup>731</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.48.

<sup>732</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.308.

<sup>733</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.115.

Grothe explique que son voyage de 1907 fut inspiré par ses connaissances sur Zarathustra, qu'il connaissait des anciens chants et écrits et qu'il voyait en lui l'exécuteur de la première grande mission pour les peuples iraniens<sup>734</sup>. Dans son troisième chapitre, il évoque la gloire passée et la décadence actuelle de l'Iran en prenant l'exemple de Bisotun qu'il visita le 14 août 1907. Darius avait au nom d'Ahura Mazda rétabli l'ordre en Perse après avoir soumis les peuples rebelles.

Nathusius est également nostalgique de l'époque des guèbres, car elle aussi associe Zarathustra à la splendeur et la majesté passée de l'ancienne Perse. Malgré les Iraniens qui cherchèrent à la décourager de traverser le haut plateau depuis Bushehr en voiture, elle tint à partir de Bushehr pour passer par les hauts plateaux d'Iran, motivée par l'idée qu'elle se faisait du pays, témoin de la grandeur du surhomme et pays de Zarathustra, mélancolique et sévère. Elle associe ce pays à Zarathustra mais aussi à la poésie. Elle trouve également dans la religion un réconfort à sa propre solitude et lit Zarathustra en décembre 1924, lorsque l'Allemagne lui manque<sup>735</sup>. Elle évoque la délicatesse, et la mélancolie qui l'envahit à la lecture de Zarathustra.

Certains autres voyageurs associent le zoroastrisme à une forme d'ouverture d'esprit et de liberté. Norden évoque une soirée passée à Bushehr chez Agha Mirza Mohamad Schafi. Les invités, des gens instruits, parlaient aussi bien des poètes tels Hafez, Saadi ou Ferdowsi que des Parsis partis en Inde y propager le zoroastrisme. Ils lui auraient rappelé que le mot perse venait de fars, et que les Arabes l'appelaient ainsi car ils n'avaient pas de « f » dans leur alphabet. Ces mêmes invités auraient en revanche refusé d'évoquer la ferveur religieuse de Kerbela ou Najaf en lui faisant comprendre qu'ils n'étaient pas aussi orthodoxes à Bushehr que dans le reste de l'Iran. L'on voit donc que le zoroastrisme se situe ici à l'opposé de l'islam, l'un symbolisant la liberté alors que l'autre terme devenait un synonyme de fanatisme orthodoxe.

Cette ouverture d'esprit et cette liberté sont également retenues par Alfons Gabriel qui utilise l'adjectif « libres » pour désigner les Parsis. Les femmes montraient leurs visages, et les Parsis étaient donc plus libres dans leur façon de s'habiller. Cette remarque apparaît également chez Kellermann lorsqu'il cite la

---

<sup>734</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.1.

<sup>735</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.139.

présence du peuple des Sardochdi à Elaabad, où les femmes n'étaient pas voilées, travaillaient la soie et se distinguaient par leur beauté<sup>736</sup>. D'après Alfons Gabriel, les Parsis avaient le droit de vivre dans les villes, notamment à Kerman, ce qui n'avait pas été le cas auparavant. Ils avaient leurs propres écoles, mais devaient y enseigner le coran. Ils pouvaient par ailleurs célébrer leurs fêtes, notamment le Sadeh, cinquante jours avant le nouvel an islamique. Selon Alfons Gabriel, on allumait à cette occasion le feu sacré à Bidabad au nord de Kerman et les habitants apportaient le bois nécessaire depuis plusieurs jours, parfois de loin. Si l'on en juge l'analyse de Pierre Lecoq, cette fête annonçait l'approche de l'hiver et était l'occasion d'allumer de grands feux dans les champs. Selon Ferdowsi, le roi Houshang avait fait allumer un feu sur une montagne puis s'y était rendu avec le peuple pour fêter et boire du vin<sup>737</sup>. Les Parsis étaient en minorité à Kerman, mais Alfons Gabriel les décrit donc de façon positive puisqu'il les oppose aux shī'ites dont le fanatisme était particulièrement visible lors du moharram<sup>738</sup>. Selon Alfons Gabriel, les Parsis avaient des qualités pratiques et étaient doués pour le commerce. Analysant la population de Bam, il précise la présence d'une communauté de Parsis, tous commerçants, et possédant un bazar à eux, mieux achalandé que les autres bazars. Ils faisaient principalement le commerce de henné, de l'indigo, du riz et des dattes<sup>739</sup>.

Pour finir, le zoroastrisme est présenté par les voyageurs comme religion associée à la splendeur de Darius et à la grandeur révolue de la Perse. Il est frappant que les voyageurs ne décrivent pas de façon précise les rites ou fêtes zoroastriennes, car les Guèbres étaient sans doute très peu nombreux en Iran. Ils se basent davantage sur la lecture de Nietzsche ou les monuments pour laisser libre cours à leur imaginaire et attribuer des qualités diverses au zoroastriens. Ainsi, les adeptes du zoroastrisme se voient devenir des symboles de liberté, d'ouverture d'esprit, de joie de vivre et de puissance, qualités visibles selon les voyageurs dans les positions sociales occupées notamment par les Parsis en Inde. Finalement, de nombreux récits de voyage opposent les zoroastriens aux shī'ites, et insistent donc sur la cassure attribuée à l'arrivée de l'Islam en Iran.

---

<sup>736</sup> Bernhard Kellermann : *Meine Reisen in Asien*, p.55.

<sup>737</sup> Pierre Lecoq : *Les livres de l'Avesta : Textes sacrés des Zoroastriens*. Paris : Le Cerf, 2017, p.189.

<sup>738</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.221.

<sup>739</sup> Ibid, p.195.

### III. Aspects de l'islam iranien

L'islam est sans conteste la religion dont les rites vont être décrits par tous les voyageurs. Il est intéressant de noter que les récits de voyage présentent l'islam comme une religion qui ne serait pas monolithique mais comme une multitude de concepts religieux coexistant. L'islam iranien y apparaît comme une cohabitation du shî'isme duodécimain, du sunnisme et du soufisme. Par ailleurs, chaque voyageur ayant mentionné l'existence de l'islam va être spectateur de rites qu'il va devoir interpréter. Il se voit donc dans la position du chercheur ayant à comprendre des rites souvent complètement étrangers. La question de la connaissance de l'Autre est donc plus présente que jamais et la possibilité d'accéder au sens spirituel caché sous l'apparence littérale apparaît comme un défi pour des voyageurs d'origine chrétienne, dont certains ne maîtrisaient pas la langue. Si H. Corbin rapproche la recherche du sens vrai des herméneutes de la Bible et des herméneutes du Coran qui font un travail d'interprétation du Livre, il nous paraît intéressant de voir dans quelle mesure les voyageurs furent sensibles à cette recherche du sens dans l'islam iranien<sup>740</sup>.

#### III.1 Un islam aux multiples communautés

##### III.1.1 Définition du shî'isme par les voyageurs

Certains voyageurs jugent utiles de définir tout d'abord la nature du shî'isme afin que les lecteurs puissent se faire une idée exacte de cette religion propre à cet endroit du globe et religion officielle de l'Iran depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle.

Dans son chapitre consacré aux religions en Iran, Rosen présente d'emblée l'islam comme la religion ayant été imposée aux Perses. Il définit l'islam comme une religion contradictoire dans ses dogmes, car l'islam affirmait d'une part l'existence d'un ordre préétabli avec l'existence de créatures définies comme bonnes ou mauvaises, et d'autre part l'importance la notion de justice. Ces deux affirmations

---

<sup>740</sup> Henry Corbin : *En islam iranien. Aspects spirituels et philosophiques*. Tome 1 : *Le shî'isme duodécimain*, p.19.



étaient incompatibles selon Rosen, puisque certaines personnes étaient d'emblée condamnées. Sa critique à l'égard de l'islam est donc manifeste, mais il distingue les shî'ites des sunnites. Selon Rosen, les Perses avaient été plus méfiants par rapport à l'islam car ils étaient encore influencés par le zoroastrisme et les sciences grecques et avaient ainsi compris cette contradiction. Il oppose ainsi les Perses de type aryen, convertis de force à l'islam, aux Arabes de type sémite. On retrouverait cette opposition dans les shî'ites et les sunnites. Le shî'isme semble donc être présenté comme le « moindre mal » par Rosen, qui accuse les Arabes d'avoir imposé avec violence une religion. Rosen ajoute que les shî'ites voyaient en Ali le successeur de Mohamed, qu'ils plaçaient leur foi en douze imams, dont Ali était le premier, et qu'ils attendaient le retour du dernier imam, Imam Mehdi.

Mais très rapidement Rosen tente de montrer une certaine proximité entre les Perses et les Allemands, car selon lui cette idée messianique était présente dans une ancienne légende indogermanique commune aux Allemands et aux Perses, puisqu'elle datait de l'époque arienne avant la scission des peuples<sup>741</sup>. Il cite ainsi la légende de Kyffhäuser, selon laquelle Frédéric Barberousse ne serait pas mort, mais simplement endormi et se réveillerait un jour pour restaurer le Saint Empire Germanique.

Il nous paraît donc important de souligner que la définition que fait Rosen du shî'isme tend à démontrer la proximité entre l'empire perse et l'empire germanique de par leur origine indoeuropéenne commune. Pour cela il base sa théorie sur une légende qui leur serait commune et qui traduisait également la nostalgie de la puissance allemande. Il confirme sa thèse de la supériorité des shî'ites perses sur les sunnites en expliquant que « la nation perse si cultivée » ne pouvait être engloutie totalement par les Arabes. Ali et ses successeurs s'étaient servis du sentiment national perse afin d'affirmer leur différence et Rosen explique que cette attitude trouvait son prolongement dans la fondation d'un Etat national shî'ite au XVI<sup>ème</sup> siècle. En revanche, il semble approuver la réaction commune à tous les musulmans après la Première Guerre mondiale pour contrecarrer les invasions étrangères. Selon lui, les personnes cultivées étaient moins fanatiques que le peuple et comprenaient plus aisément l'utilité d'une action commune aux shî'ites et aux sunnites. L'attitude de Rosen est donc paradoxale. S'il considère le shî'isme comme religion propre aux

Persans, voire comme forme de résistance des anciens zoroastriens aux sunnites, il trouve les querelles entre les deux religions futiles et prône un rapprochement des deux formes de l'islam<sup>742</sup>.

Plutôt que de rapprocher le shī'isme du zoroastrisme, Blücher rapproche cette forme de l'islam du christianisme. Il reconnaît dans l'incarnation divine dans un être humain ainsi que dans la passion deux principes présents également chez les chrétiens mais précise que chez les shī'ites, dieu était incarné dans la succession des imams dont le dernier, l'imam Mehdi avait disparu dans des conditions mystérieuses et devait réapparaître aux croyants. Il souligne également l'importance de l'imam Hussein ainsi que des cérémonies rappelant la passion durant lesquelles les croyants se flagellaient le jour de l'anniversaire du décès d'Hussein. Il place donc l'islam comme religion incarnée et non comme religion prophétique, alors que d'autres voient précisément la différence entre chrétiens et adeptes de l'islam dans le fait que pour ces derniers, la religion serait dominée par l'idée du message que la divinité transcendante doit transmettre aux hommes qu'elle choisit<sup>743</sup>.

Les définitions comportent donc des points communs, mais ne sont pas d'une grande précision et présentent des traits variables, voire contradictoires. Henry Corbin relève d'ailleurs la difficulté d'expliquer le shī'isme duodécimain, notamment du fait que l'interlocuteur devait être prêt à accepter l'existence d'univers spirituels permanents. Le mot shī'isme est formé d'un suffixe venant du grec et accolé à un élément tiré du mot arabe shī'a voulant dire « suivre, accompagner ». Ce mot pouvait désigner en arabe tout groupe d'adhérents, d'adeptes. Ce terme était également employé par les personnes affirmant professer l'islam authentique, comme les adhérents et les adeptes des Douze Imams. Corbin explique que pour les shī'ites, ces Douze Imams sont des Guides spirituels, Trésoriers de la Révélation Divine. Ils guident ainsi les adeptes vers le sens vrai de la Révélation<sup>744</sup>, c'est pourquoi les adeptes shī'ites leur vouent une dévotion spéciale. Mohammad révéla la Loi religieuse et fut le « Sceau de la Prophétie », mais pour les shī'ites, contrairement aux sunnites, l'histoire religieuse de l'humanité n'est pas close. Le cycle de l'Initiation spirituelle succède ainsi au cycle de la prophétie. Ce cycle sera clôturé lors de la

---

<sup>741</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.50.

<sup>742</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.55.

<sup>743</sup> Henry Corbin : *En islam iranien*. Tome 1, p.44.

<sup>744</sup> Ibid, p.4.

Manifestation du XII<sup>ème</sup> Imam<sup>745</sup>. Corbin insiste sur la différence d'attitude entre les croyants shî'ites, tournés vers l'avenir, et les sunnites. Les adeptes de l'Imama se tournaient vers l'avènement de celui qui leur donnerait la pure religion lors de la parousie<sup>746</sup>.

Mais chez tous les voyageurs, la description des aspects religieux et des rites se mêle très rapidement à la description de la gnose qui est rejetée au second plan, car trop complexe sans doute. Ainsi, Blücher note que toute la vie privée des shî'ites était influencée par la religion et il cite à ce propos l'importance des prières, des visites à la mosquée, des aumônes, du jeûne, mais parle aussi de conduites à tenir dans toute situation, dictées par la religion. Il indique également que les religieux étaient plus puissants que n'importe quel homme politique puisque leurs représentants incarnaient l'autorité du dernier imam dont les croyants attendaient le retour<sup>747</sup>. Selon Blücher, les lois étaient tributaires des religieux et l'auteur critique le fait que ces religieux freinaient le progrès et les tentatives de réforme en maintenant la vie privée et les relations commerciales dans un étai<sup>748</sup>.

### III.1.2 L'islam dans la Constitution de 1906

Cette dépendance est d'ailleurs visible dans la Constitution de 1906 que Grothe commente dans son récit de voyage *Wanderungen in Persien*. Si les révolutionnaires obtinrent une Constitution parlementaire à l'issue des manifestations, il est à noter que le pouvoir exécutif et législatif était soumis au contrôle des religieux. L'Etat était déclaré comme shî'ite, le chef d'Etat devait être shî'ite et toutes les lois proposées au vote devaient être préalablement approuvées par un conseil des religieux. H. Grothe fournit dans son récit de voyage les annexes aux textes de loi de la Constitution signée le 31.12.1906 par le Shah Mussafer ed din. Il y est précisé dans le chapitre « Généralités » au premier paragraphe que la religion officielle de la perse était l'islam. Le chef du pays se devait d'être shî'ite et de favoriser le développement de cette religion au sein de son pays. Dans le deuxième paragraphe, la dépendance du Parlement vis-à-vis des Imams est clairement énoncée : le Parlement ne pouvait agir qu'avec l'accord de l'imam du moment. Afin

---

<sup>745</sup> Henry Corbin : *En islam iranien*. Tome 1, p.41.

<sup>746</sup> Ibid, p.42.

<sup>747</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende in Iran*, p.5.

<sup>748</sup> Ibid, p.6.

que le Parlement ne prenne pas de décision contraire à l'islam, les imams devaient proposer au parlement vingt sages et le Parlement nommait cinq de ces sages pour former un collège de religieux chargés d'examiner les projets de loi. Selon le paragraphe 18, les habitants seraient libres d'apprendre et d'enseigner les sciences et l'art aussi longtemps que le contenu ne contredirait pas la loi islamique. D'après les paragraphes 21 et 22, la publication de tous les livres était autorisée sauf des livres conduisant à de fausses croyances religieuses et les clubs et associations étaient autorisés à condition de ne pas aller contre l'islam.

L'on peut donc en conclure que cette Constitution montrait l'importance de la religion comme instance de contrôle suprême et certains auteurs remarquent d'ailleurs que même Reza Shah eut du mal à réformer certains aspects de la société étant donné le pouvoir des religieux. Blücher écrit à ce propos que les écoles furent retirées du contrôle des mollahs et améliorées afin de combattre de façon radicale l'analphabétisme, mais que par ailleurs les autres pans de la religion ne connurent aucun changement. Il mentionne ainsi le fait que les cultes, la circoncision, les formes du mariage, les fêtes du moharram, le Ramadan, les pèlerinages et les rites funéraires ne furent soumis à aucune réforme sous Reza Shah<sup>749</sup>.

### III.1.3 Distinction entre shî'ites et sunnites

Par ailleurs, plusieurs récits de voyage définissent le shî'isme par rapport au sunnisme. Le premier à évoquer cette différence parmi nos récits de voyage est celui de Niedermayer. Pour expliquer les alliances lors de la Première Guerre mondiale, il analyse l'importance de la guerre sainte déclarée par les Turcs en 1915, désireux de développer le mouvement panturque mené par Enver Pacha (1881-1922) pour recréer un grand Etat rassemblant tous les Turcs. Niedermayer évoque cet élan turc comme problématique pour les allemands, et mentionne les conflits entre Turcs sunnites et Perses shî'ites<sup>750</sup>. Par ailleurs, il dit avoir constaté en 1915 une attitude plutôt favorable aux Allemands parmi la population en Perse. Les habitants n'avaient pas suivi l'appel à la guerre sainte du calife et espéraient s'allier aux Allemands afin

---

<sup>749</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende in Iran*, p.224.

<sup>750</sup> Oskar Niedermayer : *Im Weltkrieg vor Indiens Toren*, p.35.

de contrer la présence des Anglais et des Russes qualifiés par Niedermayer « d'opresseurs »<sup>751</sup>.

Alfons Gabriel fait aussi part de ses impressions à son arrivée en Iran à Bandar Abbas et relève la configuration particulière de la ville. La majorité des habitants était shî'ite en 1927 et occupait l'est de la ville alors que les sunnites étaient logés à l'ouest de la ville. La séparation était donc visible à l'intérieur d'une même ville dans la répartition de la population par quartiers<sup>752</sup>. Il reprend plus loin cette distinction pour préciser que selon les sunnites et les shî'ites, les exigences du ramadan n'étaient pas les mêmes. Ainsi, pour les sunnites, les croyants étaient dispensés du jeûne s'ils parcouraient dans la journée plus de 15 farsakh et ne revenaient pas à leur point de départ. Gabriel retient quant à lui la difficulté de poursuivre un voyage pendant cette période, puisque les contraintes liées au jeûne rendaient le voyage pénible, voire dangereux pour les participants<sup>753</sup>. Par ailleurs, il semblerait que les shî'ites aient été vus par les sunnites comme des mécréants si l'on en juge la remarque faite par Gabriel concernant les habitants du Bashakard. Ceux-ci étaient shî'ites et passaient pour des athés (« gottlos »)<sup>754</sup>. Il n'est pas précisé si ce sont les Européens qui les trouvaient peu pratiquants ou les sunnites, mais compte tenu de la remarque de Gabriel expliquant que le culte, le mariage, les rites à la naissance et les rites funéraires étaient islamiques, il paraît plus judicieux d'y voir un jugement des sunnites, majoritaires chez les habitants de Biaban et du Baloutchistan. Dans son second récit, il cite les tensions présentes encore en 1933 entre sunnites et shî'ites à la frontière avec l'Afghanistan dans la ville de Khairabad. Cette ville formait une sorte de frontière entre les régions shî'ites de la Perse et celles sunnites de l'Afghanistan. Selon lui, l'apparence des habitants était moins soignée, il parle de « wilder » et les habitants étaient plus sûrs d'eux. Les shî'ites accompagnant Gabriel étaient prêts à cacher leur appartenance, ce qui leur était permis, afin d'assurer leur sécurité dans cette région de Langar.

Blücher souligne également la distinction entre Perses et sunnites et précise que l'islam sunnite avait pour les Perses trop de traits communs avec l'esprit « objectif » (« nüchtern ») arabe et sémite. Il situe la différence entre les deux formes

---

<sup>751</sup> Ibid, p.42.

<sup>752</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.70.

<sup>753</sup> Ibid, p.80.

<sup>754</sup> Ibid, p.153.

de l'islam en expliquant que deux principes religieux des shî'ites manquaient aux sunnites : le fait que dieu apparaisse dans un être humain et la passion par laquelle les croyants pouvaient sauver leur âme. Ces deux principes avaient développé le côté mystique et métaphysique des shî'ites<sup>755</sup>.

Si les voyageurs cités précédemment cherchent à accentuer les similitudes entre le shî'isme et le zoroastrisme et les religions occidentales et présentent le sunnisme de façon moins élogieuse, Jaroljmek prend d'emblée ses distances avec le shî'isme qu'il présente comme une religion de fanatiques. Selon lui, les sunnites étaient assez tolérants, contrairement aux shî'ites, orthodoxes et intolérants, habités d'une haine contre les sunnites. Ces conflits avaient été utilisés dès le XVII<sup>ème</sup> siècle car les Safavides avaient attisé les conflits contre les Ottomans sunnites en soutenant le culte à Ali et ses successeurs. En insistant sur le martyr subi par Ali et sa famille, les Safavides avaient tenté de rallier les Iraniens à leur combat armé contre l'empire ottoman<sup>756</sup>. Il précise pourtant que les shî'ites n'étaient pas hostiles aux Européens, et que la haine perceptible lors des processions du moharram était destinée uniquement aux sunnites, car ils avaient massacré les Saints shî'ites.

#### III.1.4 Les soufis

Certains voyageurs tels que Kellermann sont très critiques vis-à-vis des soufis et leur description s'apparente à une suite de clichés. En effet, Kellermann assimile les derviches à des charlatans cherchant à tout prix à se faire remarquer et que leur public se limitait à de pauvres paysans et à des enfants<sup>757</sup>. Gerd Heinrich paraît tout comme Kellermann accorder peu d'estime aux derviches rencontrés dans les monts de l'Elbourz. Il juge bon d'expliquer au lecteur qu'il s'agissait de moines mendiants, avoue les avoir écoutés chanter, mais précise que leur chant paraissait horrible pour des oreilles européennes. Ils avaient également prédit l'avenir, notamment que sa femme attendait un garçon et sa remarque, précisant que cette attente perdurait toujours, est empreinte d'une ironie certaine<sup>758</sup>.

---

<sup>755</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende in Iran*, p.4.

<sup>756</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.35.

<sup>757</sup> Bernhard Kellermann : *Meine Reisen in Asien*, p.33.

<sup>758</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.63.

Les récits des autres voyageurs sont plus respectueux dans leurs descriptions des soufis rencontrés. Ils donnent pour la plupart une définition du soufisme et tentent d'expliquer pour certains la particularité de ce dernier.

Rosen associe le soufisme à une forme de mysticisme présente selon lui avant l'arrivée de l'islam en Perse. Il le rattache à des pratiques présentes en Inde puisque les idées seraient semblables à celles du bouddhisme. Le soufi désignait d'après Rosen le mystique, et ce mot viendrait pour certains du mot Suf (« laine ») car les mystiques auraient porté des habits de laine. Mais Rosen préfère trouver l'origine du mot dans le grec *Sophoi* (Sagesse), car chaque classe sociale portait des habits de laine si bien que l'habit de laine n'avait pas pu caractériser le mystique. Pour lui, le soufisme était plus profond et ne pouvait en aucun cas n'être expliqué que par un signe extérieur. Pour étayer sa thèse, il cite Rumi « Le soufisme ne tient pas que dans l'habit de laine. Habille-toi comme tu le désires, il y a des derviches en habits de soie ». Rosen explique que le soufisme était incompatible avec l'islam, car il était une forme de panthéisme. Il préfère y voir une résurgence de « mouvements intellectuels de l'ancienne Perse » après l'invasion religieuse et politique des Arabes et souligne l'unicité de Dieu et du monde<sup>759</sup>. Rosen utilise l'image d'une maison aux multiples fenêtres pour expliquer la croyance soufie selon laquelle l'âme humaine ne serait qu'une partie de dieu tout comme les fenêtres multiples ne seraient que diverses façons de faire pénétrer la lumière. Il cite pour illustrer ses propos le quatrain de Rumi :

„In Seelen teilt sich nur der Sonne Licht.  
Wenn's durch der Einzelwesen Fenster bricht.  
Siehst du die Sonne an, ist sie nur ein,  
Das Viel siehst du nur in der Körper Scheine“<sup>760</sup>

Le fait de se percevoir comme partie du tout divin permettait aux soufis de ne pas se soumettre à chaque précepte religieux, puisque les religions étaient elles-aussi des chemins variés pour parvenir au même dieu. Rosen rappelle la distinction entre le connaissant, le sage (*Arif*) et l'érudit (*Ahm*). Les soufis échappent donc aux critiques faites par Rosen quant au fanatisme de certains prêtres qu'il nomme

---

<sup>759</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.56.

<sup>760</sup> Ibid, p.56.

« piétistes au cœur étroit <sup>761</sup> ». Tandis que les prêtres avaient tendance à favoriser l'hypocrisie et la bigoterie, les soufis trouvent grâce à ses yeux et incarnent une foi plus vraie <sup>762</sup>. Ce soufisme avait connu plusieurs branches, dont celle des derviches tourneurs fondée par Rumi au XIII<sup>ème</sup> siècle, le mot derviche désignant communément les adeptes du soufisme. Le récit de Rosen comprend d'ailleurs une photo sur laquelle l'on peut voir Sefi Ali Shah <sup>763</sup>, le fondateur d'un ordre de derviches qui continuait à avoir des adeptes dans les années 1920, dont certains Européens. A la mort de Sefi Ali Shah, c'est le gendre <sup>764</sup> de Naser el-Din Shah qui lui succéda jusqu'en 1924, date de sa mort. Rosen critique certains derviches peu enclins à trouver la sagesse et se contentant de mendier et de se prélasser. Mais il semble vouloir s'excuser pour cette critique, puisqu'il évoque, immédiatement après, la générosité d'un derviche qui lui fit cadeau d'une coupelle après avoir compris que Rosen ne venait pas simplement en curieux au tombeau de Saadi mais pour s'y recueillir. Et Rosen ajoute à son récit la photo montrant la coupelle comme s'il considérait effectivement ce cadeau comme un honneur <sup>765</sup>.

Nathusius reconnaît également l'importance d'une intériorité ainsi que le côté mystique de certains habitants. Elle commente ainsi l'attitude d'un homme rencontré au bord d'une route alors qu'il vendait du raisin et elle admire « son regard tourné vers l'intérieur » ainsi que son calme et sa patience <sup>766</sup>. Si elle n'associe pas cet homme à la philosophie soufie, sa description de son attitude recueillie rappelle la recherche de sens des soufis. Par ailleurs, elle se pose la question de la signification qu'elle doit attribuer à cette rencontre. La voyageuse allemande admire la nature et cherche à savoir si le vendeur de raisins admirait uniquement cette nature pour sa beauté ou y voyait le Prophète. Elle adopte ici la vision européenne incapable de voir coïncider le divin et la beauté terrestre. Et pourtant, elle-même reconnaît dans la beauté du ciel ou dans celle des étoiles la harpe de dieu <sup>767</sup>.

---

<sup>761</sup> Ibid, p.55.

<sup>762</sup> Ibid, p.57.

<sup>763</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.129.

<sup>764</sup> Ibid, p.130 et 131.

<sup>765</sup> Ibid, p.58 et photo p.84.

<sup>766</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.53.

<sup>767</sup> Ibid, p.102.



Alfons Gabriel note tout d'abord la présence de soufis lorsqu'il évoque la mosquée de Mahan, dirigée par un soufi. Il est frappé par la beauté de l'édifice et de ses « magnifiques » jardins bordés d'arbres anciens. La description qu'il en fait est particulièrement poétique et calme et contraste singulièrement avec la description précédente des processions du moharram à Kerman<sup>768</sup>. Il cite également la présence des soufis à Turbat, lieu où était enterré Schaikh Ahmad al-Djami, poète soufi. Son récit de voyage laisse transparaître une réelle admiration pour la beauté du mausolée et il précise que Turbat était autrefois lieu de pèlerinage et plateforme économique des soufis. Reprenant l'analyse d'E.Diez, « Khurasanische Baudenkmäler », il explique qu'en 1933 il n'existait plus de centre du soufisme tels que Turbat l'avait été dans le passé. Il déplore le fait que la mosquée et le monastère soufi se dégradent peu à peu et perdent de leur splendeur<sup>769</sup>. Le biologiste croit reconnaître la sagesse soufie lorsqu'il admire les levers de soleil dans les montagnes après Tarud : il reprend en effet les mots de derviches shī'ismes selon lesquels le rouge pourpre de l'aube aurait été créé par dieu avec le sang d'Hussain versé dans le sable de Kerbela. Loin de dénigrer cette croyance, le voyageur remarque la magie de ce paysage au matin<sup>770</sup>.

Une admiration certaine pour les soufis se lit également dans le prochain récit de voyage, celui de Lotte Stratil-Sauer. En effet, elle relate sa rencontre avec des moines soufis à Mahan et leurs discussions portant sur la conception du temps et sur leur pratique religieuse. L'auteur mentionne qu'après avoir été mise en garde par son mari contre le fanatisme religieux ainsi que l'intolérance des musulmans à l'égard des impies, Lotte avait tenté d'obtenir certaines réponses à ses questions existentielles, en cherchant notamment à comprendre pourquoi les moines soufis prononçaient pendant des heures durant le même mot. Le moine rencontré avait essayé de lui faire comprendre que c'était une façon de s'élever, de prononcer un mot traduisant la dépendance de l'âme humaine vis-à-vis de dieu. Reconnaisant son ignorance, l'homme fixerait ainsi ce mot à son cœur jusqu'à ce que dieu lui accorde le privilège de le comprendre. Selon le moine, la vérité était derrière dieu et le chemin pour y accéder passerait par l'amour. Le moine cherche également à lui prouver la futilité du progrès et des biens matériels et Lotte Stratil explique avoir

---

<sup>768</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.226.

<sup>769</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.159.

compris son message et lui avoir demandé d'intercéder auprès de dieu en sa faveur afin qu'elle puisse avoir un enfant<sup>771</sup>. La voyageuse rapporte le précepte du moine expliquant que sans l'amour on n'était rien et son récit de voyage associe à la parole du moine la citation de la bible : et tu n'aurais pas l'amour, tu ne serais rien<sup>772</sup>.

Ainsi, la plupart des voyageurs, connaisseurs de l'Iran, ont des discours respectueux vis-à-vis de la tradition soufie et reconnaissent une véritable quête de sens à ses adeptes. Corbin souligne l'importance du combat spirituel à mener pour le soufi, et le récit de Lotte Stratil-Sauer est celui qui se fait le reflet de ce combat puisqu'elle avoue son admiration pour le moine soufi rencontré. Selon Corbin, le soufi ne connaîtrait pas l'opposition que nous faisons en Europe entre la foi et la science, le « croire » et le « savoir » ou encore celle entre le « mysticisme » et la « sensualité »<sup>773</sup>. Pour le soufi, l'accession au sens se fait par un pèlerinage intérieur. Il n'y avait chez les soufis pas d'opposition entre vérité de fait contingente et vérité éternelle et Lotte Stratil-Sauer ainsi que Rosen furent sans doute sensible à cette conception d'une possibilité d'accéder à un sens ésotérique éternel, tout en étant dans le temps historique<sup>774</sup>. Par ailleurs, il est frappant de constater que l'amour humain permet pour les soufis d'accéder à l'amour divin. Corbin cite à ce propos dans son chapitre consacré au soufisme des Fidèles de l'Amour une parole de Rûzbehân : « Il ne s'agit que d'un seul et même amour, et c'est dans le livre de l'amour humain (*'ishq insânî*) qu'il faut apprendre à lire la règle de l'amour divin (*'ishq rabbânî*) »<sup>775</sup>.

### III.2 Monuments : symboles d'une certaine grandeur

Tout comme pour les passages consacrés au zoroastrisme, les passages liés à l'islam sont souvent le résultat d'une fascination pour des monuments anciens que découvrent les voyageurs en Iran. Le récit de F. Rosen comprend déjà des photographies de mosquées à Kerbela et Qom (Annexes 15 et 16).

---

<sup>770</sup> Ibid, p.160.

<sup>771</sup> Lotte Stratil-Sauer: *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.83.

<sup>772</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.83.

<sup>773</sup> Henry Corbin. *En islam iranien*. Tome 3 : *Les fidèles d'amour. Shî'isme et soufisme*, p.12.

<sup>774</sup> Ibid, p.15.

<sup>775</sup> Henry Corbin, Tome 3, p.67.

Le premier récit qui traduit cette admiration est celui de Goethe puisque celui-ci s'extasie devant les mosquées et l'art persan, notamment lors de son arrivée à Koufa avec sa mosquée construite au 7<sup>ème</sup> siècle lors de l'invasion des Arabes. Son récit rappelle le meurtre d'Ali, gendre du Prophète, ainsi que la tendance des Perses au mysticisme qu'il juge trop passionné (« überschwenglich »). Il explique que pour les Iraniens, Ali était l'incarnation de dieu, mais sa remarque sur le mysticisme confère une certaine distance à son analyse. Il évoque par ailleurs la splendeur de la coupole en or du mausolée de l'imâm Ali à Najaf ainsi que la magnificence du mausolée d'Hussein et Abbass à Kerbela. Les premières pages de son récit montrent que le voyageur ne resta pas insensible à une certaine forme de ferveur religieuse, et l'on peut penser que cette architecture d'une grande beauté y fut pour quelque chose. Il reconnaît d'ailleurs s'être identifié à des pèlerins et s'être laissé porter par les vagues de pèlerins arrivant de tous les coins d'Iran à Najaf et Kerbela. Il rend hommage à leur foi qui les fit braver les tempêtes de neige ou au contraire le vent chaud des steppes, les maladies et les famines<sup>776</sup>.

A Tabriz, Westarp admire les ruines du château datant du 13<sup>ème</sup> siècle ainsi que la grande mosquée bleue en qui il voit le symbole « d'une grandeur et d'une splendeur passées »<sup>777</sup>. Selon Westarp, cette mosquée datant du 15<sup>ème</sup> siècle était la construction la plus intéressante de toute l'architecture Orientale. Le voyageur regrette ne pas avoir pu prendre un morceau de mosaïque, car les musulmans l'auraient battu à mort. En effet, celui qui dérobait un morceau de la mosquée était selon eux puni par Allah pour ce crime et Westarp explique que les Musulmans se chargeaient ainsi de cette punition<sup>778</sup>. Chez ce voyageur, la splendeur architecturale ne semble pas éveiller une quelconque curiosité quant à la religion l'ayant inspirée. Westarp paraît au contraire se comporter comme conquérant peu scrupuleux, prêt à rapporter en Europe un morceau de cette splendeur et à critiquer les fidèles soucieux de préserver leurs monuments sacrés.

En 1924, Nathusius put assister, cachée sur le balcon de l'hôpital anglais de peur de se faire lapider, aux cérémonies du moharam. Ses descriptions de ce qu'elle juge comme manifestations du fanatisme contrastent fortement avec son admiration pour l'architecture d'Ispahan. En effet, ce sont les coupoles et les minarets des

---

<sup>776</sup> Hugo Goethe : *Wanderungen in Persien*, p.2 et 3.

<sup>777</sup> Eberhard Joachim Westarp: *Unter Halbmond und Sonne*, p.316.

mosquées qui feraient la magie de l'Orient pour les Européens. Elle compare ainsi les coupoles et les minarets des mosquées à des fanfares de lumières s'élevant vers le ciel<sup>779</sup>. Elle a également le sentiment de sa finitude à son arrivée à Qom lorsqu'elle voit la coupole dorée du sanctuaire de Fatima Masoumeh. Pour caractériser l'effet produit par cette coupole, elle emploie des adjectifs laudatifs et l'associe à une manifestation du pouvoir, de la beauté et du divin<sup>780</sup>. Elle admire l'extérieur et regrette ne pas pouvoir visiter l'intérieur de la mosquée où elle pense pouvoir trouver tous les trésors d'Iran et d'Arabie rapportés par les pèlerins depuis des siècles. Elle reconnaît donc la beauté des monuments qu'elle associe à une forme de religiosité tout en n'associant pas cette beauté à l'islam shî'ite. Elle manifeste par ailleurs sa frustration de ne pouvoir comme Européenne découvrir davantage de trésors qui demeurent cachés aux yeux des non musulmans.

Pour Hinz, mentionner la beauté de certaines mosquées ne sert que son but politique : faire l'éloge de Reza Shah. En effet, il analyse en donnant de nombreux détails les phases de restauration de la mosquée safavide d'Ardabil. La mosquée aurait été restaurée avec soin et Hinz voit dans les travaux de restauration de ces monuments religieux en 1935-1936 le signe de la grandeur de Reza Shah<sup>781</sup> qu'il compare d'ailleurs explicitement à Shah Abbas 1<sup>er</sup> ou à Pierre le Grand<sup>782</sup>. Tous trois seraient parvenus à restaurer la puissance de leur pays et à le libérer des emprises étrangères. Il est donc évident qu'Hinz n'admire pas ces bâtiments comme signe d'une religiosité, d'une foi vivante, mais plutôt comme vitrine politique du Shah.

Il est donc frappant de voir les différences dans les réactions des voyageurs devant les vestiges: admirant des monuments datant de Darius, ils y reconnaissent la splendeur de la Perse pré-islamique. En revanche, les mosquées ou mausolées datant de l'époque islamique ne sont jamais associées à l'islam iranien, sauf chez Grothe qui admire la ferveur religieuse des pèlerins.

---

<sup>778</sup> Ibid, p.317.

<sup>779</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.104.

<sup>780</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.108.

<sup>781</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.61.

<sup>782</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.90.

### III.3 Rites islamiques décrits par les voyageurs

Parlant des rites islamiques, les voyageurs sont encore bien plus critiques et leurs discours sont teintés d'étonnement et de mépris.

Ainsi, les soldats Niedermayer et Westarp distinguent tout d'abord les Perses des autres musulmans et les dépeignent comme des croyants moins scrupuleux. Niedermayer eut l'occasion d'entrer en contact avec la population et dit avoir essayé de se mêler aux habitants pour pouvoir progresser en Iran sans se faire emprisonner. Il relate sa tentative de se déguiser en Iranien et de suivre les rites islamiques pour passer inaperçu. Ainsi, il se rappelle avoir fait des prières et des ablutions comme un Perse, à chaque fois qu'il se savait observé. S'il souligne l'importance de respecter ses rites, il reconnaît que les Perses se sentaient plus libres que d'autres musulmans en matière de religion. Mais ayant besoin de repères, il se serait obligé lui-même à respecter des lois et des coutumes issues du Coran. Niedermayer émet un doute quant à l'origine de ces lois et les attribue donc plutôt à une création de plusieurs mollahs ayant écrit des milliers de livres contenant des prescriptions destinées à régler la vie courante du musulman jusque dans ses plus petits détails<sup>783</sup>. Ces nombreux rites étaient difficiles à suivre pour un Européen déguisé en Iranien. Un autre passage montre qu'il juge les Perses peu religieux, puisqu'il évoque une attaque de brigands et le fait que les brigands n'avaient pas été sensibles à la clémence demandée par les compagnons de Niedermayer au nom de l'islam. L'auteur dit avec ironie que la guerre sainte en Perse était celle des brigands voulant absolument dérober l'argent<sup>784</sup>.

Westarp remarque la même liberté des Perses pour ce qui est de la religion. En effet, le voyageur relate son arrivée en Perse en expliquant que les Perses étaient des musulmans shî'ites, mais qu'ils n'accordaient pas une aussi grande importance à la religion que les Turcs. Il les juge également plus tolérants que les Turcs car les Perses avaient eu une autre religion avant l'islam. Pour Westarp, cette religion avait dû être refoulée, si bien que l'islam était vécu en Iran comme une religion imposée et qui avait dû être acceptée des habitants. Les Turcs en revanche n'avaient aucun recul et associaient selon l'auteur la religion à l'Etat et à la vie privée.

---

<sup>783</sup> Oskar Niedermayer : *Im Weltkrieg vor Indiens Toren*, p.151.

<sup>784</sup> Ibid, p.158.

Westarp reconnaît pourtant avoir trouvé en Iran des gens tout aussi fanatiques que chez les Turcs, et que les fêtes dédiées à Hussein étaient la manifestation de ce fanatisme<sup>785</sup>.

### III.3.1 Discours des voyageurs sur le Moharram

Ce mois est l'un des mois sacrés de l'islam. Les shî'ites commémorent le massacre des partisans d'Ali Hussein à Kerbala dans des processions, et Marjam Ardanan remarque dans les récits du 19<sup>ème</sup> siècle que les voyageurs allemands tels que Polak ou Brugsch décrivaient déjà ces festivités. Le 10<sup>ème</sup> jour désigné par « Le jour du Meurtre » est le jour de la commémoration de l'assassinat. Durant cette période, des représentations théâtrales appelées Ta'ziye (on trouve également le terme de Ta'ziyas) mettent en scène divers événements religieux au moyen de poésie, de musique, de chants et de mouvements<sup>786</sup>. Vambéry avait été le premier Allemand à assister à une représentation, et ce à Nikbeh. Il décrit avoir assisté à une représentation théâtrale et religieuse au cours de laquelle les shî'ites représentaient la tragédie d'Hussein, et que les pleurs des fidèles l'avait ému aux larmes<sup>787</sup>.

Hugo von Erdmann consacre la majeure partie de son récit à décrire la progression des troupes allemandes en Iran ainsi que les tractations avec les populations qu'elles essayaient de gagner à leur cause. Si un chapitre entier est consacré à « Hussein » il sert davantage à éclairer les manœuvres politiques des Allemands qu'à informer sur les festivités du moharram. Il y mentionne en effet que lui et ses quatre cent hommes prirent part aux festivités à Hamadan en défilant dans les rues avec un drapeau portant l'inscription : « Persien, Ruhm, Unabhängigkeit ». Selon Erdmann, le défilé avait contribué à nourrir la haine des Iraniens contre les Russes et à les rapprocher des Allemands dont ils attendaient le soutien pour libérer le pays des Russes et des Anglais<sup>788</sup>. Il semble donc indiquer que ces fêtes religieuses avaient pu être utilisées par les troupes allemandes pour attiser la haine contre les Russes et les gagner à leur cause, les faisant passer pour les libérateurs. Il décrit avoir été reçu par le plus grand des mollahs qui leur aurait envié

---

<sup>785</sup> Eberhard Joachim Westarp : *Unter Halbmond und Sonne*, p.231.

<sup>786</sup> Marjam Adalan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p.216.

<sup>787</sup> Vambéry : *Meine Erlebnisse und Wanderungen*, p.73 cité par Marjam Ardanan : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*, p. 217.

<sup>788</sup> Hugo Erdmann : *Im heiligen Krieg nach Persien*, p.134.

Hindenburg qu'il admirait tant. Selon lui, il fallait inciter les Perses à se révolter contre les Russes en utilisant le pouvoir de l'islam. Il décrit ensuite les processions avec les hommes se frappant la poitrine jusqu'à devenir inconscients, ainsi que les héros de la fête s'infligeant des coups d'épée. Il compare en outre l'impression qu'il eut à la vue et l'odeur du sang avec celle du champ de bataille : dans les deux cas ces expériences touchaient les nerfs du spectateur dont la sensibilité était mise à rude épreuve. Erdmann prouve donc que les Allemands songeaient à utiliser la ferveur religieuse pour gagner les Iraniens à leur cause pendant la Première Guerre mondiale. La religion devenait donc un instrument que les Allemands pouvaient utiliser pour manipuler certains Iraniens.

Nathusius prend quant à elle ses distances vis-à-vis des pratiques du moharram dont elle décrit les cérémonies et les prières. Cet aspect de l'Orient lui faisait peur, explique-t-elle. A ce propos, elle personnifie l'Orient et le définit comme muet tout comme les femmes voilées de noir. Le pays était fermé aux étrangers qu'il détestait et méprisait et elle le qualifie de « dédaigneux ». Tout comme Erdmann qui avait assisté avant elle aux processions, elle décrit les défilés et les automutilations que s'infligeaient les hommes. Ceux-ci se tapaient avec leurs poings sur la poitrine et se la lacéraient avec des couteaux. Nathusius conclut cette description en doutant de l'utilité des paroles progressistes et du progrès européen arrivé dans « ce genre de pays ». L'Europe ne parviendrait jamais à briser les chaînes du fanatisme et les Européens ne comprendraient jamais le rêve de ces peuples<sup>789</sup>.

Le mot de « fanatisme » est également employé par Gerd Heinrich pour décrire les processions qu'il vit à Sari. Il insiste sur le sang maculant les habits des pèlerins et la folie meurtrière des passants. Il qualifie le tout de « folie », même s'il conclut en précisant que cette fête restait gravée dans sa mémoire comme le souvenir le plus horrible mais aussi le plus marquant et inoubliable de son voyage en Perse<sup>790</sup>. Une photographie prise par le voyageur montre d'ailleurs les fidèles marqués par les mutilations (Annexe 17). Son attitude n'est pas sans rappeler celle de Kurt Faber, lors de sa traversée de l'Iran vers l'Inde et qui fut « sidéré » par la violence des processions en mémoire d'Hussein<sup>791</sup>.

---

<sup>789</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.30.

<sup>790</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.102.

<sup>791</sup> Aurélie Choné : « Le récit de voyage de Kurt Faber en Perse ». In : Christine Maillard : *Les pays germaniques et l'Iran (XIXème et XXème siècles)*, p.87-102. Ici : p.99-100.

Ayant voyagé la même année que Nathusius, Gustav Stratil-Sauer relate également le spectacle des processions durant le moharram. Il est marqué par les cris des croyants commémorant la mort d'Hussein. Sa réflexion sur l'influence du progrès et du savoir rappelle étrangement les mots de Nathusius. En effet, il remarque que le savoir et la raison étaient bien peu de choses pour le croyant, sitôt qu'il se laissait emporter par la force incroyable de sa foi, sans y apposer de résistance<sup>792</sup>. L'auteur explique ne pas avoir supporté la violence avec laquelle les croyants s'infligeaient des mutilations et il se questionne sur le sens de ce genre de processions. Pour lui, l'histoire de la Perse était une chaîne d'événements tragiques et l'âme des Perses avait évolué à cause de ces lourds événements pour se teinter d'amertume et de mélancolie. Tout comme Rosen le faisait déjà remarquer, Gustav Stratil-Sauer situe la rupture et la déchéance de l'ancienne civilisation avec l'arrivée des Arabes qui « répandirent l'islam avec le feu et l'épée »<sup>793</sup>. Il fait également la distinction entre les Perses d'origine indogermanique et les Arabes sémites. Les Perses avaient gardé un questionnement métaphysique que l'islam n'avait pu étouffer, écrit-il. C'est pourquoi, Stratil-Sauer voit dans les processions du moharram et dans le culte lié à Hussein la manifestation d'un désir métaphysique, la révolte d'un peuple opprimé qui tentait de briser ses chaînes et s'automutilait, sachant qu'il ne pouvait parvenir à se libérer de ces chaînes. En conclusion, Stratil-Sauer associe les processions du moharram à une forme de protestation exacerbée contre l'islam. Sur ce point, il rejoint donc la vision de Corbin qui met l'accent sur la nécessité pour les Européens de reconnaître l'existence d'une vérité spirituelle et voit dans la commémoration du drame de Kerbala « une protestation permanente contre les ordres de ce monde »<sup>794</sup>.

Stratil-Sauer semble avoir d'ailleurs pu se familiariser avec le shî'isme lors de discussions avec ses guides ou avec des mollahs si l'on en juge les passages où il évoque les conseils des mollahs leur interdisant d'aller dans les déserts, car ils considéraient cela comme une forme de suicide<sup>795</sup>. De même, son épouse admirait la

---

<sup>792</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.166.

<sup>793</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.175.

<sup>794</sup> Henry Corbin : *En islam iranien*, Tome 1, p.22.

<sup>795</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.124.



foi des nomades priant le Coran alors qu'elle-même ne parvenait pas à avoir la foi ou à trouver un réconfort dans les étoiles<sup>796</sup>.

Alfons Gabriel évoque finalement moins souvent que d'autres les pratiques shî'ites, mais il relève pourtant le fanatisme visible selon lui lors du moharram, fanatisme contrastant singulièrement avec le calme des Bédouins arabes ne voulant pas se lier à autre chose qu'au désert<sup>797</sup>. Pour ce qui est du moharram, Alfons Gabriel voit une évolution dans la pratique car cette fête était devenue une fête populaire célébrée tout particulièrement dans des villes isolées comme Yazd ou Kerman. Le voyageur décrit les processions et plus particulièrement celles débutant le 5<sup>ème</sup> jour du moharram. Sa description semble montrer une certaine pitié du voyageur pour la pauvreté des marchands de tapis défilant, puisqu'il relève leurs silhouettes émaciées et affamées. De plus, il est choqué par la brutalité des pratiques, notamment des blessures infligées aux bébés. Il cite à ce propos des femmes qui portaient leur bébé au visage ensanglanté ainsi que leurs habits blancs. Le fait que des habitants de Kerman s'étaient entretués quelques années auparavant pour savoir quel quartier aurait l'honneur d'ouvrir la procession l'avait profondément choqué<sup>798</sup>. Le voyageur est ensuite marqué par « l'enthousiasme religieux » des foules, les flagellations et mutilations que s'infligeaient les hommes et le sang coulant et il qualifie ces processions de « barbares ». Une partie des pratiques liées également au moharram lui paraît en revanche moins cruelle. En effet, il en conclut que les croyants se réunissaient pour la prière du soir et que ces prières étaient devenues dans la « Perse moderne » des « réunions sociales » (« Soziale Zusammenkünfte »), des moments d'échanges où l'on servait le thé, en présence des femmes et des enfants, des moments où tous étaient réunis sans distinction de classe sociale. C'est à cette occasion que les riches croyants offraient des repas et de l'argent pour répondre au précepte de charité imposé par l'islam<sup>799</sup>. Le renforcement du lien social ainsi que la pratique de la charité semblent donc être perçus de façon positive par Alfons Gabriel, ce qui contraste avec les descriptions des autres voyageurs, souvent plus critiques quant aux pratiques shî'ites. Nous pouvons également citer les nuances qu'il apporte lorsqu'il remarque que certaines

---

<sup>796</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.84.

<sup>797</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.223.

<sup>798</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.222.

<sup>799</sup> Ibid, p.223.

populations n'étaient pas aussi fanatiques comme par exemple celles de Tabas au nord-est de l'Iran dans le Kévir<sup>800</sup>. Cette description tout en nuances peut sans doute s'expliquer par l'ouverture d'esprit de Gabriel : en effet, son parcours lui avait permis de nombreuses reprises de rencontrer d'autres religions, notamment en Inde. Ainsi, nous pouvons apprendre par la filleule de sa femme qu'avant 1925, Gabriel avait déjà travaillé sur l'île Bonaire en Inde, puis qu'il avait entrepris avec sa femme Agnes Gabriel un voyage pour soigner des pèlerins allant à la Mecque. Pour se faire, ils étaient partis en 1926 des îles de l'est de l'Indonésie vers Jiddah avant de se rendre en 1927 à Oman<sup>801</sup>.

Et son récit contraste donc avec celui de Gerd Heinrich qui dit avoir suivi les conseils reçus de ne pas aller à Kerbela lors des célébrations du moharram afin d'échapper à la folie extatique des pèlerins. Gerd Heinrich précise avoir choisi de planter la tente loin de toute ville pendant le moharram afin de ne courir aucun danger<sup>802</sup>. Mais pourtant, son récit rapporte que lui et ses amis assistèrent aux processions, certes sous la protection du Chan de la petite ville de Sari.

Dans son premier récit de voyage, Jaroljmek met également le lecteur en garde contre le danger pour un Européen d'assister aux cérémonies du moharram. Il put effectivement y participer comme spectateur à Téhéran en 1914 depuis le toit d'une maison dans le bazar, toit réservé pour les « Européens curieux et avides de savoir ». Elle avait été surveillée par des gendarmes et des policiers placés tout autour de la maison et pour y accéder, il fallait posséder une autorisation délivrée par les ambassades<sup>803</sup>. L'auteur garda en mémoire ce moment terrible et de bouleversant pour lui et explique n'avoir pas pu comprendre que de si nombreuses personnes partageaient de tels rites. Ce qui l'avait le plus effrayé était un bébé d'un an, porté par sa mère, qui avait des entailles sur le cuir chevelu. Un coiffeur l'avait en partie rasé et lui avait tailladé le cuir chevelu<sup>804</sup>. Dans son deuxième récit, le voyageur explique que si les femmes infligeaient cela à leurs bébés, c'était en fait pour remercier Dieu de leur avoir permis d'être mères. De même, il note que certains hommes participaient pieds nus aux processions car ils avaient fait la promesse de

---

<sup>800</sup> Ibid, p.283.

<sup>801</sup> Verena Stagl. In : Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient*, p.48.

<sup>802</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.93.

<sup>803</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.38.

<sup>804</sup> Ibid, p.40.

marcher pieds nus le restant de leurs jours si leur femme parvenait à avoir un fils<sup>805</sup>. Les processions avaient finalement été interdites sous cette forme à partir de 1925 et ce afin de ne pas choquer les étrangers. Reza Shah avait vu ces processions d'un mauvais œil, car elles avaient donné une image de la Perse comme pays ayant un retard culturel<sup>806</sup>.

### III.3.2 Les pèlerinages relatés dans les récits de voyage

Les récits des voyageurs relatent souvent de l'attachement des croyants à leurs imams par la description du moharram et les récits rapportent souvent les réactions des voyageurs à la vue des pèlerins.

Pour notre premier récit, celui de Grothe, il est frappant de voir que l'auteur associe le pèlerinage aux caravanes et apprécie le « panorama vivant composé de personnes de tous rangs. Il regrette d'ailleurs ne pas avoir pu photographier ces caravanes de pèlerins mais assure avoir les images encore très présentes devant ses yeux. En revanche, la plupart des discours sur les pèlerinages associe la ferveur des shīites à des manifestations de fanatisme.

La ville de Mashhad est évoquée dans le récit de voyage de Schweinitz qui explique avoir été tenté de visiter cette ville, car peu de pèlerins y allaient en 1908. Selon lui, la ville se situait hors des routes empruntées d'habitude par les voyageurs et les habitants étaient réputés comme étant fanatiques et dangereux pour les étrangers<sup>807</sup>. Il explique d'ailleurs qu'il lui était impossible d'entrer directement en contact avec la population à Mashhad. Il dit avoir été hébergé par un habitant qui lui servait d'intermédiaire avec les habitants de la ville pour toutes ses affaires et lui garantissait également sa sécurité. Selon l'auteur il n'avait pas été possible de traiter directement avec la population en étant étranger, car elle était trop « fanatique » et particulièrement hostile aux Européens<sup>808</sup>. Le voyageur relie ce phénomène au fait que la ville était un lieu de pèlerinage et que les mollahs voulaient tenir la population loin de toute influence européenne. Ces mollahs attisaient selon lui la haine de la population contre les chrétiens.

---

<sup>805</sup> Edmund Jaroljmek : *Das andere Iran*, p.33.

<sup>806</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.40.

<sup>807</sup> Hans Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*, p.15.

<sup>808</sup> Ibid, p.23.

Norden évoque également l'importance des pèlerinages mais cite les villes de Najaf et de Kerbela. Il explique ainsi que Najaf abritait la tombe d'Ali, cousin et gendre de Mohamed en qui les shî'ites voyaient le successeur de Mohamed. A Kerbela se trouvait la tombe d'Hussein, le fils d'Ali et petit-fils de Mohamed. Il serait mort en martyr dans sa lutte contre le faux calife. Selon Norden, de nombreux habitants de ces deux lieux de pèlerinage exploitaient le désir des croyants d'être enterrés dans ces lieux saints en faisant grimper le prix de l'emplacement funéraire.

Pour Alfons Gabriel, le passage de sa caravane par Mashhad lui permit de trouver plus facilement des habitants prêts à braver leur peur du désert et de les suivre dans leurs expéditions. Il avait retenu de son deuxième voyage que pour les Shî'ites, la crainte de voir le jugement dernier arriver était telle qu'ils souhaitaient se rendre autant de fois que possible aux lieux de pèlerinage connus comme Mashhad, lieu où reposait le huitième imam<sup>809</sup>. Mais le portrait qu'il fait de la ville en juillet 1933 n'est pas très positif. En effet, il commence par regretter l'influence des Européens, et explique que les plus mauvais représentants de sa civilisation avaient pris leurs aises à Mashhad. L'on voyait ainsi de nombreux bistros ouvrir aux abords du mausolée de l'imam. D'autre part, la population des campagnes pouvait constater que les habitants de Mashhad mentaient et volaient les pèlerins. La seule mention positive est celle de sa rencontre avec le couple Stratil-Sauer, rentré de leur expédition qu'il décrit comme ayant été longue et pénible<sup>810</sup>. Pour ce qui est de Qom, cette ville avait quelque chose de fascinant pour le voyageur avec la coupole dorée du mausolée et la splendeur des lieux saints, mais elle était habitée presque exclusivement par des Shî'ites dont la religiosité était souvent teintée de haine envers les autres religions. Il parle ainsi d'une « folie religieuse » que le voyageur pouvait constater à Qom où tout était centré sur le culte. Il y avait été au moment du Noruz en 1933 et avait pu remarquer une hausse des prix des hébergements et une présence accrue de mendiants, de malades et d'handicapés. Il ajoute qu'à l'occasion des fêtes religieuses, les habitants étaient particulièrement intolérants envers les adeptes d'autres religions. Paradoxalement, Gabriel regrette également que des

---

<sup>809</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.9.

<sup>810</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.154.

ampoules électriques éclairaient pour les fêtes les minarets et les mosquées, ce qu'il considère comme une « faute de goût »<sup>811</sup>.

S'il critique ces formes de religiosité, il adopte entièrement l'avancée des caravanes aux rythmes des prières des guides et considère la foi des habitants des petits villages du Kévir comme quelque chose d'évident et de digne. Ainsi, il explique que la fête du Katl, où les shī'ites célébraient la mort d'Hussein, était fêtée avec discrétion à Turud : les habitants se contentaient de sortir quelques tapis de valeur pour y faire leurs prières, ce qui contrastait avec le bruit et le luxe des villes<sup>812</sup>. Gabriel mentionne dans son récit à maintes reprises les prières des guides et trouve dans le fait de prier quelque chose de réfléchi et de supérieur, notamment lorsqu'ils sont en difficulté dans le Kévir<sup>813</sup>. Dans le désert, la prière des guides semble rassurer les voyageurs, car elle les relie aux autres habitants des villes et les sort de leur isolement. Gabriel remarque à ce propos que son compagnon d'expédition avait commencé à appeler à la prière, comme chaque matin et comme c'était la tradition dans des milliers de minarets au même moment dans les pays islamiques. Cette remarque fait suite à une analyse de la situation de Malheh, endroit situé loin de toute vie en plein désert. Les voyageurs étaient pour la plupart malades, et l'eau était comptée, mais les guides continuaient pourtant à prier<sup>814</sup>. De même il se rend compte de l'utilité de certains aménagements financés par de riches pèlerins, notamment de citernes d'eau présentes sur les routes de pèlerinage. Ces mécènes avaient voulu faire une bonne action et gagner le paradis en finançant ces citernes<sup>815</sup>. Son troisième récit de voyage semble confirmer que Gabriel accordait plus de crédit à la prière de pèlerins solitaires qu'aux grandes manifestations de foi dans les lieux de pèlerinages. L'auteur décrit en effet son arrivée à Mahan et les heures « inoubliables » passées à la mosquée de Shah Na'mat Allah, alors qu'il goûtait au silence. Seule une voix jeune s'était élevée pour prier dieu et le prophète, et les adjectifs employés pour qualifier cette voix qui s'élevait en tremblant montrent que Gabriel admirait cette voix plutôt qu'il ne la critiquait<sup>816</sup>. D'ailleurs l'auteur emploie le terme de « pèlerin » pour se décrire en train de parcourir des milliers de

---

<sup>811</sup> Ibid, p.39.

<sup>812</sup> Ibid, p.103.

<sup>813</sup> Ibid, p.89.

<sup>814</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.116.

<sup>815</sup> Ibid, p.188.

<sup>816</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.17.

kilomètres dans les déserts iraniens tel un croyant marchant vers une destination lointaine à la recherche d'un royaume divin sur terre<sup>817</sup>. Sa quête du divin est évidente lorsqu'il analyse ses impressions dans le désert du Lut en mars 1937. Il se rappelle les heures silencieuses passées dans le désert à veiller autour du feu et il confie sa crainte de retrouver le monde matérialiste et les Européens préoccupés par leur position sociale et leur richesse alors qu'il avait pu approcher de si près quelque chose de plus grand, quelque chose d'éternel dans le Lut<sup>818</sup>. Gabriel est donc plus proche de la mystique des soufis car il admire la beauté terrestre en laquelle il pense pouvoir accéder à l'Éternel que des pèlerins désireux se rendre à un endroit précis par dévotion pour leur Imam.

### III.3.3 Interdictions et frustrations

Outre les réactions diverses face aux rassemblements de pèlerins, les interdits n'ont pas laissé certains voyageurs indifférents.

#### III.3.3.a L'interdiction de photographier

Le premier interdit regretté par nombre d'entre eux est celui lié à la photographie. En effet, les voyageurs qui rapportent cet interdit avaient souhaité pouvoir s'approcher de sites sacrés afin de pouvoir photographier ceux qu'ils jugeaient dignes d'intérêt et différents des monuments en Europe. Cet interdit ne va pas sans rappeler celui de représenter le visage du Prophète, même si cette interdiction ne figurerait pas dans le Coran, comme nous le rappelle Annemarie Schimmel<sup>819</sup>. Grothe remarque paradoxalement que la Perse était moins sévère en matière de photographie que la Turquie et qu'au moment de son voyage, aucun Turc n'exerçait le métier de photographe contrairement à la Perse où il avait pu rencontrer des photographes de métier. Il précise d'ailleurs avoir pu voir des photos des monuments sacrés de Najaf et Kerbela prises par un photographe persan et mises en vente<sup>820</sup>.

Les autres voyageurs sont plus sévères quant à la difficulté et au danger de prendre des photos. Nathusius associe cette interdiction de photographier à la

---

<sup>817</sup> Ibid, p.51.

<sup>818</sup> Ibid, p.54.

<sup>819</sup> Annemarie Schimmel : *Der Islam*, p.43.

<sup>820</sup> Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.220.

violence dont pouvaient faire preuve les habitants. Elle rappelle dans son récit le meurtre du Consul Américain à Téhéran qui avait tenté de braver cet interdit pour photographier un puits sacré. Pour elle, les Européens ne pouvaient pas avoir le même sens du sacré que les Iraniens, et elle ne comprenait pas que l'on puisse lapider quelqu'un pour une photo. Finalement, elle avoue avoir craint de poursuivre son voyage toute seule, mais ne pas avoir voulu rebrousser chemin<sup>821</sup>. Elle cherche donc à excuser les étrangers par la méconnaissance de l'interdit et du sacré et regretter cette forme de violence. En revanche, son récit se fait plus critique quant à la légitimité de la présence européenne en Iran puisqu'elle dénonce ouvertement les motivations des Allemands et plus largement des Européens. Elle regrette à ce propos qu'ils ne soient pas attirés sincèrement par ce pays, que leur présence ne soit pas guidée par « le cœur » mais plutôt par les sources de pétrole, la route vers l'Inde, mais en aucun cas une envie de découvrir l'autre. La seule nation qu'elle épargne sont les Etats-Unis qu'elle juge plus philanthropique et elle trouve donc le meurtre du Consul Américain d'autant plus injuste<sup>822</sup>. Elle poursuit son récit par la description des deux peuples attendant la dépouille du Consul pour la rapatrier aux Etats-Unis. C'est pour elle l'occasion de souligner la différence entre les Iraniens et ces Européens endeuillés. La description de l'arrivée de la dépouille fait place à une considération plus sentimentale, puisque son récit critique la haine entre les peuples et l'échec de l'esprit des Lumières. Nathusius oppose ici la philosophie des Lumières et la volonté de progrès à la haine et la volonté de détruire l'autre qu'elle aurait ressenties durant le passage du cercueil du Consul américain<sup>823</sup>.

Cet assassinat dû à une photographie interdite est également relaté par Walter Mittelholzer dont le voyage date de 1925. Lui voit dans cet événement une preuve du fanatisme religieux. Pourtant, Mittelholzer semble expliquer le meurtre du Consul, non pas par sa présence à côté d'une fontaine sacrée qu'il aurait voulu photographier mais par des photos de femmes voilées qu'il aurait prises. L'on a donc différentes versions quant à l'origine du meurtre commis, même si Mittelholzer est le seul voyageur à donner ce motif au meurtre. Il nuance pourtant son propos très critique sur le fanatisme religieux pour ajouter que les hommes persans avaient plutôt une nature pacifique, mais que, déçus des shahs précédents, les habitants

---

<sup>821</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.29.

<sup>822</sup> Ibid p.41.

avaient souvent perdu leur maîtrise de soi. Des religieux fanatiques avaient ainsi encouragé le peuple à exécuter le Consul. Selon Mittelholzer, la religion était « das oberste Gesetz », la loi suprême du pays, et aucun homme politique ne pouvait l'ignorer. En revanche, Mittelholzer avait obtenu l'autorisation officielle de Reza Shah de photographier, y compris l'intérieur des mosquées, ce qui était inédit selon lui en Perse. Le Shah lui aurait même mis à disposition un officier et trois soldats chargés de le protéger des fanatiques<sup>824</sup>.

Le même attentat est repris par Kellermann pour prouver le fanatisme des shī'ites et il se vante d'avoir pu prendre en photo la mosquée de Qom malgré les avertissements et le danger lié au fait de photographier des lieux saints<sup>825</sup>. Gerd Heinrich se vante également d'avoir pu photographier les processions du moharram à Sari depuis la tribune des autorités de la ville, et il précise avoir fait les photos de façon la plus discrète possible mais avec l'autorisation du Chan de la ville<sup>826</sup>.

Quant à Jaroljmek, son récit de 1942 relate aussi ce meurtre. Tous les étrangers souhaitaient photographier certains monuments, écrit-il, mais tous avaient été prévenus du danger qu'ils encouraient s'ils photographiaient des monuments sacrés. Son récit est celui qui relate l'événement de façon la plus précise. Ainsi, il critique dans un premier temps le Consul Imbrie qui n'avait pas respecté l'interdit de photographie et n'avait pas tenu compte des mises en garde. Il se serait déguisé pour accéder à cette fontaine sacrée où se rendaient de nombreux aveugles dans l'espoir d'y être guéris. Mais il aurait omis de cacher le sigle de l'ambassade sur le chapeau de son employé et aurait ainsi été démasqué puis écrasé par la foule de fanatiques. Son interprète, plusieurs policiers et gendarmes et des civils auraient perdu la vie tandis que les troupes essayaient de disperser les fanatiques. Jaroljmek attribue, contrairement aux voyageurs précédents, la seule responsabilité au Consul, et explique par ailleurs que cet incident eut malheureusement des conséquences fâcheuses pour la Perse, notamment en matière de finances<sup>827</sup>. Paradoxalement, il précise tout de même, qu'il fut un des seuls à pouvoir photographier les intérieurs de mosquées ou même les processions sanglantes du moharram, et vante la rareté de ses photos. Il cite d'ailleurs les échecs connus par d'autres, notamment par une

---

<sup>823</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.42-43.

<sup>824</sup> Walter Mittelholzer : *Persienflug*, p.171.

<sup>825</sup> Bernhard Kellermann : *Meine Reisen in Asien*, p.17.

<sup>826</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.95.



entreprise cinématographique allemande qui s'était rendue en Perse en 1926 dans le but de filmer les processions sanglantes. La compagnie avait loué une maison et percé les murs afin de pouvoir filmer, mais les trous avaient été rebouchés par les fidèles pour empêcher que les processions ne soient filmées<sup>828</sup>. Jaroljmek se présente donc comme héros qui avait échappé de justesse au danger que présentaient les fanatiques lorsqu'il explique avoir essayé à Chiraz d'assister encore une fois aux processions du moharram. Il se souvient s'être caché dans le bazar derrière des piles de marchandises et avoir été entouré de policiers. Mais après quelques heures il avait eu envie de rentrer, ne supportant plus les pleurs et les cris des femmes, des enfants et des hommes. Il était parvenu à grande peine à traverser la procession, simplement pour rejoindre les toits du bazar : ses vêtements avaient été déchirés, et il avait reçu des coups<sup>829</sup>.

Le récit de voyage de Hinz, qui relate un voyage en 1936, mentionne également les lois interdisant la photographie. Il donne des précisions les concernant et le lecteur apprend que le voyageur pouvait obtenir un permis de photographier délivré tout d'abord par Téhéran et ensuite par les maires des différentes villes. Les rues, les allées et les bâtiments pouvaient être photographiés, mais les sites militaires ou les sites gardés par des militaires ne pouvaient être pris en photo. Pour la photographie de lieux sacrés, le maire devait délivrer une autorisation. Il semblerait donc que les lois concernant la photographie se soient assouplies entre 1926 et 1936 sous Reza Shah.

D'après le récit de Hinz, l'auteur avait voulu entrer dans l'enceinte du tombeau de Qasvin où étaient enterrés les huit princes assassinés par Ismail, mais la police ne l'avait pas laissé rentrer. La police l'avait également interrogé après qu'il ait photographié le palais Nadar et la mosquée dont la coupole l'intéressait. Finalement, il avait obtenu l'autorisation de partir après avoir expliqué le but de sa mission aux policiers. Hinz se vante également d'avoir été le seul à obtenir l'autorisation de photographier le tombeau de Scheikh Safi à Arabil grâce à ses relations, notamment avec le Dr Ahmad Sa'idi à Berlin, qui était responsable des étudiants iraniens en Allemagne et avec le Ministre de l'Éducation, qui avait soutenu ses recherches<sup>830</sup>.

---

<sup>827</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.42.

<sup>828</sup> Ibid, p.43.

<sup>829</sup> Ibid, p.47.

<sup>830</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.57.

Hinz fait donc de cette autorisation un trophée personnel et prétend par-là bénéficier de largesses refusées même au Consul Bohn ou à D. Einloos, représentant de la NSDAP, présents également à la visite d'Ardabil, mais qui n'avaient pas obtenu le droit de photographier.

Quant à Lotte Stratil-Sauer, son récit traduit sa peur et sa colère lorsque son mari s'approcha de la grande mosquée à Qom muni d'un appareil photo. Elle écrit qu'elle était sûre qu'un grand malheur allait lui arriver. Et elle semble ainsi avoir été surprise que son mari réussisse à gagner la sympathie d'un mollah venu lui reprocher de s'approcher du périmètre sacré, qui plus est avec un chien. Elle relate ainsi la tension ressentie lorsqu'elle assista aux pour-parlers entre d'un côté le mollah soutenu par la foule à ses côtés, et son mari de l'autre côté, puis le soulagement qui s'en suivit lorsque Gustav Stratil-Sauer expliqua au mollah que pour lui ne pas pouvoir admirer le portail de la grande mosquée eût été comme lire un poème de Hafez privé des roses et du rossignol. Le mollah avait souri à ces paroles<sup>831</sup>.

Nous pouvons donc constater que cette interdiction de photographier est mentionnée dans de nombreux récits et que le meurtre du Consul américain choqua les voyageurs européens. Par ailleurs, braver l'interdiction de photographier n'est pas perçue comme un délit, sauf par Jaroljmek qui attribue la responsabilité au Consul puisqu'il n'avait pas respecté les lois du pays et n'avait pas tenu compte des mises en garde faites par son entourage. Les voyageurs sont donc choqués par la violence du crime, mais ne questionnent pas le comportement des Européens ni leur propre comportement. La plupart se vantent d'avoir osé braver cet interdit et d'avoir pu voler des clichés précieux à rapporter en Europe. Ni Lotte Stratil-Sauer et son mari, ni Nathusius ne partagent cette attitude, mais il est frappant de constater que cet interdit attisa la curiosité et la convoitise des Européens.

### III.3.3.b L'interdiction d'accéder aux lieux de cultes

Pour certains voyageurs, l'interdiction d'accéder aux lieux de culte comme non musulmans est vécue comme une frustration ou comme une injustice.

Rosen publia son analyse en 1928 mais ses voyages datent d'avant la Première Guerre mondiale et il se fait une fierté d'avoir pu pénétrer dans une

mosquée, déguisé en Iranien. En effet, après avoir évoqué la splendeur du mausolée de l'Imam Reza à Mashhad et de celui de sa soeur Fatima al-Masuma à Qom, il précise que la tombe de Shamsade Abdul Asim était particulièrement importante pour les habitants de Téhéran, car située à seulement huit kilomètres de la ville et donc accessible. Les Européens ne pouvaient pénétrer dans ce lieu saint sans craindre d'être mis à mort, mais pourtant il se vante d'avoir été le premier « non musulman » à avoir pu visiter le sanctuaire. Il s'était glissé dans la peau d'un pèlerin et avait participé à toutes les cérémonies. Il avait accédé à l'intérieur de la mosquée « en tenant la main d'une prêtre » ! Et il décrit la splendeur de l'intérieur de la coupole en relevant la richesse des matériaux utilisés tels l'argent, l'albâtre, le brocat...<sup>832</sup> Comme pour les voyageurs s'étant enorgueillis d'avoir pris des photos de lieux saints, le voyageur se vante d'avoir pu berner un homme d'Eglise et d'avoir pu tromper tous les fidèles présents dans la mosquée à Qom.

Dans son récit datant de 1908, Schweinitz regrette ne pas pouvoir accéder à un périmètre sacré quel qu'il soit et rappelle le danger lié au non respect de l'interdiction. Pénétrer pour un Européen dans la partie sainte des villes (il cite à ce sujet les places saintes, les mosquées, et même les habitations) qu'il désigne par le mot Best, reviendrait à s'exposer à la colère du peuple et aucun consulat ne pourrait lui venir en aide<sup>833</sup>. Il cite ainsi la haine des habitants de Mashhad envers les Européens ou les Iraniens chrétiens ou juifs présents dans la ville. Les Européens avaient la chance d'être sous protection du Consulat écrit-il, et le consulat leur avait même conseillé de sortir en mettant des habits traditionnels iraniens afin de pouvoir « fuir au moment critique ». Schweinitz décrit Mashhad comme un baril de poudre prêt à exploser et pense que les Européens seraient contents si les Russes venaient mettre de l'ordre et apporter un peu de « modernité » dans la vie courante. En revanche, il reconnaît que l'administration gouvernementale avait tout fait pour limiter les exactions du peuple contre les Européens<sup>834</sup>.

En 1924, Nathusius manifeste également sa frustration de ne pas pouvoir accéder au dôme doré du sanctuaire de Fatima à Qom. Elle explique cela par le fanatisme qui empêchait l'accès à ces « merveilles terrestres » pour les

---

<sup>831</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.138.

<sup>832</sup> Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.52.

<sup>833</sup> Hans Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*, p.25.

Européens<sup>835</sup>. Son récit constate donc cette impossibilité et elle semble avoir renoncé à transgresser cet interdit, contrairement à Rosen, alors que le voile lui aurait permis de le faire de façon plus aisée que pour un homme.

Kellermann se montre également frustré dans son récit de 1928, mais ce sentiment évolue en dédain lorsqu'il évoque la ville de Qom qu'il critique comme étant totalement préservée de l'influence européenne et où la photographie était interdite. Le simple accès à la ville n'était possible aux étrangers que depuis peu. En tant que non musulman il écrit avoir dû rester à l'extérieur de la mosquée et c'est son guide Ismail qui lui décrivait l'intérieur de la mosquée<sup>836</sup>. Il avait pris tout de même quelques photos de l'extérieur pour compenser cette frustration, et ce malgré les avertissements qui leur avaient été faits. Prendre une photo revenait à souiller des lieux saints et son récit rappelle le meurtre du Consul qui avait photographié la fontaine sacrée.

Norden précise également en 1929 l'attitude très distante de certains habitants de la ville de Najaf à son égard. Il n'avait pas eu le droit de s'approcher de la mosquée et selon lui, les hôtels de la ville n'hébergeaient pas de bon cœur les impies, si bien qu'il avait dû demander à être logé par Agha Hamid Khan, ami et allié des Anglais. A Kerbela, il s'était également senti comme un intrus<sup>837</sup>. Son récit mentionne qu'à Ispahan, il n'avait pas eu le droit d'accéder à la mosquée et qu'il avait dû se contenter d'admirer l'extérieur. Ainsi, il explique que les minarets et les coupes avaient encore plus d'effet sur l'étranger puisqu'il ne pouvait accéder à l'intérieur des mosquées<sup>838</sup>. De même il décrit avoir été escorté par un policier aux abords de la Mosquée de Qom afin qu'il ne s'en approche pas de trop près. Il réitère sa frustration et déplore que « les mosquées ne livraient leurs merveilles qu'aux croyants et non aux étrangers »<sup>839</sup>. Il oppose ainsi ces lieux sacrés au bazar capable, lui, de rassembler les peuples. Le commerce était donc un moyen d'estomper les différences culturelles, contrairement à la religion.

---

<sup>834</sup> Ibid, p.27 à 30.

<sup>835</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.108.

<sup>836</sup> Bernhard Kellermann : *Meine Reisen in Asien*, p.17.

<sup>837</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und es war*, p.21.

<sup>838</sup> Ibid, p.186.

<sup>839</sup> Ibid, p192.

### III.3.3.c L'interdiction d'entrer en contact physique avec un Européen

Outre les interdictions de photographier ou de se rendre dans les mosquées, certains voyageurs critiquent l'attitude des Iraniens qui refusaient tout contact physique avec eux. Les voyageurs ressentirent cela comme une mise à distance, un signe de méfiance ou de mépris de la part des Iraniens rencontrés.

Quelques voyageurs masculins citent cette tendance des Iraniens, et le récit de Schweinitz se fait ironique pour en témoigner. Selon l'auteur, qui rapporte une expérience vécue à Mashhad, les Iraniens jugeaient en 1908 le contact avec des Européens comme impur. S'ils étaient obligés par politesse et pour des raisons professionnelles de donner la main à un chrétien, ce contact physique les rendait impurs à leur tour et ils devaient se laver afin de se purifier. A cette fin, ils utilisaient l'eau d'un canal du centre de Mashhad dont l'eau était sacrée. Il parle donc de « chrétien » et non pas « d'Européen », mais l'on peut penser qu'il associe Européens à chrétiens et que si cela était arrivé à un Européen de confession juive, il en aurait été de même. A ce sujet, le passage sur la purification est très ironique voire méprisant, car il précise que si l'habitant se lavait pour se purifier du contact avec le chrétien, d'autres habitants faisaient leur linge dans ce même fleuve ou y faisaient arriver les eaux usées<sup>840</sup>.

Niedermayer regrette aussi d'être perçu comme mécréant et d'avoir été autant détesté en Perse lors de son expédition vers l'Afghanistan. Il dit avoir d'autant plus apprécié la présence de certains Iraniens prêts à l'aider. Il écrit ceci en repensant à la traversée du désert du Kévir en juillet 1915 où ils durent voyager dans des conditions particulièrement difficiles, notamment en raison de la chaleur et de la proximité des ennemis, russes et anglais<sup>841</sup>. Il cite pourtant une rencontre avec un mollah près de Shahroud, à Mazaj, qui lui avait accordé l'accès à son jardin, alors que Niedermayer était en route vers le front turc et essayait de progresser en se faisant passer pour un Perse. Le mollah n'avait pas été dupe, puisqu'il lui avait souhaité bonne chance à son départ en expliquant que son origine et son but n'étaient pas importants à ses yeux et qu'il demandait à dieu de le protéger. Pour

---

<sup>840</sup> Hans Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*, p.25.

<sup>841</sup> Oskar Niedermayer : *Im Weltkrieg vor Indiens Toren*, p.70.

Niedermayer, « ce genre de rencontres faisait partie des plus belles expériences de ce long voyage solitaire et difficile »<sup>842</sup>.

Pour ce qui est de Gerd Heinrich, il joue avec ces interdits et prend un malin plaisir à vouloir contourner cet interdit du contact physique. En effet, il explique avoir voulu piéger un chef de village et un mollah orthodoxe en leur tendant la main et en les obligeant ainsi à serrer la main à un chrétien impur. Mais il ajoute que le mollah avait été plus malin que lui car il avait prévu cela en demandant à un enfant de se tenir prêt de lui avec une cruche d'eau afin de lui laver les mains<sup>843</sup>.

Nathusius commente également la réaction des hommes qui étaient ses employés lors de son voyage en Iran. Ainsi, elle écrit que tous les hommes qui la servaient la considéraient comme impure (« unrein »), même s'ils la servaient si poliment<sup>844</sup>. Elle cite le cuisinier, le Boy qui faisait les courses, le porteur d'eau ou encore le domestique qui lui donnait sa boisson : tous subissaient sa présence comme ils subissaient une « poussée de fièvre ». Ils la considéraient comme impure et n'utilisaient plus le verre dans lequel elle avait bu. Elle comprend donc cette interdiction comme un signe de mépris et se compare de ce fait à une forme de maladie qu'on cherchait à éviter. D'ailleurs, elle explique que sitôt qu'elle aurait quitté le pays, ils seraient à nouveau à fumer leur pipe à eau et à se contenter d'une poignée de riz, comme l'avaient fait leurs ancêtres. Les tentatives européennes de moderniser l'Iran lui semblent donc vaines et elle juge la présence des Européens comme dénuée de sens<sup>845</sup>. L'interdiction d'approcher les femmes étant due à la pratique de l'islam, la condition de la femme, européenne ou non, pourrait difficilement évoluer. Nathusius se pose ici la question de la responsabilité des prêtres quant à la résistance opposée par certains Iraniens aux réformes introduites par Reza Shah. En effet, selon elle, le peuple regrettait l'ancien Shah et Reza Shah serait peu populaire, contrairement à ce qui était perçu en Europe. Elle va donc à l'encontre de la vision de l'époque selon laquelle Reza Shah était unanimement apprécié. Elle conclut que le Shah dérangeait l'ordre établi, modernisait en créant des armées, des routes, des écoles, et forçait les habitants à sortir de leur tranquillité pour travailler. S'en suit une conclusion quelque peu caricaturale : « Denn leben

---

<sup>842</sup> Ibid, p.151.

<sup>843</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.110.

<sup>844</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.30.

<sup>845</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.30.

ohne zu arbeiten, das scheint einzig erstrebenswert für den Orientalen»<sup>846</sup>. L'on peut effectivement rappeler l'antagonisme entre les religieux et Reza Shah qui devait essayer de composer avec les désirs des religieux. Leur pouvoir était garanti par la Constitution et la tradition, alors que le Shah souhaitait plus de liberté. Mais il est évident que Nathusius fut blessée par les réactions des hommes qui la considéraient comme individu de seconde catégorie de par sa condition de femme et de par sa religion. Ce ressenti la conduisit à son tour à énoncer des conclusions caricaturales et méprisantes.

Nos deux premières parties ont mis en lumière des discours reflétant le désir d'expansion des Allemands et Autrichiens dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle. Cette tentative de mainmise apparaît clairement dans les discours des chercheurs qui se servirent des ressources de la faune et de la flore en Iran, ou des géographes qui firent de la géographie un outil au service de l'économie allemande. D'autre part, ces mêmes voyageurs admirent souvent en Iran l'architecture pré-islamique ou encore la poésie persane, montrant ainsi que la seule quête de savoirs ou de productivité ne pouvait leur suffir. Ainsi, de nombreux récits de voyage laissent place aux questions des voyageurs quant aux religions et aux rites pratiqués. Les récits d'Hugo Grothe et d'Eberhard Westarp mettent en lumière le travail des chrétiens en Iran, surtout pour ce qui est de la scolarisation des enfants. Grâce au récit d'Eberhard Westarp, le travail de Martha Anna Friedemann pour l'orphelinat d'Orumieh ainsi que celui de Madame Harnack à l'orphelinat de Khoy trouve une certaine reconnaissance. D'autres religions sont présentées comme minoritaires en Iran comme le courant religieux des Ali-Ilahi que les voyageurs ont eu du mal à connaître. Les discours sur les Bahais sont plus élogieux que ceux des voyageurs du 19<sup>ème</sup> siècle puisqu'ils voient dans ces adeptes des victimes des persépersécutions shīites et Wipert Blücher voit dans ce courant religieux une synthèse des religions monothéistes de par sa recherche d'amour, d'humilité et de patience. Le soufisme est également évoqué de façon respectueuse car les voyageurs reconnaissent à ses adeptes une véritable quête de sagesse. Le récit de Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch* témoigne de l'admiration de la voyageuse pour un moine soufi et elle

---

<sup>846</sup> Ibid, p.36.

partage sa foi en la possibilité d'accéder à l'amour divin grâce à l'amour humain. Finalement, tous les voyageurs sont marqués par leur rencontre avec des musulmans shī'ites. Les rites du moharram sont décrits comme symboles du fanatisme et de l'intolérance, voire de la barbarie. Seul Gustav Stratil-Sauer a un discours plus pondéré quant au shī'isme et son interprétation diffère singulièrement de celle des autres voyageurs puisqu'il voit dans le shī'isme la tentative désespérée du peuple persan de s'affirmer contre l'islam en rejouant le martyr lui ayant été infligé.



## Quatrième partie : Discours sur les femmes dans les récits de voyage



Palais du jardin d'Eram à Shiraz, époque des Qadjars (1794-1925)

*(photographie D. Lévy-Jahanbakht)*

« Que de soirs, avant nous, ont éteint leur clarté !...  
Oh ! Prends garde, en posant ton pied sur la poussière,  
Car peut-être fut-elle, aujourd'hui sans lumière,  
La prunelle des yeux d'une jeune beauté ?  
Omar Khayyam

Après avoir étudié les échanges de savoirs des scientifiques et leurs positionnements par rapport à leurs terrains de recherches et à leurs habitants, nous nous sommes attachés à étudier les discours sur les conceptions de modernisation économique et politique au travers du regard des voyageurs sur les villes iraniennes du début du XX<sup>ème</sup> siècle. Ces discours prônent pour certains une conquête économique de l'Iran et font du progrès technique la justification de leurs entreprises. Pourtant, l'on voit se dégager chez les voyageurs une forte propension à glorifier le passé idéalisé de l'époque des Parthes, considéré comme âge d'or de la Perse. Par ailleurs, les critiques de l'islam sh'ite sont très nombreuses dans les récits et montrent la difficulté d'appréhender le pays pour des voyageurs chrétiens, qui voient dans certains rites un signe de barbarie. Nous tenterons à présent d'appréhender l'Orient grâce à l'analyse des images des femmes orientales, véhiculées par les voyageurs hommes et les voyageurs femmes.

Nous nous baserons tout d'abord sur les descriptions masculines des femmes en Iran, et nous tenterons de comprendre comment ces voyageurs décrivent la femme orientale, perçue souvent comme inaccessible. Tenant compte de l'attitude des Européens qui se définissent souvent comme porteurs de la technique européenne et détenteurs de la modernité, nous interrogerons les discours des voyageurs hommes quant à la modernité de leurs visions des femmes orientales. Nous reprenons la distinction faite par Hamid Tafazoli, pour tenter de montrer dans quelle mesure les discours des voyageurs européens reflétaient une attitude paternaliste des hommes vis-à-vis des femmes, alors que l'Europe assistait à la même époque à la montée des mouvements féministes. Par ailleurs, nous analyserons dans quelle mesure les représentations des femmes iraniennes étaient souvent des représentations érotisées, qui laissent place à tous les fantasmes, notamment en raison du voile qui cachait une grande partie du corps de la femme. Pour finir, il

conviendra d'examiner certains passages repris par nos voyageurs dans les carnets de voyage de leurs épouses et de les confronter aux discours de ces dernières afin de mieux cerner ces choix et donc ces représentations masculines. Nous distinguerons pour notre travail les femmes des villes, entièrement voilées, des femmes des petits villages et des femmes nomades dont le visage était parfois visible et qui paraissaient donc plus accessibles et moins étranges. Dans tous les cas nous nous poserons la question de la part de projection, comme opération par laquelle le sujet expulse de soi et localise dans l'autre personne ou chose des qualités, des sentiments, des désirs, voire des objets, qu'il méconnaît en lui<sup>847</sup>. Ce phénomène d'expulsion de soi dans l'autre peut être tout d'abord compris au sens géographique comme déplacement d'une part de son existence européenne vers un autre endroit afin de maintenir quelque chose à distance. Mais peut-être s'agit-il également d'une projection de fantasmes que les Européens s'interdisaient d'exprimer en Europe, car la femme iranienne, cachée et mystérieuse, offrait à leur yeux un écran idéal ?

---

<sup>847</sup> In : Jean Laplanche / Jean-Bertrand Pontalis : *Vocabulaire de la Psychanalyse*. Paris : PUF, 1967.

# I. Les femmes en Iran, symboles de l'inaccessibilité

De très nombreux voyageurs remarquent d'emblée la difficulté de rencontrer des femmes en Iran. Ne pas les faire fuir étonne déjà certains. Schweinitz écrit à ce propos qu'il lui était difficile en 1908 de rencontrer la population iranienne, car elle se méfiait encore des étrangers. Ceci était plus particulièrement le cas des femmes dans les villes. En revanche, dans les petits villages ou les montagnes, les femmes venaient à leur rencontre<sup>848</sup>.

Hentig fait également une remarque qui en dit long sur sa frustration de n'avoir pas pu voir de femme en Iran parmi les Perses : arrivé non loin de Senneh (Sanandaj) en août 1914 après un séjour en Perse, il passe la nuit dans le village de Tchiboukli. Le soldat décrit sa manœuvre pour pouvoir admirer les filles kurdes dont il vante la beauté et précise que les habits des femmes lui rappelaient ceux des femmes de l'Italie du sud. C'est avec précision qu'il dépeint ces femmes comme minces et souvent belles, même pour les femmes n'étant plus si jeunes. Il ajoute d'ailleurs avec ironie que pour tout voyageur venu de Perse, voir le visage d'une jeune fille était de toute façon agréable<sup>849</sup>.

Compte tenu de cette difficulté des hommes européens à voir le visage des femmes iraniennes et à les rencontrer, il paraît intéressant de mentionner les passages des récits de voyage qui montrent l'origine des représentations des femmes chez les voyageurs. L'importance de la littérature ou de l'art comme références pouvait contribuer à façonner les images des femmes iraniennes. Ces passages ne sont pourtant pas très nombreux dans nos récits. Nous trouvons ainsi chez Alfons Gabriel une allusion à une légende qui thématise une mauvaise mère. Avant cette évocation, l'auteur ne mentionne pas l'existence des femmes en Iran. Alfons Gabriel décrit avoir appris par Nasrullah, son guide dans le désert du Kévir,

---

<sup>848</sup> Hans Hermann Schweinitz : *Orientalische Wanderung in Turkestan und im nordöstlichen Persien*, p.20.

pourquoi ses hommes n'aimaient pas les tortues. La légende explique le crime commis par une mère qui ne voulait pas se laisser déranger par son enfant alors qu'elle préparait le pain. Elle l'avait frappé au visage et avait utilisé un morceau de pâte à pain pour le nettoyer. Dieu l'avait ensuite transformée en tortue, et la carapace rappelait la croûte du pain qui l'emprisonnait à présent<sup>850</sup>. Si Alfons Gabriel évoque une légende mettant en garde les mauvaises mères, aucun autre passage de ses récits ne mentionne une représentation d'une femme idéale qu'il chercherait à rencontrer en Iran.

Hermann Norden évoque d'emblée les images qu'il associe au mot « Perse » : il se remémore ainsi la présence de femmes voilées, de jardins de roses, d'arbres étranges sur les branches desquels chantaient des rossignols. Son évocation est tout à fait romantique et ces femmes voilées sont associées exclusivement à une magie des miniatures ou des tapis qu'il dit tant admirer<sup>851</sup>. Nous retrouverons ces deux fonctions chez les voyageurs, puisque la femme est décrite à la fois comme monstre, mais aussi comme symbole de séduction.

## I.1 Une description souvent très négative

Il faut remarquer tout d'abord que les descriptions faites par les hommes sont souvent teintées de mépris. La femme est présentée ainsi comme femme enfant, niée donc dans sa féminité, ou encore comme femme objet sans réelle existence. Pour finir, la femme disparaît derrière le voile qui cristallise tous les fantasmes masculins.

Les femmes sont évoquées dans un premier temps lors du récit du mariage des jeunes filles, présentées comme des enfants par les voyageurs masculins et l'âge est frappante. Alfons Gabriel relate ainsi le mariage à Nosrat Abad du fils d'un chef nomade, âgé de douze ou treize ans, qui devait être marié à une fille de dix ans. Il décrit cela de façon objective, s'étonne de leur âge mais précise également que les enfants discutèrent avec lui joyeusement de tout ce qui les intéressait. La coutume étonne donc le voyageur sans pour autant qu'il la condamne. En revanche, il

---

<sup>849</sup> Otto Werner Hentig: *Heimritt durch Kurdistan*, p.40.

<sup>850</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.121.

<sup>851</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.7.

explique dans son dernier récit de voyage, que ces mariages entre jeunes enfants avaient disparu sous l'influence de Reza Shah. Il juge utile d'ajouter que l'âge légal était désormais de seize ans pour les filles et de dix-huit ans pour les garçons et que l'homme n'avait le droit d'épouser qu'une seule femme. Les femmes avaient par ailleurs les mêmes droits que les hommes en cas de divorce. Les lois ressemblaient donc aux lois européennes conclut-il, ce qu'il voit comme un progrès<sup>852</sup>.

Cette coutume est aussi mentionnée par Gerd Heinrich qui en avait pris connaissance grâce à des discussions avec son hôte, un jeune Perse du nom de Mohammed Ali Dadaschoff. Ce dernier l'avait hébergé gracieusement pour le mettre à l'abri d'une tempête survenue lorsqu'ils étaient à Pahlevi en 1927. Gerd Heinrich qualifie ce qu'il avait appris de « choses amusantes »<sup>853</sup>, et ce terme n'est pas dénué de mépris. Gerd Heinrich rappelle en outre que le garçon était en droit de se marier dès quinze ans et que son père pouvait donc lui « acheter » une femme. Il avait droit à cinq épouses officielles si ses moyens financiers le lui permettaient, mais avant de prendre nouvelle épouse, il devait avoir l'accord des précédentes. Au-delà de cinq épouses, les femmes n'étaient pas reconnues et protégées par le droit et pouvaient donc être répudiées sans aucune contrepartie. Les époux n'avaient pas le droit de se voir avant le mariage et le mariage était de ce fait arrangé habituellement par une femme plus âgée. La femme est présentée par Gerd Heinrich comme une enfant, mais plutôt que de s'offusquer de cette pratique, le voyageur s'en amuse et considère les jeunes mariés plutôt comme des bêtes de foire que comme des êtres humains.

Pour ce qui est de l'âge du mariage, Jaroljmek précise avec l'adverbe « autrefois » que des changements étaient en train de se faire (l'auteur et sa femme quittèrent l'Iran en 1933) mais qu'auparavant, les jeunes filles étaient mariées dès onze ans, parfois même dès neuf ans. Tout comme Gerd Heinrich, Jaroljmek a encore un discours peu élogieux, même si son récit plus récent mentionne des évolutions notoires. En effet, il voit dans le jeune âge des mariées la raison pour laquelle les femmes iraniennes étaient de mauvaises mères qui négligeaient souvent leurs jeunes enfants, alors que les hommes étaient des pères attentionnés<sup>854</sup> ! Dans

---

<sup>852</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.10.

<sup>853</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.19.

<sup>854</sup> Edmund Jaroljmek: *Ich lebte in Nah-Ost*, p.58.

son chapitre intitulé « Plaisirs autorisés et interdits », l'auteur interprète le fait que les femmes aillaient au cinéma comme signe de leur émancipation, mais par ailleurs, il s'étonne que les femmes y amènent leurs nombreux enfants et qu'elles osent allaiter pendant la présentation<sup>855</sup>. Le discours de l'auteur sur les mères iraniennes est donc teinté d'un certain mépris. Par ailleurs il mentionne dans ses deux récits de voyage l'interdiction des époux de se voir avant le mariage, mais il explique que les femmes pouvaient, cachées par leurs tchadors, épier leurs futurs époux. Cela était en revanche impossible pour les hommes qui devaient faire confiance à leurs entremetteuses et prenaient une épouse à l'aveuglette ce que traduit l'expression : « die Katze im Sack kaufen » utilisée par l'auteur. Ce dernier critique donc davantage le sort réservé aux hommes, et il conclut ce passage par une anecdote qui reflète le malheur d'un jeune officier, déçu par la laideur de son épouse.

L'âge précoce du mariage est donc tout d'abord constaté par ces voyageurs qui s'étonnent de cette pratique mais n'y voient pas une réelle atteinte aux droits des enfants. Par ailleurs, la chose amuse certains, tels Gerd Heinrich, ou donne lieu à des critiques des femmes, jugées inaptes à être des mères aimantes de par leur jeune âge. Finalement le changement de législation sous Reza Shah paraît avoir été accueilli de façon positive par tous les voyageurs.

Une fois mariée, la femme iranienne est décrite par les voyageurs européens à l'intérieur de son foyer. L'accent est mis sur la distance plus ou moins grande entre les voyageurs et les femmes iraniennes, du fait même de l'architecture des habitations.

## 1.2 Des « femmes d'intérieur » ?

Les habitations sont décrites de façon très précise et sont le reflet du degré d'accessibilité des femmes pour les voyageurs, qui distinguent les tentes des nomades des harems des grandes villes. Les habitations sont présentées comme plus ou moins perméables au monde extérieur et sont par là-même révélatrices d'une possible communication ou au contraire d'un impossible échange.

---

<sup>855</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.205.

### I.2.1 Les tentes nomades

Plusieurs voyageurs retracent les moments passés en compagnie des nomades particulièrement accueillants. Leurs tentes diffèrent des harems, puisqu'elles ne comportent parfois aucune cloison pour séparer les hommes des femmes.

Norden regrette ainsi ne pouvoir accéder à la tente d'une des femmes nomades réputée pour être la plus belle fille de la montagne et attribue cette impossibilité à l'absence de pièces séparées dans les simples tentes de nomades<sup>856</sup>. Il ne remet donc pas en question l'existence d'une séparation, mais regrette plutôt son absence, puisque celle-ci lui aurait permis de s'approcher de cette femme si convoitée ! Il constate une séparation semblable entre les hommes et les femmes dans les rues de Chiraz où les hommes marchaient d'un côté et les femmes de l'autre côté de la rue, et reconnaît tout de même avoir surpris plusieurs hommes qui jetaient des regards vers le côté des femmes. A cet endroit, le voyageur précise que cette séparation paraissait incompréhensible pour un Européen qui ne pourrait jamais s'y habituer. Il compare ainsi cette avancée parallèle des hommes et des femmes, séparés par la chaussée, à la déambulation de moines et de sœurs, qui souhaitent maintenir la distance imposée entre les deux sexes<sup>857</sup>. Si Norden n'eut pas accès à la tente nomade en tant qu'homme européen, on peut néanmoins conclure des récits que les femmes et les hommes nomades vivaient davantage ensemble au quotidien, si l'on en juge l'absence de compartimentation des tentes.

Les femmes nomades semblent pour certains accessibles en dehors de leurs tentes, puisque les rares descriptions d'Iraniennes sont celles de femmes nomades vaquant à leurs occupations quotidiennes. Ainsi, Gustav Stratil-Sauer est frappé par la vue des femmes nomades qui travaillent dans un des villages des abords du Lut. Il les décrit comme belles et droites, portant sur leurs têtes le produit de la traite. Plus loin il admire leur patience, lorsqu'elles vont chercher de l'eau et attendent que le puits profond de 30 mètres veuille bien donner un peu d'eau<sup>858</sup>. Il en ressort une impression de dignité et de courage.

---

<sup>856</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.84.

<sup>857</sup> Ibid, p.120.

<sup>858</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.149.



Alfons Gabriel remarque tout au long de ses voyages que certaines tâches étaient réservées aux femmes, notamment la récolte du coton. Il explique d'ailleurs que ce travail n'était effectué dans la région de Halvan que par des femmes et que pour ce faire, les femmes travaillaient dans les champs sans être voilées<sup>859</sup>. Alfons Gabriel est frappé également par les femmes du village de Buhnabad dans le Kuhestan qui passaient leurs journées à tisser le coton pour les vêtements et à discuter en se parlant d'une maison à l'autre. De plus, il loue l'ingéniosité de leurs constructions faites de branches de pistachiers (*Pistacia khinjuk Stocks*) placées sur le toit des maisons pour les protéger du soleil. Le voyageur qualifie leur vie de monotone et simple, mais aussi d'heureuse, car elle n'avait pas changé depuis des siècles<sup>860</sup>. Alfons Gabriel dit avoir même trouvé une femme prête à les guider à proximité des monts du Taftan, chose exceptionnelle dans l'Orient islamique<sup>861</sup>. L'on peut en déduire que seules certaines tâches étaient accessibles aux femmes nomades comme le travail des champs ou le travail du coton, mais que celle de guide restait le privilège des hommes.

Alfons Gabriel et Gustav Stratil-Sauer paraissent donc avoir pu voir des femmes nomades à l'extérieur des tentes. Ce travail leur permettait donc une certaine liberté car de nombreuses occupations extérieures leur étaient réservées. Les tentes étaient imperméables aux voyageurs masculins mais ne retenaient pas les femmes nomades, obligées de sortir pour aider les hommes. Le lecteur peut voir dans la description de ces voyageurs un regard plus clément sur les femmes nomades, puisqu'ils estiment que le fait de travailler est un signe de liberté et de pouvoir.

En revanche, Jaroljmek voit dans le travail des femmes nomades une forme d'exploitation et non une forme de liberté. Il résume d'ailleurs la situation en expliquant que contrairement aux femmes qui vivaient en villes et aux femmes aisées des campagnes, les femmes des agriculteurs et des nomades travaillaient et se faisaient exploiter par leurs maris. Toute l'organisation reposait sur leurs épaules et Jaroljmek précise que cette situation était restée inchangée jusqu'en

---

<sup>859</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.285.

<sup>860</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.169.

<sup>861</sup> Ibid, p.253.

1933, année où ils quittèrent le pays, précision importante puisque l'auteur tend à montrer dans chacune de ses analyses les changements survenus<sup>862</sup>.

Si certaines tentes nomades furent décrites de l'extérieur par les voyageurs, ceux-ci consacrent la plus grande partie de leurs descriptions des habitations aux harems, pourtant réputés comme inaccessibles aux hommes.

### 1.2.2 Description du harem

Pour ce qui est du « harem », il convient tout d'abord de remarquer la complexité de ce mot, dont la définition a évolué. Si nous nous basons sur la définition fournie par la princesse Djavaïdan Hanum dans ses mémoires de 1930, il convient de remarquer que le mot „harem“ vient du mot turc „haram“ qui désigne une chose interdite, mais aussi sacrée et inviolable. Toute personne se trouvant dans le harem était protégée et ne pouvait être arrêtée ou emprisonnée. La princesse remarque par ailleurs que ce mot avait été détourné de sa signification initiale pour désigner ensuite la partie de la maison ou du palais réservée aux femmes. Cette partie était à compter de ce moment-là sous l'emprise du maître de maison qui n'était soumis à aucun contrôle. La religion avait servi de prétexte aux maris jaloux et méfiants<sup>863</sup>. Le détournement de la signification première est également relevé par d'autres spécialistes qui remarquent que les dimensions du sacré et de la protection disparaissent au profit de la dimension d'interdit<sup>864</sup>. Le harem désigne donc le lieu fermé de la maison dans lequel la femme était plus ou moins enfermée par l'homme et était soumise à sa merci.

Par ailleurs, la seconde connotation du mot harem en Europe est liée à la notion de polygamie et se retrouve dans le mot « sérail » qui désigne l'ensemble des femmes du harem. Le harem devient un endroit synonyme de plaisirs des sens, plus particulièrement des sens masculins. Dans *Les Lettres persanes*, Usbeck écrit ainsi lorsqu'il s'adresse à l'eunuque gardant son sérail d'Ispahan : « Tu es le gardien fidèle des plus belles femmes de Perse ; je t'ai confié ce que j'avais dans le monde de plus cher ; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales qui ne s'ouvrent que pour

---

<sup>862</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.58.

<sup>863</sup> Prinzessin Djavaïdan Hanum : *Harem. Erinnerungen der früheren Gemahlin des Khediven von Ägypten*. Berlin, 1930. Cité par Stefanie Ohnesorg : *Mit Kompass, Kutsche und Kamel : (Rück)Einbindung der Frau in die Geschichte des Reisens und der Reiseliteratur*, p.244.

<sup>864</sup> Ulrike Stamm : *Der Orient der Frauen*. Köln : Böhlau, 2010, p.283.

moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose et jouit d'une sécurité entière »<sup>865</sup>. L'on est donc bien loin de la définition originelle désignant un lieu sacré dédié à la protection de ses habitants, même si pour Montesquieu, le harem est présenté comme endroit romantique où naissent de véritables sentiments.

Le soldat Westarp note la fascination des Européens pour le harem dans son récit de voyage intitulé *Unter Halbmond und Sonne. Im Sattel durch die asiatische Türkei und Persien*. Il emploie le terme de « mystique enchantée » liée à l'enfance et aux contes de fée des *Mille et une nuits* pour qualifier le charme qui entoure le mot « harem ». Comme l'œil de l'Européen ne pouvait voir l'intérieur du harem, il était synonyme de mystère et d'images fantastiques. L'auteur précise par ailleurs que ce sont les femmes allemandes qui avaient décrit les harems et que les hommes en avaient donc pris connaissance par ce biais. Westarp donne une définition du harem qui était « tout simplement » la pièce ou les pièces, chez les plus riches, réservées aux femmes et que seul le maître de maison y accédait. Le mot « harem » était ensuite un générique qui désignait les femmes qui habitent ces pièces, car il était impoli de prendre des nouvelles de la femme du maître de maison. Il fallait ainsi employer des périphrases en parlant par exemple de « la famille ». Pour l'auteur, la femme orientale était à plaindre car sa vie était particulièrement dure<sup>866</sup>. Le harem est donc défini non plus comme un lieu de protection mais bien comme un lieu d'isolement et de séparation où la femme était soumise aux caprices de son mari. La deuxième acception du mot « harem » semble également avoir fusionné avec l'habitation, désignant les femmes du maître de maison.

L'auteur note par ailleurs que cet isolement à l'intérieur du harem induisait le manque d'éducation de la femme orientale : elle passait son temps à des choses inutiles et inintéressantes, et les jeunes filles gâchaient leur vie en restant enfermées de cette façon. D'après Westarp, elles n'avaient pas l'occasion de trouver quelqu'un avec qui s'entretenir d'autres choses que de leur quotidien. Pourtant, il nuance son propos en expliquant que les femmes plus modestes vivaient dans les mêmes pièces que les hommes et travaillaient, si bien qu'elles n'étaient pas aussi isolées<sup>867</sup>, ce qui semble confirmer la description de Norden. La femme orientale est réduite dans les

---

<sup>865</sup> Carole Dornier : *Lectures de Montesquieu : Lettres Persanes*, Lettre 2. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

<sup>866</sup> Eberhard Joachim Westarp : *Unter Halbmond und Sonne*, p.74-75.

<sup>867</sup> Ibid, p.76.

récits de Westarp à une femme dénuée d'intelligence, car elle n'aurait pas l'occasion de travailler et d'être au contact des hommes !

Des années après Westarp, Jaroljmek constate que l'existence des harems avait perduré. Il reprend d'ailleurs une remarque similaire à celle de son prédécesseur car il remarque la différence entre la représentation imaginaire européenne du harem et la réalité, sans toutefois préciser l'image qu'en avaient les Européens. Selon lui, les habitations musulmanes en Iran se composaient depuis toujours de deux parties, l'*Enderun* réservé aux femmes, et le *Birun* réservé aux hommes. Jaroljmek met l'accent sur l'absence de communication entre les deux parties, puisque les femmes n'allaient jamais dans la partie réservée aux hommes en présence d'hommes étrangers à la famille, et que les hommes n'entraient jamais dans la partie réservée aux femmes, si la maîtresse de maison recevait des amies. Jaroljmek qualifie avec une pointe d'ironie les hommes de « maîtres de la création », de dieux : « die Herren der Schöpfung » pour insister sur leur prétendue supériorité<sup>868</sup>. Mais concernant le nombre de femmes qu'avait l'homme musulman, Jaroljmek prétend que les Européens avaient une fausse image de la polygamie en Iran. Même si la religion autorisait chaque musulman à avoir quatre femmes, très peu de musulmans pratiquaient la polygamie et ce pour des raisons financières ou grâce à l'influence de l'Europe, précise-t-il. Rédigé en 1942, bien après celui de Westarp (qui date de 1913), son récit témoigne effectivement de l'augmentation des échanges entre Européens et Iraniens et de changements survenus en Iran. Il est le seul à citer l'exemple de femmes européennes mariées à des Iraniens et qui intègrent de ce fait le harem. Chaque femme avait alors sa propre maison. Il arrivait même, écrit-il, que la femme européenne partage la maison avec les autres épouses et que cela se passe bien. Jaroljmek rapporte qu'une femme européenne était en effet souvent appréciée et respectée des autres femmes qui la jugeaient plus cultivée. Elle avait donné des conseils en matière de mode, elle donnait des leçons de piano, de couture et de tricot et dirigeait les employés ! Il s'agissait d'exceptions, et Jaroljmek précise qu'un homme iranien, éduqué en Europe et ayant une mentalité progressiste (il emploie le mot « aufgeklärt » par allusion au modernisme du siècle des Lumières), prenait tout aussi rarement une seconde épouse. Et que cela se faisait uniquement

---

<sup>868</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.54.

pour des raisons « pratiques », si son frère venait à décéder par exemple et qu'il épousait donc sa femme afin que les biens restent dans la même famille<sup>869</sup>.

L'auteur est le seul à évoquer les mariages entre Européens et Iraniens, les autres voyageurs ne mentionnent jamais l'existence de mariages mixtes et le récit de voyage de Jaroljmek met donc l'accent sur un échange de cultures qui semble étonnamment harmonieux et idéalisé. Le discours de Jaroljmek sur les femmes en Iran tend à minimiser les différences de cultures entre l'Allemagne et l'Iran, peut-être pour ne pas choquer ses lecteurs européens. Il est également probable que ce voyageur ait trouvé quelque avantage à cette forme de vie commune, car il ne nie pas que les hommes aient été traités par les femmes comme des rois, comme nous l'avons mentionné plus haut. L'attrait des hommes iraniens pour les femmes européennes y est mentionné, mais reste présenté comme exception, et la polygamie est analysée comme phénomène en net recul avant que Jaroljmek ait quitté l'Iran, c'est-à-dire avant 1933. La femme européenne ayant intégré le harem semble être détentrice d'un savoir qu'elle transmettrait aux femmes iraniennes et apparaît donc dans un statut de femme presque « privilégié », et la notion de polygamie n'est pas critiquée par les voyageurs. En revanche, Jaroljmek minimise l'importance de la polygamie et note un recul de cette forme matrimoniale en Iran. Le harem, comme endroit réservé aux femmes, a survécu aux réformes et aux influences européennes, puisque son récit ne mentionne à aucun endroit l'évolution de cette forme d'habitation.

### 1.3 Le voile, cristallisation des fantasmes masculins

Les récits de voyageurs témoignent également de la difficulté de rencontrer des femmes, de les voir en dehors des habitations, et ce en raison du voile. Nous commencerons par définir les termes que nous emploierons afin de lever toute ambiguïté quant à la signification du mot générique « voile ». Nous pourrions constater qu'il existait plusieurs types de coiffes en fonction des régions géographiques ou du mode de vie. Il convient ainsi de tenir compte de la distinction villes-campagnes pour rendre compte de la diversité des formes de ce que nous

---

<sup>869</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.55.

appelons « voile » en Europe. Pour finir, le voile varie aussi en fonction du milieu social et devient un signe extérieur de richesse.

Une des formes du voile est le tchador. Il désigne un long tissu qui a l'aspect d'un manteau, souvent de couleur noire ou blanche et qui recouvre la femme de la tête aux pieds. Afin qu'elle puisse voir, des ouvertures étaient faites au niveau des yeux mais un grillage vient souvent empêcher l'étranger d'apercevoir les yeux de la femme. Jaroljmek et Kellermann jugent utile de donner une définition du tchador. Jaroljmek précise dans son premier récit que toutes les femmes portaient jusqu'à récemment le tchador. Il distingue les femmes habitant les villes qui portaient un long manteau noir, parfois de soie ou de crêpe de Chine pour les plus aisées, des femmes habitant les campagnes dont les tchadors étaient souvent composés de coton imprimé de couleurs vives. Il désigne le grillage cachant les yeux de « *pitché* » en expliquant que ce grillage était en fait composé de crins tissés et qu'il leur permettait aisément de voir, contrairement au grillage minuscule porté par les plus fanatiques<sup>870</sup>. Jaroljmek ajoute que les femmes portaient sous leurs tchadors des habits qui ressemblaient souvent à ceux portés en Europe et que certaines femmes suivaient la mode parisienne. Il faut remarquer ici que l'auteur vécut en Iran avec sa femme, dont il rapporte l'expérience.

Lorsque les voyageurs remarquent dans leurs récits de voyage que les femmes ne sont pas voilées, ils veulent dire par-là qu'elles ne portent pas le tchador à l'extérieur, mais des habits plus colorés et une tunique plus courte. Pour les femmes nomades, le visage est parfois découvert, mais elles portent toutes un foulard sur leurs cheveux si l'on en juge les photos parues dans les récits de voyage. Pour ce qui est des femmes ne portant ni « foulard » ni chapeau à la mode européenne, les auteurs précisent toujours qu'elles sont habillées à l'européenne et non voilées et qu'elles ne se situent pas dans les lieux publics. Ces remarques sont à nuancer après l'interdiction par Reza Shah du port du voile en 1936 comme nous le verrons dans l'analyse détaillée des récits.

### I.3.1 Le voile comme obstacle à la rencontre

Dans de nombreux récits de voyage, le voile apparaît donc comme un obstacle à une rencontre entre le voyageur et la femme iranienne.

---

<sup>870</sup> Edmund Jaroljmek: *Ich lebte in Nah-Ost*, p.54.

Le voile est tout d'abord décrit, mais ne semble pas supprimer le charme des femmes. Dans son récit de voyage publié en 1928, Kellermann analyse les signes de la modernité qu'il constata lors de son voyage. Parlant du voile, il le désigne comme le problème le plus difficile à résoudre pour l'Iran moderne. Il décrit dans un premier temps les femmes à Téhéran portant un long voile noir qu'il nomme tchador, reprenant donc une description semblable à celle de Jaroljmek. Son récit mentionne ensuite des femmes qui portaient un grillage devant les yeux en forme de bec afin que le tissu ne soit pas trop près du visage. Sa description des yeux dont il caractérise la couleur noire et émail fait place à une caractérisation du nez des femmes qu'il dit être fin et joli, rougi légèrement par la fraîcheur du vent. Cette description reste donc avantageuse pour les femmes, même si l'auteur critique la tradition selon laquelle les mariés ne pouvaient se voir avant le jour du mariage, même chez les familles les plus progressistes<sup>871</sup>. S'adressant au Shah, il le défie dans son récit de voyage et le somme de régler le problème des « Voilées, des Momies Noires ». De plus, il fait allusion au drapeau perse et prédit que le soleil ne pourrait pas se lever et briller tant que les femmes ne seraient pas libres d'ôter leur voile et ne pourraient s'intégrer dans la vie sociale et économique du pays<sup>872</sup>. Ce passage termine une analyse du progrès technique constaté par le voyageur à Téhéran. Il précise ainsi avoir pu apprécier les innovations en matière d'automobile, de chemin de fer et d'électricité grâce aux réformes du Shah et termine donc par cet aspect qui lui paraît avoir été négligé par le souverain. Il fait donc de l'abolition du voile une nécessité pour une intégration sociale des femmes.

Mais le voyageur peut être plus critique envers les femmes voilées pour les comparer à des fantômes ou à des animaux. Ainsi, Kellermann fait une première critique des habits des femmes à Téhéran et s'attaque non plus seulement à l'habit mais aux femmes, car il emploie un comparatif peu flatteur : il voit dans les femmes d'Ispahan des fantômes tout vêtus de blanc qui ne laissent apercevoir aucun morceau de peau. Les chaussures seraient même cousues aux pantalons afin de cacher les chevilles et ces femmes auraient le visage entièrement couvert hormis un grillage blanc leur permettant de voir. Nous retrouvons cette comparaison dans son récit de voyage ultérieur, lorsqu'il évoque l'aspect des femmes à Kerman. Là encore,

---

<sup>871</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.20 à 24.

<sup>872</sup> Ibid, p.35.

il les compare à de multiples reprises à des fantômes en raison de leur long voile blanc qui les recouvre entièrement. Il dit avoir l'impression de côtoyer des statues de marbre blanc et devoir s'habituer à ces habits étranges. Il paraît avoir pris conscience qu'il s'agissait d'êtres humains grâce à leurs discussions animées, leurs yeux noirs brillants et curieux, et dit avoir dû se persuader que ces housses blanches cachaient des êtres humains<sup>873</sup>. Ses propos sont encore plus négatifs, lorsqu'il évoque les femmes de Bandar Abbas, qu'il compare à des lémuriens. Il est vrai que l'on peut trouver des remarques semblables dans les récits de femmes voyageuses, puisque Ella Maillart compare des femmes parties pour un pèlerinage à des singes, et les qualifie d'affreuses créatures aux cheveux emmêlés et aux bouches énormes<sup>874</sup>. Mais la description de Kellermann ne se limite pas à quelques lignes. Ces femmes le font penser à des statues gothiques et il les désigne par le terme de « têtes de courges ». Pour lui ce serait comme un cauchemar puisqu'il ne verrait que des larves noires à la place des visages. Il évoque le masque porté par ces femmes qui allait du front jusqu'au menton et conclut que ces larves horribles avaient un sourire mort et idiot<sup>875</sup>. Le voyageur réduit à maintes reprises les femmes à des animaux, puisque nous retrouvons une comparaison d'une femme d'un village avec un âne apeuré, alors qu'elle fuit à l'approche de leur voiture<sup>876</sup>.

Alfons Gabriel reprend les mots de Kellermann pour désigner dans son premier récit de voyage les vêtements portés par les femmes de Mina. Les femmes, d'origine hindoue, portaient la burka à la façon dont elle était portée à Oman et non à Bandar Abbas. Il cite à ce propos Kellermann qui trouvait que les femmes de Bandar Abbas ressemblaient à des lémuriens. Par contre, sa description de la Burka n'est pas plus précise<sup>877</sup>. Et en comparaison de celle de Kellermann, elle paraît forcément positive.

Gerd Heinrich associe le terme de momies à celui d'animaux. En effet, il décrit également des femmes aperçues lors d'une fête religieuse à laquelle il peut assister

---

<sup>873</sup> Bernhard Kellermann : *Meine Reisen in Asien*, p.63 „Man hört das lebhaftes Geschnatter der Frauen, sieht ihre dunklen Augen neugierig funkeln und überzeugt sich allmählich, dass lebende Wesen in den weißen Hüllen stecken“.

<sup>874</sup> Ella K. Maillart : *Auf abenteuerlicher Fahrt durch Iran und Afghanistan*. Zurich : Füssli, 1948, p.101.

<sup>875</sup> Ibid, p.122. „Hurtig eilen sie auf nackten Füßen dahin. Die Waden sind in gestickte Gamaschen gehüllt. Die Kürbisköpfe aber sind nichts als große runde Wassergefäße aus Ton.... Es ist wie ein Spuk ! Diese Gesichter sind nichts als pechschwarze Larven ! Die Nasenfalte der Maske geht von der Stirn bis über den Mund herab, und ein totes, blödes Grinsen liegt auf der abscheulichen Larve“.

<sup>876</sup> Bernhard Kellermann : *Auf Persiens Karawanenstraßen*, p.101.



depuis la tribune des officiels. Il dépeint la vision qu'il a de momies noires accroupies dans un coin de la place principale qui ressembleraient à des poules apeurées pour conclure que ces poules étaient en fait des femmes<sup>878</sup>.

Le voile est donc décrit par certains voyageurs comme frein au progrès. Même si l'auteur n'emploie pas des termes dégradant pour les femmes. Blücher commente les changements qu'il constate lors de son retour en Iran comme attaché à l'Ambassade en remplacement du Comte Schulenburg en 1931 dans son récit de voyage *Zeitenwende im Iran*. Ce récit, plus tardif que les précédents puisque paru en 1949, regrette que le voile n'avait pas encore disparu dans les années 1930. L'attitude de Blücher est pourtant paradoxale. En effet, il critique d'une part l'impact de l'influence européenne puisqu'il regrette la disparition de ce qu'il nomme « les biens immatériels de la culture orientale passée ». Il se pose la question du rapport entre tradition et innovation en Iran en employant la métaphore de l'huile et de l'eau et se demande si on avait pu atteindre une synthèse de l'ancien et du nouveau en Iran<sup>879</sup>.

En revanche, Blücher regrette qu'un aspect n'ait pas véritablement évolué au contact des Européens et que les femmes ne se mélangent pas aux hommes. Le voile est donc présenté comme une chose à abolir et qu'il ne faisait pas partie de la culture persane. Selon lui, la vie sociale en Iran n'était pas aussi agréable, car les femmes n'avaient pas le droit de sortir et portaient le tchador, terme traduit à tort par « voile », dit-il<sup>880</sup>. Ce tchador devait les cacher du regard des hommes : « der die ganze figur einschließlic des größten Teils des Gesichts vor den Blicken der Männerwelt verhüllte »<sup>881</sup>. Ne mentionnant pas comme Jaroljmek la position de la femme européenne dans le harem, il regrette que le voile soit imposé dans la plupart des cas même aux allemandes mariées à iraniens, soit par le mari, soit par la belle-mère. Blücher est le seul qui mentionne les déviances, conséquences du port du voile. Selon son récit, le voile permettait certes aux femmes de faire des économies

---

<sup>877</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.88.

<sup>878</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.96.

<sup>879</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende in Iran*, p.151. « Was hatte von den geistigen Werten Europas in Iran seinen Einzug gehalten, was war von den überkommenen immateriellen Gütern der orientalischen Kultur erhalten geblieben ? Stand das Alte und das Neue sich wie Öl und Wasser gegenüber, ohne sich zu mischen, oder war es zu einer Synthese gekommen, die beides zu höherer Einheit verschmolz ? »

<sup>880</sup> Ibid, p.181.

<sup>881</sup> Ibid.

en matière d'habillement, mais les hommes osaient davantage s'adresser aux femmes voilées pour leur murmurer des insanités à l'oreille. Pour la femme, la situation n'avait donc guère changé depuis 1928, date à laquelle le Shah avait ordonné le port du kolah pahlavi, sorte de képi à visière redressée<sup>882</sup>, et d'habits européens. L'habillement des hommes avait en revanche évolué constate Wipert Blücher, puisque ces derniers avaient pour la plupart abandonné le fez et les habits longs qu'ils portaient encore avant 1928 pour adopter le kolah pahlavi et les habits européens.<sup>883</sup> Certains étaient réfractaires à ces changements explique l'auteur, mais son récit ne critique pas la façon dont furent imposées ces réformes, contrairement aux études de Jean-Pierre Digard qui relèvent l'importance du costume traditionnel, notamment chez les Bakhtyâri. Jean-Pierre Digard critique en effet la politique de modernisation du Shah, et notamment la réforme vestimentaire, comme tentative de déculturation doublée d'une détribalisation et d'une politique de sédentarisation forcée<sup>884</sup>. Wipert Blücher constate une forme de déculturation, puisqu'il clôt son chapitre en regrettant la disparition du romantisme nomade : « und von der Nomaden-Romantik war nichts übrig geblieben »<sup>885</sup>. Mais par ailleurs, il semble se réjouir des progrès réalisés sur le modèle européen. Pour ce qui est de la religion, il constate que d'une part, la foi en la machine avait remplacé la foi en dieu. Il cite à ce propos les mots du premier Ministre Muchbar os-Saltane s'exprimant sur les changements intervenus en Iran et relevant la foi inébranlable de ses concitoyens dans le pouvoir suprême de la machine : « Meine Landsleute sind von einem mystischen Glauben an die Allmacht der Maschine besessen »<sup>886</sup>. D'autre part, Blücher note que les foules paraissaient encore tenir aux grandes fêtes religieuses shī'ites et qu'elles respectaient le Ramadan. De plus, le droit du mariage n'avait pas évolué en Iran et aucune « concession » n'avait été faite aux conceptions européennes en 1928. Mais l'auteur cherche à souligner les progrès réalisés, car il distingue les lois des pratiques. En effet, il précise que Reza Shah n'avait que deux femmes contrairement à Fath Ali Shah qui en aurait eu deux mille, que seuls mille hommes à Téhéran possédaient deux femmes et ce parmi une population de deux

---

<sup>882</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*, p.244.

<sup>883</sup> Ibid, p.182.

<sup>884</sup> Jean-Pierre Digard : *Une épopée tribale en Iran. Les Bakhtyâri*. Paris, CNRS, 2015, p.10.

<sup>885</sup> Wipert Blücher : *Zeitenwende im Iran*, p.185.

<sup>886</sup> Ibid, p.184.

cent cinquante mille habitants. Le diplomate tente donc de prouver les « progrès » réalisés par les souverains et les habitants dans leurs formes de vie conjugale.

Tous ces voyageurs semblent donc regretter l'existence du voile et ont pour certains un discours particulièrement méprisant, qui réduit les femmes à leur apparence extérieure et ils les comparent soit à des momies soit à des animaux divers. Ils ne critiquent alors pas le voile comme habit imposé aux femmes, mais dévalorisent la femme porteuse du voile. D'autres comme Blücher critiquent également le fait que le voile ne soit pas aboli et que le mariage n'ait pas évolué, et ce malgré le nouveau code civil de 1928. Le voile est analysé comme vêtement traditionnel au même titre que le fez ou le turban pour les hommes et Blücher constate des changements dans l'habillement des hommes alors que le voile résistait aux consignes de réformes entreprises par Reza Shah, sans doute du fait que le dévoilement des femmes n'ait été décrété qu'en janvier 1936 et que le dévoilement pouvait être ressenti comme une atteinte à la dignité de la femme<sup>887</sup>.

### 1.3.2 Le voile comme objet de séduction

Si certaines femmes se retrouvent déshumanisées de par le port du voile, certaines sont admirées pour la même raison. En effet, elles focalisent les désirs de certains voyageurs, notamment lorsqu'ils arrivent à capter un regard de ces femmes par-delà le voile.

Norden explique que lors de son passage à Téhéran il avait pu se rendre compte que, contrairement aux hommes, les femmes y demeuraient voilées. Tout comme d'autres voyageurs, Il décrit ainsi de façon précise le voile noir, mais également la couleur des bas qu'il voyait dépasser et ajoute que certaines femmes osaient même porter des bas roses. Ces femmes seraient d'ailleurs écrit-il l'objet du désir de tous les officiers. Norden note que même les voiles noirs ne parvenaient pas à arrêter le pouvoir magnétique des yeux des femmes<sup>888</sup>. Ces voiles avaient donc attisé le désir des hommes car ils entretenaient un certain mystère.

Hentig relate un voyage de Téhéran vers sa résidence d'été dans la montagne au moment de la fête du couronnement du Shah le 21 juillet 1914. Il fut frappé par la foule de personnes dans les rues et plus particulièrement par les femmes qui,

---

<sup>887</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*, p.245.

<sup>888</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.195.

comme lors d'autres grandes fêtes, avaient le visage assez peu couvert (« ziemlich unverhüllt ») de sorte qu'il avait pu surprendre, tout comme Norden, quelques regards hardis « unter dem halb hochgeschlagenen Visier »<sup>889</sup>.

Ces regards fascinent également Gerd Heinrich qui raconte de façon très détaillée l'apparition d'une femme à Sari, un des villages du Mazandaran. Cette dernière avait remarqué les Européens et était venue à la rencontre de la femme de Gerd Heinrich pour les inviter à prendre le thé chez elle et son mari, un des notables du village. Il décrit l'arrivée de cette femme, toute vêtue de noir avec une extrême précision : son tchador de soie noire lui tombant jusqu'aux pieds, ses mains gantées de blanc, et la présence de deux yeux noirs, d'un regard de braise derrière la fente du tchador. Il qualifie cette apparition de « fascinante » alors que son pouvoir d'attraction était encore augmenté par le cadre mystérieux qui les entourait, car ils se trouvaient dans une allée bordée de cyprès sombres. La frustration apparaît dans le texte car on peut y lire que cette femme était allée vers l'épouse de Gerd Heinrich et lui avait adressé la parole en persan, sans faire attention à lui. Il explique la tension qu'il éprouvait à fixer les yeux de cette femme, et la façon dont lui et son ami essayaient de s'imaginer le visage invisible, le visage d'une femme à la beauté orientale renversante<sup>890</sup>. Après que l'auteur avait pu rencontrer cette femme lors du thé, il avait été particulièrement déçu de voir que cette femme était jeune, mince et vêtue à l'européenne. Il concède que son visage était sympathique, mais loin de correspondre à l'idée qu'il s'en était fait ! Il en conclut que le pouvoir de l'imagination, la mystification, et le romantisme que créait le voile, expliquaient que même certaines jeunes femmes perses étaient contre le fait d'abolir le port du voile. Ses propres fantasmes lui servant de base, l'auteur en arrive donc à prétendre que la fin du voile était encore bien loin en Iran et étaye sa thèse de deux exemples : outre le fait que les hommes puissent accéder aux rêves, le voile permettait à certaines femmes de cacher leurs imperfections et leur évitait des situations embarrassantes ! De plus, il explique que même cette femme moderne avait disparu rapidement lorsqu'elle avait appris qu'un mollah allait se joindre aux invités européens, car cela

---

<sup>889</sup> Werner-Otto Hentig : *Heimritt duch Kurdistan*, p.13.

<sup>890</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.94.

aurait pu avoir des conséquences catastrophiques pour son mari si le mollah avait vu cette femme non voilée aux côtés d'hommes européens<sup>891</sup>.

Le pouvoir de séduction du voile est également mis en avant par Jaroljmek dans son premier récit de voyage. En effet, il remarque avoir ressenti une certaine amertume depuis l'interdiction du voile. A ce propos, il s'adresse au lecteur en parlant à la première personne du pluriel, et ce au nom des hommes habitués à voir des femmes couvertes de noir et pour avoir vécu au milieu des hommes portant turban et kolah. Pour lui, le voile était un emblème de l'Asie, une particularité de l'Orient, qui, comme d'autres caractéristiques, était en train de disparaître. Il semble donc craindre la fin d'une époque, ce qu'il exprime par la répétition de questions rhétoriques : « wo sind die Zeiten hin ? »<sup>892</sup>. Ces réflexions ne figurent plus dans le second récit, daté de 1951. L'auteur y prend résolument position pour l'interdiction du voile, et conclut que chacun était libre de choisir de porter le voile ou une autre forme de chapeau<sup>893</sup>. Jaroljmek prend plus clairement position contre le port du voile en 1951 et pourtant, sa dernière réflexion reprend celle faite en faveur d'un voile qui servirait à cacher les femmes les plus âgées ou les femmes les plus laides. Il conclut son chapitre en affirmant que les hommes d'autres pays se réjouiraient certainement d'une telle solution ! Et l'on retrouve ici l'attitude patriarcale qu'il avait déjà lorsqu'il évoquait l'évolution harmonieuse des mariages mixtes et la place de la femme européenne épanouie dans le harem. Nous pouvons donc comprendre qu'il semblait déraisonnable à Jaroljmek de se faire le partisan du voile, mais que celui-ci cristallisait à la fois ses fantasmes et son sentiment de supériorité par rapport aux femmes.

Finalement, nous pouvons donc constater des positions très tranchées, voire ambivalentes pour ce qui est du voile. Jaroljmek semble dénoncer le port du voile, surtout dans son deuxième récit, mais pourtant il lui trouve toujours quelques avantages, reflets de son machisme et d'une attitude des hommes restée très patriarcale, non seulement en Iran, mais bien en Europe. D'autres y voient de façon claire un objet de séduction, s'accrochant à ce qu'ils peuvent voir au-delà de l'interdit et laissant ainsi libre cours à leur imagination. C'est bien le fait que la femme reste inconnue et ne soit en fait que la porteuse du voile qui permet aux hommes de tant

---

<sup>891</sup> Ibid, p.95.

<sup>892</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.66.

l'apprécier, puisque la déception de certains lorsqu'ils apprennent à connaître la femme réelle prouve cet attachement à un fantôme, à un fantasme. A aucun moment, il n'y a de communication, de dialogue réel entre le voyageur et la femme iranienne, comme réduite à un objet, à une toile noire où se projetteraient les fantasmes masculins. Elle n'existe donc pas en tant qu'être humain mais comme simple écran où s'inscrivent les désirs des hommes européens et qui permet ainsi à ces désirs refoulés en Europe de s'exprimer sans complexe.

### 1.3.3 L'absence de voile : un phénomène hors du commun

Par ailleurs, de nombreux écrivains sont particulièrement fiers d'avoir pu croiser des femmes ne portant pas de voile, ce qui leur semble digne d'être consigné dans leur récit et prouve donc bien le caractère assez hors du commun de ces situations. Comme pour les femmes voilées, les réactions sont multiples.

Certains y voient une manifestation d'une certaine liberté et y associent, de façon déroutante, une beauté physique qu'ils généralisent à l'ensemble des femmes décrites. Kellermann remarque par exemple que les femmes en Iran n'étaient pas toujours voilées entièrement. Il cite les femmes du peuple des Sardoschhdi, éparpillés dans tout l'Iran, dont il admire les habits, notamment les pantalons de couleurs et les foulards aux motifs rouges. Il est émerveillé par la beauté de certaines d'entre elles<sup>894</sup>.

Dans son premier récit de voyage, Alfons Gabriel reconnaît qu'il s'est basé pour la rédaction à la fois sur son journal de voyage mais aussi sur celui de sa femme, et reconnaît la part importante de cette source d'inspiration dans la création du récit de voyage<sup>895</sup>. On peut donc penser qu'une partie de ses observations sur les femmes découlent des rencontres qu'avait pu faire sa propre femme. Il semble donc intéressant de voir quels passages le voyageur sélectionna et de les confronter aux écrits d'Agnes Gabriel. La première femme qu'il décrit ainsi, tout en précisant qu'elle n'ôtait le voile qu'en l'absence d'homme, était une des femmes de Barakaht Khan, rencontrée à Sarzeh avant leur expédition dans la région montagneuse du Bashakard. Il ne dévoile pas son nom, mais écrit qu'elle portait une burka rouge et

---

<sup>893</sup> Edmund Jaroljmek : *Das andere Iran*, p.56.

<sup>894</sup> Bernhard Kellermann : *Meine Reisen in Asien*, p.55.

que son visage pâle et intelligent était enlaidi par des boucles en or qu'elle portait à son nez. La remarque qu'il fait ensuite est plus singulière, puisqu'il admire la conduite de Barakat Khan, le prince de la région, qui traitait sa femme avec sympathie, ce qui était rare en Orient. Il emploie l'expression „freundschaftliches Verhältnis“ pour décrire leur relation<sup>896</sup>.

La rencontre suivante qu'il évoque est celle faite à Anguهران. L'auteur remarque que sa femme et lui étaient les premiers blancs à pénétrer le village, que les anciens se souvenaient certes d'une expédition anglaise mais que les hommes du village étaient méprisants et effrontés à leur égard, préférant les tenir à l'écart de leur village. Les guides accompagnant les époux Gabriel ne les avaient pas quittés des yeux et avaient les fusils chargés, prêts à tirer. Le portrait de deux femmes à la tête du village contraste singulièrement avec celui de ces hommes hostiles : Bibi Zahra et sa fille Bibi Kaidi sont qualifiées par l'auteur de « particulières ». Il n'écrit pas que lui ne put entrer dans la tente de ces femmes si bien que le lecteur peut penser qu'Alfons Gabriel a fait réellement leur rencontre. Sa description est consacrée d'une part à celle des esclaves qu'il dit être nombreuses et qui se pressaient autour de la « femme étrangère » pour la toucher et l'observer. Elles avaient été surprises de constater que cette femme blanche pouvait leur ressembler car elle avait, tout comme elles, des dents, des cheveux, de la peau et des yeux. L'auteur explique aussi la façon dont Bibi Kaidi faisait l'éloge de ses esclaves et montrait certaines parties de leurs corps et en se vantant d'avoir des esclaves bien en chair<sup>897</sup>. Les esclaves semblent donc avoir été bien traitées, mais le lecteur du récit de voyage reste sur l'impression que la personne ayant été dans la tente avait été étonnée de la façon dont Bibi les montrait, telles des animaux sur un champ de foire. Il dresse ensuite le portrait de la fille du chef de village, mince, jeune, aux yeux maquillés et au visage fin, marqué par des traits sémites évidents. Les sacs de la femme européenne avaient été fouillés et Bibi prenait tout ce qu'elle trouvait intéressant, comme par exemple : des cigarettes, un crayon de papier, une petite loupe ou des aiguilles, très convoitées. La chef avait demandé si la femme étrangère avait du poison, et avait bien précisé qu'on ne devait pas pouvoir soupçonner la présence de ce poison si on le mélangeait au thé. Ces éléments font écho à la fois

---

<sup>895</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.VII.

<sup>896</sup> Ibid, p.99.

au reproche de cupidité fait souvent aux habitants de l'Iran mais aussi au climat de méfiance et de violence ressenti par Gabriel dans certains villages du Bashakard. L'auteur avoue également que c'était très troublant que cette demande, qui avait déjà été formulée par des hommes, émane aussi de femmes. Il convient ici de préciser que la formulation allemande „sonderbar berührt es“ permet à Alfons Gabriel de rester vague quant aux personnes ayant été les destinataires de cette demande. Ainsi, l'auteur semble vouloir dissimuler le fait qu'il n'avait pas pu être dans cette tente et observer les femmes, et que ces lignes ne pouvaient lui avoir été inspirées que par l'expérience de sa femme<sup>898</sup>. De la même façon, il utilise ce pronom neutre pour désigner les personnes s'étant caché le visage dans une couverture pour se rendre au village et honorer l'invitation des deux femmes chefs de village. L'auteur précise plus loin avoir été accompagné de deux personnes armées et qu'il était resté non loin à attendre le retour de sa femme. Le lecteur peut ainsi deviner qu'Alfons Gabriel n'avait pas eu accès à la tente. Mais l'impression demeure que l'auteur utilise ces constructions grammaticales pour garder un flou quant aux personnes qui avaient pu réellement rencontrer ces femmes, et ce afin de rendre son discours plus crédible.

Par ailleurs, Gabriel consacre plusieurs pages à commenter la vie des populations encore plus reculées du Bashakard. Après avoir détaillé les habitations et la nourriture, Gabriel décrit les bijoux de ces femmes. Pour ce qui est des habitations, il faut remarquer que les huttes réalisées avec des branches de palmier ne possédaient pas de séparation entre hommes et femmes. Elles étaient soit transportables et déplacées en fonction des récoltes de dattes soit fixes comme à Anguhran. Par ailleurs, l'auteur est impressionné par la précision avec laquelle chaque femme réalisait la farine en moulant le grain avec simplement deux pierres et une baguette de bois servant à actionner ces deux pierres de meule<sup>899</sup>. Pour ce qui est des bijoux, seules les femmes les plus riches en portaient et il s'agissait de colliers, mais aussi de bracelets ou de bagues qui ornaient les poignets, les chevilles et les doigts de pieds. Les femmes avaient également les oreilles et le nez percés à plusieurs reprises et le nombre de bijoux dépendait de leur richesse. Les femmes portaient les cheveux coiffés en deux tresses réunies au dos par une barrette et elles

---

<sup>897</sup> Ibid, p.122.

<sup>898</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.123.



se noircissaient les dents avec une pâte réalisée avec de l'argile verte et des pommes, ce qui aidait à conserver de bonnes dents. Mais l'auteur semble douter de cette dernière affirmation<sup>900</sup>. Les femmes utilisaient du khôl pour leurs yeux, appliquaient du henné sur les mains et les pieds et portaient des tatouages, le plus souvent un point à la racine du nez ou sur le menton. Les hommes portaient d'autres types de tatouage, représentant plutôt du gibier ou un verset religieux. Gabriel explique également que chez les Bashakard, les femmes n'étaient pas voilées, sauf celles des familles les plus riches, qui portaient la burka rouge. Chez les autres, on pouvait donc voir leur visage et elles portaient des pantalons longs et un manteau les recouvrant jusqu'aux chevilles<sup>901</sup>. Les femmes les plus aisées avaient de petites pantoufles de cuir achetées à Kerman ou Kahnudan avec une pointe retroussée. Ces femmes avaient également le privilège de pouvoir posséder des armes et dormaient entourées de leurs esclaves<sup>902</sup>.

Sorti des montagnes du Bashakard, Gabriel remarque que tout semblait plus civilisé et ordonné. Il relate une soirée passée à Rudbar le 15 avril 1928 chez un maître d'école qui les avait invités. Les femmes y étaient présentes et prenaient part à la conversation, de façon „spontanée et naturelle“. Certaines d'entre elles avaient allaité leur bébé sans en éprouver de gêne. Il précise finalement que nombre d'entre elles savaient lire et écrire. Le couple avait pu accéder à l'intérieur de la tente de la femme du chef de Rudbar. Pour Alfons Gabriel, ces femmes nomades étaient donc plus libres, mais l'auteur nuance le mot „libres“ par un adverbe qu'on pourrait traduire par „relativement plus“<sup>903</sup>.

L'on peut donc en conclure que l'auteur put effectivement converser avec des femmes nomades, et la femme du chef leur offrit même une bague en or sertie d'un rubis découverte dans les ruines du fort de Manudjan. La bague portait une inscription dont les caractères rappelèrent l'écriture coufique. Ainsi, l'auteur mentionne la richesse des femmes des chefs Rudbar qui possédaient des caisses remplies de bijoux en or. Gabriel publie une photo de cette jeune femme vêtue de ses plus beaux habits et il lui demande dans son récit de l'excuser pour la publication

---

<sup>899</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.146.

<sup>900</sup> Ibid, p .147.

<sup>901</sup> Ibid, Photos p. 161. Cf Annexe 18.

<sup>902</sup> Ibid, p.148.

<sup>903</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.168 : « Dem Charakter von Nomaden entsprechend ist das verhältnismäßig freie Auftreten der Frauen ».

de la photo. Cette photo avait été prise en secret puisqu'en Orient, il était formellement interdit aux femmes de se faire prendre en photo<sup>904</sup>.

Les femmes nomades sont donc décrites avec précision par l'auteur qui met l'accent sur leurs habits, mais aussi sur la richesse de certaines femmes nomades en nommant les différents bijoux et le nombre d'esclaves femmes à leur service. L'absence de tchador les rend donc plus accessibles aux observations des voyageurs. La position privilégiée dont bénéficiaient les voyageurs étrangers perçus comme hôtes de marque paraît donc évidente puisque les voyageurs purent les observer sans obstacle. L'étonnement des voyageurs devant les richesses des femmes nomades est également manifeste, et l'absence de voile leur permet de juger de leurs richesses en fonction des habits et des bijoux portés. L'absence de tchador est évaluée comme signe de liberté et permet aussi aux voyageurs d'évaluer les femmes en fonction de leur position sociale grâce aux bijoux portés. Les femmes nomades sont décrites par ailleurs comme étant fascinées par l'étranger ainsi que par les objets apportés de l'étranger et restent donc cantonnées à une position d'infériorité par les écrivains masculins. Pourtant le contact semble avoir été établi si l'on en juge les cadeaux reçus par les Gabriel et leur attachement à leur bienfaitrice. Pour finir, le fait de pouvoir décrire les femmes nomades entourées de leurs esclaves reste un privilège réservé normalement aux femmes et Alfons Gabriel semble vouloir jouer avec la curiosité du lecteur lorsqu'il brouille les pistes quant aux personnes ayant eu le privilège de pouvoir contempler ces femmes et la nudité de certaines. Il relègue ainsi sa femme Agnes Gabriel au rang de voyageuse inférieure et s'attribue les mérites de ses observations en jouant avec l'ambiguïté sur le genre, permise par la langue allemande.

Dans son récit, Gabriel distingue également les habits en fonction des croyances. En effet, si l'habillement des femmes diffère selon qu'elles sont citadines ou nomades, Alfons Gabriel note également que les femmes Parsis sont vêtues différemment des femmes shī'ites à Kerman. Les femmes shī'ites étaient entièrement couvertes d'un long voile blanc contrairement aux Parsis qui montraient leur visage, précise-t-il. Ces femmes dévoilaient leur joli visage frais entouré de longs manteaux, le plus souvent à carreaux bleus et blancs. Les Parsis étaient tolérés depuis peu

---

<sup>904</sup> Ibid, p.163, Photo 61. Cf Annexe 19.

dans la ville de Kerman mais continuaient à vivre à l'extérieur de la ville<sup>905</sup>. Dans un récit de voyage ultérieur il remarque toujours cette absence de voile qui reste donc singulière : les femmes des petits villages du désert du Kévir étaient moins voilées comme par exemple dans le village de Khwar où les femmes se promenaient sans voile, „nach ländlicher Art“, comme à la campagne, et portaient des chemises et des foulards rouges<sup>906</sup>. A Nosrat Abad, autre petite ville du Kévir, les femmes étaient aussi non voilées et assises ensemble lors d'une cérémonie de mariage. Le portrait est flatteur, puisqu'Alfons Gabriel remarque la finesse de leurs traits<sup>907</sup>.

Associant également le vêtement à des questions religieuses, Gerd Heinrich est frappé par les femmes qui travaillent dans les rizières du Guilan aux côtés des hommes. Elles ne sont pas voilées, ce qu'il interprète comme une différence entre la ville et la campagne où les préceptes islamiques n'étaient pas appliqués avec la même sévérité. On pouvait ainsi voir qu'elles portaient des pantalons sous de longs jupons et l'auteur publie une photo de ces jeunes femmes<sup>908</sup>. Une autre photo montre une jeune fille dont le père, chef d'un village proche des monts de l'Elbourz, les reçut pour un repas. L'auteur semble avoir idéalisé cette jeune fille dont il écrit qu'elle fut le seul rayon de soleil dans ce repas. Gerd Heinrich décrit encore la consommation énorme d'opium du père alors qu'il fait un portrait élogieux de sa fille qu'il estime âgée d'environ douze ans. Le voyageur publie sa photo et explique que cette jeune fille n'avait sans doute pas respecté la règle de l'islam qui lui interdisait de montrer son visage, mais que cette transgression lui avait permis de voir le plus beau visage de son expédition. Il conclut que ce fut le seul visage mignon qu'ils purent apercevoir<sup>909</sup>.

Nous pouvons donc en déduire que les femmes nomades étaient plus accessibles aux voyageurs européens, notamment puisqu'elles ne portaient pas le tchador. Alfons Gabriel se servit des descriptions faites par sa femme dans son journal de voyage, mais il semblerait que le contact avec les femmes nomades ait été possible pour le voyageur masculin et que certaines photos de femmes aient pu

---

<sup>905</sup> Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.221.

<sup>906</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.125.

<sup>907</sup> Ibid, p .242

<sup>908</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.31. Cf Photo p.35 du récit de voyage et Annexe 20 de notre travail.

être prises, malgré l'interdiction qui régnait en Iran à cette époque. Cela rappelle l'analyse faite par Hilke Jabbarian sur les femmes bédouines : pour des raisons pratiques, ces femmes n'étaient pas aussi couvertes que les femmes des grandes villes. Elle affirme que ces femmes étaient indispensables à leurs maris dans les travaux quotidiens et que de ce fait leur position à l'intérieur de la société bédouine en était changée. De par leur travail lié au montage et au démontage des tentes, à la préparation des repas, à la recherche de l'eau ou du petit bois, elles étaient respectées par tous les hommes. Les femmes bédouines n'étaient pas obligées de rester dans leurs tentes puisqu'elles travaillaient. Ainsi Jabbarian explique que le fait d'enfermer une femme berbère eût été impossible puisqu'elle était indispensable à la survie du village<sup>910</sup>. La distinction que fait l'auteur entre le mot *Purdah*, venant du persan « *parde* » qui veut dire rideau, et le simple voile nous paraît intéressante. En effet, Jabbarian utilise le mot *Purdah* qui désigne un système global visant à isoler la femme, système ne reposant pas sur les principes de l'islam mais sur un monde patriarcal qui vise à ne laisser que peu de place et de liberté à la femme<sup>911</sup>. Ainsi, si les auteurs font l'éloge de la liberté des femmes nomades ou de leur beauté, l'on retrouve le désir de s'approprier un quotidien : en effet, les voyageurs se targuent d'entrer dans la tente nomade, et procèdent à des généralisations comme celle liée à la cupidité des femmes nomades, jalouses des objets européens. Certains voyageurs capturent également l'image de ces femmes par une photographie et brisent ce qui, pour elles, relevait du sacré.

En revanche, si de nombreux voyageurs associent l'absence de voile à une certaine liberté, Walther Mittelholzer a une attitude déjà constatée lors des descriptions des harems, à savoir une attitude patriarcale et machiste. En effet, il s'étonne de voir des femmes à Jolfa sortir de leur réserve habituelle et montrer à plusieurs reprises leur visage avec « coquetterie », alors qu'elles étaient habituellement entièrement voilées, ce qu'il interprète comme une tentative de séduction. Le paragraphe suivant débute par le soulagement de Mittelholzer à la vue des militaires arrivés pour surveiller et protéger l'avion des curieux. Le lecteur ne peut s'empêcher d'avoir l'impression que le voyageur se sent « libéré » de ces

---

<sup>909</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.82. Photo : p.97 du récit de voyage. Cf Annexe 21.

<sup>910</sup> Hilke Jabbarian : *Der Schleier in der Religions-und Kulturgeschichte*, p.64.

<sup>911</sup> Ibid p.78.

femmes<sup>912</sup> qui osaient lever leur voile pour mieux admirer l'avion et approcher le pilote, importuné par leur curiosité. Le visage découvert est donc vécu comme trop intrusif par le pilote qui juge ces femmes peu recommandables.

Dans les villes, rares étaient les femmes non voilées : voici le constat fait par les voyageurs masculins. Au regard des nombreuses transformations apportées dans l'architecture des villes et le mode de vie des citoyens iraniens, nous pouvons nous poser la question de savoir si le voile était perçu comme signe de modernité.

A Chiraz, Norden eut l'occasion de côtoyer le Ghevam-ol-mulk, défini comme le cinquième personnage le plus important de l'Iran. Celui-ci était, selon Norden, progressiste et ouvert à la civilisation occidentale mais ne reniait pas pour autant sa propre culture. De sa femme, il dit qu'elle était à l'époque la seule femme iranienne à rendre visite à des Européennes, mais il précise tout de même qu'elle ne le faisait que si elle avait la garantie qu'aucun homme iranien n'était présent. Il explique également qu'elle enlevait son voile dans ces conditions. Pour Norden, enlever le voile était donc un signe de modernité et traduisait la volonté d'arriver à une synthèse entre l'Orient et l'Occident<sup>913</sup>. Arrivé à Téhéran, il constata que la plupart des hommes portaient un petit chapeau et avaient renoncé au turban vert, ce que l'auteur interprète comme la victoire de la mode occidentale et qui corrobore les observations faites par W. Blücher<sup>914</sup>. En revanche, il n'avait rencontré qu'une seule femme non voilée, dont il vante la « grande beauté ». Elle faisait partie de la famille Dekkan et gagnait sa vie comme sage-femme. Cette indépendance financière lui avait permis de se battre pour l'introduction d'une mode européenne en Iran. Par ailleurs, il avait appris qu'une femme ne portait jamais le voile : il s'agissait de Zorah Hanum, mais elle se trouvait à ce moment-là en Amérique où elle représentait la Perse à l'occasion du 150<sup>ème</sup> anniversaire de la création des Etats-Unis célébré en mai 1926 à Philadelphie<sup>915</sup>. Cet acte avait été réprimandé par les ministres iraniens et aucun homme iranien ne lui en avait parlé. En revanche, Norden n'indique pas comment il avait eu connaissance du combat de cette femme. Celle-ci avait pu aller à Philadelphie grâce au soutien de l'ambassade d'Iran à Paris<sup>916</sup>. Il évoque pourtant l'existence d'un mouvement soutenant la libération des femmes, notamment d'une

---

<sup>912</sup> Walter Mittelholzer : *Persienflug*, p.157.

<sup>913</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.126.

<sup>914</sup> Ibid, p.195.

<sup>915</sup> <http://philadelphiaencyclopedia.org/archive/sesquicentennial-international-exposition/>.

association, approuvée par les hommes, qui avait pour but de suivre l'exemple turc et d'abolir le port du voile. Il évoque dans ce cadre une association nommée : *Verband vaterländischer Frauen*, dirigé par des élèves de l'école américaine à Téhéran, mais celle-ci n'avait pas osé déclarer officiellement la guerre au voile. Pour l'auteur, cette association se consacrait à l'éducation des femmes, priorité plus importante que le dévoilement, compte tenu du fait que seules cinq milles femmes en Iran étaient lettrées. Selon une rumeur, Reza Shah approuvait ce combat pour le dévoilement, mais n'osait pas l'officialiser pour ne pas froisser les religieux du pays<sup>917</sup>. Il cite également un professeur iranien qui vivait à Paris et lui avait dit que l'évolution se ferait naturellement sitôt que les transports et les voyages se développeraient : les femmes voyageraient alors plus souvent et le voile, symbole de leur isolement, disparaîtrait de lui-même.

Toujours est-il que le port du voile semblait encore peser à de nombreuses femmes, puisque Gerd Heinrich explique avoir pu rencontrer en 1927 sur le bateau les menant vers le port de Pahlevi des femmes de familles riches qui résidaient à Téhéran et revenaient de Paris. Elles regrettaient de devoir porter le voile en Iran. Gerd Heinrich les compare d'ailleurs à des Parisiennes, pour ce qui est de leur apparence et de leur façon de bouger les pieds comme pour danser le charleston. Ces femmes passèrent de la gaieté à la tristesse lorsqu'elles s'approchèrent de la côte et sortirent leurs tchadors. L'auteur parle de la transformation à laquelle il assista : les femmes si élégantes auparavant se transformèrent en personnes étrangères, enveloppées de noir dont on ne pouvait plus apercevoir ni le visage ni les yeux. Il cite en français la remarque qu'aurait faite une des passagères à l'approche de la côte iranienne: « nous arrivons tout de suite, la liberté est finie »<sup>918</sup>. Elle voulait annoncer grâce à ces mots qu'elle allait être obligée de remettre le voile dès son arrivée dans le port de Pahlevi.

Walther Hinz consacre un chapitre pour décrire la fin du port du voile chez la femme iranienne lors de son voyage en 1936. Il choisit d'évoquer ce phénomène pour faire l'éloge de Reza Shah et de sa politique synonyme de modernité. En effet, ce point illustre d'après lui la finesse diplomatique du Shah. Il cite pour se faire une cérémonie officielle datant du 8 janvier 1936, à laquelle le Shah s'était présenté avec

---

<sup>916</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.196.

<sup>917</sup> Ibid.

sa femme et ses deux filles non voilées. Un autre moment clé avait été une réception donnée par le président du Parlement où là aussi les parlementaires étaient présents avec leur femme non voilée. Cette réception était la première où les femmes pouvaient avoir une vie sociale sans contrainte. Selon lui, seules les femmes du peuple avaient continué à porter le voile. Les policiers avaient reçu l'ordre de forcer les femmes à enlever leur voile si elles le portaient encore dans la rue. Pour lui, cette mesure était un succès grâce à l'attitude des femmes, prêtes à s'adapter à de tels changements<sup>919</sup>.

Dans son troisième récit de voyage, Alfons Gabriel remarque dès les premières pages les changements survenus en Iran en 1937, notamment à Téhéran. L'auteur est très critique par rapport aux transformations de cette ville, puisqu'il dit que tout ce qui était nouveau était inintéressant et dépourvu de charme et qu'il déplore la destruction de la ville ancienne. Pour lui, l'Iran accordait trop d'importance à ce qu'il désigne par le terme d'« apparences », de « choses extérieures », et les Iraniens devenaient trop superficiels<sup>920</sup>. Ces critiques des tentatives de modernisation incluent également les changements liés à l'habillement, qui ne concernaient d'ailleurs pas uniquement les femmes. Dans son deuxième récit de voyage, cette critique est déjà perceptible. En effet, pour Gabriel, tous les signes de modernisation européenne avaient détruit la magie de l'Orient. Ainsi, il regrette le fait que les habits traditionnels aient été interdits pour les hommes et que les femmes se promenaient à Téhéran presque sans voile, vêtues à l'européenne pour certaines<sup>921</sup>. Dans son dernier récit de voyage, l'auteur ajoute que ces changements étaient survenus suite à un décret gouvernemental, mais le lecteur a d'emblée l'impression qu'il s'agit de quelque chose qui fut imposée au peuple par la force. L'auteur met l'accent sur la résistance apportée par les hommes au moment où le « kolah pahlavi » venait d'être interdit au profit des chapeaux européens, en 1935<sup>922</sup>. Il nomme ainsi les villes de Qom et Mashhad où les hommes avaient manifesté contre ce décret de façon massive et où le gouvernement était intervenu en employant des tirs de mitraillettes pour répondre aux manifestants. Il y avait eu des centaines de morts et de blessés. D'après Alfons Gabriel, la résistance aux changements en

---

<sup>918</sup> Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.12.

<sup>919</sup> Walther Hinz : *Iranische Reise*, p.92-93.

<sup>920</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.11.

<sup>921</sup> Alfons Gabriel : *Durch Persiens Wüsten*, p.6.

matière d'habillement n'était donc pas uniquement liée au voile, mais peut-être plutôt à l'importation d'une mode européenne, vécue comme imposée, au détriment d'une coiffe, déjà « moderne », puisque remplaçant les turbans traditionnels. Ainsi, l'interdiction du voile avait été imposée peu après, et l'armée avait été prête à intervenir en cas de nouvelles manifestations. L'auteur explique que le bain de sang de Mashhad avait traumatisé la population qui se soumit donc à cette réforme, mais il ajoute que des policiers employèrent la force pour enlever le voile aux femmes qui continuaient de le porter ! Une conséquence de cette réforme avait été que les femmes les plus âgées ne sortaient plus guère de chez elles, conclusion qui n'est pas sans rappeler celle de Yann Richard, pour qui le « dévoilement obligatoire, loin de contribuer à l'émancipation obligatoire des femmes, l'a ralenti »<sup>923</sup>. Nous pouvons donc nous poser la question de savoir si ces réformes que Reza Shah tenta peut-être d'imposer de façon trop systématique, voire brutale, ne furent pas à l'origine d'un retour au traditionalisme plutôt que d'une avancée vers une forme de modernisation<sup>924</sup>. Pourtant, Alfons Gabriel regrette par ailleurs n'avoir pas pu voir une seule femme en Afghanistan : l'absence totale de femmes dans les rues de Kang l'avait marqué<sup>925</sup>.

Si la question du voile provoqua des dissensions auprès de la population, elle divisa également les voyageurs. Gabriel critique de façon ouverte dans son troisième récit la façon autoritaire dont furent imposés les changements en matière d'habillement. Ces critiques renvoient également à des regrets quant à l'influence grandissante de l'Europe, trop matérialiste selon le voyageur. Les deux récits de voyage d'Edmund Jaroljmek reflètent une autre prise de position. En effet, Jaroljmek était, tout comme Gabriel, un fin connaisseur de l'Iran. Il y avait séjourné avant 1914 puis à partir de l'été 1924 pour le compte de la compagnie aérienne Junkers et avec le mandatement du gouvernement allemand pour négocier le trafic aérien entre la compagnie Junkers et l'Iran. Il avait réussi à obtenir le monopole du survol pour sa compagnie, et le texte : *Les Grandes Lignes Internationales*, Paris 1930, cite ce contrat signé entre Junkers et le gouvernement iranien. L'ambassadeur d'Allemagne à Téhéran, le comte de Schulenburg, loue ses mérites et son rôle de médiateur

---

<sup>922</sup> Yann Richard : *L'Iran de 1800 à nos jours*, p.245.

<sup>923</sup> Ibid, p.246.

<sup>924</sup> Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.11.

<sup>925</sup> Ibid, p.149.



efficace dans la préface au premier récit de voyage de Jaroljmek<sup>926</sup>. Il y souligne la proximité de Jaroljmek avec le peuple iranien, mais aussi avec les cercles privilégiés d'Iran et notamment avec le Shah qui l'avait soutenu dans son entreprise de prospection. Ainsi, le lecteur peut constater tout au long des récits de voyage l'admiration de Jaroljmek pour Reza Shah. Ses premières remarques sur les femmes montrent le Shah et sa famille. Jaroljmek présente Reza Shah comme modernisateur de l'Iran, notamment pour ce qui est de la libération de la femme. Pour exemple il cite tout d'abord le fait que le Shah n'avait eu que trois femmes contrairement à ses prédécesseurs qui en avaient eu « des centaines ». Il avait épousé sa seconde femme pour des raisons de politique intérieure, puisqu'elle était la fille d'un des grands princes lui refusant allégeance, et il avait été séduit par la jeunesse et la beauté de sa troisième épouse<sup>927</sup>. Une autre preuve du modernisme du Shah était son engagement pour la liberté de la femme, puisque Jaroljmek explique que le Shah avait toujours été fermement décidé à autoriser les femmes à ôter leur voile avant même d'en interdire le port. Jaroljmek rappelle un incident survenu à Qom lors du pèlerinage des femmes de Reza Shah. Celles-ci avaient osé découvrir leurs visages et un fanatique avait crié au sacrilège. Selon Jaroljmek, les femmes avaient alors été menacées par la foule et le Shah était arrivé à Qom en personne, sans escorte, pour calmer la foule et libérer ses épouses<sup>928</sup>. Le fait que l'auteur regrette la présence du voile peut également être constaté quand il évoque l'interdiction de photographier des lieux saints, mais aussi des femmes musulmanes, sous peine de s'attirer de gros soucis. Selon Jaroljmek, les femmes se protégeaient elles-mêmes, de leur plein gré, des regards en mettant le tchador<sup>929</sup>. Mais il reconnaît tout de même qu'elles étaient à plaindre. Il emploie une expression analogue lorsqu'il décrit les innovations en matière vestimentaire sous Reza 1<sup>er</sup>. En effet, les femmes s'étaient opposées aux changements et avaient souhaité conserver le tchador. Selon ses dires, la femme iranienne se sentait à l'aise dans le tchador et les femmes européennes lui avaient confirmé que ce voile était quelque chose d'extrêmement confortable ! Ce manteau couvrait tout ce qui était porté et permettait ainsi de sortir

---

<sup>926</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.3 et 4.

<sup>927</sup> Ibid, p.31.

<sup>928</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.33.

<sup>929</sup> Ibid, p.43.

rapidement sans forcément se préparer longuement<sup>930</sup>. L'auteur constate donc que les changements ne pouvaient venir des femmes elles-mêmes. Pour ce qui est de la responsabilité du Shah, Jaroljmek souhaite montrer un régent modéré et prendre le contre-pied des analyses condamnant son côté autoritariste, voire dictatorial. Le Shah ne se serait pas prononcé pour ou contre l'interdiction du voile. Plus loin, l'auteur explique pourtant qu'une loi parut pour permettre aux femmes d'ôter leur tchador à condition de se rendre à la police et de présenter une autorisation du mari ou du père. Il mentionne également le fait que le nombre de femmes ayant fait cette demande était infiniment réduit. Ce qui le préoccupait davantage était le fait que des Iraniennes qui avaient séjourné en Europe remettent le voile une fois de retour en Iran. Une des explications suggérées par Jaroljmek était que les femmes craignaient la réaction des autres habitants, même à l'intérieur des maisons. Pour ce qui est des hommes iraniens, ils ne donnaient jamais de réponse claire d'après Jaroljmek, et évoquaient souvent une longue tradition ou le fait de ne pas vouloir choquer leur mère, jugeant qu'une femme honnête se devait de porter le voile<sup>931</sup>.

#### I.4 Une proximité souvent teintée de mépris

Finalement, certaines situations présentent la femme iranienne sans thématiser la problématique du voile, mais la réduisent à un objet sexuel. La première coutume étudiée est celle du mariage provisoire : une coutume jugée peu choquante par les voyageurs hommes.

Norden explique dans son récit n'avoir pas pu bénéficier du mariage provisoire lors de son voyage en Iran, car il n'était pas musulman. A Kerbela et Najaf, les pèlerins avaient le droit de se marier pour plusieurs jours ou plusieurs mois et ce mariage était financé par le pèlerin en fonction de la durée fixée. Au départ du pèlerin, la femme pouvait choisir de conclure un nouveau mariage si elle le désirait avec un autre pèlerin sans avoir à divorcer. Norden remarque que ces mariages étaient légaux et admis de tous et qu'aucun des deux partenaires n'était mal vu<sup>932</sup>.

Jaroljmek évoque également cette coutume du mariage temporaire en Iran sans s'en offusquer. Il explique en effet, que les femmes nommées « Sighe »,

---

<sup>930</sup> Ibid, p.62.

<sup>931</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.65.

<sup>932</sup> Hermann Norden : *Persien wie es ist und war*, p.23.

bénéficiaient des mêmes droits que les épouses régulières et que le contrat précisait la somme à payer en cas de séparation. Les enfants nés lors de ces mariages temporaires avaient les mêmes droits que les enfants nés des unions régulières. Ainsi, ces contrats et ces indemnités protégeaient les femmes en cas de séparation, puisque Jaroljmek explique que les hommes pouvaient à tout moment divorcer en proclamant le divorce devant témoin par une simple déclaration de divorce. Il fait finalement l'éloge des nouvelles lois votées sous Reza Shah qui donnaient également le droit aux femmes de demander le divorce et reconnaît que les femmes étaient jusqu'alors très opprimées<sup>933</sup>. Ses déclarations paraissent donc plutôt paradoxales : le voyageur ne juge pas la coutume du mariage temporaire dégradante, il insiste tout d'abord sur les aspects légaux qui protègent les femmes, mais reconnaît par ailleurs l'inégalité de traitement homme / femme, sans doute pour mieux vanter les avancées du Shah en matière de droit civil.

L'on arrive avec les récits de Niedermayer à l'évocation de femmes particulièrement entreprenantes et difficiles à maintenir à distance. Les habitants des villages avaient été particulièrement touchés par la consommation d'opium et si l'auteur ne fait pas le lien entre l'opium et le comportement jugé comme léger de ces femmes, il ne donne pas d'autre explication à cette recherche de proximité.<sup>934</sup>

---

<sup>933</sup> Edmund Jaroljmek : *Ich lebte in Nah-Ost*, p.56.

<sup>934</sup> Oskar Niedermayer : *Im Weltkrieg vor Indiens Toren*, p.151.

## II. Les femmes en Iran vues par les voyageuses

Compte tenu du prisme par lequel les récits de voyage des voyageurs masculins racontent la vie des femmes en Iran, il paraît judicieux d'examiner les écrits des voyageuses qui avaient voyagé en Iran afin d'en dégager les spécificités. Nous tenterons de voir quels aspects elles choisirent de relater, quelles images des femmes iraniennes nos voyageuses construisirent dans leurs récits et comment elles conçurent leur propre rôle dans ces voyages. Nous pouvons nous poser la question de savoir si l'Iran n'était pas pour certaines femmes le pays où elles pensaient pouvoir se libérer d'une société européenne encore trop patriarcale et machiste et se réaliser comme voyageuses et comme écrivaines. Hamid Tafazoli cite l'archéologue française Jane Dieulafoy (1851-1916), mais aussi les Anglaises Anne Blunt (1837-1917) et Gertrude Bell (1868-1926) qui rendirent compte de leurs voyages en Perse<sup>935</sup>. Il nous paraît important de compléter ce tableau en rendant hommage à Ida Pfeiffer (1797-1858), la première voyageuse autrichienne qui s'aventura seule en Iran lors d'un voyage autour du monde. Le tome 3 de son récit de voyage relate son périple qui la mena successivement de l'Inde à Bagdad, Mossoul puis en Perse, notamment à Tabriz (juillet 1848) pour finir par la Russie<sup>936</sup>. Quittant Mossoul, la voyageuse fit part de ses craintes aux lecteurs, nourries par les dires des habitants de Mossoul qui avaient prédit qu'elle ne rencontrerait aucun européen en Perse<sup>937</sup>. Son récit comprend des passages qui traduisent clairement la différence de traitement entre les femmes et les hommes en Perse. L'on y apprend par exemple qu'elle appréciait que les hommes musulmans ne s'attaquent jamais à une femme et qu'elle n'était pas obligée de payer de bakschich, contrairement aux hommes<sup>938</sup> ! Elle reprend en revanche des remarques que nous avons pu trouver chez les récits de voyage écrits par les hommes au début du XX<sup>ème</sup> siècle, puisqu'elle distingue également les femmes des villes de celles habitant à la campagne, où les femmes

---

<sup>935</sup> Hamid Tafazoli : „Odalischen und Liebessklavinnen“, p.361

<sup>936</sup> Ida Pfeiffer : *Eine Frauenfahrt um die Welt*. Tome 3. Vienne : Carl Gerold, 1850.

<sup>937</sup> Ibid, p.172.

<sup>938</sup> Ibid, p.177.

participaient à la vie économique alors que les femmes des villes menaient une vie ennuyeuse au service des maris et de leurs fils<sup>939</sup>.

Nous reprendrons cette distinction pour axer notre analyse des récits des femmes sur la perception de leur liberté comme femme et comme écrivain en Iran, mais aussi pour interroger leurs discours sur la liberté des femmes en Iran. Nous nous intéresserons donc tant aux discours des femmes allemandes et autrichiennes sur la femme iranienne qu'aux portraits qu'elles font d'elles-mêmes comme femmes reçues en Iran par la population iranienne.

Pour Ulrike Stamm, les femmes qui voyageaient au début du XIX<sup>ème</sup> siècle en Iran étaient bien plus qu'en Europe dans une position de pouvoir et elle souligne dans son analyse la position à la fois centrale de la femme qui voyageait en Iran se retrouvait au centre de l'attention mais aussi sa position marginale, du fait notamment de la rareté des voyageuses de sexe féminin. Il ressort selon Stamm plusieurs dualismes tels qu'identité/altérité, féminin/masculin/, supériorité/ infériorité et exclusion/ inclusion qui se superposent dans ces récits. Elle s'est donc proposée d'analyser quelles étaient les conceptions de la femme et les représentations de l'Orient compte tenu de ces strates. Stamm souligne la diversité des discours sur la femme au vu des origines sociales multiples des voyageuses<sup>940</sup>.

Lotte Stratil-Sauer et Agnes Gabriel suivirent leurs époux dans leurs expéditions dans les déserts et si Lotte Stratil-Sauer se déplaça en automobile, Agnes Gabriel découvrit l'Iran en grande partie à dos de chameaux. Dans la préface de son récit, Agnes Gabriel rappelle les conditions rudimentaires dans lesquelles ils vécurent, dormant dans une toute petite tente ou à la belle étoile et elle précise bien qu'elle et son mari purent ainsi apprécier la liberté de vivre dans le désert loin de toutes les futilités matérielles<sup>941</sup>. Pour ce qui est de Lotte Stratil-Sauer, elle explique dans son premier récit de voyage que ses motivations n'étaient pas forcément celles des autres voyageurs puisqu'elle avait pris la décision de ne plus jamais laisser son mari voyager seul après que son mari fut emprisonné en Afghanistan lors de son premier voyage. Elle n'avait donc pas été motivée par l'appel du lointain et de l'aventure. Ainsi, elle avait effectué le travail de secrétaire, avait assuré le quotidien

---

<sup>939</sup> Ibid p .190.

<sup>940</sup> Ulrike Stamm : *Der Orient der Frauen. Reiseberichte deutschsprachiger Autorinnen im frühen 19. Jahrhundert*. Cologne : Böhlau, 2010, p.54-57.

<sup>941</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise*, p.55.

et aidé son mari dans ses travaux de géographe<sup>942</sup>. Elle tente donc d'emblée de s'excuser de ne pas avoir les mêmes ambitions scientifiques que son mari et demande par-là même au lecteur de revoir ses éventuelles attentes quant au contenu scientifique de sa contribution. Dans son second récit de voyage paru plus tardivement *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, elle souligne en revanche son courage et explique qu'elle avait été surnommée Sebastian et « élevée au rang d'homme sans peur » ! Elle n'écrit pas qui lui donna ce surnom mais prétend que les conditions de vie en pleine nature étaient plus dures là-bas et que l'hypocrisie européenne n'avait pas de place en Iran. Il fallait - écrit-elle - se défendre et se battre pour subsister et elle avait de ce fait rencontré des gens exceptionnels, comme il n'en existait pas en Europe<sup>943</sup>. Elle se définit elle-même comme faisant partie d'une masse de gens inconnus, auxquels on ne prêtait pas attention, mais que le monde avait bien davantage besoin de tous ces gens que de héros ! Si elle explique d'emblée, comme dans son premier récit, qu'elle suivait son mari, elle ajoute qu'elle avait essayé d'apprendre les rudiments du persan, et le récit de voyage confirme ses dires puisqu'il montre une maîtrise de certaines formes de politesse et de certaines expressions en persan. Le second récit semble rédigé avec beaucoup d'humour et d'autodérision et le lecteur peut donc se poser la question de la véritable motivation de la voyageuse. Si elle n'était pas attirée par les monuments ou l'aventure dans le désert comme elle le soulignait, peut-être était-elle fascinée par de possibles rencontres<sup>944</sup> ? Chercha-t-elle à ne pas paraître prétentieuse en voulant égaler son mari scientifique ? Chercha-t-elle à correspondre à la représentation de la femme sentimentale, moins douée pour la recherche que pour les émotions<sup>945</sup> ? Pouvons-nous voir dans cette autodérision une critique de la société autrichienne de l'époque ? Même si Lotte Stratil-Sauer mit en avant sa capacité à s'adapter en apprenant le persan, elle oscille dans sa préface entre un autoportrait héroïsant et une pratique de l'autodérision déjà visible dans le titre de son deuxième récit ! Cette

---

<sup>942</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.17.

<sup>943</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, Paratexte auctorial en couverture du livre.

<sup>944</sup> Ibid p.14.

<sup>945</sup> Gabriele Habinger : „Anpassung und Widerspruch. Reisende Europäerinnen des 19. und beginnenden 20. Jahrhunderts im Spannungsverhältnis zwischen Weiblichkeitsideal und kolonialer Ideologie“. In : Doris Jedamski: „...und tät das Reisen wählen!“ : *Frauen – Reise – Kultur*. Zurich, Dortmund : eFeF, 1994, p.174 à 201. Ici : p.181.

ambiguïté peut traduire la difficulté de se définir comme femme qui voyage en Iran ou alors comme femme européenne, épouse d'un scientifique reconnu.

Annemarie Nathusius entreprit son voyage en grande partie seule en tant qu'écrivain et elle décrit ainsi non pas les cercles nomades mais les cercles huppés des grandes villes telles Téhéran ou Ispahan et Chiraz. Ce récit ne comporte par de préface et commence par le journal de voyage daté de juillet 1924 lors de sa traversée sur le bateau à Douvres. En revanche, la voyageuse dédicace son récit à son mécène et l'épigraphe attribuée à Zarathustra la présente comme faisant partie des voyageurs courageux et aventuriers, n'ayant pas peur du danger. La deuxième épigraphe est un poème d'Eichendorff : *Fata Morgana* qui thématise l'importance du souvenir de la patrie. Dans le poème, elle prend la place d'un pèlerin qui voyage seul dans les déserts et cherche le réconfort procuré par l'imaginaire. Nous pouvons donc remarquer que si le journal d'Agnes Gabriel ne comprend aucune préface puisqu'elle n'avait pas jugé utile de le faire publier, les deux paratextes qui figurent chez Lotte Stratil-Sauer ou chez Nathusius ont des fonctions destinées à la fois à excuser l'auteur pour l'absence de valeur scientifique de son récit mais aussi pour valoriser le courage des femmes. Si Stratil-Sauer se définit de façon ambiguë, à la fois comme quidam mais aussi comme héros, Nathusius se voit comme membre de la communauté des aventuriers, partis explorer les déserts et affronter la solitude. Les paratextes préfigurent donc aussi le désir des femmes de se montrer l'égale des hommes, puisque Nathusius ne fait plus allusion à son identité féminine, ce qui distingue nos œuvres du XX<sup>ème</sup> de celles étudiées par Stamm pour le XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>946</sup>. Nous pouvons également nuancer un peu le constat fait par Irmgard Scheitler dans son analyse des récits du XIX<sup>ème</sup> où elle constatait que de nombreux récits de voyage avaient été publiés aux noms des maris ou de façon anonyme<sup>947</sup>. Pour ce qui est des récits du XX<sup>ème</sup> siècle, Agnes Gabriel ne publia pas de récit complet à son nom. Si son mari reconnaît l'influence de sa femme, il faut attendre la publication du journal de voyage par sa filleule pour voir apparaître Agnes Gabriel comme nom d'auteur. Pour Lotte Stratil-Sauer, le premier récit où elle apparaît est *Kampf um die Wüste*, puisque trois des chapitres lui sont attribués. Le récit lui-même porte le nom des deux époux. Quant à son récit paru en 1952, il est rédigé

---

<sup>946</sup> Ulrike Stamm : *Der Orient der Frauen*. Köln : Böhlau, 2010, p.70. Elle y précise que tous les récits de voyage comportaient des préfaces faisant allusion à l'identité sexuelle des voyageuses.

entièrement par Lotte Stratil-Sauer et publié sous son nom. Finalement, la fierté de Nathusius, qui s'identifie clairement aux aventuriers, paraît évidente et son récit se détache de ce fait de ceux des épouses de scientifiques.

Nous nous proposons donc de faire découvrir ou redécouvrir ces récits de voyage, partant du constat qu'ils avaient pour certains servi de base aux écrivains hommes dans la rédaction de leurs récits. Nous tenterons de mettre l'accent sur la richesse et la diversité de ces textes comme l'avaient déjà fait Andrea Günter<sup>948</sup> ou encore Stefanie Ohnesorg qui choisissent de démontrer la productivité des écrivains femmes ou de leur restituer leur place dans l'histoire du récit de voyage<sup>949</sup>.

La période étudiée le plus souvent quant aux récits de voyage des femmes s'arrête à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ulrike Stamm justifie la date de 1850 et se base sur les récits d'Ida Pfeiffer, de Maria Schuber ou encore de Marie Esperance von Schwarz, expliquant que les femmes voyagèrent plus rarement après 1848<sup>950</sup>. Plusieurs théories sont avancées face à ce phénomène : il s'agirait d'une tendance à l'autoritarisme en Allemagne selon Georg Lukacs et d'une perte de libéralité pour Uwe Hohendall. Stefanie Ohnesorg montre l'approche plus colonialiste et exotisante, notamment dans les descriptions de harems au travers du récit de voyage de Louise Mühlbach après 1850, période correspondant à un regain d'impérialisme. Nos récits de voyage datent de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, si bien que nous abordons une période peu étudiée, faisant de ce fait de nos récits des récits subalternes !

Nous choisissons de garder la bipolarité Orient / Occident dans la perspective postcoloniale de Saïd mais affirmons l'importance d'une construction de véritables échanges<sup>951</sup> grâce notamment aux relations entre les femmes dans le harem. Nous tenterons d'éviter de tomber dans l'écueil évoqué déjà par Ulla Siebert qui souligna le danger inhérent aux dichotomies telles que femme / homme, intérieur / extérieur, familier/ étranger....de négliger les nuances, les ambivalences ou les contradictions

---

<sup>947</sup> Irmgard Scheitler : *Gattung und Geschlecht*, p.100.

<sup>948</sup> Andrea Günter : *Literatur und Kultur als Geschlechterpolitik*. 1995.

<sup>949</sup> Stefanie Ohnesorg : *Mit Kompass, Kutsche und Kamel : (Rück)Einbindung der Frau in die Geschichte des Reisens und der Reiseliteratur*. St Ingbert, 1996.

<sup>950</sup> Ulrike Stamm :

<sup>951</sup> Alexander Düttmann Garcia: *Zwischen den Kulturen. Spannungen im Kampf um Anerkennung*. Francfort sur le Main, 1997. Voir aussi : Doris Bachmann Medick : *Cultural Turns. NeuOrientierungen in den Kulturwissenschaften*. Reinbeck, 2006. Ou encore : James Clifford : *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, 1986.



contenues dans les récits de voyage<sup>952</sup>. Par ailleurs, il nous paraît intéressant d'étudier les voyages des femmes en Iran au début du 20<sup>ème</sup> siècle comme quête d'une liberté, à la fois pour elles mais aussi pour les femmes iraniennes, prenant en compte l'histoire du mouvement féministe en Allemagne et en Autriche. Nous cherchons à voir quelles images du combat féministe se dégagent des récits de voyage et quels succès ou échecs y sont reflétés, en nous posant la question des éventuelles barrières érigées par les voyageuses allemandes et autrichiennes. Pour finir, nous démontrerons que les images de l'Orient sont, tout comme pour les voyageurs hommes, à la fois le résultat de projections et de l'érotisation de la femme en Orient.

## II.1 Mise en scène de l'accueil : autoportraits des voyageuses

Les récits des voyageuses donnent un aperçu de la façon dont elles furent reçues en Iran et de la manière dont elles vécurent la place qu'on leur attribua en tant que femme et étrangère en Iran. L'accueil des Iraniens nous est rendu par le prisme du regard des voyageuses germanophones, et il est évident qu'elles ne vécurent pas toutes des accueils similaires selon leur façon de voyager. Nous analyserons les impressions retranscrites par ces voyageuses afin de mieux comprendre le regard porté sur ces femmes par les Iraniens et ce à quoi les voyageuses furent sensibles mais aussi leur conception du rôle de la femme européenne.

### II.1.1 Curiosité, fascination

Agnes Gabriel relate à de nombreux endroits de ses récits de voyage la curiosité qu'ils éveillèrent lorsqu'ils arrivaient dans les villages, notamment du Biaban et campaient aux abords de ces villages. De nombreux habitants se retrouvaient rapidement autour de leur hutte lorsqu'ils étaient à Sarzeh, et leur apportaient de nombreux présents comme de pistaches, des raisins secs, des petits gâteaux... dans l'espoir de pouvoir les rencontrer. Elle détaille d'ailleurs la visite d'un des fils du chef de village et sa façon d'observer la hutte des époux Gabriel avec insistance. Il avait

---

<sup>952</sup> Ulla Siebert : „Frauenreiseforschung als Kulturkritik“. In : Doris Jadamski: „... und tät das Reisen wählen!“ : *Frauen – Reise – Kultur*, p.148 à 173. Ici : p.159.

été si fasciné par des lunettes, qu'ils avaient finalement accepté de les lui céder<sup>953</sup>. Elle dit d'ailleurs de certains habitants du Bashakard qu'ils n'avaient jamais vu d'Européens, si bien qu'ils les regardaient à la fois avec méfiance et curiosité<sup>954</sup>. Janina Christine Paul décrit ce genre de réactions dans son analyse des récits de voyage d'Ida Pfeiffer dont le récit date de 1844<sup>955</sup>. Elle remarque la fascination des Iraniens découvrant Ida Pfeiffer, gênée par leur façon de la dévisager. Janina Christine Paul en conclut que les rôles s'inversaient donc puisque la voyageuse devenait l'objet d'étude alors qu'à l'origine Ida Pfeiffer était partie pour explorer l'Iran<sup>956</sup>. Si Ida Pfeiffer décida de se vêtir d'habits orientaux pour passer inaperçue, nous n'avons trouvé dans nos récits aucune mention d'une telle tentative.

### II.1.2 Distance ou animosité

Certains récits de femmes mentionnent un accueil méfiant, notamment de la part des femmes. Il est à noter ici, qu'Agnes Gabriel-Kummer et Lotte Stratil-Sauer rédigent leur récit de voyage en écrivant le plus souvent à la première personne du pluriel. Elles se comprennent comme élément d'un groupe de voyageurs ou comme couple plutôt que comme personne vivant quelque chose qui lui serait particulier. L'accueil qu'elles ressentirent fut donc celui réservé en partie à l'ensemble des voyageurs, dont aux voyageurs masculins, et non à des femmes voyageant non accompagnées. Pour ce qui est de Lotte Stratil-Sauer, elle publia plusieurs récits, dont l'un avec son mari : *Kampf um die Wüste*. Ce récit comporte des chapitres signés par Gustav ou Lotte, mais l'auteur officiel reste le mari de Lotte. Pour ce qui est d'Agnes Gabriel, son mari reconnaît dès son premier récit avoir trouvé le matériel nécessaire grâce à son journal de voyage mais aussi grâce à celui de sa femme. Il faudra attendre 2003 et le travail de la filleule d'Agnes Gabriel pour que ce récit de voyage soit publié. Nous pouvons donc d'emblée avancer l'affirmation que la rédaction d'un journal de voyage et sa publication n'allaient pas de soi pour une femme et que les voyageuses se décrivaient souvent encore comme épouse et non comme sujet autonome.

---

<sup>953</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise*, p.104.

<sup>954</sup> Ibid, p.107.

<sup>955</sup> Ida Pfeiffer : *Eine Frauenfahrt um die Welt*. Tome 3. Vienne : Carl Gerold, 1850.

La première mention d'un accueil méfiant de la part de femmes iraniennes se trouve chez Agnes Gabriel que les femmes avaient mis du temps à oser aborder en octobre 1927. Mais cette méfiance n'avait pas duré, puisque les Gabriel avaient été amenés à soigner des malades dès le premier soir<sup>957</sup>. Cette méfiance pouvait s'expliquer parfois non pas par la crainte de l'étranger venu d'Europe, mais par la peur d'être à la merci des membres du gouvernement ou des bandits comme l'avaient avoué les habitants de Madjbund, un petit village du Biaban<sup>958</sup>. Après avoir compris que les voyageurs n'allaient rien voler et qu'ils avaient les moyens de payer la nourriture, les habitants leur avaient apporté tout ce dont ils avaient besoin, mentionne Agnes Gabriel.

Plusieurs passages des récits d'Agnes Gabriel relatent également un environnement hostile à leur présence. Gabriel décrit que leur hutte était toujours entourée d'habitants en quête de nourriture et la description qu'elle fait d'eux comme horde de personnes sauvages à moitié nues entourant la hutte traduit le malaise ressenti par la voyageuse. A Anguهران elle ajouta d'ailleurs qu'ils faisaient surveiller leur hutte en permanence et dit de cette portion du voyage qu'elle était dangereuse<sup>959</sup>. Plus loin, elle rappelle cette sensation d'être en danger lorsqu'elle rapporte leur séjour à Darpahan et leur envie de partir sous escorte pour échapper à une éventuelle embuscade de brigands voulant les dépouiller de leurs biens<sup>960</sup>. A Kuhbanan, leur guide Akbar avaient dû les libérer des curieux trop gênants pour que les voyageurs parviennent à quitter la ville, et la voyageuse fait part de son soulagement lorsqu'ils étaient loin de Kuhbanan<sup>961</sup>.

La cupidité est également critiquée par Lotte Stratil-Sauer, même si le tableau n'est pas si négatif puisque la voyageuse se réconcilia avec la fille de son propriétaire à Ra'In. En effet, elle l'avait chargée de faire ses courses, mais comme le prix de la nourriture ne cessait d'augmenter, la voyageuse en avait conclu qu'elle gardait une commission toujours plus importante. L'affaire fut réglée lorsque la fille lui expliqua comment négocier les loyers avec son père ! Il semblerait donc que si la

---

<sup>956</sup> Janina Christine Paul : *Reiseschriftstellerinnen zwischen Orient und Okzident. Analyse ausgewählter Reiseberichte des 19. Jahrhunderts. Weibliche Rollenvorstellungen, Selbstrepräsentationen und Erfahrungen der Fremde*. Würzburg : Ergon, 2013, p.167.

<sup>957</sup> Ibid, p.61.

<sup>958</sup> Ibid, p.96.

<sup>959</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise*, p.108.

<sup>960</sup> Ibid, p.118.

<sup>961</sup> Ibid, p.171.

voyageuse avait du mal à se faire à la cupidité de certains habitants qui voyaient dans le couple une poule aux œufs d'or, elle avait su apprendre certaines ficelles auprès des habitants.

Ainsi, les récits de Gabriel et Stratil-Sauer montrent que les habitants ne restaient jamais indifférents à la présence des voyageurs. La pauvreté et la cupidité étaient donc d'après les voyageuses les sources de la plupart des ennuis vécus par les femmes. Les populations n'étaient donc pas d'emblée hostiles à l'arrivée des femmes européennes, et les récits de voyage décrivent un accueil souvent chaleureux des femmes voyageuses.

### II.1.3 Hospitalité iranienne

#### II.1.3.a Une hospitalité hors du commun

Toutes les voyageuses mentionnent l'accueil chaleureux qui leur avait été réservé. Agnes Gabriel en fait d'ailleurs une généralité lorsqu'elle décrit les traditions des Iraniens. En effet, elle décrit l'Iranien comme une personne aimant rendre visite et recevoir, et explique qu'elle et son mari avaient dû s'y adapter, alors qu'ils avaient préféré être un peu plus seuls parfois. Mais elle remarque également que ce contact leur avait permis de s'intégrer à la population en deux mois à Bandar Abbas et d'apprendre la langue<sup>962</sup>. Par ailleurs, ils étaient toujours reçus comme des invités d'honneur, même dans les plus petits villages. Cela se traduisait par exemple par la place qui leur était réservée à table car elle était conviée avec son mari aux côtés du chef de village de Kuhistak par exemple<sup>963</sup> ou encore par le fait que les habitants sacrifiaient un mouton en leur honneur<sup>964</sup>. Agnes Gabriel explique aussi avoir eu des cadeaux précieux de certains chefs de village comme de Baraka Khan à Sarzeh qui leur offrit un tapis en guise de remerciement. Lotte Stratil-Sauer résume également son expérience en Iran dans son premier récit de voyage par cette déclaration : « J'aime la Perse des campagnes, et j'aime qu'on me laisse la place d'honneur sur le tapis [...] plus par politesse mais par amitié sincère, ce qui me rend plus fière que mes voyages dans le désert du Lut »<sup>965</sup>.

---

<sup>962</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise*, p.89.

<sup>963</sup> Ibid, p.97.

<sup>964</sup> Ibid, p.101.

<sup>965</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.85.

Les voyageuses apprécient également la coutume iranienne qui perdurait et consistait à accompagner ses invités jusqu'au campement suivant. Gabriel caractérise cette pratique de « belle coutume persane »<sup>966</sup>.

### II.1.3.b Un accueil fastueux

Nathusius avait des soucis financiers et avait dû se battre pour pouvoir réaliser ce voyage. Elle avait prouvé son courage en voyageant en partie seule, et elle explique le bonheur d'avoir été reçue avec une gentillesse hors du commun. Elle choisit de décrire plus particulièrement les cercles huppés en Iran, où elle fut reçue comme une reine. Ces descriptions contrastent donc singulièrement avec celles d'Agnes Gabriel et de Lotte Stratil-Sauer qui voyagèrent dans d'autres conditions et vécurent de façon plus simple au milieu des nomades. A Bushehr, elle attribue cet accueil non pas à une attitude spontanée des Iraniens, mais bien plus à ses propres paroles : elle aurait dit au gouverneur qu'elle connaissait assez les Européens, qu'elle avait déjà écrit suffisamment sur eux et qu'ils l'ennuyaient<sup>967</sup>. Son but était donc de rencontrer des Iraniens. Ces paroles auraient plu au gouverneur qui avait cherché à la remercier de son enthousiasme ! Il est vrai que Nathusius avait déjà fait le portrait de la société prussienne dans de très nombreux livres et qu'elle souhaitait sans doute découvrir d'autres milieux. Le lecteur peut donc en conclure que Nathusius se réjouissait effectivement de pouvoir rencontrer des habitants, et elle fait l'éloge du gouverneur et de son adjudant dans son récit. Elle appréciait chez eux leur attitude posée, le fait qu'ils ne soient pas bruyants, qu'ils ne se déplacent pas trop vite, ce qu'elle interprète comme les signes d'une ancienne culture.... Et de la haute société iranienne. Elle se montre également flattée par les compliments faits par le gouverneur qui dit d'elle qu'elle était la première après Pierre Loti à avoir pris ce chemin. L'auteur prend la peine de mentionner ce compliment, même si elle semble vouloir par le générique « Viel Schmeichelhaftes » montrer le côté exagéré de ces paroles.

C'est de cette haute société dont elle témoigne à nouveau lorsqu'elle se souvient de la façon dont elle fut reçue par le gouverneur Qavam ol Molk à Chiraz. Nathusius admira le faste qui régnait dans les pavillons du jardin Delgosha. Ainsi, elle fait mention des influences européennes qui l'étonnent et qu'elle apprécie

---

<sup>966</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise*, p.105.

comme signe de modernité. Elle indique la présence d'un concierge parlant français, de nombreux domestiques, et admire l'intérieur du pavillon mis à sa disposition comportant tout le confort français. Si elle semble apprécier la présence de l'eau courante, de l'électricité, d'un grand salon, elle est encore davantage fascinée par ce qu'elle reconnaît comme purement persan. Elle décrit ainsi les miroirs qui parent les murs, les colonnes ornées de mosaïques de verre transparent, les tapis précieux. Elle est donc charmée par le luxe, témoin de l'ancienne culture et conclut ainsi sa description en expliquant que ce pays avait été autrefois le pays le plus riche et splendide du monde. Et si elle regrette ce déclin, elle affirme que les Grands d'Europe n'égalaienent pourtant pas ceux d'Iran en matière de goût, de finesse et d'accueil des poètes, parmi lesquels elle se comptait. C'est pourquoi elle se sentait comme un prince dans un conte de fée<sup>968</sup>. L'emploi du masculin est étonnant ici, car cela suppose que Nathusius avait l'impression de goûter des privilèges réservés d'ordinaire aux hommes et pouvoir ainsi bénéficier d'un statut particulier : celui d'étrangère, celui d'écrivain, mais aussi d'égale à un homme, voire d'homme. Sa comparaison avec le traitement réservé aux poètes montre d'ailleurs qu'elle apprécia particulièrement les égards qui lui furent réservés et auxquels elle n'était pas habituée en Europe. En effet, elle rend hommage à son mécène qui la soutint mais ces lignes du récit renvoient également aux difficultés financières qu'elle traversa en Europe.

Outre le luxe dans lequel elle put vivre, Nathusius apprécia également qu'elle put recevoir chaque soir des invités différents qui se pressaient autour d'elle. Elle évoque la présence du Consul anglais, de commerçants anglais et de militaires persans maîtrisant l'anglais et le français et vantant leur pays et les mérites du Shah. Son attitude vis-à-vis de l'enthousiasme guerrier des militaires est inattendue : elle rappelle qu'elle souhaitait une paix durable, mais conclut son chapitre en désignant Reza Shah par des termes très élogieux et le compare au dieu du soleil des Parthes. Nathusius semble donc avoir apprécié de se sentir dans un univers réuni autour d'un homme fort, loin des querelles de partis allemands agitant le Parlement en 1924<sup>969</sup>. C'est avec le mot « Grandseigneur » que la voyageuse parle du Prince Mohammed Hussain Mirza qui la reçut à Ispahan et lui fit visiter la ville. Elle en admire l'uniforme,

---

<sup>967</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.40.

<sup>968</sup> Ibid, p.59.

mais aussi le caractère, la nature qu'elle dit être fantastique et fière. Elle fut d'ailleurs reçue telle une reine, puisque le Prince fit jouer une marche prussienne par l'armée à son arrivée sur la place royale d'Ispahan ! Il est intéressant de noter que l'auteur relève le fait que l'Ancienne Grandeur de la Perse connaisse un déclin, que le Prince parle des splendeurs passées mais aussi de Nietzsche, mais plus encore elle critique l'Europe où elle n'était pas reçue avec autant de classe et dont les habitants avaient perdu leur culture au profit de la technique<sup>970</sup>. L'auteur semble donc avoir été totalement sous le charme de Mohammed Hussain Mirza et de ce qu'il représentait, par ce « dandy philosophe », tel qu'elle le nomma. Et l'on peut donc affirmer que Nathusius regrettait tout autant l'affaiblissement de l'Allemagne après la guerre, la fin du mécénat dont elle avait profité que le déclin de l'ancien empire perse. En Iran, elle venait chercher la grandeur de l'ancien empire allemand, qu'elle critiquait tant dans ses livres !

L'accueil le plus splendide avait été celui du Prince Sarem ed Dowhleh lors d'un repas de midi. Elle relate tout comme pour ses autres hôtes à la fois les richesses matérielles mais aussi la culture et l'aisance avec laquelle ils savaient converser et recevoir. Elle emploie le mot « de rêves » pour caractériser les tapis persans si précieux qu'elle foula pour entrer dans la salle d'apparat. Nathusius décrit tous les éléments qui appartiennent à son rêve et s'imagine dans les palais de glace des fées. Mais l'absence d'autres femmes semble l'avoir ramenée à la réalité et elle rapporte les questions qu'elle posa pour critiquer le sort réservé aux femmes. Le « sourire de l'Oriental » en guise de réponse frustra et vexa la voyageuse qui dit avoir haï ce sourire qui pour elle ne lui permettait pas de poursuivre la conversation et mettait des barrières entre elle et ces hommes.

Lotte Stratil-Sauer ne met pas autant en avant les fastes, mais explique tout de même avoir été reçue par des gens très connus. Elle avoue ainsi avoir passé un après-midi à l'ambassade à Téhéran où elle put rencontrer Rabindranath Tagore qui lui fit l'effet d'un personnage sorti d'un livre de contes. Par ailleurs, elle rappelle, toujours avec humour, la discussion qu'elle eut avec la femme de Tagore et s'amuse des différences de vêtements entre elle-même et la femme indienne. Lotte avait une robe qu'elle jugeait trop ouverte dans le dos et se sentait mal à l'aise. Elle pensait

---

<sup>969</sup> Ibid, p.69.

<sup>970</sup> Ibid, p.88.

que la femme indienne ressentait un malaise comparable en raison cette fois de ces nombreux voiles indiens. Se moquant de convives américaines, l'auteur semble vouloir marquer la complicité entre elle et la femme de Tagore qu'elle avait pourtant pris pour sa petite-fille en raison de la grande différence d'âge. Après avoir rappelé cet accueil à l'ambassade, elle se souvient avoir été accueillie par des habitants iraniens extrêmement sympathiques dans les petits villages ou les petites villes<sup>971</sup> et avoir été hébergée par les directeurs des filiales de la banque persane, souvent allemands dans les plus grandes villes.

#### II.1.4 L'accueil par les lectrices iraniennes

Nathusius évoque sa popularité en mentionnant l'accueil que lui réservèrent les journalistes du journal « Iran ». En effet, elle avait été saluée comme la grande poétesse allemande et cet article l'avait rendue célèbre dans tout l'Iran où elle avait été accueillie avec maints égards. La voyageuse mentionne aussi la réponse à l'article du journaliste qu'elle avait publiée dans le même journal. Elle y avait remercié les habitants pour leur hospitalité. Mais Nathusius se présente aussi comme la défenseuse des « pauvres femmes », sans qui la modernisation du pays n'avait pas été possible. Les femmes l'avaient remercié par un article dans le journal en faisant d'elle la première femme européenne prête à les soutenir<sup>972</sup>. L'auteur chercha donc à mettre l'accent sur la proximité entre les femmes iraniennes et elle-même, ainsi que sur leur conception commune de la liberté et du combat à mener.

## II.2 Les femmes des villages et les femmes nomades, symboles d'une certaine liberté

Arrivée à Ravandus, Ida Pfeiffer relève la saleté des femmes nomades entourées de leurs enfants et leur empressement à l'examiner en tant que femme européenne<sup>973</sup>. L'on trouve de nombreux passages similaires où l'auteur se sent étrangère et observée, voire importunée par les femmes et les enfants touchant ses habits ou sa tête. Ces femmes et ces enfants devaient être bien surpris de voir une

---

<sup>971</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.77.

<sup>972</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.115.

<sup>973</sup> Ida Pfeiffer : *Eine Frauenfahrt um die Welt*, p.184.



Européenne s'aventurer chez eux. Ces passages plus négatifs cèdent souvent la place à des descriptions où la voyageuse se sent plus à l'aise et admire la beauté de femmes nomades dont le visage n'est pas caché, comme elle le mentionne expressément<sup>974</sup>.

Le témoignage d'Agnes Gabriel qui voyagea à partir de 1927 en compagnie de son mari diffère de celui de la première exploratrice. Tout comme Ida Pfeiffer, Agnes Gabriel eut l'occasion de côtoyer des femmes nomades puisqu'elle voyagea le plus souvent à dos de chameaux pour aller découvrir avec Alfons Gabriel des portions de désert non explorées.

### II.2.1 Les femmes au travail

Les voyageuses décrivent également les femmes nomades ou des femmes de petits villages en train de travailler. A Anguhran, Agnes Gabriel est frappée par la vue de femmes en train de filer avec de très anciens fuseaux pour se faire des habits ou de fabriquer des tapis et des sacs<sup>975</sup>. Le travail des femmes est souvent associé à la pauvreté et il faut dire que certaines femmes étaient des esclaves de Barakat Khan<sup>976</sup>.

Lotte Stratil-Sauer décrit quant à elle les femmes lavant le linge à la rivière. Ce tableau est pour elle l'occasion de mettre en avant les échanges qu'elle avait eus avec ces femmes, puisqu'elles s'étaient retrouvées au même endroit. La voyageuse souligne que les femmes voulaient tout d'abord éviter que leur linge soit contaminé par l'eau sale d'une non croyante, mais qu'ensuite elles avaient trouvé un terrain d'entente puisqu'elles appréciaient la lessive de l'Européenne ! Ainsi, la voyageuse avait progressé en persan, langue qu'elle avait aussi améliorée au contact des conducteurs de caravane!<sup>977</sup> Par ailleurs, elle fit le portrait de femmes qui travaillaient dur pour pouvoir subsister, en commençant dans son second récit par sa rencontre à Bam avec trois jeunes sœurs sans nouvelles de leurs parents partis en montagne pour garder des moutons. La plus âgée des filles avait repoussé tous les prétendants pour s'occuper des deux plus jeunes et passait donc déjà pour une « vieille célibataire » alors qu'elle n'avait que 19 ans. Elles gagnaient leur vie en

---

<sup>974</sup> Ibid, p.190.

<sup>975</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise*, p.113.

<sup>976</sup> Ibid, p112.

confectionnant des chaussons en coton blanc et l'auteur décrit leur vie difficile, marquée par la maladie de la seconde fille qui souffrait de trachome. Lotte Stratil-Sauer explique avoir amené Sileha chez le médecin, qui certes la guérit, mais qui ne leur laissa aucun espoir quant à la cécité de la jeune fille et se plaignit des mauvaises conditions d'hygiène dans cette ville de Bam. La voyageuse admire le courage de ces filles dont l'aînée s'était sacrifiée pour s'occuper des deux plus jeunes mais n'arrive pas à comprendre l'attitude de Sileha qui ne se révoltait pas contre cette maladie. Lotte cite dans le texte également des femmes tissant le coton.

## II.2.2 Formes de la famille

Dans son premier récit de voyage, Lotte Stratil-Sauer présente les deux femmes d'Agha Allahjar chez qui ils avaient été invités comme des femmes soumises qui n'avaient pas eu le droit de rentrer dans la pièce où avait lieu le repas. Elle les présente comme servantes drapées de noir dont on ne voyait que les yeux. Elles n'avaient vécu que pour servir leur mari sans se rebeller. Cette description fait suite à une autocritique de la part de l'auteur qui estime rétrospectivement avoir détruit une certaine paix. En effet, elle regrette avoir montré des magazines montrant des femmes anglaises, des sportives, des stars et des juges, précise-t-elle. L'on peut donc en conclure qu'elle souhaitait leur montrer les signes de la modernité européenne et la place de la femme en Europe. L'auteur raconte la façon dont les deux femmes se rebellèrent après son intervention et osèrent contredire leur mari, simplement pour avoir le droit d'assister au repas suivant. Le mari avait insulté sa femme et lui avait reproché de vouloir égaler la femme européenne. Il avait repris les arguments avancés par Lotte Stratil-Sauer qui lui avait donc fourni les armes à utiliser contre ses femmes. En effet, il leur avait reproché de ne pas avoir été à l'école, de ne pas savoir l'anglais ou de ne pas savoir utiliser une machine à coudre. Selon la voyageuse, c'était le même homme qui l'avait le lendemain priée de se séparer de Gustav Stratil-Sauer et qui avait voulu la racheter à son mari, ce sur quoi un des autres nomades lui avait rappelé que Lotte Stratil-Sauer ne valait pas plus qu'une esclave car elle n'était pas musulmane<sup>978</sup>. Il est intéressant de noter que pour Stratil-Sauer, cela reflétait la difficulté de rentrer la femme européenne dans un

---

<sup>977</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.22.

<sup>978</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.73.

schéma de fonctionnement. Il ne savait pas s'il devait l'appeler « excellence » ou « toi, femme », hésitait donc entre vénération et dédain, tandis que l'autre nomade avait trouvé la solution de l'appeler *Agha*, c'est-à-dire monsieur, par tact, car il était impensable pour une femme de se promener en pantalons courts et de montrer ses genoux ou son visage. L'on comprend donc le surnom de Stratil-Sauer qu'elle rappela dans son deuxième récit de voyage. « Sebastian » faisait sans doute référence au courage de l'auteur mais aussi à l'identité qu'elle avait pour certains Iraniens, peu enclins à l'identifier à une femme.

Comme Ida Pfeiffer, Lotte Stratil-Sauer avait donc renoncé à se déguiser en homme ou à modifier son habillement et avait choisi de ne pas se voiler et les habitants avaient eu du mal à définir son appartenance à un sexe. Si Ulrike Stamm conclut dans le cas d'Ida Pfeiffer à une sorte de troisième sexe<sup>979</sup>, nous constatons pour Lotte Stratil-Sauer que certains hommes préférèrent la ranger parmi les hommes, à qui ils l'identifiaient du fait de son pantalon court ou de son absence de voile, mais aussi de son activité, tout en étant tentés de la traiter comme une femme pour la rendre plus accessible. La solution adoptée par les hommes avait été de nier alors sa féminité. L'on peut donc constater l'étrangeté de la présence d'une femme européenne pour les Iraniens dans les années 1927/1928, mais aussi la réaction étonnante de Lotte Stratil-Sauer qui accepta sa propre masculinisation. Cette acceptation confirme donc la tendance constatée dans le paratexte à une certaine dévalorisation de soi par rapport à son mari, un scientifique.

Les récits de voyage de Lotte Stratil-Sauer thématisent tout comme ceux d'autres femmes l'existence de la polygamie. La difficulté pour les femmes européennes d'être reconnues par les Iraniens mais aussi de se comprendre elles-mêmes et de s'accepter comme femme voyageant et explorant l'Iran transparait également. D'autres passages décrivent des familles qui fonctionnent sur un autre schéma, celui de la monogamie. L'explication donnée à la monogamie est soit liée à une réalité économique, l'homme étant trop pauvre pour avoir plusieurs femmes, soit à un choix stratégique. Ainsi, Lotte Stratil-Sauer cite l'exemple du village de Ra'in où ils séjournèrent en 1928, dont les habitants n'avaient, pour la plupart, qu'une seule épouse. Il est intéressant de noter l'explication fournie par Lotte Stratil-Sauer : ce

choix n'avait pas été fait, écrit-elle, pour des raisons philosophiques, dictées par le principe de raison, mais plutôt par la peur que chaque nouvelle femme puisse dépouiller son mari au profit de son clan. Par ailleurs, la mortalité infantile n'était pas si importante dans cette région d'altitude proche du Kuh Hezar et ainsi, avoir autant d'enfants pour qu'un ou deux aient la chance de survivre, n'était pas nécessaire. Par ailleurs, l'auteur précise que les femmes de ce village étaient plus libres que celles des villes ou de certains autres villages. Elles vivaient pour la plupart du temps dehors et avaient un voile, mais se découvrir le visage n'était pas interdit et que dans le voisinage les femmes se promenaient sans se cacher le visage. Elle remarque que le fait de vouloir enfermer les femmes dans un harem aurait été absurde car elles vivaient la plupart du temps à l'extérieur dans les jardins. Le texte mentionne les abricots, les melons ou les pastèques agrémentant les repas et il est donc probable que les femmes travaillaient au jardin pour récolter ces fruits<sup>980</sup>. Mais pourtant, Stratil-Sauer remarque que les femmes et les hommes se séparaient parfois, moins pour des questions de bienséance que pour des intérêts ou des comportements différents : elle en conclut que les femmes et les hommes vivaient dans deux mondes différents. Contrairement à la description faite des femmes dans les harems ou des femmes voilées, les femmes de Ra'in osaient goûter les plaisirs réservés aux hommes, puisque Lotte remarqua que les femmes fumaient également l'opium en cachette. Là encore, la complicité entre l'auteur et les femmes du village est mise en avant dans le récit de voyage où l'on voit Leela, une des habitantes du village, demandant à Lotte avec un clin d'œil de ne rien révéler aux hommes.

Les récits de voyage de Lotte Stratil-Sauer sont ceux qui livrent les témoignages les plus précis quant à la vie de famille en Iran, plus particulièrement dans les petits villages, que ce soit dans des familles où se pratiquaient la polygamie ou dans des familles monogames. Ce qui est frappant est la façon dont l'auteur se met en scène comme faisant partie du groupe de femmes, et ce plus particulièrement lorsqu'elle décrit certains moments clés de l'année où elle prépare les fêtes avec les autres femmes. Elle a notamment l'occasion de partager les préparatifs et la fête de fiançailles d'une de ses amies, Bibi Sultan, fille de leur hôte. Cette fête est vécue intensément par Lotte qui va au hammam avec les femmes du

---

<sup>979</sup> Ulrike Stamm : *Der Orient der Frauen*, p.149

<sup>980</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.111.

Khan, assiste à la décoration de la partie réservée aux hommes et de celle réservée aux femmes. Elle se rend alors compte que certaines de ses croyances sont fausses, notamment celle selon laquelle les femmes seraient achetées par les hommes. Les préparatifs sont joyeux et le respect de la tradition est souligné : loin de voir dans ces pratiques quelque chose de cruel, l'auteur fait parler le fiancé qui lui aurait expliqué qu'il voulait respecter les traditions. Selon elle, toutes les maisons étaient décorées de bougies le jour où le fiancé cherchait la fiancée pour la ramener chez lui et la fête durait alors trois jours. Le fiancé explique qu'il tenait à respecter ces traditions pour ne choquer ni la mère ni la fille et qu'il prévoyait déjà que sa future femme jouerait au tennis d'ici deux ans<sup>981</sup> ! L'auteur assiste déguisée et masquée avec le masque décrit déjà par Kellermann en forme de bec, afin que personne ne puisse la reconnaître. Après que son voile fut tombé par inadvertance, tous les invités avaient éclaté de rire y compris les hommes, même si certains ne savaient pas pourquoi ils riaient ! Cette description est donc loin d'être triste et souligne à la fois la gaieté des préparatifs et la proximité entre la voyageuse et les femmes iraniennes. Les formes de famille, dont la polygamie, sont analysées avec précision, le lecteur connaît les habitants par leur prénom, leur caractère et les anecdotes rapportées par Lotte Stratil-Sauer. L'on sort des stéréotypes pour rentrer dans l'histoire particulière d'une famille, et le récit de Stratil-Sauer, qui semble tout d'abord dénué d'intérêt scientifique, reflète de façon précise la vie de familles iraniennes dans certains villages. Sans prétendre à l'universalité, la voyageuse est ainsi la seule qui retranscrit la vie au milieu des habitants de façon si détaillée et vivante, ce qui lui confère un statut privilégié de témoin. Alors que Nathusius décrit davantage les us et coutumes des cercles huppés des Européens expatriés ou des Iraniens haut-placés et que les voyageurs masculins affectionnent davantage les récits basés sur les échanges de savoirs, scientifiques ou économiques, les récits de Lotte Stratil-Sauer semblent singuliers de par leur proximité avec les habitants plus modestes. Les habitants et surtout les femmes, tout comme la voyageuse, accèdent par ce biais à une certaine reconnaissance de la part du public européen. La voyageuse renonce ainsi à une mise en scène héroïsante et suggère la difficulté des conditions de vie lorsqu'elle évoque les maladies subies par la population. Par contre, elle se garde de se mettre à ces moments au même niveau que les habitants,

---

<sup>981</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.198.

puisqu'elle souligne toujours leur position privilégiée d'européens, et semble ainsi vouloir minimiser le mérite d'avoir pu survivre dans le Lut<sup>982</sup>. La question se pose de savoir si les récits des femmes sont plus axés sur la mise en avant d'une certaine complicité privilégiée avec les habitants iraniens, notamment les femmes.

### II.2.3 Naissance d'amitiés

Agnes Gabriel et Lotte Stratil-Sauer rapportent dans leurs récits des moments d'amitié vécus avec des nomades ou des gens des villages. Les habitants sortent de l'anonymat et gagnent une importance que l'on trouve rarement dans les récits de voyage des hommes.

Séjournant cinq jours à Bizhenabad, Agnes Gabriel mentionne explicitement la naissance d'une amitié entre elle et les membres de la famille du chef du village. Elle dit qu'elle et son mari rendaient volontiers visite à la première femme de Dargham et à sa fille qui leur firent cadeau d'une bague, signe de leur générosité aux yeux de l'auteur. Elle présente la plus jeune, Bibi Zainab, comme une fille pleine de vie, joyeuse et libre car elle fumait de l'opium, buvait du cognac et se laissa même photographier. Agnes Gabriel ajoute que Bibi Zainab s'était confiée à elle pour se plaindre de la façon dont étaient traitées les femmes musulmanes. Mais le récit de Gabriel ne critique à aucun moment cet aspect de la vie des femmes musulmanes, et rappelle des jours heureux passés dans la région de Dargham où elle se sentait en sécurité<sup>983</sup>. Elle rend hommage à Bibi Zainab, qui avait fait tout son possible pour rendre leurs deux séjours à Bizhenabad agréables<sup>984</sup>. Une photographie de cette jeune fille se trouve dans le récit d'Alfons Gabriel *Im weltfernen Orient* et est reproduite en Annexe 19.

Les premières amitiés relatées par Lotte Stratil-Sauer sont celles qu'elle avait pu nouer avec des enfants qui, en la voyant partir, ne pouvaient s'empêcher de pleurer. Grâce à ces larmes, la voyageuse avait senti qu'elle avait trouvé une petite place dans ce monde qu'elle qualifie de si « étranger » pour elle<sup>985</sup>.

Une autre amitié était née dans le village de Ra'In aux abords du désert du Lut après que Lotte Stratil-Sauer eut survécu aux inondations. Ces inondations

---

<sup>982</sup> Ibid, p.115, mais aussi p.190 ou p.204 lorsqu'elle décrit la maladie de son mari et l'aide apportée par les habitants.

<sup>983</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise*, p.132.

<sup>984</sup> Ibid, p.139.

avaient fait de nombreux morts dans les villages alentours et Lotte décrit comment une des habitantes l'avait attrapée pour la sauver et la mettre en sécurité sur un rocher surplombant le village. Les habitants du village avaient eu la vie sauve mais avaient dû accueillir de très nombreux nomades venus se réfugier après avoir tout perdu. Le lecteur a l'impression que cet événement avait soudé les voyageurs et les habitants et l'auteur écrit que la famille de son logeur nommé Hadschi l'avait adoptée comme l'une des leur. Elle souligne la complicité entre elle et Sekin, l'une des filles de Hadschi, qu'elle avait critiquée pour sa cupidité<sup>986</sup>. Les deuils partagés par tout le village sont décrits à plusieurs reprises ainsi que la solidarité entre les habitants et le soutien apporté par les habitants à nos voyageurs. Les habitants avaient soutenu la voyageuse en tentant de la distraire lorsqu'elle attendait, pleine d'angoisse, le retour de son mari parti en expédition dans le désert. L'une des femmes, Sohra, lui avait même offert un bracelet de cheville portant une inscription soufie destinée à empêcher que la solitude brise le cœur de celle qui la portait<sup>987</sup>. L'auteur semble donc se placer dans une position d'égalité vis-à-vis des habitants, puisque la relation d'aide était réciproque. L'on trouve déjà une telle attitude chez Ida Pfeiffer, comme le souligne d'ailleurs Stamm<sup>988</sup>, puisqu'Ida Pfeiffer avait eu l'aide de femmes iraniennes lorsqu'un guide lui avait fait faux bond sur la route vers Orumieh. Pour Stamm, Pfeiffer avait alors abandonné sa position de supériorité car elle s'était sentie étrangère et démunie. Si l'on peut observer ce changement chez les scientifiques hommes qui se sentirent étrangers et perdus dans les déserts à explorer et qui furent dépendants de l'aide des nomades, Lotte Stratil-Sauer resta souvent dans les villages aux abords des déserts. Sa fonction de femme au foyer lui permit sans doute de partager des moments privilégiés avec des femmes iraniennes, chose qu'elle n'aurait pas pu faire si elle avait suivi son mari dans toutes ses expéditions.

Outre les moments difficiles, l'auteur relate également les moments agréables qui l'avaient rapprochée des femmes du village. Elle semble même avoir été fascinée par la beauté de Sekin « particulièrement belle » et la compare à Blanche Neige<sup>989</sup>, tout-droit sortie d'un conte de fée. Lotte Stratil-Sauer décrit d'ailleurs avec précision les moments privilégiés où elle était assise avec les femmes et se racontaient des

---

<sup>985</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.25.

<sup>986</sup> Lotte : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.109.

<sup>987</sup> Ibid, p.116.

<sup>988</sup> Ulrike Stamm : *Der Orient der Frauen*, p.153.

contes. Lotte semble ainsi liée aux autres femmes par ces contes et se revoit dans la situation où elle, enfant, écoutait la voix d'une femme plus âgée qui lui racontait des contes et entendait le vent et la neige frapper contre les fenêtres<sup>990</sup>. Elle-même avait d'ailleurs raconté le conte *La petite Gardeuse d'oie* de Grimm. Tout comme dans le conte persan, il y était question de sacrifice : ce n'était pas un petit garçon qu'on avait sacrifié comme dans le conte persan mais un cheval. Si l'auteur n'eut pas de succès avec ce conte auprès de l'auditoire, elle se souvient principalement de la magie qui opéra, tout comme dans son enfance.

Finalement, Lotte Stratil-Sauer endosse parfois le rôle de mère ou de grande sœur pour certaines nomades. La voyageuse joue déjà ce rôle avec les trois sœurs de Bam, et sa relation à la petite Nargiss, originaire du désert de Lut, conforte cette image. Cette dernière avait perdu tous ses frères et ses sœurs puis sa mère. Son père avait alors quitté Fezmanabad pour Yazd où il avait ouvert un magasin d'épices. C'est là que Stratil-Sauer décrit la seconde partie de leur amitié : elle avait alors joué un rôle d'entremetteuse en essayant de défendre les sentiments de Nargiss et de rendre possible son union avec Hassan, un garçon du désert. Stratil-Sauer décrit leur complicité et sa mission, consistant à apporter une lettre écrite par Nargiss à Hassan afin d'empêcher qu'elle ne fût mariée à un chef de caravanes<sup>991</sup>.

La relation privilégiée de la voyageuse est évidente, lorsque l'auteur rapporte les attentes que les habitants avaient la concernant. En effet, même si elle n'avait pas fait d'études de médecine, elle avait été appelée par le chef du village pour s'occuper de sa fille mourante qu'elle avait rencontrée lors de la sortie à Messr-Shah. Elle lui avait fait parvenir de l'huile de foie de morue mais sa maladie n'avait cessé de s'aggraver. En revanche, loin de se mettre en scène comme européenne supérieure pour son savoir, Lotte Stratil-Sauer reconnaît la grandeur d'âme de l'enfant et de son père. Celui-ci ne désirait pas se révolter contre sa vie malheureuse ni contre la mort prochaine de sa fille. Pour lui, elle ne quittait pas sa maison mais simplement une auberge. Il cita ainsi Omar Khayyam et Lotte Stratil-Sauer lui répondit avec une citation de Marcus Tullius Cicero étonnamment proche de la citation d'Omar Khayyam. La même sagesse est encore manifeste au moment où Lotte quitte Sâfar Khan. S'excusant de se mêler en tant que « personne extérieure »

---

<sup>989</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.111 et 114.

<sup>990</sup> Ibid, p.115.



de ce qui ne la regarde pas, elle essaye de le rassurer sur sa vie future qui ne pouvait être meilleure, désespérant de l'injustice sur terre. Mais là encore Sâfar Khan explique à la voyageuse que si les jeunes se laissaient guider par des réactions passionnées, les personnes plus âgées arriveraient à trouver du sens, à pardonner à l'existence en puisant à l'intérieur d'elles-mêmes pour trouver la paix intérieure. L'auteur se décrit donc comme une voyageuse ayant été touchée par la mort d'une jeune fille et surtout par la sagesse incroyable de son père et de la philosophie de Khayyam. Elle rend hommage au père qui reprit les mots du philosophe et astronome Khayyam à qui la vie paraissait petite devant l'insondable et qui se posait la question de savoir à qui adresser sa peine<sup>992</sup>.

Le partage de certains moments avec les femmes nomades ou celles des petits villages fut possible lors d'événements douloureux ou encore lors de fêtes. Dans les deux cas, les auteurs, et en particulier Lotte Stratil-Sauer paraissent oublier leurs identités d'étrangères et se laisser emporter par le sentiment d'urgence lors d'une relation d'aide/d'aidée ou de joie lors des fêtes partagées. Ceci n'est rendu possible que par le partage de moments plus longs au sein des villages près du Lut avec des conditions de vie proches de celles des autres femmes. Les auteurs ne cherchent pas à gommer les différences mais relatent les moments vécus avec les autres femmes. Le regard n'est donc pas celui d'un colonisateur ou un regard qui idéaliserait un passé glorieux, mais peut-être plutôt celui d'une femme qui cherche à faire tomber les clichés des Européens plaignant systématiquement le sort des femmes iraniennes sans vraiment avoir cherché à connaître leur quotidien de façon plus précise.

---

<sup>991</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.137.

<sup>992</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.191.

## II.3 Les femmes des villes

### II.3.1 Le voile comme absence de liberté ?

Les femmes des villes sont décrites aussi bien par les hommes que par les femmes comme femmes voilées. Chez les femmes, la description de ce voile est plus négative que chez les écrivains hommes. Pour Christina von Braun et Bettina Mathes, le voile est présent dans toutes les cultures. Elles relèvent une similitude entre le judaïsme et l'islam, qui est l'interdiction de représenter Dieu. Il faudrait cacher le visage de Dieu et le fidèle devrait se voiler en signe de respect<sup>993</sup>. Les musulmans désigneraient par ailleurs le prophète Mahomet de prophète voilé et il nous faut remarquer également qu'au XV<sup>ème</sup> siècle les artistes représentaient Mahomet le visage voilé au milieu de ses conseillers comme par exemple à Topkapi. Selon Braun et Mathes, le voile tout comme le harem était destiné à protéger la pudeur de la femme, en tant que représentant du divin. Les femmes et les hommes étaient séparés par un voile chez les Musulmans car dans la logique musulmane, ils étaient compris comme identités sexuelles. Hilke Jabbarian met également en avant le fait que le voile ne soit pas présent uniquement dans l'islam et qu'il ait préexisté à l'islam. Elle rend le lecteur attentif au fait que les discussions autour du voile servent souvent à critiquer les pays islamiques et à ériger les pays chrétiens en contremodèle. Elle passe en revue les différentes explications données à l'origine du voile : il aurait servi tout d'abord à envelopper la femme qu'on aurait enlevée, pour d'autres ils seraient un objet exotique et excitant, d'autres encore lui donneraient une fonction de protection puisque la femme devrait être protégée des influences nocives de son environnement ou au contraire que l'homme devrait se protéger des femmes faibles pouvant le compromettre. Ainsi, l'homme devrait donc surveiller en tant que représentant du sexe fort la femme en la protégeant avec un voile<sup>994</sup>. Ayant examiné les récits de voyage masculins, il apparaît effectivement que le voile revêt plusieurs significations selon la personne. Les voyageurs masculins ne virent pas dans cet objet un moyen de protéger la femme ou de se protéger eux-mêmes. Nous pouvons

---

<sup>993</sup> Christina von Braun / Bettina Mathes: *Verschleierte Wirklichkeit. Die Frau, der Islam und der Westen*. Berlin : Aufbau, 2007, p.61.

nous demander si les femmes voyageuses virent également dans le voile un signe d'archaïsme et de privation de liberté ou encore un objet de séduction au fort pouvoir érotique.

Nous retrouvons le voile comme thème principal dans le récit d'Annemarie Nathusius, mais ce voile prend une toute autre signification, puisqu'il symbolise l'asservissement de la femme. Annemarie Nathusius commence par évoquer la différence qu'elle avait ressentie dès l'enfance entre elle et les autres jeunes filles. Tandis que celles-ci ne rêvaient que de se marier, elle rêvait déjà de voyager<sup>995</sup>. Elle désigne leur bonheur en le qualifiant de bonheur de « petites gens » et semble faire de son désir de voyage une fierté. Pourtant, dès son arrivée en Egypte et sa découverte des femmes voilées de noir, elle se sent isolée et perdue. Elle tente de comprendre les femmes voilées et associe spontanément le voile soit à une absence de liberté et à une frustration de la part des femmes portant le voile noir, soit à une impossibilité de compréhension de la part de ces femmes qui la mépriseraient. En effet, la proximité indiquée par la description des parties visibles qui auraient pu être des vêtements européens est presque annulée par le manque de communication entre les deux femmes, puisque la femme voilée ne fait que passer à côté d'elle. Nathusius cherche donc des points communs auxquels elle puisse se rattacher et les trouve dans les chaussures et les bas, mais pourtant la communication ne s'établit pas. Pour ce qui est de Nathusius, elle définit elle-même la liberté comme étant son bien le plus cher et elle attribue à la femme iranienne deux sentiments possibles vis-à-vis d'elle et de ce qu'elle représente : soit du mépris soit de l'envie, de la jalousie<sup>996</sup>. La prise de position de Nathusius quant au port du voile se précise pourtant lorsqu'elle relate son séjour à Bushehr et sa discussion avec un instituteur ayant étudié en France. De lui, elle précise qu'il n'arrivait plus à s'adapter à son pays qu'il ressentait comme une prison. L'âme de l'instituteur était « comme morte » et elle juge donc que cette absence de liberté pouvait aussi être ressentie par des hommes. Cette proximité permet à l'auteur d'entamer la discussion sur le voile, d'autant plus qu'elle explique avoir vu passer un groupe de femme voilées de noir. Elle définit ces

---

<sup>994</sup> Hilke Jabbarian : *Der Schleier in der Religions-und Kulturgeschichte*, p.20.

<sup>995</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.16.

<sup>996</sup> Ibid, p.17 : „Aber wenn mir eine schwarzverschleierte Frau begegnete, erschrak ich und sah mich um. Ratlos blickte ich der einen nach, die in Lackschuhen und seidenen Strümpfen an mir vorbeischritt. Was dachte sie ? Verachtete sie meine Freiheit oder neidete sie mir dies mein kostbarstes Gut?“ p.17.

voiles comme symbole de l'humiliation et de l'esclavagisme et s'étonne de la réponse de l'instituteur qui se contente d'espérer le changement. Nathusius s'émeut de ce manque d'engagement et dénonce l'absurdité de cette attitude compte tenu du fait que la condition de ces femmes restait inchangée depuis des milliers d'années. La proximité que ressent Nathusius avec ces femmes est une nouvelle fois exprimée, puisqu'elle avoue que les femmes européennes portaient d'autres chaînes. Elle semble en revanche vouloir clairement marquer la différence entre les femmes européennes (et donc elle-même) et les femmes iraniennes, puisqu'elle précise, comme pour annuler la proximité, que « ces femmes-là » devaient racheter sans fin la simple faute d'être nées femmes<sup>997</sup>.

Ce voile semble ainsi être vécu comme une fatalité, ce que déplore Nathusius et ce qu'elle cherche à combattre. En effet, l'auteur se dépeint en train de questionner la femme du prince de Chiraz pour savoir si elle pouvait interdire ce voile. Mais là encore, Nathusius tente de mettre en avant l'absence de liberté de la princesse ainsi que sa souffrance et son espoir d'un changement rapide. La sœur du prince avait également eu l'impression d'être dans une prison. Le mot prison est ici employé, non plus pour désigner le foyer, mais pour désigner le pays et le traitement qu'il réservait aux femmes.

Si Nathusius combat dans ces passages le port du voile, d'autres lignes du récit sont plus équivoques. En effet, elle associe souvent à la nuit tombante ses représentations de l'ancienne Perse à ses contes et à des images de femmes au voile cachant des yeux foncés et des cheveux noirs<sup>998</sup>. L'on peut ainsi comprendre son attitude assez étonnante lorsqu'elle regrette ne pas voir la femme de Qavam ol molk dans ses habits traditionnels mais habillée à l'européenne. Le voile fait donc partie des images de l'Iran, pays qu'elle désigne par les termes « Livre bleu de l'imaginaire » : « Blaues Buch der Fantasie ». Elle ne veut donc pas renoncer à cet imaginaire qu'elle s'est créé, si important pour elle, puisque l'Iran représente non seulement l'ancienne culture persane, mais aussi le pays où elle mène sa quête. Le poème « Fata Morgana » d'Eichendorff par lequel elle débute son ouvrage évoque la patrie comme mirage réconfortant. L'on peut se poser la question si ce mirage réconfortant n'est pas pour l'auteur celui qu'elle s'est construit grâce à ses lectures

---

<sup>997</sup> Ibid, p.34.

<sup>998</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.36.

des *Mille et une Nuits* ou du *Divan* de Goethe<sup>999</sup>? Son sentiment de frustration et sa recherche sont donc très proches de celle du poète romantique tiraillé entre sa patrie et sa fleur bleue.

Mais au fur et à mesure du récit de voyage, le voile est décrit de façon plus négative. Pour l'auteur, le voile devient le symbole de l'exclusion des femmes de la société. Il symbolise le deuil que devait faire ces femmes d'une existence heureuse. Elle emploie ainsi les mots de « fantômes », et de femmes « bannies » pour les désigner et s'insurge contre le fait qu'elles ne soient pas représentées au Parlement et que tout le monde reste indifférent à leurs préoccupations. Si Nathusius n'eut pas à se voiler en Europe, elle se battit contre d'autres tentatives de mise à l'écart. En effet, l'un de ses personnages, Gaston, se bat résolument contre l'hypocrisie de la société et contre les mensonges destinés à ne pas choquer la bienséance. Il explique à la fin du roman son rêve de ne plus nommer les choses par de faux noms, de ne plus se mentir à soi et aux autres avec de faux idéaux, des mots vides de sens, des voiles destinés uniquement à cacher la vérité<sup>1000</sup>. L'on comprend ainsi que Nathusius avait déjà tenté de se battre contre une autre forme de voile : contre l'hypocrisie qui régnait en Allemagne et dont elle souffrait.

A la fin de son récit de voyage, Nathusius fait d'ailleurs le parallèle entre la femme européenne et la femme iranienne. En effet, elle se souvient de ce qu'elle dit être un des plus beaux moments vécus en Iran en novembre 1924 : l'invitation dans un club de femmes, réunies pour se battre contre le tchador<sup>1001</sup>. L'auteur écrit avoir voulu encourager ces femmes à commencer le combat avec courage, citant l'exemple de la Turquie. Elle compare les femmes à des lampes s'éteignant et il est difficile pour le lecteur de savoir si elle parle de toutes les femmes ou simplement des femmes en Iran, d'autant plus qu'elle explique avoir rarement trouvé la force que procure la haine, ou avoir trouvé une forme de résistance qui aurait pu changer les choses. Le texte prête à confusion, car le lecteur est amené à se poser la question de savoir si elle parle d'elle-même et qu'elle reconnaît ne pas avoir été assez forte ou si elle évoque les femmes côtoyées. Dans son récit de voyage, Nathusius ne va pas aussi loin dans la critique puisqu'elle termine son analyse du mariage en Europe en nuancant sa comparaison. Elle explique en effet qu'en Europe les femmes n'étaient

---

<sup>999</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.7 et 14.

<sup>1000</sup> Annemarie Nathusius : *Die Unerlösten*, p.141.

pas voilées et que le choix pouvait donc se faire en connaissance de cause<sup>1002</sup>. S'adressant ainsi à deux reprises aux femmes iraniennes « Vous, les femmes de Perse », elle s'investit de la mission de libérer ces femmes en deuil de leur voile afin qu'elles accèdent au plus grand bien terrestre : la liberté. L'image qu'elle donne d'une combattante déterminée transparaissait déjà dans ses œuvres fictionnelles puisque son roman *Ich bin das Schwert* comportait à l'origine en épigraphe un quatrain de Heine :

« Ich bin das Schwert, ich bin die Flamme,  
Ich habe euch erleuchtet in der Dunkelheit,  
und als die Schlacht begann, focht  
ich voran, in der ersten Reihe“.

Il semblerait que Nathusius ait décidé de supprimer ce quatrain après la première édition avec le début de la Première Guerre mondiale<sup>1003</sup>. Plus loin, la biographe souligne le fait qu'Helene Stöcker ait été présente aux funérailles de Nathusius mais elle ajoute que Nathusius n'était pas aussi engagée que Lily Braun ou Helene Stöcker. Il est vrai que dès 1895, Lily Braun s'était engagée de façon radicale pour défendre le droit des femmes, en condamnant notamment l'exploitation des jeunes institutrices en Allemagne et en Autriche, sous-payées et maintenues dans une sorte d'esclavagisme par l'Etat<sup>1004</sup>. Lily Braun faisait partie de façon incontestable du mouvement féministe radical dans l'Allemagne wilhelminienne, tel que l'explique Anne-Laure Briatte-Peters dans son analyse du féminisme en Allemagne. Ses activités politiques avaient pour but d'inciter les femmes à se battre au niveau politique au même titre que les hommes, d'améliorer l'instruction des filles et les conditions de travail des femmes<sup>1005</sup>. Quant à Helene Stöcker, elle fut particulièrement connue pour avoir fondé l'Union pour la protection des mères, qui luttait pour la protection des mères célibataires et une sexualité plus libre. La Première guerre Mondiale contribua à l'affaiblissement du mouvement radical puisque certaines femmes évoluèrent vers le combat pacifiste alors que d'autres

---

<sup>1001</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.129.

<sup>1002</sup> Ibid, p.131.

<sup>1003</sup> Ruth Stumann-Bowert : *Es leuchtet meine Liebe. Annemarie von Nathusius (1874-1926). Eine adlige Rebellin. Biographie und Werk*. Königshausen et Neumann, 2011, p.20.

<sup>1004</sup> Lily Braun : *Die Stellung der Frau in der Gegenwart*. Berlin : Dümmler, 1895.

<sup>1005</sup> Anne-Laure Briatte-Peters : *Citoyennes sous tutelle : le mouvement féministe „radical“ dans l'Allemagne wilhelminienne*. Berne : Lang, 2013.

choisirent de céder au nationalisme grandissant. De plus, si les femmes obtinrent le droit de vote à l'issue de la Première Guerre mondiale, ce pour quoi elles s'étaient battues<sup>1006</sup> et que certaines féministes telles Minna Cauer considérèrent leur mission comme accomplie, le mouvement féministe avait perdu de sa dimension internationale. En effet, le dialogue entre les féministes allemandes et françaises avait été rendu problématique pendant la guerre, certaines féministes ayant rallié la cause nationale et ayant jugé notamment qu'après la guerre, les Allemands devaient d'abord payer les réparations, ce qui rendait un travail commun malaisé. Il ne pouvait être question, comme l'écrit Christina Stange Fayos de collaborer avec l'ennemi<sup>1007</sup>. L'on peut donc se demander si la proximité affichée dans le récit de voyage entre Nathusius et les féministes du club de Téhéran ne traduit pas un déplacement du combat féministe et la recherche d'autres alliées, non plus en Allemagne, mais en Iran.

La question de l'accession à l'éducation est évoquée par Nathusius lorsqu'elle visite à Téhéran les écoles pour filles et qu'elle admire la façon dont les jeunes filles la reçurent en parlant persan mais aussi français. Elle semble idéaliser cette visite puisqu'elle l'associe à une image de l'ancienne Perse mystérieuse, antérieure à la conquête de l'islam ce qu'elle suggère par le mot « alten Glaubens »<sup>1008</sup>. Le manque d'éducation des femmes est abordé plus loin comme volonté des hommes de maintenir la femme dans son ignorance, mais paradoxalement Nathusius dresse un portrait réducteur de la femme iranienne et la réduit à une femme qu'elle compare à un animal<sup>1009</sup>. Le discours tombe dans la généralisation et les clichés car Nathusius ne donne pas d'exemple précis et cède au pathos.

Pour ce qui est de la liberté des femmes, le combat de Nathusius contre le voile et pour l'éducation des filles est finalement clairement lié à un combat pour la liberté de la femme. Elle cite d'ailleurs l'absence des femmes au Parlement en Iran, revendication qui renvoie au combat suffragiste des féminines allemandes qui obtinrent le droit de vote des femmes en 1919<sup>1010</sup>. Sachant que le mouvement

---

<sup>1006</sup> Ibid, p.465.

<sup>1007</sup> Christina Stange-Fayos : „Solange der Krieg dauert, sind auch die Frauen unserer Feinde unsere Feindinnen. Die feministische Internationale im Ersten Weltkrieg“. In : Françoise Berger / Anne Kwaschik : *La „condition féminine“*. Stuttgart, Franz Steiner, 2016, p. 111 à 126. Ici : p.123.

<sup>1008</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.117.

<sup>1009</sup> Ibid, p.128.

<sup>1010</sup> Ibid, p.126.

féministe radical était en déclin après 1919, nous pouvons nous poser la question si Nathusius ne voulait pas d'une part entamer un combat réellement politique en Iran, combat qu'elle avait débuté en Allemagne avec ses romans engagés et si plus généralement l'Iran ne reflétait pas les difficultés des femmes pour affirmer leurs idées dès les années 1920 avec la montée du nationalisme. Une réaction analogue qui condamne le voile de façon radicale se trouve chez Ruth Francis Woodsmall dans son livre sur les femmes musulmanes publié en 1936. Elle y consacre un chapitre aux changements survenus en Iran et explique que ceux-ci étaient sans doute difficiles pour certaines femmes obligées d'abandonner leur voile, mais que celles-ci comprendraient bientôt le bien fondé de ce changement<sup>1011</sup>. La proximité affichée de Nathusius et de ces femmes iraniennes peut être vue d'une part comme désir de Nathusius de se voir en sauveur de ces femmes pour se persuader de sa propre liberté, mais également comme recherche d'alliées pour poursuivre le combat qu'elle n'avait pas réussi à mener de façon aussi radicale. Le récit de voyage traduit une attitude ambivalente car Nathusius était en rupture avec son milieu d'origine. Son père était le fondateur du parti conservateur *Deutsch konservative Partei* et qu'en tant que conservateur il se battait contre le mariage civil et contre le vote des conseillers régionaux. Elle souffra également de la perte de sa mère décédée en 1833 et Nathusius avait reconnu dès 1910 dans une lettre à August Bebel que les derniers liens seraient brisés dès la parution de son livre *Der stolze Lumpenkram*<sup>1012</sup>. Elle rejetait ce milieu et ses conventions hypocrites et se retrouva seule et sans argent à Berlin. Pourtant, son récit de voyage traduit sa satisfaction d'être admise dans les cercles huppés iraniens et d'être appréciée par Reza Shah. Le récit montre également une admiration sans équivoque pour les cercles militaires, les écoles de cadets.... Mais prolonge le combat féministe. Cette contradiction : désir de révolte contre le milieu de la bourgeoisie protestante prussienne trop conservatrice et son admiration pour les cercles huppés montre une incapacité de Nathusius de se libérer complètement de ses habitudes de vie et sa nostalgie d'une vie aisée. Les femmes iraniennes ne la rejetaient pas pour cette appartenance, et il est donc logique qu'elle se sente plus écoutée en Iran qu'en Allemagne. Son attitude vis-à-vis des femmes iraniennes diffère donc de celle de Mirra Tunas qui met en scène sa conviction quant

---

<sup>1011</sup> Hilke Jabbarian : *Der Schleier in der Religions-und Kulturgeschichte*, p.86.



à l'impossible émancipation de la femme dans la société japonaise »<sup>1013</sup>. Nathusius critique certes l'immobilisme de la société perse, mais son récit de voyage se fait davantage le procès de l'attitude patriarcale de l'homme. Par ailleurs, il est intéressant de noter que son combat fut sans doute d'avant-garde en Iran, mais que certains Européens tels que Gustav Stratil-Sauer le critiquèrent également. En effet, ce dernier se moque des femmes allemandes venues apporter la liberté aux femmes iraniennes, qui, selon lui, étaient libres au fond d'elles mêmes. Il se moque de leur sentiment de supériorité et demande une meilleure compréhension de la différence. Sachant que son voyage se fit en 1924, au même moment que celui de Nathusius, il paraît évident que la critique s'adresse à Nathusius<sup>1014</sup>.

Lotte Stratil-Sauer ne mentionne pour sa part que très peu le voile. A Yazd, elle accompagne son amie Nargiss chez un écrivain de rue afin qu'il lui rédige une lettre pour l'homme qu'elle aime. A ce moment, elle précise que le voile permet à la femme orientale une liberté certaine, car elle pourrait s'en servir pour se cacher et être infidèle sans que son mari s'en aperçoive<sup>1015</sup>! Pour le reste, elle remarque tout de même que les femmes nomades étaient plus libres que les femmes des villes pour ce qui est du port du voile.

### II.3.2 Formes de vie commune : Une femme au service de l'homme ?

La description de la vie menée par les femmes au sein de leur foyer soulève tout d'abord la question du statut de la femme.

Dans les récits, la femme est traitée souvent de façon extrêmement méprisante, ce que remarque par exemple Nathusius lorsque son employé lui explique avoir acheté une femme pour cent toman. Il lui apprend également qu'il pouvait la quitter en la dédommageant de cent tomans, et Nathusius en conclut qu'une femme ne valait pas plus qu'un animal en Iran. Elle est ainsi persuadée ne pas pouvoir être heureuse en Iran et s'étonne de l'ambivalence de ce pays à la fois si brutal et si riche. En effet, les femmes étaient traitées selon elle comme des animaux de compagnie, mais Nathusius exprime sa fascination pour ce qu'elle nomme le

---

<sup>1012</sup> Ruth Stumann-Bowert : *Es leuchtet meine Liebe. Annemarie von Nathusius (1874-1926). Eine adlige Rebellin. Biographie und Werk*. Königshausen et Neumann, 2011, p.106.

<sup>1013</sup> Christine Maillard : « L'anti-japonisme d'une voyageuse européenne à la fin de l'Epoque Meiji ». In : Philippe Alexandre : *Orients et orientalisme dans la culture des pays de langue allemande au XXème siècle*, p.239.

<sup>1014</sup> Gustav Stratil-Sauer : *Fahrt und Fessel*, p.189.

passé de l'Iran. Ces rêves du passé qu'elle associe au pouvoir, à la grandeur, à la magie des couleurs ou à Alexandre ne le quittent pas<sup>1016</sup>.

Nathusius questionne également des habitants appartenant à la bonne société quant aux formes de cohabitation entre les hommes et les femmes. Elle juge utile, tout comme certains voyageurs hommes, de préciser la distinction entre le « harem » qui désigne aux yeux des Européens la multitude de femmes appartenant à un seul homme, et « le harem » pour les Iraniens comme partie réservée à la femme. Cette différence de définition semble avoir fait rire le Prince Qavam à Chiraz, qui comprit que Nathusius avait employé le terme dans son acception européenne. Sa réponse à la question de savoir s'il possédait un harem fut simplement que tous les hommes persans de bonne famille n'avaient qu'une seule épouse. Et que pour les autres relations, il en était de même qu'en Europe. Cette question de la fidélité des hommes préoccupait Nathusius qui trouva manifestement que la réponse du Prince était conforme à la réalité. Si les hommes iraniens pouvaient avoir des maîtresses, il n'en était pas autrement en Europe. Et le Prince paraît donc être le porte-parole de l'auteur, puisqu'il exprime la critique déjà formulée dans le roman *Ich bin das Schwert*, où Nathusius montre la jeune Renate désespérée par son mari, violent et volage, qui multipliait les conquêtes sans même s'en cacher.

Il semble donc que les femmes soient traitées à la même époque de façon inégale : Nathusius regrette d'une part que certaines femmes puissent être achetées telles des esclaves. Elle critique également indirectement l'Europe où les infidélités seraient aussi nombreuses qu'en Iran. En revanche, l'auteur dévisage les femmes rencontrées avec un regard critique qui paraît au lecteur parfois tout aussi sévère que celui des voyageurs hommes. Si elle ne compara pas les femmes avec des animaux comme l'avait fait Hahn-Hahn dans son récit de voyage<sup>1017</sup>, elle précise tout de même que la sœur du prince était à son sens la première belle femme iranienne qu'elle vit. Elle se souvient d'ailleurs du charme qu'opéra le regard de cette femme

---

<sup>1015</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.135.

<sup>1016</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.38-39.

<sup>1017</sup> Stefanie Ohnesorg: *Mit Kompass, Kutsche und Kamel*, p.264. Ohnesorg analyse la façon dont la voyageuse utilise les métaphores animales pour décrire les femmes des harems, notamment les esclaves. Elle cite Hahn-Hahn « dann die langfingerigen äffischen Hände mit hässlich farblosen Nägeln; dann, und am Meisten, das unerhört Thierische der ganzen Erscheinung ».

iranienne sur elle et la décrit comme aristocrate aux membres fins, aux grands yeux noirs et tristes<sup>1018</sup>.

Par ailleurs, Nathusius est plus critique vis-à-vis du mariage à la fin de son récit puisqu'elle conclut que même chez elle au sein du foyer, la jeune femme iranienne, sœur du Prince Qavam, ne pouvait prendre de décision. L'homme et les domestiques masculins décidaient à sa place et l'auteur montre donc une femme soumise aux caprices de son mari dont elle était prisonnière, le harem matérialisant cet emprisonnement. La seule manière de s'en libérer serait le divorce, mais ce divorce la condamnerait à être mise au ban de la société. Nous devons remarquer à cet endroit que cette situation en Iran semble étrangement faire écho à la situation vécue par Nathusius en Allemagne, d'autant plus qu'elle avoue connaître peu de mariages heureux en Europe en raison du « dressage » imposé par la société, de la lâcheté des époux ou du poids des habitudes<sup>1019</sup>. A ce propos, Irmgard Scheitler remarque qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle la plupart des femmes voyageant en Orient était divorcées. Selon elle, le fait de voyager seule leur permettait d'une part d'échapper à une situation pesante en Europe, mais le divorce, l'écriture et le fait de voyager les plaçait en marge de la société<sup>1020</sup>. Elle explique que le fait de s'éloigner du foyer de façon prolongée était inconcevable au XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour ce qui est de Nathusius, il est vrai qu'elle avait divorcé très rapidement de Thomas Engelhard Nathusius, un jeune oncle qu'elle avait épousé en 1895. En 1900 ils s'étaient séparés et en 1904 le divorce fut prononcé. Ce n'est donc pas le voyage en Iran qui fut la cause du divorce. Nathusius s'était déjà clairement prononcée contre le mariage qu'elle jugeait être une forme d'hypocrisie et de violence faite aux femmes. Dès 1910 elle avait décrit le destin d'une jeune femme mariée pour échapper à la pauvreté. Cette jeune femme définissait déjà le mariage avec les mots suivants : « Nun bin ich sein Weib. Nichts von der Süßigkeit, die Dichter beschrieben und besungen haben, ist für mich in diesem Wort. Nur Scham und Ernüchterung. »<sup>1021</sup> La première nuit de noce y avait été présentée comme un viol de la jeune mariée. Cette image de la femme soumise rappelle également celle évoquée déjà dans *Ich bin das Schwert*, publié en 1914. Dans son prologue, Nathusius parle au nom des femmes et annonce qu'elles se

---

<sup>1018</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.61.

<sup>1019</sup> *Ibid*, p.130.

<sup>1020</sup> Irmgard Scheitler : *Gattung und Geschlecht*, p.51.

libéreraient bientôt de leurs dernières chaînes pour être les égales de leurs maris esclavagistes<sup>1022</sup>. Les premiers chapitres sont consacrés à la critique des parents voulant forcer leurs filles à trouver un mari. Renate se voit donc obligée de se faire coiffer et habiller pour obéir à son père et de se présenter à de futurs prétendants lors d'un bal. Elle définit cela comme « une torture » et ces pratiques de mariages arrangés semblent donc rappeler celles vécues par l'auteur en Iran. Elle qualifie d'ailleurs les mariages de son époque de « Kampf- und Paarungsverträge », de contrats de bataille et d'accouplement et compare les femmes et les hommes à des animaux qu'on accouplerait. Le mot « amour » et « la volonté divine » ne seraient que de beaux mots pour justifier des pratiques ancestrales où il fallait absolument marier le plus rapidement possible ses filles<sup>1023</sup>. Plus loin, elle montre son héroïne Renate sous l'emprise d'un mari violent qui lui reprochait notamment son intérêt pour les poètes et son incapacité à tenir un ménage<sup>1024</sup> et voulait l'éduquer, la dompter telle un animal. Renate en conclut donc que quatre mois après le mariage, son mari la traitait déjà comme une esclave qu'il avait achetée<sup>1025</sup>. Plus loin, l'héroïne se confie à un ami et lui avoue qu'elle souffrait depuis longtemps et qu'elle se sentait prisonnière et enchaînée par un mariage où son mari ne la respectait pas. Elle remet ainsi ouvertement le mariage en question et souhaite trouver une nouvelle forme de vie à deux<sup>1026</sup>. Plutôt que la vie à deux et l'amour elle semble privilégier l'amitié qu'elle présente comme la manifestation de la liberté et de la fidélité humaine. Annonçant le voyage de l'auteur vers l'Iran, Renate incarne les poètes libres tels Zarathustra. Nathusius acheva d'ailleurs son roman avec ces mots : « Je suis Zarathustra, le sans dieu. Où trouverai-je mon semblable ? Et tous ceux qui suivent leur propre volonté et qui s'affranchissent de toute soumission sont mes semblables ». Et la quête de Renate et de Nathusius est encore plus évidente si l'on tient compte de certains éléments de la biographie de cette voyageuse. Mariée en 1895 à un de ses oncles Thomas Engelhard von Nathusius (1866-1904), elle demanda le divorce en 1900. Le journaliste Hellmut von Gerlach expliqua cet échec

---

<sup>1021</sup> Ruth Stumann-Bowert : *Es leuchtet meine Liebe*, p.62. Stumann cite un passage de *Der stolze Lumpenkram* (1910). p.62.

<sup>1022</sup> Annemarie Nathusius : *Ich bin das Schwert*. Dresden : Carl Reissner, 1919. Prologue, p.2.

<sup>1023</sup> *Ibid*, p.11.

<sup>1024</sup> *Ibid*, p.54.

<sup>1025</sup> *Ibid*, p.55.

<sup>1026</sup> *Ibid*, p.152.

en disant de Thomas qu'il était un sauvage, un alcoolique, un joueur, un coureur de jupons et un ignare. L'on sait également par ses lettres qu'elle avait été abandonnée par Max Kirsch, sur qui elle comptait pendant son voyage en Iran, car il avait jugé préférable de s'occuper d'un contrat pour la firme Schünemann. Par ailleurs, il la faisait chanter pour obtenir d'elle de l'argent et la menaça à plusieurs reprises physiquement<sup>1027</sup>. Nathusius fit publier en 1921 le roman *Die Unerlösten* portant le sous-titre : *Eine Erzählung für Unmoralische*. Elle y décrit l'amour entre Gaston et Max et fait dire par Max, tout juste marié, qu'il ne croyait pas à l'amour, qu'il voyait dans l'amour la plus grande déception d'une vie, mais que cette déception faisait grandir celui qui la vivait<sup>1028</sup>. Nathusius plaide dans ce roman pour la liberté des sentiments et pour le combat contre les conventions et l'hypocrisie qui régnaient en Allemagne dans les années 1920 et dont elle eut certainement à souffrir, puisqu'elle fut rejetée par sa famille pour ses romans jugés trop révolutionnaires.

### II.3.3 Les harems

Une description très précise de l'intérieur d'un harem, de la partie réservée aux femmes dans les maisons aisées, nous est donnée avant nos voyageuses par Ida Pfeiffer qui eut l'occasion d'être reçue par le prince et la princesse de Tabriz au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ne parlant pas suffisamment le persan, la voyageuse indique qu'elle dut renoncer à échanger avec la princesse, puisque son interprète iranien n'avait pas eu le droit de la suivre chez la princesse car elle la recevait pour l'occasion avec le visage découvert<sup>1029</sup>. La princesse souhaitait en effet figurer dans le récit de voyage, car on lui avait dit que Pfeiffer était écrivaine. Elle se montra donc selon Pfeiffer particulièrement coopérative. La princesse souhaitait montrer ses habits d'apparat, que la voyageuse décrit de façon extrêmement précise et qu'elle ne cesse de comparer à des habits de voyage européen d'une autre époque. Elle juge également les traits physiques de cette jeune fille de quinze ans. Là encore, elle ne peut s'empêcher d'émettre un jugement un peu dur sur le physique commun de la princesse, comme si elle voyait en elle une rivale aux femmes européennes. La séparation entre la partie réservée au prince et celle réservée à la princesse est

---

<sup>1027</sup> Ruth Stumann-Bowert : *Es leuchtet meine Liebe*, p.223.

<sup>1028</sup> Annemarie Nathusius : *Die Unerlösten*. Berlin : Borngräber, 1921, p.15.

<sup>1029</sup> Ruth Stumann-Bowert : *Es leuchtet meine Liebe*, p. 226.

clairement exprimée ainsi que la présence de femmes « esclaves » ayant conduit Pfeiffer à la princesse. Pourtant, dans ce premier récit de langue allemande, l'auteur ne semble pas critiquer la privation de liberté de la princesse.

Le harem comme simple séparation des femmes et des hommes est également décrit par Lotte Stratil-Sauer qui parle de « Herrenhaus » et de « Frauenhaus ». Elle avoue avoir eu du mal dans un premier temps à se plier au rituel du harem où elle devait accepter de répondre à d'innombrables questions et de se faire toucher ou encore de discuter de trois thèmes : les soins de beauté, les naissances ou encore l'érotisme. L'auteur explique à ce sujet n'avoir pas eu à dire grand-chose sur les deux premiers sujets et que pour le troisième, les discours étaient si crus que même le policier des mœurs le plus aguerri aurait rougi ! Pourtant elle termine l'évocation des harems sur une note positive qui remet en question la position des femmes européennes qui plaignaient les femmes orientales pour leur manque de liberté. S'adressant directement aux femmes européennes elle leur pose plusieurs questions rhétoriques destinées à montrer leur ignorance quant à la vie dans les harems et suggère que les femmes vivaient certes dans un espace clos mais qu'elles y trouvaient une petite part de bonheur. Quant aux femmes européennes, elles seraient peut-être bientôt fatiguées de leur vie et lasses de vouloir toujours convertir d'autres femmes à leur mode de vie<sup>1030</sup>. Elle termine son tableau du harem en rappelant tout de même que tous les harems ne fonctionnaient pas en harmonie et que toutes les femmes n'étaient pas traitées de manière égale<sup>1031</sup>.

Son deuxième récit de voyage dépeint ce même harem, où elle avait passé de nombreuses heures, puisque le couple était hébergé dans la partie supérieure de la maison du chef du village près de Särtshah, après que le mari de Lotte était tombé malade et que l'expédition dans le Lut avait dû être reportée. Le deuxième récit comporte une description encore plus précise et plus positive que le premier, même si Lotte Stratil-Sauer analyse tout d'abord l'ennui des femmes du chef dans cette partie de la maison<sup>1032</sup>. L'une des femmes se consolait de la mort de son dernier enfant en fumant de l'opium alors que d'autres préparaient *Nowruz*, le Nouvel An iranien. En revanche, si elle ne critique pas de façon acerbe cette séparation, elle

---

<sup>1030</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.85.

<sup>1031</sup> Ibid, p.91.

explique tous les stratagèmes qu'elle employa pour permettre aux femmes de faire un pèlerinage afin qu'elles puissent voir autre chose que leur village et s'amuser un peu. Ainsi, elle apparaît dans le récit comme la femme allemande qui avait de ce fait accès à la partie réservée aux hommes et pouvait être l'avocate des femmes auprès du chef de maison. Si les autres voyageuses présentent les hommes comme uniques ennemis éventuels, Lotte Stratil-Sauer fait de la mère du chef un personnage terrible dont l'unique but était de gâcher le plaisir des femmes de son fils<sup>1033</sup>. D'ailleurs l'auteur souligne la gentillesse du chef qui ne lui en voulut pas d'avoir organisé cette sortie. Elle explique que cette agitation avait fait briller de nombreux yeux des femmes autour de lui qui auraient été tristes si elles étaient restées dans ce calme trop grand<sup>1034</sup>. Si elle semble constater l'ennui régnant parfois chez les femmes tout en expliquant qu'elle avait réussi à les divertir, une remarque de l'auteur paraît plus étonnante puisqu'elle regrette que la pratique du mariage temporaire disparaisse en Iran. Les épouses temporaires étaient, écrit-elle, pratiques pour régler le problème de la mortalité infantile et elle pense que ce mode d'organisation permettait également d'éviter les problèmes financiers liés à un trop grand nombre de femmes régulières<sup>1035</sup> ! La voyageuse trouve dans cette pratique une façon simple de pratiquer la sexualité sans les contraintes sociales habituelles.

La description que l'on trouve du harem chez Stratil-Sauer est donc plus complexe que chez beaucoup de voyageuses. Le harem est effectivement le lieu de la séparation hommes / femmes, il est effectivement l'endroit où s'exerce le pouvoir de l'homme, mais aussi celui de la belle-mère. L'homme y est présenté comme le patriarche, mais comme un patriarche soucieux du bonheur de ses femmes et prêt à leur laisser un peu de liberté. Par ailleurs, Stratil-Sauer constate que cet « enfermement » relatif entraînait bel et bien une forme d'ennui chez les femmes, mais les descriptions des fêtes et des amitiés naissantes font de ce lieu un endroit familial, ouvert également sur l'extérieur et sur l'étrangère. Pour finir, le harem comme lieu de sexualité est aussi abordé par la voyageuse, mais celle-ci évoque la question de la polygamie et notamment des mariages temporaires avec les yeux d'une femme qui cherche à prôner une certaine libération des normes sexuelles et

---

<sup>1032</sup> Lotte Stratil-Sauer : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, p.165.

<sup>1033</sup> *Ibid*, p170.

<sup>1034</sup> *Ibid*, p174.

<sup>1035</sup> *Ibid*, p.173.

matrimoniales encore en vigueur à l'époque en Europe et se rapproche par cet aspect de Nathusius. Son récit peut donc être comparé à celui de Maria Belli et nous pourrions presque reprendre les conclusions d'Ulrike Stamm qui donne la définition du harem chez Maria Belli. Stamm dit de Belli : « sie zielt somit in ihrer Darstellung des Harems einerseits auf die Verwandlung dieses Ortes in den Raum privater Vertrautheit, der [...] nicht zum Ideal eines gegen die Außenwelt abgeschlossenen Heims stilisiert ist ». Elle conclut en expliquant que la conception de Belli marquait une transition : si la sexualité était abordée, le harem était également compris comme lieu de la famille, comme lieu du privé et prenait ainsi une connotation positive<sup>1036</sup>.

Nathusius définit en revanche les harems de façon bien plus négative comme forme de vie contraire à la nature. Les femmes vivaient chez la princesse d'Ispahan voilées, dans d'autres maisons, et l'auteur emploie à ce propos un néologisme : « Schleierleben ». Elle n'a de cesse de mettre l'accent sur l'exclusion des femmes recluses dans leurs appartements et surveillées par des eunuques tandis que les hommes discutaient de la chasse et semblaient libres. La voyageuse écrit avoir été reçue par la princesse et sa fille en qui elle voit des prisonnières et qu'elle décrit en employant le mot tristesse et beauté. La seule consolation pour la princesse était la présence de sa fille. Nathusius avait pu s'entretenir avec la princesse puisqu'elle relate les questions que cette dernière lui posa mais cette conversation n'avait sans doute pas pu lever le malaise et la douleur ressentis par Nathusius. Elle avait en effet du mal à savoir comment se positionner puisqu'elle compare cette situation dans un endroit fermé à la sensation d'égarement qu'elle avait elle-même quand elle était dans le désert. A la fin de son récit, Nathusius généralise ses remarques à l'ensemble des harems et des femmes, parlant du harem et de la femme persane en général. Sa vie ne serait que monotonie, une symphonie terrible et douloureuse emplie de mélancolie et de silence. Ainsi, le soleil persan ne pourrait pénétrer dans les harems, et le harem serait condamné à vivre dans l'obscurité. L'auteur résume donc la vie sociale par une série d'oxymores opposant le soleil, les steppes, les oasis et les déserts à l'obscurité et à l'ennui des harems. Le dernier adjectif employé « verdammt » fait de ces harems l'enfer où l'on condamnait la femme à jamais.

---

<sup>1036</sup> Ulrike Stamm : „Versionen der Haremsbeschreibung in Frauenreiseberichten des frühen 19. Jahrhunderts“. In : Mirosława Czarnicka / Christa Ebert / Grazyna Barbara Szewczyk : *Der weibliche*



Nathusius se présente comme la seule femme extérieure qui représente le salut possible de ces femmes. Nathusius s'attribue un rôle de chef dans le combat des femmes pour leur libération. Elle résume la situation d'emprisonnement en focalisant son discours sur la violence faite à la femme et parle de la « volonté brutale de l'homme ». La femme est présentée comme l'objet des parents, puisque ceux-ci décidaient du choix du marié, mais aussi du mari qui avait le pouvoir de décision sur les enfants. La femme était d'après Nathusius maintenue à dessein dans son ignorance afin que l'homme puisse la manipuler plus facilement et elle compensait sa frustration par des plaisirs vains. Cet enfermement n'était pas dicté par le Coran, précise la voyageuse, mais par la société. Elle emploie le mot « harem » non seulement pour désigner le lieu de vie des femmes, mais aussi la polyginie, et critique finalement le fait que les femmes n'avaient rien à dire, qu'elles étaient obligées d'accepter que leur mari prenne une seconde épouse, et que les harems devenaient parfois des « enfers ». Il nous faut préciser ici que cette dernière remarque est faite par Nathusius sous forme de supposition : « es wird auch furchtbare Höllen geben », si bien que le lecteur peut en conclure qu'elle se laissa emporter par sa révolte et ses propres sentiments. L'on peut donc soupçonner qu'elle reporta ici sa rancœur personnelle car elle avoua extrapoler et céder la place à l'imaginaire<sup>1037</sup>. Si le harem n'existait pas en Allemagne, Renate, l'héroïne de *Ich bin das Schwert*, semble être tout aussi enfermée dans la propriété de Demin, qu'elle vit comme une prison. Cette propriété reculée contraste avec la grande ville de Berlin, symbole de liberté, et Renate se décrit souffrant d'une écrasante solitude, désespérée, déçue par son mariage dont elle attendait l'affection et la fidélité<sup>1038</sup> et l'auteur aborde le thème du viol conjugal évité de justesse par Renate<sup>1039</sup>.

Le terme de harem est parfois employé dans le sens donné par les Iraniens comme partie réservée aux femmes et sans allusion à la polyginie. Ainsi, Agnes Gabriel rapporte ses visites aux femmes nomades, car elle avait obtenu pour la première fois une invitation à se rendre dans le harem du chef de Sarzeh. Puis la voyageuse emploie le mot de maison familiale et explique qu'il s'agissait d'une grande hutte faite de paille et organisée en deux pièces distinctes. La description

---

*Blick auf den Orient*, p.69.

<sup>1037</sup> Annemarie Nathusius : *Im Auto durch Persien*, p.126 à 128.

<sup>1038</sup> Annemarie Nathusius : *Ich bin das Schwert*, p.103.

<sup>1039</sup> *Ibid*, p.106.

qu'elle fait ensuite de la maîtresse de maison ne se distingue pas de celle faite par son mari puisqu'elle décrit cette femme comme richement habillée, mais elle ajoute qu'elle-même avait été scrutée, touchée et interrogée pendant de longues heures. Alfons Gabriel ne relate pas la deuxième rencontre à laquelle Barakat Khan et son fils étaient présents également. Il est probable que Gabriel n'ait pas été invité car le chef ne voulait pas qu'il voie sa femme non voilée et que ceci explique qu'il ait critiqué l'attitude des hommes iraniens envers leurs femmes. Toujours est-il qu'Agnes Gabriel met en avant la façon spontanée et sympathique dont se déroula la deuxième rencontre et explique que la relation entre Barakat Khan et sa femme était « naturelle », sans préciser qu'il s'agissait d'une exception en Orient comme l'avait écrit Alfons Gabriel<sup>1040</sup>. Il en ressort donc que le chef et sa femme avaient reçu Agnes Gabriel sans tenir compte de la séparation entre les hommes et les femmes si souvent évoquée. La deuxième mention d'une rencontre entre Agnes et une femme nomade est celle faite sur la rencontre à Darpahan en mars 1928. Là encore, Agnes Gabriel emploie les mêmes mots pour décrire la sœur du chef du village, même si son harem n'était qu'une hutte pauvre et qu'elle y vivait en compagnie de poules, d'un mouton et de nombreuses esclaves à la peau noire. L'ordre dans lequel sont énumérées les richesses de cette femme est étonnant, puisque les femmes esclaves apparaissent ici les égales des animaux et sont présentées comme des objets du patrimoine, ce qui n'est pas sans rappeler certains portraits – certes encore moins élogieux – de Kellermann.

Par ailleurs, elle compare sa venue dans un harem à une grande fête, car toutes les femmes présentes étaient ravies de pouvoir scruter, admirer et toucher les premières Européennes qu'elles voyaient. Comme pour le premier récit de son invitation dans un harem, la description d'Agnes Gabriel est très détaillée et insiste sur la richesse des femmes chefs d'Anguhran. Là encore, la description est plus positive que chez Alfons Gabriel, puisqu'à aucun moment de cette rencontre, Agnes Gabriel ne mentionne le poison qu'avait demandé Bibi Kaidi. Cette demande figure effectivement dans le récit mais fait suite à une attaque de brigands hostiles au clan de Barakat Khan<sup>1041</sup>. La voyageuse emploie également le terme de « fête solennelle » pour décrire l'accueil qui lui fut réservé par les femmes de Yoner

---

<sup>1040</sup> Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den Orient*, p.104.

<sup>1041</sup> Ibid, p.118.

Yaghmai, chef du gouverneur de Khur chez qui ils furent reçus le 20 septembre 1928. Agnes eut l'occasion de pénétrer dans son harem où elle fut reçue et elle décrit les mets qui lui furent proposés afin de rendre compte du bel accueil et de l'intérêt qu'elle éveilla chez les deux femmes. Au jardin, elle avait même vu des esclaves femmes et hommes l'épiant et s'était fait suivre par une horde de femmes et d'enfants, une fois sortie du harem ! C'est la seule fois où l'auteur fait une remarque sur le nombre de femmes, mais elle ajoute que Yoner Yaghmai mettait un point d'honneur à les traiter de façon juste et égale<sup>1042</sup>.

Les récits de voyage tant des voyageurs que des voyageuses accordent une place conséquente à la vision des femmes iraniennes et à la façon dont les voyageuses se sentirent accueillies en Iran. Conjointement à des mouvements féministes s'étant développés avant la Première Guerre mondiale, on observe des discours masculins sur les femmes iraniennes qui reflètent une attitude patriarcale et dominatrice du voyageur européen. Si le voile est souvent décrit comme obstacle à la rencontre, notamment par Bernhard Kellerman qui le considéra comme le problème le plus complexe à résoudre en Iran, les voyageurs comparent à plusieurs reprises les femmes voilées à des momies mais aussi à des animaux ou à des fantômes avec des termes très peu flatteurs, voire injurieux. Wipert Blücher est le seul à dénoncer le comportement parfois malsain des hommes qui osaient prononcer davantage d'insanités à une femme voilée qu'à une femme non voilée. Pourtant, ce même voyageur considère l'interdiction du voile comme une mesure imposée par Reza Shah et regrette la fin d'une période romantique des nomades. De plus, certains voyageurs tels Gerd Heinrich ou Edmund Jaroljmek voient dans le voile un accessoire érotique qui leur permet de laisser libre cours à leurs fantasmes. La notion de voile se retrouve en outre dans l'évocation des harems, puisque la séparation entre l'espace des femmes et celui des hommes se faisait parfois au moyen de tapis ou de tentures. Ce harem fascine les voyageurs et Eberhard Westarp emploie l'expression « mystique enchantée » pour caractériser le charme lié aux représentations des harems. Les récits des voyageuses sont également de

---

<sup>1042</sup> Ibid, p.197.

précieux indicateurs sur la façon dont les voyageuses vivaient leurs rôles en Europe. Pour ce qui est d'Agnes Gabriel et de Lotte Stratil-Sauer, elles se décrivent toutes deux comme assistantes de leur époux, alors qu'Annemarie Nathusius voit dans son voyage en Iran une façon de se libérer du poids des conventions sociales et des violences faites aux femmes. Nous remarquerons que le récit de Nathusius montre une part de projection importante puisqu'elle se fait la porte-parole du combat contre le voile. La naissance d'échanges personnels peut être notée plus particulièrement dans le récit de voyage de Lotte Stratil-Sauer qui décrit avec précision la vie des femmes de Ra'in, et de nombreux moments de complicité témoignent de la proximité entre la femme autrichienne et les femmes iraniennes. Pour finir, les femmes décrivent également les harems et là encore c'est le récit de Lotte Stratil-Sauer qui est le plus étonnant puisqu'elle critique le mode de vie européen et affirme que le quotidien des femmes européennes n'était guère enviable. Sa description du harem est complexe, puisqu'il est certes décrit comme le lieu de séparation entre l'homme et la femme, que l'homme y est certes représenté comme patriarche, mais ce patriarche était soucieux du bien être de ses femmes. Cette description est l'opposé de l'analyse de Nathusius qui voit dans le harem le lieu d'enfermement où la femme persane ne vivait que des moments teintés de monotonie et de souffrance et ce harem rappelle étrangement la propriété de Demin décrite par l'auteur dans *Ich bin das Schwert*, prison pour Renate, son héroïne maltraitée par un mari violent.

## Conclusion



Mosaïque dans le mausolée de Saadi à Chiraz

*(photographie D. Lévy-Jahanbakht)*

**« Celui qui cherche un frère sans défaut reste sans frère. »**

Djalâl-ud-Dîn Rumî.

*Une Europe désenchantée en quête d'un nouvel idéal.*

Entre 1906 et 1941, l'Iran est pour les voyageurs germanophones un objet aux multiples facettes : il cristallise à la fois les peurs et les désirs des Européens, désenchantés par le monde occidental et sa quête effrénée de modernisation. Si la fascination pour l'Orient n'est pas chose nouvelle, les récits de voyage témoignent d'un regain d'intérêt pour l'Iran tout comme l'importance des bouleversements politiques en Europe après 1914. La prise en compte des traumatismes liés à la Première Guerre mondiale et de l'humiliation ressentie par les Allemands après le Traité de Versailles transparaît dans les récits d'Annemarie von Nathusius et de Gustav Stratil-Sauer. Ainsi, le malaise perceptible dans les récits de voyage semble traduire l'échec du travail de culture, dont la Guerre est le résultat, et les récits mettent au jour le manque d'orientation des voyageurs, qui regrettent l'absence d'un homme fort en Allemagne ou en Autriche. De fait, l'attitude des voyageurs est loin d'être univoque, puisque Gustav Stratil-Sauer regrette à la fois le manque de moyens financiers dû aux crises économiques de 1923 puis 1929, mais aussi les ravages causés par la course à l'argent en Europe et en Iran. C'est elle qui avait, selon lui, changé le rapport des Iraniens au temps et détruit leur sérénité. Les récits de voyage montrent le lien de dépendance toujours plus fort entre les voyageurs, désireux d'explorer l'Iran, et les industries, seules en mesure de financer les voyages. Le récit de voyage *Fahrt und Fessel* illustre à lui seul l'émergence du système de sponsoring, puisque son auteur décrit de façon détaillée sa difficulté à trouver des partenaires financiers parmi les industriels ainsi que sa dépendance de la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft*, fonds de soutien aux scientifiques créé en 1920, elle-même touchée de plein fouet par la crise après 1929. Conjointement, les voyageurs regrettent souvent la perte du sacré en Europe et envient les nomades d'Iran pour leur foi. En effet, aussi bien Lotte Stratil-Sauer qu'Annemarie von Nathusius ou Alfons Gabriel déplorent le mercantilisme et le matérialisme européen et Nathusius condamne la cupidité des européens cherchant à s'enrichir en s'installant en Iran.

L'Iran pré-islamique apparaît alors comme l'univers idéal vers lequel tendent les voyageurs, qui ne renoncent pas à retrouver dans l'Iran du 20<sup>ème</sup> siècle des vestiges de cette construction merveilleuse. L'Iran pré-islamique reste en effet pour tous les voyageurs une époque idéalisée, dont les contours temporels sont souvent flous. Les vestiges architecturaux de Persépolis ou du Taq-e Bostan sont des lieux de pèlerinage pour les écrivains qui vouent une admiration sans borne aux Achéménides, aux Sassanides ou plus précisément à Cyrus le Grand ou Darius 1<sup>er</sup> en qui ils voient l'incarnation des vertus du courage et de la force. Par ailleurs, le zoroastrisme fait partie intégrante de cette vision utopique, car les voyageurs comme Hermann Norden ou Alfons Gabriel voient dans ses adeptes des symboles de la lutte pour la liberté, de la puissance et de l'ouverture d'esprit. Par ailleurs, les discours de Friedrich Rosen et Blücher visent à montrer la proximité entre le zoroastrisme et les autres religions monothéistes comme le Christianisme, de sorte que son éloge traduit une perte d'influence du Christianisme sans pour autant renoncer à la recherche du sacré.

Cette quête du sacré se manifeste également dans les discours des voyageurs sur les déserts du Kévir et du Lut. Les conditions climatiques particulièrement rudes en font des environnements d'exception et ces déserts sont admirés pour leur beauté esthétique, leur pureté et l'attrait de la nouveauté. Les voyageurs comparent ainsi le sol salé du Kévir et les Kalut à des paysages lunaires et sont fascinés par cet univers resté intact. Les déserts semblent être des réalités géographiques radicalement différentes et paraissent échapper à la dimension temporelle, au temps linéaire. Les époux Gabriel apprécient l'impression d'éternité face à l'immensité des déserts. Les Européens se retrouvent confrontés à leurs limites, incapables de maîtriser ces espaces grâce à leurs moyens techniques ou à leurs connaissances. L'expérience du désert et l'appréhension de la nature échappent au rationnel et réconcilient les scientifiques avec la poésie et le sacré. Gustav Stratil-Sauer précise à ce propos dans son récit qu'il le conçoit comme une musique, une sonate et non comme un écrit scientifique. Cette fascination pour les immensités désertiques va de pair avec l'angoisse du danger auquel sont confrontés les voyageurs. Ils prennent conscience de la proximité de la mort et admirent les nomades, seuls capables de les sauver d'un environnement fascinant et hostile. Les discours sur ces derniers sont très ambigus puisque les nomades sont définis soit

comme des étrangers hostiles et menaçants, soit comme des personnes indispensables à la survie des voyageurs. Ils sont décrits alors comme détenteurs de connaissances qui leur sont propres et de qualités hors du commun qui impressionnent les voyageurs. La communication paraît peu aisée – ou peu importante – puisque les récits ne les laissent pas accéder à la parole. La magie de l'étrangeté est ainsi préservée aux yeux des voyageurs.

### Une circulation de savoirs scientifiques et techniques au service de l'Allemagne et de l'Autriche

Cette recherche de l'Iran idéal contraste singulièrement avec la quête de savoirs scientifiques et techniques des voyageurs qui tentent de maîtriser la nouveauté de façon rationnelle. En effet, les récits de voyage démontrent clairement la tentative des Européens d'appréhender l'étranger par la construction de savoirs scientifiques, la collecte d'échantillons, ou l'exportation de connaissances techniques.

Les récits de voyage des médecins et biologistes Gerd Heinrich et d'Alfons Gabriel ou des géographes Hugo Grothe et Gustav Stratil-Sauer témoignent du travail de recherche exceptionnel effectué par ces scientifiques, qui, malgré la spécialisation des sciences observée dès le XIX<sup>ème</sup> siècle, ont une approche globale de la science et se situent dans le sillage d'Alexander von Humboldt et de Carl Ritter. Les outils utilisés sont ceux empruntés à la géographie, à la biologie mais aussi à l'ethnographie, et les croquis et les cartes d'Alfons Gabriel sont d'une exceptionnelle qualité. Gerd Heinrich se consacre à l'étude des montagnes de l'Elbourz afin d'analyser le comportement d'espèces d'oiseaux inconnues en Europe, tels le Tétraogalle de Perse ou de pics épeiches, du *Dryobates major poelcami Bogd* et du *Dryobates syriacus*. La capture de la panthère blanche (*Felis pardus tullianus*) commandée par le directeur du zoo de Berlin constitue également un succès pour Gerd Heinrich. Mais les récits de voyage d'Alfons Gabriel s'avèrent bien plus riches pour ce qui est des résultats scientifiques, puisqu'ils contiennent notamment des descriptions particulièrement précises des trajets effectués, des mesures précises de l'hygrométrie, des compositions des sols ou des espèces de la faune et de la flore trouvées dans les déserts du Lut et du Kévir. Sa première expédition de 1927/1928



lui permit d'explorer la région du Bashakard, à l'ouest du Baloutchistan, que seul Ernst Floyer avait pu découvrir en tant qu'Européen en 1870. Il explora les marécages du Djaz Murian et se rendit dans le désert du Kévir pour étudier la partie nommée Kévir Nau. Le voyage suivant lui permit en 1933 de traverser le Rig-e Djinn dans le Kévir puis de retourner dans le Baloutchistan dont il étudia les plateaux de la région de Sarhadd. Au même moment, Gustav Stratil-Sauer tentait une expédition dans le sud-est du Lut où il eut l'occasion de faire de nombreux relevés, ce dont Alfons Gabriel témoigne dans son dernier récit de voyage, rendant ainsi hommage aux recherches de son collègue. Lors de son troisième périple datant de 1937 Alfons Gabriel retourna dans le sud du Lut, plus précisément dans le gigantesque bassin du Shahdad jusque-là inexploré. Aussi bien Alfons Gabriel que Gerd Heinrich rapportèrent de nombreux échantillons de roches, mais aussi de plantes et d'insectes ou d'oiseaux en Europe et en confièrent l'exploitation à des spécialistes. Si Gerd Heinrich ne chercha pas le contact avec la population iranienne, les récits de voyage d'Alfons Gabriel montrent que le scientifique noua de réelles amitiés avec ses guides nomades, qu'il chercha à retrouver lors de ses expéditions ultérieures. L'on ne peut parler d'échanges de savoirs universitaires, mais les liens entre le médecin autrichien et les nomades se renforcèrent avec les années.

Un tel intérêt pour la population iranienne est absent des récits de voyages des géographes Hugo Grothe ou des voyageurs partis dans des buts commerciaux, tels Carl Bosch puis Walter Mittelholzer ou W. Braunagel. En effet, leurs écrits témoignent de l'intention d'exporter un savoir technique et de prospecter de nouveaux marchés. Les recherches géographiques s'avèrent étroitement liées à des enjeux politiques et économiques et Hugo Grothe consacre ainsi une partie de son récit à persuader le lecteur de l'utilité de la construction du Chemin de fer Transiranien et des possibilités inexploitées pour les intellectuels allemands d'exporter le savoir, l'esprit et les qualités allemandes. Le récit de Carl Bosch, commerçant parti réaliser une étude de marché pour le compte de l'armateur Hansa, montre clairement que l'Iran était envisagé, dès 1903, comme territoire vers lequel l'Allemagne pouvait écouler ses marchandises et augmenter ainsi les bénéfices du commerce extérieur. Les récits de Gustav Stratil-Sauer, Walter Mittelholzer et de W. Braunagel qui retracent des voyages entrepris entre 1924 et 1926 se font les vitrines publicitaires des moyens de transport utilisés par les voyageurs. Le géographe vante

les mérites de sa moto des entreprises Wanderwerke alors que Walter Mittelholzer décrit sa traversée à bord du Junkers A 20 et W. Braunagel la difficile progression de son camion de l'entreprise Benz sur les petites routes escarpées. Si Mittelholzer attribue la responsabilité du recul technique de la Perse à la mainmise des Anglais et des Russes sur une partie du pays, il n'en critique pas moins la population qu'il juge incapable de construire l'avenir du pays. La mise en scène des Européens porteurs du progrès technique auprès de populations arriérées et fascinées par la modernité technologique y est souvent caricaturale. Mais ce désir d'exporter le progrès européen coïncida à partir de 1925 avec la volonté de Reza Shah d'unifier le pays, de réformer l'industrie et l'agriculture en rationalisant et en modernisant leurs outils afin de permettre à l'Iran de retrouver une place sur la scène internationale pour s'affirmer par rapport aux Anglais et aux Russes. L'extension du réseau routier était nécessaire au développement industriel et les récits de voyage rendent compte de l'évolution du réseau routier dans les années 1925 à 1933 avec les récits de Bernhard Kellermann ou d'Alfons Gabriel. Pourtant, les discours sont radicalement différents sur un même phénomène et sur des trajets communs. Si Bernhard Kellermann remarque une augmentation du nombre de routes et de véhicules, il garde un regard dédaigneux sur les évolutions réalisées, gardant comme point de référence les routes européennes. Alfons Gabriel constate également l'extension du réseau routier, mais regrette la disparition progressive des caravanes. Finalement, Gustav Stratil-Sauer porte un regard exclusivement positif sur les changements en matière de voirie et cet optimisme est perceptible aussi bien dans *Fahrt und Fessel* que dans son analyse *Umbruch im Morgenland*. Selon l'auteur, l'essor du trafic automobile avait facilité la cohésion du pays et Reza Shah avait réussi à insuffler un nouvel élan national, un regain de patriotisme, qui avait permis aux Perses de rattraper ce qu'il juge comme un retard technique. Il nous faut ici remarquer que les récits de voyage reflètent non pas une réalité iranienne unique, mais bien des perceptions individuelles de voyageurs qui ont séjourné pendant un laps de temps circonscrit en Iran. Il va de soi que le lecteur ne peut voir dans ces écrits des témoignages objectifs de ce que fut l'Iran entre 1906 et 1941. Si les témoignages sur une même évolution diffèrent, il est intéressant de noter que le destinataire des écrits pouvait en influencer le contenu. Nous remarquons en effet que Gustav Stratil-Sauer n'arrive pas aux mêmes conclusions quant à l'avenir de l'Iran dans ses analyses

théoriques : *Umbruch im Morgenland* et *Meschhed : Eine Stadt baut am Vaterland Iran* et dans ses récits de voyage. En effet, ses analyses géographiques destinées à un public universitaire et aux fonds d'aide aux scientifiques semblent envisager une extension de l'influence allemande en Iran par le biais de l'économie et de l'industrie et faire l'éloge du progrès à l'européenne. La Première Guerre mondiale y est présentée non pas comme un événement qui a créé un sentiment d'humiliation chez les Allemands mais comme un bouleversement ayant permis à l'Iran de sortir de sa torpeur et de son immobilisme. En revanche, ses récits de voyage sont plus centrés sur l'humain et sa quête de sens. Il paraît trouver dans le désert une sérénité inégalée et chercher à comprendre les différences culturelles et culturelles, appréciant la quête métaphysique des habitants de la Perse.

#### *Des récits de voyages de femmes en quête de liberté*

Les récits de voyage tant des voyageurs que des voyageuses accordent une place conséquente à la vision des femmes iraniennes et à la façon dont les voyageuses se sentirent accueillies en Iran. Il nous a paru intéressant de nous poser la question de l'existence d'une spécificité du récit de voyage féminin puisque nous disposons des témoignages de trois auteurs femmes. Leurs récits diffèrent tout d'abord par leur statut d'écrivaine. Les épouses de scientifiques se présentent au lecteur en s'excusant d'avoir osé prendre la plume, mais ne manquent pas de mettre en avant le courage dont elles firent preuve dans les déserts. Agnes Gabriel-Kummer rédigea un journal de voyage, mais celui-ci ne fut pas publié de son vivant. Dans la préface, elle précise avoir choisi de partager le rude quotidien des nomades afin de pouvoir découvrir les contrées les plus reculées des déserts, loin de toutes les futilités matérielles. Pour ce qui est de Lotte Stratil-Sauer, celle-ci semble vouloir d'emblée minimiser son rôle dans les expéditions scientifiques puisqu'elle explique être partie en Iran par crainte d'une trop longue séparation de son mari. Elle juge donc utile de rectifier les attentes des lecteurs afin qu'ils ne soient pas déçus par le contenu peut-être moins scientifique de ses écrits. Dans son récit de voyage paru plus tardivement *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*, elle souligne en revanche son courage et précise avoir été appelée Sebastian. Ce surnom lui fut donné pour honorer sa hardiesse car il l'éleva « au rang d'homme sans peur ». Cette précision

révèle d'une part que ses compagnons de voyage l'admiraient pour sa témérité et d'autre part que le courage n'était pas une qualité qu'on associait aux représentations féminines. Sa difficulté à se positionner se retrouve dans la façon ambiguë dont elle se définit : si elle affirme avec un excès de modestie être une personne comme une autre, elle ajoute que le monde a grand besoin de gens ordinaires comme elle plutôt que de héros. Ce récit de voyage se caractérise également par une part importante d'autodérision et de légèreté, et le discours prouve que son auteur chercha à s'affirmer sur un terrain différent de celui des écrivains hommes, puisqu'elle s'attacha à décrire le quotidien qu'elle partagea avec les femmes nomades, avec ses joies et ses peines. Cette proximité avec les femmes iraniennes fut le privilège des femmes européennes puisque les hommes n'avaient accès ni aux tentes ni aux harems des femmes. Les récits des femmes européennes acquièrent de ce fait un statut particulier.

Les voyageurs et voyageuses décrivent tous l'importance du voile et du harem, mais les discours diffèrent sensiblement. Les écrivains masculins considèrent tout d'abord le voile comme obstacle à la rencontre, et les femmes voilées sont qualifiées de « momies » ou de « fantômes ». Pour d'autres, ce même voile est au contraire un accessoire érotique et la femme iranienne voilée est l'objet des fantasmes des voyageurs européens qui envient le statut de l'homme polygame. Les discours restent marqués par la frustration de l'impossible rencontre, et l'absence de lien réel semble avoir poussé les voyageurs à projeter leurs fantasmes sur les femmes iraniennes déshumanisées ou réduites à des objets de désir. Le voile n'est thématiqué ni chez Lotte Stratil-Sauer ni chez Agnes Gabriel qui le présentent comme simple accessoire vestimentaire. En revanche, Nathusius voit dans le voile le symbole de l'exclusion sociale des femmes obligées de marquer le deuil d'une vie heureuse. Elle emploie, tout comme les voyageurs, les termes de « fantômes » mais regrette que les femmes aient une existence de second rang et ne soient pas représentées au Parlement. Le voile est pour les femmes une forme d'humiliation et d'esclavagisme dont elle souhaite les libérer et sa discussion avec des femmes à Téhéran prouve son engagement passionné. Il est donc d'autant plus étonnant de trouver un passage dans son récit où elle se plaît à évoquer l'ancienne Perse, ses contes et ses images de femmes au voile dissimulant des yeux foncés et des cheveux noirs ou de lire sa frustration à la vue d'une Iranienne habillée à

l'européenne. La ferveur avec laquelle elle s'engage dans le combat contre le voile n'est pas sans rappeler la lutte menée par l'héroïne de son roman *Ich bin das Schwert* et fait écho à son désir de se libérer des chaînes qui emprisonnent la femme européenne dans des structures patriarcales. L'Iran apparaît donc comme l'endroit où l'auteur cherche à s'affirmer comme féministe, ce que n'avait réussi à faire de façon aussi radicale que Gertrud Bäumer par exemple.

Quant aux harems, ils sont définis de façon radicalement différente par les femmes et plus particulièrement par Lotte Stratil-Sauer qui passa plusieurs mois dans le village de Särtschah, au sud de Birjand. Certes, elle voit dans le harem le lieu de la séparation entre les hommes et les femmes et l'endroit cristallisant le pouvoir masculin, mais elle remarque que la belle-mère exerçait également une forme de pouvoir parfois supérieur à celui de l'époux. L'homme est présenté par Lotte Stratil-Sauer comme un patriarche, mais aussi comme un homme bon, soucieux du bonheur de ses femmes. Si l'écrivaine confirme avoir pu constater une certaine oisiveté et une forme d'ennui chez les femmes, elle décrit également les fêtes, qui agrémentaient leur quotidien et qui firent de ce lieu un espace familial, ouvert à l'étrangère qu'était Lotte Stratil-Sauer. La question de la sexualité est également abordée, mais Lotte Stratil-Sauer voit dans les mariages temporaires et la polygamie une solution pragmatique, notamment aux problèmes de fécondité, et prend donc le contre-pied du discours d'Annemarie von Nathusius qui déplore l'asservissement de la femme persane.

Les récits de voyage féminins ont donc la particularité de relater des rencontres avec des femmes iraniennes et de présenter le harem, non pas uniquement comme lieu de toutes les projections sexuelles des Européens, mais aussi comme lieu de vie familial. La structure familiale est décrite avec précision, surtout par Lotte Stratil-Sauer qui semble s'être adaptée à la forme de vie des femmes nomades de la région de Birjand, alors qu'Annemarie von Nathusius, n'ayant eu l'occasion de rencontrer que des femmes vivant dans les grandes villes, fait du combat pour la libération de la femme iranienne le sien propre. Finalement, l'écriture des récits de voyage semble avoir été pour ces femmes une façon de s'affirmer dans l'Allemagne et l'Autriche des années 1920-1930 comme voyageuse et individu autonome.

## Bibliographie



Persépolis (photographie D. Lévy-Jahanbakht)

## I. RECITS DE VOYAGEURS GERMANOPHONES SUR LEURS VOYAGES EN IRAN ENTRE 1906 ET 1940

Wipert von BLÜCHER : *Zeitenwende in Iran. Erlebnisse und Beobachtungen.* Biberach an der Riss, Kohler et Voigtländer, 1949, 337 pages.

Fred von BOHLEN HEGEWALD : *Schleier, Fez und Turban. Mit Auto, Kamera und mir allein 20000 Kilometer durch den Balkan und quer durch Iran.* Berlin, 1939, 202 pages.

Carl BOSCH : *Karawanen-Reisen : Erlebnisse eines deutschen Kaufmanns in Ägypten, Mesopotamien, Persien und Abessinien.* Berlin : August Scherl, 1928, 243 pages.

W. BRAUNAGEL : *Autofahrten in Persien.* Neustadt an der Haardt : Pfälzische Verlagsanstalt Carl Liesenberg, 1925, 49 pages.

Hugo ERDMANN : *Im Heiligen Krieg nach Persien.* Berlin : Ullstein, 1918, 187 pages.

Alfons GABRIEL : *Im weltfernen Orient.* Munich et Berlin : 1929, 365 pages.

Alfons GABRIEL : *Durch Persiens Wüsten. Neue Wanderungen in den Trockenräumen Innerirans.* Stuttgart : Strecker und Schröder, 1935, 272 pages.

Alfons GABRIEL : *Aus den Einsamkeiten Irans. 3. Forschungsfahrt durch die Wüste Lut und Persisch-Baločistan mit einer Reise durch Süd-Afghanistan.* Stuttgart : Strecker & Schröder, 1939, 186 pages.

Agnes GABRIEL-KUMMER : *Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise. Damaskus-Bagdad-Teheran.* Wien : Böhlau, 2003, 238 pages.

Hugo GROTHE : *Wanderungen in Persien : erlebtes und erschautes*. Berlin : Allgemeiner Verein für deutsche Literatur, 1910, 366 pages.

Gerd HEINRICH : *Auf Panthersuche durch Persien*. Berlin : Reimer et Vohsen, 1933, 159 pages.

Werner Otto von HENTIG : *Heimritt durch Kurdistan, Ritt und Reise von Persien zur Ostfront 1914*. Potsdam : Voggenreiter, 1943, 96 pages.

Walther HINZ : *Iranische Reise. Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien*. Berlin : Bernmühler, 1938, 168 pages.

Edmund JAROLJMEK: *Ich lebte in Nah Ost*. Vienne : Deutscher Verlag für Jugend und Volk, 1942, 267 pages.

Edmund JAROLJMEK : *Das andere Iran : Persien in den Augen eines Europäers*. München : Nymphenburger Verlagshandlung, 1951, 254 pages.

Bernhard KELLERMANN: *Auf Persiens Karawanenstraßen*. Berlin : Fischer, 1928, 204 pages.

Bernhard KELLERMANN : *Meine Reisen in Asien. Klein-Tibet. Indien. Siam. Japan*. Berlin : Fischer, 1941, 371 pages.

Max KIRSCH : *Im Lastkraftwagen von Berlin nach Ispahan. Deutsches Nachkriegserleben im Orient von Max Kirsch („Fremdenlegionär“ Kirsch)*. Berlin : Koehler, 1927, 259 pages.

Wilhelm LITTEN : *Persische Flitterwochen*. Berlin : Georg Stilke, 1925, 444 pages.

Walter MITTELHOLZER : *Persienflug*. Zürich, Berlin : Füssli, 1926, 212 pages.



Annemarie von NATHUSIUS : *Im Auto durch Persien*. Dresden : Carl Reissner, 1926, 341 pages .

Oskar von NIEDERMAYER : *Im Weltkrieg vor Indiens Toren : der Wüstenzug der deutschen Expedition nach Persien und Afghanistan*. Hamburg : Hanseatische Verlagsanstalt, 1936, 228 pages.

Hermann NORDEN : *Persien wie es ist und war. Mit Karawane, Auto und Flugzeug durch Risas Königreich*. Leipzig : Brockhaus, 1929, 204 pages.

Friedrich ROSEN : *Persien in Wort und Bild*. Berlin, Franz Schneider, 1926, 246 pages.

Hans Hermann von SCHWEINITZ : *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordöstlichen Persien*. Berlin : Dietrich Reimer, 1910, 147 pages.

Gustav STRATIL-SAUER : *Fahrt und Fessel : Mit dem Motorrad von Leipzig nach Afghanistan*. Münster : Monnsenstein et Vannerdat, 1927, 426 pages.

Gustav et Lotte STRATIL-SAUER : *Kampf um die Wüste : Ein Bericht über unsere Fahrten in die ostpersische Lut*. Berlin : Reimar Hobbing, 1934, 174 pages.

Lotte STRATIL-SAUER : *Iranisch-ironisches Fahrtenbuch. Ein Hund war auch dabei*. Wien : Borotha-Schoedel, 1952, 237 pages.

Armin T. WEGNER : *Fünf Finger über dir. Aufzeichnungen einer Reise durch Russland, den Kaukasus und Persien 1927/1928*. Wuppertal : Peter Hammer, 1930, 358 pages.

Eberhard Joachim WESTARP: *Unter Halbmond und Sonne. Im Sattel durch die asiatische Türkei und Persien*. Berlin : Hermann Paetel, 1913, 326 pages.

## II. AUTRES RECITS DE VOYAGES :

Heinrich BRUGSCH : *Im Land der Sonne. Wanderungen in Persien*. Berlin, 1886.

August BÜRCK (éd) : *Die Reisen des Venezianers Marco Polo*. Leipzig : Teubner, 1855.

Friedrich Alexander BUHSE : „Bergreise von Gilan nach Astarabad. St. Petersburg, 1849“. In : *Beiträge zur Kenntnis des Russischen Reiches und der angränzenden Länder Asiens*, Vol 1,13.

Friedrich Alexander BUHSE : *Aufzaehlung der auf einer Reise durch Transkaukasien und Persien gesammelten Pflanzen*. Moscou : W. Gautier, 1860.

Martha Anna FRIEDEMANN : *In Persien. Als Lehrerin und Waisenmutter*. Epubli, 2017.

Samuel Gottlieb GMELIN : *Reise durch Russland zur Untersuchung der drei Natur Reiche. Vierter Teil*. Saint Pétersbourg : Kaiserliche Akademie der Wissenschaften, 1784.

Hugo GROTHE : *Meine Vorderasien Expedition 1906 und 1907*. Leipzig : Karl W. Hiersemann, 1912.

Sven HEDIN : *Genom Persien, Mesopotamien och Kaukasien. Reseminnen*. Stockholm : Bonniers, 1887.

Sven HEDIN : *Der Demavend, nach eigener Beobachtung*. Halle : 1892.

Sven HEDIN : *Die geographisch-wissenschaftlichen Ergebnisse meiner Reisen in Zentralasien, 1894-1897*. Gotha : J. Perthes, 1900.

Sven HEDIN : *Zu Land nach Indien durch Persien, Seistan, Belutschistan*. Leipzig : Brockhaus, 1910.

Engelbert KAEMPFER : „Am Hofe des persischen Großkönigs“. In : SCURLA, Herbert : *Im Reich des Königs der Könige : Berichte deutscher Persienreisender aus dem 17. bis 19. Jahrhundert*. Berlin : Verlag der Nation, 1977.

Moritz von KOTZEBUE : *Moritz von Kotzebue's Reise nach Persien. Mit der russisch-kaiserlichen Gesandtschaft im Jahre 1817*. Vienne : Kaulfuss et Kramer, 1825.

Ella K. MAILLART : *Auf abenteuerlicher Fahrt durch Iran und Afghanistan*. Zurich : Füssli, 1948.

Carsten NIEBUHR : *Beschreibung von Arabien. Aus eigenen Beobachtungen und im Lande selbst gesammelten Nachrichten*. Copenhagen : Nikolaus Möller, 1772.

Ida PFEIFFER : *Eine Frauenfahrt um die Welt*. Tome 3. Vienne : Carl Gerold, 1850.

Jacob Eduard POLAK : *Persien, das Land und seine Bewohner. Ethnographische Schilderungen*. Leipzig : Brockhaus, 1865.

Gustav RADDE : *Reisen an der persisch-russischen Grenze. Talysch und seine Bewohner*. Leipzig : Brockhaus, 1886.

Annemarie SCHWARZENBACH : *Tod in Persien*. Basel : Lenos, 2003.

Herbert SCURLA: *Im Reich des Königs der Könige : Berichte deutscher Persienreisender aus dem 17. bis 19. Jahrhundert*. Berlin : Verlag der Nation, 1977.

A.F. STAHL : *Reisen in Nord und Central Persien*, Gotha : J. Perthes, 1896.

Freya STARK : *Durch das Tal der Mörder : Reisen in Persien zu Beginn der 1930<sup>er</sup> Jahre*. Vienne : Promedia, 2001.

### III. AUTRES SOURCES PRIMAIRES :

Ewald BANSE : *Das Orientbuch. (Der alte und der neue Orient)*. Straßburg, Leipzig : Josef Singer, 1914.

Antoine GALLAND: *Les Mille et Une Nuits*. Paris : Hatier, 2005.

Johann Wolfgang GOETHE : *Der Westöstliche Divan*. München : DTV, 1971.

Georg Wilhelm Friedrich HEGEL : „Vorlesungen über die Philosophie und die Geschichte“. In : *Sämtliche Werke*, Stuttgart, 1829, Vol.11.

Hans KOHN : *Geschichte der nationalen Bewegung im Orient*. Berlin : Vowinkel, 1928.

Hans KOHN : *Nationalismus und Imperialismus im Vorderen Orient*. Francfort : Societäts-Verlag, 1931.

Hans KOHN : *Die Europäisierung des Orients*. Berlin : Schocken, 1934.

Felix LAMPE : *Bilder aus der Geschichte der Erdkunde*. Leipzig : Teubner, 1915.

Annemarie von NATHUSIUS : *Ich bin das Schwert*. Dresden : Carl Reissner, 1919.

Annemarie von NATHUSIUS : *Die Unerlösten*. Berlin : Borngräber, 1921.

Annemarie von NATHUSIUS : *Das törichte Herz der Julie von Voß. Eine Geschichte aus der Zopfzeit*. Leipzig : Otto Janke, 1937.

Friedrich NIETZSCHE : *Also sprach Zarathustra. Ein Buch für alle und keinen*. Leipzig : C.G. Naumann, 1899.

Friedrich RATZEL : *Politische Geographie*. Munich : Oldenbourg, 1897.

Wilhelm Heinrich SOLF : *Kolonialpolitik : mein politisches Vermächtnis*. Berlin : Hobbing, 1919.

Gustav STRATIL-SAUER : *Umbruch im Morgenland*. Leipzig : Wolfgang Richard Lindner, 1935.

Gustav STRATIL-SAUER : *Meschhed : Eine Stadt baut am Vaterland Iran*. Leipzig : Ernst Staneck, 1937.

#### IV. OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES SUR LES RECITS DE VOYAGES :

Bekim AGAI / Zita Agota PATAKI (éds) : *Orientalische Reisende in Europa- Europäische Reisende im Nahen Osten : Bilder vom Selbst und Imaginationen des Anderen*. Berlin: EB, 2010.

Marjam ARDALAN : *Der Iran im Spiegel deutschsprachiger Reiseberichte im 19. Jahrhundert*. Francfort sur le Main : Peter Lang, 2003.

Bärbel ARENZ / Gisela LIPSKY : *Mit Kompass und Korsett. Reisende Entdeckerinnen*. Cadolzburg : Ars Vivendi, 2009.

Hansjörg BAY / Wolfgang STRUCK (éds) : *Literarische Entdeckungsreisen. Vorfahren – Nachfahrten – Revisionen*. Cologne, Weimar, Vienne, 2012.

Bernd BLASCHKE / Gerd MATTENKLOTT (éds) : *Umwege. Ästhetik und Poetik exzentrischer Reisen*. Bielefeld : Aisthesis, 2008.

Peter J. BRENNER : *Der Reisebericht in der deutschen Literatur : Ein Forschungsüberblick als Vorstudie zu einer Gattungsgeschichte*. Berlin : Suhrkamp, 1994.

Peter J. BRENNER : „Die Erfahrung der Fremde. Zur Entwicklung einer Wahrnehmungsform in der Geschichte des Reiseberichts“ . In : *Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur*. Francfort sur le Main : Suhrkamp, 1989, p. 14-50.

Mick CONEFREY : *Frauen gehören nach oben: Die Geheimen Ticks und Tricks reisender Frauen und Abenteurerinnen*. Munich : Piper, 2010.

Frank ESTELMANN / Sarga MOUSSA / Friedrich WOLFZETTEL (dir) : *Voyageuses européennes au XIX<sup>ème</sup> siècle*. Paris : Presses Universitaires de la Sorbonne, 2012.

Tamara FELDEN : *Frauen Reisen. Zur literarischen Repräsentation weiblicher Geschlechterrollenerfahrung im 19. Jahrhundert*. New- York : Peter Lang, 1993.

Johannes GÖRBERT : *Die Vertextung der Welt. Forschungsreisen als Literatur bei Georg Forster, Alexander Humboldt und Adelbert von Chamisso*. Berlin, München, Boston : De Gruyter, 2014.

Daniela GRETZ : «Wie der Orient sich im Auge einer Tochter des Okzidents abspiegelt. Frauen-Reisen in den Orient von Ida Pfeiffer bis Ella Maillart». In : Martin TAMCKE / Arthur MANUKYAN (éds) : *Protestanten im Orient*. Würzburg : Ergon, 2009, p.165-190.

Alain GUYOT : *Analogie et récit de voyage. Voir, mesurer, interpréter le monde*. Paris : Garnier, 2012.

Gabriele HABINGER : «Anpassung und Widerspruch. Reisende Europäerinnen des 19. und beginnenden 20. Jahrhunderts im Spannungsverhältnis zwischen Weiblichkeitsideal und kolonialer Ideologie». In : Doris JEDAMSKI :*„...und tät das Reisen wählen!“ : Frauen – Reise – Kultur*. Zurich, Dortmund : eFeF, 1994, p.174-201.

Gabriele HABINGER : *Frauen reisen um die Fremde*. Vienne : Promedia, 2006.

Christof HAMANN / Alexander HONOLD (éds) : *Ins Fremde schreiben. Gegenwartsliteratur auf den Spuren historischer und fantastischer Entdeckungsreisen*. Göttingen : Wallstein, 2009.

Michaela HOLDENRIED / Alexander HONOLD / Stefan HERMES (éds) : *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*. Berlin : Erich Schmidt, 2017.

Michaela HOLDENRIED : «Von der Unermesslichkeit der Welt. Historische Forschungsreisen in der Gegenwartsliteratur». In : Michaela HOLDENRIED/ Alexander HONOLD / Stefan HERMES (éds) : *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*, 2017, p. 289-312.

Doris JEDAMSKI : «...und tät das Reisen wählen! » : *Frauen – Reise – Kultur*. Zurich, Dortmund : eFeF, 1994.

Erdmut JOST : *Landschaftsblick und Landschaftsbild. Wahrnehmung und Ästhetik im Reisebericht 1780-1820. Sophie von la Roche – Friedrike Brun – Johana Schopenhauer*. Fribourg : Rombach Literae, 2005.

Françoise KNOPPER : *Le regard du voyageur en Allemagne du Sud et en Autriche dans les relations de voyageurs allemands*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1992.

Françoise KNOPPER / Alain RUIZ (éds) : *Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix du temps des Lumières au début du XIX<sup>ème</sup> siècle*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2006.

Alexandre KOSTKA / Julia DROST (éds) : *Harry Graf Kessler : Porträt eines europäischen Kulturvermittlers*. Berlin : Deutscher Kunstverlag, 2015.

Roland LE HUENEN : *Le récit de voyage au prisme de la littérature*. Paris : Presses Universitaires de la Sorbonne, 2015.

Doris MIR GHAFARI : *Europäische Reisende im Iran des 19. Jahrhunderts : eine Bibliographie*. Halle/Saale : Orientalisches Wissenschaftszentrum der Martin Luther Universität, 2003.

Stefanie OHNESORG: *Mit Kompass, Kutsche und Kamel : (Rück)Einbindung der Frau in die Geschichte des Reisens und der Reiseliteratur*. St Ingbert : Röhrig, 1996.

Janina Christine PAUL : *Reiseschriftstellerinnen zwischen Orient und Okzident. Analyse ausgewählter Reiseberichte des 19. Jahrhunderts. Weibliche Rollenvorstellungen, Selbstrepräsentation und Erfahrungen der Fremde*. Würzburg : Ergon, 2013.

Annegret PELZ : *Reisen durch die eigene Fremde. Reiseliteratur von Frauen als autogeographische Schriften*. Vienne : Böhlau, 1993.

Frédéric RAMADE / Alexandre BAILHACHE : *Literarische Reisen durch Persien. Auf den Spuren von Pierre Loti, Robert Byron und Annemarie Schwarzenbach*. Munich : Knesebeck, 2001.

Irmgard SCHEITLER: *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*. Tübingen : Max Niemeyer, 1999.

Martin SCHULTZ : „Abu Makina – der Vater der Maschine. Carl Bosch und die fotografische Dokumentation seiner diplomatischen Reisen 1903-1907“. In : *Mannheimer Geschichtsblätter*, 25/2013 p.103-116.

Ulla SIEBERT : „Frauenreiseforschung als Kulturkritik“. In : Doris JADAMSKI: „... und tät das Reisen wählen!“ : *Frauen – Reise – Kultur*, 1994, p.148-173.

Ulla SIEBERT : *Grenzlilien. Selbstrepräsentationen von Frauen in Reisetexten 1871 bis 1914*. Münster/ New York/ Munich/ Berlin : Waxmann, 1998.



Zakariae SOLTANI : „Orientreisen in der Klassischen Moderne. Hugo von Hofmannsthal's Orient als ‚Potemkin'sches Dorf‘“ . In : Michaela HOLDENRIED / Alexander HONOLD / Stefan HERMES (éds) : *Reiseliteratur der Moderne und Postmoderne*, 2017, p.399-412.

Joseph STRELKA : „Der Literarische Reisebericht“. In : Klaus WEISSENBERGER (éd) : *Prosa ohne Erzählen. Die Gattungen der nicht-fiktionalen Kunstprosa*. Tübingen : Niemeyer, 1985, p.169-184.

Klaus WEISSENBERGER (éd) : *Prosa ohne Erzählen. Die Gattungen der nicht-fiktionalen Kunstprosa*. Tübingen : Niemeyer, 1985.

#### V. OUVRAGES ET ARTICLES SUR L'ORIENTALISME et ETUDES POSTCOLONIALES

Philippe ALEXANDRE (éd) : *Orients et orientalisme dans la culture allemande au XXe siècle : Perceptions, appropriations, constructions et déconstructions*. Nancy : Editions universitaires de Lorraine, 2016.

Philippe ALEXANDRE et Sylvie GRIMM (éds) : *L'Orient dans la culture allemande aux XVIIIe et XIXe siècles*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 2007.

Laura BECK / Julian OSTHUES : *Postkolonialismus und (Inter)Medialität : Perspektiven der Grenzüberschreitung im Spannungsfeld von Literatur, Musik, Fotografie, Theater und Film*. Bielefeld : Transcript, 2016.

Ulrike BERGERMANN / Nanna HEIDENREICH (éds) : *total. - Universalismus und Partikularismus in post\_kolonialer Medientheorie*. Bielefeld : Transcript, 2015.

Homi K. BHABHA : *The location of Culture*. Londres et New York : Routledge, 2012.

Dipesh CHAKRABARTY : *Provincialiser l'Europe : La pensée postcoloniale et la différence historique*. Paris : Editions Amsterdam, 2009.

Aurélie CHONE/ Catherine REPUSSARD / Laurence GRANDCHAMP : *(In)visibles cités coloniales : stratégies de domination et de résistance de la fin du XIXe siècle à nos jours*. Paris : Orizons, 2014.

Aurélie CHONE : *Destination Inde : pour une géocritique de voyageurs germanophones, 1880-1930*. Paris : Champion, 2015.

Sebastian CONRAD / Shalini RANDERIA : *Jenseits des Eurozentrismus. Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*. Francfort sur le Main : Campus Verlag, 2002.

Fernando CORONIL : «Jenseits des Okzidentalismus». In : Sebastian Conrad / Shalini Randeria : *Jenseits des Eurozentrismus*, 2002, p.177-218.

Axel DUNKER / Michael HOFMANN (éds) : *Morgenland und Moderne. Orient-Diskurse in der deutschsprachigen Literatur von 1890 bis zur Gegenwart*. Francfort sur le Main : Peter Lang, 2014.

Gabriele DÜRBECK / Axel DUNKER (éds) : *Postkoloniale Germanistik. Bestandsaufnahme, theoretische Perspektiven, Lektüren*. Bielefeld : Aisthesis, 2014.

Anton ESCHER : «Die geographische Gestaltung des Begriffs „Orient“ im 20. Jahrhundert». In : Burkhard SCHNEPEL, Gunnar BRANDS, Hanne SCHÖNIG (éds) : *Orient-Orientalistik-Orientalismus. Geschichte und Aktualität einer Debatte*. Bielefeld : Transcript, 2011, p.123-151.

Stuart HALL : «Wann gab es 'das Postkoloniale' ? Denken an der Grenze». In : Sebastian CONRAD / Shalini RANDERIA (éds) : *Jenseits des Eurozentrismus. Postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*. Francfort sur le Main, 2002, p.219-247.

Elahe HASCHEMI YEKANI : *Das Spektakel des « Selbst » : Britische Kolonialfotografie zwischen universalen Gesten und partikularem Scheitern*. In : Ulrike BERGERMANN / Nanna HEIDENREICH (éds) : *total. - Universalismus und Partikularismus in post\_kolonialer Medientheorie*, 2015, p.135-148.

Dieter HEIMB: « Der Orient Diskurs in der Kultur-und Zivilisationskritik um 1900 ». In : Alex DUNKER / Michael HOFMANN (éds) : *Morgenland und Moderne. Orient-Diskurse in der deutschsprachigen Literatur von 1890 bis zur Gegenwart*. Francfort sur le Main : Peter Lang, 2014, p.13-33.

Ania LOOMBA : *Colonialism/ Postcolonialism*. New-York : Routledge, 2015.

Christine MAILLARD (éd) : *Ecritures interculturelles / Interkulturelles Schreiben*, Strasbourg, 2006 (Hors-série *Recherches germaniques* N° 3).

Christine MAILLARD : *L'Inde vue d'Europe. Histoire d'une rencontre (1750-1950)*. Paris : Albin Michel, 2008.

Christine MAILLARD / Sakae MURAKAMI-GIROUX (éds) : *Devenir l'autre. Expérience et récit du changement de culture entre le Japon et l'Occident*. Arles : Philippe Picquier, 2011.

Christine MAILLARD : « L'anti-japonisme d'une voyageuse européenne à la fin de l'Epoque Meiji : *Anti-Japan* et *Die steinerne Geisha* (1911) de Myrra Tunas ». In : Philippe ALEXANDRE : *Orients et orientalisme dans la culture des pays de langue allemande au XXème siècle*, 2016, p.225-242.

Jürgen OSTERHAMMEL : *Die Entzauberung Asiens*. Beck: Munich, 1998.

Abbas POYA : *Denken jenseits von Dichotomien : Iranisch-religiöse Diskurse im postkolonialen Kontext*. Bielefeld : Transcript, 2014.

François POUILLON / Jean-Claude VATIN (éds) : *Après l'orientalisme. L'Orient créé par l'Orient*. Paris : Karthala, 2008.

Catherine REPUSSARD : « Altneudeutschland in Übersee. Koloniale Widerstandskultur und Moderne ». In : Olivier HANSE (éd.) : *A contre-courant : résistance souterraine à l'autorité et construction de contrecultures dans les pays germanophones du XX<sup>ème</sup> siècle*. Francfort sur le Main, 2014, p.87-106.

Catherine REPUSSARD : *Utopies coloniales autour de 1900 : monde germanophone et Modernité*. Paris : Le Manuscrit, 2015.

Edward J. SAÏD : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'occident*. Paris, Seuil, 1980.

Jean SCHILLINGER / Philippe ALEXANDRE (éds) : *Le barbare. Images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*. Berne : Peter Lang, 2008.

Burkhard SCHNEPEL / Gunnar BRANDS / Hanne SCHÖNIG (éds) : *Orient-Orientalistik-Orientalismus. Geschichte und Aktualität einer Debatte*. Bielefeld : Transcript, 2011.

Gayatri SPIVAK : «Three Women's Texts and a Critique of Imperialism» . In : *Critical Inquiry* 12, N°1, 1985, p.243-261.

Gayatri SPIVAK : «Can the subaltern speak?» In : Cary Nelson et Lawrence Grossberg : *Marxism and the Interpretation of Culture* , University of Illinois, 1988, p.271-317.

Gayatri SPIVAK : *Can the subaltern speak ? Reflections on the History of an Idea*. New York : Columbia University Press, 2010.

VI. OUVRAGES et ARTICLES SUR L'IRAN, SUR LA LITTÉRATURE PERSANE ET  
LEUR RECEPTION EN EUROPE :

Ghazal AHAMADI : *Iran als Spielball der Mächte ? Die internationalen Verflechtungen des Iran unter Reza Shah und die anglo-sowjetische Invasion 1941*. Francfort sur le Main : Peter Lang, 2011.

Philippe ALEXANDRE : « La 'géographie appliquée' au service de l'expansion allemande avant 1914. L'exemple de la Perse ». In : Christine MAILLARD (éd) : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Expériences de l'altérité et quête d'identité*, 2017, p.119-140.

Philippe ALEXANDRE : « Persien und die deutsche Weltpolitik (1889-1914) ». In : Christine MAILLARD et Hamid TAFAZOLI (éds) : *Persien im Spiegel deutschsprachiger Kulturen. Konstruktionsvarianten der Persien-Bilder vom 18. bis in das 20. Jahrhundert*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 2018, p. 287-311.

François BALSAN : « Au Bashakard inexploré ». In : *Etrange Baloutchistan*. Paris : Société Continentale d'éditions modernes, 1969. p.253-361.

B. BEN YAHIA : « Avicenne médecin. Sa vie, son œuvre ». In : *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 5, N°4, p. 350-358.

Sheila R. CANBY : *Le Shàhnâmè de Shah Tahmasp*. Paris : Citadelles et Mazenod, 2014.

Edward G. BROWNE : *The Ta'rikh-i-guzida or "select history" of Hamdu'llah Mustawfi-i-Qazwini*. London : Luzac and Co, 1913.

Aurélié CHONE : «Vers une géographie imaginée de la Perse. Une approche géopoétique du récit de voyage de Kurt Faber *Mit dem Rucksack nach Indien* (1927) ». In : Christine MAILLARD : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>*

siècles). *Die deutschsprachigen Länder und der Iran (19. u. 20. Jhdt.)*, 2017, p.87-102.

Stephanie CRONIN (éd) : *Iranian-Russian Encounters : empires and revolutions since 1800*. London and New-York : Routledge, 2013.

Jean-Pierre DIGARD / Yann RICHARD/ Bernard HOURCADE : *L'Iran au XXème siècle : Entre nationalisme, islam et mondialisation*. Paris : Fayard, 2007.

Jean-Pierre DIGARD : *Une épopée tribale en Iran. Les Bakthiyâri*. Paris, CNRS, 2015.

Mohammad-Reza DJALILI / Thierry KELLNER : *L'Iran*. Paris : La Boétie, 2013.

Fritz HESSE : *Persien : Entwicklung und Gegenwart*. Berlin : Zentral Verlag, 1932.

Paul HORN : *Geschichte Irans in islamitischer Zeit*. In : Wilhelm GEIGER / Ernst KUHN (éds) : *Der Grundriss der iranischen Philologie*. Vol.2, Karl J. Trübner, Strassburg 1895–1904, p. 603-620.

Bernard HOURCADE / Hubert MAZUREK / Mohammad-Hosseyyn PAPOLI-YAZDI / Mahmoud TALEGHANI (éds) : *Atlas d'Iran*. Paris : Gip Reclus - La Documentation Française, 1998.

F. JUSTI: „Geschichte Irans“ : In : Wilhelm GEIGER / Ernst KUHN (éds) : *Der Grundriss der iranischen Philologie*. Vol.2, Karl J. Trübner, Strassburg 1895–1904, p. 397-407.

Allan KAVAL : « L'Iran, de la révolution constitutionnelle au règne de Reza Shah Pahlavi (1906-1941) ». In : [www.lesclesdumoyenOrient.com](http://www.lesclesdumoyenOrient.com), 12.01.2012.

Nikki KEDDIE : *Religion and rebellion in Iran. The tobacco protest of 1891-1892*. New York : Routledge, 2012.

Matthias KÜNTZEL : *Die Deutschen und der Iran. Geschichte und Gegenwart einer verhängnisvollen Freundschaft*. Berlin : wjs, 2009.

Gilbert LAZARD (éd) : *Ferdowsi : Le Livre des Rois. Shânâmè*. Paris, Actes Sud, 1996.

Dominique LEVY-JAHANBAKHT : „Expéditions scientifiques dans les déserts iraniens et le mont Elbourz entre 1925 et 1939“. In : Christine MAILLARD : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Expériences de l'altérité et quête d'identité*, 2017, p.141-150.

Dominique LEVY-JAHANBAKHT : « Annemarie von Nathusius. Im Auto durch Persien, 1926 ». In : Christine MAILLARD / Hamid TAFAZOLI (éds) : *Persien im Spiegel Deutschlands. Konstruktionsvarianten von Persienbildern in der deutschsprachigen Literatur vom 18. bis in das 20. Jahrhundert*, 2018, p.97-112.

Christine MAILLARD (éd) : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Expériences de l'altérité et quête d'identité. Die deutschsprachigen Länder und der Iran (19. u. 20. Jhdt.) Alteritäserfahrungen und Identitässuche*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2017.

Christine MAILLARD : « Adapter et commenter le *Livre des rois (Shahnâmeh)* en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle. Traduction, théorie du mythe et identité nationale chez Joseph Görres ». In : Christine MAILLARD (éd) : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Expériences de l'altérité et quête d'identité*, 2017, p. 21-34.

Christine MAILLARD / Hamid TAFAZOLI (éds) : *Persien im Spiegel Deutschlands. Konstruktionsvarianten von Persienbildern in der deutschsprachigen Literatur vom 18. bis in das 20. Jahrhundert*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 2018.

Afshin MATIN-ASGARI: "The impact of Imperial Russia and the Soviet Union on Qajar and Pahlavi Iran". In : Stephanie CRONIN (éd): *Iranian-Russian Encounters : empires and revolutions since 1800*, 2013, p.11-47.

Annemarie von NATHUSIUS : "Ispahan-Bagdad". In : *Die Moderne Welt*, N° 19, Mars 1926, p.705-707.

Theodor NÖLDEKE: *Aufsätze sur persischen Geschichte*. Leipzig, 1887.

Catherine REPUSSARD : "Ewald Banse : orientaliste et 'géographe de l'âme'. Approches textuelles et visuelles d'une "communauté imagine germano-perses dans les années 1920.". In : Christine MAILLARD (éd) : *Les pays germaniques et l'Iran (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Expériences de l'altérité et quête d'identité*, 2017, p. 103-118.

Yann RICHARD : *L'Iran de 1800 à nos jours*. Paris : Flammarion, 2009.

Yann RICHARD : « L'échec de la modernisation à l'occidentale ». In : Anthony Rowley : *L'Iran des Perses à nos jours*. Paris : Fayard, 2012, p.164-177.

Anthony ROWLEY (éd) : *L'Iran : Des Perses à nos jours*. Paris : Fayard, 2012.

Hamid TAFAZOLI : *Der deutsche Persien-Diskurs. Von der frühen Neuzeit bis in das neunzehnte Jahrhundert*. Bielefeld : Asthesis, 2007.

Wilhelm TOMASCHEK : *Zur historischen Topographie von Persien*. Vienne, 1883 et 1885.

## VII. OUVRAGES SUR L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE ENTRE 1906 ET 1941 :

François-Georges DREYFUS : *L'Allemagne contemporaine (1815-1990)*. Paris : Presses universitaires de France, 1991.



Klaus HILDEBRAND : *Das vergangene Reich. Deutsche Außenpolitik von Bismarck bis Hitler 1871-1945*. Stuttgart : DVA, 1995.

Wilfried LOTH : *Das deutsche Kaiserreich. Obrigkeitsstaat und politische Mobilisierung*. Munich : dtv, 1996.

Wolfgang J. MOMMSEN : *Bürgerliche Kultur und politische Ordnung. Künstler, Schriftsteller und Intellektuelle in der deutschen Geschichte 1830-1933*. Frankfurt sur le Main : Fischer, 2002.

Eva PHILIPPOFF (éd) : *Die Doppelmonarchie Österreich-Ungarn. Ein politisches Lesebuch (1867-1918). L'autriche-Hongrie. Politique et culture à travers les textes (1867-1918)*. Villeneuve d'Ascq : Septentrion, 2002.

Helmut SLABY : *Bindenschild und Sonnenlöwe : Die Geschichte der österreichisch-iranischen Beziehungen bis zur Gegenwart*. Vienne : Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010.

Hans-Peter ULLMANN : *Das deutsche Kaiserreich 1871-1918*. Francfort sur le Main : Suhrkamp, 1995.

Hans-Ulrich WEHLER: *Deutsche Gesellschaftsgeschichte. Tome 3: Von der Deutschen Doppelrevolution bis zum Beginn des ersten Weltkrieges, 1849-1914*. Munich : Beck, 1995.

## VIII. SCIENCES ET GLOBALISATION :

Karl ACHAM : *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften. Vol 2 : Lebensraum und Organismus des Menschen*. Vienne : Passagen, 2004-2005.

Niall BOND : « Réflexions allemandes sur l'idée de progrès et sur le rôle de la mémoire dans sa constitution, son évaluation et sa subversion ». In : *Germanica* 33/2003, p.159-182.

Brownen DOUGLAS : « Mondialisation, évolution et science raciale ». In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil RAJ et H. Otto SIBUM, 2015, p.244-259.

Heinz FASSMANN : « Demographie und Soziologie ». In : Karl ACHAM (éd) : *Geschichte der österreichischen Humanwissenschaften*. Vol 2, 2004-2005, p.189-216.

Hans FEUERHAHN : « Partages politiques des savoirs ». In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil RAJ et H. Otto SIBUM, 2015, p.92-113.

Sören FLACHOWSKY : *Von der Notgemeinschaft zum Reichsforschungsrat : Wissenschaftspolitik im Kontext von Autarkie, Aufrüstung und Krieg*. Stuttgart : Franz Steiner, 2008.

Jean-Louis GEORGET / Gaëlle Frédérique HALLAIR / Bernhard TSCHOFEN (dir.) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2017.

Gaëlle HALLAIR : « Le terrain dans les carnets et les photographies des géographes français et allemands ». In : Jean-Louis GEORGET / Gaëlle Frédérique HALLAIR / Bernhard TSCHOFEN (dir.) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*, p.89-112.

Sabine HÖHLER: « Inventorier la terre ». In : Dominique PESTRE : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil RAJ et H. Otto SIBUM, p.168-183.

Gerhard HOLZER : «Ferdinand von Hochstetter und die Organisationsformen der Geologie in der Habsburgermonarchie». In : Christine OTTNER / Gerhard HOLZER /

Petra SVATEK : *Wissenschaftliche Forschung in Österreich 1800-1900*, 2015, p.149-167.

Marianne KLEMUN : «Historismus/ Historismen-Geschichtliches und Naturkundliches» In : Christine OTTNER / Gerhard HOLZER / Petra SVATEK : *Wissenschaftliche Forschung in Österreich 1800-1900*. Göttingen, V&R, 2015. p.16-41.

Christian MARCHETTI: « L'exploration des frontières : la Volkskunde lors de l'expédition des Balkans en 1916 ». In : Jean-Louis GEORGET / Gaëlle Frédérique HALLAIR / Bernhard TSCHOFEN (dir.) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2017, p. 205-216.

Jürgen OSTERHAMMEL: *Die Verwandlung der Welt : Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*. Munich : Beck, 2009.

Jürgen OSTERHAMMEL : *Die Flughöhe der Adler : Historische Essays zur globalen Gegenwart*. München : Beck, 2017.

Christine OTTNER / Gerhard HOLZER / Petra SVATEK : *Wissenschaftliche Forschung in Österreich 1800-1900*. Göttingen, V&R, 2015.

Dominique PESTRE : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil RAJ et H. Otto SIBUM. Paris : Seuil, 2015.

Dominique PESTRE / Christophe BONNEUIL : *Histoire des Sciences et des Savoirs*. Tome 3 : *Le siècle des technosciences*. Paris : Seuil, 2015.

H.Otto SIBUM : « Les sciences et les savoirs traditionnels ». In : Dominique Pestre : *Histoire des Sciences et savoirs*. Tome 2 : *Modernité et globalisation*. Dirigé par Kapil Raj et H. Otto Sibum, 2015, p.285-305.

Petra SVATEK : „Natur und Geschichte. Die Wissenschaftsdisziplin „Geographie“ und ihre Methoden an den Universitäten Wien, Graz und Innsbruck bis 1900“. In : Christine OTTNER / Gerhard HOLZER / Petra SVATEK : *Wissenschaftliche Forschung in Österreich 1800-1900*, 2015, p.45-71.

Bernhard TSCHOFEN: « Réflexions sur l'épistémologie de l'espace ethnographe européen ». In : Jean-Louis GEORGET / Gaëlle Frédérique HALLAIR / Bernhard TSCHOFEN (dir.) : *Saisir le terrain ou l'invention des sciences empiriques en Allemagne et en France*, 2017, p.23-30.

#### IX. CONDITION FEMININE ET FEMMES EN IRAN :

Françoise BERGER / Anne KWASCHIK (éds) : *La „condition féminine“. Feminismus und Frauenbewegung im 19. und 20. Jahrhundert/ Féminismes et mouvements de femmes aux XIXe-Xxe siècles*. Stuttgart : Franz Steiner, 2016.

Christina von BRAUN / Bettina MATHES : *Verschleierte Wirklichkeit. Die Frau, der Islam und der Westen*. Berlin : Aufbau, 2007.

Lily BRAUN : *Die Stellung der Frau in der Gegenwart*. Berlin : Dümmler, 1895.

Anne-Laure BRIATTE-PETERS : *Citoyennes sous tutelle : le mouvement féministe „radical“ dans l'Allemagne wilhelminienne*. Berne : Lang, 2013.

Mirosława CZARNECKA / Christa EBERT / Grazyna Barbara SZEWCZYK : *Der weibliche Blick auf den Orient. Reisebeschreibungen europäischer Frauen im Vergleich*. Bern : Peter Lang, 2011.

Andrea GÜNTER : *Literatur und Kultur als Geschlechterpolitik*. 1995

Andrea Claudia HOFFMANN : *Der Iran. Die verschleierte Hochkultur*. Munich : Diederichs, 2009.

Hilke JABBARIAN : *Der Schleier in der Religions-und Kulturgeschichte : Eine Untersuchung von seinem Ursprung bis zu den Anfängen der Islamischen Republik Iran*. Berlin : LIT, 2009.

Paul SIBLOT : „Odaliques intemporelles, Schéhérazades du temps présent“. In : François POUILLON / Jean-Claude VATIN (éds) : *Après l’Orientalisme*, 2008, p.455-488.

Ulrike STAMM : *Der Orient der Frauen*. Köln : Böhlau, 2010.

Ulrike STAMM : „Versionen der Haremsbeschreibung in Frauenreiseberichten des frühen 19. Jahrhunderts“. In : Mirosława CZARNECKA / Christa EBERT / Grazyna Barbara SZEWCZYK : *Der weibliche Blick auf den Orient. Reisebeschreibungen europäischer Frauen im Vergleich*. Bern : Peter Lang, 2011, p.61-82.

Christina STANGE-FAYOS : „Solange der Krieg dauert, sind auch die Frauen unserer Feinde unsere Feindinnen. Die feministische Internationale im Ersten Weltkrieg“. „ In : Françoise BERGER / Anne KWASCHIK : *La „condition féminine“*. Stuttgart, Franz Steiner, 2016, p. 111-126.

Hamid TAFAZOLI : „Odaliken und Liebessklavinnen. Der Männliche Blick auf Frauen in textueller Kulturvermittlung“. In : *Orbis Litterarum* 69 2014, p.359-384.

## X. RELIGIONS ET HISTOIRE DES IDEES :

Mohammad-Ali AMIR-MOEZZI / Christian JAMBET : *Qu’est-ce-que le shî’isme ?* Paris : Le Cerf, 2014.

Henry CORBIN : *Corps spirituel et Terre céleste. De l’Iran mazdéen à l’Iran schî’ite*. Paris : Buchet/Chastel, 1979.

Henry CORBIN : *En islam iranien. Aspects spirituels et philosophiques*. Tome 1 : *Le Shî'isme duodécimain*. Paris : Gallimard, 1971.

Henry CORBIN : *En islam iranien. Aspects spirituels et philosophiques*. Tome 3 : *Les fidèles d'amour. Shî'isme et soufisme*. Paris : Gallimard, 1972.

J. DUSCHENE-GUILLEMIN / René GROUSSET / P.N. KHANLARI / Henri MASSE / Louis MASSIGNON / Jan RYPKA : *L'âme de l'Iran*. Paris : Albin Michel, 2009.

F.M.Wouter HENKELMANN / Céline REDARD : *Persian religion in the achemenid period : La religion perse à l'époque achéménide*. Wiesbaden : Harrassowitz Verlag, 2017.

Dirk KÄSLER (éd) : *Max Weber Schriften 1894 – 1922*. Stuttgart: Kröner, 2002.

Annelies KUYT: „Die Welt aus sefardischer und ashkenazischer Sicht : Die mittelalterlichen hebräischen Reiseberichte des Benjamin von Tudela und des Petachja von Regensburg“. In : Xenjan von ERTZDORFF / Gerhard GIESEMANN : *Erkundung und Beschreibung der Welt. Zur Poetik der Reise- und Länderberichte*. Amsterdam, Rodopi, 2003, p 211-232.

Pierre LECOQ : *Les livres de l'Avesta : Textes sacrés des Zoroastriens*. Paris : Le Cerf, 2017.

Muhammad MOKRI : « La musique sacrée des Kurdes 'Fidèles de Vérité', en Iran ». In : *L'Encyclopédie des musiques sacrées*. Paris : 1968.

Khosro KHAZAI PARDIS : *Les Gathas. Le livre sublime de Zarathustra*. Paris : Albin Michel, 2006.

Jean-Paul ROUX : « Les Fidèles de Vérité et les croyances religieuses des Turcs ». In : *Revue de l'histoire des religions*, 1969, N°176, p.61-95.

Vesta SARKHOSH CURTIS : *Mythes perses*. Paris : Seuil, 1994.

Daryush SHAYEGAN : *La lumière vient de l'occident*. La Tour d'Aigues : Editions de l'aube, 2013.

Jean VARENNE : *Zarathustra et la tradition mazdéenne*. Paris : Editions du Seuil, 2006.

## XI. IMAGE DE L'AUTRE

Birgit ASCHMANN / Michael SALEWSKI : *Das Bild „des Anderen“*. *Politische Wahrnehmung im 19. und 20. Jahrhundert*. Stuttgart : Franz Steiner, 2000.

Doris BACHMANN MEDICK : *Cultural Turns. Neuorientierungen in den Kulturwissenschaften*. Reinbeck, 2006.

Zygmunt BAUMAN : „Moderne und Ambivalenz“. In : Ulrich BIELEFELD (éd) : *Das Eigene und das Fremde*, p.23-50.

Ulrich BIELEFELD (éd) : *Das Eigene und das Fremde : Neuer Rassismus in der Alten Welt*. Hambourg : Junius, 1992.

James CLIFFORD : *Writing Culture. The Poetics und Politics of Ethnography*. Berkeley, 1986.

Alexander DÜTTMANN GARCIA : *Zwischen den Kulturen. Spannungen im Kampf um Anerkennung*. Francfort sur le Main, 1997.

Colette GUILLAUMIN : „Rasse. Das Wort und die Vorstellung“. In : Ulrich BIELEFELD (éd) : *Das Eigene und das Fremde*, p.159-174.

Herfried MÜNKLER (éd) : *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*. Berlin : Akademie Verlag, 1997.

Erhard SCHÜTTPELZ : *Die Moderne im Spiegel des Primitiven. Weltliteratur und Ethnologie 1870-1960*. Munich : Fink, 2005.

Rudolf STICHWEH : „Soziologie der Indifferenz“. In : Herfried MÜNKLER (éd) : *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*, Berlin : Akademie Verlag, 1997, p. 45-64.

Bernhard WALDENFELS : „Phänomenologie des Eigenen und des Fremden“. In : Herfried MÜNKLER (éd) : *Furcht und Faszination. Facetten der Fremdheit*, p.65-84.

Christoph WULF : „Bild und Phantasie. Zur historischen Anthropologie des Bildes. In : Alexander HONOLD / Manuel KÖPPEN (éds) : *„Die andere Stimme“ : Das Fremde in der Kultur der Moderne*. Cologne : Böhlau, 1999, p.261-276.

## XII. RESSOURCES NUMERIQUES (avril 2018)

[www.dnb.de](http://www.dnb.de)

<http://familie.hegewald.info>.

[www.munzinger.de](http://www.munzinger.de).

[www.irancarto.cnrs.fr](http://www.irancarto.cnrs.fr)

<http://philadelphiaencyclopedia.org/archive/sesquicentennial-international-exposition/>.



# Annexes

**Annexe 1 : Notices biographiques.** Celles-ci ont été rédigées avec les informations recueillies dans les préfaces ou postfaces des ouvrages, ainsi que sur les sites : [www.dnb.de](http://www.dnb.de) , <https://www.munzinger.de>, <http://familie.hegewald.info>.

**Wipert Blücher** (1883, Schwerin – 1963, Garmisch-Partenkirchen) : diplomate allemand, juriste de formation. Dès 1911, il entra dans la diplomatie et fut envoyé en 1913 comme vice-consul au Maroc. Il fit son premier voyage en Iran entre 1914 et 1915 comme officier de réserve. En 1916, il fit un court séjour en Iran où il travailla à des missions diplomatiques avec Rudolf Nadolny. Il fut basé ensuite à Stockholm (1922-1926), Buenos Aires (1926-1929), Téhéran où il succéda à Schulenburg comme Consul (1931-1935) puis à Helsinki (1935 à 1944). Il ne fut jamais membre du parti national-socialiste et ne put compter de ce fait sur le soutien du Ministère des Affaires Etrangères alors que sa réputation auprès de Reza Shah avait été ternie par l'affaire Léo Matthias. Ce dernier, journaliste communiste, avait publié dans la *Münchener Illustrierte* en 1931 un article qui avait vexé Reza Shah et créé un incident diplomatique. Blücher relate ces tensions et sa difficile mission dans son récit de 1949 : *Zeitenwende in Iran. Erlebnisse und Beobachtungen*.

**Fred Bohlen-Hegewald (dates inconnues)** : Aventurier et producteur de films pour la société de production de sa mère Liddy Hegewald. Il réalisa un film documentaire *Kalabaka* sur Sarajevo en 1927, puis il réalisa *Fred Bohlen auf den Spuren von Karl May* en 1931. Pour finir, son dernier film *Schleier Fez und Turban* relate son voyage vers l'Iran. Ce film fut en partie censuré en octobre 1935, car il risquait de « compromettre les relations entre l'Allemagne et l'Iran », notamment pour des scènes montrant des femmes en train de fumer ou des processions mortuaires, car ces passages pouvaient « nuire aux relations entre l'Iran et l'Allemagne » (In :

[http://familie.hegewald.info/images/bohlen/bohlen\\_filmzensur1.pdf](http://familie.hegewald.info/images/bohlen/bohlen_filmzensur1.pdf)). Ses aventures furent ensuite retranscrites en 1936 dans son récit de voyage du même nom.

**Carl Bosch** (dates inconnues) : commerçant allemand. Il fut nommé : königlicher preußischer Commerzienrat par Guillaume I<sup>er</sup> en 1888 après avoir travaillé dans le commerce d'armes avec l'Égypte où il séjourna pendant 7 ans (de 1882 à 1889). Il eut deux fils avec l'écrivaine Elisabeth Heinroth, écrivain connue sous le pseudonyme de Klaus Rittland. Mais le couple se sépara à leur retour en Allemagne en 1889. Il fonda son entreprise spécialisée dans la stérilisation du lait puis la conservation en conserves qui connut un grand succès. Il voyagea ensuite en Iran en 1903 afin de réaliser une étude de marché pour le compte de l'entreprise Hansa, mais aussi en Éthiopie en 1904 avec une délégation allemande missionnée par Guillaume II, parmi laquelle figurait l'orientaliste Friedrich Rosen. Il y retourna à plusieurs reprises entre 1905 et 1907, comme attaché commercial de la délégation allemande en Éthiopie. Dans son récit de voyage *Karawanenreisen* daté de 1928, il décrit son arrivée en mai 1903 en Iran, son séjour à Shustâr sur le fleuve Karoun, puis sa traversée du territoire des Bakhtyaris vers Ispahan puis Téhéran en juin 1903. Son récit comprend de nombreuses réflexions sur les relations diplomatiques entre l'Allemagne et l'Iran, mais aussi sur les zones d'influences des Anglais et des Russes en Iran. Il livre également une analyse chiffrée de la composition de la population en 1903 et de la multiplicité des religions.

**Wilhelm Braunagel** (dates inconnues) : il fut chargé d'affréter vers l'Iran un camion avec sa remorque pour le compte de l'entreprise Mercedes Benz et est présenté par l'entreprise de Gaggenau comme un des pionniers pour ce qui est du développement de l'automobile. Son récit *Autofahrten in Persien* relate les difficultés du voyage vers l'Iran, notamment en raison des chemins peu carrossables et se fait effectivement la vitrine de l'entreprise Benz.

**Hugo Erdmann** (1874-1942, villes de naissance et de décès inconnues) : écrivain qui publia le récit de voyage de son expédition vers l'Iran pendant la Première

Guerre mondiale. Il fut tout d'abord enrôlé au printemps 1915 pour le front en Irak afin de mettre un terme à l'avancée des troupes anglaises. Puis Hugo Erdmann explique l'avancée des Allemands en Iran partis oeuvrer à la « libération des Iraniens » conformément à l'appel de Georg von Kanitz, attaché militaire en Iran en août 1915. Le but d'Hugo Erdmann était de maintenir l'accès entre la Turquie et l'Iran et d'empêcher l'alliance des troupes russes et anglaises. Le récit de voyage décrit donc la progression des troupes de Kermanshah vers Hamadan et la libération de la ville, jusque-là sous emprise des Russes, grâce aux hommes d'Erdmann. Le récit se termine par la libération de Kangavar puis la fuite de ses hommes suite à une dénonciation de nomades persans pour les mettre à l'abri des Russes en juin 1916.

**Alfons Gabriel** (1894, Beraun – 1976, Vienne) : après des études de médecine terminées à Vienne en 1920, Alfons Gabriel se rendit à Java où il se forma à l'école des Tropiques puis exerça comme médecin en Inde et en Chine (entre 1922 et 1932). Il se rendit à trois reprises en Iran avec sa femme Agnes Gabriel-Kummer : en 1927/1928, puis en 1933 et finalement en 1937. A partir de 1934 il exerça comme médecin de campagne en Autriche, notamment afin de pouvoir financer ses expéditions en Iran. Après la guerre, il enseigna à l'université des sciences économiques à Vienne (1945 à 1959 : Hochschule für Welthandel) tout en continuant à exercer comme médecin à Leobendorf ou à participer à des missions de développement, notamment à Bonaire. Depuis 1938 il fut membre honoraire de l'Association de Géographie autrichienne.

**Agnes Gabriel-Kummer** (1888, Maria Enzensdorf près de Vienne – 1978, Vienne) : elle rencontra Alfons Gabriel alors qu'elle travaillait à Vienne comme infirmière et lui comme médecin au Wilhelmshospital. Ils se marièrent en 1922 et elle accompagna Alfons Gabriel dans ses expéditions en Orient dès 1927. Elle est indiquée comme ayant contribué à la rédaction de *Durch Persiens Wüsten* (1935) et du troisième récit de voyage *Aus den Einsamkeiten Irans* (1939). Sa nièce Verena Stigel publia ses carnets de voyage en 2003 rédigés à la suite du premier périple en Iran (juillet 1927 à novembre 1928) afin de témoigner de la qualité de son travail.

Un film, réalisé également en 2003, rend hommage non seulement à Alfons Gabriel, mais aussi au travail d'aventurière et de chercheuse de son épouse. *Iran. Aufbruch in den unbekanntem Orient*. Iran, Autriche, 2003, Scripte: Peter Thomsen, Régie: Wolfgang Thaler, Production: Wega Film Wien et DEGA-Film Téhéran.

**Albert Louis Hugo Grothe** (1869, Magdebourg – 1954, Starnberg/Obb) : né à Magdebourg, Hugo Grothe passa son enfance en Autriche-Hongrie, puis étudia la géographie, les langues Orientales et le droit dans les universités de Leipzig, Berlin Munich et Vienne. Il devint correspondant à l'étranger pour la *Kölnische Zeitung* dès 1896 sur recommandation de Friedrich Ratzel. Son travail de journaliste lui permit ainsi de se rendre dans de nombreux pays étrangers en Afrique du Nord, en Lybie, en Syrie, en Egypte, puis en Arménie et dans le Caucase. Il fonda en 1900 la Société Orientale à Munich et fut son secrétaire général jusqu'en 1912. En 1906, il entreprit un voyage d'un an et demi en Asie rédigea ses deux récits de voyage à son retour. Entre 1910 et 1913 il publia la revue *Orientalisches Archiv* qui regroupait des articles portant sur l'art, la culture et les sociétés Orientales. Dans le premier volume on trouve d'ailleurs un article de Martin Hartmann portant sur *Wanderungen in Persien* dans lequel celui-ci rend hommage à la place que réserve Hugo Grothe à Hamadan, dont il souhaite rétablir l'importance aux yeux des Européens. Il se consacra après 1912 principalement à l'étude des Allemands vivant hors d'Allemagne, notamment en Slovaquie, en Slovaquie ou dans les colonies. Il obtint en 1938 le titre de Professeur pour ses recherches en géographie.

**Gerd Heinrich** (1896, Berlin – 1984, Etats-Unis) : il est connu pour ses travaux en ornithologie et plus particulièrement pour l'étude de certaines espèces en Asie. Mais avant de commencer ses travaux d'ornithologue il fut enrôlé dans l'armée sur le front russe en 1914 où il se distingua par son courage. En 1918, il devint citoyen polonais et épousa Annaliese Machatchek. Ils commencèrent ensemble à étudier les ichneumons et les œufs d'oiseaux dans le delta du Danube dès l'été 1924. Les travaux d'Heinrich furent remarqués par Lutz Heck, directeur du zoo de Berlin, et par Erwin Stresemann qui dirigeait à l'époque le département de zoologie du musée zoologique de Berlin. C'est grâce à eux que Gerd Heinrich se vit confier sa première

mission en Iran dont le contenu est relaté dans son récit de voyage. De retour d'Iran, il se spécialisa dans l'étude des ichneumons et ses études l'amènèrent à travailler avec des spécialistes à Londres. Puis, il se rendit à Sulawesi, chargé par le Museum d'histoire naturelle américain de rapporter un exemplaire du *Aramidopsis plateni*. Il explora également d'autres pays comme la Birmanie et rapporta plus de 5000 oiseaux exposés dans les Musées d'histoire naturelle de New-York ou le Musée d'histoire naturelle de Berlin.

**Werner Otto von Hentig** (1886, Berlin – 1984, Lindesnes en Norvège) : après ses études de droit, Werner Otto von Hentig travailla de 1909 à 1911 au service du Ministère de la justice prussienne puis se vit rapidement confier des missions diplomatiques. La première le mena à Beijing en 1911, puis il travailla à Constantinople et Téhéran. Son premier récit de voyage *Heimritt durch Kurdistan*, retrace son voyage du retour en 1914 lorsqu'il quitta l'Iran pour le front est. Après 1917 il fut missionné vers l'Afghanistan dans le but de rallier le sultan afghan à la cause allemande et mettre ainsi un frein au désir d'expansion britannique et russe. Son récit de voyage : *Meine Diplomatenfahrt* décrit son voyage qui lui fit traverser à nouveau l'Iran avec un autre officier : Oskar Niedermayer. Cette expédition les mena dans le désert qu'ils traversèrent dans des conditions particulièrement difficiles. Son récit de voyage décrit son arrivée à Kaboul et l'échec des négociations puis son retour vers Berlin en passant par la Chine. Durant la seconde guerre mondiale, il servit dans l'armée allemande. Certains historiens soulignent sa personnalité complexe et Nora Levin présente dans son écrit *The Holocaust* von Hentig comme opposant au régime nazi et soutien aux Juifs. Après la seconde guerre il exerça comme diplomate à Jakarta à partir de 1952.

**Walther Hinz** (1906, Stuttgart – 1992, Göttingen) : après des études de journalisme, Walther Hinz se spécialisa dans l'étude de l'Europe de l'Est puis de l'Orient à Munich, Leipzig et Paris. Il obtint en 1930 un doctorat portant sur l'histoire de la Russie sous Pierre le Grand puis travailla sous la direction de Hans-Heinrich Schaeder sur l'étude de la Perse. Dès 1934, il travailla comme lecteur au département d'islamologie à Berlin. En 1936, il entreprit un voyage en Perse et son récit de voyage *Iranische Reise* rend compte de ce voyage d'études qui lui fut facilité par ses relations avec la NSDAP, dont il fut membre dès 1937. Il adhéra également à

la ligue nationale-socialiste des enseignants, au Nationalsozialistischer Dozentenbund. Il obtint la chaire de professeur en islamologie à l'université de Göttingen la même année puis entreprit un second voyage en Iran. Pendant la seconde guerre mondiale il servit dans la Wehrmacht puis fut employé par le contre-espionnage en Turquie. De 1945 à 1957, il fut interdit d'enseignement puis reprit son activité universitaire et des fouilles en Iran en 1958. D'autres campagnes de fouilles suivirent en 1961 et 1963. Téhéran lui conféra le titre de Professeur Honoraire en 1976.

**Edmund Jaroljmek** (1882, Slovénie – 1953, Vienne) : Il séjourna une première fois en Perse en 1914-1915 puis de 1924 à 1933 où il fut représentant de différentes entreprises, notamment de l'entreprise Junkers.

**Bernhard Kellermann** (1879, Fürth – 1951, Klein-Glienicke) : après avoir été peintre, Bernhard Kellermann se consacra à l'écriture. Il publia ses premières nouvelles dès 1904 puis travailla comme correspondant pour le journal *Berliner Tageblatt* pendant la Première Guerre mondiale. Son roman *Der 9. November* paru en 1920 est une critique le militarisme et l'opportunisme pendant la guerre. En 1926, il entreprit un voyage en Asie de plus de 18 mois qui lui permit de découvrir l'Iran, mais aussi l'Inde, le Tibet et le Siam. Il publia en 1928 son récit de voyage sur ses aventures en Perse, récit qui fut suivi de deux autres récits de voyage en 1929 et en 1939 qui reprennent en grande partie les passages de son premier récit. En 1933, il fut exclu de l'Académie des Poètes dont il faisait partie depuis 1926 et son roman *Der 9. November* figura sur la liste des œuvres brûlées en mai 1933. En 1945 il participa à la fondation de l'union pour le renouveau démocratique allemand.

**Maximilian Kirsch** (1893, Monteningen près de Metz – 1963, peut-être à Francfort) : mécanicien de formation, il fut employé par la compagnie maritime Wörmann et fut capturé à Douala au Cameroun, tout d'abord par les Anglais puis par les Français. Il s'engagea dans la Légion à Bayonne où il rencontra Hans Paasche. Il se battit donc aux côtés des Français, notamment dans les Ardennes. Puis il rejoignit les troupes allemandes en 1915 auxquelles il livra les informations stratégiques sur la situation des troupes françaises. Il s'engagea ensuite dans la marine impériale allemande et

fut distingué de la croix de fer. En 1916 il rencontra Annemarie Nathusius avec qui il eut une liaison jusqu'en 1924. Il se rendit au même moment qu'Annemarie Nathusius en Iran car il avait été embauché par Max Schünemann pour transporter des machines allemandes destinées à une nouvelle usine de tissu à Ispahan. Max Schünemann dirigeait alors un commerce de tapis iranien et avait été employé dès 1909 comme diplomate allemand à Tabriz. Il avait rencontré Max Kirsch pendant la Première Guerre mondiale à Bagdad et avait décidé de l'employer pour l'aider à surmonter ses difficultés financières en 1924. Le récit de voyage de Kirsch relate son périple à bord d'un véhicule NAG (Nationale Automobilgesellschaft) vers l'Iran et l'auteur explique avoir trouvé Annemarie Nathusius malade à Téhéran. Elle y aurait attendu pendant des mois l'arrivée de son compagnon, dont les télégrammes ne lui seraient pas parvenus. Le récit de voyage ne mentionne pourtant pas l'état de faiblesse avancée d'Annemarie Nathusius qui décéda peu après son retour à Berlin.

**Wilhelm Litten** (1880, Saint Pétersbourg – 1932, Bagdad) : après avoir étudié les langues orientales et le droit, Wilhelm Litten travailla comme traducteur à l'ambassade d'Allemagne à Téhéran. Pendant son séjour à Téhéran il fit un travail de recherche sur la présence des capitaux étrangers en Iran qui lui permit de devenir consul. Ainsi, il fut chargé de fonder un consulat à Tabriz en 1914. Son récit de voyage : *Persische Flitterwochen* raconte son activité comme consul à Tabriz, puis l'arrivée des troupes russes dans la ville. Il avait dû chercher refuge auprès du Consulat américain puis dut finalement quitter la ville en 1915. A partir d'avril 1915 il avait rejoint Téhéran puis fut enrôlé dans l'armée en novembre 1915. Il servit dans l'armée allemande entre 1916 et 1918 puis fut cofondateur de la Société germano-persane (Deutsch-persische Gesellschaft). De 1920 à 1928 il travailla pour le Ministère des Affaires Etrangères et fut nommé Consul de Bagdad en 1929.

**Walter Mittelholzer** (1894, Saint Gall en Suisse – 1937, Styrie) : il fut pionnier de la photographie aérienne et pilote confirmé. En 1919, il créa la première compagnie aérienne suisse connue sous le nom d'Ad Astra Aero. Lors de ses vols, il se faisait toujours accompagner d'un copilote pour pouvoir faire des photographies en vol. Il photographia ainsi les Alpes, mais aussi la Syrie et l'Iran puis l'Afrique grâce à un vol vers le Cap de Bonne Espérance. Grâce à cette traversée de l'Afrique en 1927 il

acquies une renommée internationale. Par ailleurs il fut cofondateur de la compagnie aérienne Swissair en 1931 (fusion de sa première compagnie et de Balair). Il trouva la mort lors d'un accident d'alpinisme en Autriche en 1937, mais avait eu le temps de prendre plus de 25000 clichés aériens et de tourner de nombreux reportages filmés.

**Anna Maria Luise (Annemarie) von Nathusius** (1874, Ludom – 1926, Berlin) : écrivaine. Elle passa une partie de son enfance à Filehne, car son père administrait les biens du prince Karl Anton de Hohenzollern. En outre, il était rédacteur en chef de la *Neue Preußische Zeitung* de 1872 à 1876 et fondateur de la *Deutschkonservative Partei*. Ce parti se voulait représenter les conservateurs protestants hostiles à Bismarck. Annemarie fut marquée par le décès de sa mère alors qu'elle n'avait que 9 ans et par le départ de la famille après le licenciement du père. De 1885 à 1891, la famille s'installa à Rudolstadt, puis à Potsdam. De 1887 à 1890, Annemarie fut élève du Magdalenenstift à Altenburg. Elle épousa en 1895 un des ses oncles Thomas Engelhard von Nathusius, mais ils se séparèrent dès 1900. Ses premiers écrits datent de 1901-1902, alors qu'elle fit la connaissance de l'écrivain Paul Ilg à Berlin avec lequel elle fut liée jusqu'en 1908. Par ailleurs, elle put continuer à exercer le métier d'écrivain grâce au soutien de Christian Kraft, Prince de Hohenlohe-Oehringen, qui devint son mécène. En 1910, elle fit paraître *Der stolze Lumpenkram*, dans lequel elle critiqua ouvertement les structures de la noblesse prussienne qu'elle jugeait trop militaire et conservatrice. Elle souhaitait grâce à ce roman affirmer la nécessité de l'émancipation de la femme, ce que son prochain roman : *Ich bin das Schwert* (1914) prônait également. Lors de la Première Guerre mondiale, elle eut des contacts avec les cercles pacifistes de Berlin puis fit la connaissance en 1916 de Maximilian Kirsch. En 1924, elle entreprit un voyage en Perse malgré un léger handicap dû à une chute de cheval en 1909 et à son diabète. Dans ce voyage, elle fut accompagnée par une des sœurs de Maximilian Kirsch, dont elle ne fait jamais mention dans son récit. Des difficultés financières ainsi que la longue attente sans nouvelle de Maximilian Kirsch vinrent compliquer ce voyage. Après son retour en Allemagne, elle publia son récit de voyage *Im Auto durch Persien* (1926). Son dernier écrit : *Der Letzte Grandseigneur* est un hommage à son mécène Christian Kraft, décédé en mai 1926. Elle-même décéda le 17 octobre 1926 à Berlin.



**Oskar von Niedermayer** (1885, Freysing – 1948, Wladimir en Russie). En 1905, Niedermayer entra dans l'armée bavaroise et débuta par ailleurs des études de géographie et de persan. Entre 1912 et 1914 il obtint une bourse d'études qui lui permit de voyager en Iran et en Inde. Pendant la Première Guerre, il tenta avec Werner Otto von Hentig de rallier les Afghans contre les Anglais et les Russes, mais l'expédition échoua. Sa thèse, soutenue en 1919, portait sur les bassins du Centre de la Perse. Egalement en 1919, il participa à endiguer la révolution à Munich et ce dans les troupes de Epp. Il fut partisan d'une coopération entre l'Allemagne et la Russie entre 1921 et 1931 dans l'espoir de permettre à l'Allemagne de retrouver sa grandeur passée. En 1933, il adhéra à la NSDAP et poursuivit son activité professionnelle comme Professeur puis Directeur de l'Institut de Défense (Institut für Allgemeine Wehrlehre) à Berlin. En 1942 il dirigea la 162<sup>ème</sup> division d'infanterie et fut missionné en Slovénie puis en Italie. Il fut démis de ses fonctions en 1944 puis emprisonné à la prison militaire de Torgau pour des propos contre le régime. Il put s'en échapper et chercha refuge auprès des Russes qui virent en lui un traître et il mourut en captivité après avoir été condamné pour espionnage et trahison.

**Hermann Norden** (1870, Emden – 1931, Londres). Nous disposons de peu d'informations sur la jeunesse d'Hermann Norden. Ses frères se convertirent au protestantisme, mais cette conversion n'est pas prouvée pour notre auteur qui portait le nom de son grand-père maternel, rabin. Contrairement à ses frères qui firent des études universitaires, il se destina très tôt au commerce et travailla dès 1886 à New York chez son oncle qui possédait une entreprise de commerce du coton. Après avoir fait fortune dans cette activité, il se consacra à compter de 1911 entièrement à sa passion des voyages. Sa première expédition le mena à Malaya, puis il eut l'occasion d'explorer le Congo Belge (1923) puis l'Iran (1927) et l'Ethiopie (1929) où il étudia les Falascha, une communauté de Juifs noirs. Ses récits de voyage connurent un vif succès et son travail fut également reconnu par la Société Royale de Géographie de Londres qui l'avait accepté comme membre dès 1922. Il mourut à Londres d'une crise cardiaque en 1931.

**Friedrich Rosen** (1856, Leipzig – 1935, Beijing) : fils de l'orientaliste Georg Rosen, il vécut jusqu'en 1867 en Palestine. Après ses études de sanscrit, il fut précepteur des fils du Prince Albert de Prusse et de ceux de Lord Dufferin. Ainsi, il passa 15 mois en Inde (entre 1885 -1887) dans la maison de Lord Dufferin, alors vice roi d'Inde. Puis il traversa la Perse en 1887 et enseigna les langues Orientales à Berlin après son retour en Allemagne. Il fut ensuite au service du Ministère des Affaires étrangères et séjourna à compter de 1891 à Téhéran. Il occupa ensuite les postes de Vice-Consul à Bagdad (1898) puis de Consul à Jérusalem (1899). En 1905, il fut nommé ambassadeur au Maroc puis à Tanger, en Roumanie (1910-1912) puis au Portugal (1912-1916) et à La Haye (de 1916 à 1921). En 1917/1918, il s'engagea pour la paix sur la base du status quo ante. De 1921 à 1934 il dirigea la Société Orientale Allemande (Deutsche Morgenländische Gesellschaft). Tout au long de sa carrière de diplomate il continua à traduire de nombreuses oeuvres persanes, notamment des poèmes de Saadi et des quatrains de Khayyam. Il conçut également une des premières méthodes pour apprendre le persan en 1890 *Shuma Farsi härf mizänid? Neupers. Sprachführer*.

**Hans Hermann von Schweinitz** (1865, Liegnitz – 1918, Charlottenburg) : après sa formation d'officier, le voyageur fut nommé en Afrique comme représentant de la société antiesclavagiste pour les colonies allemandes de l'Afrique de l'est (Tanzanie, Burundi et Rwanda) de 1892 à 1893. Il en revint en doutant de l'utilité de la présence allemande en Afrique, notamment parce que l'Allemagne espérait trouver des richesses dans ces pays, et que hormis l'ivoire, il n'y avait rien à y trouver et que les chefs africains ne pouvaient être convaincus de l'utilité de se plier au Reich sans l'usage de la violence, ce que Schweinitz ne souhaitait pas. Après avoir été blessé à deux reprises il fut rapatrié en Allemagne où il enseigna à l'Académie militaire de Prusse. En 1908, il se rendit en Iran avec son épouse et son récit de voyage *Orientalische Wanderungen in Turkestan und in nordöstlichen Persien*, publié en 1910, retrace leur voyage.

**Gustav Stratil-Sauer** (1894, Fulnek – 1975 Klosterneuburg) : après ses études de géographie, Gustav Stratil-Sauer travailla après sa thèse de doctorat comme à assistant à l'Institut de Géographie de Leipzig (1923-1931) en collaboration avec le Professeur V. Volz. En octobre 1924, l'Institut le chargea d'explorer la Turquie, la

Perse et l'Afghanistan. Ce voyage devait également permettre à l'auteur d'évaluer les marchés possibles entre l'Allemagne et ces pays. Mais ce voyage se termina par la captivité de Stratil-Sauer qui resta un an dans une prison à Kaboul après avoir été accusé à tort d'avoir commis un meurtre. Son premier récit de voyage *Fahrt und Fessel* raconte ses mésaventures. De 1931 à 1933, il entreprit un second voyage, cette fois-ci en voiture, en Iran, en compagnie de son épouse Lotte Stratil-Sauer. Le couple partit à la découverte du désert du Lut. En 1937, Gustav Stratil-Sauer obtint un poste à l'Université de Vienne. En 1942, il se rendit en Turquie puis en Albanie et en Macédoine (1943). Après la fin de la guerre, il continua à enseigner à Vienne et ce jusqu'à sa retraite en 1964. En 1949, il créa un comité de soutien aux chercheurs afin de les aider à trouver les financements nécessaires à leurs travaux, le *Notring der wissenschaftlichen Verbände*. En 1956, son activité de chercheur le mena à Beijing et Shanghai. L'ensemble de ses travaux porte sur les Sudètes, le Sud Est de l'Europe, l'Iran et la Chine.

**Lotte Stratil-Sauer** (1904, Cöthen – date de décès inconnue). Elle fut connue pour avoir écrit des livres pour enfants avant de cosigner le récit de voyage publié en 1934 retraçant son périple dans le désert du Lut. En 1938, elle publia un second récit de voyage à son nom : *Peer : ein Schicksal im Orient*, consacré au travail de son mari. Le dernier récit de voyage portant sur l'Iran date de 1952 (*Iranisch-ironisches Fahrtenbuch*) et ce dernier ouvrage axe le récit de voyage sur son rôle dans l'exploration des déserts et ses rencontres avec la population iranienne.

**Armin Theophil Wegner** (1888, Elberfeld – 1978, Rome) : infirmier militaire et photographe, Armin T. Wegner assista pendant la Première Guerre mondiale aux massacres des Arméniens. Il eut à cœur de photographier des scènes d'exode des familles et des massacres afin de conserver des traces de ces crimes. Mais certains de ses clichés furent détruits par les Allemands qui n'apprécièrent pas son engagement. Renvoyé en Allemagne, il milita à compter de cette date pour la reconnaissance d'une Arménie indépendante, et voyagea à de multiples reprises en Russie, mais aussi en Iran. Son récit de voyage *Fünf Finger über dir* ainsi que l'ensemble de ses écrits furent interdits par le régime nationalsocialiste. Armin T. Wegner s'engagea également contre la politique antisémite allemande et suite à une lettre qu'il avait adressée à Hitler, il fut emprisonné puis interné dans plusieurs

camps de concentration pour son combat pacifiste. Il parvint à s'échapper des camps et à regagner l'Italie où il vécut jusqu'à sa mort. En 1967, il se vit attribuer le titre de « Juste parmi les Nations ».

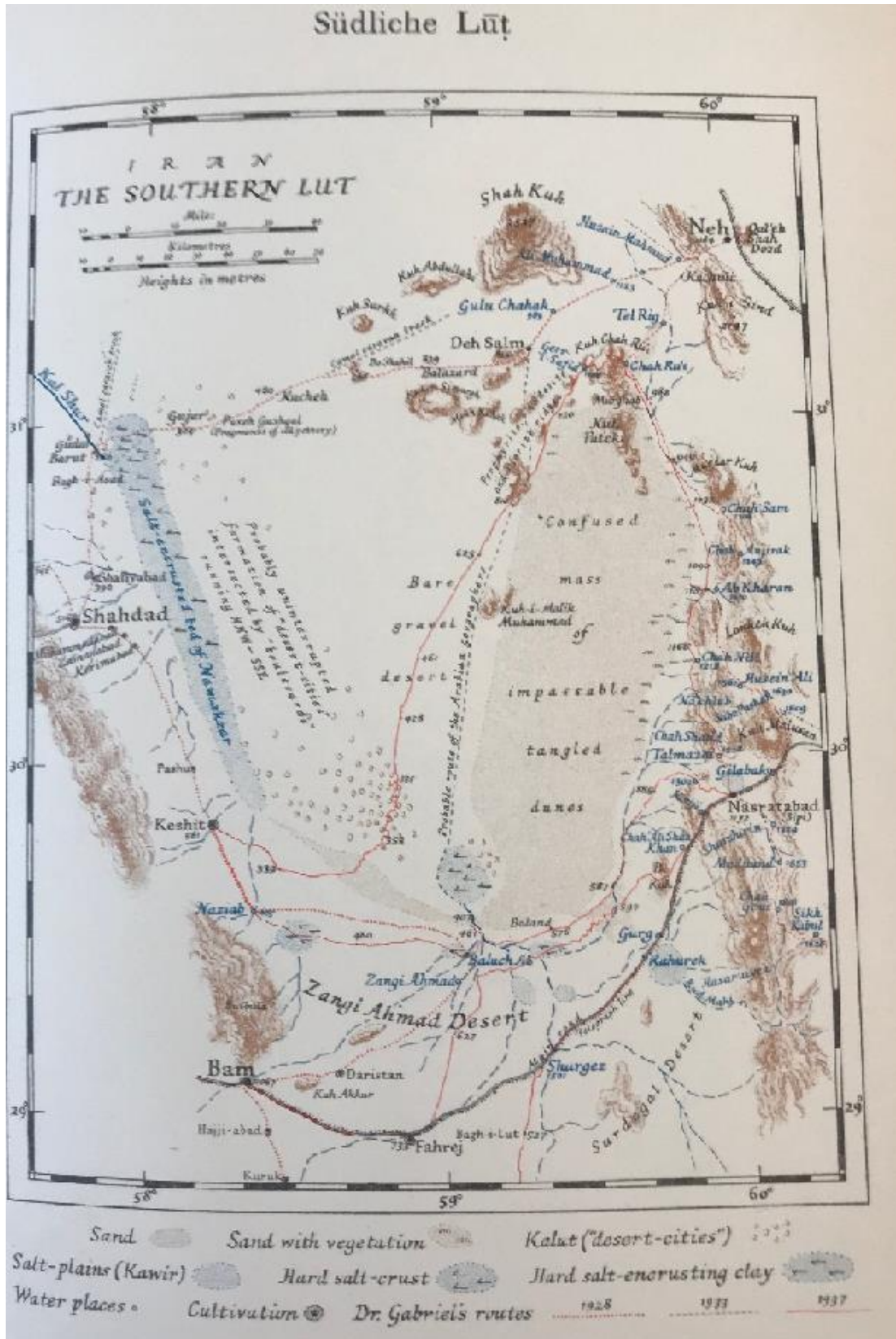
**Eberhard Joachim Westarp** (1884, Cottbus-1945, Wesow) : officier dans l'Armée allemande durant la Première Guerre mondiale et la seconde guerre mondiale.

## Annexe 2 : Tableau chronologique des voyages

Dates des voyages	Voyageurs	Titre du récit de voyage	Edité
1887-1914	F.Rosen	<i>Persien in Wort und Bild</i> L'auteur précise se baser sur de multiples voyages avant la Première Guerre pour rédiger son récit sans donner de date plus précise.	1926
1903-1904	C.Bosch	<i>Karawanen-Reisen : Erlebnisse eines deutschen Kaufmanns in Ägypten, Mesopotamien, Persien und Abessinien</i>	1928
1906-1907	H.Grothe	<i>Wanderungen in Persien : erlebtes und erschautes</i>	1910
1908	H.Schweinitz	<i>Orientalische Wanderungen</i>	1910
1912	E.Westarp	<i>Unter Halbmond und Sonne</i>	1913
1913-1914	W.O.v.Hentig	<i>Heimritt durch Kurdistan, Ritt und Reise von Persien zur Ostfront 1914.</i>	1943
1913-1914	W.Litten	<i>Persische Flitterwochen</i>	1925
1915-1916	H.v.Erdmann	<i>Im Heiligen Krieg nach Persien</i>	1918
1915-1916	O.v.Niedermayer	<i>Im Weltkrieg vor Indiens Toren : der Wüstenzug der deutschen Expedition nach Persien und Afghanistan</i>	1936
1924	W.Braunagel	<i>Autofahrten in Persien</i>	1925
1924	A.Nathusius	<i>Im Auto durch Persien</i>	1926
1924	M.Kirsch	<i>Im Lastkraftwagen von Berlin nach Ispahan. Deutsches Nachkriegserleben im Orient von Max Kirsch („Fremdenlegionär“ Kirsch).</i>	1927
1924-1926	G.Stratil-Sauer	<i>Fahrt und Fessel : Mit dem Motorrad von Leipzig nach Afghanistan</i>	1927
1924-1933	E.Jaroljmek	<i>Ich lebte in Nah-Ost</i> <i>Das andere Iran : Persien in den Augen eines Europäers</i>	1942 1951

1925	W.Mittelholzer	<i>Persienflug</i>	1926
1926- 1927	H.Norden	<i>Persien wie es ist und war. Mit Karawane, Auto und Flugzeug durch Risas Königreich</i>	1929
1927	G.Heinrich	<i>Auf Panthersuche durch Persien.</i>	1933
1927- 1928	A.Gabriel	<i>Im weltfernen Orient</i>	1929
1927- 1928	A.Gabriel-Kummer	<i>Aufbruch in den Orient : unsere Persienreise. Damaskus-Bagdad-Teheran.</i> Publié à l'initiative de sa filleule Verena Stagl	2003
1927- 1928	A. T. Wegner	<i>Fünf Finger über dir. Aufzeichnungen einer Reise durch Russland, den Kaukasus und Persien 1927/1928</i>	1929
1928	B.Kellermann	<i>Auf Persiens Karawanenstraßen</i> <i>Meine Reisen in Asien. Klein-Tibet. Indien. Siam. Japan.</i>	1928 1941
1931- 1933	G.u.L. Stratil-Sauer	<i>Kampf um die Wüste : Ein Bericht über unsere Fahrten in die ostpersische Lut</i>	1934
1931- 1933	L.Stratil-Sauer	<i>Iranisch-ironisches Fahrtenbuch. Ein Hund war auch dabei</i>	1952
1933	A.Gabriel	<i>Durch Persiens Wüsten. Neue Wanderungen in den Trockenräumen Innerirans</i>	1935
1936	W.Hinz	<i>Iranische Reise. Eine Forschungsfahrt durch das heutige Persien</i>	1938
1937	A.Gabriel	<i>Aus den Einsamkeiten Irans. 3. Forschungsfahrt durch die Wüste Lut und Persisch-Baločistan mit einer Reise durch Süd-Afghanistan</i>	1939
1934 ?	F.v.Bohlen- Hegewald	<i>Schleier, Fez und Turban. Mit Auto, Kamera und mir allein 20000 Kilometer durch den Balkan und quer durch Iran. Le récit ne comporte aucune date mais le voyage est antérieur au film datant de 1935.</i>	1939
1916 1931- 1933 ?	W. v. Blücher	<i>Zeitenwende in Iran. Erlebnisse und Beobachtungen.</i> Il précise avoir été dix ans en Iran, et explique se baser sur ses souvenirs de la Première Guerre mondiale puis de ceux datant de „l'apogée“ de Reza Shah.	1949

**Annexe 3 : Carte du sud du Lut : itinéraires empruntés par les époux Gabriel**  
 (Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.187).

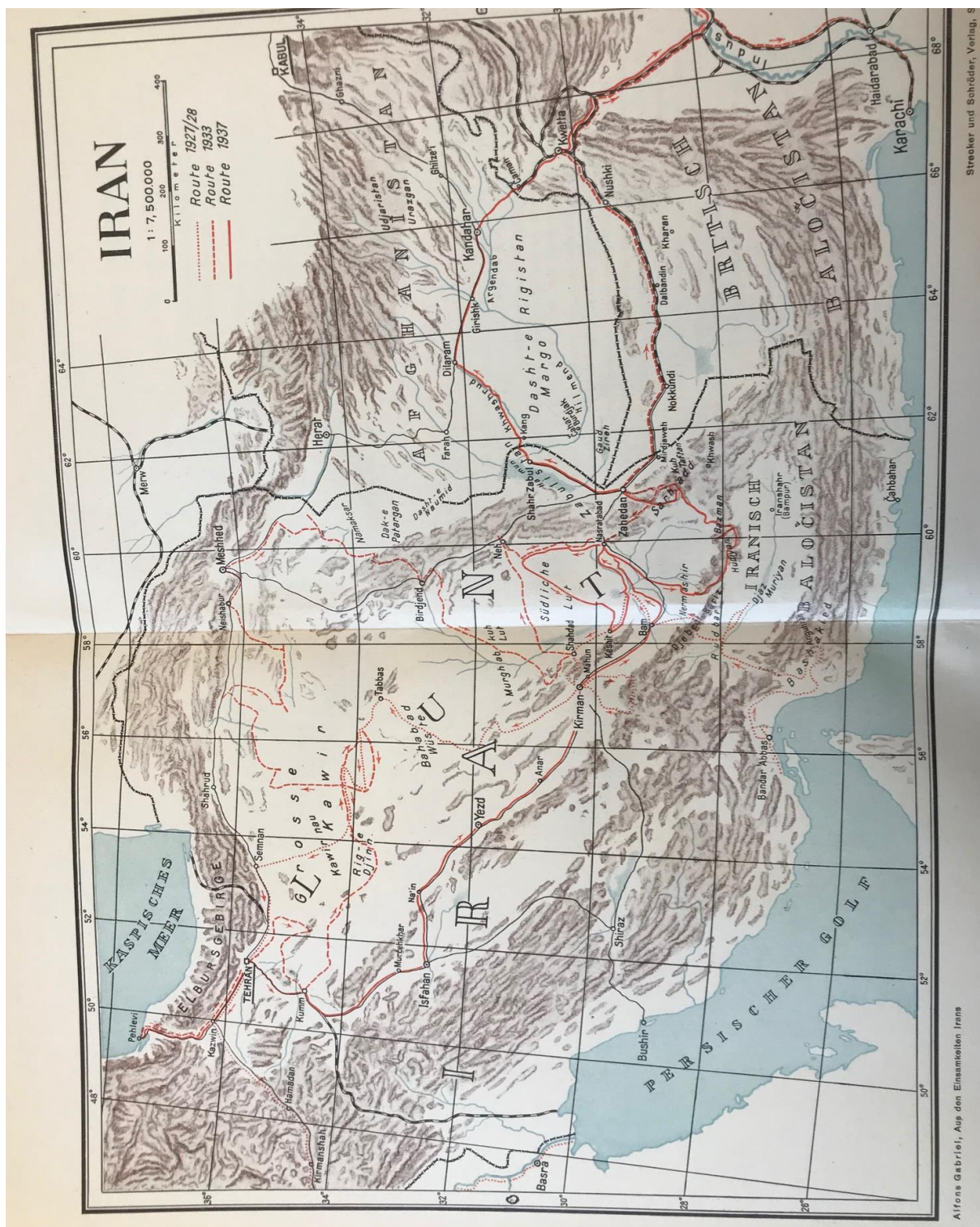


**Annexe 4 : Le couple Gabriel à Keshit après leur traversée du Lut en 1937 et  
Alfons revenant du désert du Lut (Agnes Gabriel-Kummer : *Aufbruch in den  
Orient*, p.225 et p.232)**

**(Picture removed because subjected to copyright)**



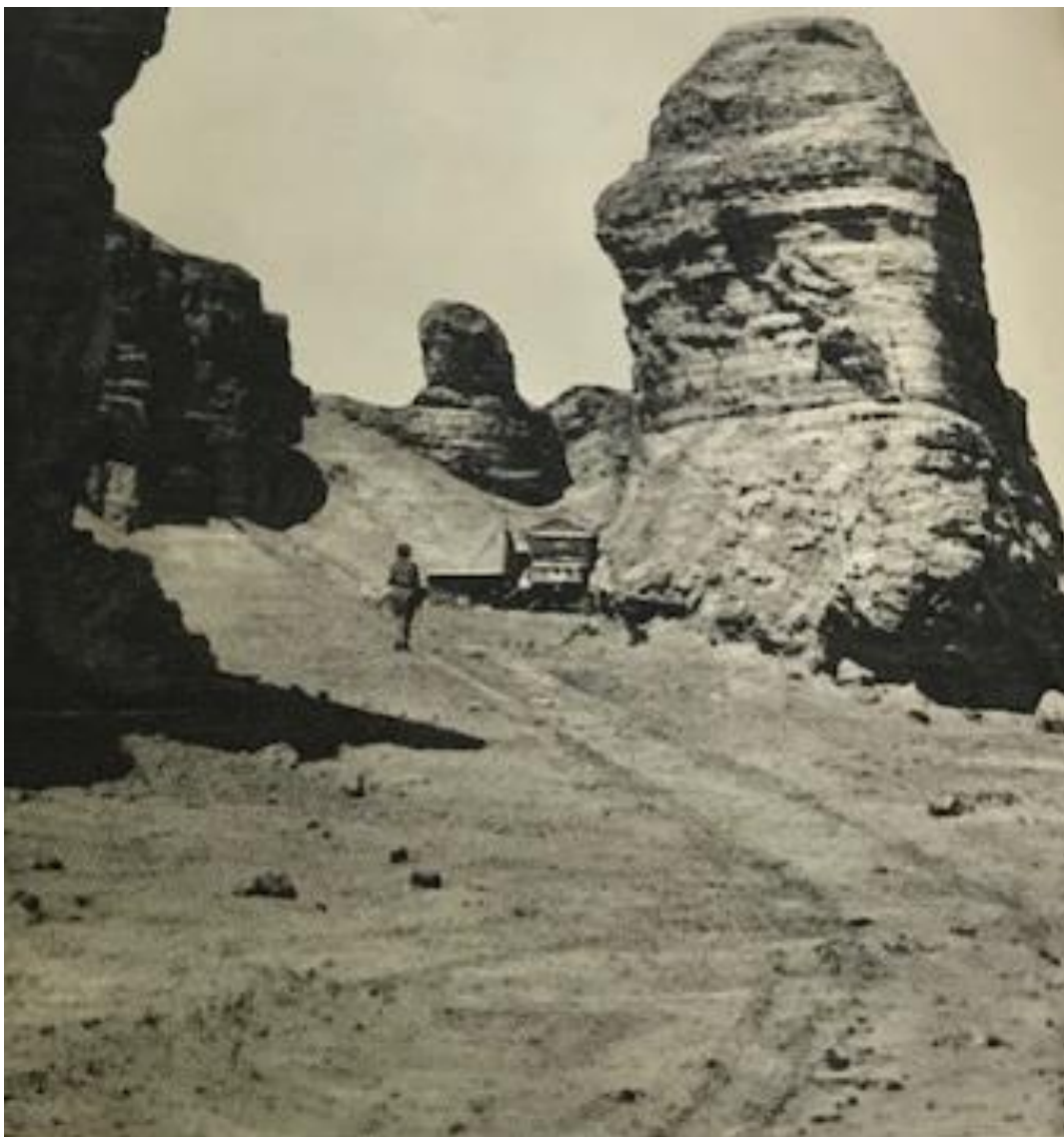
**Annexe 5 : Carte de l'ensemble des chemins empruntés en Iran lors des trois voyages successifs des époux Gabriel (Alfons Gabriel : *Aus den Einsamkeiten Irans*, p.189)**



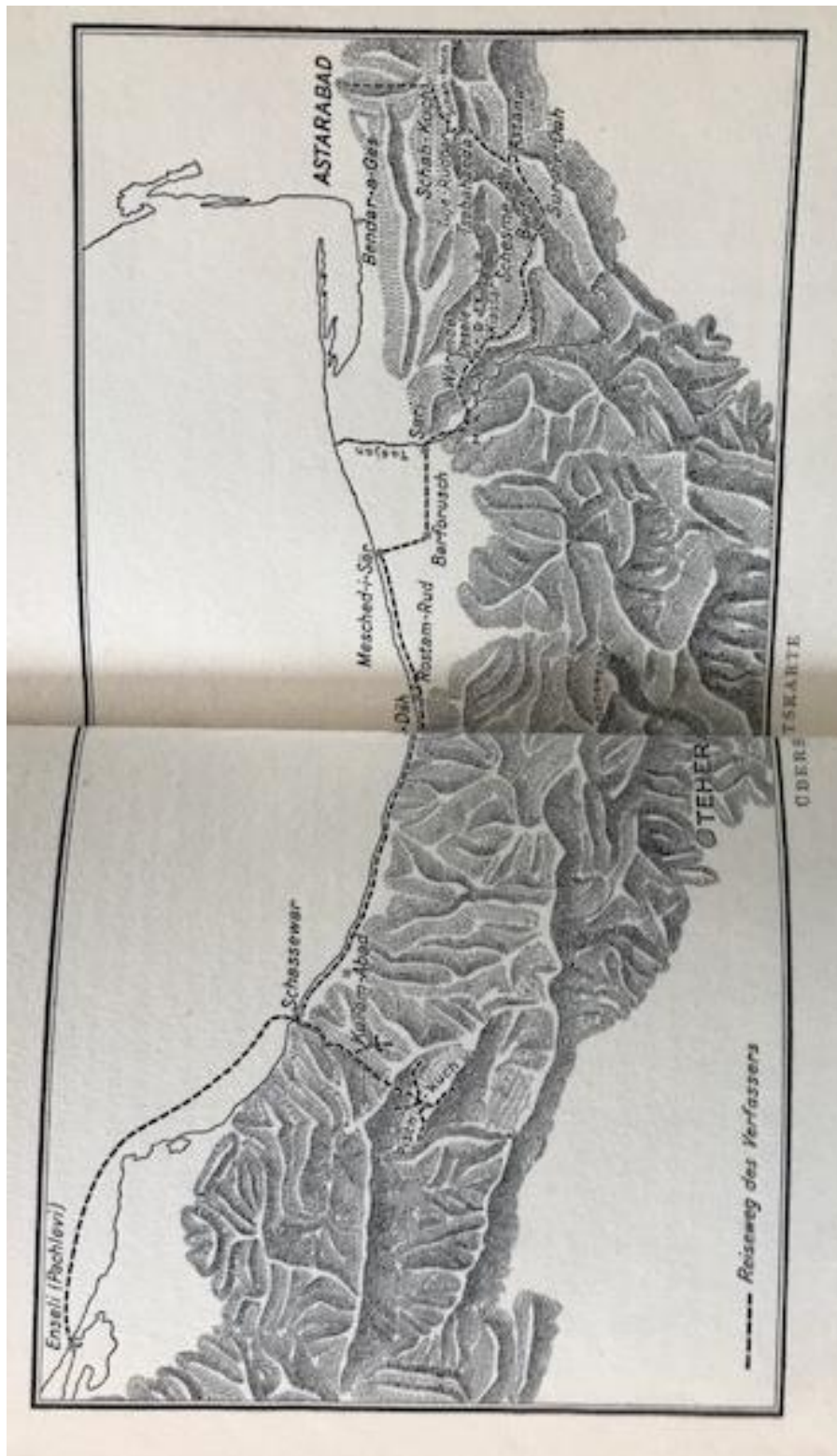
Alfons Gabriel, *Aus den Einsamkeiten Irans*

Strecker und Schröder, Verlag, S

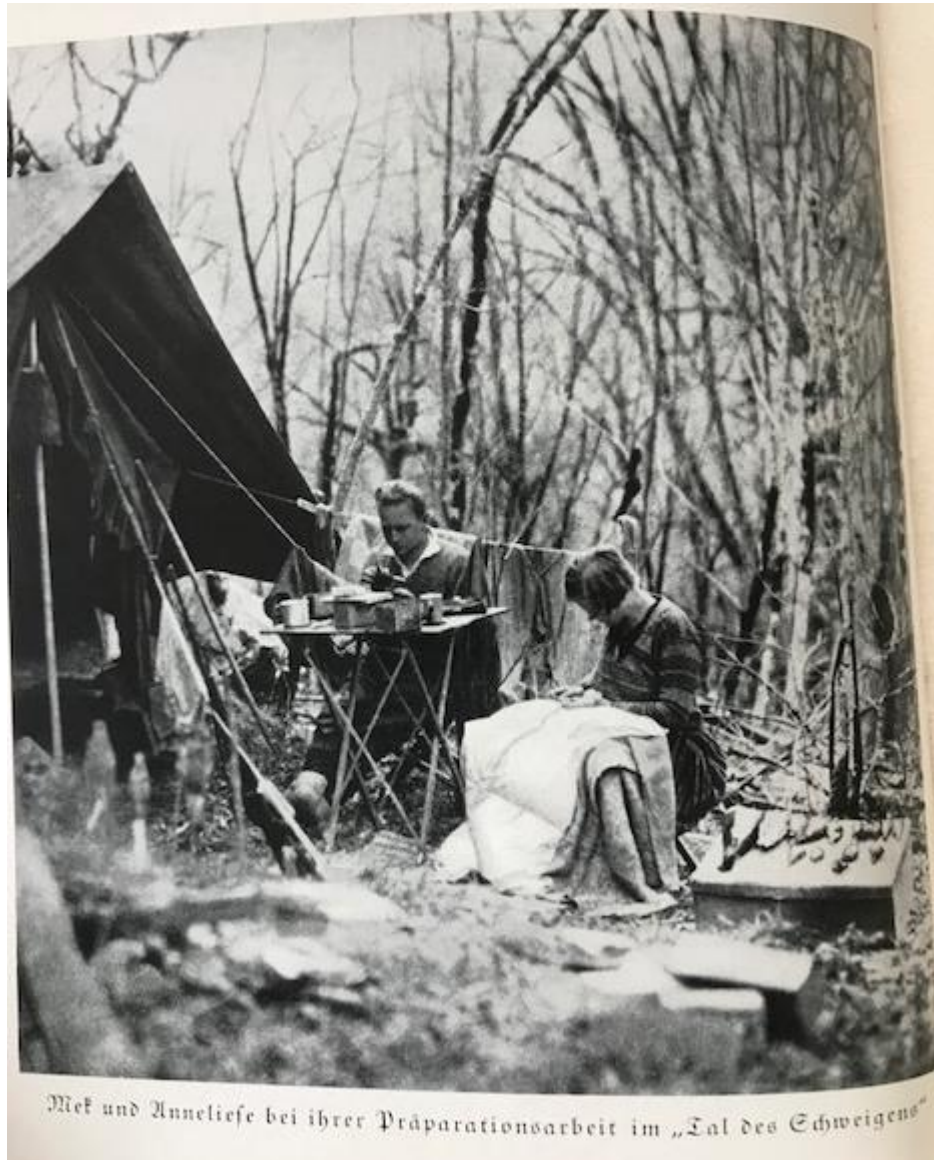
**Annexe 6 : Vue du campement du couple Stratil-Sauer dans le Lut (Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.134)**



**Annexe 7 : Carte du voyage effectué par l'équipe de Gerd Heinrich (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.8)**



**Annexe 8 : L'épouse de Gerd Heinrich et leur ami Mek en train de préparer leur matériel (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.36)**



Mek und Anneliese bei ihrer Präparationsarbeit im „Tal des Schweigens“

**Annexe 9 : Le couple Stratil-Sauer en train d'étudier les possibilités d'accès au Mont Bachtu (Gustav et Lotte Stratil-Sauer : *Kampf um die Wüste*, p.87) et la carte de ses trajets (Ibid, p.175)**



**Annexe 10 : Etude de la population par Alfons Gabriel lors de son premier voyage (Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.120 et 121)**

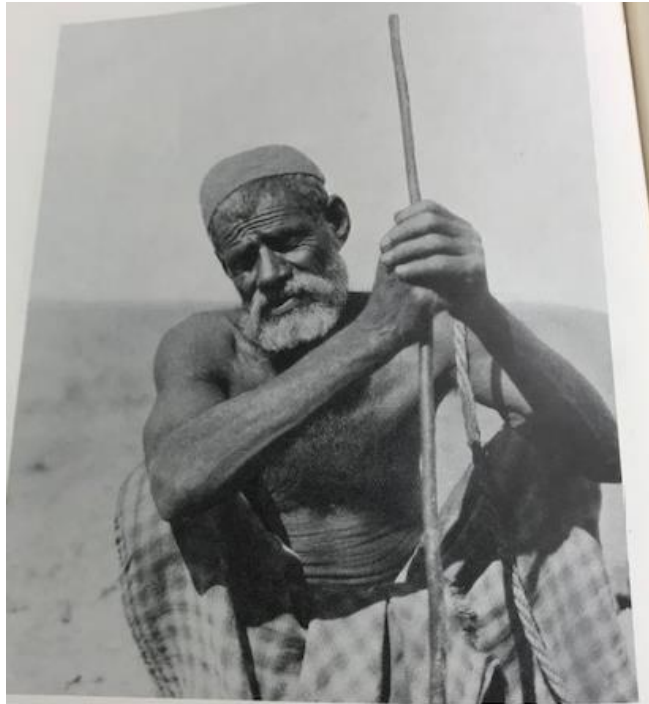


Abb. 43. Typen in Bashäkird.  
Typus mit prognathem Gesicht und breiter Stumpfnase (aus Darpahan).

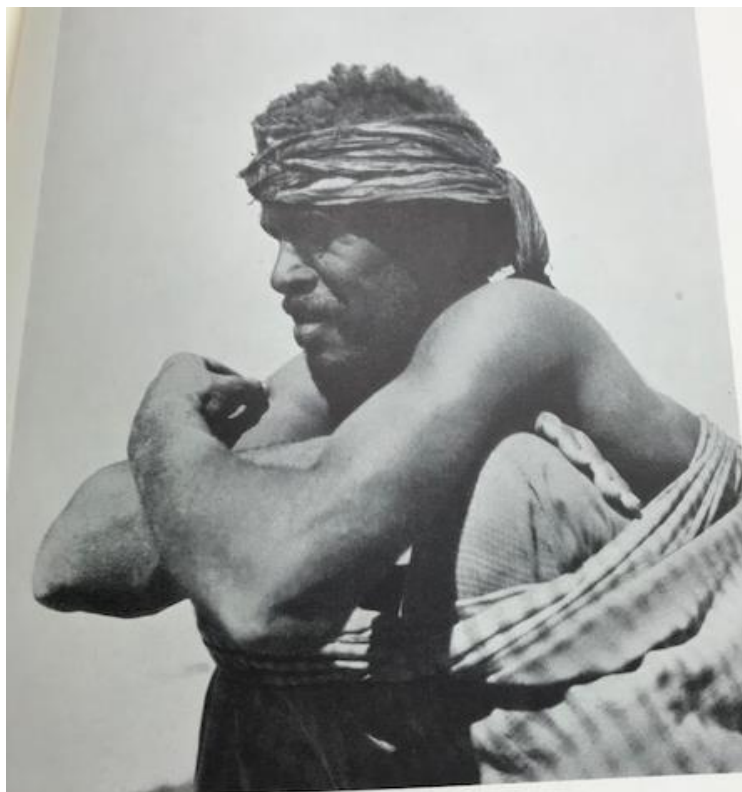


Abb. 44. Typen in Bashäkird.  
Typus mit prognathem Gesicht und breiter Stumpfnase (aus Darpahan).

**Annexe 11 : Walter Mittelholzer : Trajets des premiers vols Europe-Téhéran-Ispahan, en 1924. (Walter Mittelholzer : *Persienflug*, p.10 et 11)**



**Annexe 12 : Chiffres des échanges commerciaux entre l'Iran et les pays européens en 1921/1922. (Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p.94.)**

Für die Handelsstatistik liegen nur die Zahlen für 1921/22 vor in Toman = etwa 4 Mark:

Einfuhr:		Ausfuhr:	
Zucker .....	146 823	Heiz- und Schmieröle .....	119 117
Baumwollwaren .....	115 974	Benzin .....	85 361
Tee .....	25 281	Teppiche .....	49 968
Reis .....	15 058	Petroleum .....	51 379
Tiere .....	12 561	Opium .....	22 178
Baumwollgarn .....	11 251	Früchte .....	14 655
Eisen- und Stahlwaren .....	9 553	Wolle .....	8 098
Wollgewebe .....	7 650	Gummitragant .....	6 940
Nägel und Schrauben .....	7 211	Rohtabak .....	5 726
Kurz- and Galanteriewaren .....	6 766	Baumwollgewebe .....	5 499
Eisen und Stahl .....	6 406	Lammfelle .....	5 369
Maschinen .....	6 278	Silbermünzen .....	2 977
		Tee .....	2 951

An diesem Handel waren beteiligt:

	Einfuhr	Ausfuhr
Großbritannien .....	462 129	159 037
Rußland .....	41 732	76 490
Belgien .....	27 358	155
Niederlande .....	12 076	1 370
Deutschland .....	5 004	240



**Annexe 13 : Tableau des voies de communication en 1930 en Iran (Fritz Hesse :  
Persien, p.64-65)**

A. Beschaffenheit der Wege.	
1. Gepflasterte Automobilstraßen	4000 km
2. Teilweise gepflasterte Straßen	2500 km
3. Karawanenstraßen	5000 km
4. Pfade	9000 km

B. Luftlinien in Persien 1930. (Konzessionen der Junkersgesellschaft.)	
1. Teheran—Hamadan—Kirmanschah—Kasrschirin (nach Bagdad—Kairo)	578 km
2. Teheran—Isfahan—Schiras—Buschir (nach Karatschi—Bombay)	1000 km
3. Teheran—Mesched (nach Herat—Kabul)	800 km
4. Teheran—Rescht (nach Baku)	300 km

C. Eisenbahnen auf persischem Boden.	
1. Teheran—Schah Abdul Asim (Straßenbahn)	6½ km
2. Pir Basar—Rescht	12 km
3. Mirdjawah—Dusdab (Teilstrecke der Bahn Nuschki—Dusdab, engl.)	83 km

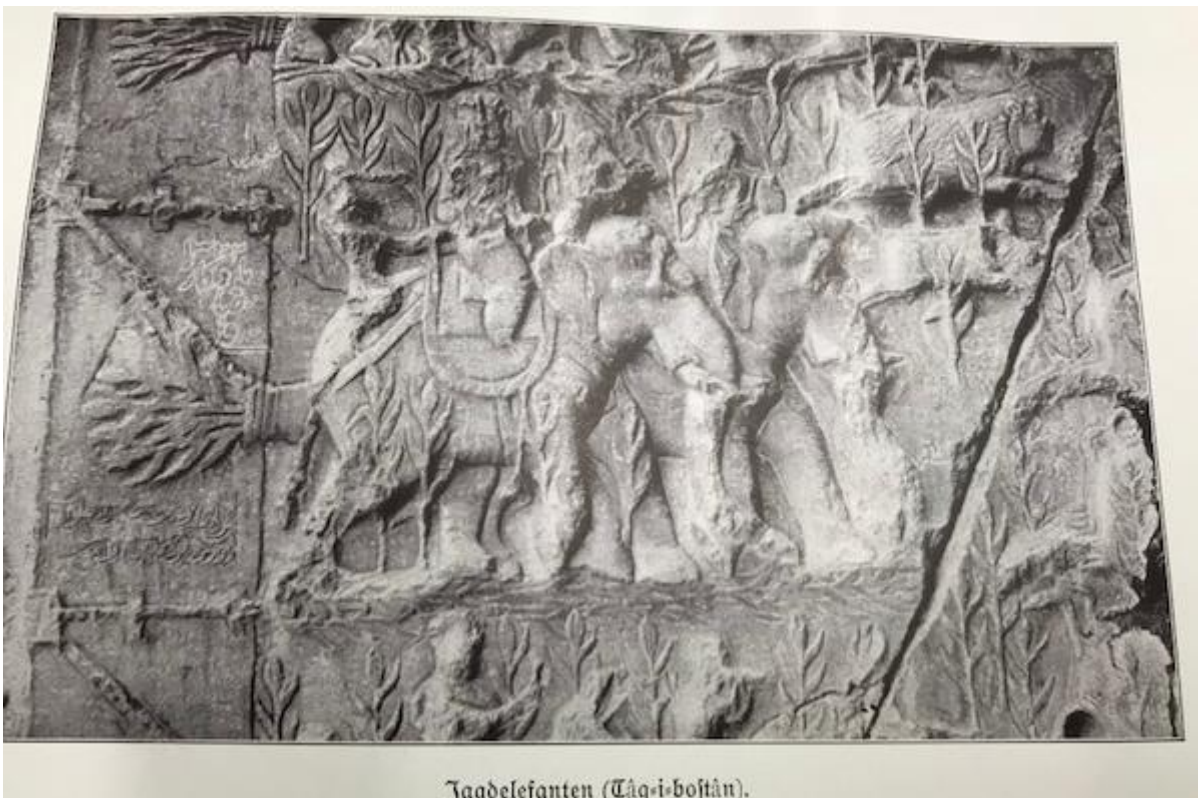
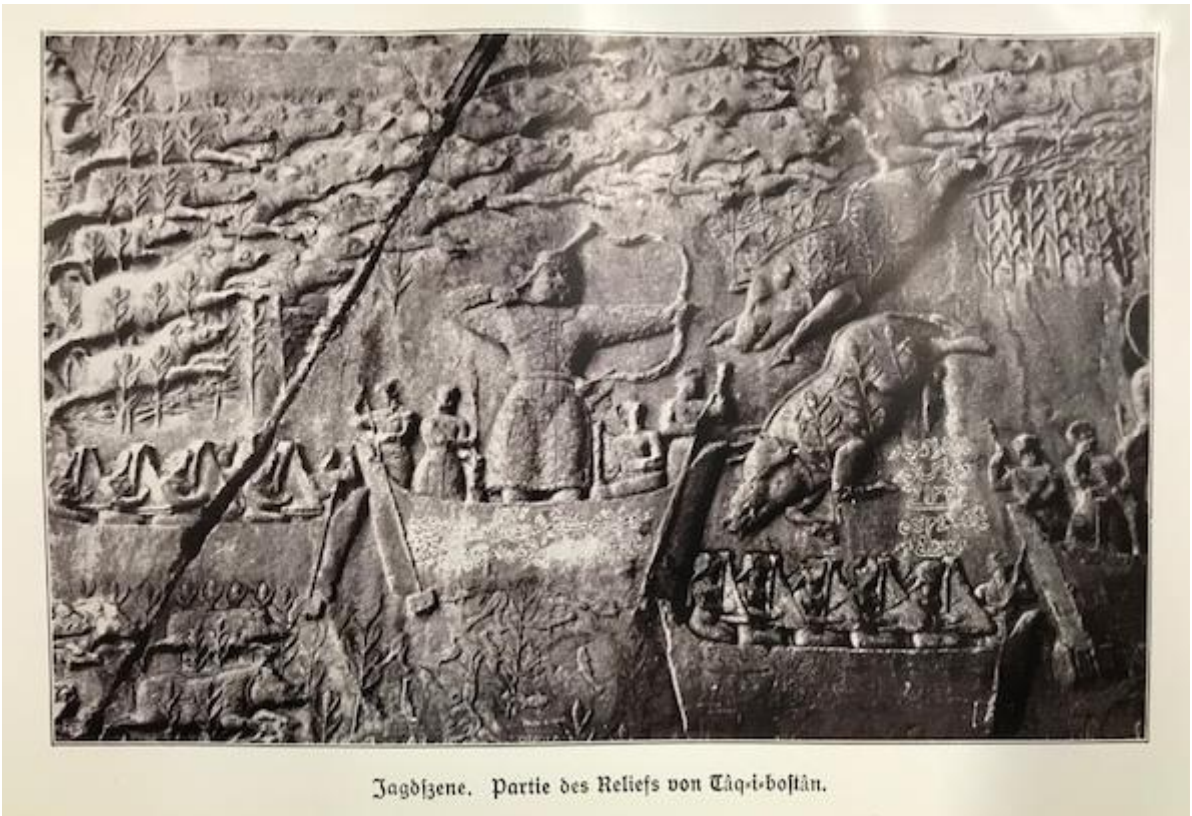
  

4. Djulfa—Täbris (früher russ.)	150 km
5. Benderses—Teheran—Hamadan—Disful—Khormussa (130 km im Norden, 220 km im Süden fertiggestellt.)	1700 km

D. Die Länge der wichtigsten Straßen.	
1. Teheran—Kaswin—Rescht	zirka 290 km
2. Teheran—Kaswin—Mianeh—Täbris	„ 435 km
a) Täbris—Khoi	„ 160 km
b) Täbris—Djulfa (russische Grenze)	„ 150 km
c) Täbris—Resaieh (Urmiah)	„ 320 km
3. Teheran—Hamadan—Kirmanschah	„ 620 km
a) Chanekin—Bagdad	„ 150 km
b) Bagdad—Basra	„ 350 km
4. Teheran—Hamadan—Burudjird—Disful—Schuschtär—Moham- merah	„ 890 km
5. Teheran—Kum—Kaschan—Isfahan—Schiras—Buschir	„ 960 km
6. Teheran—Kaschan—Jesd—Kirman	„ 980 km
a) Kirman—Bender Abbas	„ 350 km
b) Kirman—Tschahbahar	„ 680 km
c) Kirman—Mirdjawah (Beludschistan. Grenze)	„ 570 km
7. Teheran—Firuskuh—Asterabad	„ 400 km
8. Teheran—Mesched	„ 750 km
a) Mesched—Asterabad	„ 240 km
b) Mesched—Derbend	„ 125 km
c) Mesched—Heidari—Birdjand—Nikh—Nosr Abad	„ 710 km
d) Nikh—Mirdjawah	„ 250 km

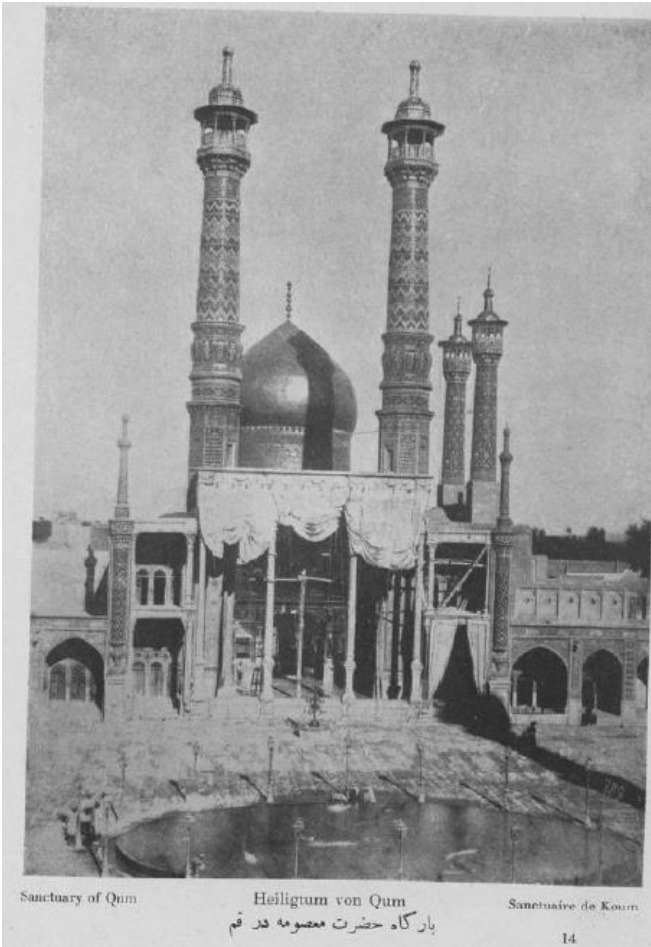
Annexe 14 : Taq-e Bostan (Hugo Grothe : *Wanderungen in Persien*, p.120 et 129)



**Annexe 15 : Mausolée de l'Imam Hussein à Kerbala** (Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p. 96)



**Annexe 16 : Mausolée à Qom** (Friedrich Rosen : *Persien in Wort und Bild*, p. 209)



**Annexe 17 : Photographie des fidèles lors des processions du moharram (Gerd  
Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p. 100)**



**Annexe 18 : Le costume des femmes du Bashakard** (Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.161)



**Annexe 19 : Bibi Zainab, fille du chef de Rudbar** (Alfons Gabriel : *Im weltfernen Orient*, p.163)



**Annexe 20 : Jeunes femmes au visage non voilé.** (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.35)



**Annexe 21 : Jeune fille au « visage non voilé »** (Gerd Heinrich : *Auf Panthersuche durch Persien*, p.97)



... wie verdanken dieser verschämten Kleinen den einzigen Anblick eines niedlichen Gesichtes, der uns zuteil wurde ..."

# Index

## INDEX DES NOMS PATRONYMIQUES

*(Les noms qui figurent en italique sont ceux des nomades mentionnés dans les récits)*

*ABD AL KARIM*, 130  
ACHAM, K., 68, 124, 400, 401  
AGAI, B., 25, 388  
AKBA CHAN, A., 122  
AL-DIN, J., 51, 52  
ALEXANDRE LE GRAND, 32  
ALEXANDRE, P., 1, 3, 149, 240, 360, 392, 394, 395, 396  
ANDERSEN, J., 33  
ARDALAN, M., 20, 30, 31, 32, 37, 48, 69, 100, 123, 126, 129, 190, 197, 243, 251, 254, 277, 388  
ASCHMANN, B., 23, 406  
ASGHAR AZIZI, A., 28, 48  
ASSING, O., 17  
AVICENNE, 36, 396  
BACHMANN-MEDICK, D., 335, 406  
BAILHACHE, A., 391  
BALSAN, F., 153, 396  
BANFIELD, E., 127  
BANSE, E., 19, 20, 84, 387, 399  
*BARAKHAT KHAN*, 232  
BAUMAN, Z., 141, 406  
BELL, G., 331  
BELLI, M., 367  
BEN YAHIA, B., 36  
BERGER, F., 128, 358, 403, 404  
BERGERMANN, U., 26, 392, 394  
BHABHA, H., 23, 25, 392  
*BIBI KAIDI*, 318, 369  
*BIBI ZAHRA*, 318  
BIELEFELD, U., 19, 21, 26, 141, 142, 388, 392, 393, 394, 395, 399, 406  
BISMARCK, O., 59, 174, 198, 214, 400, 415  
BLASCHKE, B., 388  
BLEIBTREU, J., 30



BLÜCHER, W., 43, 104, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 212, 213, 253, 256, 257, 265, 266, 267, 268, 269, 294, 312, 313, 314,  
324, 370, 374, 382, 408, 421

BLUNT, A., 331

BOBECK, H., 20

BOND, N., 146, 400

BOSCH, C., 40, 48, 148, 151, 161, 164, 194, 199, 240, 376, 382, 391, 409

BRAUN, B., 353, 357, 403

BRAUNAGEL, W., 42, 149, 155, 161, 168, 169, 236, 237, 241, 376, 377, 382, 409, 420

BRENNER, P.J., 13, 14, 15, 388, 389

BRIATTE-PETERS, A-L., 357, 403

BROWNE, E.G., 36, 396

BRUGSCH, H., 29, 30, 47, 100, 190, 277, 385

BUHSE, F.A., 29, 37, 385

BÜRCK, A., 35, 36, 385

CANBY, S.R., 222, 396

CHAKRABARTY, D., 24, 27, 44, 147, 148, 393

CHONE, A., 278, 393, 396

CLIFFORD, J., 335, 406

CONEFREY, M., 389

CONRAD, S., 26, 142, 393

CORONIL, F., 393

CRONIN, S., 49, 54, 397, 399

CYRUS LE GRAND, Achéménide, 140, 374

CZARNECKA, M., 18, 367, 403, 404

*DADASCHOFF, M.A.*, 94, 121, 301

DARIUS LE GRAND, Achéménide, 140, 160, 216, 217, 218, 239, 259, 261, 262, 275, 374

DARWIN, C., 124, 223

DAVER, A., 213

DIEULAFOY, J., 331

DIEZ, E., 272

DIGARD, J-P., 55, 313, 397

DJALILI, M-R., 397

DJAM, M., 235

DOLLFUß, E., 63

DORNIER, C., 306

DOUGLAS, B., 52, 96, 401

DREYFUS, F.G., 59, 62, 399

DRYGALSKI, E., 88, 89

DUSCHENE-GUILLEMIN, J., 405

DÜTTMANN GARCIA, A., 335, 406

EAGLETON, T., 24

EBERT, C., 18, 367, 403, 404

EBERT, F., 178  
ENVER PACHA, I., 267  
ERDMANN, H., 41, 255, 258, 277, 278, 382, 409, 410, 420  
ESCHER, A., 19, 20, 21, 393  
ESTELMANN, F., 389  
FASSMANN, H., 123, 124, 401  
FATH ALI SHAH, Qâjar, 175, 313  
FELDEN, T., 17, 389  
FERDOWSI, 106, 187, 221, 222, 224, 226, 229, 261, 262, 398  
FEUERHAHN, H., 91, 401  
FISCHER, A., 62  
FLACHOWSKY, S., 66, 67, 72, 401  
FRASER, J., 30  
FRIEDEMANN, M.A., 246, 247, 248, 294, 385  
GABRIEL, A., 9, 10, 18, 35, 36, 37, 41, 47, 49, 61, 68, 69, 70, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89, 91, 92, 94, 95, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 144, 153, 154, 157, 159, 160, 162, 163, 165, 166, 170, 171, 182, 186, 201, 202, 208, 209, 221, 229, 230, 232, 234, 235, 236, 238, 241, 252, 253, 260, 261, 262, 268, 272, 280, 283, 284, 299, 300, 301, 304, 311, 312, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 326, 327, 344, 349, 369, 373, 374, 375, 376, 377, 382, 410, 411, 422, 424, 429, 436  
GABRIEL-KUMMER, A., 9, 15, 16, 39, 41, 70, 112, 281, 317, 321, 332, 334, 336, 337, 338, 339, 340, 344, 349, 368, 369, 371, 378, 379, 382, 410, 423  
GALLAND, A., 31, 387  
GASTEIGER, A.J., 190, 197  
GEORGET, J-L., 70, 77, 85, 86, 92, 401, 402, 403  
GMELIN, S.G., 34, 385  
GOBINEAU, J.A., 30, 249  
GOETHE, J.W., 12, 21, 22, 32, 34, 223, 225, 226, 227, 356  
GÖRBERT, J., 389  
GRETZ, D., 389  
GROTHER, H., 10, 40, 84, 128, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 148, 149, 150, 151, 155, 158, 161, 164, 165, 167, 173, 190, 191, 192, 217, 219, 220, 221, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 240, 246, 247, 248, 250, 254, 258, 261, 266, 274, 275, 282, 285, 294, 375, 376, 383, 385, 411, 420, 433  
GROUSSET, R., 227, 405  
GUILLAUME II, 29, 58, 67, 409  
GUILLAUMIN, C., 141, 142, 406  
GÜNTER, A., 335, 403  
GUYOT, A., 239, 240, 389  
HABINGER, G., 17, 333, 389  
*HADSCHI*, 350  
HAFEZ, 11, 31, 132, 187, 223, 225, 226, 227, 228, 231, 241, 261, 289  
HALL, S., 23, 25, 26, 393

HALLAIR, G., 70, 76, 77, 84, 85, 86, 92, 401, 402, 403  
HAMANN, C., 390  
HAMMER-PURGSTALL, J., 31  
HAQQ, Ahl-e, 249, 250  
HECK, L., 73, 411  
HEDIN, S., 37, 79, 80, 84, 103, 105, 107, 108, 113, 153, 166, 201, 232, 385, 386  
HEGEL, F.W., 31, 387  
HEGEWALD-BOHLEN, F., 43, 382, 408, 421  
HEIDENREICH, N., 26, 392, 394  
HEIMB, D., 394  
HEIMBÖCKEL, D., 23  
HEINRICH, G., 9, 10, 41, 72, 73, 74, 76, 77, 82, 83, 87, 88, 92, 93, 94, 96, 97, 98, 99, 100, 118, 120, 121, 122, 123, 128,  
129, 130, 132, 133, 140, 153, 156, 157, 158, 159, 162, 163, 166, 167, 168, 184, 185, 186, 196, 197, 238, 269, 278, 281,  
287, 293, 301, 302, 311, 312, 315, 322, 323, 325, 326, 370, 375, 376, 383, 411, 426, 427, 435, 437, 438  
HENKELMANN F.M., 405  
HENTIG, W.O., 41, 75, 299, 300, 314, 315, 383, 412, 416, 420  
HERDER, J.G., 21, 31  
HERMES, S., 15, 16, 123, 390, 392  
HESSE, F., 10, 190, 191, 197, 213, 397, 432  
HILDEBRAND, K., 400  
HINZ, W., 42, 61, 73, 77, 88, 91, 94, 139, 140, 144, 147, 186, 187, 188, 189, 213, 240, 260, 275, 288, 289, 325, 326, 383,  
412, 421  
HOFFMANN, A.C., 18, 403  
HÖHLER, S., 90, 401  
HOLDENRIED, M., 15, 16, 123, 390, 392  
HOLSTEIN-GOTTORF, F., 33  
HOLZER, G., 64, 65, 401, 402, 403  
HONOLD, A., 15, 16, 123, 390, 392, 407  
HORN, P., 32, 33, 397  
HOURCADE, B., 30, 55, 397  
*HUSSEIN AGHA*, 131, 154  
IVERSEN, V., 33  
JABBARIAN, H., 18, 323, 353, 354, 359, 404  
JAROLJMEK, E., 28, 42, 48, 61, 62, 194, 256, 257, 269, 281, 282, 287, 288, 289, 301, 302, 304, 305, 307, 308, 309, 310,  
312, 316, 317, 327, 328, 329, 330, 370, 383, 413, 420  
JEDAMSKI, D., 333, 389, 390  
JOST, E., 15, 390  
JUSTI, F., 32, 397  
KABIR, A., 50  
KAEMPFER, E., 12, 33, 75, 386  
KANITZ, G.K.E., 176, 410  
KANT, I., 31

KÄSLER, D., 147, 405  
KAVAL, A., 54, 397  
KEDDIE, N.R., 52, 397  
KELLERMANN, B., 13, 43, 157, 158, 160, 167, 169, 171, 179, 181, 183, 184, 188, 194, 195, 199, 200, 201, 219, 220, 261,  
262, 269, 287, 291, 309, 310, 311, 317, 348, 369, 377, 383, 413, 421  
KELLNER, T., 397  
*KELREDA*, 127, 154  
KHAYYAM, O., 42, 297, 351, 352, 417  
KHIYABANI, M., 57  
KIRSCH, M., 43, 245, 364, 383, 413, 414, 415, 420  
KLEMUN, M., 64, 402  
KNOPPER, F., 1, 3, 390  
KOHN, H., 207, 241, 387  
KOSELLEK, R., 128  
KOSTKA, A., 3, 390  
KOTZEBUE, M., 29, 34, 386  
KRAL, A., 62  
KÜNTZEL, M., 398  
KUYT, A., 254, 405  
KWASCHIK, A., 358, 403, 404  
LAMARCK, J-B., 124  
LAMPE, F., 35, 387  
LAPLANCHE, J., 298  
LAZARD, G., 222, 398  
LE HUENEN, R., 18, 125, 390  
LECOQ, P., 262, 405  
LICHTENBERGER, E., 68  
LIPSKY, B., 17, 18, 388  
LITTEN, W., 41, 53, 178, 383, 414, 420  
LOOMBA, A., 24, 394  
LOTH, W., 400  
MAILLARD, C., 1, 3, 19, 240, 278, 360, 394, 396, 398, 399  
MAILLART, E.K., 311, 386, 389  
MALKOM Khan, M., 51  
*MANDAGA*, 99, 129, 130  
MANDELSLO, J.A., 33  
MANN, O., 151  
MARCHETTI, C., 69, 70, 402  
MARX, K., 24  
MASSE, H., 227, 405  
MATIN-ASGARI, A., 49, 54, 399  
MATIN-ASGARI, M., 49, 54, 399

MENDEL, G., 124  
MICHAELIS, J.D., 33  
MINUTOLI, J., 29  
MIR GHAFARI, D., 28, 29, 37, 175  
*MIRZA IBRAHIM*, 129, 131  
MIRZA MUHAMMAD ALI, 251  
MITTELHOLZER, W., 10, 42, 149, 150, 155, 156, 162, 163, 169, 194, 195, 196, 199, 215, 217, 241, 286, 287, 323, 324,  
376, 377, 383, 414, 421, 430  
MOHAMMED-ALI SHAH, Qâjar, 53, 404  
MOKRI, M., 249, 250, 405  
MOMMSEN, W.J., 67, 68, 400  
MORIER, J.J., 30  
MOUSSA, S., 389  
MOZZAFAR AL-DIN SHAH, Qâjar, 53  
MÜNKLER, H., 119, 123, 127, 128, 407  
MUSTAWFI, H., 36, 396  
NADOLNY, R., 176, 177, 178, 408  
*NARGISS*, 230, 231, 351, 360  
NASER-EL DIN SHAH, Qâjar, 34, 50, 51, 52, 173, 174, 214, 223, 252, 253  
*NASRULLAH*, 131, 299  
NATHUSIUS, A., 13, 19, 39, 42, 162, 180, 181, 183, 194, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 227, 228, 229, 231, 234, 236, 237,  
240, 241, 244, 245, 247, 248, 255, 259, 260, 261, 271, 274, 275, 278, 279, 285, 286, 287, 289, 290, 291, 293, 294, 334,  
335, 340, 341, 342, 343, 348, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 367, 368, 371, 373, 379, 380, 384,  
387, 398, 399, 414, 415, 420  
NATHUSIUS, T.E., 362  
NIEBUHR, C., 33, 34, 386  
NIEDERMAYER, O., 41, 47, 48, 54, 55, 75, 76, 84, 103, 105, 175, 176, 177, 178, 267, 268, 276, 292, 293, 330, 384, 412,  
416, 420  
NIETZSCHE, F., 240, 259, 260, 262, 342, 387  
NISAMI, 224  
NÖLDEKE, T., 32, 399  
NORDEN, H., 43, 151, 152, 156, 157, 159, 162, 181, 183, 187, 208, 212, 228, 232, 237, 252, 261, 283, 291, 300, 303, 306,  
314, 315, 324, 325, 329, 374, 384, 416, 421  
OHNESORG, S., 17, 305, 335, 361, 391  
OLEARIUS, A., 12, 32, 33, 217  
OSTERHAMMEL, J., 23, 65, 66, 88, 91, 114, 394, 402  
OSTHUES, J., 26, 392  
OTTNER, C., 64, 65, 401, 402, 403  
PARDIS KHAZAI, K., 257, 259, 405  
PASYÂN, M.T., 57  
PAUL, J.C., 337, 338, 391  
PELZ, A., 17, 391

PESCHEL, O., 35  
PESTRE, D., 39, 52, 71, 90, 91, 95, 96, 144, 401, 402  
PFEIFFER, I., 17, 331, 335, 337, 343, 344, 346, 350, 364, 365, 386  
PHILIPPOFF, E., 400  
PICKSTONE, J.V., 71  
PLESSNER, H., 146, 147  
POLAK, J.E., 29, 30, 100, 277, 386  
POLO, M., 35, 36, 48, 101, 102, 106, 385  
PONTALIS, J-B., 298  
POUILLON, F., 395, 404  
POYA, A., 25, 26, 394  
QAVAM EL MOLK, E., 180  
RADDE, G., 29, 30, 386  
RAMADE, F., 391  
RANDERIA, S., 26, 142, 393  
RATZEL, F., 35, 65, 205, 241, 387, 411  
REMPIS, C., 32  
RENNER, K., 62  
REPUSSARD, C., 3, 19, 393, 395, 399  
REUSS, H., Prince, 55  
REUTER, J., 51, 53  
REZA PAHLAVI, 14, 38, 40, 42, 46, 50, 52, 54, 56, 57, 58, 62, 91, 94, 95, 140, 142, 152, 154, 173, 179, 180, 182, 184, 186,  
189, 192, 195, 196, 197, 202, 204, 205, 206, 210, 212, 213, 214, 215, 235, 240, 260, 267, 275, 282, 287, 288, 293, 294,  
301, 302, 309, 313, 314, 325, 327, 328, 330, 341, 359, 370, 377, 396, 397, 408, 421, 454  
RICHARD, Y., 51, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 117, 313, 314, 327, 388, 397, 399  
RICHTER, E., 64  
ROSEN, F., 10, 30, 42, 178, 207, 208, 210, 211, 212, 215, 216, 217, 221, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 250, 251, 252, 253,  
255, 256, 257, 260, 263, 264, 265, 270, 271, 273, 279, 289, 290, 291, 374, 384, 409, 417, 420, 431, 434  
ROUX, J-P., 249, 250, 405  
ROWLEY, A., 56, 57, 399  
RUMI, D., 223, 226, 230, 231, 270, 271  
SAADI, 33, 187, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 231, 241, 261, 271, 372, 417  
SAÏD, E.J., 22, 23, 25, 26, 94, 335, 395  
SALEWSKI, M., 23, 406  
SAND, G., 18, 106  
SARKHOSH CURTIS, V., 229, 406  
SCHÄFFTER, O., 25  
SCHEITLER, I., 15, 17, 334, 335, 362, 391  
SCHIMMEL, A., 251, 252, 285  
SCHLEGEL, F., 31, 239  
SCHMIDT-OTT, F., 67  
SCHNEPEL, B., 19, 21, 393, 395

SCHRICKER, H., 62, 185  
 SCHULENBURG, F.W., 143, 178, 185, 212, 312, 327, 408  
 SCHULTZ, M., 40, 391  
 SCHUSCHNIGG, K., 63  
 SCHÜTTPELZ, E., 407  
 SCHWARZENBACH, A., 38, 386, 391  
 SCHWEINITZ, H.H., 40, 41, 69, 75, 152, 179, 180, 181, 282, 290, 292, 299, 384, 417, 420  
 SCURLA, H., 12, 386  
 SEIPEL, I., 62  
*SEKIN*, 350  
 SEPAHDAR –E AZAM, T., 177  
 SEPAHSALAR, Mirza Hossein Khan, 50, 51  
 SEYID ALI MUHAMMAD, dit le BÂB, 252, 253  
 SHAH ABBAS LE GRAND, Safavide, 157, 218, 219, 220, 275  
 SHAYEGAN, D., 406  
 SHOHAT, E., 24  
 SIBLOT, P., 404  
 SIBUM, H.O., 39, 52, 90, 91, 95, 96, 401, 402  
 SIEBERT, U., 335, 336, 391  
 SLABY, H., 62, 63, 65, 68, 400  
*SOHRA*, 350  
 SOLF, W.H., 60, 61, 400  
 SOLTANI, Z., 392  
 SOMMER, R., 178  
 SPIVAK, G., 24, 26, 395  
 STAGL, V., 281, 421  
 STAHL, A.F., 80, 83, 100, 122, 251, 252, 386  
 STAMM, U., 305, 332, 334, 335, 346, 347, 350, 367, 404  
 STANGE-FAYOS, C., 358, 404  
 STARK, F., 386  
 STICHWEH, R., 119, 127, 407  
 STINNES, C., 17  
 STRATIL-SAUER, G., 15, 36, 37, 41, 42, 61, 65, 67, 68, 70, 71, 72, 74, 78, 79, 81, 83, 84, 85, 86, 89, 90, 92, 93, 94, 95,  
 111, 113, 114, 117, 132, 133, 140, 141, 144, 159, 160, 163, 164, 168, 169, 170, 179, 180, 186, 192, 193, 197, 202, 203,  
 204, 205, 206, 207, 209, 211, 215, 216, 233, 236, 237, 241, 257, 279, 289, 295, 303, 304, 345, 360, 373, 374, 375, 376,  
 377, 384, 388, 417, 418  
 STRATIL-SAUER, L., 9, 39, 42, 78, 79, 82, 85, 90, 96, 114, 115, 160, 168, 221, 230, 272, 273, 280, 289, 290, 294, 332, 333,  
 334, 335, 337, 338, 339, 340, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 360, 361, 365, 366, 371, 373, 378,  
 379, 380, 384, 418, 425, 428  
 STRELKA, J., 14, 16, 392  
 STRESEMANN, G., 61, 411  
 STRUCK, W., 388

STRUNK, H., 183  
STUMANN-BOWERT, R., 357, 360, 363, 364  
SVATEK, P., 64, 65, 402, 403  
SYKES, P.M., 75, 84, 101, 102, 136, 201  
SZEWCZYK, G.B., 18, 367, 403, 404  
TAFAZOLI, H., 18, 21, 26, 27, 32, 33, 34, 35, 37, 297, 331, 398, 399, 404  
TEYRMOURTASH, Abd el H., 213  
TOMASCHEK, W., 37, 399  
TÖNNIES, F., 146  
TRISTAN, F., 18  
TSCHOFEN, B., 70, 77, 85, 86, 92, 401, 402, 403  
TUDELA, B., 254, 405  
UNGER, F., 64  
VAMBERY, A., 250, 251, 253, 277  
VARENNE, J., 406  
VATIN, J-C., 395, 404  
VOLZ, W., 71, 417  
WAGNER, M., 30  
WALDENFELS, B., 123, 407  
WEBER, M., 68, 147, 405  
WEGNER, A., 43, 171, 185, 186, 188, 196, 237, 384, 418, 421  
WEHLER, H-U., 400  
WESTARP, E.J., 41, 246, 247, 248, 254, 274, 276, 277, 294, 306, 307, 370, 384, 419, 420  
WIEDEMANN, M., 40, 148  
WIRTH, E., 20  
WISSMANN, H.W., 20, 21  
WOLFZETTEL, F., 389  
WULF, C., 407  
ZARATHUSTRA, 218, 252, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 334, 363, 387, 405, 406

## INDEX DES NOMS DE LIEUX

*(Nous adoptons ici la transcription en usage dans les ouvrages en français sur l'Iran. Les noms qui figurent entre parenthèses et en italique correspondent à l'orthographe des noms en allemand, dans le cas où elle diffère sensiblement de l'appellation française).*

Abadan, 212, 232  
Abadeh, 252  
Abd ol-Azim, 51, 190, 192  
Achkabad, 69



Afghanistan, 37, 41, 42, 46, 51, 54, 55, 71, 75, 76, 92, 93, 135, 175, 178, 211, 252, 253, 268, 292, 311, 327, 332, 382, 384, 386, 412, 418, 420, 421

Afrique du Nord, 20, 411

Ahvaz (*Awiz*), 157

Alep, 34

Allemagne, 14, 15, 21, 22, 29, 32, 38, 41, 54, 55, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 77, 82, 83, 85, 86, 91, 92, 115, 140, 142, 146, 149, 150, 155, 163, 172, 175, 177, 178, 180, 184, 185, 186, 188, 189, 193, 194, 199, 207, 208, 213, 218, 219, 228, 233, 239, 240, 244, 245, 261, 288, 308, 327, 335, 336, 342, 356, 357, 359, 362, 364, 368, 373, 375, 376, 380, 398, 399, 401, 402, 403, 408, 409, 411, 414, 415, 416, 417, 418, 453

Anabad (Kévir), 108

Angleterre, 29, 30, 54, 175, 195, 211

Anzali (*Ensell*), 47, 74, 120, 162, 194, 199, 203

Arménie, 47, 50, 411, 418

Aroussan(*Arusan*) (Kévir), 85, 107, 153, 154

Asiaban, 170

Astarabad (Gorgan, auj.), 29, 37, 73, 74, 83, 98, 99, 122, 129, 156, 162, 175, 185, 197, 385

Autriche, 14, 15, 22, 38, 58, 61, 62, 63, 64, 65, 69, 72, 124, 142, 172, 207, 240, 336, 357, 373, 375, 380, 410, 411, 415, 453

Azerbaïdjan, 48, 50, 54, 192, 254

Bagdad, 16, 41, 55, 75, 197, 200, 254, 331, 382, 399, 414, 417, 421

Bahabad (Khorasan), 101, 102, 166

Baloutchab (Lut), 78, 112

Baloutchistan, 110, 137, 153, 156, 268, 376, 396

Bam, 78, 80, 114, 119, 262, 344, 345, 351

Bampour, 204

Bandar Abbas, 74, 75, 77, 78, 125, 134, 139, 170, 201, 203, 204, 268, 311, 339

Bandar Shah, 190

Bandar Shapour, 190

Barandaz (Kévir), 103

Barfurush (ou Babol) (Mazandaran), 185

Bashakard (Baloutchistan), 10, 85, 92, 121, 125, 126, 127, 133, 136, 137, 153, 154, 159, 170, 182, 232, 268, 317, 319, 320, 337, 376, 396, 436

Batoum, 47

Berlin, 12, 13, 16, 18, 21, 25, 40, 41, 42, 43, 47, 48, 60, 69, 73, 97, 114, 119, 128, 140, 151, 177, 183, 187, 190, 207, 219, 288, 305, 353, 357, 359, 364, 368, 375, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 397, 398, 400, 403, 404, 407, 411, 412, 414, 415, 416, 417, 420

Beyrouth, 42

Biaban (*Biyaban*) (Baloutchistan), 126, 268, 336, 338

Bidabad, 262

Bijar, 254

Bombay, 33, 34, 47, 165, 170, 193, 194, 256

Borujerd (*Burudchird*) (Luristan), 203

Bucarest, 34

Buhabad (Khorasan), 304  
 Bushehr, 29, 34, 46, 47, 149, 155, 161, 168, 181, 187, 192, 195, 199, 204, 211, 219, 227, 231, 244, 247, 252, 261  
 Cah Gudarhash (Kévir), 106  
 Cah Gulnaiy (Baloutchistan), 110  
 Cah Rui (Lut), 110, 111  
 Cah Sam (Lut), 110  
 Cah Talkh (nord-est de Bahabad), 102  
 Cambridge, 21, 36  
 Chiraz, 11, 19, 34, 140, 150, 154, 180, 181, 187, 188, 192, 199, 201, 204, 215, 219, 223, 225, 227, 228, 236, 237, 240, 242,  
 247, 251, 252, 254, 288, 296, 303, 324, 334, 340, 355, 361, 372  
 Chypre, 34  
 Constantinople, 34, 47, 48, 69, 74, 178, 412  
 Copenhague, 33, 34, 386  
 Cracovie, 33  
 Damagheh (Dasht-e Kévir), 104  
 Damas, 34  
 Damâvand, 37, 48, 83, 93, 98  
 Dantzig, 33  
 Darband, 12  
 Daristan, 84  
 Darpahan (Bashakard), 129, 137, 154, 338, 369  
 Dawri (Bashakard), 154  
 Deh Salm (Lut), 110, 115, 168, 206  
 Dezfoul (*Disful*), 190  
 Djaz (Baloutchistan), 92, 121, 232, 376  
 Djaz Murian (marécages dans le Baloutchistan), 92, 121, 376  
 Duruksh, 170  
 Duzdban, 201  
 Egypte, 33, 136, 354, 409, 411  
 Elbourz, 41, 48, 68, 73, 76, 77, 82, 88, 93, 96, 97, 99, 100, 120, 128, 153, 159, 162, 167, 203, 238, 269, 322, 375, 398  
*France*, 3, 30, 59, 70, 77, 85, 86, 175, 212, 233, 354, 358, 387, 399, 401, 402, 403  
 Ganaveh (Golfe Persique), 151, 181  
 Germab (Lut), 109  
 Guilan (*Gilan*), 34, 176, 177, 322  
 Gujarat (*Gudschrâf*) (Inde), 255  
 Halvan, 103, 107, 229, 254, 304  
 Hamadan, 161, 190, 192, 219, 246, 250, 254, 255, 277, 410, 411  
 Hambourg, 21, 194, 209, 406  
 Haur (Lut), 109  
 Hudian (*Hudyiân*) (Baloutchistan), 82, 138, 154  
 Imamzadeh-Hashem, 202

Inde, 19, 29, 33, 46, 51, 54, 88, 136, 145, 175, 176, 178, 196, 197, 212, 222, 231, 232, 233, 255, 256, 261, 262, 270, 278,  
281, 286, 331, 393, 394, 410, 413, 416, 417

Ispahan, 10, 12, 29, 36, 40, 43, 53, 151, 157, 160, 161, 169, 182, 183, 184, 198, 211, 217, 219, 220, 228, 237, 244, 247, 252,  
254, 274, 291, 305, 310, 334, 341, 342, 367, 383, 399, 409, 414, 420, 430

Ispendiar, 85, 114, 205

Ispendiar (ouest de Khusf, Birjand), 85, 114, 205

Jandak (*Djandak*), 101, 104, 129, 131, 133, 202, 239

Jolfa (*Dschulfa*), 190, 192, 203, 247, 323

Kahrizak (*Kehrizek*), 233

Kahrud (Mazandaran), 29

Karoun, 47, 51, 164, 175, 192, 209, 409

Kashan, 154, 158, 203

Kazeroun, 217

Kerbela, 126, 162, 187, 191, 261, 272, 273, 274, 281, 283, 285, 291, 329

Kerman, 53, 101, 110, 116, 129, 165, 170, 171, 188, 201, 203, 204, 206, 220, 233, 247, 256, 262, 272, 280, 310, 320, 321,  
322

Kermanshah, 55, 75, 158, 161, 173, 176, 177, 191, 203, 213, 216, 219, 246, 247, 249, 250, 410

Keshit (Lut), 9, 112, 122, 137, 238, 423

Kévir, 35, 37, 48, 77, 80, 81, 84, 85, 92, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 112, 122, 129, 130, 131, 134, 153,  
157, 162, 166, 202, 229, 238, 239, 260, 281, 284, 292, 299, 322, 374, 375, 376

Khabis (Lut), 101, 110

Khal Shur (Lut), 110

Khamakan (Nosrat Abad), 130

Khorasan, 37, 48, 102, 105, 133, 201, 203, 238

Khosrabad, 81

Khoy, 246, 294

Khur, 85, 103, 114, 153, 159, 160, 202, 205, 260, 370

Khur (Chur) (nord-ouest de Khusf, Birjand), 85, 103, 114, 153, 159, 160, 202, 205, 260, 370

Kiasar (Mazandaran), 98, 132

Königsberg, 33

Koufa, 220, 274

Kouhbanan, 170

Kuh Bachtu (Lut), 115, 206

Kuh Hezar (Lut), 130, 347

Kuhbanan (Kerman), 102, 338

Kuh-e Airakhan (Kévir), 107

Kuh-e Ali (Kévir), 85, 105

Kuh-e Domdar (Kévir), 103

Kuh-e Safidab, 134

Kuh-e Tawareh (Kévir), 107

Kuhestan, 110, 139, 157, 252, 304

Kureh Gaz (sud de Téhéran), 153

Londres, 23, 30, 51, 95, 207, 392, 412, 416  
Luristan, 158, 180  
Lut, 9, 36, 41, 42, 48, 68, 72, 78, 80, 81, 84, 85, 92, 93, 95, 101, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 122, 130, 133,  
137, 138, 157, 165, 166, 201, 205, 206, 238, 285, 303, 339, 349, 351, 352, 365, 374, 375, 376, 382, 384, 418, 421, 422,  
423, 425  
Mahan, 188, 220, 272, 284  
Manjil (*Menschil*), 162, 194  
Marandeh (Mazandaran), 98  
Maranjab, 105, 122, 134  
Mashhad (*Mesched*), 35, 41, 53, 65, 69, 186, 200, 202, 203, 204, 205, 211, 230, 233, 235, 282, 283, 290, 292, 326, 327  
Mashhadsar (*Meschedisär*) (Babolsar, auj.), 122, 185  
Mazaj (Semnan), 292  
Mazandaran, 62, 83, 175, 185, 203, 209, 315  
Mendeli (frontière Iran-Irak), 155, 254  
Mer Caspienne, 12, 40, 48, 49, 73, 77, 96, 98, 99, 159, 184, 190, 192, 193, 199, 203  
Meschoun (Syrie), 212  
Mianeh (Azerbaïdjan), 48, 197  
Minab (Hormozgan), 136, 165, 170  
Mohammerah (Khorramshahr depuis 1924), 151, 203, 204  
Moscou, 37, 47, 51, 54, 385  
Munich, 18, 21, 23, 28, 94, 105, 205, 382, 387, 389, 391, 394, 400, 402, 403, 407, 411, 412, 416  
Murghabkuh (Lut), 80, 109  
Nain (Ispahan), 202, 203  
Najaf (*Nedschef*), 162, 187, 191, 220, 261, 274, 283, 285, 291, 329  
Naqsh-e Rostam, 217  
Naziab (Lut), 112  
Neh (Lut), 84, 110, 115, 116, 206  
Nekhlek (Lut), 132  
New York, 23, 24, 30, 391, 392, 395, 397, 416  
Nosrat Abad, 110, 111, 130, 131, 300, 322  
Novgorod, 47  
Nuremberg, 20  
Oxford, 21, 183, 208  
Palestine, 34, 417  
Paris, 18, 21, 22, 24, 30, 39, 51, 52, 55, 56, 57, 59, 90, 91, 125, 144, 153, 158, 183, 207, 222, 227, 229, 240, 243, 249, 254,  
257, 262, 298, 313, 324, 325, 327, 387, 389, 390, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 402, 404, 405, 406, 412  
Parvadeh (*Perwadeh*) (Tabas), 102  
Persépolis, 34, 45, 143, 218, 237, 259, 374, 381  
Poti, 47  
Qazvin, 48, 249  
Qom, 10, 51, 202, 203, 273, 275, 283, 287, 289, 290, 291, 326, 328, 434  
Rain (Khorasan), 114

Rasht (*Rescht*), 158, 192, 199, 202, 246  
 Rizab (Khorasan), 102  
 Rudbar (Gilan), 10, 121, 254, 320, 436  
 Sardasht, 137  
 Sari (Mazandaran), 251, 278, 281, 287, 315  
 Särtchah (Lut), 116, 206  
 Sefidab (Ardabil), 105  
 Semnan, 101, 103, 104, 154  
 Senneh (Sanandaj, auj), 299  
 Shah Kuh (Lut), 110, 122  
 Shahroud (Semnan), 292  
 Shasavar (Mazandaran), 98  
 Shirvan (Azerbaidjan), 254  
 Shushtar, 151, 198, 209  
 Shushtar (*Schuschter*), 151, 198, 209  
 Sindirk, 137, 170  
 Sultanabad, 191, 215  
 Surch Luh (Lut), 115  
 Tabas, 101, 102, 103, 166, 201, 203, 206, 236, 281  
 Tabriz, 29, 41, 47, 48, 53, 139, 171, 175, 188, 190, 192, 203, 246, 247, 253, 274, 331, 364, 414  
 Taq-e Bostan, 10, 217, 374, 433  
 Téhéran, 10, 16, 29, 35, 40, 41, 42, 47, 48, 51, 53, 54, 55, 57, 62, 69, 70, 82, 94, 101, 104, 125, 126, 140, 149, 150, 151, 153,  
 155, 158, 160, 161, 162, 168, 169, 173, 174, 175, 178, 179, 182, 183, 185, 186, 188, 190, 191, 192, 194, 195, 196, 197,  
 199, 200, 203, 211, 212, 213, 219, 232, 234, 235, 236, 246, 247, 249, 254, 256, 257, 281, 286, 288, 290, 310, 313, 314,  
 324, 325, 326, 327, 334, 342, 358, 379, 408, 409, 411, 412, 413, 414, 417, 430  
 Tiflis, 47  
 Trébizonde (*Trapezunt*), 47, 48, 70, 74  
 Tübingen, 14, 15, 16, 20, 32, 91, 391, 392  
 Turquie, 33, 41, 46, 47, 76, 176, 249, 285, 356, 410, 413, 417, 418  
 Turud (Kévir), 85, 107, 154, 166, 284  
 Varsovie, 34  
 Veramin (Varamin, auj.), 209  
 Vienne, 17, 21, 31, 32, 34, 37, 41, 42, 62, 72, 95, 106, 124, 170, 331, 337, 383, 386, 388, 389, 391, 399, 400, 410, 411, 413,  
 418  
 Weimar, 21, 61, 68, 178, 388  
 Yazd, 53, 200, 201, 203, 247, 251, 256, 280, 351, 360  
 Yemen, 33  
 Zabolestan, 165  
 Zahedan (Baloutchistan), 78, 81, 186, 192, 203, 205, 206, 233  
 Zangi Ahmad (Lut), 112  
 Zanzjan, 48  
 Zarand (Kévir), 101, 102, 170



**A LA DECOUVERTE DE L'IRAN ENTRE TRADITION ET  
MODERNITE. RECITS DE VOYAGE EN IRAN ENTRE 1906 et 1941 :  
QUETE DE SAVOIRS ET DISCOURS INTERCULTURELS DE  
VOYAGEURS GERMANOPHONES****Résumé**

La présente thèse vise à analyser les discours sur l'Iran dans les récits de voyageurs germanophones entre 1906 et 1941, moment correspondant à une dialectique de modernisation du pays visité. Le corpus se compose de trente récits de scientifiques et de leurs épouses, de commerçants, diplomates et écrivains. La perception de la nature, la vision du progrès technique, le jugement sur les religions et sur la condition féminine constituent les axes de l'analyse. Ce travail interroge les processus de circulation des savoirs présents dans ces récits et la spécificité du récit de voyage féminin.

La thèse prend en compte l'influence des facteurs tenant à la culture d'origine des voyageurs et à leur critique des valeurs européennes. Après 1919, certains récits traduisent la nostalgie de l'Empire déchu. L'Iran, et notamment sa civilisation pré-islamique, devient ainsi un objet de fascination, et l'admiration pour le souverain Reza Shah (1878-1944) est souvent manifeste.

Si les discours de certains voyageurs témoignent de l'importance des liens avec la population iranienne et de la remise en question de la suprématie du progrès à l'europpéenne, d'autres, en particulier les récits féminins, renvoient l'image d'une société allemande patriarcale que les voyageuses aspirent à fuir.

**Mots clés :** Récits de voyage, Histoire de l'Allemagne et de l'Autriche XX<sup>e</sup>, Iran, Image de l'Autre, Circulations des savoirs, Géographie politique, Postcolonialisme, Histoire des femmes.

**Abstract**

This thesis aims at analyzing the discourses on Iran in the narratives of German-speaking travelers between 1906 and 1941, which was also a time in line with the dialectic of the country's modernization. The body of literature is made of thirty narratives written by scientists and their spouses, businessmen, diplomats and writers. The analysis is structured along the perception of nature, the vision of technical progress, and the judgements of religions and women's conditions. This research questions the means of circulation of knowledge in these stories and the specificity of the female travel story.

The thesis takes into account the influence rooted in the travelers' cultural background and their criticism of European values. After 1919, nostalgia of the fallen Empire is conveyed in some narratives. Iran and mostly its pre-Islamic civilization is spellbinding and Reza Shah the sovereign (1878-1944) is openly looked up to.

If some travelers' narratives demonstrate the importance of interaction with the local population and challenge the supremacy of European-like progress, others, and especially the women's narratives, offer the image of a German patriarchal society the travelers sought to escape.

**Key words :** Travel narratives, History of Germany and Austria 20thC, Iran, The image of the other, Circulation of scholarship, Political geography, Post-colonialism, Women's history.